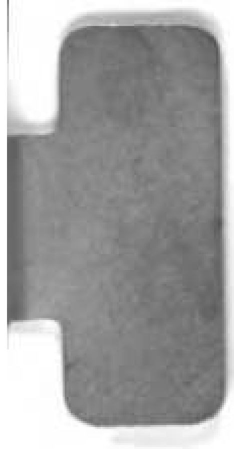
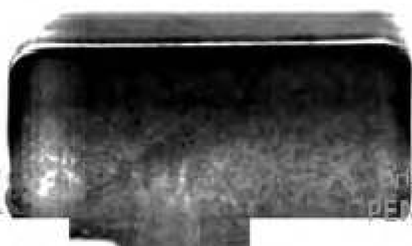




AMS PRESS
NEW YORK

# COLLECTION

# DES MÉMOIRES

RELATIFS

# A L'HISTOIRE DE FRANCE.

---

*HISTOIRE DE NORMANDIE, PAR ORDERIC VITAL,*
*TOME III.*

# COLLECTION

# DES MÉMOIRES

RELATIFS

## A L'HISTOIRE DE FRANCE,

DEPUIS LA FONDATION DE LA MONARCHIE FRANÇAISE JUSQU'AU 13e SIÈCLE;

AVEC UNE INTRODUCTION, DES SUPPLÉMENS, DES NOTICES
ET DES NOTES;

PAR M. GUIZOT,
PROFESSEUR D'HISTOIRE MODERNE A L'ACADÉMIE DE PARIS.




A PARIS,
CHEZ J.-L.-J. BRIÈRE, LIBRAIRE,
RUE SAINT-ANDRÉ-DES-ARTS, N°. 68.

1826.

Reprinted from a copy in the collections of the
Brooklyn Public Library
From the edition of 1823-1835, Paris
First AMS EDITION published 1969
Manufactured in the United States of America

Library of Congress Catalogue Card Number: 75-88788

AMS PRESS, INC.
NEW YORK, N.Y. 10003

# HISTOIRE
# DE NORMANDIE.

## LIVRE SIXIÈME.

L'ESPRIT humain a besoin de s'exercer et de se fortifier par des études assidues, et de se former sagement aux vertus par la connaissance des choses passées ainsi que par l'examen des choses présentes, pour le service de l'avenir. Chacun doit apprendre comment il doit vivre chaque jour, et pour sa propre utilité avoir sans cesse devant les yeux les exemples mémorables laissés par les anciens héros. Il arrive souvent que beaucoup d'événemens retentissent aux oreilles des ignorans comme des choses inouïes. Fréquemment de nouveaux faits se présentent tout à coup dans les temps modernes, et n'offrent qu'obscurité aux yeux inexpérimentés de l'intelligence, si elle ne se rappelle pas les révolutions passées. C'est pourquoi les hommes studieux doivent s'appliquer à connaître les choses secrètes, et mettre un haut prix à tout ce qui peut servir à instruire l'ame dans ce qui est bien. Ils travaillent avec bienveillance, sans envie ils découvrent le passé à la postérité, et bravent les méchans dont la dent cruelle cherche à déchirer

leurs ouvrages. Mais parfois il arrive qu'outragés par les morsures des jaloux, les hommes instruits laissent engourdir leurs talens, et abandonnent les travaux qu'ils ont commencés, pour se condamner peut-être à un éternel silence. C'est ainsi que parfois, pour de misérables motifs, le siècle éprouve un dommage regrettable : si la postérité pouvait le réparer en recouvrant ce qu'elle a perdu, elle en serait charmée et secouerait, pleine de joie, les langueurs de l'engourdissement; elle rechercherait avec persévérance les fleurs et les fruits d'un travail long-temps dédaigné, et ses recherches pleines d'ardeur se continueraient avec une active sagacité. Nous trouvons souvent de telles plaintes dans les écrits des anciens, et partageons la douleur d'illustres maîtres qui gémissent sur les outrages qu'ils ont reçus de leurs rivaux. En effet, ne voyons-nous pas Jérôme, Origène et les autres docteurs se plaindre dans leurs ouvrages des attaques de leurs ennemis? Nous nous affligeons de ce que par ce motif nous sommes privés de plusieurs ouvrages importans; car ces philosophes éloquens aimèrent mieux se livrer au repos que de travailler à nous révéler ce qu'ils avaient découvert, et de s'exposer ainsi à la fureur des aboiemens de la méchanceté. Qu'ils gardent le silence et le repos, je les en conjure, ceux qui, ne produisant rien eux-mêmes, accueillent avec malveillance les ouvrages d'autrui, et ne savent pas reprendre avec douceur ce qui peut leur déplaire. Qu'ils apprennent ce qu'ils ignorent; et s'ils sont incapables d'apprendre, qu'ils souffrent au moins que leurs maîtres mettent au jour ce qu'ils croient convenable.

C'est le vaste sujet d'un ouvrage à offrir à tout le monde, que d'écrire sur l'état et la chute de l'homme, sur les révolutions du temps qui s'écoule, sur les destinées de nos prélats et de nos princes, sur la paix et la guerre et sur les événemens de toute espèce qui ne manquent pas aux enfans de la terre. Quant aux miracles et aux prodiges opérés par des saints, il y en a maintenant une telle disette sur la terre, que les écrivains n'ont pas besoin de se fatiguer beaucoup pour les décrire. Nos anciens pères, Martial et Taurin, Sylvestre et Martin, Nicolas et les autres hommes admirables dont les langues devinrent les clefs du ciel, qui, remplis des grâces divines, brillèrent comme Phébus dans l'Eglise, et qui, par la vertu du Tout-Puissant, commandèrent aux élémens du monde et aux puissances de l'air, reposent maintenant dans le ciel, heureux de jouir des suprêmes récompenses en présence du roi de l'éternité. Leurs successeurs qui occupent le faîte du pouvoir, reçoivent le nom de Rabbi, et sont assis sur la chaire de Moïse, se font remarquer de toutes manières par les pompes et les richesses séculières, après lesquelles ils aspirent pour la plupart trop ardemment; aussi ne brillent-ils pas également par le mérite de la sainteté, ni par la puissance des vertus, ni par le don des miracles.

Cependant, il faut écrire avec vérité sur le cours du monde et les événemens humains; il faut développer la chronographie, pour la plus grande louange de l'Auteur de toutes choses, qui gouverne son ouvrage avec équité. L'éternel Créateur travaille sans cesse et dispose tout admirablement. Que chacun, selon sa fan-

taisie et son pouvoir, expose pieusement ce qui lui a été divinement inspiré sur les actes glorieux de Dieu.

L'an de l'Incarnation du Seigneur 1066, la race du grand roi Edgar étant venue à manquer pour tenir convenablement le sceptre royal, Guillaume, duc des Normands, passa par mer chez les Anglais, avec plusieurs milliers de soldats, et, dans les champs de Senlac, fit périr par la guerre Hérald, usurpateur du royaume d'Albion. Ensuite, se rendant aux vœux des Français et des Anglais, il fut dans Westminster, le jour de la Nativité du Seigneur, consacré roi par Adelred, archevêque d'York; il posséda vaillamment le royaume d'Angleterre, pendant vingt ans, huit mois et seize jours. Il renversa les enfans orgueilleux de ce pays; il les jeta dans les fers, les déshérita, les bannit, et les dispersa au delà des limites de l'Etat et du sol natal. Il éleva au faîte des grandeurs ses sujets et ses partisans; il les enrichit des plus grands honneurs, et en fit des personnages importans en leur remettant les fonctions de l'Etat.

Parmi ces grands brilla surtout Hugues, fils de Richard, comte d'Avranches, surnommé Goz. Quand Gerbod, de Flandre, se fut retiré dans son pays, le roi confia, de l'avis des sages, le comté de Chester, au comte Hugues. Ce seigneur était grand amateur du siècle et des pompes séculières, qu'il regardait comme la plus riche partie des béatitudes humaines. Il était brave à la guerre, prodigue de ses dons, ami du jeu et du luxe; il était livré aux farceurs, aux chevaux, aux chiens et à toutes les frivolités de cette espèce; toujours entouré d'un nombreux domestique, il voyait s'agiter sans cesse autour de lui

l'affluence de ses pages tant nobles que roturiers. Ce comte avait avec lui quelques hommes honorables, clercs et chevaliers, auxquels il se félicitait de faire partager ses travaux et ses richesses. Sa chapelle était desservie par un clerc d'Avranches, nommé Gérold, remarquable par sa religion, son honnêteté et sa science dans les lettres. Tous les jours avec fidélité il s'acquittait du service divin, et fréquemment consacrait avec dévotion la sainte Eucharistie. Autant qu'il le pouvait il excitait les gens de cour à l'amendement de leur vie, en leur proposant l'exemple de leurs prédécesseurs. Il remarquait dans plusieurs et reprenait à bon droit la pétulance charnelle, et se plaignait de l'excessive négligence que la plupart d'entre eux mettaient dans le culte divin. Il n'épargnait pas les avertissemens salutaires aux principaux barons, aux simples chevaliers, ainsi qu'à la jeune noblesse, et tirait abondamment, du nouveau Testament et des nouveaux fastes des Chrétiens, les exemples des saints guerriers qui étaient dignes d'imitation. En effet, il racontait éloquemment les combats de Démétrius et de George, de Théodore et de Sébastien, de Maurice, chef de la légion thébaine, et d'Eustache, illustre capitaine, ainsi que de ses compagnons, lesquels méritèrent par le martyre d'être couronnés dans les cieux: il parlait aussi du saint champion Guillaume, qui, après de longs combats, renonça au siècle, et, sous les règles monacales, combattit glorieusement pour le Seigneur. Ses exhortations furent utiles à beaucoup de personnes, qu'il retira des flots du monde, pour les conduire en sûreté dans le port de la vie régulière.

Maintenant, puisqu'il nous est arrivé de faire mention de saint Guillaume, j'ai du plaisir à insérer ici sa vie en peu de mots. Je sais qu'on trouve rarement en cette province l'histoire de ce saint personnage, et qu'une relation véridique sur un tel homme plaira généralement. Antoine, moine de Winchester, me l'a apportée depuis peu, et nous l'a communiquée dès qu'il a su à quel point nous la desirions. Les jongleurs chantent ordinairement une chanson sur ce saint, mais il est convenable de leur préférer une relation authentique qui a été mise au jour habilement par des docteurs religieux, et qui est lue avec respect par de studieux lecteurs, dans les réunions de la communauté des frères. Comme celui qui me l'avait apportée était pressé de s'en retourner, et que le froid de la gelée m'empêchait d'écrire, je n'eus que le temps d'en faire un abrégé, qui n'en est pas moins exact, et que je portai sur des tablettes; maintenant, je m'efforcerai de le confier au parchemin d'une manière concise, et de répandre au loin la réputation de ce courageux guerrier [1].

Du temps de Pepin, roi des Français, Guillaume naquit du comte Théodoric et d'Aldane. Dès l'enfance, il fut instruit dans les lettres, et se livra à la carrière militaire sous Charlemagne. Il obtint le nom de comte, un comté, et dans l'armée le commandement de la première cohorte. Ensuite Charlemagne l'établit duc d'Aquitaine, et lui confia une mission contre le roi Théodebald, les Espagnols et les Sarrasins. Ayant vivement pénétré dans la Septimanie, il passa le Rhône, assiégea la ville d'Orange, et l'en-

[1] *Audax marchisus.*

leva à ceux qui l'avaient envahie, après qu'il les eut mis en fuite. Ensuite il eut beaucoup de combats à soutenir contre les barbares d'outre mer et contre les Sarrasins de son voisinage. Par le secours divin, il sauva avec son glaive le peuple de Dieu, étendit l'empire du christianisme et dompta les Sarrasins. Guillaume bâtit un monastère en l'honneur du Sauveur et des douze Apôtres, sur le territoire de Lodève, dans la vallée de Gellone, au milieu d'une terre hérissée de rochers ; il y établit des moines religieux avec un abbé ; il leur fournit largement tout ce qui leur était nécessaire, et leur confirma ces donations par des chartes et par des diplomes royaux. Ses deux sœurs, Albaine et Bertaine, s'y firent religieuses, et persévérèrent parfaitement dans le culte de Dieu.

Long-temps après, appelé par Charlemagne, ce duc se rendit en France ; il y fut reçu honorablement, et ne cacha pas l'intention qu'il avait de se faire moine. Le roi ne put retenir ses larmes en lui en accordant la permission, et fit porter de son trésor tout ce que Guillaume voulut pour son église. Celui-ci rejeta tous biens terrestres, mais il demanda et obtint un certain reliquaire qui renfermait du bois de la Sainte-Croix. Pendant que Charlemagne, dans la première année de son empire, se trouvait à Rome, le patriarche de Jérusalem lui avait transmis par Zacharie, prêtre d'une grande considération, ce précieux monument. En apprenant le changement d'état de Guillaume, toute la cour éprouva une vive agitation, et toute la ville se souleva en un moment. Une nombreuse affluence de grands se présenta, et tout en pleurs ils entrèrent violemment dans le palais en se

plaignant d'une manière lugubre. Ils supplièrent Guillaume de ne pas les abandonner; mais lui, brûlant du feu de la ferveur divine, abandonna tout, et, congédié avec de grands honneurs, fit ses adieux à tout le monde, et se sépara de l'armée française au milieu des larmes et des soupirs. Parvenu à Brioude, il offrit ses armes à l'autel du martyr saint Julien; il présenta à Dieu son casque, puis un magnifique bouclier sur le tombeau du martyr, et au dehors de la porte son carquois et son arc, un grand javelot, et son épée à deux tranchans [1]. Ensuite pélerin du Christ, il gagna par l'Aquitaine le monastère que peu de temps auparavant il avait bâti dans le désert. Nu-pieds il s'approcha de ce couvent, le corps couvert d'un cilice. Lorsque l'on apprit son arrivée, on vint au devant de lui fort loin jusqu'à un embranchement de chemins, et, malgré lui, les frères le fêtèrent en le conduisant processionnellement. C'est là qu'il offrit son reliquaire plus précieux que tout l'or du monde, avec des calices d'or et d'argent, et beaucoup d'autres ornemens de différens genres. Après en avoir fait la demande, il abandonna le siècle avec toutes ses pompes et ses séductions.

En conséquence, l'an de l'Incarnation du Seigneur 806, l'an cinq de l'empire de Charles, le jour anniversaire du martyre des apôtres Pierre et Paul, le comte Guillaume se fit moine, et soudain fut changé et rendu tout autre en Jésus-Christ. Devenu moine il était enseigné et ne s'impatientait point; il était repris, mais il ne se fâchait pas. Quelquefois frappé et offensé par des injures, il n'opposait aucune résistance, et ne

[1] *Gladius versatilis.*

proférait aucune menace. Il se réjouissait de la sujétion, et faisait ses délices de l'abjection, toujours disposé à servir, à se soumettre et obéir. Chaque jour il faisait des progrès dans la sainteté et la religion, ainsi que dans l'observance des saintes règles, comme l'or se purifie par une admirable cuisson dans le fourneau. Il termina, comme il l'avait commencé, le monastère qu'avant sa profession monacale il avait entrepris sans l'avoir conduit à sa fin, secondé par ses fils Bernard et Guillaume auxquels il avait remis ses Etats, et par quelques comtes de son voisinage. L'aspérité des montagnes rendait très-difficile l'accès de ce couvent; il fit tailler le roc avec beaucoup de peine, au moyen de marteaux, de haches et de diverses espèces de ferremens, et, ayant jeté des assises de pierre le long de la rivière de l'Hérault, il éleva là un chemin qui aboutit aux montagnes.

Louis, roi d'Aquitaine, fils de Charlemagne, donna à ce monastère, à la demande de Guillaume, plusieurs biens de son domaine, et il les confirma de son autorité royale, et de la garantie de son sceau. Guillaume fit planter autour du monastère des vignes et des oliviers; il y fit établir plusieurs jardins; et après avoir fait détruire les arbres infructueux, il améliora cette terre en la couvrant de vergers productifs. Ce fut par ces travaux et par d'autres du même genre qu'il déployait son zèle, employait ses mains pour l'amour de Dieu à des occupations champêtres, et s'exerçait ainsi constamment dans la véritable humilité et dans la vraie religion. En présence de l'abbé et de ses frères, il se roulait à terre fréquemment, demandant à être de plus en plus abaissé et humilié

pour mériter la miséricorde de Dieu. Dans le monastère il recherchait les emplois les plus vils, il desirait devenir le plus abject et obtenir le plus grand mépris; il voulait ressembler aux bêtes de somme et aux ânes pour porter les fardeaux des frères dans la maison du seigneur. Autrefois duc très-puissant, il ne rougit pas de monter sur un âne ignoble avec les vases de service. Voilà ce seigneur Guillaume devenu, de comte, cuisinier, de duc puissant, serviteur dans la maison d'autrui, portant le bois sur son cou, chargé de cruches pleines d'eau, allumant et attisant le feu. De ses propres mains il lave les écuelles, il cueille les herbages, il assaisonne les potages, il dispose les légumes. Dès que l'heure du repas est arrivée, sans nul retard, il place convenablement devant les frères ce qui est préparé pour eux; observant continuellement les jeûnes, il a soin de la maison, et il la garde constamment. Boulanger lui-même il chauffe le four, y enfourne le pain, et le tire lorsqu'il est cuit. Comme le bois était rare autrefois dans ce lieu, Guillaume, pour faire cuire son pain, ramasse des sarmens, recueille du chaume et tout ce qu'il peut trouver sous sa main, le jette aussitôt dans le four et le chauffe fortement. Comme le temps pressait le serviteur de Dieu, et qu'on le réprimandait vivement dans la maison de ce qu'il avait laissé passer de quelques momens l'heure du repas de ses frères, et de ce qu'il n'avait pas de quoi nettoyer le foyer de ses cendres, il invoqua le Christ, se fortifia du signe de la croix, entra au milieu du four, et, sans être offensé par la chaleur, y prépara diligemment ce qui était convenable; de ses mains nues, il jeta les charbons, il charga les cen-

dres dans son scapulaire sans le brûler, prépara le foyer et le mouilla un peu pour y placer les pains. Ainsi Guillaume resta long-temps dans le feu, et ne souffrit aucune brûlure, ni sur son corps, ni sur ses vêtemens. Ce fut depuis ce temps-là que, d'après l'avis des frères, l'abbé lui défendit entièrement les travaux serviles, lui prescrivit de vaquer à la prière et aux saintes méditations, et lui assigna une cellule convenable. C'est ainsi que, s'étant long-temps exercé dans les choses actives, Guillaume commença à se reposer dans la vie spéculative, et qu'après s'être acquitté du service et des fréquens travaux de Marthe, il se réjouit avec Marie dans la contemplation éternelle.

Enfin Guillaume, rempli de la perfection des vertus, fut doué de l'esprit de prophétie, et le manifesta par de divins oracles; il prédit à l'abbé et à tous ses frères le jour de sa propre mort, la fit connaître par écrit à plusieurs de ses voisins, et envoya un exprès au roi Charlemagne pour lui indiquer clairement à quel signe il reconnaîtrait l'heure de sa mort. Enfin, après avoir fait toutes choses convenablement, le bienheureux Guillaume passa au Seigneur, le 28 mai, à la grande satisfaction des anges et au grand regret des hommes. Alors, dans toutes les provinces d'alentour, dans toutes les églises grandes et petites, on entendit un très-fort et extraordinaire bruit de cloches et de sonnettes, longs battemens, admirables sonneries, car personne ne tirait les cordes, et ne les mettait en mouvement, la seule vertu divine opérait d'en haut ces prodiges. On inhuma honorablement en ce lieu le saint corps de cet homme parfait; et beaucoup de miracles s'y étant glorieusement opérés,

on y chanta fidèlement les louanges de Dieu. Ce vénérable monastère subsiste jusqu'à ce jour; une nombreuse armée de moines y combat avec une joie extraordinaire pour le seigneur dieu des armées; et par les mérites de saint Guillaume, devenu d'illustre chevalier moine religieux, de nombreux malades rendus à la santé se réjouissent en Jésus-Christ, qui glorifie éternellement ceux qui lui sont attachés.

C'est ainsi que Gérold d'Avranches rapportait fréquemment les titres de gloire des invincibles champions du Seigneur, et encourageait tantôt par la douceur, tantôt par la crainte, ceux qui vivaient avec lui, ainsi que les généreux guerriers, à suivre un tel genre de vie. En conséquence, d'abord cinq hommes illustres, de famille de comte, vinrent à quitter le siècle. Voici quels sont leurs noms: Roger, fils d'Erneis, neveu de Guillaume de Varennes, comte de Surrey; Ernauld, fils d'Onfroi du Tilleul, neveu de Hugues de Grandménil, vicomte de Leicester, avec Gui de Mantes son écuyer; Drogon, fils de Goisfred du Neuf-Marché, et Odon chapelain du comte, fils d'Ernulfe de Dol. Ces seigneurs se rendirent à Ouche d'après les inspirations d'Ernauld dont les parens avaient bâti cette abbaye, et furent reçus dans le couvent avec joie par l'abbé Mainier. Ils y vécurent régulièrement pendant long-temps, et lui procurèrent de grands avantages par leurs soins et leur sollicitude.

Cependant Gérold, qui, comme le coq réveille par ses chants ceux qui dorment dans les profondeurs de la nuit, portait au bien, en semant la parole de Dieu, ceux qui se plongeaient dans un oubli fatal

du ciel, et dans les gouffres des délices mondaines, se tira lui-même de l'engourdissement par un violent coup de ses ailes, et, suivant ses disciples dont nous avons parlé, il fit tous ses efforts pour se rendre à Ouche; mais, par la volonté de Dieu, il fut forcé de rester en Angleterre. En effet, dès qu'il fut arrivé à Winchester, il commença à devenir gravement malade; par la crainte de la mort, il prit dévotement l'habit monastique, dans l'ancien couvent de l'apôtre saint Pierre, et long-temps il y vécut régulièrement sous l'abbé Gaulchelin [1], et sous Godefroy, prieur religieux et très-habile. Quelque temps après, il fut promu canoniquement au gouvernement de l'église, et devint premier abbé de Tewksbury, pendant que Samson de Bayeux était évêque de Worcester. C'est là que Robert, fils d'Haimon, avait fondé le couvent de Sainte-Marie, sur la rivière de Saverne; il l'enrichit amplement de beaucoup de biens pendant le règne de Guillaume-le-Jeune, roi des Anglais. Quant à Gérold, placé au faîte du gouvernement pastoral, il s'acquitta avec vigilance des fonctions de la sainte prédication, que, pendant sa cléricature, il avait si bien exercées, et de manière à conduire à la pureté d'une vie innocente plusieurs personnes qui étaient plongées dans la fange de la débauche et de la rapacité; c'est ainsi qu'avec l'aide de Dieu il se rendit secourable à beaucoup de pécheurs. Il donna les institutions d'un ordre régulier au nouveau monastère; il attacha aux règles monacales la troupe nombreuse des novices, et fit prendre aux néophytes les excellentes habitudes d'une conduite rigide. Dans les exer-

[1] Ou Vauquelin.

cices spirituels, il ne quittait pas ses subordonnés, souvent même il devançait les plus jeunes dans les choses pénibles, et disposait prudemment au dehors et au dedans, avec un zèle intelligent, toutes les affaires de la maison. Au bout de quelques années, le jaloux Satan s'éleva contre le troupeau du Seigneur, et vexa avec atrocité ces tendres brebis, après avoir méchamment maltraité leur berger. En effet, Robert le Breton[1], après la mort de Robert, fils d'Haimon, accusa faussement de certains crimes, auprès du roi Henri, son abbé, qui l'avait élevé à l'état monastique. L'abbé, mandé devant le roi, refusa d'en venir à une longue explication; mais, satisfait de l'innocence de sa conscience, il remit volontairement à ce monarque l'abbaye qui lui avait été confiée; et, après les laborieux services de Marthe, il trouva la meilleure part, qu'avait choisie Marie, dans la retraite de Winchester. Ayant été, quelque temps après, invité par le vénérable Radulfe, évêque de Rochester, et s'étant, à la prière de plusieurs personnes, rendu auprès de ce prélat pour une sainte entrevue, il fut forcé de se mettre au lit, appelé par la voix de Dieu, et mourut saintement, après avoir accompli tout ce que doit faire convenablement un serviteur du Seigneur.

Roger de Varennes (qui, comme nous l'avons dit, avait été converti par les exhortations de Gérold, et s'était rendu à Ouche, comme s'il eût fui les flammes de Sodôme, avec quatre frères d'armes, pour y combattre sous les lois monacales) y vécut près de quarante-six ans, et, plein de ferveur pour l'ordre, excella en toutes sortes de vertus. En effet, il était beau

[1] *Brito;* dans quelques manuscrits *Briolto.*

de corps, mais volontairement humilié sous d'ignobles vêtemens ; dans toutes ses manières, il se faisait remarquer par une modestie vénérable, par une voix sonore et par des discours éloquens. Sa force lui faisait supporter le plus rude travail ; il était toujours disposé à chanter les psaumes et les hymnes, affable dans ses rapports avec ses frères, et doué des mœurs les plus agréables ; économe et sobre pour lui-même, il était libéral pour les autres ; toujours il était prêt à veiller, et incroyablement modeste en tout. Il ne s'enorgueillit point de sa noblesse charnelle ; mais, ferme dans son humilité, il se soumit à la règle, et choisit gaîment tous les services les plus vils de la maison. C'est ainsi que, pendant plusieurs années, il prit l'habitude volontaire de cirer les chaussures de tous ses frères, de laver leurs bas, et de faire de bon cœur tous les autres offices qui paraissent méprisables à certains hommes imbécilles et orgueilleux. Il décora le livre des Evangiles d'or, d'argent et de pierres précieuses, et procura à son église plusieurs vêtemens, des chappes pour les chantres, des tapis avec des courtines, et plusieurs autres ornemens. Il dérobait à propos à ses frères et à ses parens tout ce qu'il pouvait, et appliquait, plein de joie, au culte divin tout ce qu'il avait enlevé aux corps pour le salut des ames.

Richard de Coulonges, frère de Roger de Varennes, dont nous venons de parler, se rendit à Ouche, et donna à Saint-Evroul l'église d'Echaufour, qu'il avait rachetée d'un certain Erneis, son vassal ; il y ajouta la dîme de deux moulins ; conjointement avec sa femme Adélaïde, et Ernest dont il est question, il déposa la

donation de ces objets sur l'autel. Pour cette concession, les moines donnèrent à Richard huit livres d'écus, à Robert de Montbrai [1], qui était seigneur suzerain [2], la somme de cent sous : ce dernier concéda sans retard à Saint-Evroul, dans le verger de Turstein de Soulangi, l'église d'Etouvi [3], comme les moines lui en firent la demande. Richard de Coulonges devint très-riche : distingué parmi les autres seigneurs par le roi Henri dont il fut l'ami, il vécut dans la prospérité jusqu'à la vieillesse; il eut de sa femme onze fils et quatre filles, dont nous allons rapporter les noms : Hugues, Goiffred, Richard, Jean, Robert, Odon, Henri, Yvon, Raoul, Guillaume et Henri; Rohès, Adelise, Mathilde et Aricie. Parmi eux, deux furent voués à Dieu dès leur enfance. En effet, Jean fut consacré à l'état monastique dans l'église d'Ouche, et Adelise devint religieuse à Caen, dans le couvent de la Sainte-Trinité.

L'an de l'Incarnation du Seigneur 1125, Richard de Coulonges mourut le 15 septembre : l'année suivante son fils Hugues vint à Ouche, offrit à Dieu sur l'autel une écuelle d'argent, concéda de son propre mouvement tout ce que son père avait donné, comme nous l'avons dit ci-dessus, déposa la donation sur l'autel, et se voua lui-même entièrement au Seigneur.

La sérénité d'un temps favorable venant à lui sourire, Mainier passa en Angleterre l'an quatorzième de son gouvernement; il conduisit avec lui Roger de Varennes et Drogon de Neuf-Marché. Il se rendit à la cour du roi Guillaume, qui l'avait souvent appelé auprès de lui, et rendit une visite amicale à l'archevê-

[1] *Molbraium.* — [2] *Dominus capitalis.* — [3] *Estolveium.*

que Lanfranc et à plusieurs autres personnages qu'il aimait beaucoup. Il reçut du roi et des grands un honorable accueil; il adressa des exhortations prudentes à ceux de ses frères de l'église d'Ouche qui avaient quitté la Normandie, et que l'espoir d'un meilleur sort avait attirés en Angleterre, où ils étaient parvenus aux honneurs. Ces illustres moines furent aussi accueillis avec joie par les principaux seigneurs du royaume, et, par suite de la faveur accordée aux voyageurs, ils furent enrichis des biens que la violence avait acquis dans cette terre étrangère. En conséquence, le roi et les grands leur donnèrent avec joie des fonds de terre, de l'argent, ainsi que des ornemens d'église, et se recommandèrent fidèlement et dévotement à leurs prières. Pour l'instruction de la postérité on consigna dans une charte les terres, les églises et les dîmes que les amis et les voisins de l'abbaye d'Ouche lui avaient données. Dans sa magnificence, le roi Guillaume délivra à Saint-Evroul la charte suivante, dans laquelle il confirma avec plaisir, de sa royale autorité et en ces termes, ses propres dons et ceux de ses vassaux.

« Guillaume, par la grâce de Dieu, roi des Anglais, « duc des Normands et prince des Manceaux, à tous « ceux qui professent la foi catholique, et à tous ceux « qui conservent la paix de l'Eglise, grande et in- « finie joie. Comme la vie mortelle est courte, et que « toute chose passe de génération en génération, « nous voulons, par le témoignage de ces lettres, « confirmer les décrets de notre temps, de manière « que nul de nos successeurs ne se permette (à moins « de s'exposer à l'animadversion de celui qui dis-

« pense à son gré tous les royaumes) de violer ce
« que nous avons justement fait d'après nos droits et
« la puissance qui nous a été conférée par Dieu
« même. En conséquence, moi Guillaume, roi, par la
« grâce de Dieu, je suis dans la disposition de donner
« au couvent de Saint-Evroul, dans le royaume qui
« m'a été confié par Dieu même, une aumône qui me
« soit éternellement profitable; je concède les biens
« que nos fidèles sujets ont légitimement donnés à
« Dieu pour leur salut commun, et qui proviennent
« des propriétés dont je leur ai fait don; j'en notifie
« la confirmation par ce présent écrit signé de ma
« main, à tous les fidèles présens et à venir. En con-
« séquence je donne d'abord de mon domaine dans
« le Glocestershire, pour l'amour de Dieu, au mo-
« nastère d'Ouche, que le bienheureux confesseur
« de Dieu a construit dans un ermitage, la terre que
« l'on appelle Ravinel, c'est-à-dire, fontaine de la
« Chèvre; et, dans le Lincolnshire, une certaine
« église, et tout ce qui lui appartient dans la terre
« qu'on nomme Nettleham. En outre, les seigneurs
« qui relèvent de nous ont donné à Saint-Evroul
« quelques objets, et ont demandé qu'il en fût fait
« mention dans la charte de notre autorité royale,
« afin de les mettre à l'abri de toute attaque. Ro-
« ger, comte de Shrewsbury, a donné tout ce qu'il
« possède à Melleburn, dans le Granteburgshire;
« Othna et Méreston dans le Staffordshire; une
« hyde de terre à Graphan, la terre d'Wlfecin,
« orfèvre à Chichester, la dîme des fromages et des
« laines de Pulton, et la dîme de Sénégay, dans le
« Granteburgshire. Mabille, fille du comte Roger,

« donne, de ses revenus en Angleterre, soixante
« sous sterling pour ses dîmes par chacun an, afin
« de pourvoir à l'entretien des luminaires de l'é-
« glise de Saint-Evroul. Guérin, vicomte de Shrews-
« bury, donne au même monastère Newton, l'église
« de Halis avec sa dîme, la dîme de Gueston dans le
« Staffordshire ; ce qui a été confirmé par le comte
« Roger son seigneur. Hugues de Grandménil (le-
« quel, avec son frère Robert, et ses oncles Guil-
« laume et Robert, fils de Giroie, avait restauré le
« couvent d'Ouche) lui a donné en Angleterre, en
« perpétuel héritage, toute la terre qu'il possédait au
« petit Pilardenton, dans le Warwickshire, et deux
« parties de la totalité des dîmes de tout son do-
« maine, seize paysans pour la garde de ces mêmes
« dîmes, ainsi que neuf églises. Il donna en outre
« trois villains à Skelton [1], trois à Guaris, deux à
« Belgrave, un à Stoton, un à Lamperston, un à
« Langethon, un à Termodeston, un à Stormodes-
« ton, un à Chercheby, un à Mersiton, un à Ostel-
« silve, un à Cherlenton, et un autre dans une autre
« terre appelée aussi Cherlenton. Il ajouta à ce don
« l'église de Guaris, toute la dîme qui lui appartient,
« une terre de deux charrues, l'église de Turchilles-
« ton avec sa dîme et deux verges de terre, l'église
« de Clenefeld avec toute sa dîme et deux verges
« de terre, l'église de Charlenton avec sa dîme et
« cinq verges de terre, l'église de Noveslay avec sa
« dîme et deux verges de terre, l'église de Merte-
« grave, dont le nouveau nom est maintenant Bel-
« grave, avec toute la dîme et onze verges de terre,

[1] Dans un manuscrit, *Stellone*.

« Guillecote, et tout ce que Hugues le clerc du Sap « tenait de lui en Angleterre, l'église de Mersiton, « l'église de l'autre Cherlenton avec la dîme et trois « verges de terre, l'église de Pilardenton avec la « dîme et trois verges de terre [1]. Telles sont les « choses que Hugues de Grandménil a données avec « ma concession, en Angleterre, à l'abbaye de Saint-« Evroul. Raoul de Conches a donné au même saint « deux manoirs, Alvinton dans le Winchestershire, « Caude-Côte dans le Norfolk. Hugues, fils de Cons-« tant, a donné l'église de Gafre et une hyde de « terre. Hugues, comte de Chester, a offert à Dieu « son fils, nommé Robert, pour embrasser la profes-« sion monastique, et a donné à la même église une « hyde de terre dans le petit Pilardenton, ainsi que la « dîme, un paysan dans la terre nommée Brichel, et « la dîme de Sanley dans le Buckinghamshire ; Ro-« bert de Rhuddlan a donné à Saint-Evroul, avec la « permission de Hugues, comte de Chester, son sei-« gneur, Chercheby, avec deux églises, savoir, une « qui est dans la même terre, et l'autre près de ce « manoir, dans une île de la mer [2], l'église de l'apôtre « Saint-Pierre avec tout ce qui lui appartenait dans la « ville de Chester, ainsi qu'à Méreston dans le Nor-« thamptonshire, l'église de Saint-Laurent avec ses « appartenances, et, dans la même province, l'église

[1] Au lieu de ce passage : *Ecclesiam de alia Cherlentona cum decima et tribus virgatis terræ*, etc., on lit dans le texte imprimé : « *Ecclesiam « de Mersitona cum tota decima et terra ad ecclesiam pertinente ; « ecclesiam vero de Coteford cum decima et una hida terræ ; eccle-« siamque de Pellingis cum toto quod Leofricus ibidem de ipso « tenebat.* »

[2] *In Insula maris.*

« de Bivelle, avec deux charrues de terre. Les autres « hommes du comte Hugues ont aussi donné leur « dîme à l'église d'Ouche; savoir, dans le Lincoln-« shire, Rozscelin d'Estenton, Osbern, fils de Tezson « de Neubelle, Baudri de Farefort, sa dîme avec « un paysan; Roger de Millay [1] et Brisard et Robert « Poultrel dans le Leicestershire, lesquels ont donné « à Saint-Evroul toute leur dîme, avec la concession « bienveillante du comte Roger. En conséquence, « j'ai concédé toutes les choses que j'ai données de « notre domaine à l'église de Saint-Evroul, et toutes « celles qui lui ont été également données par nos « barons, et je les confirme de ma présente signature « dans la ville de Cantorbéry, l'an de l'Incarnation « du Seigneur 1081; je remets à mes seigneurs qui « ont fait lesdits présens, ou qui figurent ici comme « garans, cet acte, pour être consacré par le signe « de la sainte croix, afin que cette donation soit à « jamais ratifiée de notre royale autorité, et que les « violateurs sacrilèges des choses sacrées soient frap-« pés de malédiction, à moins qu'ils ne viennent à « résipiscence de leur crime. »

En conséquence, au bas de cette charte, Guillaume-le-Grand, c'est-à-dire le Conquérant, roi des Anglais, apposa le premier le signe de la sainte croix; ensuite souscrivirent les grands dont les noms suivent: Robert et Guillaume, fils du roi, les illustres comtes Roger de Shreswbury et Hugues de Chester, Raoul de Conches et Guillaume de Breteuil, Hugues de Grandménil, et son neveu Robert de Rhuddlan, Robert, fils de Murdac [2], Goulfier de Villerée,

[1] Dans un manuscrit on lit *Nullai*, au lieu de *Millai*. — [2] *Murdacus*.

Guillaume de Moulins et Richer de L'Aigle, Eudes le sénéchal, et Guérin vicomte de Shrewsbury.

A son retour d'Angleterre, l'abbé Mainier apporta avec lui cette charte et la déposa pour être conservée dans les archives de l'église. Ce fut alors que la reine Mathilde, ayant entendu faire l'éloge de la piété des religieux d'Ouche, se rendit en ce monastère pour y faire ses dévotions : elle fut accueillie honorablement par les religieux; elle offrit sur l'autel un marc d'or; elle se recommanda, ainsi que sa fille Constance, aux prières des moines; elle fit les frais d'un réfectoire commun, dont elle ordonna la construction en pierres et la division en trois pièces; elle fit don à Saint-Evroul d'une chasuble ornée d'or et de pierreries, ainsi que d'une chappe élégante pour le chantre; elle promit beaucoup d'autres choses si elle vivait longtemps; mais la mort l'ayant prévenue, elle ne put accomplir ses promesses. Adeline, femme de Roger de Beaumont, envoya aux religieux d'Ouche une aube amplement ornée de franges d'or [1], et dont le prêtre a coutume de se revêtir pour célébrer la messe dans les principales solennités. C'est ainsi que plusieurs personnes des deux sexes faisaient à ce monastère des dons de divers genres, et témoignaient le desir qu'elles avaient de jouir spirituellement de la participation des biens qu'elles offraient en ce lieu à l'architecte du ciel.

Dans ce même temps, trois frères combattaient louablement pour Dieu, dans l'abbaye d'Ouche, sous l'habit monastique : c'étaient Robert, surnommé Nicolas, Roger et Odon. Ils étaient fils d'un certain

[1] Autrefois, orfroi ou orfroie.

prêtre nommé Gervais de Montreuil, que l'abbé Thierri avait depuis long-temps transféré de la cure des Essarts à celle du Sap[1]. Ces trois frères, jeunes encore, vinrent se convertir, et, par leur bonne conduite, se faisant remarquer parmi les religieux, devinrent agréables à Dieu et aux hommes. Le premier d'entre eux était étranger aux lettres, mais il aimait la vertu avec ferveur, et présidait habilement aux travaux de la nouvelle église que l'on bâtissait. Les deux autres étaient grammairiens et prêtres distingués; ils secondaient courageusement leur abbé, vicaires illustres au dedans et au dehors. Cet abbé nomma prieur de son couvent Odon, qui était le plus jeune, mais le plus éloquent et le plus robuste pour supporter le travail. Il destina pour le service de l'Eglise, en Angleterre, Roger, qui était l'aîné et le plus instruit. Ce dernier exécuta sans nonchalance les ordres de son maître, et fabriqua par ses soins une châsse propre à renfermer convenablement les reliques des saints, qu'il orna agréablement d'or et d'argent. Grâce à son habileté, son église obtint plusieurs avantages, tels qu'un mobilier varié, des chapes et des vêtemens pour les chantres, des candélabres, des calices d'argent, et divers ornemens propres au service divin. Ce Roger était un homme doux et modeste, sobre pour la nourriture, la boisson et le sommeil, et aimable pour tout le monde à cause de son aménité naturelle. Conformément à l'ordre monastique, il remplit divers emplois, pendant vingt ans; et dans la suite des temps, après Mainier et Serlon, il fut, par l'unanime élection de ses frères, élevé

[1] *Diocesis de Sappo.*

au gouvernement de l'abbaye d'Ouche, où il se maintint trente-trois ans dans la bonne comme dans la mauvaise fortune, et qu'il remit, lorsqu'il fut accablé de vieillesse, à un de ses disciples nommé Guérin; il l'avait même, trois ans avant sa mort et autant qu'il fut en lui, établi son vicaire et désigné pour son successeur. Par la suite, si la vie nous accompagne, et si, avec l'aide de Dieu, nous en avons la faculté, nous expliquerons [1] ces événemens d'une manière claire pour la postérité, dans un travail subséquent. Maintenant je reviens aux donations qui furent faites à Saint-Evroul.

Le jeune Raoul, fils d'Albert de Cravent, commençant sa carrière militaire, attaqua dans le Val-Guyon [2] le moine Guitmond, qui venait de Maulle avec son domestique; il jeta à bas ce religieux et emmena ses chevaux. Guitmond se rendit à pied à Paci, et, tout affligé, pria Albert de le protéger contre son fils. Ce chevalier lui répondit insolemment, et refusa sans hésiter de lui prêter son assistance pour la remise des chevaux. Ce que voyant, Alberade sa femme se mit à verser des pleurs, se tordit les bras, s'arracha les cheveux, et pleura son fils comme s'il était mort. Comme si elle eût eu l'esprit aliéné, elle criait à haute voix, et mêlant les gémissemens aux larmes abondantes, elle disait: « Raoul, mon cher « fils, pourquoi avez-vous commencé à vous livrer « à la folie plutôt qu'au métier des armes? Quelles « douleurs! vous vous êtes laissé séduire par des « instituteurs détestables, dont les sophismes mor-

[1] *Voyez* Liv. VIII, ci-après.

[2] *In valle Guidonis.*

« tels vous égarent follement en ce jour, et vous « poussent misérablement dans le gouffre de la per- « dition. O quelle est triste la nouvelle que je reçois « de vous, et que vous me causez d'amers chagrins! « Insensé jeune homme, que vous dirai-je? En of- « fensant méchamment un serviteur désarmé du « Christ, vous vous êtes attiré le mépris et la mort. « Mon cher Raoul, qu'avez-vous fait dans vos fu- « reurs, en employant contre le Tout-Puissant le « début de votre carrière militaire? Je vois, sans en « pouvoir douter, que vous ne m'avez fait jouir que « d'une joie de peu de durée, tandis que votre crime « m'occasionera une longue tristesse. Est-ce que « tous les docteurs ne sont pas d'accord, et ne disent « pas en cent lieux d'une voix unanime que le Très- « Haut habite dans ses saints, et qu'avec eux il sup- « porte pieusement la bonne et la mauvaise fortune? « Tendre père, secourez votre fils insensé, et mettez « tous vos soins à faire rendre au moine affligé les « chevaux qu'il lui a ravis, de peur que votre fils uni- « que ne soit, pour un si grand forfait, livré aussitôt « au démon. »

C'est ainsi que, grâces aux prudentes supplications de cette respectable femme pour le salut de son fils, et pour tâcher d'adoucir fidèlement la désolation du religieux, Albert ainsi que toute sa famille fut ému et trembla; que la mule fut rendue à Guitmond; qu'il envoya avec lui à Bréval ses écuyers, et qu'ayant réprimandé son fils d'une manière terrible, il le força de rendre à ce pieux personnage tout ce qu'il lui avait enlevé. Guitmond ayant recouvré ses chevaux, partit pour Paci, rendit grâce à Albert ainsi qu'à sa

femme, et leur accorda le pardon, sur leur demande, pour le crime qui avait été commis. Alberade était fille de Hugues, évêque de Bayeux, et se distingua parmi ses voisins, et, selon ses moyens, par une très-grande honnêteté.

Dans le cours de la même année, le jeune homme dont on vient de parler tomba malade, se repentit de son crime dont il demanda pardon aux moines d'Ouche, et se voua de son propre mouvement, lui et tous ses biens, à Saint-Evroul. Quand il fut mort, son père fort affligé, fit transporter son corps à Ouche, et concéda à Saint-Evroul la moitié de la dîme de Lommoi [1], quitte de toute redevance comme il l'avait tenue lui-même. Les religieux de Coulonges possédaient l'autre moitié de cette dîme, de la même main, et à la condition d'acquitter pour Albert toutes les redevances épiscopales et toutes les servitudes exigibles. Cette donation fut faite aux religieux d'Ouche, l'an de l'Incarnation du Seigneur 1070, du temps de Philippe, roi des Français, et de Goisfred, évêque de Chartres, qui était neveu de Renaud, évêque de Paris. Raoul surnommé Malvoisin, qui était seigneur suzerain, accorda volontiers à Mantes [2], sur la demande de l'abbé Mainier, la dîme de Lommoi, qui, comme nous l'avons dit, appartenait à l'église.

Peu de temps après, Albert vint à mourir, et son corps fut porté à Ouche. Ses héritiers concédèrent la dîme qu'il avait donnée à Saint-Evroul, savoir: Gui son gendre, fils d'Evrard de Rui [3], Raoul de Connelles, et tous ceux qui succédèrent jusqu'à ce jour.

[1] *Ulmeium.*

[2] *Medantum*; peut-être Médan, entre Poissi et Meulan. — [3] *Rui.*

Les religieux d'Ouche en jouirent tranquillement avec l'aide de Dieu, pendant près de soixante ans, sous les évêques Goisfred, Yves, et un autre Goisfred.

Maintenant il me plaît de faire connaître par écrit à la postérité comment, et dans quel temps, le couvent d'Aufai, dans le comté de Talou, fut construit et confié aux moines d'Ouche, du temps du roi Guillaume et de l'archevêque Jean. Je crois convenable de joindre à cet ouvrage la charte de donation et de confirmation qui fut écrite du temps du roi Henri.

Comme la vie mortelle décline chaque jour, et que l'homme, mortel aussi, perd, pour ne jamais les recouvrer, les vains honneurs du monde, qu'il ne peut acquérir qu'au prix des plus pénibles travaux, chacun doit obéir fidèlement, tant qu'il le peut et tant qu'il vit, afin d'obtenir en méprisant les choses périssables, et par la grâce du Seigneur, les dons de l'éternité. C'est en considérant diligemment ces choses qu'un certain chevalier normand, plein de générosité, nommé Gilbert [1], fils de Richard de Heugleville [2], inspiré par Béatrix sa femme, résolut d'établir des moines dans son patrimoine, à Aufai, afin qu'au jugement dernier il pût recevoir l'assistance de leurs prières et de leurs mérites. Comme Drogon, son neveu, avait depuis peu renoncé à la milice séculière, et avait pris l'habit monacal à Ouche, dans le couvent du confesseur saint Evroul, il aima tendrement l'abbé Mainier et les religieux de ce monastère, et leur fit don de l'église de Sainte-Marie-d'Aufai, avec toutes ses prébendes, à la condition qu'il y serait établi six

[1] Ou Guilbert.

[2] Heugleville sur Sie.

moines à la place de six chanoines, qui y faisaient le service, et qu'à mesure que les chanoines mourraient ou quitteraient la vie séculière dans la pieuse intention d'en embrasser une plus austère, leurs prébendes seraient dévolues aux moines. Ce guerrier fit don aux mêmes moines de toute la terre du Parc [1] avec l'église et la totalité de la dîme de la même terre, quitte et libre de toute redevance onéreuse, de même qu'il l'avait tenue jusqu'alors; il affranchit entièrement les hommes du Parc, de manière qu'ils n'eussent plus à acquitter aucun service forcé, et qu'ils n'eussent à marcher que dans les expéditions générales des ducs de Normandie. Il donna pour la dîme, dans le moulin d'Aufai, deux boisseaux de froment chaque année, et dans un autre moulin sur la Sie, un demi boisseau de grain quelconque; en outre il accorda aux moines, pour leur chauffage de chaque jour, deux charges d'âne des bois de sa forêt d'Hérichard [2]. Le même chevalier tenait en fief pour chaque année des souverains de la Normandie deux charretées de vin: il en donna à perpétuité un muid aux moines, pour célébrer la messe. De plus il donna deux églises avec leur terre et toute leur dîme, savoir, celle du Parc, qui avait été bâtie en l'honneur de sainte Marie, mère de Dieu, et celle de Beaunai [3] qui était consacrée à saint Pierre prince des Apôtres. Comme ces deux églises formaient des prébendes de l'église d'Aufai, elles étaient alors possédées par deux chanoines. En effet, celle du Parc était desservie par Raoul, qui, quelque temps après, à son retour d'Angleterre, fut

[1] Notre-Dame-du-Parc. — [2] Harulsart.

[3] *Belnaium*, et non pas *Belvaium*, comme le porte l'imprimé.

assailli sur mer par une tempête, et enseveli dans les flots avec tous ses compagnons au milieu du naufrage. Quant à l'église de Beaunai, elle était tenue par Gautier, qui, quelque temps après, se fit moine à Saint-Evroul.

Gilbert, d'accord avec sa femme Béatrix, fit librement tous ces dons à l'église de Dieu pour obtenir le salut éternel; il engagea fréquemment et avec bonté ses hommes et ses amis à augmenter son aumône. En conséquence le chevalier Goisfred donna à Sainte-Marie d'Aufai l'église de Saint-Denis avec toute la dîme, et recouvra en faveur de l'église de Dieu, à force d'exhortations et de présens, quelques parties de dîme que tenaient de lui trois chevaliers, Osbern-le-Bouc, Bernard et Raoul tous deux fils d'Aszon. Pour lui, il donna en outre une terre, des villains, et toutes les redevances que ceux-ci devaient dans la Rue-Sauvage. Robert, chevalier d'Heugleville, céda aux moines l'église de Saint-Aubin avec la totalité de sa dîme, et en conséquence reçut de leur charité seize livres rouennaises. Bernard, fils de Goisfred de Neuf-Marché, fit don de l'église de Speims en Angleterre, de toute la terre qui en dépendait, avec toute la dîme qui était tenue par le prêtre Ebrard, et concéda, pour l'échange des églises de Burchel et de Bruneshop, vingt sous du cens de Newbury, payables à la fête de saint Michel. Baudri, fils de Nicolas, fit don d'un bourgeois à Dieppe, et Raoul, fils d'Ansered, d'un hôte à Hottot.

L'an de l'Incarnation du Seigneur 1079, qui répond à l'an quatorze du règne de Guillaume-le-Grand, roi des Anglais et duc des Normands, le même Gilbert

et sa femme Béatrix déposèrent sur l'autel de Sainte-Marie d'Aufai la donation des choses dont nous venons de parler. Voici quels furent les témoins présens : Gilbert et Raoul, Gaultier et Jean, tous quatre chanoines de cette même église, Bernard de Neuf-Marché, Goisfred de Saint-Denis, Osbern-le-Bouc, Osbern Buflon, Eustache de Criquetot [1], Eustache de Torci, Robert de Heugleville, Roger du Parc et beaucoup d'autres.

Enfin Gilbert étant mort le 15 août, et ayant été honorablement enseveli par les moines qu'il avait établis sur ses terres, son fils Gaultier obtint ses biens, et confirma la concession de tout ce que son père et ses vassaux avaient donné à Sainte-Marie; du temps de Robert, duc des Normands, il confirma ce don par une nouvelle concession, d'après l'inspiration de son père et de sa mère, après qu'il eut épousé Avicie, fille de Herbran de Sauqueville. Il ajouta la dîme de l'impôt d'Aufai, six bourgeois et toutes leurs redevances; puis il les affranchit entièrement de manière qu'il n'eût rien à exiger d'eux si ce n'est le service général du duc de Normandie; en outre il autorisa les moines à user de toutes ses eaux pour la pêche, selon leur bon plaisir.

Outre ces dons, Avicie, femme de Gaultier, fervente dans l'amour de Dieu, donna aux moines, pour chaque année, soixante sous de son revenu, payables aux calendes d'octobre, afin qu'ils en pussent acheter de la cire et de l'huile pour les luminaires de l'église, ainsi que l'encens dont ils avaient besoin pour la totalité de leur année : cette donation

[1] *Carquita.*

fut déposée par elle et par son mari sur l'autel de Sainte-Marie. Les témoins de ces donations furent Adam et Guillaume, tous deux fils de Tedfred, Osbern Buflon, Eustache de Torci, Robert de Cropus, Robert, fils de Godmond, Jean-le-Chat, et beaucoup d'autres. Au bout de quelques années, Gaultier et Avicie sa femme, faisant des progrès dans l'amour de Dieu, demandèrent à l'abbé Mainier douze moines de Saint-Evroul, et leur donnèrent, pour leur entretien, le moulin du Parc qui rendait onze boisseaux, cinq acres de terre à Heugleville, trois hôtes payant annuellement quinze sous, et l'église de la Sainte-Trinité avec toute sa dîme dans la paroisse que l'on appelle Centacres.

Toutes ces choses, dont j'ai raconté la donation faite à Ouche par Gilbert et par ses hommes, furent confirmées par la concession de Guillaume, roi des Anglais, ainsi que de Jean et de Guillaume, archevêques de Rouen. Ensuite Robert II, duc des Normands, concéda aux moines de Saint-Evroul tout ce que Gaultier, fils de Gilbert, avait ajouté à l'aumône de son père; il permit en outre d'établir une foire au Parc, pour le jour de la Nativité de sainte Marie, et défendit absolument par l'entremise de Gaultier-le-Vieux, surnommé Giffard, à qui que ce fût d'exiger aucune redevance ou privilége, sans la permission des moines. Les frères de ce prince, Guillaume-le-Roux, et Henri, roi des Anglais, ainsi que l'archevêque Goisfred, concédèrent tout ce qui avait été donné aux moines d'Ouche, qui l'ont déjà possédé en paix pendant beaucoup d'années. Les chanoines furent remplacés par des moines, parce que les premiers virent

que ceux-ci excellaient en toutes sortes de vertus auxquelles ils ne pouvaient atteindre. Guinimar, Benoît et Jean, son fils, restèrent avec les moines pendant plusieurs années, et moururent accablés d'infirmités. Gilbert, qui était beaucoup plus sage que tous ses compagnons, et Gaultier aussi, embrassèrent spontanément l'état monastique, et, promettant d'amender leur vie, moururent accablés de vieillesse.

J'éprouve du plaisir à raconter quelque chose de la générosité des héros d'Aufai ainsi que de leurs bonnes mœurs. Gilbert, surnommé l'avoué de Saint-Valéri, prit pour femme une fille [1] du duc Richard, de laquelle il eut Bernard, père de Gaultier de Saint-Valéri, et Richard de Heugleville. Ce dernier combattit long-temps sous les drapeaux du duc de Normandie, son oncle, par la faveur duquel il obtint avec tout son patrimoine la noble Ada, veuve du vieux Herluin de Heugleville. Le duc lui fit des dons considérables, et des promesses plus grandes encore qu'il eût libéralement accomplies, si Richard eût mis plus de soin à lui plaire. Il bâtit un bourg sur la Sie, dans le lieu qu'on appelait auparavant Isnelville, qu'il nomma Aufai à cause d'une montagne voisine qui était couverte de hêtres fort élevés, il soumit sa colonie aux institutions des moines de Cormeilles. Sa valeur guerrière et sa grande libéralité le rendirent recommandable : aussi fut-il formidable à ses adversaires, et fidèle à ses amis.

Du temps du jeune Guillaume, fils du duc Robert, Guillaume d'Arques se révolta contre ce duc, et pres-

[1] Fille naturelle; elle était sœur d'Alix ou Edelis, femme de Rainulfe, vicomte de Bayeux. Nicolas, abbé de Saint-Ouen, était son frère.

que tout le Talou abandonna par une même défection le parti de ce prince bâtard. Le seul Richard de Heugleville tint bon contre les rebelles dans son château près de l'église de Saint-Aubin, et ne négligea rien pour maintenir, dans la fidélité qu'elles devaient au duc, toutes les contrées voisines qui étaient menacées des incursions de la garnison d'Arques. Il fut secondé dans cette entreprise par son gendre Goisfred et par Hugues de Morimont, tous deux fils de Turchetil de Neuf-Marché; mais Hugues, enveloppé à l'improviste avec tous les siens par les troupes d'Arques auprès de Morimont, périt comme eux en se défendant vaillamment. Quant à Goisfred, il eut d'Ada, fille de Richard, Bernard et Drogon, qui eurent une destinée fort différente. En effet, Drogon, ayant quitté la carrière des armes, vécut religieusement à Ouche, se forma aux lettres dans l'état monastique, et, parcourant tous les degrés des ordres sacrés, s'éleva jusqu'au sacerdoce. Bernard porta les armes jusque dans sa vieillesse, et combattit vaillamment sous trois des rois d'Angleterre. Enfin, du temps de Guillaume-le-Roux, il fit la guerre à Resen, roi des Gallois, après la mort duquel il bâtit le château de Wrexham [1], et posséda plusieurs années le royaume des Bretons qui a pour capitale Talgard [2]. Il bâtit dans son nouvel établissement une église en l'honneur de l'évangéliste saint Jean; il y appela des moines, et leur donna la dîme de tous ses biens. Cependant Gilbert, fils de Richard, épousa Béatrix, fille de Chrétien de Valenciennes, illustre capitaine, de laquelle

[1] *Brachaniaucum*; selon un manuscrit *Brachamaneum*.

[2] Peut-être Tregaron.

il eut Gaultier, Hugues et une fille nommée aussi Béatrix. Ce chevalier, cousin du duc de Normandie, lui fut toujours fidèle, et, dans la guerre d'Angleterre, accompagné de ses troupes, se trouva avec lui aux principales batailles qu'il livra. Quand le royaume fut pacifié, et que Guillaume fut établi sur le trône, Gilbert, malgré l'offre que lui fit ce prince de grandes possessions dans ses nouveaux Etats, revint en Neustrie, et, fier de sa simple honnêteté, ne voulut participer en rien aux rapines d'outremer. Content de son bien il repoussa celui d'autrui, et offrit dévotement son fils Hugues à la discipline ecclésiastique dans le monastère d'Ouche, sous le gouvernement de l'abbé Mainier. Il vécut long-temps avec sa pieuse femme, qui était cousine de la reine Mathilde, et se livra louablement, jusqu'à la fin de ses jours, aux aumônes, aux prières et aux autres bonnes œuvres. La vénérable Béatrix survécut trois ans à son mari, et mourut dans une sainte confession le quatrième jour de janvier.

Gaultier était un jeune homme élégant, mais il se montra peu sage : c'est ce qui fut la cause de sa volontaire soumission à Godmond et à d'autres tuteurs fallacieux. Il rechercha principalement la société intime des débauchés, à la persuasion criminelle desquels il dilapida follement la fortune de ses pères ; il ne cessa d'outrager et de vexer les moines, les clercs et les légitimes cultivateurs. Enfin, devenu chevalier, il prit pour femme Avicie, fille de Herbran, qui était belle et éloquente, et qui, par ses conseils et son adresse, commença à l'arracher un peu à son ancienne méchanceté. Avicie parlait avec facilité ; elle avait de

la prudence, et depuis les années de son enfance, elle s'était montrée dévote à Dieu, et, autant qu'elle l'avait pu, elle s'était rendue recommandable par le grand nombre de ses bonnes œuvres. Elle avait trois frères, chevaliers distingués, Jourdain, Guillaume et Robert. Avec l'assistance qu'ils prêtèrent à leur beau-frère, celui-ci triompha de la perfidie de ceux qui avaient envahi ses biens, et recouvra plusieurs des objets que la fraude et le larcin lui avaient enlevés et fait perdre. Avicie, dont nous venons de parler, donna à son mari des fils et des filles au nombre de douze, dont une mort prématurée enleva la plus grande partie dès l'enfance. Ayant passé avec Gaultier quinze années, elle mourut le 24 janvier, et fut inhumée à la porte de l'église dans le cloître des moines qu'elle avait beaucoup aimés. Le premier Guérin fit placer sur sa tombe un arc en pierre, et l'Anglais Vital[1] lui fit l'épitaphe suivante :

« Ci-gît le corps de la noble Avicie. Que le Christ « lui accorde éternellement une vie heureuse dans le « ciel, auquel cette femme vertueuse aspira constam- « ment pendant le cours de son honorable existence, « et que, par de continuels efforts, elle s'étudia à « mériter ! Elle fut fort belle, assez éloquente et « très-sage; elle s'appliqua à assister assidûment au « culte divin; elle s'étudiait à entendre chaque jour « et la messe et les heures : c'est ainsi que, de son « propre mouvement, cette femme honnête com- « mença à vivre. Ayant ensuite pris pour mari le gé- « néreux Gaultier avec lequel elle vécut heureuse- « ment durant quinze années, elle combla ses vœux en

[1] Orderic Vital, l'auteur de cette histoire.

« lui donnant douze enfans. Cette noble dame brilla « spécialement par des mœurs excellentes, et, s'appliquant à faire prospérer le culte de l'Eglise, elle fit « de grandes largesses de ses propres parures pour le « service de l'autel. Toujours elle honora les prêtres, « les moines, les veuves, les malades et les pauvres, « et leur prodigua son assistance. Sa chasteté fut si « évidente que nul libertin n'osa jamais essayer de la « calomnier. Au mois de février [1] la mort lui fit trouver affligeante et sombre la journée où Pierre s'éleva à la chaire pontificale. Le trépas d'une si grande « dame fait couler les pleurs des moines d'Aufai. Que « Dieu donne à l'ame d'Avicie les joies de la vie éternelle! Ainsi soit-il. »

Après la mort de sa femme, Gaultier vécut près de trois ans, et, tourmenté journellement par les maladies, il prit l'habit monacal, et peu après s'étant confessé et ayant reçu la pénitence il mourut le 26 mai. Le prieur Hildegaire inhuma son corps aux pieds de sa femme, et Vital fit sur lui les vers suivans :

« Gaultier, seigneur d'Aufai, repose en ce lieu. « Puisse-t-il éternellement trouver ici le véritable « repos! Déjà le mois de mai avait vu vingt-sept « soleils quand ce chevalier sortit de l'humaine prison sous la tunique d'un moine, tourmenté par de « longues douleurs, ayant confessé ses propres crimes : puisse-t-il, ô Christ, en recevoir de vous l'absolution! Ainsi soit-il. »

Gaultier laissa à sa mort quatre pupilles désolés,

[1] La fête de la Chaire de saint Pierre, à Antioche, avait lieu le 22 février.

Richard et Jourdain, Gaultier et Hélie, que le roi Henri prit sous sa tutelle en confiant au vicomte Robert le domaine d'Aufai à régir pendant deux ans. Cependant Jourdain de Sauqueville ayant offert au roi son service et des présens obtint tout ce domaine, se fit remettre ses neveux pour les élever de son patrimoine, et, pendant quatre ans, conserva honorablement et augmenta leurs biens. Le jeune Richard mourut à douze ans : il repose enseveli dans l'église de Marie, sainte mère de Dieu. Son frère Jourdain lui succéda, beau jeune homme dont les mœurs furent excellentes. Resté à la cour du roi Henri, il combattit avec ses contemporains ; et le monarque lui donna une femme prudente et belle nommée Julienne, fille de Gottschalk, qui passa du pays de Louvain en Angleterre avec la reine Adelide.

Jusqu'à ce moment j'ai souvent parlé de ce qui concerne Saint-Evroul, et j'en ai en grande partie rempli ce livre. Je prie mes lecteurs de me pardonner si, reconnaissant des bienfaits reçus, j'ai du plaisir à en célébrer les auteurs. C'est pourquoi je desire que mes écrits fassent passer à la mémoire durable de la postérité les fondateurs pieux et leurs bienveillans collaborateurs, afin que les fils de l'Eglise, devant Dieu et en présence des anges, se souviennent de ceux qui, dans cette vie mortelle, soutiennent par leurs bienfaits les hommes qui s'acquittent du service du Fondateur de toutes choses. C'est ainsi qu'Abraham vainqueur, de retour du combat où quatre rois tombèrent sous ses coups, ramena Loth son neveu, avec ses compagnons de captivité de l'un et de l'autre sexe, reconquit leurs biens, et ordonna à ses frères d'armes

de prendre leur part des dépouilles de Sodôme. Par Abraham, qui signifie père suprême, on doit entendre ces hommes parfaits qui combattent journellement contre les malins esprits et les vices de la chair, qui triomphent du monde et de son prince, foulent aux pieds le faste et les délices de la terre, et les considèrent comme un vil fumier. Par Loth, conduit en captivité par les barbares, mais délivré noblement par l'active valeur de son beau-père spirituel, par Loth, qui signifie lie ou abaissement, on doit entendre l'esprit charnel ou le peuple abruti qui est enchaîné à Sodôme, c'est-à-dire dans des crimes remplis d'attraits, et enlacé dans les liens du péché en s'éloignant de Dieu, et qui se trouve captif des malins esprits. Par les compagnons d'Abraham qui combattirent avec lui, c'est à bon droit que l'on entend les fidèles laïques qui, par son ordre, prirent une partie des dépouilles. En effet, il est écrit ainsi dans le livre de la Genèse : « Le roi de Sodôme dit à Abraham : Don-
« nez-moi les personnes; enlevez le reste pour vous.
« Celui-ci lui répondit : Je ne prendrai rien de ce
« qui vous appartient, à l'exception de ce qui a été
« mangé par les jeunes gens, et de la part de butin
« qui est due aux hommes qui sont venus avec moi,
« Aner, Escol et Mambré : ceux-là prendront leur
« part. »

La plupart des laïques sont ornés de mœurs douces et modestes; ils se réunissent par la foi et la bonne volonté aux guerriers parfaits de Jésus-Christ, et félicitent avec bonté ceux qui combattent virilement contre les démons. Cependant ils ne quittent pas les fragilités du siècle; ils ne veulent pas abandonner

entièrement les choses mondaines, ils s'y attachent selon les lois du siècle, et offensent Dieu dans beaucoup de choses en transgressant ses préceptes. A la vérité ils rachètent par l'aumône leurs péchés, selon le conseil de Daniel ; ces hommes reçoivent leur part des dépouilles de l'ennemi, quand, aux dépens de leurs possessions terrestres, ils bâtissent des monastères pour les serviteurs de Dieu, élèvent pieusement de leurs injustes richesses des hôpitaux pour les infirmes et les pauvres, et tirent de leurs biens de quoi nourrir et vêtir les orateurs du ciel. Ainsi le roi de Sodôme, flattant Abraham dans son triomphe, est l'image de Satan, qui journellement, par mille artifices pernicieux, cherche à tenter les saints, qu'il attaque nuit et jour en employant tour à tour les caresses et la terreur ; il leur donne perfidement, pour parvenir à son but, tous les plaisirs du monde, les richesses et les dignités, afin d'entraîner avec lui pour tout résultat leurs ames dans les gouffres de la perdition. Toutefois Abraham méprisa les séductions du roi qui le flattait, et ne crut pas digne de lui de recevoir rien de ce prince, ni louanges, ni présens : il se borna à permettre à ses compagnons d'armes de prendre leur part et ce qui était nécessaire pour leur subsistance. C'est ainsi que les saints personnages, tant qu'ils poursuivent le cours de leur guerre spirituelle dans cette vie, méprisent toutes les choses mondaines, pour ne songer qu'aux choses célestes, et ne réclament aucun prix pour la récompense de leur sainteté. Toutefois ils avertissent les princes du siècle, qui marchent avec eux dans la foi catholique et dans le desir des biens éternels, de donner aux églises une part de leur patri-

moine et de leurs autres richesses, afin de soutenir par leurs bienfaits les pauvres et ceux qui méprisent le monde, de manière à réclamer la gloire éternelle auprès du Christ, qui vit dans les pauvres. On peut prouver par beaucoup d'autorités et d'exemples que les hommes gagnent pour l'avantage du salut éternel ce qu'ils distribuent miséricordieusement en aumônes selon le précepte du Sauveur. En effet, ce qu'ils prodiguent pour les plaisirs de la chair, ou ce qu'ils gaspillent inutilement pour le vain éclat d'une félicité temporelle, passe sans aucun doute, et d'une manière irrémédiable, comme l'eau qui s'écoule. Ceux qui entassent et réservent pour leurs héritiers d'immenses trésors n'accumulent, hélas! en cent manières, qu'un surcroît de perversité et de misère, et mettent beaucoup de soin à élever leurs enfans pour la calamité commune. Eux-mêmes se livrent au vol, à la rapine, et à toutes sortes de vices, et périssent à bon droit, frappés par la juste vengeance qui punit leur malignité. C'est ainsi qu'il arrive qu'on ne les juge dignes du ciel ni de la terre, et qu'ils laissent leur vaste opulence à d'ingrats successeurs, toujours maudits comme des prédécesseurs qui cèdent d'excessives richesses à de coupables héritiers. Mais dans leur prévoyance, les sages se font des amis avec les trésors de l'iniquité : tout en tirant la subsistance de la vie présente de ces biens charnels, ils rendent en échange pour l'éternité à leur bienfaiteur les richesses spirituelles qu'ils obtiennent par leurs mérites et leurs prières. C'est ainsi qu'Evroul de Bayeux mit tant de soin à chercher de pareils débiteurs : j'ai déjà dans ce livre rapporté beaucoup de choses à cet égard,

maintenant je vais parler de ce père; je raconterai brièvement ses actions telles que les anciens nous les ont transmises, soit par écrit, soit par tradition, et je vais tâcher de placer ici sa vie pour l'édification de mes lecteurs.

Le vénérable père Evroul, sorti d'une très-noble famille, naquit dans la ville de Bayeux. Ses parens l'ayant élevé avec les plus grands soins, lui firent acquérir diligemment l'instruction de la foi catholique. Avec une merveilleuse rapidité, il parcourut toutes les études divines et humaines, et l'on raconte que, même enfant, il avait surpassé en science ses propres maîtres. En effet, la grâce céleste, qui avait prévu qu'il deviendrait un docteur de la religion, l'avait rendu efficacement docile en toutes choses. La présomption si familière à cet âge, et qui mêle l'orgueil aux actions, ne gâtait pas la dignité de ce bon caractère. Sa figure agréable, et douce dans son affabilité, ne se montrait point mobile ni sévère à personne. Comme nous l'avons dit, illustre par l'éclat de la noblesse, déjà connu de l'immortelle prescience de Dieu, il se fit bientôt connaître au roi Clotaire, fils de Clovis, qui, le premier des rois Francs, devint chrétien, et se fit baptiser avec trois mille hommes de sa noblesse par le bienheureux Remi, archevêque de Rheims. Clotaire ayant su ce qu'était Evroul, et à quelle noblesse il appartenait, ordonna qu'on le lui présentât sans retard, jugeant que celui qui se distinguait par la pureté de son ame était digne de le servir dans les hautes fonctions de la royauté. Sans porter atteinte au devoir de l'humilité, le suprême monarque lui fit, auprès du

monarque terrestre, assez de grâces pour que, préféré aux autres seigneurs, il obtînt la première place dans le palais. En effet, doué d'une admirable éloquence, il siégeait parmi les officiers du palais les plus savans pour l'administration des affaires publiques. Toutefois il s'occupait de ces affaires séculières de manière à ne jamais détourner son esprit de l'amour intérieur du Seigneur.

Comme c'était sur lui que reposait, dans la maison de son père, l'espérance d'obtenir de la postérité, excité par les conseils fréquens et honnêtes de ses amis, il chercha une épouse digne de sa naissance. Comme il la recherchait plutôt pour l'avantage de sa lignée que pour les voluptés de la chair, il méditait en lui-même fréquemment et avec attention les divins préceptes qu'il voulait exécuter dévotement. C'est ainsi que cet homme, plein de Dieu, jouissait des choses temporelles, s'appliquant avec précaution à ne pas déplaire au Créateur dans les choses qui lui sont agréables. Devenu extrêmement riche, il se réjouissait plus des bonnes œuvres que des bonnes possessions. Il s'étudiait avec le plus grand zèle à faire passer en lui les vertus des anciens Pères, dont il avait lu le récit dans beaucoup de livres. Multipliant les aumônes, les prières et les veilles, il appelait aux mêmes actes de sainteté la femme qu'il avait épousée, de manière que, grâce au mari fidèle, la dévotion de l'épouse fidèle aussi ne pouvait manquer de s'accroître. C'est ainsi que, restant encore sous l'habit laïque, il avait réglé sa vie de manière à ne pas paraître différer de ceux qui sont soumis à l'empire de la règle.

Comme ce bienheureux vivait louablement sous une certaine loi qui lui était propre, et obéissait ardemment aux préceptes divins, il arriva qu'il entendit ce que le Seigneur prescrit aux siens dans l'Évangile : « Celui qui veut venir avec moi doit renoncer à lui-« même, porter sa croix et me suivre. » L'homme de Dieu avait soigneusement retenu ce précepte pour parvenir au comble de la perfection ; c'est ce que la vérité même promet à ceux qui méprisent ce monde. « Je vous dis que vous qui avez abandonné tout pour « moi, recevrez le centuple et posséderez la vie éter-« nelle. » En conséquence, enflammé par ces promesses véridiques, Evroul ne se borna pas à ce qu'il avait fait auparavant avec discrétion, il vendit tous ses biens et donna aux pauvres tout ce qu'il pouvait avoir. Consacrant sous le voile sacré la femme qu'il avait épousée, pour avoir le nom de frère, il la remit au céleste époux ; et lui-même, comme échappé du naufrage, se hâta de se retirer dans un monastère. Devenu moine, il y resta quelque temps servant Dieu en toute humilité ; l'attachement à son saint état s'accroissait de plus en plus en lui.

L'auteur de sa vie ne désigne pas par son nom propre le couvent où Evroul se retira. C'est pourquoi je crois convenable d'expliquer pour nos neveux en peu de mots ce que j'ai appris sur son compte, par le rapport des vieillards. Le vénérable Martin, abbé de Vatan [1], avait fondé une abbaye dans le lieu que de toute antiquité le peuple appelle les Deux-Jumeaux, à cause de la résurrection qui, suivant le rapport des

[1] *Abbas Vatanensis*, et non pas *Vertanensis*, comme on lit dans l'imprimé.

anciens, s'opéra sur deux frères. En effet, une mort prématurée avait enlevé sans baptême les deux enfans d'un seigneur puissant, ce qui avait profondément affligé le père et la mère. De retour d'Angleterre, Martin trouva ses amis affligés; il demanda au ciel pour eux des consolations. Par ses mérites et ses prières, il rendit à la vie ces deux jumeaux, et les voua à Dieu comme religieux dans leur propre patrimoine. Depuis cet événement, ce nom a subsisté jusqu'à ce jour. Une grande masse de pierres employée dans les fondations de l'édifice et dans les ruines des maçonneries atteste évidemment qu'une habitation d'hommes d'une grande dignité a jadis illustré le territoire de Bayeux. Laïque puissant encore par les richesses et les honneurs, Evroul contribua efficacement, comme nous l'avons dit, à la construction de ce monastère : il aida de ses conseils ceux qui commençaient le travail; il encouragea ceux qui hésitaient, et tant par l'argent et les fonds que par tout autre moyen, il étendit l'entreprise. Enfin s'étant dépouillé de tout, et vrai pauvre de Dieu, il y prit la robe monacale, combattit pour Dieu avec les armes de l'obéissance, et brilla par l'exemple devant ceux qui le contemplaient. Le glorieux confesseur Evroul ayant commencé à être honoré par ses frères à cause de la grâce de sa sainteté, et craignant d'être exposé aux malheurs de l'orgueil, se réunit à trois moines qu'il s'était attachés dans des entretiens familiers, et qu'il reconnaissait comme les plus disposés à ce combat de la perfection; et voulant ne se livrer désormais qu'à la contemplation de Dieu seul, il s'empressa de courir au fond d'un ermitage. Ces quatre

personnages vinrent dans le territoire d'Exmes, au lieu que l'on appelle Mont-Fort [1], et s'y fixèrent, parce que ce lieu agréable est tout couvert de forêts et de fontaines : ils y vécurent quelque temps saintement en menant une vie solitaire. Mais, comme il y avait dans le voisinage deux châteaux, Exmes et Gacé, où beaucoup de personnes étaient appelées par des affaires judiciaires, les serviteurs de Dieu étaient souvent exposés à beaucoup de désagrémens de la part de cette multitude de voyageurs. On raconte que ces places fortes existaient du temps de César, qu'elles lui résistèrent courageusement, et que, pendant plusieurs siècles, elles furent la résidence de divers princes. Il en résultait que le grand nombre de seigneurs et d'hommes du commun, dont le noble Evroul avait été connu autrefois lorsqu'il était au faîte des grandeurs, ne cessaient de le visiter, quoiqu'il fût avec ferveur attaché aux contemplations célestes, et par de longs entretiens sur des affaires qui les intéressaient, ils troublaient celui qui ne voulait plus méditer que sur les choses divines. En conséquence, les vénérables solitaires abandonnèrent ce lieu, où par la suite on bâtit en l'honneur de saint Evroul une église qui subsiste encore.

Les zélateurs de la vie d'ermite entrèrent dans la forêt que les habitans appellent Ouche. Cette forêt, que l'épaisseur de ses ombrages rend horrible, exposée aux fréquentes incursions des brigands, servait de repaire aux bêtes féroces. Comme ils parcouraient d'un pas intrépide ces vastes asiles de la solitude, sans pouvoir trouver où placer une demeure convenable

[1] Aujourd'hui Saint-Evroul de Mont-Fort.

pour leur dévotion, le bienheureux Evroul, dans la ferveur d'une pure conscience, adressa sa prière au Seigneur, et dit : « Seigneur Jésus-Christ, vous qui « vous montrâtes dans une colonne de nuages et de « feu comme un guide fidèle pour votre peuple d'Is« raël marchant dans le désert, daignez, propice « pour nous, qui voulons fuir la damnation de la « servitude d'Egypte, nous indiquer, dans votre clé« mence, le lieu de notre liberté et l'asile de notre « fragilité. » A peine cette prière était terminée, tout à coup apparut à l'homme fidèle un ange du Seigneur, arrivant pour lui indiquer ce qu'il demandait. Les solitaires le suivirent, et, guidés par lui, arrivèrent à des fontaines très-propres à servir de breuvage, et qui, se rassemblant peu à peu dans leur cours, formaient un grand étang. Là, fléchissant le genou, ils rendirent les grâces les plus ferventes à Dieu qui leur montrait ces biens, et qui ne délaisse jamais ses serviteurs lorsqu'ils espèrent en lui. Après avoir célébré des actions de grâces, invoquant le nom du Seigneur, ils construisirent avec des rameaux et des feuillages une chaumière propre à contenir les habitans qu'elle devait recevoir. Ils l'entourèrent d'une petite clôture de la même matière, et s'y fixèrent après avoir ainsi obtenu l'asile de repos qu'ils desiraient. Il est prouvé qu'autant leur servitude fut libre, autant elle fut agréable à Dieu. En effet, foulant aux pieds tout le vain bruit du monde, ils ne s'attachaient qu'aux choses célestes, et ceux qui avaient méprisé tous les biens n'avaient rien autre chose que Dieu seul. C'est pourquoi ils furent dignes de chanter avec l'auteur des psaumes : « Seigneur, je l'ai dit, c'est ma part que de

« conserver votre loi. » En effet, obéissant à cette loi du Dieu suprême, ils s'efforçaient de mériter de n'avoir plus que lui pour père.

En conséquence, pendant qu'ils tâchaient d'acquérir à force de vigilance tout le mérite de l'homme intérieur, et qu'ils ne se laissaient détourner de leur projet, ni par l'horreur des lieux, ni par la cruauté des bêtes, il arriva que l'un des brigands qui habitaient la forêt se rendit auprès d'eux. Admirateur de leur constance et de la persévérance qu'ils mettaient dans le service du Christ, il leur dit: « O « moines, quelle cause malheureuse a pu vous forcer « de vous retirer en ces lieux ? Comment pouvez-« vous présumer que vous habiterez dans une telle « solitude? Ce lieu que vous avez trouvé n'est pas « bon. Est-ce que vous ignorez qu'il est plutôt la « retraite des brigands que des ermites? Les habitans « de cette forêt vivent de rapines, et ne veulent pas « souffrir pour censeurs ceux qui subsistent de leur « propre travail. Vous ne pouvez être ici long-temps « en sûreté. En outre vous n'avez rencontré ici que « des champs incultes et stériles, qui répondront « avec ingratitude à vos travaux. »

Le vénérable père Evroul, qui était un homme éloquent, discutant chacune de ces propositions, répondit en ces termes: « Il est vrai, mon frère, que ce « n'est pas l'insolence du désordre, mais bien la pro-« vidence du Dieu tout-puissant qui nous a conduits « ici. Ce n'est point par un motif d'usurpation que « nous arrivons en ces lieux: au contraire, nous y « venons en liberté pleurer nos péchés. Comme le « Seigneur est avec nous, nous ne redoutons pas les

« menaces des hommes, placés que nous sommes
« sous sa garde, puisqu'il a dit lui-même: Ne crai-
« gnez pas ceux qui tuent le corps, ils ne peuvent
« rien sur les ames. Quant à ce que vous avez dit en
« dernier lieu sur la stérilité de nos travaux, vous
« saurez que le Seigneur est assez puissant pour pré-
« parer dans le désert à ses serviteurs la table de
« réfection. Vous-même vous pouvez participer à
« tant d'opulence, si vous abandonnez la dépravation
« à laquelle vous vous livrez, et si vous promettez,
« mon fils, de servir dévotement ce Dieu, qui est le
« seul et le véritable. En effet, notre Dieu, comme
« dit le prophète, livre à l'oubli tous les maux qu'a
« faits le pécheur, aussitôt qu'il vient à se convertir.
« Ne désespérez donc pas, mon frère, de la bonté
« de Dieu, quelque énormes que soient vos crimes;
« mais suivant les avertissemens du psalmiste, éloi-
« gnez-vous du mal et faites le bien. Vous com-
« prendrez certainement que le Seigneur tient tou-
« jours ouverts les yeux sur les justes et les oreilles
« à leurs prières. Nous ne voulons pas que vous
« ignoriez que ce même prophète proclame conti-
« nuellement cette terrible sentence: La face du Sei-
« gneur est toujours tournée sur ceux qui font le
« mal, afin qu'il fasse disparaître leur mémoire de la
« surface de la terre. Si les regards de la divine bonté
« sont toujours présens sur les justes, afin d'exaucer
« leur prière, ils s'éloignent des méchans, afin de
« les punir quelquefois. »

Alors, pénétré de la grâce suprême qu'il recevait de ces discours, le brigand s'en retourna. Le matin étant venu, renonçant à tout ce qu'il avait, n'appor-

tant avec lui que trois pains cuits sous la cendre et un rayon de miel, il revint en toute hâte vers les serviteurs de Dieu. Tombant aux pieds de saint Evroul, il lui offrit ses petits présens en réclamant sa bénédiction, et bientôt, inspiré par le Saint-Esprit, promettant d'amender sa vie, il fut le premier à faire en ces lieux sa profession monastique. A son imitation, plusieurs voleurs de la même forêt, avertis par le saint homme, ou se firent moines, ou, renonçant au brigandage, devinrent cultivateurs. La renommée ayant publié le nom et les mérites du bienheureux Evroul, beaucoup de personnes des contrées voisines venaient à lui, desirant contempler sa face angélique et entendre ses excellens sermons. Ils lui procuraient les choses qui étaient nécessaires aux besoins du corps. En échange, rassasiés des choses spirituelles, ils retournaient chez eux dans toute la joie de leur ame. Comme quelques-uns d'entre eux méritaient de jouir de ses entretiens, ils le priaient de les adjoindre à son pieux collége; et déjà, à cause du grand nombre des survenans, la forêt avait perdu le nom de solitude.

A mesure que le nombre des frères s'accroissait, la grâce des vertus s'accroissait aussi dans le bienheureux Evroul. En effet, remarquable par sa patience, illustre par son abstinence, assidu à la prière, gai dans l'exhortation, il ne s'enorgueillissait pas dans la prospérité, et ne se laissait point abattre par le malheur. Ce qu'un peuple fidèle lui offrait, il le faisait distribuer aux pauvres qui accouraient en foule vers lui, disant qu'il ne fallait pas que les moines fussent jamais tourmentés par aucun souci du lendemain.

Un certain jour que le pain vint à lui manquer, un pauvre vint à sa porte lui demander l'aumône. Comme il s'adressait au moine de service qui lui disait qu'il n'avait rien à lui donner, le vénérable père lui adressa ces mots : « Mon frère, pourquoi ne répondez-vous « pas au cri du pauvre ? Donnez, je vous prie, l'au-« mône à cet infortuné. » Le moine répondit : « Mon « père, je n'ai plus que la moitié d'un pain que je « réserve aux enfans ; car j'ai donné tout le reste « selon vos ordres. » Evroul ajouta : « Mon fils, vous « ne devez pas hésiter. Est-ce que vous n'avez pas lu « le prophète qui dit : Heureux celui qui s'occupe du « pauvre et de l'indigent ! le Seigneur le délivrera au « jour de sa calamité. Assurément le fidèle Créateur de « toutes choses ne cesse jamais de nourrir ceux pour « lesquels, attaché à la croix, il a daigné répandre « son précieux sang. »

Après avoir entendu ces paroles du vénérable père, le frère remit à un des domestiques le demi-pain qu'il avait réservé pour les enfans, et lui dit : « Allez vite « secourir l'indigent, mais ne le rappelez pas. » Obéissant aux ordres qu'il recevait, le domestique courut long-temps, et n'atteignit le mendiant qu'à un stade du couvent. Il lui dit : « Seigneur, recevez l'aumône « que notre abbé vous envoie. » Cet homme enfonça en terre le bâton qu'il portait à la main, rendit grâces à Dieu, et reçut l'agape dans ses deux mains. Lorsqu'il arracha de la terre son bâton, le porteur de l'aumône étant encore présent, soudain une fontaine abondante, suivant la pointe du bâton, vint à jaillir, et n'a pas, jusqu'à ce jour, cessé de couler en bouillonnant. Il s'est opéré là de nombreuses

guérisons de malades, et, des pays lointains, plusieurs fiévreux s'y sont rendus pour y trouver un remède à leurs maux. Plusieurs personnes ont, dans des visions, reçu l'ordre de se rendre dans la forêt d'Ouche pour y recouvrer la santé, et y boire de l'eau qui coule de la fontaine de Saint-Evroul. En conséquence, plusieurs malades sortirent de la Bourgogne, de l'Aquitaine et d'autres contrées de la France; ils cherchèrent Ouche avec les plus grandes difficultés, et ce ne fut pas sans peine qu'ils le découvrirent, car ce lieu désert n'était pas encore sorti de son obscurité. Enfin, ayant trouvé la fontaine, ils y puisèrent, en burent de l'eau fidèlement en invoquant le saint nom, et, s'y lavant soit la tête soit d'autres membres, ils eurent le bonheur de recouvrer la santé, et s'en retournèrent pleins de joie.

Ces miracles s'opérèrent en ce lieu fréquemment et pendant plusieurs siècles jusqu'au temps de Henri, roi des Français. A cette époque, ravagé par les Danois, le territoire d'Ouche ne fut plus cultivé que par un petit nombre d'habitans. Alors un certain paysan nommé Béranger obtint ce terrain de la succession paternelle, et renferma d'une haie la fontaine pour préserver ses cultures de la dévastation occasionée par les malades qui y survenaient. Ce cultivateur se mettait fréquemment en colère parce que les étrangers qui, pour leur santé, accouraient en ce lieu, foulaient aux pieds ses prés, ses jardins et tout ce qu'il avait aux environs. Depuis ce temps les miracles des guérisons cessèrent d'y avoir lieu tant que ce Béranger ainsi que ses héritiers, Lethier, Guillaume et Gervais, possédèrent ce domaine.

Saint Evroul ayant fait donner un pain au pauvre, on vit paraître avant le coucher du soleil, devant les portes du monastère, une bête de somme chargée d'une certaine quantité de pain et de vin. Celui qui la conduisait se dit usurier, et demanda à parler au moine de service. Il lui remit ce qu'il avait apporté, et lui dit : « Allez, mon frère, et donnez ces choses « à votre abbé. » A ces mots, comme pour reprendre son chemin, il remonta à cheval et se retira promptement. Evroul ayant demandé quel était celui qui avait fait ce don, on lui répondit qu'il était parti en toute hâte. C'est pourquoi il comprit que c'était de Dieu même qu'il tenait ce don; il se réjouit dans son esprit, et rendit grâce à celui dont l'immense bonté multiplie ses miséricordes pour ses serviteurs, et donne beaucoup pour peu. Depuis ce jour il ne manqua plus dans le couvent rien de ce qu'exigent les besoins de l'humaine fragilité. Peu à peu, grâces aux bontés du Seigneur, les biens temporels d'Ouche commencèrent à s'accroître. Deux brigands cruels d'une autre province, apprenant cet état de choses, dirigèrent leurs pas vers la cellule du bienheureux personnage. Ayant volé un troupeau de pourceaux, ils se hâtaient de sortir de la forêt; mais ayant pris un chemin qui les ramenait sur leurs pas, ils se mirent à tourner autour de l'ermitage. Ne pouvant trouver le moyen de sortir, ils restèrent confondus de cet événement. Fatigués d'errer, ils entendirent la cloche qui appelait les frères à la prière accoutumée. A ce son, ils furent frappés d'une excessive terreur, et ayant laissé leur troupeau ils allèrent promptement vers l'homme de Dieu. Après

avoir confessé leur crime, ils se firent moines en ce lieu.

Pour rendre plus éclatante la gloire du maître, il ne faut pas cacher ce que la grâce supérieure de l'esprit à sept formes accomplit par l'un des disciples de ce personnage si honorable. Un corbeau qui avait fait son nid auprès du monastère enlevait furtivement les œufs, et, pénétrant dans le réfectoire par on ne savait quelle fenêtre, mettait le désordre partout, et emportait dans son nid tout ce qu'il pouvait enlever. Alors un des frères qui avait la charge du réfectoire, priant avec simplicité, parla ainsi : « Seigneur, vengez-nous d'un ennemi qui « enlève ce que votre miséricorde nous donne. » Sans nul retard ils trouvèrent l'oiseau mort sous l'arbre où il avait placé son nid. C'est ainsi que tout ce qui voulut nuire à ces religieux, ou périt promptement, ou, rempli de repentir, prit l'habitude d'une meilleure vie. Comme Dieu, qui voit tout, considérait avec bienveillance le glorieux combat de son cher Evroul, il fortifia son cœur de toute la solidité de la foi, jusqu'à ce que, persévérant dans ses bonnes œuvres, il devint pour les autres un modèle de discipline régulière. Quoiqu'il desirât ardemment visiter les points du désert les plus retirés, et de fuir le commerce des hommes, il résolut, d'après de plus mûres réflexions, de rester présent à la tête de l'armée dont il commandait et dirigeait les exercices. Craignant, en effet, que si le fondateur s'éloignait, tout l'édifice, vu sa nouveauté, ne reçût quelque secousse, il usait de précautions pour que le soin qu'il prendrait de choisir un lieu de repos ne devint pré-

judiciable à personne. Le chef de cette pieuse armée resta donc avec elle, s'élevant de plus en plus par l'accroissement de ses vertus, soit comme soldat combattant, soit comme général prudent. La réputation très-étendue de la sainteté d'Evroul, parcourant un grand nombre de provinces, attirait au combat de la même profession des personnes riches, courageuses et craignant Dieu; elles livraient à ce bienheureux leurs maisons, leurs fermes, leurs propriétés et leurs familles, priant l'habile pasteur de leur faire bâtir des monastères, et d'y établir l'ordre qu'il voudrait. L'homme saint acquiesça à leur demande; il institua régulièrement quinze couvens, tant d'hommes que de femmes, et mit à la tête de chacune de ces maisons des personnes d'une vie très-éprouvée. Lui-même fut le chef du monastère qu'il avait auparavant bâti, dans lequel il resta constamment pour le service de Dieu, exhortant ses frères à s'élever aux choses d'en haut, et à craindre les embûches de toute espèce que tend le démon. La réputation de sainteté d'un père si illustre parvint aux oreilles des princes qui dans ces temps dirigèrent les rênes du royaume des Francs, nouvellement soumis au joug léger du christianisme.

Clotaire-le-Vieux [1] régna quinze ans, et laissa en mourant son royaume divisé en tétrarchies à ses quatre fils. Aribert (Charibert) fixa en conséquence le siége de ses Etats à Paris, Chilpéric à Soissons, Gontran à Orléans, et Sigebert à Metz. Celui-ci, le plus jeune de tous, se maria le premier, et prit pour femme Brunehaut, fille du roi de Galice: elle lui

[1] Clotaire Ier.

donna Childebert, qui devint roi, Ingonde qui épousa Hermenegild, roi des Visigoths et martyr, Berthe épouse d'Edelbert, roi de Kent, et Bone qui consacra sa virginité à Dieu. Huit années après, Sigebert fut tué par la perfidie de son frère Chilpéric; Childebert, encore enfant, monta sur le trône avec sa mère Brunehaut, et régna près de vingt-cinq ans, et dignement comme on le lit dans son histoire. Après avoir éprouvé beaucoup de traverses, il mourut empoisonné, laissant les deux royaumes de son père et de Gontran, son oncle, à ses fils Théodebert et Théodoric, avec lesquels Clotaire-le-Grand, fils de Chilpéric, fut en mésintelligence durant près de vingt ans. Enfin il tua dans une bataille le roi Théodebert, et fit attacher cruellement à la queue de chevaux indomptés Brunehaut, fort avancée en âge, reine puissante, que le pape Grégoire avait traitée avec déférence, comme on le lit dans le registre et les gestes pontificaux. Cette princesse fut mise en pièces. C'est ainsi qu'après avoir fait périr tous ses rivaux, Clotaire posséda seul la monarchie de France, qu'il laissa en mourant à son fils Dagobert, dont l'histoire est assez connue des Français.

Dans ce temps-là, pendant que ces princes gouvernaient la France, l'empire Romain était régi par Justinien et Justin-le-Jeune, par Tibère et Maurice, par Phocas et Héraclius. Alors occupaient le siége apostolique Hormisdas, Jean, Félix, Boniface, Jean, Agapit, Silvère, Vigile, Pélage, Jean, Benoît, Pélage, le grand docteur Grégoire, Sabinien, Boniface, Dieudonné, et Boniface fameux par la solen-

nité de tous les saints[1]. A cette époque, la métropole de Rouen avait pour prélats, Flavius et Prétextat, Melance, Hildulfe et Romain, célèbre fils de Benoît.

Telles sont les recherches que j'ai faites dans les chroniques et que j'ai recueillies en peu de mots, par le desir que j'éprouve de satisfaire mon lecteur, afin de montrer clairement à quelle époque fleurit en ce monde la vie octogénaire du saint père Evroul. Maintenant je vais tâcher de revenir sur mes pas, pour raconter certaines choses que je n'ai pas apprises dans les livres, mais que j'ai puisées dans les récits des vieillards.

Au milieu des affreuses tempêtes qui causèrent tant de maux du temps des Danois, les écrits des anciens périrent dans les incendies qui dévorèrent les églises et les habitations; quelque insatiable qu'ait été la soif d'étude de la jeunesse, elle n'a pu recouvrer ces ouvrages. Quelques-uns que la diligence de nos ancêtres arracha adroitement de la main des barbares, périrent, ô honte! par la condamnable insouciance de leurs successeurs, qui négligèrent ainsi de conserver la profonde sagesse que renfermaient les livres des pères spirituels. Ces écrits ayant été perdus, les actions des anciens furent livrées à l'oubli: les modernes feraient d'inutiles efforts pour tâcher de les recouvrer, car ces antiques monumens disparaissent avec le cours des siècles de la mémoire des vivans, comme la grêle et la neige qui tombent dans les fleuves suivent, pour ne jamais revenir, le cours rapide de leurs ondes. Les noms des lieux dans lesquels le

[1] Auxquels il dédia le Panthéon, dont l'empereur Phocas lui avait fait présent pour cet objet.

bienheureux père Evroul construisit quinze monastères, et des religieux qu'il établit vicaires du Christ, à la tête des phalanges cénobitiques, ont péri par l'effet des divers changemens arrivés, pendant quatre siècles, sous les princes Clotaire-le-Grand et Childebert, jusqu'à Philippe et Louis, son fils, qui tous régnèrent en France. Cependant plusieurs vieillards chargés d'années ont raconté à leurs enfans avec éloquence certaines choses qu'ils avaient vues et entendues, et que ceux-ci ont retenues fortement dans leur mémoire, et racontées à l'âge suivant. Ainsi, conservant la tradition des choses qui en sont dignes, ils les ont communiquées à leurs frères, excitant ainsi à l'amour du Créateur les cœurs endurcis des mortels, afin qu'ils n'encourussent pas la damnation, pour avoir enfoui le talent dans la terre comme le serviteur paresseux. Ainsi prêtez l'oreille aux récits que, dans mon enfance, j'ai dès long-temps entendus de mes anciens pères, et célébrez avec moi, dans ses saints, un Dieu digne d'admiration.

Pendant que la réputation du bienheureux père Evroul se répandait au loin et au large, elle parvint jusqu'aux oreilles de Childebert, roi de France. Ce prince desirant vivement voir Evroul, se rendit à Ouche avec sa femme et plusieurs personnes de sa cour. Parvenu à peu de distance du monastère de l'homme de Dieu, au lieu où fut bâtie l'église de la bienheureuse Marie, mère de Dieu et toujours vierge, le monarque descendit respectueusement de cheval, et ordonna à tous ceux qui l'accompagnaient de se préparer dignement à se présenter aux serviteurs de Dieu. Alors les clercs qui l'accompagnaient se revê-

tirent de leurs habits de cérémonie, mirent la main sur les reliques et les croix qu'ils avaient posées sur des draperies, et voulurent les retirer; mais ils n'en purent venir à bout en aucune manière. Il en résulta que toute l'assistance, affligée d'un profond chagrin, se prosterna par terre et implora par ses supplications la miséricorde de Dieu. La reine, se liant par un vœu, parla en ces termes : « Si le Dieu tout-puissant « nous donne le pouvoir d'enlever en bon état les « choses sacrées que nous avons posées ici, je ferai « construire en ce lieu une vénérable église en l'hon« neur de sa sainte Mère. » A ces mots, les clercs mirent la main sur les reliques, mais ce fut inutilement. Alors la reine, profondément affligée, dit en pleurant : « Je sais trop que mes péchés me rendent « indigne de pouvoir contempler le serviteur de Dieu. « Cependant, si, par l'intercession de ce bienheureux, « Dieu, créateur de toutes choses, daigne nous re« garder en pitié, et nous permet d'enlever ces saintes « reliques, je ferai construire à mes propres frais un « autel de marbre, et je le ferai apporter à ce saint « personnage. » A peine ces paroles furent-elles sorties de sa bouche, que toutes les reliques se mirent d'elles-mêmes en mouvement, de manière que l'assistance, les emportant avec elle, alla gaîment au devant de l'homme de Dieu. Déjà le saint homme réuni à la troupe de ses frères, s'était mis en marche, et une multitude de peuple de l'un et l'autre sexe, joyeux de l'arrivée du roi s'avançait avec eux. Le monarque, reçu dans le monastère, y demeura trois jours. Au bout de ce temps, il donna à Saint-Evroul, par une charte signée de lui, quatre-vingt-dix-neuf métai-

ries; et plein de satisfaction, retourna dans son palais.

La reine, qui n'avait point oublié son vœu, fit bâtir, sur la colline qui se trouve entre la rive de la Charentonne et la forêt, une belle église à Marie, mère immaculée de Dieu, et adressa à l'homme vénérable, comme elle l'avait promis, un autel de marbre qui subsista beaucoup d'années dans le même lieu. Au bout de ce temps, un certain homme de rien voulut transférer ailleurs une partie de cet autel, et, par accident, le cassa par le milieu. Dieu ne souffrit pas long-temps que cette insulte restât sans vengeance, afin de faire voir à tout le monde que cette entreprise lui était désagréable. En effet, avant qu'une année fût révolue, cet homme fut privé de la vie. Dans l'église qui, comme nous l'avons dit, fut bâtie par la reine, on consacra deux autels, dont l'un fut dédié à la sainte et indivisible Trinité, et l'autre à la Vierge, immaculée mère de Dieu.

On raconte qu'il y avait là un couvent de religieuses ainsi qu'un cimetière pour les moines et les hommes de distinction. On y portait les corps pour leur donner la sépulture, parce que la terre de la vallée était marécageuse, et que lorsqu'on y creusait pendant l'hiver, dans quelque endroit que ce fût, l'eau venait à sourdre sur-le-champ, et formait comme une fontaine qui remplissait les fosses. En effet on voit clairement, près de l'église de la vierge Marie, plusieurs indices d'une grande et ancienne habitation, et jusqu'à ce jour on y conserve plusieurs tombeaux honorables que l'on est fondé à croire avoir appartenu à des personnages illustres. Les choses étant ainsi, nous passerons à ce qui nous reste à raconter.

L'homme de Dieu, voyant qu'il ne lui était plus possible de supporter l'affluence des pélerins qui venaient à lui, fit toutes les dispositions convenables dans son monastère, puis il se retira secrètement, et, pendant trois ans, se cacha dans une certaine crypte, si bien que presque aucun de ses moines ne connut son asile, à l'exception d'un seul nommé Malchus, qui était le filleul de l'homme de Dieu, et qui, plus intime que les autres, connaissait tous ses secrets. Cette crypte était placée sur le bord d'un ruisseau, sous une montagne couverte de bois épais, et était éloignée du monastère de près d'une demi-lieue. Cependant le diable, ennemi de tout ce qui est bien, voyant les moines se livrer aux bonnes œuvres, s'efforça de les enivrer méchamment du fiel de sa méchanceté, et de les livrer tous également à des troubles criminels. En conséquence il suscita parmi eux une sédition qui fut si violente que deux des religieux furent tués, et que tous les autres furent affligés d'une indicible douleur. Le filleul du serviteur de Dieu, voyant cette incurable plaie sur le corps de ses frères, courut en toute hâte vers le médecin qui pouvait la guérir. Dès que le saint homme le vit venir de loin, il comprit que ce n'était pas sans cause qu'il courait si vite, et, venant à sa rencontre, il lui demanda la cause de son arrivée. Malchus lui exposa comment les frères, par l'impulsion du démon, avaient été poussés à la sédition. Quand Evroul eut entendu ce récit, enflammé du zèle de Dieu, il frémit et accourut en toute hâte avec le messager. En arrivant près du couvent, parvenu au lieu où existe maintenant l'église bâtie en son

honneur, toutes les cloches du couvent se mirent à sonner d'elles-mêmes. Il en arriva autant à celles de l'église Notre-Dame, et de l'église de Saint-Martin que l'on appelle l'Elégante, et où se réunissait la paroisse dans le lieu que l'on appelle vulgairement aujourd'hui la Bercoterie.

Alors le diable voyant venir le saint prit la figure humaine et s'enfuit. Ce que voyant le bienheureux, il dit à son filleul : « Mon frère, voyez-vous courir « cet homme ? » Malchus lui répondit : « Seigneur, « je ne vois rien. » « Voici, repartit Evroul, le diable « transfiguré sous la forme d'un homme ; il prend la « fuite, et craint de rester plus long-temps en ce « lieu. » En disant ces mots, il poursuivit Bélial, qui fuyait. Quand il fut parvenu au village que les habitans appellent maintenant Echaufour, Satan, qui n'avait pas le pouvoir d'aller plus loin, fut forcé de s'arrêter. Alors le bienheureux Evroul l'aborda hardiment et le jeta dans un four tout chaud qui était disposé pour recevoir le pain, et en ferma aussitôt la bouche avec l'étoupoir de fer que par hasard il trouva là. C'est depuis cet événement que ce lieu s'est appelé Echaufour [1]. Quand les femmes qui avaient apporté leur pain pour le faire cuire virent ce qui se passait, elles restèrent dans l'étonnement, et dirent à l'homme de Dieu : « Seigneur, que ferons-nous de nos pains ? » Il leur répondit : « Dieu est assez puissant pour cuire « votre pain sans un feu matériel. Balayez propre« ment cette place qui est devant le four, et rangez« y vos pains en ordre ; quand ils seront complète« ment cuits, vous les emporterez chez vous. » C'est

[1] *Escalfou* ; en latin *Escalfoium*.

ce qui arriva. Chacun de ceux qui avaient vu ce miracle chanta les louanges de Dieu.

Ensuite le bienheureux Evroul se rendit au monastère, et fit apporter devant lui les deux frères qui avaient été tués. Il se prosterna à terre dans l'attitude de l'oraison, et pria jusqu'à ce qu'ils se fussent réveillés du sommeil de la mort. Les ayant confessés et leur ayant communiqué le corps du Seigneur, ils rendirent de nouveau l'esprit, toute l'assistance admirant et célébrant tout ce dont elle était témoin. Le vénérable père les fit inhumer honorablement, et, désormais certain de leur salut, rendit dévotement grâces à Dieu. Les vieillards rapportent ces choses et beaucoup d'autres du même genre, toutes relatives à saint Evroul. Ils ajoutent qu'ils ont vu à Ouche un vieux moine nommé Natal, qui possédait un grand volume des miracles et des actions opérés par le serviteur du Dieu tout-puissant. Un jour, comme la messe était finie, on laissa par inadvertance un cierge allumé sur l'autel; pendant que les assistans s'occupaient d'autre chose, la flamme brûla la mèche jusqu'à ce qu'elle fût parvenue à la nappe de l'autel; le feu dévorant consuma les autres linges qui s'y trouvaient ainsi que ce livre dont nous n'avons pu jusqu'à ce jour retrouver un pareil exemplaire, et tout ce qu'elle put atteindre autour et sur l'autel. Chacun s'affligea de cette perte irréparable qui anéantissait la connaissance des événemens passés; et comme ces ermites étaient illétrés, ils n'y suppléèrent point par écrit, mais ils transmirent verbalement à la jeunesse ce qu'ils avaient vu et entendu. A leur mort, les ténèbres de l'ignorance couvrirent leurs neveux, et anéantirent à jamais la

connaissance des événemens passés, à l'exception de ce que la prudence d'un certain sage recueillit en peu de mots de la vie de saint Evroul pour être lu dans l'église. Maintenant, comme j'ai inséré dans cet ouvrage le commencement de ce récit, je donnerai la fin des œuvres et de la vie de ce bienheureux pour l'utilité de mes lecteurs, et sans avoir recours au fard de l'imposture.

Vingt-deux ans s'étaient écoulés depuis la fondation du monastère dans cet ermitage, quand l'arrivée de celui qui tend des piéges au genre humain y introduisit la peste et le ravage d'une mort subite. Le bienheureux Evroul ne fit pas comme ce mercenaire qui, laissant son troupeau au milieu des loups, prend la fuite; mais, comme le vrai pasteur, il leur livra le combat. Accomplissant les préceptes de l'apôtre, il s'égayait avec ceux qui étaient gais, il pleurait avec ceux qui pleuraient, et, leur adressant des paroles d'exhortation, il disait: « O mes frères, fortifiez vos « cœurs, et tenez-vous prêts. Comportez-vous viri- « lement. Soyez fermes dans le Seigneur. Vous n'i- « gnorez pas que la tribulation fait naître la patience; « renouvelez-vous par l'esprit de votre courage, et « combattez contre l'ancien serpent. C'est ainsi que « vous n'aurez dans le Seigneur qu'un cœur et qu'une « ame. Vous le voyez, le moment où nous serons « appelés approche; nos œuvres se manifesteront, « et le vrai juge rendra à chacun selon ses mérites. « Veillez donc et priez, puisque vous ignorez le jour « et l'heure. Heureux le serviteur que le Seigneur « à son arrivée aura trouvé veillant! » C'est par ces discours et par d'autres exhortations du même genre,

que, comme un maître prudent, Evroul pénétrait dans la conscience de ses frères, en leur peignant quelles joies attendaient les bons, quels tourmens les méchans. Comme la mort de ses religieux devenait plus fréquente, il arriva que, pour faire briller plus pleinement la sainteté de l'homme bienheureux, un certain religieux, nommé Ausbert, vint à mourir sans viatique. Celui qui le gardait alla trouver l'abbé, et lui dit : « Mon père, priez pour votre fils qui vient « d'abandonner misérablement les choses humaines ; « que vos prières servent à conduire celui qui, pour « sa route, n'a point été fortifié par la communion « de l'hostie salutaire. » Au récit de cet événement, le bienheureux Evroul, s'accusant beaucoup lui-même comme si c'était l'effet de sa négligence, se rendit au lit du défunt. Il commença par répandre des larmes, se prosterna dans la poussière, et prit les armes de l'oraison, qui lui étaient familières. Aussitôt qu'il sentit l'assistance de la grâce divine, se relevant de terre, il fit un appel au mort. A cette voix, celui qui avait perdu la lumière leva la tête, et ayant ouvert les yeux, considérant l'auteur de sa libération, il lui dit : « Vous « êtes le bienvenu, mon libérateur, vous êtes le bien- « venu. Vos prières me sauvent, réclamé que j'étais par « l'ennemi qui m'a trouvé sans communion : elles ren- « dent vaines les ressources de sa perfidie. En effet, « privé de la société des bienheureux, j'avais entendu « ma sentence ; et pour n'avoir pas reçu le viatique « j'allais souffrir le supplice d'une faim cruelle. C'est « pourquoi, père bienveillant, ne différez pas, je vous « prie, de me faire participer à la salutaire hostie. » Que dirais-je de plus? Alors le bienheureux Evroul fit

apporter le sacrifice. Dès qu'Ausbert l'eut reçu, comme chacun admirait sa résurrection, il rendit l'ame de nouveau par une sage disposition de la volonté divine. Désormais, certain du salut de son frère, le glorieux père se réjouit, et les frères se réjouirent aussi en louant Dieu de ce miracle d'un genre nouveau. Evroul est comblé de joie d'avoir rendu à la vie son frère arraché à la mort; les moines se glorifient d'avoir un père aux prières duquel l'enfer prend l'épouvante. Ils n'oublient point les dangers de la contagion qui les menace; mais ils redoutent moins les accidens d'une mort imprévue, sous un tel et si grand chef. Cependant la mortalité continuant ses ravages, il mourut soixante-dix-huit moines; la perte des domestiques ne fut pas moindre.

On ne doit point passer sous silence ce qui arriva à quelques-uns d'entre eux. Le jour même de la Nativité du Seigneur, l'un des officiers les plus nécessaires aux affaires du monastère vint à mourir. Tout étant préparé convenablement pour ses funérailles, on le transporta hors du monastère, au lieu ordinaire des sépultures : ceux qui allaient l'y déposer attendaient que l'on eût fini de célébrer la messe pour le livrer à la tombe; toute l'église pleurait la mort d'un si bon serviteur : comme il était le procureur de la maison, et qu'il administrait avec autant de diligence que d'attention les affaires de ses frères, il avait inspiré à tous un tendre attachement. Comme tout le monde versait également des larmes, le bienheureux Evroul, recevant le Saint-Esprit dans son ame, fut saisi d'un frémissement, et, compatissant à la douleur de ses frères, eut recours aux moyens qu'il connaissait : il

s'inclina pour prier, et se frappa violemment la poitrine. Pendant sa prière, il versa des pleurs en abondance, jusqu'à ce que le religieux pour lequel il priait vînt à ressusciter, et, rendant grâce pour la vie qu'il recouvrait, se jetât aux pieds de celui qui la lui rendait. Quand il eut fini, il s'éleva une clameur vers le ciel; et le nom de la Sainte-Trinité fut béni en commun : chacun considéra Evroul comme illustre et apostolique, puisqu'il ressuscitait les morts. Quant à celui qui avait été rendu à l'existence, il reprit son ancien emploi, et vécut ensuite plusieurs années. Enfin, grâces aux bienfaits de la suprême bonté, cette contagion mortelle eut un terme.

Cependant, malgré la cessation du mal, le pieux pasteur ne cessait pas de prier pour les morts, convaincu que la vraie charité prie plus vivement pour l'ame que pour le corps. Quoique sa chevelure fût devenue blanche et vénérable, il ne savait pas céder à la vieillesse, et, suppléant au jour par la nuit, il lisait et priait, suivant ce que dit entre autres choses le bienheureux psalmiste : « On méditera jour et « nuit la loi du Seigneur. » En conséquence, animé du feu de la charité, Evroul persistait avec plus d'attention dans l'exercice des vertus. Miséricordieux pour les pécheurs, il surveillait continuellement ses paroles. Négligeant le soin de son corps, il ne faisait couper ses cheveux que trois fois par an. Jamais il n'exerça la vengeance envers qui que ce soit. Si on lui annonçait quelque perte des choses fugitives de ce monde, il répondait sans balancer : « Le Seigneur « me l'a donné, le Seigneur me l'a ôté; que le nom « du Seigneur soit béni. » Il possédait à tel point le

don de la réconciliation, que ceux qui arrivaient à lui divisés s'en retournaient en paix, calmés par la douceur de ses discours.

Il recevait d'un air riant tous ceux qui venaient le trouver, tant nobles que vilains, tant pauvres qu'étrangers. Sans cesse il voulait paraître à tous avec un air d'allégresse. Rarement il permettait à ceux qu'il recevait de le quitter sans emporter quelque présent: même les infirmes, recouvrant la santé par sa bénédiction, s'en retournaient avec une grande joie en bénissant Dieu. Tous ceux qui réclamaient l'assistance de ce bienheureux personnage recouvraient la santé qu'ils desiraient. Beaucoup de personnes qui souffraient de l'excessive violence de la fièvre, ne pouvant jouir de la présence du saint homme, envoyaient auprès de lui pour réclamer son assistance, le suppliant de leur envoyer, comme grande charité, soit sa ceinture, qui était faite d'une corde, soit toute autre partie de ses vêtemens. Ceux qui touchaient ces objets avec foi retournaient à leur ancienne santé.

Une certaine mère de famille qu'aucun médecin n'avait pu guérir, informée des vertus du bienheureux Evroul, le pria de lui envoyer par un messager la frange de sa robe. Quand elle l'eut reçue, son infirmité disparut. Il en fut ainsi de plusieurs autres personnes. Le voilà ce médecin digne d'éloges, qui présent accorde à ceux qui sont présens les bienfaits de la santé, et absent ne les refuse pas aux absens. Ceux qui ne virent pas sa face n'en éprouvèrent pas moins le pouvoir de ses vertus.

Comme chacun venait le trouver par des motifs particuliers, il arriva entre autres un misérable men-

diant d'un pays étranger. Considérant que tout son corps était affaibli par l'excès des infirmités, et qu'il marchait courbé jusque sur ses cuisses, Evroul, le pieux vieillard, lui dit : « Comment avez-vous pu, « mon frère, triompher des grandes fatigues du voyage, « vous qui êtes accablé d'une si grande faiblesse ? » Le mendiant lui répondit : « Poussé par une double « nécessité, j'ai résolu, seigneur, d'aborder votre « sainteté, afin que, par la puissance par laquelle « vous êtes élevé au dessus des autres, vous don« niez du pain au famélique et des remèdes à l'in« firme. » Evroul lui ayant ordonné de rester dans la maison, il le guérit sur-le-champ, le fit moine, et lui confia les travaux du jardin. C'est ainsi que celui qui était venu pour demander deux grâces eut à se réjouir d'en recevoir trois : ayant échappé aux dangers de la faim, il trouva le remède qui lui rendit sa santé, et acquit les moyens d'amender sa vie.

Un autre pauvre qui était arrivé bien portant feignit d'être malade et comme paralysé, afin de recevoir quelque chose de plus que les autres ; mais bientôt ayant reçu l'aumône de l'homme de Dieu, il fut frappé d'une fièvre plus réelle qu'il ne l'avait feinte, et ayant confessé dans le monastère même ses desseins pervers, il rendit l'ame peu de jours après [1].

Au milieu de tant de preuves éclatantes de vertus, comme ce champion du Christ, déjà émérite, était âgé de quatre-vingts ans, il desira de tout son cœur contempler la face de celui qu'il avait servi dévotement, regardant comme un serviteur infidèle celui

[1] Cet alinéa manque dans le texte de Duchesne.

qui veut fuir la présence de son maître. On le vit au milieu de la fièvre ne prendre pendant quarante-sept jours aucun aliment, si ce n'est quelquefois le sacrement du corps de Jésus-Christ, et ne cesser de faire participer les frères aux mystères de la divine parole, comme s'il n'éprouvait aucun dérangement dans sa santé. Cependant comme, des lieux voisins, les hommes religieux venaient pour le voir et le priaient en pleurant de recevoir quelque chose de leurs offres charitables pour sustenter son faible corps, il disait : « Taisez-vous, mes frères, taisez-vous; ne me per« suadez pas de faire une chose désagréable dont je « suis tout-à-fait éloigné. » En effet, celui que le Saint-Esprit nourrissait intérieurement n'avait pas besoin d'aliment terrestre; nourri de l'espoir des éternelles délices, il était certain de recevoir, pour ses travaux, les dons de la bienheureuse immortalité. Enfin, le jour approchant où sa volonté était de mourir et de jouir de la présence si long-temps desirée de son Créateur, il convoqua ses frères. Comme ils étaient affligés de son départ, et qu'ils se demandaient ce qu'ils feraient après la mort de leur pasteur, il leur parla en ces termes : « Mes enfans, soyez « fermes tous ensemble; tenez-vous liés par les « nœuds de la charité. Qu'un amour spirituel vous « anime à l'envi; ne vous laissez pas surprendre aux « ruses frauduleuses du démon; appliquez-vous à « accomplir ce que vous avez promis à Dieu. Aimez la « sobriété; gardez la chasteté; observez l'humilité; « évitez l'orgueil, et empressez-vous de vous sur« passer l'un l'autre dans les bonnes œuvres. Ac« cueillez avec bonté les hôtes et les pélerins, en

« l'honneur de celui qui a dit : Je fus étranger, et « vous m'avez accueilli. »

En disant ces choses et beaucoup d'autres du même genre, Evroul pria, donna l'adieu de père à ses frères, et son ame très-sainte quitta son corps. Soudain sa face brilla d'une telle clarté que personne ne put douter que son esprit, libre enfin, ne triomphât parmi les anges. Il quitta le siècle le 29 décembre, du temps de Robert, évêque de Seès, l'an douzième du règne du roi Childebert. Ses frères le portèrent à l'église avec un grand respect ; ils chantèrent à Dieu des hymnes et des louanges pendant trois jours et trois nuits : c'est ainsi qu'on les vit garder soigneusement ce saint corps, en attendant la réunion des serviteurs de Dieu. Quand on eut appris à Seès que le consolateur de tout le pays avait quitté les choses humaines, tout le monde accourut au monastère, pour jouir du bonheur d'assister à ses bienheureuses funérailles. Les pauvres pleuraient la mort du vrai pauvre de Dieu, les riches de l'homme jadis puissant, les enfans de leur père, les vieillards d'un homme de leur âge : car comme le bien que l'on venait de perdre était commun à tous, il était juste que le deuil qu'il inspirait le fût également.

Je ne crois pas devoir taire une preuve de bonté que donna entre autres l'homme très-pieux qui jouissait de l'éternelle lumière. Un des frères qui se faisait remarquer par la grâce de la religion et de l'obéissance, élevé au titre de diacre, servait dans le monastère ; Evroul l'aimait beaucoup à cause de sa prérogative de sainteté. Quand ce diacre se vit privé d'un tel père, il dit dans la douleur cruelle qui le tour-

mentait : « Hélas! que ferai-je, malheureux que je « suis? Pourquoi m'abandonnez-vous, mon père, vous « qui conveniez de votre amour pour moi? Admis « à l'intimité de vos conseils, pourquoi souffrir que « je sois séparé de vous? Pourquoi mépriser comme « ennemi celui que vous traitiez comme fils? Assu-« rément je n'ai jamais mérité à vos yeux que vous « voulussiez avant moi descendre dans la tombe. »

*Talia perstabat memorans*[1], *lacrymasque ciebat*[2].

« Fixe dans sa résolution, il parlait en ces mots, « et répandait des larmes. »

Par la permission divine, et dans la nuit même de la circoncision du Seigneur, ce diacre rendit l'esprit. Il est constant que cet événement arriva par l'effet des prières du très-bienheureux père Evroul, afin que celui qu'il avait aimé ne fût pas le jouet du monde, et pour démontrer qu'il s'empressait de se rendre aux vœux de ceux qui le priaient. C'est ainsi que ce moine fut, conformément à sa demande, exposé pour être enseveli le lendemain avec son abbé. O mort glorieuse, qui lui fut plus précieuse que la vie, puisqu'elle lui assura indubitablement dans le ciel ce qui lui était enlevé sur la terre! Autant que je puis le conjecturer, il lui fut plus avantageux de mourir ainsi que de ressusciter de la mort pour mourir une seconde fois. Certain désormais de son salut, il n'a plus à craindre d'être souillé par aucun péché. S'il était ressuscité, il aurait à souffrir un combat douteux, incertain qu'il serait dans ses espérances. Il ne

[1] Virgile, En., liv. II, v. 649.

[2] Ces trois derniers mots n'appartiennent pas au même vers.

faut donc pas regarder ce miracle comme moins important que celui des résurrections que j'ai ci-dessus racontées.

Le vénérable père Evroul fut enseveli dans un admirable tombeau de marbre, au sein de l'église de Saint-Pierre, prince des Apôtres, que lui-même avait bâtie en pierre. Jusqu'à ce jour, beaucoup de malades y sont guéris, et les affligés y trouvent des consolations, par la bonté du Rédempteur, à qui appartient l'honneur et la gloire, ainsi qu'au Père et au Saint-Esprit, pendant tous les siècles des siècles. Ainsi soit-il!

J'ai écrit avec véracité la vie de saint Evroul, et je l'ai insérée avec soin dans ce livre, telle qu'elle a été publiée par nos devanciers, afin que l'histoire d'un si grand patron soit utile aux lecteurs. Puissent plaire au Seigneur, mon Dieu, mon travail et mon intention, empressé que je suis de faire connaître les belles actions de mon père nourricier, à la louange de celui dans lequel nous vivons, nous marchons et existons!

Depuis que l'homme illustre dont nous avons parlé quitta ce monde, j'ignore entièrement quels furent ses successeurs, combien il en eut dans le couvent d'Ouche pendant quatre cents ans, et quels événemens eurent à souffrir les hommes du pays, ainsi que les cénobites. Dans les temps qui suivirent la mort d'Evroul, ainsi que je l'ai déjà pleinement expliqué plusieurs fois, des pirates sortirent du Danemarck, et, sous le commandement d'abord de Hastings, puis de Rollon, ils vinrent dans la Neustrie; ignorant la foi chrétienne et le culte divin, ils exercèrent inhumai-

nement les plus grandes fureurs contre les fidèles. Ils livrèrent aux flammes Noyon et Rouen, ainsi que plusieurs autres villes, places fortes et bourgs; ils détruisirent un grand nombre de couvens remarquables par leur grande religion; ils dévastèrent entièrement, par des meurtres innombrables, un grand nombre de contrées; et, après avoir mis en fuite ou massacré les habitans, ils ne firent qu'une solitude des cités et des villages. Au milieu d'une si grande désolation, les moines, désarmés et ne sachant ce qu'ils devaient entreprendre, furent saisis d'épouvante; dans l'affliction de la misère, ils ne satisfaisaient à leur douleur que par des larmes continuelles, et gémissant dans les cavernes, ils y attendaient leurs derniers momens. Cependant quelques-uns, redoutant l'excessive cruauté des barbares, passèrent à l'étranger, où ne purent les atteindre les violences guerrières des païens. Ils emportèrent avec eux les corps de leurs pères, dont les ames règnent avec le dieu des armées, qu'ils avaient dévotement servi dans ce siècle. Ces fugitifs emportèrent aussi avec eux les écrits qui racontaient la vie de ces pères, ou qui indiquaient les possessions des églises, ainsi que leur qualité, leur étendue et la dénomination de ceux qui les avaient données: une grande partie de ces titres, anéantie par les orages des temps, fut, hélas! perdue à jamais au milieu des calamités de ces révolutions.

C'est ce que firent les religieux de Jumiège et de Fontenelle. Prévenus par une triste infortune, ils ne purent rapporter ce qu'ils avaient enlevé. En effet, les moines de Jumiège transportèrent à Haspres [1] les

[1] Bourg près de Cambrai.

corps de l'archevêque saint Hugues et de saint Aichadre, que les habitans de Cambrai et d'Arras conservent et révèrent jusqu'à ce jour dans des châsses précieuses. Les religieux de Fonteuelle portèrent à Gand les reliques des saints confesseurs Wandrille abbé, Ansbert et Vulfran archevêques, lesquelles sont encore conservées avec vénération par les Flamands. Plusieurs autres cénobites en agirent de même : je n'en indiquerai pas les noms séparément, soit parce que je les ignore en grande partie, soit pour ne pas tomber dans une fastidieuse prolixité relativement à des détails peu nécessaires.

Dudon, doyen de Saint-Quentin, a écrit avec soin sur l'arrivée des Normands et sur leur barbarie cruelle ; il dédia son livre au duc de Normandie, Richard II, fils de Gunnor. Guillaume, surnommé Calcul, moine de Jumiège, se servit habilement des matériaux de Dudon ; il en fit un abrégé agréable, ajouta l'histoire des successeurs de ce prince jusqu'à la soumission de l'Angleterre, termina sa narration après la bataille de Senlac, et l'offrit à Guillaume, le plus grand des rois de sa nation. Quant à moi, de même que d'autres ont fait connaître les actions sublimes qui concernent les grands personnages, et ont gratuitement exalté la magnificence des exploits mémorables, excité par leur exemple, je m'élève vers une pareille entreprise, et j'ai déjà écrit beaucoup de choses sur le monastère de la forêt d'Ouche, restauré du temps de Guillaume, d'abord duc, puis élevé honorablement au rang des rois. Je n'ai pu trouver aucun écrit sur les anciens temps qui ont suivi la mort du bienheureux Evroul. C'est pourquoi je m'effor-

cerai principalement de faire connaître ce que j'ai appris des vieillards, et de dire comment le corps de ce saint confesseur fut transféré du lieu où il était placé.

On trouve à Rebais un petit récit que je n'approuve pas entièrement, et qui a été mis au jour par un auteur ignorant, qui, comme je le pense, n'a pas connu certainement les événemens et les temps. En conséquence, puisque je ne peux approuver la relation de cet homme, il faut que je publie ce que j'ai appris des vieillards nés à Ouche, comment et quand les Français s'emparèrent des précieuses reliques du vénérable Evroul.

L'an de l'Incarnation du Seigneur 943, après qu'Arnoul, comte de Flandre, eut tué par trahison Guillaume Longue-Epée, duc des Normands, et que Richard, fils de Sprote (Richard I$^{er}$) son fils, eut, à dix ans, pris possession du duché de Normandie, et reçu à Rouen, avant l'inhumation de son père, l'hommage et la foi de tous les grands, Louis, roi des Français, surnommé d'Outre-mer, entra en Normandie avec une armée, emmena avec lui par fraude à Laon le jeune duc, promettant aux Normands, sous la foi du serment, qu'il l'éleverait comme son propre fils, et que dans sa cour royale il le formerait au gouvernement de l'Etat. La chose eut un autre résultat; car, par l'inspiration du traître Arnoul, le roi résolut de faire périr l'enfant ou de l'énerver par l'amputation des membres, de manière qu'il ne pût jamais porter les armes. Lorsqu'Osmond, gouverneur du jeune prince, connut ce projet par Ives de Creil, grand-maître des arbalêtriers du roi, il persuada à dessein à l'enfant de feindre

une maladie, et par ce moyen diminua la surveillance de ses gardes.

Un certain jour, pendant que le roi était à souper, et que chacun s'occupait de ce qui pouvait être agréable à soi-même ou aux siens, Osmond acheta un paquet d'herbes vertes, le porta à la tour, et roula dedans le duc Richard. Il descendit à la hâte dans son logement, plaça l'herbe devant son cheval, et tint l'enfant caché. Dès que le soleil fut près de se coucher, Osmond l'emporta avec lui adroitement, sortit de la ville, se rendit à Couci, et y remit le jeune duc sous la garde de Bernard, comte de Senlis, qui était son oncle paternel.

Bernard le Danois, qui gouvernait la Normandie, fit partir des envoyés pour le Danemarck, et annonça à Harold, roi de ce pays, la mort du duc Guillaume, et la spoliation de son fils. Aussitôt le monarque passa avec une grande flotte en Normandie. Bien reçu dans le Cotentin par l'ordre de Bernard, il y attendit deux ans l'occasion favorable de nuire aux Français; et enfin il tira une cruelle vengeance de la mort de son parent, ainsi que de l'exil du jeune Richard. Un engagement ayant eu lieu entre les Danois et les Français, pendant que les chefs étaient en pourparler, Harold fit prisonnier le roi Louis; Herluin, Lambert et seize autres comtes furent tués, avec un grand nombre de chevaliers.

Le jeune Richard avait été obligé de rester trois ans sans rentrer dans son duché, et le roi de France se flattait alors d'avoir totalement soumis la Normandie; il craignit toutefois que Hugues-le-Grand, duc d'Orléans, ne vînt au secours des Normands. Pour préve-

nir cet événement, il lui donna Exmes, Bayeux avec tout le pays du Cotentin, jusqu'au Mont-Saint-Michel-en-Péril-de-Mer, et lui recommanda particulièrement d'attaquer les Normands rebelles avec une puissante armée, et de soumettre par la force toutes leurs places fortifiées. Quand l'ambitieux Hugues entendit cette proposition, il en conçut beaucoup de joie. Il s'empressa de rompre les traités que précédemment il avait faits avec les Normands, et pénétra hostilement sur leur territoire avec une armée considérable. Ce duc séjourna dans Gacé avec toute sa suite, et son armée se répandit par toute la province. Alors Herluin, chancelier du duc, et Raoul de Traci[1], se rendirent à Ouche, et reçurent l'hospitalité dans le couvent du confesseur saint Evroul : ces deux seigneurs étaient pieux et zélés dans la crainte de Dieu. Dans leur simplicité, les moines se réjouirent de l'arrivée de si grands personnages, et leur rendirent avec bonté, selon leur pouvoir, tous les devoirs de la charité. Ils les conduisirent familièrement dans leurs chapelles, leurs oratoires et leurs édifices privés; pour leur malheur, ils leur montrèrent les châsses et les reliques des saints. Ces seigneurs considérèrent avec respect ces objets tenus secrets jusque-là, et se retirèrent après avoir offert des présens et fait des prières; mais bientôt après, comme les Chaldéens dans Jérusalem, ils revinrent sur leurs pas, et enlevèrent cruellement les vases du temple de Dieu et tous les objets précieux.

Hugues-le-Grand assiégea la ville d'Exmes avec son armée; mais la garnison lui opposa une vive résistance, et l'empêcha d'aller au delà. En même temps

[1] *Dragiacum*, Traci, près de Noyon.

le roi des Français pénétra avec beaucoup de vigueur sur le territoire d'Evreux, et fit ravager toute la Normandie par l'incendie et le brigandage.

Bernard le Danois ayant appris ces événemens, et, par des rapports certains, connaissant la désolation du pays, considérant dans son anxiété l'impossiblité de tenir la campagne avec les seuls Normands contre des princes si puissans, eut recours à la ruse, et exerça adroitement son esprit plein de sagacité à rechercher les moyens de se tirer lui et les siens de cette triste position. Il se rendit donc aussitôt en suppliant aux pieds de Louis : « Que faites-vous donc, « lui dit-il, seigneur roi? Votre action est impie et « tout-à-fait inconvenante ponr votre dignité. Main-« tenant toute cette Normandie que vous ravagez est « à vous. Voyez Rouen et les autres villes, ainsi que « les bourgs et les places fortes, s'ouvrir à vos ordres. « Tous les habitans riches ou médiocres vous obéis-« sent, et, n'ayant pas d'autre seigneur que vous, « vous témoignent leur respect et leur tendresse. Qui « a pu vous donner le fâcheux conseil de ravager par « le fer des méchans votre propre héritage, et d'é-« gorger un peuple qui vous aime? On peut regar-« der comme pervers et traître à la majesté royale « celui qui vous a engagé à porter dans vos pro-« pres Etats la dévastation du fer et de la flamme. » Par ces paroles engageantes Bernard amollit le cœur du roi, qui, après avoir renvoyé son armée, entra avec lui dans la ville de Rouen. Bernard y fit au monarque une brillante réception, au milieu de la grande allégresse des citoyens; il fit préparer un magnifique banquet, et, avec de grands égards, retint

le prince pendant plusieurs jours. Un certain jour après le dîner, comme Louis était assis dans la salle principale, et que, plein de joie, il traitait dans son conseil des affaires de l'Etat, l'adroit Bernard lui tint ce discours habile que tout le monde ne comprit pas. « C'est, dit-il, seigneurs de la Normandie, un grand sujet de joie qui nous survient et « dont nous devons rendre grâces à Dieu comme il « convient. Jusqu'à ce moment nous avons été les « serviteurs d'un duc de la race de Rollon; maintenant avec la volonté de Dieu nous obéissons à un « grand roi du sang de l'empereur Charlemagne. « Jusqu'à ce moment, nous avons été ducaux, maintenant nous sommes royaux, ou, qui plus est, « impériaux. »

Comme tout le monde applaudissait à ces propos, et qu'on entretenait les Français dans l'illusion par des discours flatteurs, Bernard réclama de nouveau le silence, et, pendant que chacun l'observait, il parla ainsi : « J'approuve en beaucoup de choses la sagacité « des Français; cependant le roi mon seigneur a fait « une chose que je ne saurais louer, parce que j'y « vois son dommage et son grand déshonneur. Chacun sait que Hugues-le-Grand est traître et fils de « traître; cependant notre roi a trop augmenté sa « puissance à son propre détriment, si je ne me « trompe, en lui donnant l'Exmois et le Cotentin « avec plusieurs milliers de combattans. Ce ne peut « être qu'un dangereux conseiller qui a trompé frauduleusement la simplicité de notre maître, et, « pour vrai dire, a enfoncé le couteau dans son « cœur, puisqu'il a persuadé à son seigneur de for-

« tifier contre lui-même son ennemi. Seigneur roi, « je m'étonne fort que vous ayez trop oublié les « événemens passés. Il a été assez évident sous le « ciel aux yeux de tout le monde (en effet un si « grand crime n'a pu se consommer en cachette) « que Robert, père de Hugues, fut un traître ; qu'il « se révolta contre Charles, votre père ; qu'ayant « usurpé le diadême il combattit en parjure contre « son maître, et, justement frappé, périt les armes « à la main. Hugues ne fut point étranger à ces ma- « chinations, et il mit le trouble en France durant « sept ans [1], pendant que vous étiez exilé en An- « gleterre, auprès du roi Edelstan votre oncle : n'est- « il pas plus clair que le jour, pour tout homme sensé, « que celui-là est coupable envers la majesté royale, « qui méchamment suggère à son roi de se dépouiller « de ses propres biens et de diminuer ses domaines « pour augmenter en son ennemi une puissance qui « doit lui devenir pernicieuse ? Que nul, dans le « duché de Normandie, n'obtienne une part quel- « conque, et que le seul roi des Français com- « mande à tous les Normands, qui lui obéissent avec « reconnaissance. » Le roi, après avoir entendu ce discours, fut inquiet sur le don qu'il avait fait de son propre mouvement à Hugues, qui ne le sollicitait pas. Comme le monarque demandait ce qu'il devait faire désormais, l'astucieux Danois lui persuada sans balancer de nier toutes les promesses qu'il avait faites, de les anéantir ainsi, et, par des ordres menaçans, de forcer Hugues d'abandonner le siége d'Exmes, et même si, toujours rebelle, il résistait à cet ordre,

[1] Ou plutôt pendant treize ans.

d'aller l'y accabler sous le poids de la valeur de tous. Bernard disposa aussitôt deux chevaliers pour cette commission, et le roi leur dit les paroles impérieuses qu'ils devaient transmettre à Hugues. Les envoyés se rendirent en toute hâte auprès de ce duc, et lui firent courageusement connaître la volonté du roi : « Vous « avez commis, lui dirent-ils, une abominable témérité « en envahissant le domaine du roi des Français, votre « maître, et en assiégeant la ville d'Exmes, qui est sa « propre place depuis les temps anciens. Maintenant « écoutez ses ordres sur cette entreprise, et, au nom « de la foi que vous lui devez, obéissez incontinent. « Levez le siége avant le coucher du soleil, et rendez « raison au roi de votre témérité, à Laon, d'après la « décision et le jugement des grands, dans le temps « qu'il déterminera ; sinon tenez-vous avec les vô« tres prêt à combattre : car si le roi votre maître « vous trouve encore ici, il vous attaquera cette « semaine avec les forces réunies des Français et des « Normands. »

Un tel discours enflamma Hugues du courroux le plus véhément; furieux, il s'adressa aux siens en ces termes : « De quel excès de démence est donc pos« sédé ce monarque insensé pour qu'il me mande de « telles choses, à moi, qui le seconde de toute ma « puissance ? Je n'ai point desiré la principauté de « Normandie ; je ne lui en ai même demandé aucune « partie. C'est lui-même qui m'a offert volontaire« ment tout le pays en deçà de la Seine jusqu'à la mer, « et a sollicité mon assistance pour dompter des pi« rates indomptables. N'est-ce pas manifester sa folie « aux yeux de tout le monde que de partir de là

« pour m'attaquer quand je le sers comme il me l'a « ordonné lui-même? C'est un malheur que de ser- « vir l'injustice, et une folie que de se soumettre « à un prince insensé autant que fallacieux. Re- « tirez-vous donc en toute hâte, dévastez toute « l'étendue de cette contrée; détruisez les églises, « brûlez les habitations; démolissez les fours et les « moulins; emmenez avec vous les troupeaux de « toute espèce de bétail; comme le départ est sans « retour, emportez jusqu'aux dernières dépouilles, « et, chargés de butin, quittez ces misérables. » A ces mots les brigands sans frein se répandirent dans tout le pays, enveloppèrent à l'improviste les paysans qui se croyaient en sûreté sous la protection de Hugues, et sans pitié accomplirent les ordres de leur prince. Herluin le chancelier et Raoul de Traci s'occupèrent peu des troupeaux ou des biens des paysans, mais n'ayant pas perdu la mémoire de l'abbaye d'Ouche, contre toute attente, ils fondirent avec leurs gens sur le couvent. Pendant que les moines étaient dans la stupeur et ne soupçonnaient aucun mal, ces seigneurs pénétrèrent violemment dans l'église, et, avec une troupe de soldats, ils s'attaquèrent aux lieux les plus secrets du temple et même aux saints tombeaux. Ils tirèrent de leurs mausolées les corps de saint Evroul, de saint Evremond et de saint Ansbert, dont ils emportèrent les ossemens enveloppés dans du cuir de cerf avec d'autres saintes reliques. Leurs satellites se répandirent partout, et tout ce qu'ils trouvèrent de propre à la vie humaine fut sans respect enlevé par eux, malgré les pleurs et les cris des moines. Lâchant entièrement la bride à leur rapacité,

ils ne respectèrent personne : ils ravirent les livres, les vêtemens, ainsi que tout le mobilier tant des religieux que de leurs clercs, et recherchant avec soin tout ce que les religieux leur avaient eux-mêmes montré, comme nous l'avons dit, ils en firent l'enlèvement. Enfin, s'étant réunis au reste de leurs adhérens, ils sortirent du territoire de la Neustrie, et, ne formant qu'un corps, s'empressèrent de regagner avec leur proie le territoire natal. Les moines d'Ouche, dans un si grand désastre, furent profondément affligés; après avoir tout perdu, ils ne savaient ni ce qu'ils feraient, ni dans quel lieu ils iraient. Cependant, ayant considéré ces événemens, ils résolurent de s'expatrier et de suivre leur saint fondateur.

Un certain vieillard vénérable, nommé Ascelin, était prévôt d'Ouche, et, suivant les conjonctures, remplissait diligemment les fonctions de prieur. Quand il vit les moines et leurs domestiques plongés dans une douleur excessive, voulant tous également abandonner ce lieu désolé, et suivre dans l'étranger, parmi les chevaliers ennemis, leur bienheureux père, il se livra à de profondes réflexions, et résolut d'attendre à Ouche sa fin dans la crainte du Seigneur. Ensuite il alla trouver ses frères, et, les ayant réunis, il leur dit : « Pour nos péchés et pour ceux de nos pères la « verge de Dieu est descendue sur nous; sous ses « atteintes terribles elle nous a anéantis entièrement, « nous et nos biens, et cette ruine est irréparable. « De même que le juge Tout-Puissant, par les mains « de Nabuchodonosor et des Chaldéens, détruisit Jé- « rusalem ainsi que le temple de Salomon, et humi- « lia justement son propre sanctuaire, de même, par

« les mains de Hugues et des Français, il a puni cette « maison en l'affligeant de différentes manières; ce « qui est surtout déplorable, il nous a privé des « ossemens de notre bienheureux père Evroul et des « autres reliques de nos saints. Quant à vous, que je « vois disposés à suivre les restes de notre fondateur, « je n'ose, par plusieurs motifs, vous détourner de « votre projet, parce que toute cette contrée est main- « tenant déserte, et que de faibles moines manquent « du nécessaire au milieu des guerres des princes « du monde. Allez avec la bénédiction de Dieu; ser- « vez fidèlement dans son pays le bon père qui jus- « qu'ici vous a nourris, et voyagez avec lui dans les « contrées étrangères. Quant à moi, je n'abandonnerai « pas le territoire d'Ouche; je servirai mon Créateur « aux lieux où il m'a comblé de tant de biens. Je ne « partirai pas d'ici tant que la chaleur de la vie ne sera « point éteinte en moi. Je sais que les corps de beau- « coup de saints reposent ici; une vision angélique « désigna à notre saint père ces lieux pour qu'il y « fît ses exercices dans la milice spirituelle, afin d'é- « difier beaucoup de gens. Un grand nombre de « fidèles ont offert ici au roi Très-Haut l'agréable « sacrifice d'une sainte vie, dont ils ont reçu la ré- « compense, couronnés qu'ils sont dans les asiles « de l'élysée. Pendant que vous partez, je resterai « ici pour vous dans une bonne espérance, persévé- « rant sur les traces de ceux qui nous ont précédés; « je conserverai ce lieu sauvage au nom du Seigneur, « jusqu'à ce qu'un temps plus prospère nous sourie par « la grâce du maître de tous les maîtres. »

A ces mots, les frères affligés se séparèrent l'un

de l'autre. En conséquence les moines d'Ouche et leurs domestiques ne tardèrent pas a abandonner le sol natal, et, réunis en pleurant à leurs ennemis, ils suivirent les ossemens de leur maître. Tous, tant les moines que leurs domestiques, étaient au nombre de près de trente, qui, réunis aux chapelains, se mirent en marche à pied. Les religieux connaissaient bien ces gens, mais ils ne leur accordaient aucune intimité, parce qu'ils les redoutaient comme suspects; ils craignaient que les Français ne les privassent en cachette de leur précieux trésor. Cependant le bon maître qui châtie ceux qui sont dans l'erreur, afin de les ramener dans la bonne voie, accorde les douceurs de son affection paternelle à ceux qui se convertissent, et témoigne sa protection d'une merveilleuse manière à ceux qui en ont besoin.

La première nuit après la sortie de la Neustrie, la troupe campa dans un lieu que l'on appelle Champ: là, après que l'on eut soupé, quelques parasites firent des plaisanteries, et tinrent des propos déplacés. Il arriva qu'un certain bouffon dit à Hugues en riant: « Seigneur duc, savez-vous bien ce qu'ont fait le « chancelier Herluin et le chambellan Raoul? Ils ont « exhumé en Normandie les corps de quelques pay- « sans, et dans leur fâcheuse erreur, croyant que « c'étaient de saintes reliques, ils les ont placés dans « votre chapelle, et les transportent respectueuse- « ment en France. » Le duc ayant demandé quels étaient les noms de ceux dont on transportait ainsi les corps, le jongleur ajouta: « Ce sont Evroul, Evre- « mond et Ansbert. » Les Français, auxquels ces noms étaient peu familiers, et qui ignoraient combien

grande était leur gloire dans les cieux devant le Seigneur, se répandirent en longs propos oiseux et dérisoires. Mais à la première veille de la nuit, lorsque le repos du sommeil accable les mortels, le Tout-Puissant tonna épouvantablement du haut du ciel ; il lança la foudre au milieu des plus affreux éclairs, et frappa le jongleur avec ses camarades et les autres misérables qui avaient mal parlé des saintes reliques. Leur mort effraya beaucoup le duc et toute son armée. Le lendemain matin il la rassembla, prescrivit au chancelier de porter avec respect les corps devant lui, et ordonna à tous les chevaliers d'offrir leur dévotion à ces saintes reliques avant de quitter ce lieu. Il fit approcher les moines, qui étaient en pleurs, et leurs domestiques ; il leur demanda les plus grands détails sur saint Evroul et ses compagnons : ce fut avec plaisir qu'il prêta l'oreille aux réponses qu'on lui fit et aux circonstances qu'on lui raconta sur les actions de ces hommes vénérables, et il prescrivit avec joie aux grands de la Belgique d'écouter ces merveilles. Il eut aussi une pieuse considération pour la sagesse et la simplicité des moines d'Ouche ; inspiré de Dieu, qui compatit miséricordieusement aux peines des siens, il dit à ces religieux : « Je re-
« garde comme plus précieux que tout l'or et l'ar-
« gent du monde les ossemens de votre père que
« vous suivez volontairement. Par amour pour lui je
« vous accorde même mes faveurs ; je prescris à mon
« chancelier d'avoir soin de vous, de vous emme-
« ner avec lui en vous traitant avec distinction, et
« de vous remettre toutes les offrandes qui seront
« présentées aux saintes reliques jusqu'à ce que vous

« soyez parvenus à Orléans, qui est la capitale de « mon duché. Là je pourvoirai à ce qu'on vous donne « la subsistance nécessaire. »

En conséquence, les moines d'Ouche conçurent parmi les étrangers de favorables espérances; ils reçurent journellement des fidèles une grande abondance de présens; avec l'aide de Dieu, ils furent largement comblés des dons que la nécessité arrachait aux malades, et que la bonne volonté tirait des dévots. Arrivés à Orléans, comme dans toute la ville les maisons se trouvaient occupées par les troupes des guerriers, leurs écuyers et leurs chevaux, les moines se retirèrent avec leurs reliques dans un certain four, et furent forcés d'y passer la première nuit. Les citoyens d'Orléans bâtirent en ce lieu, par la suite, une église en l'honneur de saint Evroul: par les mérites des saints, un grand nombre de guérisons furent divinement accordées aux malades. Le chancelier Herluin était abbé de Saint-Pierre-du-Point. C'est là que, par l'ordre de Hugues-le-Grand, il plaça les vénérables reliques. Alors Raoul de Traci réclama sa part de cette proie et ne voulut pour aucun prix la céder à personne. Ce seigneur, qui était un illustre citoyen de Soissons, était le premier chambellan du duc; il possédait de grands domaines, beaucoup de dignités et de richesses; il était recommandable par sa piété et ses autres vertus. Aussi personne n'osait faire d'injustice à un baron de cette importance. Par une décision générale, les reliques furent apportées et partagées en présence des juges. Comme Herluin était prêtre et abbé des chanoines de Saint-Pierre, et le premier des chapelains de la chapelle du duc, il

garda pour lui la tête et la plus grande partie des os de saint Evroul, un livre, un petit autel recouvert d'or et d'argent, la crosse et la ceinture du saint homme, ainsi que les chartes de donation; il remit le reste du corps à Raoul. Il n'y eut aucune difficulté pour le partage des autres reliques; car les Orléanais choisirent pour eux les os du saint abbé Evremond, et donnèrent à Raoul ceux du moine saint Ansbert. Raoul se rendit en hâte avec un si grand trésor à Rebais, et l'offrit dévotement au monastère de ce lieu, dont il était frère et ami. Les moines de Rebais, revêtus d'ornemens blancs et de soie, vinrent en procession, et reçurent avec joie ces reliques en portant des cierges ardens et des encensoirs fumans. Ils ont conservé respectueusement jusqu'à ce jour ce pieux trésor. Alors Raoul desirant augmenter de ses biens les propriétés ecclésiastiques, fit don de Port-Aunon [1] et de Bonneil [2], et afin que rien ne manquât pour faire les châsses, il donna une grande quantité d'or et d'argent, en récompense de quoi ce baron mérita d'être à sa mort enseveli dans l'église.

Dans de tels changemens, les adorateurs étrangers sont exposés à être trompés; mais comme ils sont pleins de bonnes intentions, ils obtiennent facilement le pardon de cette erreur qui n'a rien de méchant. En effet, ils honorent selon leur pouvoir les reliques qu'ils ont acquises par hasard. Toutefois, dans leurs recherches ils se sont trompés au sujet d'Ansbert, étranger à leur pays, que, dans un enthousiasme exagéré, ils prennent pour le saint du même nom qui fut archevêque de Rouen; mais

[1] *Portus Alnonis.* — [2] *Bonolium.*

j'affirme hardiment une chose sur laquelle de nombreuses recherches ne m'ont laissé aucun doute : c'est que cet Ansbert était le jeune homme d'Ouche qui mourut subitement sans avoir reçu le viatique, et qui fut ressuscité par le bienheureux Evroul : après avoir reçu la communion il se rendit auprès du Seigneur, et fut heureusement reçu à la société des saints. Quant à l'Ansbert de Rouen, il est conservé à Fontenelle avec l'abbé Wandrille et Wulfran [1], archevêque de Sens, où il est journellement honoré par les respects que lui doivent les fidèles. J'ai véridiquement donné ces détails sur le partage du corps de saint Evroul, ainsi que je les ai appris dès long-temps de quelques religieux et de plusieurs vieillards dignes de foi.

Hugues-le-Grand étant mort, son fils nommé Hugues aussi, lui succéda au duché d'Orléans. Quelques difficultés s'étant élevées entre le roi Charles et les grands du royaume, Hugues obtint la couronne et l'a transmise jusqu'à ce jour à ses héritiers. Geoffroi, fils du comte d'Anjou, était le filleul de Hugues : élevé par ses soins, il parvint à l'âge viril et reçut alors de lui les armes de chevalier. Ayant appris à la cour du roi la mort de son père, tout affligé, il réclama du monarque ses droits héréditaires, et demanda instamment qu'on lui donnât quelques parties des os du saint père Evroul, dont il avait souvent vu les miracles lorsqu'il était à Orléans. Hugues, qui aimait beaucoup le jeune homme, lui concéda les biens de son père et lui accorda une partie des reliques de saint Evroul. C'est ainsi qu'il fut le premier qui exposa dans

[1] *Gulfrannus* : Gulfran ou Wulfran.

Angers ces reliques, qui, jusqu'à présent, n'ont cessé de recevoir la vénération des fidèles dans l'église de Saint-Maimbod. Cependant les moines d'Ouche, qui s'étaient expatriés avec le saint corps, trouvèrent, grâce à Dieu, un bon accueil chez leurs hôtes étrangers : ils eurent en abondance le pain et le vin ainsi que le poisson que fournissait la rivière de Loire. Eprouvés ainsi par toutes sortes d'inconstances de la mobile fortune, ils terminèrent leur carrière en France.

Le vieux Ascelin resta dans l'ermitage d'Ouche avec quelques pauvres habitans : il y nourrit son neveu Ascelin, Guilbert de Gacé, Hainon de La Tillaie, et quelques autres jeunes gens; il leur enseigna les lettres communes[1], afin que dans ce lieu ils pussent s'acquitter envers Dieu d'un service journalier. Il convoqua un certain jour tous les ermites répandus autour de lui, leur annonça une fête, et ayant pris jour, il célébra cette solennité selon ses moyens; puis au milieu de la célébration de la messe, il fit au peuple assemblé le sermon suivant :

« Nous devions redouter les menaces de Dieu; « mais écoutant avec un cœur endurci les paroles « qu'on nous adressait, nous en avons fait peu de cas, « jusqu'à ce que, semblables au méchant serviteur, « nous ayons senti la verge de celui qui nous frappe, « et que, profondément affligés de la violence des « coups, nous ayons pleuré et gémi. Autrefois quand « les Danois, qui étaient encore païens, vinrent, sous « la conduite de Hastings, ravager la Neustrie, et, re- « venant de nouveau avec Rollon, partagèrent ses

[1] La lecture.

« fureurs, un grand nombre d'églises furent désolées,
« ainsi que les villes et les places fortes. Quant à nous
« protégés de Dieu, ces retraites sauvages et stériles
« nous dérobèrent à leur vue ; sans danger, mais non
« sans crainte et sans indigence, nous ne fûmes point
« atteints par le glaive de ces brigands féroces. Maintenant, ô douleur ! le temps de la colère est arrivé
« pour nous ; à l'improviste, la vengeance du Créateur descend sur nous et nous enveloppe : les mains
« de ceux même qui nous inspiraient la confiance de
« l'hospitalité nous ont dépouillés de ces saints ossemens qui nous étaient plus chers que toutes les
« richesses. Nous lisons dans les saintes Ecritures
« que le Seigneur rejeta le tabernacle de Silo et qu'il
« livra aux mains des Philistins, c'est-à-dire, des calomniateurs incirconcis, le tabernacle où il avait
« habité parmi les hommes. Il nous arrive maintenant
« un semblable jugement de Dieu. Nous avons perdu
« les corps de ces saints, dans lesquels nous avions
« placé principalement notre espérance ; et comme
« nos compagnons ont suivi chez l'étranger le cercueil de ces pères, nous, peu nombreux et faibles,
« nous sommes restés dans cette inculte solitude. Au
« reste, quoique les Français aient enlevé ces ossemens sacrés, et nous aient dérobé les livres, les
« vêtemens et les autres choses précieuses qui nous
« sont nécessaires, toutefois ils nous ont laissé de
« très-saints tombeaux et de très-saintes cendres ; par
« la faveur de Dieu et pour notre grande consolation,
« ils nous ont malgré eux abandonné d'autres objets
« sacrés qu'ils n'ont pu emporter. Nous devons en
« prendre un grand soin, cacher avec diligence ce

« que l'ennemi nous a laissé, et le conserver avec « respect. Par la miséricorde de Dieu, nous possé- « dons encore un poil de la barbe de l'apôtre saint « Pierre, que le pape de Rome envoya au bienheu- « reux Evroul, pour la dédicace de son église. Nous « connaissons aussi de précieuses reliques qui furent « cachées dans ce temple par nos anciens pères. Je « propose, si vous le trouvez convenable à l'unani- « mité, que nous visitions et retournions tout en ces « lieux, afin de placer les objets précieux en lieu sûr, « à cause des sacrilèges, jusqu'à ce que la révélation « de Dieu les fasse connaître à nos successeurs. »

Comme tout le monde partagea cet avis et lui donna des éloges, le vieillard termina la messe, et l'ayant finie renvoya le peuple avec sa bénédiction, en retenant toutefois les enfans de chœur pour le service de l'encensoir et des cierges. Ensuite il se rendit au tombeau de saint Evroul avec un maçon, fit enlever avec respect la pierre [1] qui le couvrait, ramassa la poussière de sa sainte chair, qui ressemblait à des aromates [2], et en tira plusieurs cassettes et des reliquaires, dans lesquels étaient des objets sacrés avec leurs inscriptions. Ensuite il ordonna aux jeunes gens de se retirer pour aller manger; lui-même, avec le maçon et des ouvriers d'un âge mûr, cacha les reliques dans la muraille de l'église : c'est pour cela qu'il avait renvoyé les enfans, afin qu'ils ne connussent pas son secret. En effet, plusieurs années après, nous avons su d'eux ces choses, mais nous n'avons pu découvrir le lieu où les reliques avaient été déposées,

[1] *Lamina* : pierre plate.

[2] *Tortelli* : des tourneaux, des pastilles.

parce que ceux qui nous faisaient ce récit avaient, comme nous l'avons dit, été écartés au moment du travail.

Ces événemens se passèrent dans le temps du duc Richard Ier, qui gouverna la Normandie pendant cinquante-deux ans. Ce prince, comme on l'a écrit ci-dessus, fut d'abord éloigné de sa patrie et souffrit de grandes tribulations; mais ensuite, avec l'aide de Dieu, ayant triomphé de ses ennemis, il se signala par un grand mérite. Au milieu des plus affreuses tempêtes, le bon vieillard Ascelin demeura dans la vie monastique jusqu'à la décrépitude, et en mourant confia le soin d'Ouche à son neveu Ascelin, qui était clerc. Ce jeune homme, léger et bouillant, se dégoûta de la vie solitaire et d'une manière d'être qui l'éloignait des plaisirs de la vie. Dans l'intention de s'instruire, il passa en France; y ayant trouvé toute sorte de délices, il y demeura près de cinquante ans, et par divers degrés s'éleva jusqu'au sacerdoce. Retenu en France par des plaisirs charnels, fier de ses prospérités continuelles, pendant tout le temps de sa vie jusqu'à sa vieillesse, il oublia tout ce que ses ancêtres lui avaient laissé en Normandie.

Cependant, par la mort ou le départ de ses habitans, Ouche redevint un désert, et les hommes s'en étant retirés, des bois élevés poussèrent dans les oratoires et dans les lieux d'habitation, qui pendant long-temps servirent de repaire aux bêtes féroces. Alors il fut dit dans une vision à un certain prêtre nommé Restold, de la province du Beauvaisis: « Allez à Saint-Evroul dans la Normandie, jouissez-y « d'une longue vie et de tous les agrémens du bon-

« heur. » Cet homme quitta donc son pays natal, erra dans la Neustrie, chercha l'habitation de saint Evroul, mais fut pendant beaucoup de jours sans trouver personne qui pût la lui enseigner. Enfin, parvenu auprès de Montfort [1], il trouva l'ancienne église de Saint-Evroul, et y demeura long-temps dans la persuasion où il était que le céleste oracle lui avait désigné ce lieu pour lui et pour sa postérité.

Un certain paysan du territoire de Bauquencei possédait un taureau nommé Fala, qui, abandonnant souvent son troupeau, courait dans le bois, et quoique long-temps cherché par le maître, par sa famille et par ses chiens, restait introuvable, puis au bout de cinq ou de sept jours reparaissait tout à coup en bon état, lorsqu'on le croyait perdu pour toujours. Cela arrivait souvent, et cet accident était passé en habitude. C'était un jeu pour le voisinage, qui s'en était aperçu, et on laissait au taureau la libre faculté d'aller et de revenir. Quelque temps après, la curiosité des pâtres fut excitée, et l'on s'attacha obstinément à observer les courses de cet animal, que l'on suivit à travers l'épaisseur de la forêt. Pour cette recherche, les pâtres s'adjoignirent un homme habile nommé Duilet, qui, comme les chiens, suivit habilement la trace du taureau, jusqu'à ce qu'il le trouva couché et comme priant devant l'autel de l'apôtre saint Pierre. Les constructions étaient à découvert, excepté dans les points qui étaient enlacés de lierre, et les ruines des anciens édifices s'offrirent aux yeux. Des bois épais s'étaient élevés en dedans et en dehors de ce lieu, qui n'avait pas été habité pendant cinquante ans. En apprenant

[1] Aujourd'hui Saint-Evroul de Mont-Fort.

ces choses, les vieillards les plus chenus se rappelèrent que, comme leurs pères le leur avaient raconté, cette retraite avait été habitée par saint Evroul et par quelques autres hommes qui méprisaient le monde.

Une nouvelle vision apparut à Restold, et lui reprocha de n'avoir pas encore écouté les premiers ordres qu'il avait reçus. Comme ce prêtre demandait avec inquiétude ce qu'il avait à faire pour mieux obéir, il lui fut dit qu'il devait se rendre à Ouche, et y combattre au service de Dieu en suivant les règles de saint Evroul. En conséquence Restold, ayant abandonné son ancienne demeure de Montfort, gagna Ouche, et fut le premier, avec sa femme et son fils Ilbert, qui y fixât alors son habitation.

Il existait en ce temps-là un noble chevalier, nommé Guazson de Montfort, qui, plein de la crainte de Dieu, se proposa pieusement de restaurer toutes les églises de son voisinage qui avaient été détruites soit par la vétusté, soit par la négligence, dans les temps de désastres dont j'ai parlé ci-dessus, et d'appliquer tout son esprit profondément et de tout son pouvoir, ainsi que de tous ses moyens, à cette louable entreprise. En conséquence il restaura à ses propres frais l'ancienne église de l'apôtre saint Pierre, et desira par un tel travail fléchir en sa faveur le Dieu tout-puissant. Un matin, comme son bouvier gardait ses bœufs sur un coteau baigné par la petite rivière de Charentonne, et s'était couché parmi les ruines où croissait une herbe plus abondante, voilà que tout à coup un certain pélerin se présenta devant lui, s'assit comme fatigué des travaux du voyage, et se mit à s'entretenir quelque temps avec lui: « Rendez-

« vous promptement, lui dit-il, auprès de Guazson,
« et dites-lui de venir me trouver en toute hâte. » Le bouvier courut vers son maître, et lui fit part de l'invitation du pélerin; mais Guazson, retenu par la paresse, n'obéit pas à l'ordre, et fit au contraire dire au pélerin par son domestique qu'il eût à se rendre auprès de lui. L'étranger renvoya deux et même trois fois le domestique; mais le chevalier obstiné ne vint pas, retenu qu'il était par je ne sais quelle occupation. Le bouvier étant revenu une troisième fois, et ayant annoncé que son maître ne voulait pas venir :
« Approchez-vous, dit le vieillard, et écoutez attenti-
« vement ce que je vais vous dire. Ce lieu depuis les
« temps anciens a été sanctifié par la bénédiction de
« Dieu; il est très-riche en saintes reliques. » En disant ces mots, le narrateur en cheveux blancs se leva, fit voir au milieu de l'espace l'emplacement de l'autel de sainte Marie, mère de Dieu, et montra vers l'orient celui de la sainte et indivisible Trinité; puis il ajouta au bouvier stupéfait : « Si votre maître était
« venu à moi quand je l'ai envoyé chercher par vous,
« je lui aurais montré un trésor caché au moyen du-
« quel il eût pu rétablir cette antique église. Je lui
« aurais en outre découvert un secret propre à faire
« naître la plus grande joie dans toute la Normandie. »
Le domestique, ayant entendu ces derniers mots, repassa la colline, et fit part à Guazson de ce qu'il avait entendu. Aussitôt celui-ci s'élança sur son cheval, et parvenu au lieu indiqué, n'y trouva plus à son grand regret le porteur de nouvelles qu'il cherchait. Il en résulta qu'il fut très-affligé de sa nonchalance : il demanda avidement au bouvier tout ce qu'il avait appris

sur la sainteté de ce lieu et sur les deux autels. Alors il eut un entretien avec Raoul Fresnel, fils de Turulfe, qui à cette époque était le seigneur de ce lieu; à l'aide de Dieu il s'appliqua à restaurer l'église en l'honneur de Marie toujours vierge. Les ouvriers fouillèrent les anciennes ruines et trouvèrent une grande quantité de pierres qui leur servirent à terminer promptement l'ouvrage commencé. On découvrit là beaucoup de mausolées de nobles personnages où les vieillards assurent qu'on avait enseveli des rois et des évêques que l'on reconnut à certains insignes.

Il se fit en ce lieu, par une faveur divine, un certain nombre de miracles. Un chevalier nommé Hardouin, vit un grand bloc parmi les pierres de l'église; desirant se l'approprier pour son usage, il le fit transporter chez lui, et voulut en faire un réservoir d'eau pour lui et pour ses animaux de service; mais dès qu'il eut commencé à le faire creuser il tomba malade. Pendant sa souffrance, Gunfold de Touquette, chevalier du pays, eut une vision qui l'engagea à faire une visite à Hardouin malade; il l'avertit de faire reporter le saint bloc à son ancienne place, et lui prédit que, s'il ne le faisait pas, il mourrait inévitablement: ce qu'entendant le malade, il réunit aussitôt ses gens, ordonna d'atteler des bœufs à un chariot à quatre roues, et pria instamment qu'on reportât la pierre au saint autel de la Vierge mère. En conséquence la pierre ayant été placée sur la voiture, il s'assit dessus, et ayant remis dans l'asile sacré l'objet qu'il avait enlevé, il confessa son crime, implora la clémence du tout-puissant Adonaï, et fut guéri soudain.

Il s'opéra en ces lieux beaucoup d'autres miracles qui ont été livrés à l'oubli, faute de témoins en ce temps, et qu'on n'a pu écrire par la pénurie d'auteurs, dont alors manquait principalement la Normandie.

Enfin une église ayant été bâtie sur un coteau couvert de bois, le peuple de toute la province conçut beaucoup de joie; le soin, ainsi que le gouvernement de la paroisse, fut confié à Restold du Beauvaisis, tant par Guazson et Raoul que par l'évêque d'Evreux, dans le diocèse duquel elle est située [1].

Dans ce temps-là Guillaume, fils de Giroie, était seigneur d'Echaufour; il apprit l'existence de la fontaine de Saint-Evroul dans la forêt, et de l'ancienne église de l'apôtre saint Pierre sur la petite rivière de Charentonne. Conduit par la curiosité, il visita ces lieux, vit que cet emplacement était propre aux adorateurs de Dieu, le loua respectueusement, y délégua pour prêtre Restold et Ingran, et leur assura une subsistance suffisante sur les revenus d'Echaufour. Par la suite des temps, comme je l'ai amplement raconté dans le troisième livre de cet ouvrage, le couvent d'Ouche fut restauré par ce Guillaume, ses frères et ses neveux, et il reçut une institution régulière par le travail et les soins des moines de Jumiège.

L'an de l'Incarnation du Seigneur 1051, Thierri, moine de Jumiège, prit l'administration de l'abbaye d'Ouche, conduisit pieusement et prudemment son nouveau troupeau pendant huit années, et l'instruisit à marcher dignement dans la loi de Dieu selon la règle de saint Benoît. Ensuite, comme il a été dit précé-

[1] Tout ce passage manque dans le texte imprimé.

demment, il se dégoûta du poids de sa charge, la déposa volontairement, au grand regret des prélats Maurile de Rouen et Hugues de Lisieux, passa à l'étranger par mépris des choses d'ici-bas, et, aspirant à la Jérusalem céleste, essaya de visiter la terrestre. Enfin il mourut dans l'île de Chypre, au sein de l'église de Saint-Nicolas, en face de l'autel, le jour des calendes d'août (1er. août); il mérita d'y être enseveli honorablement par les moines de ce couvent, et acquit beaucoup de renom par les fréquens miracles qui s'y opérèrent dans la guérison des malades. Je lui ai fait aussi une épitaphe héroïque ainsi qu'il suit :

« Thierri gouverna le premier l'église d'Ouche; il enseigna la vertu, qu'auparavant il pratiqua lui-même. Trente ans il supporta les austérités de la vie monacale; et ce fut avec joie qu'il soutint le combat contre Satan. Il exerça durant huit années les fonctions paternelles d'abbé, vivant pauvre au milieu des habitans des bois; il donna des exemples de sa bonté aux enfans de l'Eglise, pour lesquels il écrivit de sa propre main plusieurs volumes. Il entreprit le pélerinage de Jérusalem; il trouva dans Chypre le terme de sa vie et l'asile du tombeau. Le dernier jour de juillet [1] vit mourir celui que le Christ admettra tout glorieux au banquet de son père. »

Les religieux d'Ouche furent profondément affligés de ne pas posséder le corps de leur patron; ils cherchèrent tous les moyens de le recouvrer, et ne purent y parvenir. Quoiqu'ils n'aient pu jusqu'à ce jour accomplir leur desir en cette chose, ils se sont par divers moyens procuré plusieurs reliques, et, par la

[1] Il est dit plus haut que ce fut le 1er. août.

faveur de Dieu, en ont recouvré à différentes époques.

Cependant Foulques, prévôt de l'église d'Ouche, et qui depuis fut fait abbé de Saint-Pierre-sur-Dive, fut envoyé en Brie, pour des affaires particulières, auprès de la comtesse Berthe, par Guillaume-le-Bâtard, roi des Anglais. Alors, par l'intermédiaire d'un certain chapelain de la comtesse, qu'il sut être Normand de nation, et qui était attaché à l'église de Rebais, Foulques obtint une dent de saint Evroul, et à son retour l'apporta au couvent d'Ouche, à la grande satisfaction de tout le monde.

Sous le règne du roi Louis, un certain chanoine de Paris, nommé Fulbert, possédait une des vertèbres dorsales de saint Evroul, qu'un chapelain avait soustraite de la chapelle de Henri, roi des Français, et qu'il lui avait dès long-temps donnée comme un gage de son amitié. Comme Fulbert craignait pour diverses causes de conserver cet os, il alla, par l'entremise de Foulques, prêtre de Maulle, trouver Guillaume de Montreuil, qui en était prieur, et lui remit les reliques pour les porter à l'église d'Ouche. Celui-ci, plein de joie, reçut le présent, et s'acquitta de sa commission le plus tôt qu'il lui fut possible. Pendant qu'il voyageait en hâte, il éprouva l'assistance du saint père Evroul. En effet, ce prieur prit sans le savoir dans ses alimens un poison qui, dès qu'il fut à cheval, se répandit dans ses membres et dans ses entrailles. Sentant que la mort était voisine de son cœur, plein de crainte, il s'adressa à Dieu, et le pria d'avoir pitié de lui par les mérites de saint Evroul. Ayant fait des prières et des vœux, il vomit le poison, et, prompte-

ment guéri, il rendit grâces à son sauveur ; il offrit, plein de joie, les reliques au couvent d'Ouche, et les fit décemment renfermer dans une châsse d'argent.

L'an de l'Incarnation du Seigneur 1130, Guérin, septième abbé d'Ouche, se rendit à Rebais, où il avait entendu dire que l'on conservait la moitié du corps de saint Evroul. Deux moines partirent avec cet abbé. C'étaient Odon de Montreuil et Guérin de Seès, qui l'accompagnèrent pour rechercher les restes du fondateur, et qui rencontrèrent beaucoup de difficultés. En effet, Natal, abbé de Rebais, était absent, et le couvent ne voulut les recevoir que comme des ennemis, et non pas des hôtes. Cependant le bon desir qu'ils avaient ne faisait que s'accroître, et les poussait de plus en plus vers le résultat qu'ils cherchaient. L'abbé Guérin ayant renvoyé ses deux compagnons, et déposé son habit de prélat, gagna Rebais par un chemin très-difficile, et courant à cheval comme un pauvre moine, ne rougit pas d'être rencontré par les voyageurs ; il chercha obstinément l'abbé Natal, et se rendit d'abord à Rônai [1] à la cour du comte Thibaut. Le second jour, il alla trouver l'abbé, et, sans lui dire qui il était, lui fit part de ce qu'il cherchait. Natal lui annonça qu'il voulait aller à Clairvaux, et consentit à l'y conduire avec lui s'il voulait. En conséquence, tous deux partirent avec leurs domestiques pour Clairvaux ; ils furent bien reçus par les frères de ce couvent, qui s'appliquent à suivre tout-à-fait à la lettre la règle de saint Benoît [2]. Ils se présentèrent au seigneur Bernard, père de ce monastère, eurent avec lui

[1] *Ruginiacum* : Rônai ou Revigni.

[2] *Voyez* ci-après vers la fin du liv. VIII.

un entretien, et, lui ayant fait plusieurs questions, trouvèrent en lui une grande sagesse. Il parla éloquemment des saintes Ecritures, et satisfit à tous leurs vœux et à toutes leurs demandes. Quand il eut entendu l'affaire qui concernait les moines d'Ouche, il seconda avec bonté l'abbé Guérin, et adressa au couvent de Rebais des lettres d'exhortation. Ensuite l'abbé Guérin, étant parti avec l'abbé Natal, trouva Odon et Guérin pleins de joie, et devenus chers et agréables à leurs frères de Rebais. Ces deux religieux étaient prudens, affables et modestes, autant qu'instruits dans la double érudition des lettres sacrées et profanes. Quoique tous deux excellassent en éloquence et en science, cependant Odon, dans la ferveur de sa charité, cherchait par tous les moyens possibles à placer Guérin au dessus de lui-même. En effet, ce Guérin avait beaucoup de grâces et de sagesse lorsqu'il prêchait la parole de Dieu; pendant les huit jours de l'hospitalité qu'il reçut à Rebais, il fit, à l'invitation du prieur Amauri, des exhortations publiques dans le cloître, et se concilia ainsi la bienveillance de tout le couvent, où il fut regardé, non plus comme un ennemi, mais comme un ami fidèle.

L'abbé Guérin remit la lettre du vénérable abbé Bernard, que le couvent de Rebais accueillit bien, et dont il se détermina à exécuter de bonne grâce l'invitation. Par la permission de Dieu, Etienne, évêque de Paris, et Bouchard, évêque de Meaux, se trouvaient à Rebais; ils en engagèrent instamment les moines à combler de joie leurs frères d'Ouche, en leur prodiguant le nectar de la charité. En conséquence, de l'aveu de tout le monde, les évêques fixèrent un jour

où l'on tirerait de leurs châsses les reliques de plusieurs saints qui s'y trouvaient; où l'on rassemblerait le peuple du pays pour être témoin de cette cérémonie, dans laquelle il recevrait avec beaucoup de bénédictions les joies de la confirmation, afin qu'ensuite les religieux d'Ouche reçussent ce qu'ils desiraient, et pussent s'en retourner chez eux.

Cependant l'abbé Natal changea d'avis, et inquiéta les moines d'Ouche par son inconstance astucieuse, en leur disant qu'il ne livrerait jamais les objets que Thibaut avait donnés au couvent, sans la permission de ce comte. En conséquence, de l'avis commun, Odon fut envoyé en Normandie auprès de ce prince, qui s'y était rendu pour avoir un entretien avec le roi Henri, son oncle. Le moine, obéissant, entreprit ce voyage difficile, et, recherchant le comte, arriva à Vernon, et commença par découvrir son secret au roi, afin d'obtenir son assistance. Ce monarque lui promit de le seconder, et pria le comte son neveu de satisfaire les moines. Le comte se rendit aux prières de son oncle, et fit parvenir son ordre aux moines de Rebais, par l'entremise de son sénéchal André, qui, le jour où l'on exposa les reliques, resta à Coulommiers, château du comte Thibaut. C'est là que l'abbé d'Ouche, Guérin de Seès, et André de Coulommiers se rendirent auprès du sénéchal. Dès qu'il les vit, il les reçut de bonne grâce, se recommanda à leurs prières, leur fit part de la permission du comte, et leur annonça qu'il l'avait nommé à cet effet son délégué et son mandataire. Alors l'abbé Guérin retourna avec ses compagnons à Rebais; dès que l'abbé Natal connut la permission donnée par le comte, il se re-

pentit d'avoir tant tourmenté les moines d'Ouche, et leur accorda leur demande. En conséquence le prieur Amauri réunit le matin tous les moines, les conduisit à l'église avec les députés d'Ouche, et se rendit avec eux en procession au lieu où étaient déposées les reliques. On ouvrit le vase d'argent qui contenait celles du bienheureux Evroul, on en tira respectueusement ces restes, et l'on trouva son bras droit avec un coffret rempli de fragmens d'os. Ensuite les moines d'Ouche retournèrent en Neustrie, et arrivèrent dans leur couvent le 26 mai. Une grande multitude de personnes de l'un et de l'autre sexe se réunit au nombre de quatre mille, alla au-devant des députés pour recevoir les bienfaits d'un si grand patron, et se mit en prières pour tâcher d'obtenir son intercession auprès de Dieu. Les malades, accablés de la douleur de diverses infirmités, accourent de leur côté, et demandent au Très-Haut, par les mérites du bon père Evroul, un remède à leurs afflictions : la plupart ayant obtenu leur demande rendent grâces au ciel, et chantent dévotement ses louanges. Les habitans du pays reçurent beaucoup de bienfaits de Dieu, et se félicitant à bon droit, se réjouirent et se confièrent dans les mérites de saint Evroul.

Un certain homme, originaire de la Bretagne, nommé Goisfred, habitait le Corbonnois; il avait, disait-on, commis dans sa jeunesse beaucoup de rapines et de brigandages; mais, quelque temps après, par l'inspiration de Dieu, il avait salutairement changé de conduite. En effet, il épousa une femme légitime nommée Hildeburge, aux bons avis de laquelle il se rendit : il se sépara de ses satellites barbares et meur-

triers, et par le travail des mains, se procura ce qui lui était nécessaire. Il parvint même à faire des aumônes avec les biens qu'il avait gagnés à la sueur de son front; il les distribuait aux pauvres, aux clercs, aux ermites et aux moines, et leur donnait le superflu du gain de tous ses travaux, dont il ne se réservait que l'absolu nécessaire pour sa nourriture et celle des siens. Cet homme rechercha la société des moines d'Ouche, et devenu leur frère en Jésus-Christ, il observa fidèlement la fraternité qu'il avait contractée. Aux principales fêtes des saints, il venait au couvent; mais connaissant bien les préceptes de la loi, il ne voulait pas visiter les frères les mains vides.

Un certain jour, deux ans avant la mort du roi Henri, il arriva un événement surprenant : dans la nuit de la Nativité des Innocens, il tomba à l'improviste une neige si considérable qu'aucun homme de cet âge n'en avait vu autant, et n'avait entendu dire pareille chose à ses instituteurs. En effet, elle ferma l'accès des maisons, couvrit la surface des routes, égala les vallons aux montagnes, étouffa les oiseaux et les quadrupèdes, fit périr même beaucoup d'hommes, et ferma complètement en ce jour l'entrée des églises à d'innombrables fidèles. Dans une telle intempérie de l'air, Goisfred se leva, brava la masse des neiges, chargea un cheval de pain de froment, et, conduisant avec lui son fils, alla en toute hâte à la solennité de la fête de saint Evroul. Quand il fut parvenu à une certaine rivière que l'on appelle la Rîle, il ne put la traverser parce qu'il n'y avait pas de pont, et que les eaux étaient très-grosses. Dans les angoisses

de la crainte et du saisissement, il éleva ses soupirs vers le Dieu de clémence, et le pria de l'assister. Enflammé d'un pieux desir, il éprouva aussitôt la divine assistance, et se trouva sur la rive opposée, seul et sans conducteur visible; il s'aperçut que son fils ainsi que le cheval et la charge étaient restés de l'autre côté. Ensuite son fils, qui peut-être ne l'égalait ni en foi ni en mérite, entra tout effrayé dans l'eau jusqu'au nombril, tira après lui le cheval chargé de pains, et, quoiqu'avec difficulté, passa sain et sauf. Le pain, qui était destiné aux serviteurs de Dieu, plongea dans l'eau, mais il n'en fut point atteint, et ne reçut aucune humidité. C'est ainsi que la subsistance des serviteurs du Christ fut sauvée divinement, et, par un miracle, retirée sèche du milieu des eaux. A la fin, le père et le fils parvinrent au lieu de leur destination. Il raconta, plein de joie, à quels dangers des chemins et des flots il avait échappé, et attribua son salut aux mérites de saint Evroul, dont il venait chômer la fête. Beaucoup de personnes, qui s'étaient réunies en cet endroit pour cette solennité, ayant entendu ce récit, glorifièrent le seigneur dieu Sabaoth, qui soutient toujours les siens.

Alors l'abbé Guérin gouvernait le couvent d'Ouche; il aimait beaucoup Goisfred à cause de la grande dévotion dont il était animé envers Dieu, et l'honorait respectueusement. Guérin était fervent pour le culte divin, et, par des exercices assidus, témoignait sa grande piété. Il rendait beaucoup d'honneurs aux hommes religieux; il les respectait, et s'attachait de tout son cœur aux bonnes études; quoiqu'il fût profondément versé dans la connaissance des lettres,

il avait beaucoup d'humilité, et, sans se prévaloir de la dignité d'abbé, il s'empressait avidement de remplir divers services qui regardent les jeunes gens, et comme s'il eût été de leur âge, s'en acquittant avec joie, il donnait à ses subordonnés un exemple digne d'éloges. De stature médiocre, il était mince et maigre : aussi, plein d'agilité, il s'empressait aux travaux utiles, vu qu'il n'était incommodé par aucun embonpoint. Dans son humilité, il recevait des autres avec empressement les paroles de la doctrine et de l'instruction; souvent il demandait diligemment à ses égaux, et même à ses inférieurs, des choses qu'il connaissait mieux qu'eux, et, comme un disciple, il les écoutait humblement. Dans la discussion des leçons de la divine loi, il montrait beaucoup d'éloquence, et, dissertant avec lucidité, il éclaircissait les passages les plus obscurs. Adolescent de près de vingt-quatre ans, il embrassa la vie monastique, dans laquelle il combattit quarante-quatre ans pour le souverain monarque, et mit au jour, dans des vers métriques, dans d'éloquentes épîtres, et dans d'autres ouvrages, les fruits de son esprit pénétrant et de ses soigneuses méditations. Je vais insérer dans ce livre un miracle que je tire de ses écrits, qu'il avait appris lui-même étant en Angleterre à Thorney avec l'abbé Robert, et qu'il mit par écrit, à la prière de l'évêque d'Ely et de tout le couvent. Voici le texte de la lettre que le prélat écrivit à ce sujet :

« A tous les fils de la sainte Eglise, principalement « à ceux qui sont soumis aux préceptes de la règle « de l'excellent père Benoît, Hervé, comme le moin- « dre serviteur des serviteurs de Dieu, ministre in-

« digne de l'église d'Ely, salut. Ce qui est bien com-
« mencé doit parvenir à une bonne fin. Nous voulons
« faire connaître, à la louange et à l'honneur de saint
« Benoît, patron des moines, un événement nouveau
« qui nous a paru digne d'être rapporté, parce qu'il
« sera justement agréable à ceux qui l'entendront,
« utile à ceux qui le retiendront, et servira même
« peut-être à ceux qui ne le connaissent pas encore.

« Du temps de Henri, roi des Anglais et duc des
« Normands, l'an seizième de son règne en Angle-
« terre, et le dixième de son duché en Normandie,
« notre église possédait un homme, nommé Brics-
« tam, dans le village que l'on appelle Catriz. De
« l'aveu de ses voisins, il n'avait jamais injustement
« nui à personne; respectant le bien d'autrui, il se
« contentait pacifiquement du sien. Ni très-riche, ni
« très-pauvre, il se tenait honnêtement lui et sa fa-
« mille dans une médiocre aisance, selon l'usage des
« laïques. Il prêtait, mais sans usure, de l'argent à
« ceux de ses voisins qui en avaient besoin; mais,
« à cause de l'infidélité de quelques-uns, il se
« faisait donner des gages par ses débiteurs. Ainsi
« il se tenait à une si juste distance des deux ex-
« trêmes qu'on ne pouvait le regarder ni comme
« meilleur que les bons, ni comme plus mauvais que
« les méchans. Se croyant tranquille de tous côtés,
« et ne pensant pas qu'il pût être haï de personne,
« inspiré par la grâce de Dieu, comme le résultat de
« l'événement le prouva, il eut le desir de s'enchaî-
« ner par les liens de la règle de saint Benoît, et de
« prendre les insignes de son habit. Que dirai-je de
« plus? Il vint dans notre couvent, construit en l'hon-

« neur de l'apôtre saint Pierre et de sainte Ethel-
« dride, il implora la miséricorde des moines, et
« promit de se mettre, lui et ses biens, en leur posses-
« sion. O douleur! le malin esprit, par la jalousie du-
« quel Adam fut chassé du paradis, ne cessera jamais
« de nuire à sa postérité, jusqu'au dernier homme
« qui doit naître. Mais Dieu, qui dispose tout avec
« miséricorde et bonté, tire dans sa toute-puissance
« le bien des maux, et de ce qui est bien des choses
« meilleures encore. Plusieurs personnes ayant eu
« connaissance de ce projet (car Bricstam, sans avoir
« une très-grande réputation, était cependant assez
« connu), un certain ministre du roi Henri, spécia-
« lement esclave de Satan, accourut armé de la dent
« des loups.

« Or, pour que vous sachiez quel était cet homme,
« il faut que nous fassions une légère digression. Il
« s'appelait Robert : son surnom était Malarteis que
« nous rendons avec raison en latin par *Malus ar-*
« *tifex* (mauvais ouvrier). Il n'avait, en effet, d'autre
« occupation que de chercher à nuire à tout le monde,
« aux moines, aux clercs, aux chevaliers, aux paysans
« et aux hommes de tous les rangs, vivant soit pieu-
« sement, soit autrement. Pour qu'on ne m'accuse
« pas de mentir, partout où il pouvait étendre sa mé-
« chanceté, il se comportait ainsi qu'il suit : il accusait
« également chacun selon son pouvoir, et travaillait
« de toutes ses forces à lui faire tort. Nuisant ainsi,
« tantôt à quelqu'un, tantôt à beaucoup de gens, on
« le comptait au nombre de ceux dont on dit : ils se
« réjouissent quand ils font le mal, et ils triomphent
« dans les mauvaises actions. S'il ne pouvait condam-

« ner d'après la vérité, il devenait menteur et père « de la fausseté par le moyen du diable, qui parlait en « lui. Comme, depuis son enfance, personne n'avait « demeuré assidûment auprès de cet homme, on n'a « pu, je ne dis pas écrire, mais même rapporter les « crimes de ce scélérat, qu'on appelait avec raison « Mille-œuvres [1]. Revenons à ce que nous avons « commencé.

« Ayant appris, comme nous l'avons dit, que Bricstam voulait prendre l'habit de la religion, Robert, « suivant la doctrine de son maître, qui toujours ment « ou trompe, arriva dans notre couvent. Prêt à pro- « férer le mensonge, c'est par le mensonge qu'il « commença à nous parler ainsi : — Apprenez que ce « Brisctam est un voleur, qu'il recèle l'argent même « dérobé au roi, et que, comme il ne peut pour un « tel crime éviter d'être mis en jugement et d'être « puni, il cherche à se faire moine sans autre desir « de salut. En effet, il a trouvé un trésor caché qu'il a « enlevé à la dérobée, et qui lui sert à exercer l'usure. « Coupable de grands crimes, c'est-à-dire de l'usure « et du vol, il redoute la présence du roi et des juges. « C'est pourquoi je viens vous trouver par l'ordre du « roi, et vous défendre d'oser recevoir cet homme « dans votre couvent.

« Instruits ainsi de la défense du roi, et craignant « d'encourir sa colère, nous ne voulûmes pas admet- « tre Bricstam. Que dirai-je de plus? Envoyé sous « caution, il fut traduit en jugement. Raoul-le-Bas [2] « siégea sur le tribunal ; on assembla tous les nota- « bles de la province à Huntington, comme c'est

[1] *Mille-artifex*. — [2] *Bassus* : Le Bas ou Basset.

« l'usage en Angleterre ; moi-même, Hervé, j'assistai « au jugement avec les abbés Renaud de Ramsay et « Robert de Thorney, ainsi qu'avec plusieurs clercs et « plusieurs moines. Pour ne pas trop m'étendre je « vous dirai que l'accusé se présenta avec sa femme, « et que l'on renouvela l'accusation des crimes qui « lui étaient faussement imputés. Il ne niait pas ce « qu'il avait fait, mais il ne pouvait convenir de ce « dont il n'était pas l'auteur; il fut accusé de men- « songe, et il devint un objet de dérision parce qu'il « était gros : il était pourtant d'une taille médiocre, et « avait, à vrai dire, une figure honnête. Après l'avoir « injustement accablé d'outrages, on le jugea comme « Suzanne, et l'on décida que lui-même ainsi que tout « ce qu'il possédait serait livré à la puissance du roi. « Après ce jugement, comme il était forcé de re- « mettre tous ses biens, il livra tout ce qu'il avait de « disponible, et il indiqua où il avait placé ce qui « manquait, et quels étaient ses débiteurs. Comme « on voulait le contraindre de remettre et d'indiquer « beaucoup plus de choses, il répondait en langue « anglaise : *Pat min lauert Godel mihtin hicsege* « *sod;* c'est-à-dire : — Mon seigneur, le Dieu tout- « puissant, sait que je dis la vérité. — Ayant souvent « répété ces paroles, il n'ajoutait rien autre chose. « Après avoir mis en évidence tout ce qu'il avait, on « apporta des reliques. Comme il devait jurer sur « elles, il s'adressa ainsi à sa femme : — Ma sœur, par « les liens de la charité qui nous unissent, je vous « adjure pour que vous ne me laissiez pas parjurer, « car je crains beaucoup plus la perte de mon ame « que les tourmens du corps. En conséquence, si

« votre conscience vous reproche quelque chose, ne « différez pas de le manisfester. Notre ennemi spirituel desire plutôt la damnation des ames que le déchirement de la chair. — Elle répondit à son mari : « — Seigneur, au delà de ce que vous avez déclaré, « je ne possède rien que quinze sous et deux anneaux « pesant quatre deniers. Après les avoir livrés, cette « femme courageuse ajouta : — Mon cher mari, vous « pouvez maintenant jurer en sûreté. Ensuite, con- « firmant par le témoignage de ma conscience que « vous avez dit la vérité, je porterai, si vous l'or- « donnez, en présence de tous ceux qui voudront « le voir, un fer chaud dans ma main nue. — Que « dirai-je de plus ? Bricstam jura; puis, mis aux fers « et conduit à Londres, il fut renfermé dans un ob- « scur cachot. Là, resserré fortement et d'une ma- « nière outrageante dans des chaînes de fer d'un poids « excessif, il souffrit long-temps les tourmens de la « faim et du froid. Dans une telle misère, en proie « aux plus trises besoins, il implorait, selon son pou- « voir et sa science, l'assistance divine. Toutefois il « craignait de ne pouvoir rien obtenir par ses mérites « qu'il croyait très-faibles, ou pour mieux dire, tout- « à-fait nuls. D'un cœur déchiré et d'une voix éplo- « rée, il invoquait sans cesse, autant qu'il le pouvait, « saint Benoît, duquel, comme nous l'avons dit, il « avait fait vœu d'embrasser la règle, et la sainte « vierge Etheldride, dans le couvent de laquelle il « avait eu le projet de se faire recevoir. Cinq mois « entiers, gémissant dans les ténèbres, accablé et « resserré par le fer, tourmenté par le froid, fatigué « par la faim, il supporta sa misérable vie, lui qui

« certainement et à mon estime eût aimé mieux « mourir que vivre si malheureux. Voyant qu'il était « complètement privé de tout secours humain, il ne « cessait par ses continuels gémissemens, ses sou- « pirs, ses sanglots et ses larmes, d'invoquer cons- « tamment, de cœur et de bouche, et saint Benoît et « sainte Etheldride. Qu'ajouterai-je? Une certaine « nuit, comme on sonnait dans la ville les cloches « pour appeler aux laudes nocturnes, et que resté à « jeûn depuis trois jours, indépendamment de ses « autres angoisses, Bricstam était presque défaillant « dans son cachot, et désespérant entièrement de « pouvoir soutenir son corps, d'une voix lamentable « il répétait les noms des saints, Dieu, clément et « miséricordieux, qui ne cesse d'être la source iné- « puisable de toute bonté, qui ne dédaigne aucun « homme affligé par le malheur, et ne fait acception « de personne pour la puissance et les richesses, ac- « corda enfin sa miséricorde à celui qui l'implorait, « après l'avoir tant desirée dans la constance de ses « vœux; et Dieu ne l'avait différée que pour la faire « aimer davantage en l'accordant. Aux prières de « Bricstam apparurent saint Benoît et sainte Ethel- « dride, avec sa sœur sainte Sexburge. Le prison- « nier, effrayé de la lumière extraordinaire qui pré- « cédait les saints, couvrit ses yeux avec sa main. Les « saints s'étant approchés avec leur lumière, sainte « Etheldride parla la première. — Pourquoi, Brics- « tam, dit-elle, nous invoquez-vous tant de fois dans « vos larmes? Pourquoi par tant de cris cherchez- « vous à nous attendrir? — Le prisonnier dès long- « temps affaibli par la faim, recouvrant maintenant

« la plénitude de ses sens, et comblé de joie par un « si grand miracle, ne pouvait faire aucune réponse. « Alors la sainte ajouta : — Je suis Etheldride, que « vous avez tant invoquée; voici saint Benoît, sous « l'habit duquel vous aviez fait vœu de servir Dieu, « et dont vous avez tant de fois réclamé le se- « cours. Voulez-vous être mis en liberté? — En « entendant cette voix, Bricstam sentit renaître ses « esprits, et comme se réveillant d'un songe, il dit : « — Madame, si je peux vivre par quelque moyen, « je voudrais sortir de cet exécrable cachot; mais « je me vois accablé de tant de tourmens, qu'après « avoir perdu toutes les forces du corps, je ne sau- « rais plus désormais concevoir l'espérance de sortir « de ce lieu. — Alors la vierge sainte s'étant tournée « vers saint Benoît, lui dit : — Saint Benoît, pourquoi « ne faites-vous pas ce qui vous a été ordonné par le « Seigneur? — A ces mots, le vénérable Benoît mit la « main sur les fers et les brisa de toutes parts : il les « tira si bien des pieds du prisonnier enchaîné, que « celui-ci ne s'en aperçut nullement, et que le saint « parut les avoir rompus plutôt par ses paroles que « par ses actions. Quand il les eut détachés, il les jeta « par terre comme indigné, et en frappa si fortement « la poutre qui soutenait le plancher de la prison, « qu'il y fit une assez grande ouverture. A ce bruit « violent, les gardes effrayés, qui étaient couchés sur « le plancher, furent tous réveillés dans la crainte « qu'ils avaient que les prisonniers n'eussent pris la « fuite; ils allumèrent des flambeaux et coururent « en toute hâte au cachot; trouvant les portes en- « tières et fermées, ils se servirent de leurs clefs

« pour entrer. Voyant en liberté celui qu'ils avaient « enchaîné, ils furent frappés d'un grand étonne- « ment. Ils firent des questions sur le grand bruit « qu'ils avaient entendu, et sur celui qui avait brisé « ses fers. Un autre prisonnier voyant que Bricstam « ne parlait pas, répondit en ces termes : — Je ne sais « quelles personnes sont entrées dans ce cachot avec « une grande lumière, et se sont entretenues longue- « ment avec cet homme ; mais demandez-lui à lui- « même qui sait mieux que nous tout ce qu'elles « lui ont dit ou fait.

« Les gardes s'étant tournés vers Bricstam lui parlè- « rent ainsi : — Dites-nous ce que vous avez entendu « ou vu. Bricstam répondit : — Saint Benoît et sainte « Etheldride avec sa sœur Sexburge se sont présentés « ici, et ont fait tomber les fers de mes pieds. Si vous « ne m'en croyez pas, croyez-en du moins vos yeux. « — A la vue de ce miracle, dont ils ne pouvaient « douter, les geôliers allèrent, dès qu'il fut jour, l'an- « noncer à la reine Mathilde, qui était alors à Lon- « dres. Cette princesse envoya à la prison Raoul-le- « Bas, qui avait fait juger Bricstam, et qui prétendait « que ce qui s'était passé était l'effet de la magie. « Descendu dans le cachot, il se mit à parler d'une « manière dérisoire, comme il l'avait fait auparavant. « — Que faites-vous, dit-il, Bricstam ? Est-ce que « Dieu vous a parlé par ses anges ? Est-il descendu lui- « même auprès de vous dans ce cachot ? Contez-moi « quels sont vos maléfices. — Le prisonnier, comme « s'il eût été mort, ne fit aucune espèce de réponse. « Alors Raoul voyant comment les fers avaient été « brisés, apprenant par le compagnon de captivité de

« Bricstam qu'il s'était présenté trois personnes, qui
« avaient pénétré dans le cachot avec de la lumière,
« informé des paroles qu'elles avaient proférées et du
« bruit qu'elles avaient fait, considérant que toutes
« ces choses avaient indubitablement eu lieu par or-
« dre de Dieu-même, se mit à pleurer abondamment.
« Il se tourna vers Bricstam, et lui dit : — Mon frère,
« je suis le serviteur de saint Benoît et de la sainte
« vierge Etheldride; pour l'amour de ces bienheu-
« reux, parlez moi. — Le prisonnier répondit : — Si
« vous êtes le serviteur de ces saints, vous êtes le bien
« venu ; les choses que vous voyez ou que vous m'ap-
« prenez m'être arrivées sont vraies et ne sont point
« l'effet de la magie. — Raoul s'étant fait remettre cet
« homme, le conduisit, plein de joie et les larmes
« aux yeux, en présence de la reine et de beaucoup
« de barons qui composaient sa cour. Cependant le
« bruit de cet événement, plus rapide que l'oiseau,
« parcourant toute la ville de Londres, parvint aux
« oreilles de presque tous les citoyens. De toutes
« parts leurs cris s'élèvent vers le ciel, et tous, sans
« distinction de sexe ni d'âge, bénissent le nom du
« Seigneur. Ils volent à la cour où ils avaient appris
« que le prisonnier venait d'être conduit ; la plupart
« répandent des larmes de joie; les autres restent
« dans l'admiration de ce qu'ils voient ou de ce qu'ils
« entendent. Quant à la reine, remplie d'alégresse,
« car elle était bonne chrétienne, à cause de la nou-
« veauté d'un si grand miracle, elle ordonna de
« sonner les cloches dans tous les monastères de la
« ville, et à tous les ecclésiastiques, de quelque ordre
« qu'ils fussent, de se ré unir pour chanter les louanges

« divines. Comme Bricstam, rendant à Dieu de pieuses
« grâces dans l'abondance de la joie que lui causait
« sa libération, visitait toutes les églises de la ville,
« une grande affluence le suivait et le précédait dans
« les rues, et chacun desirait le voir comme un
« homme nouveau. Etant entré dans la basilique de
« Saint-Pierre, que l'on appelle en anglais West-
« minster, Gislebert, abbé de ce couvent, homme
« très-savant dans les lettres libérales et divines,
« sortit du couvent et marcha processionnellement
« au devant de lui avec tous les moines et toutes les
« cérémonies de l'église. Il disait : — Si l'on doit rece-
« voir avec pompe dans l'église les reliques de quel-
« que mort, à plus forte raison nous devons admettre
« honorablement de vivantes reliques, c'est-à-dire,
« cet homme qui se présente ici. En effet, placés
« dans cette vie fragile, nous doutons par rapport
« aux morts où se trouve leur esprit, tandis que nous
« ne pouvons l'ignorer pour cet homme, que Dieu,
« qui ne fait rien injustement, a visité et délivré en
« présence des vivans.

« Quand on eut rendu à Dieu, selon son pouvoir
« et autant qu'on crut devoir le faire, les hommages
« qui lui étaient dus pour cette libération, la reine fit
« conduire Bricstam avec de grands honneurs à l'é-
« glise de la sainte vierge Etheldride, dans l'île d'Ely.
« Tout le couvent des moines, et moi, nous allâ-
« mes processionnellement au devant de lui avec des
« cierges et des croix, et en chantant *Te Deum lau-
« damus!* Quand nous l'eûmes introduit avec pompe
« dans l'église, comme il convenait, après avoir cé-
« lébré les louanges de Dieu, nous lui remîmes l'ha-

« bit monastique qu'il avait long-temps desiré, en
« l'honneur de saint Benoît, son libérateur. Nous ex-
« posâmes, suspendus dans notre église, à la vue du
« peuple, comme témoignage d'un si grand miracle,
« les fers dont il avait été enchaîné, afin d'honorer
« saint Benoît, qui les avait brisés, et la vierge Ethel-
« dride, qui l'avait assisté dans cette sainte opéra-
« tion; on les y a vus suspendus pendant long-temps,
« afin qu'ils rappelassent le miracle. »

Nous avons eu le desir de faire connaître aux enfans de la sainte Eglise ces œuvres du vénérable père Benoît, non qu'il n'en ait fait de plus grandes, mais parce que celles-ci sont récentes et de notre temps, et qu'elles paraissent merveilleuses en Angleterre. Personne ne doit s'étonner, au sujet de notre bienheureux père Benoît, s'il a opéré des choses grandes et hors de prix, puisqu'au témoignage du pape Grégoire, il doit être égalé à Moïse pour avoir fait jaillir une source du sein d'un rocher; à Elie, pour avoir obtenu l'obéissance d'un corbeau; à Elisée, pour avoir rappelé une pièce de fer du fond de l'abîme; et à saint Pierre, pour avoir fait marcher par son ordre un de ses disciples sur les eaux. Benoît, comme tout le monde sait, se montra prophète en prédisant l'avenir, apôtre en opérant des miracles, et pour tout dire en peu de mots, il fut plein de l'esprit de tous les justes. Puisque, sans aucun doute, nous savons qu'il obtient du Seigneur tout ce qu'il veut, restons joyeusement à son service, sachant qu'à sa prière nous ne serons jamais privés du denier qui nous sera dû. Si saint Benoît ne refuse pas son assistance à celui qui fait vœu d'être

moine dans son ordre, quel secours ne donnera-t-il pas à ceux qui déjà sont volontairement enchaînés par les liens de sa règle ? Il a clairement manifesté, par beaucoup de preuves évidentes, que, comme un bon maître, glorifié dans les cieux par le Seigneur, il ne cesse d'intercéder pour les disciples qui l'implorent tous les jours, et les secourt efficacement dans leurs nécessités. Nous donc qui nous sommes soumis au joug léger du Christ, et qui, travaillant dans sa vigne, supportons le poids du jour et de la chaleur, constans et persévérans, nous devons être assurés, dans la bonté de Dieu, que le Seigneur tout-puissant nous protégera et nous sauvera par les mérites et les prières de notre maître puissant en miracles. C'est pourquoi nous devons prier de tous nos efforts le Créateur de toutes choses, afin qu'il nous fasse sortir de la Babylonie et du pays des Chaldéens, afin qu'il nous conduise à Jérusalem par l'observance de ses préceptes, et que, pour y chanter ses louanges, il nous place à jamais dans la compagnie des citoyens célestes[1], lui qui est le Dieu tout-puissant et miséricordieux; lui qui vit et règne aux siècles des siècles. Ainsi soit-il!

Jusqu'à ce moment discourant sur diverses matières, je suis fatigué d'écrire, et vais maintenant finir ici le sixième livre de l'histoire ecclésiastique. Dans un autre volume, avec l'aide de Dieu, j'ai déjà terminé sept livres dans lesquels j'ai rapporté beaucoup de choses sur la mort du roi Guillaume et sur ses trois fils; j'y ai ajouté l'expédition de Jérusalem,

[1] Nous avons encore restitué ici un assez long passage qui manquait à l'imprimé.

et les divers événemens arrivés de notre temps. Comme Dieu, tout-puissant Créateur, en a agi depuis le commencement, de même il dispose admirablement le cours des siècles, il instruit les esprits dociles des enfans de la terre, il les éloigne des pernicieux penchans de leurs infirmités, et les porte à de meilleures inclinations par le récit des actions mémorables. En effet, par la chute des puissans, par l'élévation des faibles, par la damnation des réprouvés, et par le salut des justes, le genre humain reçoit de continuelles instructions, afin que, par une exécrable attaque contre Dieu, il ne soit pas exposé à devenir profane; mais pour qu'il craigne toujours le jugement de Dieu, pour qu'il chérisse toujours son empire, pour qu'il évite le crime de la désobéissance, et qu'il offre constamment un service fidèle au Père, au Fils et au Saint-Esprit, seul Dieu, roi des siècles, maître de toutes choses, qui vit et règne pendant l'infinité des temps. Ainsi soit-il!

Vierge Mère, porte des cieux, sers de guide à tous les hommes, et par ta bonté soulage-les des peines infinies qui les accablent.

AU LECTEUR.

*Arma, duces, monachos, si quæris, presbyterosque,*
*Hæc tibi Vitalis pars ea quarta dabit.*

Si vous voulez connaître ce qui concerne les guerres, les capitaines, les moines et les prêtres, la quatrième partie de Vital vous l'indiquera.

# TROISIÈME PARTIE.

**Dans laquelle on rapporte beaucoup de choses relatives à la mort du roi Guillaume et à ses trois fils, ainsi que l'expédition de Jérusalem et divers événemens contemporains.**

## LIVRE SEPTIÈME.

L'an de l'Incarnation du Seigneur 688, Pepin l'Austrasien [1], maire du palais royal, s'éleva à l'empire des Francs.

L'an du Seigneur 711, Childebert, roi des Francs, mourut.

L'an du Seigneur 712 [2], Pepin-le-Vieux termina sa carrière, et son fils, que l'on appelle Charles-Martel, s'empara du gouvernement.

L'an du Seigneur 715, Dagobert-le-Jeune [3] mourut le 19 janvier, après avoir régné cinq ans en France. Dans la seconde année qui suivit sa mort, le prince Charles-Martel livra une première bataille à Ratbod, auprès de Cologne, sous le règne de Théodoric, fils du jeune Dagobert, dont nous venons de parler. A cette époque, la nation impie des Vandales commença à dé-

[1] Pepin-le-Gros, ou Pepin d'Héristal.

[2] Le 16 décembre 714. — [3] Dagobert III.

vaster la Gaule : les églises furent détruites, les monastères renversés, les villes prises, les habitations désolées, les forteresses démolies ; d'innombrables massacres furent exécutés, et partout le sang humain coula à grands flots. Dans ces conjonctures, les plus affreuses calamités déployèrent leurs fureurs par toute la France, dévastée en tous lieux par la flamme et le fer des Vandales. Parvenus à la ville de Sens, ils se mirent à l'attaquer en employant toutes les ressources des projectiles et des machines. A l'aspect d'un si grand danger, l'évêque de cette ville, nommé Ebobe, sortant de la place avec les fidèles, confiant dans la puissance divine, repoussa les assiégeans, et les poursuivit dans leur fuite jusqu'à ce qu'ils eussent quitté son territoire.

L'an du Seigneur 741, mourut le prince Charles-Martel, qui fut enseveli dans l'église de Saint-Denis, près de Paris. A cause de la continuité des guerres, il livra aux laïques les biens des églises. A sa mort Carloman et Pepin ses fils lui succédèrent.

L'an du Seigneur 750 [1], Pepin fut élu roi, et Childéric, qui restait de la race du roi Clovis, fut consacré à Dieu. C'est en lui que finit la lignée de ce monarque.

L'an du Seigneur 768, le roi Pepin mourut; et ses fils, Charles, que l'on appelle le grand Empereur, et Carloman, furent élus pour rois.

L'an du Seigneur 778 [2], Carloman mourut.

L'an du Seigneur 807 [3], le philosophe Alcuin, abbé de Saint-Martin-de-Tours, cessa de vivre.

[1] En 752.

[2] Il y a là une légère lacune indiquée dans l'imprimé. — [3] En 804.

L'an du Seigneur 817 [1], le grand empereur Charles termina sa carrière, et son fils Louis, que l'on surnomme le Pieux, obtint le royaume des Francs et l'empire des Romains. Ce fut de son temps que les Païens se répandirent dans la province que l'on appelle le Ponthieu. La vingtième année du règne du seigneur Louis, très-pieux empereur, son fils Lothaire se révolta contre lui, et lui enleva le royaume des Francs. La même année, ayant rassemblé une armée très-considérable, Louis reconquit le royaume que son fils lui avait ravi.

L'an du Seigneur 840, l'empereur Louis-le-Pieux mourut le 12 des calendes de juillet (20 juin). La même année, il arriva une éclipse de soleil, le mercredi avant l'Ascension du Seigneur, à la neuvième heure du jour, le 6 mai [2]. L'année suivante, le jour de l'Ascension, les quatre fils de Louis-le-Pieux, Charles, Lothaire, Louis et Pepin, se livrèrent bataille à Fontenai en Bourgogne, où il y eut une grande effusion de sang humain. De ces princes, Charles, que l'on appela le Chauve, obtint le royaume des Français et l'empire des Romains. Lothaire retint cette partie de la France qui, jusqu'à ce jour, a conservé le nom de ce prince. Louis réclama la Bourgogne et reçut l'onction royale.

L'an du Seigneur 867, l'empereur Charles-le-Chauve, fils du très-pieux empereur Louis, se rendant pour la seconde fois à Rome, mourut pendant son voyage à Verceil, le 29 septembre; il y fut en-

[1] En 814.

[2] Le 2 de mars, selon un manuscrit: le 5 mai, à midi, selon l'*Art de vérifier les dates*.

enseveli dans l'église de Saint-Eusèbe martyr, et y reposa sept années. Au bout de ce temps, par suite d'une vision, son corps fut transporté en France, et honorablement enseveli dans l'église du bienheureux martyr Saint-Denis de Paris. Son fils Louis monta sur le trône. L'année suivante, Jean, pape de Rome, étant passé en France avec Formose, évêque de Porto, chargé de reliques très-précieuses, vint par mer à Arles, traversa Lyon, ainsi que plusieurs autres cités, parvint à la ville de Troyes, et y ayant eu un entretien avec le roi Louis, fils de Charles-le-Chauve, il regagna l'Italie. Ensuite mourut Louis, roi des Français, fils de Charles-le-Chauve. Il eut pour successeur son jeune fils, nommé Charles, qui fut surnommé le Simple; il le confia avec le royaume à la garde du prince Eudes [1].

Dans ce temps, la nation incrédule des Huns se répandit par toute la France, exerçant ses fureurs par le carnage, l'incendie et tous les genres de cruauté. Ensuite les seigneurs de France, de Bourgogne et d'Aquitaine se réunirent, et élurent pour roi le prince Eudes. Celui-ci étant mort le 1^er^ janvier, Charles-le-Simple, fils de Louis, remonta sur le trône. A cette époque, les Normands vinrent en Bourgogne à Saint-Florentin. Richard, duc de Bourgogne, marcha à leur rencontre avec son armée sur le territoire de Tonnerre, et, les attaquant avec vigueur, en fit tomber une grande quantité sous le tranchant du glaive; le reste prit la fuite le 5 des nones de juin (1^er^ juin). Alors on ressentit un tremblement auprès du couvent

[1] Dans l'imprimé, cet alinéa renferme trois lacunes qui sont ici remplies d'après les anciens manuscrits.

de la vierge Sainte-Colombe, le 5 des ides de janvier (9 janvier). Vers le même temps, les Païens assiégèrent la ville de Chartres. Richard, duc de Bourgogne, et le prince Robert fondirent sur eux à la tête d'une armée, en tuèrent six mille huit cents, et reçurent des otages du peu qui restait, le 13 des calendes d'août (20 juillet), jour de samedi, aidés en cela par la suprême clémence, et grâce à l'intercession de sainte Marie, mère de Dieu. Ensuite, au milieu du mois de mars, il apparut du côté du nord-ouest une étoile, qui jeta une grande lumière [1] pendant près de quatorze jours.

L'année suivante, toute la France éprouva une grande famine. Environ cinq ans après, le jour des calendes de février (1er février), on vit dans le ciel des armées de feu de diverses couleurs ; et ce qui fut merveilleux, c'est qu'elles se poursuivaient alternativement. Dans le cours de la même année, il y eut une grande dissension entre le roi et les seigneurs : c'est ce qui fut cause de plusieurs massacres du peuple chrétien ; mais, par la faveur de Dieu, toutes ces calamités cessèrent.

Dans la troisième année qui les suivit, Richard, duc de Bourgogne, mourut le jour des calendes de septembre (1er septembre), et fut inhumé dans l'église de la vierge Sainte-Colombe [2], dans l'oratoire de Saint-Symphorien martyr. Deux ans après la mort de Richard, le prince Robert se révolta contre Charles-le-Simple, et reçut l'onction royale le

[1] *Stella emittens radium magnum.* C'était une comète qui se faisait remarquer par une grande queue.

[2] A Sens, en 921.

29 juin. Un an ne s'était pas encore accompli, quand, le 15 juin, la guerre éclata à Soissons entre Charles-le-Simple et ce Robert qui avait envahi le trône des Français : ce dernier fut tué. Comme Charles revenait vainqueur du carnage de la guerre, Héribert, le plus méchant des traîtres, vint à sa rencontre, et, avec les apparences d'une paix feinte, l'attira, sous le prétexte d'une hospitalité gracieuse, dans la place forte qu'on appelle Péronne, et, par cette fraude, l'y retint prisonnier. Robert avait épousé la sœur de Héribert, dont il eut Hugues-le-Grand. Ainsi retenu, Charles éleva au trône, par le conseil de Hugues-le-Grand, fils de Robert, et des seigneurs français, Raoul, noble fils de Richard, duc des Bourguignons, qu'il avait tenu sur les fonts baptismaux. Après les souffrances d'une longue captivité, Charles-le-Simple mourut en prison, et fut inhumé dans l'église du confesseur Saint-Furci, qui est située dans la forteresse même de Péronne. Quant à Raoul, il reçut l'onction royale à Soissons, le 3 des ides de juillet (13 juillet.)

A cette époque les Païens dévastèrent de nouveau la Bourgogne. Une bataille s'engagea entre les Chrétiens et les Païens à Mont-Chal [1], où ces derniers perdirent plusieurs milliers de combattans, le 8 des ides de décembre (6 décembre).

Raoul étant mort, le 18 des calendes de février (15 janvier), il fut inhumé dans l'église de la vierge Sainte-Colombe. Après sa mort, Hugues-le-Grand se rendit avec plusieurs Français auprès du duc Guillaume, surnommé Longue-Epée, et l'envoya auprès

[1] *In monte Chalo* : probablement Mont-Ceaux.

d'Ogive, femme de Charles-le-Simple, pour ramener d'auprès d'elle son fils Louis, qui s'était retiré chez le roi des Anglais, son oncle, dans la crainte qu'il avait des entreprises de Héribert et de Hugues. Guillaume s'y étant rendu, et ayant donné des otages sous la foi du serment, ramena Louis en France, et le remit à sa mère.

Louis, fils de Charles-le-Simple, reçut à Laon l'onction royale, le 19 juin. Deux ans après cet événement, le 14 février, comme le jour commençait à luire, vers le chant du coq, on vit sur toute la surface du ciel des armées ensanglantées. Le mois suivant, le 25 mars, les Hongrois, encore païens, commencèrent à ravager par le fer et le feu la France, la Bourgogne et l'Aquitaine. Peu après, les grands de France et principalement Hugues-le-Grand se révoltèrent contre le roi Louis. Dans le cours de cette même année une si horrible famine s'étendit sur tout le royaume de France, que le muid de froment se vendait vingt-quatre livres. Peu de jours après, le roi Louis, fils de Charles-le-Simple, fut pris frauduleusement, d'accord avec Hugues-le-Grand, dans la ville de Bayeux, par les Normands, après qu'un grand nombre de Français eurent été massacrés par le peuple. Dans le mois de mai, le mardi il tomba une pluie de sang sur les hommes occupés aux travaux champêtres; et dans cette même année, au mois de septembre, le roi Louis ayant passé tout le temps de sa vie dans les angoisses et les tribulations, termina sa carrière, et fut enseveli à Rheims dans l'église de Saint-Remi.

Le mois suivant, le 12 novembre, Lothaire, son fils,

déjà parvenu à l'adolescence, reçut l'onction royale à Rheims, et Hugues-le-Grand fut fait duc des Français. Deux ans après cet événement, au mois d'août, Hugues-le-Grand assiégea la ville de Poitiers, mais ce siége ne lui fut point favorable. En effet, pendant sa durée, le Seigneur inspira, un certain jour, une grande frayeur, par le fracas du tonnerre qu'il fit entendre, et un ouragan déchira la tente du duc depuis le haut jusqu'en bas; une grande épouvante le saisit ainsi que son armée, à tel point qu'ils craignirent de perdre la vie. Ayant aussitôt pris la fuite, ils levèrent le siége. Dieu fit ces choses à l'intercession de saint Hilaire, qui fut toujours le protecteur et le patron de la ville de Poitiers

Dans le courant de la même année, Gilbert, duc de Bourgogne, vint à mourir, et laissa son duché à Othon, fils de Hugues-le-Grand. Cet Othon avait épousé la fille de Gilbert. Deux ans après, Hugues-le-Grand, duc des Français, mourut à Dourdan le 16 juin 956, et il fut enseveli dans l'église du bienheureux martyr Saint-Denis de Paris. Il eut pour héritiers ses fils, Hugues, Othon et Henri, sortis de la fille d'Othon,. roi des Saxons. Hugues fut fait duc des Français, et Othon duc des Bourguignons. Cet Othon étant venu à mourir, il eut pour successeur son frère Henri.

Vers ce même temps, il s'éleva une discussion entre Anségise, évêque de Troyes, et le comte Robert. L'évêque Anségise ayant été chassé de sa ville par le comte, se rendit en Saxe auprès de l'empereur Othon, et, amenant avec lui des Saxons dans le courant du mois d'octobre, il assiégea long-temps la ville de

Troyes. Comme ils venaient pour piller la ville de Sens, Archambault, archevêque, et le vieux comte Rainard, marchèrent au devant d'eux avec une grande armée, jusqu'au lieu que l'on appelle Villers; beaucoup de Saxons y périrent avec leur général qui s'appelait Helpon, et les habitans de Sens furent vainqueurs. Helpon avait dit qu'il brûlerait les églises et les villes qui sont situées sur la rivière d'Eponne jusqu'à Sens, et qu'il y enfoncerait sa lance dans la porte de Saint-Léon. Ayant été tué avec ses soldats par les habitans de cette ville, il fut transporté par ses gens dans sa patrie, au delà des Ardennes, ainsi que l'avait ordonné sa mère nommée Warna. Il fut amèrement pleuré par le comte Rainard et par l'archevêque Archambauld dont il était le cousin. Le duc Brunon, compagnon d'armes de Helpon, qui avait assiégé la ville de Troyes, voyant la mort de son allié et de ses hommes, retourna dans sa patrie.

Peu de jours après, le roi Lothaire ayant réuni une armée assez considérable reconquit le royaume de Lorraine. S'étant rendu au palais que l'on appelle Aix-la-Chapelle, où résidait l'empereur Othon avec sa femme, il y entra à l'heure de dîner sans éprouver de résistance; lui et ses gens mangèrent et burent tout ce qui avait été préparé pour l'empereur. Celui-ci prit la fuite avec sa femme et son monde, et abandonna son palais. Le roi Lothaire, l'ayant dévasté ainsi que tout le pays, rentra en France tranquillement sans être poursuivi par personne.

Ensuite l'empereur Othon ayant réuni son armée marcha sur Paris, où son neveu fut tué avec plusieurs de ses hommes, aux portes de la ville, dans un faubourg

où ils avaient mis le feu. Il s'était vanté avec orgueil en disant qu'il enfoncerait sa lance dans les portes de la ville. Cependant le roi Lothaire convoqua Hugues, duc des Français, et Henri, duc des Bourguignons; il attaqua avec impétuosité les troupes d'Othon, les mit en fuite, et les poursuivit jusqu'à la ville de Soissons. Comme elles voulurent passer la rivière qu'on appelle Aisne, il en périt beaucoup, parce qu'elles ne connaissaient pas les gués. L'eau en dévora beaucoup plus que n'eût fait le glaive. Le nombre des noyés fut si considérable que la rivière, regorgeant des cadavres des morts, inondait ses rivages. Le roi Lothaire ne cessa de poursuivre les ennemis durant trois jours et trois nuits, jusqu'à la rivière qui coule auprès de la forêt d'Ardennes ou de celle d'Argonne, et en tua une grande multitude. Quand Lothaire ne pensa plus à les poursuivre, il rentra en France pleinement victorieux, tandis que l'empereur Othon retourna chez lui dans une grande confusion avec ceux qui avaient échappé à la mort. Désormais cet empereur ne se proposa plus de venir en France ni lui ni son armée. Dans la même année, le roi Lothaire conclut la paix avec Othon dans la ville de Rheims, contre la volonté de Hugues et de Henri, son frère, contre la volonté même de son armée. Lothaire céda en fief à Othon le royaume de Lorraine, ce qui contrista profondément le cœur des seigneurs français.

L'an 976 [1], le vieux roi Lothaire mourut plein de jours, et fut enseveli à Rheims dans l'église de Saint-Remi; son fils Louis, jeune encore, lui succéda.

L'an 987 le jeune roi Louis mourut, après avoir

[1] En 986.

régné en France pendant six ans [1]. Il fut inhumé dans l'église de Saint-Corneille à Compiègne. Son successeur fut Charles, son frère, fils du roi Lothaire. La même année, Hugues, duc des Français, se révolta contre Charles, parce que ce monarque avait épousé la fille de Héribert, comte de Troyes. En conséquence ayant rassemblé une nombreuse armée, Hugues vint mettre le siége devant Laon où Charles demeurait avec sa femme. Sorti de la ville, Charles mit en fuite Hugues ainsi que son armée, et mit le feu aux tentes qui avaient servi à l'ennemi. Le duc, voyant qu'il ne pouvait vaincre le monarque, s'entendit avec Ascelin, vieillard perfide, qui était usurpateur du siége épiscopal de Laon, et conseiller de Charles. Ce fut en conséquence de cette trahison que l'évêque Ascelin lui livra Laon durant la nuit et pendant que tout le monde reposait; Charles fut enchaîné ainsi que sa femme, et conduit en prison dans la ville d'Orléans. Par suite de l'opposition du duc Hugues, Charles n'avait pas encore reçu l'onction royale. Pendant que ce prince était renfermé prisonnier dans une tour à Orléans, la reine mit au monde deux fils, Louis et Charles. La même année le duc Hugues reçut l'onction royale dans la ville de Rheims, et pendant le cours de la même année, son fils Robert fut ordonné roi. Ici finit la dynastie de Charlemagne. A cette époque il y avait à Rheims un archevêque bon et modeste; il s'appelait Arnoul; il était frère de Lothaire, et issu d'une concubine. Le roi Hugues le détestait parce qu'il voulait exterminer la race de

[1] Moins de deux ans, depuis la mort de son père; et sept ans après son couronnement.

Lothaire. Ayant réuni à Rheims un synode, Hugues y invita Seuvin, archevêque de la ville de Sens, avec ses suffragans. Dans ce concile, Hugues fit dégrader le seigneur Arnoul, archevêque de Rheims, au préjudice de son neveu qu'il tenait en prison, en disant que le fils d'une concubine ne devait pas être évêque. Il fit consacrer à sa place le seigneur Gerbert, moine philosophe. Ce Gerbert fut le précepteur de Robert, fils du roi Hugues, et de Léothéric, archevêque, qui succéda au vénérable Seuvin. Arnoul fut mis en prison dans la ville d'Orléans. Le vénérable archevêque Seuvin ne voulut point consentir à la dégradation d'Arnoul, ni à l'ordination de Gerbert. Cependant l'ordre du roi était pressant; les autres évêques, quoique malgré eux, mais par crainte du prince, dégradèrent Arnoul, et donnèrent à Gerbert l'ordination; Seuvin, qui craignait plus le Seigneur que les rois de la terre, refusa de se prêter à l'entreprise criminelle de Hugues; au contraire il le réprimanda autant qu'il put: ce qui porta la fureur du roi au plus haut point contre lui. Hugues fit, avec un grand affront, chasser Arnoul de l'église Notre-Dame de Rheims, le fit lier et renfermer dans une prison. Ce prélat, mis aux fers dans les prisons de la ville d'Orléans, où son neveu Charles était détenu, y demeura trois années. On annonça ces événemens au prélat romain: vivement indigné, il frappa d'interdiction tous les évêques qui avaient déposé Arnoul, et ordonné Gerbert. Il envoya l'abbé Léon, délégué du siége apostolique, vers Seuvin, archevêque de la ville de Sens, pour convoquer en son nom un synode dans la ville de Rheims; il lui prescrivit de

ne mettre aucun retard à rappeler Arnoul de sa prison et à dégrader Gerbert. Le concile s'étant réuni, Arnoul, rappelé de sa prison, fut replacé à Rheims par l'ordre du pape, et reçu dans son siége avec de grands honneurs. Gerbert sentant bien qu'il avait pris injustement la dignité épiscopale, se livra à la pénitence. On trouve amplement dans les gestes des archevêques de Rheims la savante discussion qui eut lieu entre le pontife Gerbert et l'abbé Léon. Par la suite Gerbert fut choisi par l'empereur Othon et par le peuple pour être évêque de la ville de Ravenne. Après y avoir résidé en cette qualité, pendant plusieurs années, le pape de la ville de Rome vint à mourir. Aussitôt le peuple romain demanda à grands cris qu'on lui donnât Gerbert. En conséquence, tiré de la ville de Ravenne, il fut ordonné souverain pontife dans la ville de Rome.

L'an de l'Incarnation du Seigneur 996, le roi Hugues mourut, et fut inhumé dans l'église de Saint-Denis, martyr, de Paris. Il eut pour successeur son fils Robert, prince modeste et le plus pieux des rois.

L'an du Seigneur 999 [1], le vénérable archevêque Seuvin commença à restaurer entièrement le couvent de Saint-Pierre de Melun; il y envoya des moines et mit à leur tête l'abbé Gautier. Dans le cours de cette même année, le chevalier Gaultier et sa femme cédèrent la place de Melun à Eudes, comte de Chartres. Cependant le roi Robert réunit une puissante armée; il assiégea la place de Melun avec le comte Bouchard, et les Normands, convoqués sous le commandement de leur duc Richard. Cette place ayant

[1] En 996, selon les *Annales des Bénédictins*.

été prise, Gaultier et sa femme furent pendus au gibet. Le comte Bouchard rentra en possession de la place, comme il en avait usé antérieurement. Le vieux comte de Sens, Rainard, mourut après avoir commis beaucoup de crimes, et fut enseveli dans l'église de la vierge sainte Colombe. Il eut pour successeur son fils Fromond, qui épousa la fille de Renaud, comte de Rheims.

L'an du Seigneur 1000 (le 17 octobre), le vénérable Seuvin, évêque métropolitain, se rendit auprès du Christ. Après sa mort, l'église de Sens fut pendant une année privée de la bénédiction sacerdotale. Tout le peuple réclamait pour que l'on ordonnât Léothéric, issu d'une famille très-noble, alors archidiacre, et doué de toutes les vertus. Plusieurs clercs s'opposaient à cette nomination, parce qu'ils desiraient monter au trône épiscopal. On remarquait surtout Fromond, fils du vieux Rainard, issu d'une mauvaise tige : il ne voulait pas permettre l'élection, parce qu'il prétendait faire nommer évêque son fils nommé Brunon, qui était clerc. Par la permission de Dieu, les évêques suffragans de la métropole de Sens s'étant réunis en vertu de la volonté et de l'autorité apostoliques, et ayant mis de côté toute crainte humaine, ordonnèrent solennellement Léothéric sur le siége pontifical pour gouverner l'église de Sens.

L'an du Seigneur 1001, Henri, duc de Bourgogne, mourut sans enfans. Les Bourguignons se révoltèrent contre le roi Robert, qu'ils refusèrent de recevoir. En conséquence Landri, comte de Nevers, occupa la ville d'Auxerre.

L'an du Seigneur 1003, le roi Robert ayant appelé

les Normands avec leur duc Richard, et rassemblé une armée considérable, dévasta la Bourgogne et assiégea long-temps Auxerre. Les Bourguignons ne voulaient nullement se soumettre, et résistèrent unanimement. Le roi assiégea pendant près de trois mois le château d'Avallon, et le prit par famine. Alors il rentra en France.

Fromond, comte de Sens, étant mort, il eut pour successeur son fils Rainard, le plus méchant des traîtres. Il persécuta l'église du Christ ainsi que les fidèles, à tel point qu'on n'a rien entendu de pareil depuis le temps des Païens jusqu'à nos jours. Aussi l'archevêque Léothéric, souffrant les plus rudes angoisses, ne savait de quel côté se tourner. Se confiant entièrement au Seigneur, il implorait le Christ dans ses prières et dans ses veilles, pour qu'il daignât dans sa suprême bonté lui prêter son assistance.

L'an 1016 de la Passion du Seigneur (le 22 avril), l'archevêque Léothéric s'empara de la ville de Sens par le conseil de Rainold, évêque de Paris, et la remit au roi Robert. Rainard, forcé de prendre la fuite, s'évada tout nu. Son frère Fromond et quelques autres chevaliers sortirent de la ville, et s'emparèrent d'une tour qui est dans son enceinte. Le roi l'ayant attaquée pendant plusieurs jours, la prit ainsi que Fromond, frère du comte Rainard, qu'il fit conduire en prison à Orléans, où il mourut.

Robert, roi des Français, régna trente-sept ans. Il avait épousé Constance, fille du comte d'Arles, princesse célèbre par ses vertus et sa sagesse, et qui lui donna de généreux enfans, Henri, Robert et Adèle.

L'an de l'Incarnation du Seigneur 1031, le roi Robert mourut, et son fils Henri régna près de trente ans. Robert obtint en partage le duché de Bourgogne; il eut trois fils, Henri, Robert et Simon. Quant à Henri, qui était l'aîné, il eut pour fils Hugues et Eudes: il mourut avant le duc son père. Hugues succéda à son aïeul dans le duché de Bourgogne, qu'il posséda trois ans en se faisant remarquer par un grand mérite; il abdiqua volontairement en faveur de son frère Eudes, et dans la componction de l'amour divin, il combattit religieusement pour Dieu comme moine de Cluni. Adèle, fille du roi Robert, fut donnée en mariage à Baudouin, comte de Flandre, qui eut d'elle plusieurs enfans, les comtes Robert-le-Frison, Arnoul et Baudouin, Udon archevêque de Trèves, Henri-le-Clerc, Mathilde reine des Anglais, et Judith, femme du duc Tostig. A cette époque, pendant que Robert et Henri gouvernaient les Français, dix papes se succédèrent sur le siége apostolique, savoir: Gerbert le philosophe, que l'on appela Silvestre, Jean, Benoît, Jean, frère de celui-ci, Benoît leur neveu, Clément, Damase, noble et plein d'ardeur pour le bien, Léon, Victor, Etienne et Nicolas. Henri, roi des Français, épousa Bertrade, fille de Julius Claudius, roi de Russie [1], qui lui donna Philippe, et Hugues-le-Grand, comte de Crépi. Après la mort de son père, Philippe régna quarante-sept ans; il épousa Bertrade, fille de Florent, duc des Frisons, dont il eut Louis, Thibaut et Constance.

L'an de l'Incarnation du Seigneur 1047, Guillaume-le-Bâtard, duc des Normands, amena le roi

[1] Anne, fille de Jaroslaw, duc de Russie.

Henri en Normandie : secondé par ce monarque, il combattit au Val-des-Dunes [1] contre ses propres parens et sujets; il vainquit et soumit Gui, duc de Bourgogne, et une partie des rebelles; il mit les autres en fuite. Ensuite, confirmé dans sa puissance, il prit pour femme Mathilde, fille de Baudouin, comte de Flandre, dont il eut quatre fils et cinq filles, savoir : Robert, Richard, Guillaume et Henri, Agathe, Adelise, Constance, Adèle et Cécile. La fortune inconstante fit passer par des destinées diverses une si illustre lignée : elle précipita chacun vers sa chute au jour marqué, ainsi que nous l'avons suffisamment fait connaître ailleurs.

Des séditieux s'étant élevés par la suite, et ayant semé la discorde parmi les princes dont nous venons de parler, une grande guerre eut lieu entre les Français et les Normands, et causa la mort de beaucoup de personnes au milieu d'un carnage affreux.

Enfin, l'an de l'Incarnation du Seigneur 1054, le roi Henri entra sur le territoire d'Evreux, et se mit à commettre les plus grands ravages, soit par les déprédations, soit par l'incendie; il fit passer son frère Eudes, avec plusieurs milliers de soldats au delà de la Seine, par le Beauvaisis. Cependant le duc Guillaume suivait avec ses troupes le roi Henri, sur son flanc, et attendait l'occasion favorable de lui livrer bataille. Il ordonna à Roger de Mortemer et à tous les Cauchois de se porter précipitamment sur l'armée d'Eudes. Ils obéirent sans retard à l'ordre qu'ils avaient reçu; et se présentant tout à coup devant les Français

[1] Le Val-des-Dunes est à trois lieues sud-est de Caen, sur le territoire des communes de Bellengreville et de Sequeville-la-Campagne.

à Mortemer [1], ils en vinrent aux mains avec eux; ayant remporté la victoire, ils firent prisonnier Gui, comte de Ponthieu, et mirent en fuite Eudes, ainsi que Raoul, comte de Mont-Didier, dont un grand nombre de chevaliers furent tués. Alors le pape Léon mourut l'an sixième de son pontificat, à la deuxième année duquel l'abbaye d'Ouche avait été restaurée, et Thierri consacré premier abbé de Saint-Evroul (le 7 octobre). Huit ans après, il partit pour les pays étrangers, et mourut dans l'île de Chypre, le jour des calendes d'août (1er août). Il s'opéra sur son tombeau un grand nombre de miracles.

Après vingt-quatre ans de règne, Edouard, roi des Anglais, termina sa carrière l'an sixième du règne de Philippe, roi des Français. D'après la généalogie de ce prince, il descendait, ainsi qu'il suit, de Sem, fils de Noé : Sem engendra Arfaxate et Béadung; Béadung engendra Wala; Wala engendra Hatra; Hatra engendra Itermod; Itermod engendra Heremod; Heremod engendra Sceldunea; Sceldunea engendra Beaw; Beaw engendra Cetuna; Cetuna engendra Geata, que les Païens adorèrent long-temps comme un dieu. Celui-ci engendra Findggoldwlf, père de Fidhulput [2], duquel Fréalaf [3] étant issu, devint père de Frithowald. De celui-ci sortit Woden, duquel les Anglais appellent leur sixième férie jour de Woden (mercredi). Ce dernier obtint parmi les siens une grande

[1] Mortemer-sur-Eaune, qu'il ne faut pas confondre avec Mortemer-en-Lions.

[2] On lit dans quelques manuscrits Sindggoldwlf et Fidhulfut.

[3] Freaval, selon un manuscrit.

élévation et beaucoup de puissance [1]. . . . . . . .

L'an de l'Incarnation du Seigneur 1084, Henri, roi des Teutons [2], rassembla une grande multitude de Saxons, d'Allemands, de Lorrains et d'autres peuples. Entré avec violence en Italie, il y pénétra, assiégea Rome et la soumit. Les Romains s'étant rendus à lui, séduits par les présens qu'il leur avait promis, il prit la ville. Il chassa du siége apostolique Grégoire VII, et lui substitua criminellement Guibert, métropolitain de Ravenne. Grégoire se retira à Bénévent : de violentes dissensions qui s'élevèrent dans l'univers à cet effet causèrent de grands dommages aux enfans de l'Eglise, et durèrent long-temps pour le malheur de beaucoup de monde. Appelé au baptême Hildebrand, le pape Grégoire avait été moine dès son enfance; il s'était appliqué assidûment toute sa vie à la sagesse et à la religion, et avait livré au péché un combat continuel. Il monta par chacun des grades des ordres ecclésiastiques jusqu'au faîte du souverain pontificat, dans lequel, pendant seize années, il s'appliqua à observer avec vigilance la loi de Dieu. Enflammé du zèle de la vérité et de la justice, il réprimandait toute espèce de crimes, et n'épargnait aucune iniquité ni par crainte ni par faveur. C'est pourquoi il eut à souffrir la persécution et l'exil de la part de ceux qu'il n'avait pu dompter, et qui résistaient au joug du Seigneur; toutefois, quels que fussent leurs moyens, il resta invincible jusqu'à sa mort. Il avertit souvent, il reprit, et enfin excommunia

[1] Il y a ici une lacune : on y trouvait probablement une récapitulation des événemens de 1066 à 1084.

[2] Empereur d'Allemagne.

Henri, roi des Teutons, parce qu'il était incorrigible prévaricateur de la loi divine. Ce prince abandonna sa femme, qui était fille d'Eustache, illustre comte des Bolonais; et comme le porc se plaît dans la fange, il s'attacha aux sales voluptés de l'adultère, et se montra tout-à-fait opposé aux lois de Dieu comme aux exhortations des gens de bien. Cependant Godefroi, duc de Lorraine, mécontent de la répudiation de sa sœur, fit la guerre à Henri, et, ayant réuni plusieurs milliers de chevaliers en un corps d'armée, il lui livra bataille, le chassa de son camp après l'affront d'une défaite, et vengea ainsi les injures qu'avait éprouvées sa sœur.

Ce roi faisait venir perfidement à sa cour ceux des grands dont il convoitait les femmes, les filles ou les biens; il envoyait en cachette ses satellites au-devant d'eux, et, profitant de leur sécurité pendant le voyage, les faisait assassiner. Ainsi cet infâme monarque se souillait de ces crimes et de beaucoup d'autres, et entraînait à une perte commune les innombrables complices de sa scélératesse. Dès que le pape Grégoire entendit les plaintes que tant de forfaits firent élever, il réitéra ses prières pour engager ce prince à corriger sa vie; mais, se moquant méchamment du médecin et du docteur, Henri ne tira aucun profit de ces avertissemens. Grégoire réunit souvent en concile un grand nombre de prélats, et s'occupa des moyens de remédier aux maux de l'empire chrétien, que Henri souillait honteusement et méchamment. A la fin, voyant que, malgré de fréquens avertissemens, Henri persistait opiniâtrement dans le crime, le pontife l'excommunia, d'après le jugement du

concile ; il dépouilla ce prince endurci de la puissance du trône qu'il avait damnablement usurpée, et, d'après son autorité apostolique, fit donner, par les mains de plusieurs prélats, la consécration royale au comte Conrad. En conséquence, privé du sceptre, Henri, pendant toute une année, se tint tranquille dans sa propre maison, jouissant du comté qu'il tenait de ses parens par droit héréditaire; mais il se procura de grands secours en répandant largement l'argent du trésor considérable qu'il avait autrefois amassé. Ensuite, réunissant plusieurs milliers de complices, il méprisa le décret d'excommunication qui les frappait tous; il se révolta en ennemi public, fit la guerre au roi Conrad, l'égorgea après l'avoir vaincu, et détruisit son armée avec toute sorte de cruautés.

Enorgueilli d'une telle victoire, Henri reprit l'empire qu'il avait perdu, comprima les révoltés; puis, ayant augmenté considérablement ses forces, mit le siége devant Rome, et déploya toute sa puissance contre le pape Grégoire. Il me semble que ce prince avait oublié comment Absalon, après avoir rassemblé de grandes armées contre David, son propre père, avait levé les armes contre lui de l'avis d'Achitophel de Gilon, avait envahi Jérusalem, d'où il avait forcé son père de se retirer, et enfin avait fait périr plusieurs milliers de guerriers; mais ayant accompli ses mauvais desseins sur beaucoup de monde, Absalon avait péri misérablement. C'est ainsi que Henri prit les armes contre son père, et mérita ensuite d'être persécuté cruellement par sa propre famille. Lorsqu'on lui demandait pourquoi il avait fait tant d'horribles entre-

prises contre le chef de l'Eglise, il disait avec un ris moqueur que la cause des débats qui avaient lieu entre le pape et lui provenait de ce que le médecin voulait employer des remèdes trop violens pour guérir son malade peu patient. Le monarque sans frein pressa vigoureusement le siége de Rome; il employa à l'égard des Romains tantôt les menaces et la violence pour les effrayer, tantôt les présens et les promesses pour les séduire, et par ces moyens, attirant à lui les citoyens, il s'empara de la ville. Dans une telle défection, le pape Grégoire gagna la Pouille; là, honorablement reçu par les Normands, il passa quatre ans, et donnant aux fils de l'Eglise des règles de conduite, il y trouva la fin de ses travaux. Alors l'empereur Henri introduisit injustement, dans le bercail du Seigneur, Guibert, métropolitain de Ravenne, que l'on appela Clément : telle fut la cause de la longue et grave dissension qui divisa le monde, et fit périr beaucoup de personnes par une double mort. Les Milanais et les Mayençais, et beaucoup d'autres qui suivaient le parti de Guibert, frappaient d'anathême tous les Grégoriens, et les poursuivaient cruellement les armes à la main. De son côté, Grégoire, soutenu par ses partisans, rappelait les Guibertins égarés à l'unité de l'Eglise, et, conformément au droit ecclésiastique, excommuniait ceux qui dédaignaient de faire un retour sur eux-mêmes.

Odon, comte de Sutri, était neveu de l'usurpateur Guibert; il s'employait par la violence et les prières à amener à son criminel parti tous les hommes qu'il pouvait, soit étrangers, soit indigènes; il livrait aux tourmens ceux qui lui résistaient et qui refusaient de

faire une illégitime soumission à l'hérétique; il les punissait même d'une mort cruelle. Au milieu des ténèbres de tant de calamités, l'Eglise catholique, gémissante, priait le Seigneur, qui est la vraie lumière et la vraie justice, de rendre la paix et la vérité aux hommes de bonne volonté sur la terre, après avoir renversé et écarté les auteurs de la discorde. A cette époque, la Grèce, patrie de l'éloquence, avait beaucoup à souffrir du grave tourbillon des guerres; affligée par les plus grands malheurs, elle était partout remplie d'épouvante et de deuil. En effet, le Grec Bitinace [1], enflé d'une excessive ambition et de l'esprit d'orgueil, usurpa l'empire, chassa du trône Michel, empereur de Constantinople, priva des yeux le fils de ce prince qui devait lui succéder, et le jeta dans les fers; il fit mettre en prison les deux filles de Robert Guiscard, dont une avait été fiancée au jeune prince. Michel, chassé de son trône, se réfugia en Italie, et réclama humblement l'assistance des Normands pour lui et pour sa famille. Le magnanime duc Guiscard accueillit honorablement le prince dépouillé de la majesté impériale, calma ses chagrins par les bons offices et les faveurs, et lui promit avec joie toute sorte de secours. Fidèle à ses promesses, et sans aucun retard, il fit avec activité tout ce qu'il fallait pour le venger. Toutefois, comme Dieu ne le voulait pas, tant de pénibles préparatifs n'aboutirent qu'à de vaines menaces; et il ne lui fut point permis de conduire à son terme cette entreprise, qui avait été l'objet de ses efforts les plus empressés.

Alexis, chef de la milice, s'était, par l'ordre de

[1] Nicéphore Botoniate.

Michel, rendu en Paphlagonie, et avait conduit l'armée grecque contre les Turcs, qui réclamaient comme otage Nicée, ville de Bithynie. En apprenant l'expulsion de l'empereur légitime, et la téméraire tyrannie du perfide usurpateur, il harangua l'armée, et demanda ce qu'il devait faire. Ce général était prudent et vertueux, généreux, vaillant, et agréable à tout le monde : aussi tout le monde l'aimait, et se montrait disposé à exécuter ses ordres. Il exhorta ses soldats à se réunir tous pour assiéger Constantinople et l'enlever virilement au lâche tyran qui prétendait les gouverner. En peu de jours la ville fut enveloppée ; de l'avis des citoyens, les portes furent ouvertes par Raimond de Flandre, auquel la garde de la place était principalement confiée. Alexis entra dans le palais impérial, précipita du trône Bitinace, lui fit couper sa longue barbe, et, sans lui faire d'autre mal, le fit conduire en prison. Lui-même, à la satisfaction générale, prit le sceptre et le diadème de l'empire ; il gouverna courageusement et noblement, dans le bonheur comme dans l'adversité, pendant trente années, l'Etat dont il s'était rendu maître. Prince très-sage, compatissant pour les pauvres, guerrier courageux et magnanime, affable aux soldats, il prodiguait ses largesses, et fut très-dévot observateur de la loi divine. Dès le commencement de son règne, il fit tomber les fers du fils de Michel, qui, comme nous l'avons dit, avait perdu la vue, et confia sa personne à la protection de l'abbé du monastère de Saint-Cyr. Comme ce jeune prince se sentait inutile au monde, il se fit moine, et resta toute sa vie avec les serviteurs de Dieu. Alexis aima tendrement, comme s'il eût été leur père,

deux filles de Guiscard; il eut d'elles les plus tendres soins, et, pendant près de vingt ans, les éleva sous sa protection au milieu des délices. Le matin, au moment où l'empereur se levait de son lit et se lavait les mains, leur emploi était de lui présenter une serviette, d'apporter un peigne d'ivoire, et de lui peigner la barbe. Ces nobles princesses ne furent assujéties par ce prince généreux qu'à ce doux et agréable service; puis, long-temps après, il les renvoya à son allié Roger, comte de Sicile, en témoignage de l'amitié qu'il lui portait.

*Quotidie mundi rota versatur titubantis;*
*Vera probant fieri mortales dicta Tonantis.*

« Tous les jours la roue de ce monde chancelant « ne cesse de tourner, et les mortels éprouvent la « vérité des paroles du Tout-Puissant. » On mesurera pour vous dans la même mesure dont vous vous êtes servis. C'est ainsi que, comme Michel avait chassé du trône impérial Diogène, son beau-père, de même il en fut précipité par Bitinace, qui à son tour, par une semblable catastrophe, fut renversé par Alexis.

De concert avec le patriarche de la ville royale, ainsi qu'avec les sages et les sénateurs de l'empire Grec, Alexis arrêta que le saint empire ne serait point rendu à Michel, qui s'était retiré chez l'ennemi public, et s'était confié, lui et l'Etat, à la perfidie des Normands, qui avaient pour habitude de ne pas rendre, mais d'enlever l'empire à leurs alliés, de leur ravir cruellement leurs dignités, et de les asservir sans réserve au lieu de les délivrer de leurs ennemis

et de les aider à ressaisir leur pouvoir légitime. Alexis s'attacha par les nœuds de l'amitié les Anglais qui, après la mort de leur roi Harold, avaient quitté Albion, avec plusieurs grands du royaume, et pour fuir la présence du roi Guillaume, avaient traversé les mers et gagné la Thrace : il leur confia publiquement son principal palais ainsi que le trésor impérial ; il leur remit même la garde de sa personne et de ses affaires particulières. Des quatre coins du monde, des cohortes guerrières se réunirent contre Alexis, et firent de grands efforts pour lui arracher la vie et l'empire. Malgré leur violence, ces tentatives furent inutiles. En effet, par la protection de Dieu, il échappa aux nombreuses embûches de ses ennemis, et dans sa vieillesse il partagea le trône avec son fils Jean. Ainsi tous ceux qui observent avec sagesse reconnaissent que personne n'est assez puissant pour renverser ou détruire celui que Dieu défend et protège.

Pendant que les orages des révolutions déployaient, comme nous l'avons dit, leurs fureurs en Illyrie, et que Michel implorait par ses plaintes et ses larmes l'assistance des Italiens, Robert Guiscard rassemblait, de tout son duché de la Pouille et de la Calabre, une puissante armée de Normands et de Lombards ; il équipa une flotte considérable, entra dans le port d'Otrante, et, favorisé par le souffle des vents, il aborda par mer à Durazzo. Les habitans lui ayant courageusement fermé leurs portes, il assiégea cette ville, à la fin du mois de juin. Il n'avait pas dans son armée plus de dix mille combattans ; aussi n'était-ce point par le nombre, mais par la valeur de ses soldats, qu'il

épouvantait ses ennemis, en envahissant cette Grèce toujours belliqueuse depuis les anciens temps d'Adraste et d'Agamemnon. Robert Giffard et Guillaume de Grandménil, ainsi que d'autres guerriers éprouvés, qui depuis peu étaient arrivés de la Neustrie, faisaient partie de cette expédition. Marc Boémond [1], fils de Guiscard et d'une Normande [2], secondait son père, en l'absence duquel il dirigeait avec soin une partie de l'armée, conduisant prudemment les affaires, et s'essayant à la valeur guerrière qu'il devait signaler un jour. Son frère Roger, surnommé la Bourse [3], était, par l'ordre de son père, resté en Pouille, et veillait sur le duché dont il devait hériter au droit de sa mère.

L'empereur Alexis, excité par les plaintes des habitans de Durazzo, rassembla une armée considérable, et s'appliqua à détruire, dans un double combat de terre et de mer, les troupes qui assiégeaient sa ville. Cependant, tandis que l'empereur expédiait de toutes parts des courriers, et que l'on rassemblait des cohortes de guerriers dans les îles et les provinces voisines, Boémond alla au fourrage un certain jour avec cinquante chevaliers, et se trouva par hasard en face de cinq cents ennemis, qui, armés à la légère, étaient envoyés en avant de l'armée pour porter secours aux assiégés. A peine ces deux troupes se reconnurent qu'un combat animé s'engagea; mais les Grecs ne pouvant soutenir la charge des Normands, tournèrent le dos et laissèrent un butin considérable. Ils

[1] *Marcus Buamundus, Bohemondus.*
[2] Moriella, première femme de Guiscard.
[3] *Bursa* ou *Crumena.*

perdirent alors une croix d'airain, que l'empereur Constantin avait fait faire à l'image de celle qu'il vit dans les cieux, au moment où il allait en venir aux mains avec Maxence. A leur retour du combat, les Normands firent naître dans le cœur de leurs compagnons d'armes une grande joie et l'espérance de la victoire. Quant aux Grecs, ils conçurent une profonde affliction et une grande défiance de leurs forces par la perte qu'ils avaient faite de la croix du Seigneur, qu'ils travaillèrent de tous leurs moyens à racheter par de grandes sommes d'argent; mais Guiscard regarda comme indigne de conclure un tel marché, parce qu'il estima que l'airain qui composait cette croix était, par la vertu du Christ, plus précieux que tout l'or du monde; c'est pourquoi il porta toujours cette croix avec lui dans beaucoup de circonstances périlleuses. Après sa mort, le couvent de la Sainte-Trinité de Venosa l'a conservée respectueusement jusqu'à ce jour, et la révère avec plusieurs autres reliques des saints.

Au mois d'octobre, l'empereur Alexis s'approcha de Durazzo, et disposa au combat ses légions, composées de soldats de diverses nations. Ensuite, ayant livré bataille, il y eut une grande effusion de sang, et de part et d'autre on éprouva de grands dommages par les fureurs de Mars. Enfin le Seigneur considéra du haut des cieux le petit nombre fidèle mais courageux des guerriers de l'Occident; il leur accorda la victoire; il répandit l'épouvante sur les troupes d'Orient, qui se fiaient à leur courage, et les mit honteusement en fuite. Le duc Robert, joyeux d'un si noble triomphe, laissa là Durazzo, et pénétrant plus

loin avec son armée, prit ses quartiers d'hiver en Bulgarie. Pendant les trois mois qu'avait continué le siége de Durazzo, Guiscard avait dévasté tout le pays des environs, et n'y avait rien laissé qui pût servir à la subsistance des hommes ni des chevaux.

Ce fut alors que les ambassadeurs des Romains se présentèrent devant le duc Robert, avec des dépêches apostoliques, et l'ayant salué d'une manière suppliante, lui adressèrent la parole en ces termes : « Vaillant duc, le pape Grégoire vous prie humble- « ment et instamment, comme un père en agirait à « l'égard de son fils, d'employer sans retard votre « invincible bravoure en faveur du Saint-Siége, et, « pour l'amour de Dieu, de ne proposer aucune « excuse pour vous dispenser de cette assistance. « Henri, roi des Allemands, assiége Rome, et retient « enfermés dans la citadelle de Crescence[1] le pape et « le clergé qui lui est resté fidèle. Là le pape, en- « veloppé avec la troupe du peuple fidèle, craint « d'être le jouet de la défection des nobles, qui sont « très-avares et perfides, et de tomber aux mains « de ses ennemis. C'est pourquoi il nous envoie vers « vous pour réclamer votre prompte assistance dans « de si urgentes conjonctures. Par la faveur de Dieu, « votre vaillance s'est élevée au dessus de tous vos « ennemis ; aucune puissance humaine ne lui ré- « sistera tant que vous combattrez pour Dieu, et que « vous obéirez au vicaire de saint Pierre, prince des « Apôtres. »

A ces mots, le magnanime héros éprouva de grands embarras ; car il desirait secourir ce vénérable pape

[1] Le Château-Saint-Ange.

attaqué par des lions furieux, comme Pierre dans la prison d'Hérode; et en même temps il hésitait beaucoup à laisser sans chef en terre étrangère, comme les agneaux parmi les loups, son armée si peu considérable au milieu d'ennemis nombreux, perfides et cruels. Enfin ayant élevé les yeux de l'ame vers le Seigneur, duquel tout bien procède, il convoqua ses troupes ainsi que son fils Boémond, et leur adressa ce discours : « Il faut toujours obéir à Dieu « qui nous parle par la bouche du commun pasteur « de l'Eglise catholique. Avec l'aide de Dieu, j'obéirai « aux ordres du pape; et le plus tôt que je pourrai, « je tâcherai de retourner vers vous. En attendant, « reposez-vous prudemment dans cette province et « observez une grande circonspection parmi les en« nemis qui vous entourent de toutes parts. Si quel« qu'un a l'audace de vous attaquer à force ouverte, « résistez virilement avec l'aide de Dieu. Toutefois « gardez-vous bien de commencer les hostilités ni « de fournir à vos ennemis l'occasion de combattre, « ni d'attaquer les habitans de ce pays jusqu'à ce que « je sois de retour auprès de vous. Je m'acquitterai « du service qui m'est imposé par le Seigneur, et, « si la vie m'accompagne, je reviendrai prompte« ment. Par l'ame de Tancrède, mon père, je jure « et vous affirme par serment que jusqu'à mon re« tour auprès de vous, je n'userai point du bain, je « ne me raserai point la barbe ni ne me ferai cou« per les cheveux. » Après ce discours, le vaillant chevalier s'embarqua aussitôt, avec un petit nombre de compagnons d'armes, et, conduit par la main de Dieu, partit pour la Pouille. Là, ayant pris avec lui

une troupe de guerriers, il marcha sur Rome. Sur ces entrefaites, l'empereur Henri, ayant appris par des rapports véridiques que le duc Robert avait vaincu l'empereur de Constantinople et qu'il accourait à l'improviste, impétueux comme la foudre, pour prêter son secours au pape, considérant prudemment les vicissitudes des événemens, éprouva de grandes craintes. Ayant fait la paix avec quelques grands, il occupa une partie de la ville, et regagna les contrées Occidentales de ses Etats; il aima mieux se retirer honnêtement, sain et sauf et en liberté, que d'attendre un adversaire furieux et de s'exposer à être enveloppé dans le tourbillon d'un combat auquel il n'était pas préparé.

Pendant que le monde était exposé à tant de graves agitations et aux tempêtes de tant de guerres, pendant que les royaumes terrestres étaient ballottés comme le vaisseau au milieu de la mer, le vénérable Robert, abbé de Sainte-Euphémie, à son retour de la guerre de Durazzo en Calabre, tomba malade le 21 novembre pour avoir, dit-on, pris du poison dans ses alimens. En effet, un certain Sarrasin servait en qualité de boulanger dans le couvent de Sainte-Euphémie [1]. Il avait épousé la sœur du prieur Guillaume, fils d'Ingran, et pour une cause qui n'est pas connue et qui est de peu d'importance, il nourrissait une haine secrète contre l'abbé. C'est pourquoi, poussé par un instinct diabolique, il empoisonna des mets, imitant son ancêtre Ismaël qui, par un jeu coupable, chercha à tourmenter le simple Isaac. L'homme de Dieu, à la grande affliction de ses moines, fut ma-

[1] *Brixense Cœnobium.*

lade pendant treize jours, et mourut le 2 des ides de décembre (12 décembre), après s'être confessé, et avoir reçu la sainte communion. Il fut inhumé dans l'église de Sainte-Marie, mère de Dieu, qu'il avait construite de fond en comble. Il fut arrêté que le jour anniversaire de sa mort serait, en mémoire de lui, solennisé tous les ans : c'est ce qui est pratiqué avec empressement par les moines qu'il s'était appliqué à élever dans la maison de Dieu comme un père élève ses enfans. On a l'habitude, ce même jour, de donner aux pauvres, pour ce pasteur défunt, une abondante aumône.

A l'approche de Guiscard, les orgueilleux Romains se réunirent, et crurent qu'il était indigne d'eux de laisser attaquer la capitale du monde par de farouches étrangers. En conséquence, animés par plusieurs discours, ils marchèrent en armes à la rencontre de l'ennemi ; mais aussitôt chargés par les Normands, endurcis dès long-temps au maniement des armes, ils furent repoussés. Les vainqueurs, pêle-mêle avec les fuyards, entrèrent dans la ville, et, par l'ordre de leur duc irrité, mirent le feu aux maisons. C'est ainsi que Guiscard s'ouvrit l'entrée de Rome par le fer et la flamme, et qu'ensuite aucun citoyen n'osa murmurer contre lui. Comme il se rendait à la tour de Crescence, le pape alla au devant de lui avec le clergé, lui rendit grâce de ses efforts et de son assistance, lui donna l'absolution de ses péchés à cause de son obéissance, et lui souhaita l'éternelle bénédiction de Dieu. Après la conférence de ces grands hommes, et lorsque le pape eut fait le récit de ses griefs, le duc irrité proféra ces menaces : « Les citoyens Romains

« sont méchans et perfides; ils sont et seront toujours « ingrats envers Dieu et ses saints malgré les innombrables bienfaits qu'ils ont reçus d'eux. Rome, « qui est la capitale du monde, et qui passa jadis « pour guérir tous les péchés, est devenue une « habitation de dragons et un antre de toute es- « pèce de perversité. C'est pourquoi je détruirai par « le fer et la flamme cette caverne de brigands; « je mettrai à mort ses vils et criminels habitans. « Les Romains s'obstinent à continuer contre leur « évêque la persécution commencée par les Juifs. « En effet, de même que les Juifs crucifièrent le « Christ, les Romains n'ont-ils pas martyrisé Pierre « et Paul, qui sont ses membres? Que dirai-je de Lin « et de Clet, de Clément et d'Alexandre, de Sixte « et de Telesphore, de Calixte et d'Urbain, de Cor- « neille et de Fabien? Ces saints personnages em- « ployèrent leurs soins pontificaux à soulager les maux « des Romains, et leurs propres concitoyens, qu'ils « cherchaient à sauver, les ont fait périr outrageuse- « ment. Que rapporterai-je de Sébastien, qu'ils sus- « pendirent avec une chaîne dans le cloaque après « l'avoir percé de flèches? Que dirai-je de Laurent, « qu'ils étendirent sur un gril de fer, et qu'ils rôti- « rent comme un poisson sur des charbons ardens? « Que dirai-je d'Hippolyte, qu'ils déchirèrent attaché « à des chevaux indomptés? Que dirai-je d'Hermès, « de Tiburce, de Zénon, de Valentin et de tant « d'autres saints dont le nombre est incalculable « pour l'intelligence humaine? La renommée rap- « porte beaucoup de témoignages qui confirment que « toute la ville de Rome est couverte du précieux

« sang des martyrs, et que ses lieux les plus abjects
« recèlent les corps de saints innombrables. La même
« cruauté qui animait alors les Païens anime aujour-
« d'hui de ses fureurs les faux chrétiens qui, poussés
« par la cupidité, favorisent les profanes, et secon-
« dent contre l'Eglise catholique les hérétiques in-
« sensés. Aussi ne méritent-ils pas qu'on ait pour eux
« aucune pitié. Je punirai ces impies par le glaive
« vengeur; je livrerai aux flammes cette cité san-
« glante, et, avec l'aide de Dieu, je la rendrai meil-
« leure en la faisant repeupler par les nations trans-
« alpines. »

Alors le pape se précipita aux pieds du duc, et, baigné de larmes, il lui dit : « Epargnez-moi l'horreur
« de détruire, à cause de moi, la ville de Rome. Je
« suis l'élu du peuple pour le salut de la ville et non
« pour sa ruine. J'aime mieux mourir comme notre
« Seigneur Jésus-Christ que de voir venger cruelle-
« ment mes propres injures sur les pécheurs. En effet,
« ceux-là sont les ennemis de notre Créateur qui mé-
« prisent ses décrets, troublent cruellement l'ordre
« de l'Eglise, et, comme des loups ravisseurs, disper-
« sent le troupeau de Dieu. C'est à lui qu'appartien-
« nent l'injure et la vengeance, le service et la rétri-
« bution; il connaît ses pieux serviteurs; il abhorre
« ses ennemis. C'est pourquoi recommandons-nous
« et ce qui nous appartient à sa toute-puissance;
« prions-le d'un cœur bienveillant de briser de son
« glaive réformateur tout ce qui s'oppose à sa sainte
« loi, et de nous diriger selon son bon plaisir et sa
« volonté. »

C'est ainsi que le pape calma le duc irrité, et

qu'ayant pris conseil, il sortit de la tour de Crescence avec le clergé qui le suivit, et, accompagné de Guiscard, qui le conduisit avec une puissante armée, il se rendit à Albe. Jules Ascagne, fils d'Enée, fonda cette ville, et l'empereur Constantin la donna au pape saint Sylvestre. Après avoir reçu la bénédiction apostolique, le duc se rendit en toute hâte vers la mer, et, l'ayant passée sans retard, retourna auprès de ses troupes comme il le leur avait juré.

Cependant l'habile empereur des Grecs ayant su que Robert était passé en Italie, persuadé qu'il pourrait porter un coup funeste aux Normands en l'absence de leur chef, se disposa au combat, rassembla beaucoup de troupes, et força les Normands à combattre malgré eux. La bataille s'étant engagée, les soldats de Guiscard faiblirent d'abord, effrayés par plusieurs causes. Ils furent, au commencement de l'engagement, sur le point d'être vaincus ; car, comme ils considéraient leur petit nombre, l'absence de leur chef toujours heureux et la multitude de leurs ennemis, ils faillirent prendre la fuite avant le combat. Boémond, hésitant avec ses troupes et redoutant la bataille, invoquait Dieu du fond du cœur au milieu de ses inquiétudes : soudain il éprouva l'assistance de la divine bonté, et une voix d'en haut fit retentir ces paroles : « Boémond, que fais-tu ? combats vail-« lamment. Celui qui seconda ton père t'aidera éga-« lement si tu as confiance en lui, et si tu combats « pour lui fidèlement. » Les Normands furent ranimés et fortifiés par cette voix, et marchant en avant chargèrent les Grecs si vivement que ceux-ci furent repoussés, et que tournant le dos ils abandonnèrent

d'amples dépouilles aux étrangers qui manquaient de beaucoup de choses.

A son retour de Toscane [1], Guiscard trouva ses troupes assez joyeuses de cette victoire. Lui-même partageant une si noble joie, rendit grâces à Dieu. Il envoya Boémond, qui avait été blessé dans le combat, pour se faire guérir à Salerne, dont les médecins avaient acquis une réputation qui s'était répandue dans tout l'univers, à cause de l'habileté supérieure dont ils avaient fait preuve dans leur art.

Cependant les habitans de Durazzo voyant que les Normands s'étaient avancés fort loin dans la Bulgarie, qu'ils avaient enlevé à force armée plusieurs provinces de l'empire de Bysance, et que leur ville se trouvait entièrement privée des secours des Thraces, des Macédoniens, et d'autres peuples voisins, s'entretinrent mutuellement de leurs inquiétudes, pour savoir comment ils pourraient se tirer de l'embarras où ils étaient. Enfin les plus hardis se déterminent à prendre un parti : ils envoient en secret des députés vers le duc, lui demandent la paix, et promettent sincèrement d'ouvrir à ses troupes l'intérieur de leur ville. Guiscard leur accorda leur demande, et envoya trois cents chevaliers pour prendre possession de la place. Les Normands vinrent de nuit, on leur ouvrit la ville, et dès qu'ils furent entrés, la paix s'établit, et la sécurité s'affermit entre les deux peuples.

Sichelguade, femme de Robert Guiscard, était fille de Guaimalch, duc de Salerne, et sœur de Gisulfe, qui avait été dépouillé de son duché par l'avide usur-

[1] *Tuscia*, la Toscane est prise là pour l'Italie.

pation de son beau-frère. Elle détestait Boémond son beau-fils, craignant que, comme il était plus vaillant, plein d'esprit et de mérite, il n'enlevât à son fils Roger le duché de la Pouille et de la Calabre, qui lui appartenait par droit héréditaire. C'est ce qui la détermina à préparer une potion mortelle, et à l'envoyer aux médecins de Salerne, parmi lesquels elle avait été élevée, et qui lui avaient enseigné la science des empoisonnemens. Dès qu'ils connurent le desir de leur maîtresse et de leur élève, ils donnèrent le poison mortel à Boémond, qu'ils devaient soigner. Quand il l'eut pris, il fut malade à la mort, et envoya aussitôt à son père un courrier pour lui annoncer la gravité de sa maladie. Le duc, qui était pénétrant, découvrit aussitôt l'artifice de sa femme ; l'ayant, dans sa tristesse, fait venir devant lui, il lui fit cette question. « Boémond, mon seigneur, est-il « encore vivant? » Elle répondit : « Seigneur, je n'en « sais rien. » Il ajouta : « Que l'on m'apporte le texte « du saint Evangile et un glaive. » Quand on eut exécuté ses ordres, il prit le glaive, et jura ainsi sur le livre saint : « Vous m'entendez, Sichelguade; je jure « par ce saint évangile que, si mon fils vient à mou- « rir de la maladie qui le retient au lit, je vous ferai « périr par cette épée. » La duchesse, excessivement effrayée de ces paroles, prépara un antidote salutaire, envoya sur-le-champ un messager à Salerne vers les médecins par lesquels elle avait fait préparer la mort de Boémond, et les sollicita, par des caresses et des prières instantes, de la secourir dans le danger où elle était plongée. Les médecins, apprenant que leur perfidie était découverte, et que leur maîtresse se

trouvait dans un grand embarras, priant Dieu que les terribles menaces du duc ne reçussent pas leur accomplissement, cherchèrent, par tous les moyens que fournissait leur art, à guérir le jeune homme qu'ils avaient empoisonné. Par l'aide de Dieu, qui avait décidé de se servir de lui pour vaincre les Turcs et les Sarrasins, ennemis de la foi chrétienne, le malade se rétablit, mais toute sa vie il resta pâle à cause du poison qui avait altéré sa santé.

Cependant la princesse, astucieuse et avisée, était plongée dans de profondes réflexions, et sans cesse agitée d'une extrême crainte, ne se dissimulant pas que, si son envoyé tardait à passer la mer, et que le malade mourût avant son arrivée, elle ne pourrait éviter le trépas dont l'avait menacée son mari. En conséquence, elle conçut un projet sanguinaire, et tout-à-fait exécrable. O douleur! elle empoisonna son mari. Dès qu'il commença à devenir malade, et qu'elle ne douta pas de sa mort inévitable, elle rassembla ses amis avec les autres Lombards, se leva pendant la nuit, gagna la mer, monta sur les meilleurs vaisseaux avec tout son monde, et, pour que les Normands ne pussent la poursuivre, elle mit le feu à tous les autres bâtimens. Lorsqu'elle eut touché au rivage de la Pouille, un certain chevalier de son escorte, l'ayant quittée en cachette, se rendit de nuit à Salerne, et étant allé trouver Boémond en toute hâte, il lui dit : « Levez-vous vite, fuyez, et sauvez-vous. » Le prince ayant demandé la cause de cet avis, le chevalier répondit : « Votre père est mort, et votre belle-mère « est dans la Pouille. Elle marche à grands pas vers « ce lieu pour vous mettre à mort. » Dans cette grave

circonstance, Boémond, tout troublé, monta sans retard sur un âne, sortit en cachette de la ville, et s'enfuit auprès de Jourdain, prince de Capoue, qui était son cousin: reçu par lui avec amitié, il n'eut plus rien à craindre de la perfidie et des menaces de sa bellemère. Celle-ci étant parvenue à Salerne, et se voyant prévenue dans ses projets par la fuite de celui qu'elle cherchait, elle fut saisie d'une vive douleur. Son fils Roger, surnommé la Bourse [1], obtint de la succession de ses ancêtres le grand duché en deçà de la mer.

Les Normands, qui se trouvaient avec leur chef sur la terre étrangère, furent en proie à toute sorte d'inquiétudes, quand ils virent ce grand et vaillant guerrier mis en péril par les embûches d'une femme, la force de leur armée diminuée par la retraite des Lombards, qui s'étaient enfuis secrètement avec leur maîtresse, et enfin les retards et les difficultés considérables que la destruction de leurs vaisseaux opposait à leur retour en Italie. En conséquence, le magnanime Guiscard réunit auprès de lui Robert, comte de Loritello, et Geoffroi de Conversano, ses neveux, Hugues-le-Borgne de Clermont, Guillaume de Grandménil, Eudes le bon marquis, son beau-frère, et ses autres parens, ainsi que les grands de son conseil: il leur demanda ce qu'il y avait à faire dans cette circonstance. Comme chacun murmurait à voix basse, et ne savait quel parti proposer, Guiscard parla en ces termes: « La vengeance divine nous frappe à cause « de nos péchés, et nous punit de notre excessive « ambition. Comme le maître frappe ses serviteurs, le

[1] *Bursa* ou *Crumena*.

« Seigneur en agit de même avec nous justement, et
« nous fait connaître qu'il ne faut pas desirer l'éclat
« de la gloire mondaine. Rendons grâces à Dieu pour
« tout le bien qu'il a daigné nous accorder, et prions-le
« de tout notre cœur d'avoir toujours pitié de nous.
« Issus de parens pauvres et obscurs, nous avons
« abandonné les stériles campagnes du Cotentin et nos
« pénates dépourvus des objets les plus nécessaires;
« partis pour Rome, ce n'a pas été sans de grandes
« frayeurs et de grandes difficultés que nous avons
« pu dépasser cette ville. Enfin, grâces à la faveur de
« Dieu, nous avons conquis beaucoup de vastes ci-
« tés; mais ce n'est ni à nos forces ni à nos mérites
« que nous devons attribuer ces avantages; c'est à la
« divine Providence que nous en sommes redevables.
« Enfin nous avons envahi cette partie de l'empire de
« Constantinople à cause des péchés de ses habitans,
« autant que nous avons pu en parcourir dans l'es-
« pace de quinze jours. Vous savez parfaitement que
« l'empereur Michel m'a appelé à son secours, chassé
« qu'il était méchamment de son trône par ses pro-
« pres sujets, et parce que j'avais légitimement pro-
« mis ma fille à son fils. S'il eût plu à Dieu, j'avais
« résolu de marcher sur Constantinople, que possède
« un peuple lâche, esclave des délices et de la vo-
« lupté. Je l'aurais soumise à des guerriers catholi-
« ques, capables d'arracher aux Turcs Jérusalem,
« cette sainte ville de Dieu, et qui, après avoir re-
« poussé par la force les armées païennes, pussent
« étendre l'empire chrétien. C'est dans cette inten-
« tion que j'ai entrepris de si grands travaux et une
« si périlleuse campagne. L'irrésistible volonté du

« Dieu tout-puissant en a ordonné autrement. David
« voulut élever à Jérusalem un temple au Seigneur;
« mais Dieu décida que Salomon, fils de ce prince,
« aurait le bonheur ineffable de le terminer. Ainsi,
« comme je le pense, mes projets recevront leur exé-
« cution dans les temps à venir. Le fruit de mon tra-
« vail se fera connaître un jour, et sera utilement si-
« gnalé à nos descendans comme un encouragement
« à une si grande entreprise. Recevez donc, hommes
« courageux, un sage conseil, et n'allez pas perdre
« cette ancienne vertu que j'ai tant de fois éprouvée
« dans les occasions difficiles et périlleuses. Je ne
« suis qu'un homme, et mortel comme tous les au-
« tres. Vous êtes nombreux, comblés de nombreux
« avantages par la grâce de Dieu. Vous avez fait de
« grandes actions qui ont été publiées au loin. Les
« historiens ne nous présentent nulle part des ex-
« ploits plus brillans, exécutés par des hommes si
« peu nombreux, et avec d'aussi faibles moyens,
« que ceux qui vous sont dus avec l'aide de Dieu.
« Choisissez donc parmi vous le plus brave et le
« plus sage; confiez-lui le commandement; ne vous
« laissez pas enlever cette terre fertile, conquise
« avec tant de peines et en si peu de temps. Boé-
« mond, mon fils, si la vie et la santé lui restent,
« s'empressera au plus vite de voler à votre se-
« cours.

Comme le duc disait ces choses et d'autres semblables, un Français, nommé Pierre, et quelques-uns de ses amis, pesant habilement les discours de ce prince, parlèrent en ces termes: « Il se trouve de
« grandes difficultés et beaucoup d'embarras dans ce

« que vous nous prescrivez. Nos ennemis sont in-« nombrables, et notre troupe se réduit à peu de « monde ; nous avons pour adversaire un empereur « puissant et habile, que, forcés par vous, nous avons « souvent offensé gravement en plusieurs circons-« tances. Nous ne pouvons résister à sa bravoure et « à sa vaste puissance. En effet, il commande à plu-« sieurs royaumes et à plusieurs nations. Plût à Dieu « que nous pussions en paix et en sûreté retourner « vers nos maisons dont nous sommes partis ! »

Quand il eut entendu ce discours, le duc gémit profondément ; il se mit à invoquer Dieu en versant des larmes et à s'affliger en ces mots sur la destinée de son fils : « Hélas ! dit-il, quelle est ma misère au « milieu de tant d'infortunes ! Autrefois j'ai causé du « mal à beaucoup de monde ; j'ai fait beaucoup d'en-« treprises injustes ; maintenant les malheurs que j'ai « si long-temps mérités viennent tous m'attaquer à « la fois. Dieu tout-puissant, épargnez-moi ; Dieu « bon, ayez pitié de moi pécheur ; Dieu fort, se-« courez votre peuple que j'ai conduit ici. O mon fils « Boémond, toi qui par la valeur et la sagesse égalais « le Thébain Epaminondas, où te trouverai-je ? Boé-« mond, noble champion, toi qu'on peut comparer « sous les armes au Thessalien Achille, ou au Français « Roland, vis-tu encore, ou bien est-ce la mort qui « te retient loin de moi ? Es-tu retenu pour ta perte ? « que t'est-il arrivé ? qu'est devenue ton ardeur ? « Si tu vivais encore tel que je te laissai quand je « partis pour l'Italie, tu m'aurais bientôt rejoint, et « tu prendrais possession de cette contrée opulente « de la Bulgarie, que nos armes ont conquise. En

« effet, je sais que tu as tant de valeur, si tu vis en-
« core, que, si la Providence divine permettait que
« tu fusses présent à ma mort, tu ne perdrais jamais,
« avec son aide, les biens que j'ai acquis par la guerre.
« Courage, vaillans compagnons d'armes! Ne négligez
« aucune précaution, et songez que vous êtes bien
« loin de vos foyers. Rappelez-vous quels prodiges
« de valeur les Normands ont accomplis; n'oubliez
« pas que nos pères ont tant de fois combattu avec
« les Français, les Bretons et les Manceaux, et qu'ils
« les ont courageusement vaincus. Rappelez à votre
« mémoire les grandes choses que, sous mon com-
« mandement, vous avez faites en Italie et en Sicile.
« Vous y avez conquis Salerne et Bari, Brindes et
« Tarente, Bisignano [1] et Reggio, Syracuse et Pa-
« lerme, Cosenza et Castro [2], et plusieurs autres villes
« et forteresses. Avec l'aide de Dieu, conduits par
« moi, vous avez vaincu Gisulfe, duc de Salerne,
« Wazson, comte de Naples, et d'autres princes très-
« courageux. Ainsi gardez-vous de vous dégrader,
« par la perte de votre ancienne valeur. Choisissez
« en commun, comme je vous l'ai dit, l'un de vous
« pour vous commander; et conservez dignement
« les fertiles provinces que vous avez conquises. »

De tous ceux qui assistaient à ce conseil, aucun n'osa prendre le commandement: tout le monde ne songea qu'aux moyens de se retirer avec sûreté. Enfin l'an de l'Incarnation du Seigneur 1085, Robert Guiscard, illustre duc de la Pouille, homme auquel on ne peut pour ainsi dire trouver en nos temps personne

[1] *Bismannum* qu'il faut, je crois, lire *Bisinannum*.

[2] *Castrum Joannis*.

de comparable, après s'être purifié de ses péchés par la confession, et s'être muni de la salutaire Eucharistie, non vaincu par le bras d'un guerrier, mais victime de cette même méchanceté féminine qui fit bannir du Paradis Adam, le premier des hommes, blessé non par les armes mais par le poison, fut enlevé de ce monde lorsque l'heure de sa mort fut arrivée. Quand il eut cessé de vivre, les Normands salèrent son corps, et demandèrent à l'empereur la faculté de retourner en paix dans leur patrie. Comme il était bon, l'empereur pleura beaucoup le duc défunt, qui n'avait jamais fui dans le combat, satisfait toutefois d'être délivré d'un si terrible ennemi. Il accorda avec bonté, à ceux qui la voulurent, la permission de retourner en Italie avec le corps de leur prince, et tous les serviteurs attachés à sa personne; il assura de grands appointemens à ceux qui voudraient demeurer avec lui, et prendre du service dans ses Etats. Ainsi ceux qui auparavant avaient attaqué vigoureusement le monarque de Byzance, le servirent désormais avec fidélité. De retour dans la Pouille, les Normands portèrent le corps de leur duc à Venosa, et l'y ensevelirent, avec une profonde affliction, dans le couvent de la Sainte-Trinité. Le vénérable abbé Béranger, fils de Vruald, qui était fils d'Helgon, était à la tête de ce monastère: il avait été élevé à Ouche par le pieux abbé Thierri, et amené en Calabre par l'abbé Robert. Ensuite le pape Alexandre l'avait consacré abbé du monastère de Venosa: quelques années après, le pape Urbain l'éleva à l'évêché de cette ville, en considération de la bonté de ses mœurs et de l'étendue de ses lumières.

Pendant que les tempêtes dont nous venons de parler exerçaient leurs fureurs dans l'univers, quelques sorciers s'avisèrent à Rome de rechercher quel serait le pape qui succéderait à Hildebrand, et découvrirent qu'après sa mort, ce serait un pontife du nom d'Odon qui occuperait le siége de Rome. Ce qu'apprenant Odon, évêque de Bayeux, qui de concert avec le roi Guillaume, son frère, gouvernait les Normands et les Anglais, faisant peu de cas de la puissance et des richesses des Etats d'Occident, s'il ne dominait au loin et sur tous les mortels par le droit de la papauté, il fit partir des délégués pour Rome; il y fit orner à grands frais et même en objets superflus un palais qu'il fit acheter, et se concilia, à force de présens, l'amitié des sénateurs du peuple Romain. Il réunit Hugues, comte de Chester, et une troupe considérable des chevaliers les plus distingués, les pria de passer avec lui en Italie, et leur prodigua de grandes promesses, à l'appui de ses prières. Comme les Normands sont légers et empressés de voir les contrées étrangères, ils acceptèrent la proposition du présomptueux prélat, qui n'avait pas assez de la principauté d'Albion et de la Neustrie; ils se déterminèrent à quitter les grandes terres qu'ils possédaient dans les contrées occidentales, et promirent par serment d'accompagner le prélat au delà du Pô.

Le prudent roi Guillaume apprit ces préparatifs; mais il ne les approuva pas, et pensa qu'une telle entreprise serait préjudiciable à son royaume et à beaucoup d'autres. En conséquence, il se hâta de passer en Angleterre, et sans être attendu se trouva

dans l'île de Wight, à la rencontre de l'évêque Odon, qui voulait en grande pompe passer en Normandie. Le roi ayant aussitôt rassemblé en conseil les grands du royaume, leur parla en ces termes :

« Illustres seigneurs, écoutez attentivement mes « paroles et donnez-moi, je vous prie, vos salutaires « conseils. Avant que je passasse en Normandie, « j'avais confié le gouvernement de l'Angleterre à « mon frère, l'évêque de Bayeux. Plusieurs rebelles « s'étaient soulevés contre moi en Normandie, et je « me trouvais pour ainsi dire envahi par mes proches[1] « et par l'étranger. Mon fils Robert, ainsi que quel- « ques jeunes gens que j'ai élevés, et auxquels j'ai « donné leurs premières armes, s'étaient révoltés « contre moi; ils avaient reçu l'adhésion empressée « de quelques sujets sans foi, et des ennemis de mon « voisinage. Mais par la protection de Dieu, dont je « suis le serviteur, ils n'ont obtenu aucun succès, et « n'ont eu de moi que le fer resté dans leurs bles- « sures. En me tenant prêt à la guerre, j'ai comprimé « par la terreur les Anglais, soulevés contre moi : « j'ai pareillement contenu, par les armes et la force, « les Manceaux qui se révoltaient. C'est dans de « telles occupations que j'ai été embarrassé outre « mer, et qu'y prolongeant mon séjour, j'ai pénible- « ment travaillé pour l'utilité publique. Cependant « mon frère opprimait l'Angleterre; il dépouillait les « églises de leurs terres et de leurs revenus; il leur « enlevait tous les ornemens qui leur avaient été « donnés dans les temps passés; mes chevaliers, qui

[1] *Intimi*, dans le manuscrit de la reine Christine; *inimici*, dans le texte de Duchesne.

« devaient mettre l'Angleterre à couvert des attaques « des Danois, des Hibernois, et des autres ennemis « qui me menacent vivement, ils les a séduits, et il « se prépare, au mépris de mes droits, à les entraîner « avec lui au delà des Alpes, dans des contrées étran- « gères. Mon cœur est accablé de douleur, surtout à « cause du mal fait aux églises de Dieu. Les rois « chrétiens qui ont régné avant moi ont aimé l'Eglise; « ils l'ont enrichie de toutes sortes de biens et de « présens : aussi, comme nous le croyons, ils reposent « maintenant, pleins de joie de leurs bienheureuses « récompenses, dans le séjour de toutes les félicités. « Tels furent Edelbert et Edwin et saint Oswald, « Athulf et Alfred, Edouard-le-Vieux et Edgar, « ainsi qu'Edouard, mon cousin et mon très-cher « seigneur, qui donnèrent de grands biens à la sainte « Eglise, que l'on doit considérer comme l'épouse « de Dieu. Cependant mon frère, à qui j'avais confié « le soin de tout mon royaume, a violemment enlevé « ces biens; il a cruellement opprimé les pauvres; il « a détaché de mon service et pour un espoir frivole « un grand nombre de chevaliers, et, frappant toute « l'Angleterre d'exactions injustes, il a porté partout « le désordre et le trouble. En conséquence, con- « sidérez attentivement ce qu'il faut faire, et donnez- « moi, je vous prie, vos conseils. »

Comme tout le monde craignait l'évêque Odon et que chacun hésitait à donner son avis, le monarque magnanime ajouta : « Les témérités coupables « doivent toujours être réprimées, et nulle faveur ne « doit empêcher de punir celui qui fait tort à la « chose publique. Saisissez donc cet homme, qui

« trouble la terre, et gardez le soigneusement pour « le mettre hors d'état de faire encore pis. »

Personne n'osant porter la main sur un évêque, le roi fut le premier à le saisir. Odon se récria, et dit : « Je suis clerc et ministre du Seigneur; on ne « peut condamner les évêques sans le jugement du « pape. » Le roi lui répondit sagement : « Je ne con- « damne ni le clerc ni le prélat, mais le comte qui « dépend de moi, et que j'ai établi mon lieutenant « dans mes Etats; je le saisis, parce que je veux qu'il « me rende compte du gouvernement que je lui ai « confié. »

C'est ainsi que la puissance royale arrêta le prélat, Il fut conduit en Normandie, et mis en prison dans la tour de Rouen. Il y fut gardé et soigneusement renfermé pendant quatre ans, c'est-à-dire, jusqu'à la mort de Guillaume. Le chef du désordre ayant été enlevé, les chevaliers retournèrent à leur devoir, et la sagesse du roi assura d'une manière inébranlable la tranquillité de son royaume au dedans et au dehors.

Nous voyons dans ce prélat s'accomplir clairement ce que dit Fulgence dans son livre : « Celui qui pré- « tend plus qu'il ne doit deviendra moindre qu'il « n'est. » L'évêché de Bayeux et le comté de Kent, si riche en trésors, l'exercice du pouvoir royal réuni au sien propre dans toute l'Angleterre et la Normandie, ne suffirent pas à un clerc qui cherchait à envahir l'univers entier, poussé à cette entreprise, non par la divine inspiration, non par l'élection canonique, mais par la présomptueuse extravagance d'une incurable cupidité. Il perdit donc ce qu'il avait; il gémit dans la captivité, et laissa à la postérité un

exemple bien propre à détourner les hommes de rechercher trop avidement les honneurs.

Dans ces temps Mathilde, reine des Anglais, tomba malade; inquiète de sa maladie prolongée, elle reconnut ses péchés, les pleura amèrement, et après avoir religieusement accompli tout ce que prescrivent les usages de notre foi, et s'être munie du sacrement du salut, elle mourut le 3 novembre [1]. Son corps fut porté dans le couvent de la Sainte-Trinité qu'elle avait bâti à Caen pour des religieuses, et enterré respectueusement, par un grand nombre d'évêques et d'abbés, entre le chœur et l'autel. Ses obsèques furent célébrées par les moines et les clercs avec un grand concours de pauvres, que de son vivant elle avait fréquemment secourus au nom du Christ. On éleva à sa mémoire un tombeau admirable, orné d'or et de pierreries, et l'on y grava élégamment en lettres d'or l'épitaphe suivante :

« La sculpture de ce beau tombeau recouvre brillamment la vertueuse Mathilde issue du sang des « rois. Son père fut duc des Français; elle eut pour « mère Adèle, fille de Robert, roi des Français, et « sœur de Henri qui monta sur le trône. Unie en mariage au magnifique roi Guillaume, elle fit bâtir ce « temple et cette maison qu'elle enrichit de beaucoup de terres et de dignes ornemens, et qu'elle « eut soin de dédier à Dieu. Consolatrice des pauvres, amie de la piété, ce fut en prodiguant des « trésors que, pauvre pour elle-même, elle fut riche « pour l'indigence. C'est par cette conduite qu'elle « mérita d'être admise à partager la vie éternelle, le

[1] L'épitaphe ci-après dit le 2 novembre, au lieu du 3 de ce mois.

« second jour du mois de novembre. L'abbesse Ma-
« thilde gouverna dignement pendant quarante-sept
« ans le monastère de Caen, dédié à la sainte et indi-
« visible Trinité; elle y éleva Cécile, fille du roi Guil-
« laume, ainsi que plusieurs autres dames zélées pour
« le service de Dieu, et les forma à la vie régulière.
« A la mort de l'abbesse Mathilde la noble Cécile lui
« succéda, et pendant plusieurs années remplit les
« fonctions de mère, du temps du roi Henri, son
« frère. Ensuite une fille du comte Guillaume, fils d'E-
« tienne de Blois, prit les rênes du même couvent;
« mais elle les garda peu de temps, ayant été sur-
« prise par un trépas prématuré. »

Après la mort de la glorieuse reine Mathilde, le roi Guillaume eut violemment à souffrir, pendant près de quatre ans qu'il lui survécut, des nombreuses tribulations qui s'élevèrent contre lui. En effet, quelques-uns de ses sujets du Maine, pays dont les habitans sont presque toujours agités par l'inquiétude qui leur est naturelle, et dont l'inconstance trouble la paix publique en même temps qu'ils se troublent eux-mêmes, prirent les armes contre le roi Guillaume, et occasionèrent à eux-mêmes, ainsi qu'à beaucoup d'autres, des dommages considérables. Le vicomte Hubert [1], gendre de Guillaume, comte de Nevers, avait autrefois offensé le roi dans des circonstances peu importantes; mais ses offenses ne firent que s'accroître par la suite; il abandonna Beaumont et Fresnay [2], ses places fortes, et, comme un ennemi public, se retira avec sa femme et les siens

[1] Vicomte du Mans.

[2] Beaumont-le-Vicomte, et Fresnay sur Sarthe.

au château de Sainte-Suzanne. Cette place où il s'enfuit est située sur la rivière d'Erve [1], au haut d'un rocher escarpé sur les confins du Maine et de l'Anjou. Il y réunit une armée, et, sans relâche, fit beaucoup de mal et inspira beaucoup de crainte aux Normands, qui s'efforçaient de protéger le territoire des Manceaux. Ce vicomte était d'une noblesse illustre, remarquable par un mérite éminent, plein de courage et d'audace, et ses grandes qualités avaient porté fort loin sa renommée. Les garnisons de la ville du Mans et des places circonvoisines eurent fréquemment à souffrir des incursions d'Hubert. Elles firent entendre au roi Guillaume leurs plaintes fondées sur de grands malheurs, et réclamèrent son assistance.

En conséquence le roi rassembla sans tarder une armée de Normands, manda ceux des Manceaux qui lui étaient restés fidèles, et pénétra dans le pays ennemi avec des forces considérables. Toutefois il ne put assiéger la forteresse de Sainte-Suzanne, qui était inaccessible à cause des rochers et de l'épaisseur des vignes qui l'entourent de toutes parts; il ne put pas non plus tenir étroitement enfermé l'ennemi qui y était, parce que celui-ci se procurait courageusement des moyens de communication. C'est pourquoi le roi éleva un fort dans le val Beugic [2], et y plaça une forte garnison pour contenir l'ennemi. Quant à lui, il retourna en Normandie pour y régler les affaires

[1] *Arva* et non pas *Arna*, comme l'ont imprimé les éditeurs d'Orderic Vital.

[2] *In valle Beugici*; je ne trouve aucun nom, près de Sainte-Suzanne, qui ait quelque rapport avec ce mot : c'est peut-être *Baufay* à quatre lieues du Mans, ou *Baugé*, petite ville de l'Anjou, à quatre lieues de La Flèche.

importantes de l'Etat. L'armée du roi, à la tête de laquelle se trouvait Alain-le-Roux, comte des Bretons, se faisait remarquer par ses richesses, par ses chevaux [1] et par son appareil militaire; mais les assiégés s'efforçaient de les égaler en courage et en nombre; car de l'Aquitaine, de la Bourgogne et des autres provinces de la France, les meilleurs chevaliers volaient vers Hubert, et desiraient ardemment le seconder de tous leurs efforts, et signaler leur bravoure. Il en résulta que le château de Sainte-Suzanne s'enrichit aux dépens des assiégeans, et que de plus en plus il se fortifiait journellement dans ses moyens de résistance. Il arrivait souvent que de riches seigneurs, soit Normands, soit Anglais, tombaient dans les mains des assiégés : du prix de leur rançon, le vicomte et Robert de Bourgogne, dont il avait épousé la nièce, ainsi que les autres personnes de son parti, s'enrichissaient honorablement. C'est ainsi que pendant trois années Hubert résista aux Normands, et, chargé des dépouilles de l'ennemi, brava ses attaques. Dans cette guerre, Robert de Vieux-Pont, Robert d'Ussi et plusieurs autres chevaliers Normands de distinction furent tués, et laissèrent de justes regrets. Le 18 novembre, lorsque l'armée normande allait charger l'ennemi, un jeune homme encore imberbe, qui s'était caché le long du chemin dans des buissons, tira une flèche, et frappa mortellement sous l'œil Richer de l'Aigle, fils d'Eugenoul. Ses compagnons d'armes accoururent pleins de fureur, se saisirent aussitôt du jeune homme, et voulurent le tuer pour venger ce noble seigneur; mais Richer

[1] *Equis* dans le mss. de la reine Christine, *epulis* dans l'imprimé.

mourant le protégea. Pendant qu'on voulait égorger le jeune homme, le blessé cria aussi fort qu'il put : « Pour l'amour de Dieu, laissez-le aller; c'est « ainsi que je dois mourir pour l'expiation de mes « péchés. » Le meurtrier fut aussitôt renvoyé; le chevalier, digne de regrets, confessa ses péchés à ses camarades, et mourut avant qu'on eût pu le conduire à la ville. On porta son corps à un certain couvent de moines que son père Engenoul avait bâti dans ses terres en l'honneur de saint Sulpice, évêque de Bourges : c'est là qu'au milieu du deuil profond de ses parens et de ses amis, il fut inhumé par le vénérable Gilbert, évêque dEvreux.

Ce seigneur fut justement pleuré de ceux qui le connaissaient, car il s'était distingué toute sa vie par beaucoup de bonnes qualités. Il avait une grande force de corps; il était beau et agile, fidèle à la loi de Dieu, doux et humble avec les hommes religieux, habile et éloquent dans les affaires du siècle, et dans toutes ses habitudes tranquille et généreux. Il eut pour femme Judith, fille de Richard d'Avranches, surnommé Goz, et sœur de Hugues, comte de Chester. Il eut d'elle Gislebert de l'Aigle, Engenoul, Mathilde et plusieurs autres enfans de l'un et l'autre sexe.

Gislebert, resté seul par la mort de ses frères et de ses sœurs, devint le successeur du mérite et des biens de son père; il épousa Julienne, fille de Geoffroi, vaillant comte de Mortagne, dont il eut Richer, Engenoul, Geoffroi et Gislebert, dont le second et le troisième périrent en mer le 25 novembre avec Guillaume Adelin, fils du roi Henri, et avec plusieurs autres personnages de distinction. Mathilde épousa

Robert de Mowbrai, seigneur puissant, comte du Northumberland, qui, la même année, prit les armes contre Guillaume-le-Roux, roi des Anglais. Ayant été pris peu de temps après, il vieillit sans avoir de lignée, pendant près de trente-quatre ans, dans la prison où le retinrent ce monarque et son frère Henri.

Maintenant je vais revenir aux événemens dont je me suis un peu écarté.

Au mois de janvier, Guillaume de Varenne, Bauldri de Quitri, fils de Nicolas, et Gislebert de l'Aigle, qui desirait venger la mort de Richer son frère, s'efforcèrent, avec une puissante armée de Normands, de livrer assaut aux assiégés; mais ils n'y gagnèrent que le fer qui s'enfonça dans leurs blessures. Alors Guillaume, comte d'Evreux, fut fait prisonnier, et Machiel de Guitot [1], fils de Godefroi-le-Petit, fut blessé mortellement. Ses écuyers en pleurs et ses compagnons d'armes le portèrent à son logement où, ayant fait venir un prêtre, il confessa ses péchés, se munit du saint viatique, et se prépara à attendre la mort.

Les Normands qui gardaient la fortification du Val de Beugie [2] essuyèrent de grands échecs, et sans cesse affaiblis par le glaive des plus braves guerriers, redoutaient encore de plus affreux malheurs. Comme ils ne pouvaient l'emporter sur Hubert ni par la valeur, ni par le bonheur, ayant changé d'avis et de résolution, ils essayèrent de le faire rentrer dans l'alliance du roi. Quoique dans cette guerre Hubert eût augmenté ses richesses et sa puissance, comme il desirait obtenir la sécurité d'une paix agréable, il se rendit

[1] On peut-être Vitot, près du Neubourg. — [2] Voy. la note p. 171.

prudemment aux invitations des conciliateurs. Sans aucun retard, des députés furent envoyés en Angleterre auprès du roi. Aussitôt que ce monarque apprit la mort de Hervé le Breton, qu'il avait mis à la tête de ses troupes [1], de Richer et d'autres guerriers intrépides, ainsi que les heureux succès de son adversaire, il sentit bien qu'Hubert se fortifierait chaque jour contre lui, et songea à prendre des précautions pour que l'excès de l'opiniâtreté n'entraînât pas la ruine de ses chevaliers. En conséquence il pardonna sagement à Hubert ses anciennes fautes. Celui-ci ayant obtenu un sauf-conduit, passa la mer pour se rendre auprès du roi, qui, l'ayant traité amicalement, lui rendit honorablement les domaines de ses pères. Les Normands et les Manceaux étaient au comble de la joie après avoir eu durant quatre ans à souffrir toutes les calamités de la guerre. Ensuite, tant que le roi Guillaume vécut, le chevalier dont nous venons de parler se maintint en bonne intelligence avec lui, indépendant, heureux, et en possession de ses seigneuries qu'il transmit en mourant à ses fils Raoul et Hubert.

Dans ce temps-là, le roi Guillaume fit faire le recensement des chevaliers du royaume d'Angleterre; on en trouva soixante mille, auxquels il ordonna de se tenir prêts en cas de besoin. En effet Canut-le-Jeune, roi des Danois, équipait alors une grande flotte, et se préparait à venir réclamer ses droits en Angleterre que ses parens Swen et Canut avaient autrefois subjuguée. Ce prince était rempli de dévo-

[1] L'auteur a dit plus haut que c'était Alain qui commandait les troupes dont il s'agit ici.

tion devant Dieu, élevé en puissance parmi les hommes, et digne d'éloges pour ses grandes prouesses. Il avait extrêmement effrayé, par ses menaces et ses préparatifs, les Normands qui habitaient l'Angleterre; mais, arrêté par divers événemens, il ne put réaliser ses projets du vivant de Guillaume-le-Bâtard. Mais sous le règne de Guillaume-le-Jeune [1], tandis qu'une grande flotte équipée était à l'ancre sur le rivage, et qu'au souffle d'un vent favorable on faisait embarquer l'armée qui devait attaquer l'Angleterre, le roi Canut, desirant connaître la volonté de Dieu, entra dans une église, se prosterna humblement devant l'autel, et, les larmes aux yeux, pria le Seigneur de diriger son entreprise selon sa bonne volonté. Son frère entra ensuite dans le temple, vit que le roi était seul devant l'autel; considéra combien était grand le péril qui, pour un seul homme, en menaçait tant de milliers, et que, s'il le tuait, il s'opérerait un changement aussi prompt qu'important. Sans différer, il tira son glaive, coupa la tête au roi qui faisait ses prières, et s'enfuit aussitôt en pays étranger. Soudain, à cette triste nouvelle, toute l'armée se dispersa, et chacun retourna à ses propres affaires. Le sénat plaça sur le trône, en l'absence du parricide, Calomanoth, autre frère du roi. Le corps du roi Canut fut honorablement inhumé dans une église; il s'opéra par la grâce de Dieu beaucoup de miracles sur son tombeau. On bâtit en ce lieu un grand monastère, et on y plaça des moines du même ordre que celui qui est établi en Angleterre à Cowesham. C'est de là que les pre-

[1] Guillaume-le-Roux, qu'Orderic Vital appelle souvent tout simplement le roi Roux.

miers moines passèrent chez les Danois, et firent connaître diligemment, à la grande admiration des barbares, la discipline monastique. Le roi, dont nous venons de parler, fut à bon droit honoré par les moines et par les autres hommes de vie religieuse. Le premier il corrigea les mœurs de sa nation, qui était nouvellement convertie et sans frein. Il éleva, selon les instructions des canons, des siéges tant métropolitains qu'épiscopaux; il fit venir des moines, qui jusqu'alors avaient été odieux et inconnus aux Danois, et leur donna libéralement dans ses Etats des lieux convenables pour s'y fixer.

L'an de l'Incarnation du Seigneur 1087, le neuvième jour de mai, le corps de saint Nicolas, archevêque et confesseur de Myre, fut transféré à Bari. Jean, archidiacre de l'église de Bari, a raconté éloquemment comment et par qui fut opérée cette translation. Il me semble convenable de tirer quelque chose de son récit, et d'insérer dans ce livre quelques détails sur un fait si glorieux, pour l'instruction des gens studieux qui n'ont point eu occasion de voir le travail de Jean, s'il arrive par hasard qu'ils daignent jeter un coup d'œil sur mon ouvrage.

Du temps de l'empereur Alexis, les Turcs et d'autres peuples païens, voulant exercer leurs fureurs, sortirent de leurs frontières, et, par la permission de Dieu, ravagèrent la Lycie et d'autres contrées chrétiennes. En punition des péchés du peuple chrétien, ils détruisirent les églises, profanèrent de toutes manières les croix, les images du Christ et les sanctuaires; ils livrèrent aux flammes un grand nombre de villes avec leurs habitans. C'est ainsi que, pen-

dant plusieurs années, ils exercèrent leur rage, et firent un grand carnage des Chrétiens.

Par suite de ces événemens, Myre, métropole de la Lycie, fut soumise à la puissance des Turcs, et ses anciens habitans, pour la punition de leurs péchés, en furent complétement chassés. Cependant des habitans de Bari qui s'étaient proposés de se rendre sur trois vaisseaux à Antioche pour affaires de commerce, approchant du séjour des Myréens, envoyèrent un certain pélerin comme espion à l'église de Saint-Nicolas, qui se trouve dans l'intérieur de la place. A son retour il fit connaître qu'il se trouvait beaucoup de Turcs qui s'y étaient réunis pour les obsèques du commandant de la ville dont le corps était exposé. A ce récit les négocians de Bari déployèrent aussitôt leurs voiles, tournèrent la proue de leurs vaisseaux vers Antioche, et s'éloignèrent heureusement de Myre[1] en peu de jours; ils firent rencontre d'un vaisseau vénitien, et commencèrent, suivant l'usage, à se demander mutuellement des nouvelles. Il y avait parmi les navigateurs de Bari quelques hommes qui étaient connus des Vénitiens et liés d'amitié avec eux; ils s'entretinrent du corps de saint Nicolas. Les Vénitiens ne balancèrent pas à faire connaître dans leurs discours ce que depuis long-temps ils avaient projeté. Ils avouèrent qu'ils avaient préparé des pieux de fer et des marteaux, et ne voulaient pas différer de prendre là leur dîner, parce qu'ils devaient tenter de mettre leurs desseins à exécution. Les citoyens de Bari ayant entendu ces choses ne furent que plus animés à tenter l'entreprise et à la conduire à sa fin, non pas tant pour

[1] *Myrram adierunt*, probablement il faut lire *Myrra abierunt*.

leur gloire et leur honneur ni pour l'avantage de leur patrie que par amour pour un confesseur si excellent. Ils terminèrent donc les affaires qui les avaient appelés à Antioche, et le plus tôt qu'ils purent, ils opérèrent leur retour sous la conduite de Dieu. Ayant heureusement approché du rivage de Myre, ils sentirent s'affaiblir leur première ardeur, et voulaient passer outre; mais, par l'ordre de Dieu, un vent contraire s'éleva du côté du nord, et, dans le silence des vents du midi, força l'équipage de Bari à s'arrêter en ce lieu. En conséquence, comprenant la volonté de Dieu, ils prirent aussitôt les armes, formèrent un corps et laissèrent un petit nombre des leurs pour garder les vaisseaux. Les autres s'étant armés et ayant pris leurs précautions comme pour se présenter à l'ennemi, s'empressèrent de gagner l'église, qui était éloignée d'environ trois milles du rivage. Ils pénètrent dans le cloître de cet édifice, déposent leurs armes, entrent humblement dans la sainte église, et s'occupent à prier le saint prélat. Quand chacun eut terminé les prières, ils demandèrent au sacristain où reposait le corps de saint Nicolas. On leur fit bientôt connaître l'emplacement, et prenant de la liqueur sacrée on leur en donna. Alors Loup, prêtre de Bari, prit de l'huile sainte dans une fiole de verre et la posa sur un lieu élevé pour qu'elle se conservât plus facilement. Par hasard, pendant que l'on parlait, elle tomba sur le pavé de marbre; mais au grand étonnement de tout le monde, elle ne se brisa pas. Cependant les gens de Bari se mirent à causer, comme pour les tenter [1], avec trois moines qui étaient restés pour

[1] *Attemptantes.*



garder les reliques : « Nous voulons, dirent-ils, en-
« lever d'ici ce saint corps, et le transporter dans
« notre patrie. C'est pour cette cause que nous ve-
« nons de la part du pontife romain, transportés ici
« sur trois vaisseaux. Si vous voulez consentir à notre
« demande, nous vous donnerons de chacun des
« vaisseaux cent sous d'or. »

Ayant entendu ces paroles, les moines stupéfaits et épouvantés s'exprimèrent en ces termes : « Ose-
« rons-nous former une entreprise que jusqu'ici nul
« mortel n'a osé tenter impunément? Quel sera le
« téméraire qui, dans une telle négociation, se fera
« soit l'acheteur, soit le vendeur? Quelle sera la
« chose assez précieuse, assez admirable pour être
« mise en comparaison d'un si grand trésor? Si les
« maîtres de la terre n'ont pas osé tenter une telle
« action, nous ne disons pas de force et par violence,
« mais même par les prières et les supplications,
« comment pourrez-vous y réussir? Gardez-vous de
« poursuivre davantage l'exécution d'un pareil at-
« tentat, car il est odieux à la divine majesté. Ce-
« pendant vous pouvez essayer: voici le lieu. » En disant ces mots, les moines pensaient que l'entreprise n'aurait pas le succès qu'en attendaient les hommes de Bari. En effet, il s'était écoulé près de deux cents olympiades [1], depuis que le bienheureux Nicolas était mort au concile de Nicée, qui fut tenu sous le bienheureux pape Sylvestre et sous l'empereur Constantin; et personne n'avait pu jusqu'alors, ni dérober ces reliques en cachette, ni les enlever manifestement par violence, ni les obtenir du Seigneur à force

[1] Près de huit cents ans.

de prières. Ce qui effrayait les citoyens de Bari, c'est qu'ils se trouvaient en petit nombre dans un pays étranger, au milieu d'une nombreuse population, que le soleil penchait vers son coucher, et que le retour à leurs vaisseaux était difficile. Cependant, fortifiés par Dieu même, ils commencent par se saisir des moines et les mettent sous une sûre garde; ils disposent avec précaution quelques védettes, pour observer de tous côtés ceux qui pourraient venir. Eux-mêmes se placent en armes çà et là dans toutes les avenues. C'est ainsi que quarante-quatre jeunes gens pleins de valeur s'établissent hardiment au dehors du temple pour tenir bon contre toute attaque; que deux prêtres, Loup et Grimald, avec peu de personnes, exécutent dans l'église ce qui était convenable, et commencent les prières que l'on appelle litanies; mais ils étaient tellement troublés par la frayeur, qu'ils ne pouvaient prononcer les prières qu'ils avaient commencées.

Cependant Matthieu, l'un des matelots, saisit hardiment un marteau de fer, frappe le pavé de marbre et le brise : il trouva au dessous une maçonnerie qu'il démolit et dont il se débarrassa : aussitôt on aperçut la surface d'une urne de marbre. Cette découverte les remplit de joie, et leur inspira une nouvelle ardeur pour fouiller de plus en plus profondément, briser avec une petite hache une vieille maçonnerie liée avec de la chaux, et en jeter au dehors les débris. Ce déblaiement terminé, et l'urne découverte, le même jeune homme la frappa de son marteau, et fit une ouverture dans l'un des côtés; il en sortit alors une odeur exquise, qui remplit l'as-

sistance des admirables délices de sa suavité. Ce jeune homme y ayant introduit la main sentit d'abord qu'une liqueur abondante remplissait à peu près jusqu'à la moitié la capacité assez considérable de l'urne. Alors il y plongea la main droite, trouva le précieux trésor qu'il cherchait avec tant d'empressement, et sans rien craindre se mit à le tirer avec promptitude. Ensuite, pour mieux saisir la tête du saint, il se plongea tout entier dans la liqueur, dont la quantité était abondante, et cherchant çà et là des pieds et des mains, comme il le fallait, il découvrit cette tête et tira de ce réservoir salutaire les vêtemens et le corps, tout mouillés. Cet événement se passa près de huit cents ans après la mort de saint Nicolas, le 20 avril.

Comme on manquait de vases et que ces choses s'étaient passées fort à la hâte, les habitans de Bari enveloppèrent comme ils purent les reliques dans la tunique du prêtre Loup, qui, chargé du saint fardeau, fut aussitôt suivi par toute l'assistance. Ainsi, remerciant le Seigneur de la sainte proie qu'ils avaient enlevée non à l'ennemi, mais du trésor même de Dieu, ils se rendirent promptement au rivage. Quelques-uns d'entre eux emportèrent aussi des fragmens de l'urne de marbre qu'ils avaient brisée, et plusieurs évêques en Italie eurent la témérité d'en faire faire des autels et des pierres consacrées. Rassemblés au port, il s'éleva une difficulté pour savoir sur quel navire on mettrait ce dépôt que tout le monde desirait, car tous voulaient avoir avec eux un tel compagnon et un tel patron. Enfin on convint à l'amiable que le vaisseau de Matthieu s'en chargerait, pourvu toutefois qu'il jurât préalablement d'être un allié

fidèle, et de ne point se séparer des autres. C'est ce qui arriva.

En conséquence, chacun monta gaîment sur son navire; les reliques furent enveloppées dans une étoffe neuve et blanche, et déposées dans un vase de bois que les navigateurs ont coutume d'employer à conserver leur vin. Il n'est pas besoin de rapporter en détail quelle fut la douleur des habitans de Myre, aussitôt qu'ils connurent la perte qu'ils avaient faite. Dès que ceux qui occupaient le fort de Myre, qui est placé sur une hauteur à un mille environ de l'église, eurent appris ce qui s'était passé, ils accoururent de tous côtés en grande hâte; pleins de courroux et de tristesse, ils se rendent au rivage; pleurant la perte de leur pasteur et de leur maître, ils s'arrachent les cheveux et la barbe, et d'une voix unanime chantent ce poème lugubre :

« Hélas! quelle catastrophe vient nous accabler en « ce moment! quelle honte en voyons-nous rejaillir « sur notre patrie! Ces dons de Dieu, que, pendant « tant d'années, nous avions conservés, nous sont « ravis tout à coup par un larcin facile. Jusqu'ici « le territoire de la Lycie avait été enrichi par ce « trésor suprême, qui faisait son plus grand ornement. « Célébrée dans tout l'univers par des louanges su-« prêmes, protégée par les mérites de ton père ma-« gnanime, malheureuse ville de Myre, tu vas rester « dépouillée de respects et de dons, et plongée dans « un deuil éternel. Nicolas, ô notre père, pour qui « tout l'univers éprouve tant de vénération, pour-« quoi quittez-vous notre patrie, que dis-je, la vôtre « à vous-même? Né dans ces lieux, élevé par de

« saints parens, ici vous fûtes tour à tour enfant, « adolescent, homme et vieillard, toujours pieux. « Là, père et seigneur, pasteur et gardien plein de « bonté, vous aviez jusqu'alors habité cette patrie, « soit pendant votre vie, soit après votre mort. Aus- « sitôt que quelques infortunes affligeaient cette cité « malheureuse, ô bon père, elle réclamait votre as- « sistance, Dans son adversité vous étiez toujours là, « unique espérance de salut, accordant votre pro- « tection au peuple suppliant. Toujours présent, vous « accueilliez leurs prières, vénérable patron, et, fa- « vorable à leurs vœux, vous leur accordiez toutes « leurs demandes. De toutes les parties de l'univers « les chrétiens accouraient à ce saint tombeau, si « souvent salutaire. Dès que le troupeau fidèle saura « que vous en êtes sorti, tout culte et tout honneur « cesseront en même temps. Les grâces de Dieu « manqueront, et ses premières faveurs ne seront « plus que comme un nom dans une ancienne his- « toire. A qui désormais confierez-vous le soin de « nous nourrir, nous qui sommes, vénérable pasteur, « vos propres brebis? A présent que vous nous avez « quittés, le loup viendra bientôt dévorer le trou- « peau. Toi seul tu fus à la fois notre vertu, notre « consolation, tout notre ornement, notre protection, « notre unique espérance, notre salut et la cause de « notre joie. Malheur à nous au milieu de tant de « calamités! nous avons perdu tous ces biens; nous « sommes en butte désormais au deuil et à une éter- « nelle douleur. Hélas! à qui a été donné le pouvoir « de consommer un tel attentat et de violer un si « saint lieu? Quelle main téméraire a exécuté cette

« criminelle entreprise? Quel est le sacrilége qui a « commis ce vol? Vous qui emportez ces dépouilles « opimes, vous êtes comblés de bonheur, tandis « que dans notre infortune tous les maux nous ac- « cablent. »

Pendant que les Myréens étaient livrés à une excessive douleur, et qu'ils ne pouvaient tirer vengeance de leur affliction, les habitans de Bari détachaient, pleins de joie, les cordages, et ramant toute la nuit, gagnèrent l'île que l'on appelle *Cacabum*[1], et firent voile pour les îles Cyclades[2]. Partis de là à toutes rames et en grande hâte, ils abordèrent au lieu que l'on nomme Macra, et s'y arrêtèrent trois jours, à cause des vents du nord, qui leur étaient contraires. Dans le trouble que ce retard leur occasiona, ils commencèrent à douter s'ils devaient conserver le corps de saint Nicolas, ou si ce bienheureux desirait qu'ils le portassent ailleurs. Alors Eustache, l'un d'eux, eut, à l'occasion de ce doute, une vision, dans laquelle il se voyait avec effroi la langue tout ensanglantée par des morsures de sangsues[3]. En conséquence, d'une détermination commune, chacun représenta les petites parties de reliques qu'il avait soustraites en cachette, et assura par serment qu'il n'en retenait rien en propre. Romuald exposa deux fragmens de dents et de petits ossemens qu'il avait cachés. C'est ainsi que chacun rapporta toutes les petites portions qu'il avait furtivement dérobées, et les

[1] Peut-être Chypre. Suivant La Martinière, Cacabum est une île entre l'île de Crète et la Lycie.

[2] *Insulæ Majestræ.*

[3] Au lieu de *hirundines*, il faut lire *hirudines*, des sangsues.

restitua aux autres membres du saint. Enfin un vent favorable s'étant élevé et les vaisseaux sillonnant la vaste mer, saint Nicolas apparut en songe à Disige, l'un des matelots, le réconforta et lui prédit que lui et ses compagnons entreraient dans le port de Bari, le vingtième jour après l'enlèvement de son corps. Disige fit part de sa vision à ses compagnons, et tous reprirent une grande confiance.

Un petit oiseau voltigeant au dessus du navire, parut à l'improviste devant les matelots, et les réjouit par ses fréquens retours. Ils sentaient souvent une odeur très-suave; encouragés par d'autres indices agréables, ils se réjouissaient et s'approchaient gaîment de leur rivage. Sous la conduite de Dieu ils arrivèrent au port Saint-George, qui est éloigné de cinq milles environ des murs de Bari; ils envoyèrent de là annoncer leur retour au clergé et au peuple de cette cité. Aussitôt toute la ville fut remplie d'une joie inopinée, et bientôt les habitans de l'un et l'autre sexe ainsi que de tout âge se rendirent au rivage. Cependant les matelots confièrent la cassette ainsi que les reliques qu'elle contenait au religieux Hélie, abbé du couvent de Saint-Benoît, qui est situé au dessus du port. Il reçut avec respect ce saint dépôt; et, le 9 du mois de mai, il le plaça dans son église, de concert avec ses frères, et le garda diligemment pendant trois jours.

Alors Urson, archevêque de Bari, homme religieux, digne de Dieu, très-connu, et très-intimement lié avec les princes d'Italie, était absent de son siége. Un navire équipé à Trani l'attendait; le prélat avait résolu de s'y embarquer le surlendemain, pour se

rendre à Jérusalem, où il voulait aller prier. Le messager envoyé par les citoyens alla le trouver, et lui fit part des nouvelles qui occasionaient tant de joie. En conséquence, Urson renonçant au voyage qu'il avait entrepris, plein d'allégresse, ne différa pas de se rendre en toute hâte à Bari. C'est ainsi que le corps de saint Nicolas fut reçu par les habitans de cette ville, et que l'on fixa la solennité de sa translation au neuvième jour de mai. Alors on le transporta à la cour du Catapan [1], et à la demande des matelots et de tous les citoyens, on le déposa respectueusement dans l'église de Saint-Etienne, premier martyr, qui avait été construite trois ans auparavant par l'archevêque.

Ensuite on bâtit en l'honneur de saint Nicolas une église particulière; on confia au vénérable abbé Hélie le saint corps, les offrandes des fidèles, et la direction du travail, et, du consentement de l'archevêque et des citoyens, on le chargea de surveiller tout ce qui était à faire. Aussitôt diverses bandes d'hommes accoururent de toutes les provinces de l'Italie. Il s'opérait là journellement, par la puissance de Dieu, des prodiges et des miracles sans nombre. Dès le premier jour, pendant que l'on plaçait, comme nous l'avons dit, le saint corps dans l'église de Saint-Benoît, plus de trente infirmes, des deux sexes et de tout âge, furent guéris de différentes maladies, et, ayant recouvré une parfaite santé, retournèrent chez eux, pleins de joie, sains et saufs, et rendant des actions de grâces. Quant aux jours suivans, nous ne voulons

[1] *Ad curiam Caterpam*; je ne sais ce que signifie ce dernier mot. Je présume qu'il faut lire *curiam Catapani*.

pas désigner par des notes particulières, ni compter combien de démoniaques ou de sourds, combien de boiteux ou de muets, combien d'aveugles, combien enfin de personnes affligées de diverses maladies furent entièrement soulagées et guéries. En effet, ce nombre est infini et nous est inconnu, comme nous venons de l'indiquer en termes clairs.

Jean, archidiacre de Bari, dont j'ai parlé plus haut, et du livre duquel j'ai fait cet extrait succinct, a signalé par écrit douze des miracles les plus éclatans; mais ni lui ni qui que ce soit n'a pu faire connaître à la postérité toutes les guérisons et tous les secours que le Dieu tout-puissant a daigné, en faveur des mérites du très-saint évêque Nicolas, accorder jusqu'à ce jour à ceux de ses serviteurs qui l'imploraient fidèlement. Enfin, par la permission de Dieu, plusieurs églises obtinrent des reliques de saint Nicolas; et non seulement les Italiens et les Grecs, mais encore les autres nations, rendent grâces à Dieu pour ces précieux gages. Un certain chevalier, nommé Christophe, qui se trouva présent à la translation de l'illustre Nicolas, cacha une de ses côtes dans sa manche; mais, peu de temps après, devenu malade, il se réfugia au couvent de Venosa, réclama et obtint de l'abbé Béranger l'habit monastique, présenta à la Sainte-Trinité la côte de saint Nicolas qu'il avait avec lui, et fut guéri de sa maladie.

Dans le même temps, Etienne, chantre du couvent que le vieux comte Foulques[1] avait bâti dans la ville d'Angers en l'honneur de saint Nicolas, se rendit dans la Pouille, et, par la permission de dom Natal son

[1] Foulques Ier.

abbé, quitta exprès l'habit monacal, puis comme clerc habita Bari, obtint beaucoup d'amitié, et ensuite d'influence auprès des sacristains de l'église du saint évêque. Enfin, ayant trouvé l'occasion favorable, il déroba furtivement le bras de saint Nicolas, qui était convenablement recouvert d'argent, et avait été placé hors du mausolée pour donner la bénédiction au peuple; puis il chercha à fuir vers les Gaules, afin d'enrichir d'un si grand trésor sa patrie et son monastère. Mais comme les citoyens de Bari ne tardèrent pas à découvrir le vol qui leur avait été fait, ils envoyèrent de tous côtés des courriers auprès de leurs voisins, de leurs amis et de leurs protecteurs, et firent observer et garder soigneusement tous les chemins qui conduisent en France pour empêcher le voleur de s'échapper. Etienne gagna Venosa. Là, plein de crainte, et desirant se cacher, il passa l'hiver; mais en attendant la sérénité du printemps, il tomba malade. Ensuite les moyens de subsister venant à lui manquer, il fut forcé pour vivre d'enlever l'argent du saint bras. Cependant le bruit se répandit dans toute l'Italie et la Sicile qu'un bras de saint Nicolas avait été enlevé par les Français. Pendant que tous les peuples ne cessaient de s'entretenir de ce vol, comme quelques habitans de Venosa, et plusieurs personnes attachées au couvent, virent et reconnurent la couverture d'argent, et que le bruit en courait parmi les moines, Erembert, religieux plein d'activité, se rendit en toute hâte avec les gens de sa maison auprès de l'ex-moine, qui était malade. Frémissant d'une colère soudaine, il réclama violemment d'Etienne le bras de saint Nicolas comme s'il le lui eût confié lui-même. Quand

Etienne se vit pris, ne sachant dans un tel embarras de quel côté se retourner, pâle et tout tremblant, il remit la précieuse relique au moine qui le pressait, et qui, l'ayant reprise avec une grande joie, la transporta au couvent de la Sainte-Trinité, en présence des moines et de tous les citoyens qui chantaient les louanges de Dieu. Là, saint Nicolas a jusqu'à ce jour secouru merveilleusement, dans leurs nécessités, les personnes qui imploraient fidèlement ses reliques. Cet Erembert, dont nous venons de parler, était Normand de nation : d'abord vaillant chevalier avant sa conversion, il était ensuite devenu moine très-fervent dans son ordre.

Dans ces temps, un certain chevalier de Normandie, nommé Guillaume, et surnommé Pantoul [1], se rendit dans la Pouille. Comme il aimait beaucoup saint Nicolas, il demanda avec instance quelque partie de ses reliques, et, secondé par Dieu même dans ses démarches, il obtint de ceux qui avaient transporté le corps de ce bienheureux une dent et deux fragmens du tombeau de marbre. Ce chevalier était très-brave; il avait de l'esprit; il était reconnu par les seigneurs de l'Angleterre et de l'Italie comme l'un des plus sensés et des plus riches entre ses compatriotes. Ayant donc obtenu une dent d'un si grand homme, il retourna en Normandie, et invita à un jour déterminé dans son domaine, que l'on appelle Norou [2], plusieurs personnes pour recevoir dignement les reliques qu'il apportait.

L'an de l'Incarnation du Seigneur 1092, la dent du bienheureux confesseur Nicolas, avec d'autres reli-

[1] *Pantulfus.* — [2] *Norom.*

ques de saints, fut apportée de la Pouille par Guillaume Pantoul, et placée honorablement dans l'église de Noron, bâtie dans l'ancien temps en l'honneur de saint Pierre. Ce fut pour cette réception que Roger, abbé d'Ouche, et Raoul, alors abbé de Seès [1], et ensuite archevêque de Cantorbéry, se rendirent au mois de juin à l'invitation de Pantoul, et reçurent les saintes reliques au milieu de l'empressement des moines et de la joie des laïques; ils les placèrent avec soin dans une châsse d'argent, que le chevalier dont nous avons parlé avait libéralement fait préparer. Ces saintes reliques furent souvent implorées par beaucoup de gens attaqués de la fièvre ou d'autres maladies; ils recouvrèrent la santé qu'ils demandaient pieusement, par les mérites du puissant prélat Nicolas.

Peu de temps après, le guerrier dont il vient d'être question jeta les fondemens d'une nouvelle église, et, ayant donné vingt marcs d'argent, accomplit une grande partie du travail. Malheureusement plusieurs calamités survenues interrompirent l'entreprise, et, par la mort du premier fondateur, elle ne fut point conduite à sa fin. Il mourut le 16 avril, et Keline, sa femme, le 21 septembre. L'un et l'autre reposent ensevelis dans le cloître des moines. Leurs fils, Philippe et Robert, Ivon et Arnoul, n'ont pas encore cherché à imiter parfaitement le zèle de leurs parens pour les choses de la religion.

C'est ainsi que nous avons avec véracité placé dans notre ouvrage le récit de la translation du corps de

[1] L'abbaye de Saint-Martin; Radulfe ou Raoul d'Escures en fut le deuxième abbé.

saint Nicolas. Nous implorons fidèlement celui qui opéra tant de merveilles, afin que, se souvenant de nous, il ait pitié de ceux qui se souviennent de lui, et qu'il prie sans cesse Dieu en notre faveur.

Maintenant nous allons reprendre le sujet que nous avons un moment abandonné.

L'ancienne haine qui avait divisé les Normands et les Français s'étant renouvelée, l'incendie de la guerre se ralluma. Il en résulta pour les clercs et les laïques la grave affliction de toutes sortes de dommages. Hugues, surnommé Stavel, Raoul Malvoisin, et d'autres habitans de la place de Mantes, prirent les armes contre le roi Guillaume, et ayant rassemblé une troupe considérable de brigands, ils firent plusieurs irruptions en Normandie. Pendant la nuit, ils passaient avec leurs troupes la rivière d'Eure, qui sépare la Neustrie de la France, et, cruellement préparés à nuire, se jetaient aussitôt sur le diocèse d'Evreux. Ils dévastaient principalement la terre de Guillaume de Breteuil, aux environs de Paci, et celle de Roger d'Ivri; ils emmenaient les troupeaux de gros bétail, faisaient les hommes prisonniers, et, raillant amèrement les Normands, ils s'enflaient d'un excessif orgueil. C'est ce qui détermina vivement le roi Guillaume, naturellement belliqueux, à réclamer toute la province du Vexin; il demanda que Pontoise, Chaumont et Mantes lui fussent remis par Philippe, roi des Français, et s'emporta contre les ennemis en menaces terribles si on ne lui rendait pas ce qui lui appartenait.

Tel était le motif de cette réclamation. Le roi Henri, fils de Robert, roi des Français, devait, après la mort

de son père, et par droit de primogéniture, recevoir le bandeau royal; mais il éprouva de la part de la reine Constance, sa mère, toute la haine des marâtres. Elle fit tous ses efforts pour placer, de préférence à lui, sur le trône des Français, Robert son frère, duc des Bourguignons. De l'avis d'Amauri seigneur [1] de Montfort, fils de Guillaume de Hainaut, Henri vint à Fécamp avec une suite de douze personnes, et pria humblement Robert, duc de Normandie, de le secourir dans l'état de misère et d'exil où le réduisait la perfidie de sa mère. Robert le reçut généreusement comme son seigneur naturel, et le retint gracieusement avec lui pendant que l'on célébrait les fêtes de Pâques. Il réunit de toutes parts les troupes normandes, prépara une grande expédition contre la France, et recourant à l'incendie, avec une impétuosité toute normande, il mit le feu à la ville d'Orléans. C'est ainsi que par des dommages extraordinaires il rabattit l'orgueil des Français. Après les avoir réprimés, il replaça sur son trône l'héritier présomptif [2] qui en avait été chassé. Cependant Henri établi dans ses Etats rendit grâce au duc Robert, et lui remit pour prix de ses services tout le Vexin, depuis la rivière d'Oise jusqu'à l'Epte. Drogon, comte de cette province, y donna avec beaucoup d'empressement son consentement, et ayant fait son hommage servit fidèlement, tant qu'il vécut, le duc de Normandie. Ces deux seigneurs se distinguaient par un éminent mérite; ils s'aimaient beaucoup et trouvaient un grand plaisir à s'honorer et à se rendre

[1] *Senior.*

[2] *Clito.*

service. Drogon, comme nous l'avons déjà dit, était du sang de Charlemagne, roi des Français. Le duc Robert lui avait donné en mariage sa cousine Godiove, sœur d'Edouard, roi des Anglais, de laquelle naquirent les comtes Raoul et Gautier et le vénérable Foulques, évêque d'Amiens. Cette jeune princesse fût exilée en Normandie avec son frère, pendant que Canut, roi des Danois, envahit l'Angleterre à force ouverte chassa les deux héritiers légitimes Alfred et Edouard, et fit périr par la perfidie d'Edric, Edmond et Edwin Cliton [1].

Quelques années après, le duc Robert étant mort à Nicée, ville de Bithynie, les grands de la Normandie se révoltèrent contre Guillaume, encore enfant, qui, lorsque son père entreprit avec le comte Drogon le voyage de Jérusalem, n'était encore âgé que de huit ans, et avait été par son père confié à la tutelle d'Alain, son cousin, comte des Bretons. Robert et Drogon étant morts dans leur pélerinage, Alain ayant, par la fraude des Normands, été frappé de mort par un breuvage empoisonné lorsqu'il faisait le siége de Mont-Gomeri, leurs héritiers se trouvèrent méchamment privés de la protection qui leur était nécessaire. Le roi Henri, de l'avis des Français, qui sont toujours ennemis des Normands, s'empressa de redemander le Vexin, et désormais le conserva toujours sous sa puissance. A cause de la faiblesse de son âge, Guillaume ne put alors faire valoir ses droits. Par la suite, occupé de soins plus importans et toujours croissans, soit dans le Maine, soit en Angleterre, il fut forcé de garder le silence, et différa de prendre les armes

[1] L'héritier présomptif.

pour revendiquer le Vexin sur son souverain Henri, ou Philippe son fils.

Enfin, vingt-un ans après qu'il eut monté sur le trône des Anglais, Guillaume redemanda le comté de Vexin à Philippe, roi des Français. Ce monarque employa les vains sophismes de la mauvaise foi, et sans aucun égard pour les réclamations du roi d'Angleterre, il le frustra de cette partie de son héritage : c'est ce qui détermina Guillaume, dans la dernière semaine du mois de juillet*, à marcher à l'improviste avec son armée sur la ville de Mantes, où il entra pêle-mêle avec la garnison. Les chevaliers et le peuple en étaient sortis secrètement pour juger par leurs propres yeux de la destruction des moissons et de l'arrachement des vignes, qu'Ascelin Goel avait, la veille de l'arrivée du roi, fait dévaster par les troupes normandes; c'est ce qui fit que les troupes de Guillaume arrivant, et s'avançant tout à coup, franchirent les portes, mêlées avec la garnison; et dans la fureur qui les animait, elles mirent le feu à la place, et la brûlèrent ainsi que les églises et les autres édifices. On rapporte que la violence du feu dévora une grande multitude de personnes. Alors l'excès de la chaleur et des fatigues occasiona une maladie au roi Guillaume, dont l'embonpoint était considérable; et il languit pendant six semaines dans de grandes souffrances. Les ennemis de la paix s'en réjouissaient, et s'en promettaient la libre faculté de voler ou de ravir le bien d'autrui. Au contraire, ceux qui desiraient la sécurité de la paix redoutaient beaucoup la mort de leur maître, qui en était le garant. Ce monarque, qui, dans tout le cours de sa vie, avait pris l'avis des

hommes sages, qui, comme un fidèle serviteur, avait eu la crainte de Dieu, et s'était montré l'infatigable défenseur de notre mère la sainte Eglise, soutint jusqu'à la mort son louable caractère. Sa fin fut, ainsi que sa vie, digne de respect. Dans toute sa maladie jusqu'à l'heure de sa mort, il conserva l'intégrité de sa raison et la vivacité de son élocution. Repentant de ses crimes, il confessa ses péchés aux prêtres de Dieu, et selon l'usage de la chrétienté, il s'appliqua humblement à apaiser le Seigneur. Les prélats, les abbés et les hommes religieux ne le quittaient pas, et prodiguaient au prince, qui touchait à ses derniers momens, les salutaires conseils de la vie éternelle. Et comme le tumulte de Rouen, qui est une ville populeuse, incommodait beaucoup le malade, il se fit transporter hors la ville à l'église de Saint-Gervais, située à l'ouest, sur une colline, que le duc Richard son aïeul avait donnée à l'église de Fécamp. C'est là que Gislebert [1], évêque de Lisieux, et Gontard, abbé de Jumiège, avec quelques autres médecins, veillaient soigneusement et s'occupaient avec sollicitude du salut spirituel et de la santé corporelle du monarque.

Enfin, le mal s'aggravant outre mesure, Guillaume vit bien qu'une mort inévitable le menaçait : rappelant au fond de son cœur ses intimes réflexions, il craignait pour l'avenir, qui était voilé à sa vue, et faisait fréquemment entendre des soupirs et des gémissemens. Il appela près de lui ses fils, Guillaume-le-Roux et Henri, qui se trouvaient là, ainsi que quelques-uns de ses amis, et s'occupa avec prévoyance et sagesse des affaires de ses Etats. Son fils

[1] Ou Gilbert Maminot.

Robert, qui était l'aîné, avait eu autrefois avec lui de vives altercations : depuis peu de temps fâché encore par suite de quelques nouvelles folies, il s'était retiré auprès du roi des Français.

Le sage héros ne différa pas de s'assurer, tant pour lui que pour beaucoup d'autres, de grands avantages à l'avenir; il fit en conséquence distribuer ses trésors aux églises, aux pauvres et aux ministres de Dieu. Il régla judicieusement et fit écrire en sa présence par les notaires ce qu'il voulut donner à chacun. Il envoya avec contrition au clergé de Mantes des dons considérables pour rétablir les églises qu'il avait brûlées. Il donna à tous ceux qui étaient présens de sages conseils sur l'observation de la bonne foi et de la justice, sur le respect dû à la loi de Dieu et à la paix, sur les priviléges des églises, sur l'observance des règles des pères, et fit éloquemment cette allocution digne d'une éternelle mémoire, et qu'il interrompit quelquefois par ses larmes.

« Mes amis, dit-il, chargé du poids de péchés « nombreux, j'éprouve de grandes craintes et j'ignore « ce que je dois faire au moment où je vais être tra« duit au redoutable jugement de Dieu. Dès l'en« fance, je fus nourri dans le métier des armes, et « je me suis souillé d'une grande effusion de sang. « Je ne saurais en aucune manière énumérer tous les « maux que j'ai occasionés pendant les soixante« quatre années que j'ai passées dans cette vie d'a« mertume : maintenant je suis forcé d'en rendre « compte sans retard au juge équitable. Lorsque mon « père, partant volontairement pour les contrées « étrangères, me remit le duché de Normandie, j'é-

« tais encore bien jeune enfant, puisque je n'avais « que huit ans : depuis cette époque jusqu'à ce mo« ment, j'ai toujours supporté le poids des armes ; « pendant près de cinquante-six années, j'ai gou« verné ce duché au milieu des embarras de la guerre. « Mes propres sujets, dont j'étais le prince, m'ont « souvent tendu des embûches, et méchamment « m'ont occasioné de grands préjudices et de graves « injures. Ils ont avec perfidie fait périr Turchetil, « mon gouverneur, Osbern, fils d'Herfast, séné« chal de Normandie, le comte Gislebert, père de « la patrie, ainsi que beaucoup d'autres soutiens de « l'Etat. Toutefois, dans ces périlleuses circonstances, « j'ai éprouvé le dévouement de mon peuple. Sou« vent, durant les nuits, dans la crainte de mes pa« rens, j'ai été enlevé furtivement de ma chambre « par mon oncle Gaultier; et, pour n'être pas dé« couvert par les méchans qui me cherchaient pour « me tuer, j'ai été transporté dans l'habitation et les « retraites du pauvre. Les Normands sont un peuple « généreux, s'ils sont gouvernés avec douceur et « fermeté; invincibles dans les plus grandes diffi« cultés, ils l'emportent sur tous les peuples, et, « plus vaillans que leurs ennemis, ils s'appliquent à « les vaincre. Si on les gouverne autrement, ils « s'entre-déchirent et consument ainsi leur ardeur; « avides de révoltes, desireux de séditions, ils sont « disposés à tous les attentats. Il faut donc les con« tenir par la constante application de l'équité, et, « sous le frein de la discipline, les forcer de marcher « dans les sentiers de la justice. Comme le coursier « indompté, si on les laisse aller sans frein au gré

« de leurs desirs, eux et leurs princes seront accablés
« de misère, de honte et de confusion. Dès long-
« temps j'en ai fait l'épreuve à mes dépens. Mes pro-
« ches, mes parens même, qui auraient dû employer
« tous leurs moyens pour me protéger contre tout
« le monde, se sont fréquemment soulevés contre
« moi par des conspirations, et me ravirent presque
« tout l'héritage de mes pères.

« Gui, fils de Renaud, duc des Bourguignons, et
« d'Adelise ma tante paternelle, m'a rendu le mal
« pour le bien. Pourtant je l'avais reçu avec bonté
« à son arrivée des pays étrangers; je l'avais honoré
« comme mon frère unique; je lui avais même donné
« Vernon, Brionne, et une partie assez importante de
« la Normandie. Cependant il m'a outragé par ses pa-
« roles et ses actions. Il m'a représenté méchamment
« comme bâtard, comme dégénéré et comme indi-
« gne du pouvoir. Il m'a diffamé hostilement. Que
« rapporterai-je de plus? Traître à sa foi, il s'est ré-
« volté contre moi; il a détaché de mon parti plu-
« sieurs seigneurs normands, Ranulfe de Bayeux,
« Haymon-le-Dentu, Néel [1] du Cotentin, et plu-
« sieurs autres; par ses criminelles suggestions il les
« a forcés de partager son parjure. Oubliant son hom-
« mage et la fidélité qu'il m'avait jurée, il a cherché
« à m'enlever toute la Normandie. Ainsi donc, enfant
« imberbe encore, j'ai été contraint de prendre les
« armes, et dans la plaine du Val-des-Dunes, de livrer
« bataille à l'un de mes hommes, à mon propre cou-
« sin. Alors, avec l'aide de Dieu, qui est un juge
« équitable, j'ai vaincu mes ennemis entre Caen et

[1] *Nigellus*; Néel ou Le Noir: le premier nom a prévalu.

« Argence : après les avoir complétement défaits « par la permission divine, j'ai librement possédé « mon patrimoine. Ensuite je mis le siége devant la « forteresse de Brionne, j'y renfermai Gui blessé, et « qui avait fui du champ de bataille; et je ne me « retirai de cette place qu'après avoir chassé de la « Neustrie l'ennemi public, et m'être fait remettre « toutes ses places fortes.

« Peu après il me survint d'autres adversités d'une « gravité majeure. Mes oncles paternels, Mauger, « archevêque de Rouen, et Guillaume son frère, au- « quel j'avais donné gratuitement Arques et le comté « de Talou, me méprisèrent comme bâtard; ils ar- « mèrent contre moi Henri, roi des Français, et En- « guerrand, comte de Ponthieu. Dès que j'appris ces « événemens dans le Cotentin, où je me trouvais, je « me mis en marche malgré les avis contraires qu'on « me donnait. Je fis marcher en avant sur Arques « quelques chevaliers qui avaient le plus d'ardeur « pour porter les premiers coups; puis, les suivant « avec peu de troupes, j'assiégeai cette place diffi- « cile. Avant que je fusse parvenu dans les champs « qui se trouvent entre les deux rivières de Sie et « de Garenne, mon avant-garde attaqua le comte « Enguerrand, au moment où il cherchait en toute « hâte à s'introduire dans le château; elle le tua dans « un combat acharné, car ce chevalier était très- « brave, et elle mit en fuite la troupe qu'il comman- « dait. Je pressai vigoureusement la garnison par un « siége opiniâtre; je forçai le comte parjure à sortir « de mes Etats, et je ne lui permis jamais tant qu'il « vécut de rentrer dans les biens qu'il avait perdus.

« Par décret du pape, je fis déposer du siége épisco-
« pal le prélat insolent qui n'était ni dévot à Dieu,
« ni fidèle à son prince, et je substituai à sa place
« Maurile, vénérable cénobite que Dieu même m'a-
« vait envoyé de Florence, ville d'Italie.

« On a vu souvent le roi Henri, confiant dans sa
« puissance et bouillant d'audace guerrière, stimulé
« vivement par les instances de mes ennemis, me
« fouler aux pieds comme un homme sans défense et
« chercher à m'écraser en m'imposant d'illégitimes
« redevances. Souvent il entra sur mes terres avec de
« grandes armées; toutefois il n'eut jamais à se féli-
« citer de m'avoir enlevé beaucoup de butin, et d'a-
« voir fait mes hommes prisonniers. Fréquemment il
« pénétra dans mon territoire avec un grand appareil,
« et en proférant les plus terribles menaces, mais
« jamais il ne rentra chez lui joyeux, ni sans affront.
« Les hommes les plus vaillans qui l'acompagnèrent
« dans ses expéditions ne l'accompagnèrent pas dans
« sa fuite, tombés qu'ils étaient misérablement ou
« sous mon glaive ou sous le fer de mes compagnons
« d'armes.

« Autrefois le roi Henri, vivement irrité contre moi,
« fit marcher une grande armée de Français en deux
« divisions, afin d'accabler notre territoire par une
« double attaque. Il conduisit en personne une troupe
« dans le diocèse d'Evreux, pour en dévaster tout le
« le territoire jusqu'à la Seine; il en confia une
« autre à son frère Eudes, à Renaud de Clermont[1]
« et aux deux comtes Raoul de Mont-Didier, et Gui
« de Ponthieu, pour entrer aussitôt en Neustrie par

[1] Clermont en Beauvaisis.

« les gués de l'Epte, envahir le pays de Brai, le Talou, ainsi que tout le territoire de Rouen, et les « dévaster entièrement jusqu'à la mer, par le fer, la « flamme et le pillage. A la nouvelle de cette double « invasion, je marchai sans retard à la rencontre de « l'ennemi; je me tins toujours avec les miens tout « le long du rivage de la Seine vis-à-vis les tentes du « roi, et partout où il essayait de ravager mon territoire je me trouvai prêt à le repousser par le fer et « par les armes. J'envoyai contre Eudes et ses légions « Robert, comte d'Eu, Roger de Mortemer et d'autres chevaliers éprouvés. Ayant rencontré les Français près du château de Mortemer [1], on fit de part « et d'autre des dispositions hostiles. Un combat « terrible s'engagea, et des deux côtés il y eut une « grande effusion de sang. Dans les deux armées, en « effet, on comptait de braves combattans qui jusqu'à la mort ne savaient point céder. Ici s'acharnaient les Français par le desir d'acquérir; là frappaient les Normands animés de l'espoir de repousser « l'ennemi et de se défendre eux et leurs familles. « Enfin, avec l'aide de Dieu, les Normands triomphèrent, et les Français lâchèrent le pied. Cette bataille eut lieu au delà de la Seine [2], durant l'hiver, « avant le carême, huit ans après la bataille du Val-des-Dunes. Alors Gui, comte de Ponthieu, fut « pris, Eudes, Renaud et plusieurs autres prirent la « fuite, et durent leur salut à la rapidité de leur « course. Le comte Raoul eût été pris également si

[1] Mortemer-sur-Eaune.

[2] Sur la rive droite de ce fleuve, pendant que Guillaume se trouvait sur la rive opposée.

« Roger, chef de mon armée, ne fût venu à son « secours, car depuis long-temps il lui avait fait « hommage. Dans un si grand péril, il lui rendit un « service aussi beau que légitimement dû, en le gar- « dant dans son château pendant trois jours, et en le « conduisant en suite en sûreté chez lui. Pour cette « offense je chassai Roger de la Normandie; mais m'é- « tant reconcilié avec lui, peu de temps après, je lui « rendis ses biens, à l'exception du château de Mor- « temer, dans lequel il avait sauvé mon ennemi, et « dont je le privai à bon droit, ce me semble, pour « le donner à Guillaume de Varenne son cousin, ser- « viteur fidèle. Je gardai en prison tant qu'il me plut « Gui, comte de Bayeux. Au bout de deux années « je reçus son hommage de manière qu'il me fut dé- « sormais toujours fidèle, et qu'il me servit chaque « année avec cent hommes dans tous les lieux où je « le lui prescrivais. Je le comblai ensuite de faveurs, « et l'ayant ainsi honoré, je le renvoyai en paix. « Après la bataille de Mortemer, je fis connaître ce « qui s'était passé au delà de la Seine, au roi des Fran- « çais, par Raoul de Toëni. Dès que Henri eut appris « ces nouvelles, il se leva aussitôt pendant la nuit, « et prit en toute hâte la fuite avec son armée; et « depuis ce moment il n'a passé aucune nuit tran- « quille sur mes terres.

« C'est ainsi que, depuis mon enfance, plongé « de toutes parts dans d'innombrables adversités, je « m'en suis, grâce à Dieu, tiré honorablement en « toute circonstance. Devenu en conséquence un ob- « jet d'envie pour tous mes voisins, je n'ai été vaincu « par aucun d'eux, avec l'aide de Dieu, en qui j'ai

« toujours mis toute mon espérance. C'est ce qu'ont « souvent ressenti les Bretons et les Angevins; c'est « ce que peuvent témoigner les Français et les Fla- « mands; c'est ce qu'ont rudement éprouvé les Anglais « et les Manceaux.

« Geoffroi Martel, comte d'Anjou, Conan, prince « des Bretons, et Robert-le-Frison, comte des Fla- « mands, firent contre moi beaucoup d'entreprises « perfides; mais, comme Dieu me gardait, ils ne par- « vinrent jamais au but de leurs vœux, quels que « fussent leurs efforts et les embûches qu'ils me ten- « daient. J'ai acquis le diadême royal, qu'aucun de « mes prédécesseurs n'avait porté : c'est seulement « un effet de la grâce divine, et non le fruit de mon « droit héréditaire. Il me serait difficile de vous ra- « conter quels sont mes travaux d'outre-mer, et « quels combats périlleux j'ai eu à livrer aux peu- « ples d'Exeter, de Chester et du Northumberland; « aux Ecossais, aux Gallois, aux Norwégiens, aux « Danois, et à mes autres ennemis, qui s'efforçaient « de me dépouiller du royaume d'Angleterre : dans « toutes ces circonstances, la fortune me donna la « victoire. Mais quoique l'humaine ambition se ré- « jouisse de pareils triomphes, cependant je suis en « proie aux atteintes d'une inquiète terreur quand je « pense que dans toutes ces actions la cruauté mar- « cha avec la hardiesse. C'est pourquoi, prêtres et « ministres du Christ, je vous prie humblement de « me recommander dans vos prières au Dieu tout- « puissant, pour qu'il me remette les péchés dont le « fardeau m'accable, et pour qu'il m'accorde le salut « parmi les siens, par l'effet de son infatigable clé-

« mence. Je prescris que l'on donne aux églises et « aux pauvres les trésors que j'ai amassés, afin que « ce qui fut le fruit du crime soit employé à de saints « usages pour les saints. Vous devez vous rappeler « combien je vous ai tendrement aimés, et combien « je vous ai vaillamment défendus contre tous vos « rivaux.

« Jamais je n'ai violé l'Eglise de Dieu, qui est notre « mère; partout, autant que la raison l'exigeait, je « l'ai profondément révérée. Jamais je n'ai vendu « les dignités ecclésiastiques. Détestant la simonie, « je m'y suis toujours opposé. Dans l'élection des « dignitaires, j'ai cherché le mérite de la conduite « ainsi que la bonne doctrine, et, autant qu'il a été « en moi, j'ai confié le gouvernement de l'Eglise au « plus digne. C'est ce que je peux prouver avec vé- « rité par Lanfranc, archevêque de Cantorbéry, par « Anselme, abbé du Bec, par Gerbert, abbé de Fonte- « nelle, par Durand, abbé de Troarn, et par plusieurs « autres docteurs de mon royaume, dont la célébrité « a retenti, je crois, jusqu'aux extrémités de la terre. « J'ai choisi pour mes conseils les prudhommes; « j'ai trouvé dans leur société la vérité et la sagesse: « c'est pourquoi j'ai toujours cherché et me suis tou- « jours plu à jouir de leurs conseils.

« Avec le secours de Dieu, neuf abbayes de moines « et une de religieuses, qui avaient été fondées en « Normandie par mes pères, ont, par mes soins, « reçu de l'accroissement, et se sont glorieusement « embellies des dons considérables que je leur ai « faits. Depuis que je gouverne le duché, dix-sept « couvens de moines et six de religieuses ont été bâ-

« tis : l'office divin s'y fait journellement avec pompe,
« et d'abondantes aumônes y sont distribuées pour
« l'amour du roi suprême. C'est ainsi que la Norman-
« die se trouve munie de forteresses, où les mortels
« apprennent à combattre contre les démons et les
« vices de la chair. Par l'inspiration de Dieu, j'ai été
« le créateur ou le fondateur de ces maisons, leur
« protecteur fervent et leur bienveillant ami. J'ai con-
« firmé avec bonté, en Normandie et en Angleterre,
« toutes les concessions de terres et autres revenus
« que les grands de mes Etats ont faites à Dieu et à
« ses saints pour le salut de leur ame; et j'ai défendu
« gratuitement, de mon autorité supérieure, les
« chartes de donation contre les entreprises de l'en-
« vie et du brigandage.

« Tels ont été mes soins depuis ma jeunesse; telles
« sont les obligations que j'impose à jamais à mes
« successeurs. Vous, mes fils, imitez-moi constam-
« ment en ce point, afin d'être honorés maintenant et
« à l'avenir devant Dieu et les hommes. Vous qui êtes
« mon sang, je vous prescris surtout de vous atta-
« cher sans cesse à la société des gens de bien et des
« sages, ainsi que d'obéir en tout à leurs ordres, si
« vous voulez posséder une gloire durable. Voici
« quelle est la doctrine des pieux philosophes : dis-
« cerner le bien d'avec le mal, observer en tout la
« justice, n'épargner aucun effort pour éviter la mé-
« chanceté; épargner et secourir les infirmes, les
« pauvres et les justes, contenir et combattre les or-
« gueilleux et les méchans; les empêcher de nuire aux
« simples; fréquenter dévotement la sainte Eglise,
« préférer à toutes les richesses le culte de Dieu, et,

« de jour comme de nuit, pendant l'adversité ainsi « que durant le bonheur, observer infatigablement « la loi divine. J'ai accordé à mon fils Robert le du- « ché de Normandie avant que j'eusse livré bataille à « Hérald dans les plaines de Senlac : comme il est « l'aîné de mes fils, et qu'il a déjà reçu les hommages « de presque tous les barons de ce pays, on ne peut « lui enlever les biens que je lui ai donnés [1]. Toute- « fois je sais, à n'en pouvoir douter, que la contrée « qui sera soumise à son pouvoir sera véritablement « malheureuse. En effet, il est orgueilleux, insensé « et désordonné; il aura long-temps à souffrir les plus « cruelles infortunes. Je n'établis personne pour me « succéder au trône d'Angleterre: mais je le recom- « mande à l'éternel Créateur, au pouvoir duquel je « suis soumis ainsi que toutes choses. Ce n'est point « par droit héréditaire que j'ai possédé un si grand « honneur : j'ai enlevé ce trône au parjure Hérald, « après un cruel combat et une grande effusion de « sang humain, et je l'ai assujéti à ma domination, « après avoir tué ou mis en fuite les partisans de ce « prince. J'ai haï plus qu'il ne convenait les habitans « naturels de ce royaume. J'ai cruellement vexé les « nobles et le peuple; j'en ai déshérité injustement « plusieurs, j'en ai fait périr par la faim et par le fer « une innombrable quantité, surtout dans le comté « d'York. Les peuples de Durham [2] et de la Nor- « thumbrie [3] accueillirent contre moi l'armée de

[1] Ce sens est celui que présente une leçon du manuscrit de la reine Christine.

[2] *Deiri.*

[3] Les contrées situées au delà de l'Humber, et non pas simplement le Northumberland d'aujourd'hui.

« Swen, roi des Danois ; ils tuèrent non seulement « Robert de Cummin avec mille de mes soldats dans « les murs de Durham, mais encore, dans divers « lieux, plusieurs seigneurs de mon armée, et quel- « ques-uns de mes plus braves chevaliers. Cet évé- « nement m'ayant enflammé d'un violent courroux, « je m'élançai comme un lion furieux vers les Anglais « du nord ; j'ordonnai à l'instant même de brûler les « habitations des rebelles, ainsi que leurs moissons, « tous leurs biens et leurs meubles, et d'égorger par- « tout les troupeaux de toute espèce. C'est ainsi que « je punis une multitude des deux sexes par le dé- « sastre d'une cruelle famine. Ainsi j'eus la cruauté « de massacrer, hélas! plusieurs milliers d'individus « d'une florissante nation, tant vieillards que jeunes « gens. C'est pourquoi je n'ose remettre à personne, « si ce n'est à Dieu seul, les faisceaux de ce royaume, « que j'ai obtenu par tant de péchés, de peur qu'à « mon occasion, après ma mort, il n'arrive encore de « plus grandes calamités. Je desire que mon fils Guil- « laume, qui, dès son enfance, m'a toujours été at- « taché, et, selon son pouvoir, m'a obéi de bonne « grâce en toutes choses, se maintienne long-temps « dans l'esprit de Dieu, et, si c'est la volonté divine, « brille heureusement sur le trône royal. »

Pendant que le roi Guillaume disait ces choses et beaucoup d'autres semblables, et que la stupeur saisissait les assistans, qui mesuraient des yeux toute l'étendue de l'avenir, Henri, le plus jeune des fils du roi, entendant qu'il ne lui revenait rien de la succession royale, se plaignit et dit au monarque en pleurant : « Et moi, mon père, que me

« donnez-vous? » Guillaume lui répondit: « Je vous « donne de mon trésor cinq mille livres d'argent. » Henri reprit: « Que ferai-je de ce don, si je n'ai pas « de lieu pour habiter? » Son père repartit: « Mon « fils, contentez-vous de votre sort et confiez-vous « dans le Seigneur; souffrez pacifiquement que vos « frères aînés vous précédent. Robert aura la Nor- « mandie, et Guillaume l'Angleterre. Quant à vous, « vous aurez, lorsque votre temps sera venu, tout le « bien que j'ai acquis, et vous surpasserez vos frères « en richesses et en puissance. » A ces mots, le roi craignant que, dans des Etats aussi étendus que les siens, il ne s'élevât soudainement des troubles, écrivit à l'archevêque Lanfranc une lettre pour déterminer qui serait roi, la remit signée de son sceau à son fils Guillaume-le-Roux, et lui prescrivit de passer sur-le-champ en Angleterre. Ensuite l'ayant embrassé, il le bénit et l'envoya en toute hâte au delà des mers prendre le diadême. Guillaume était à peine parvenu au port que l'on appelle Wuyssen [1], qu'il apprit la mort de son père. Henri de son côté s'empressa d'aller toucher la somme qui lui était accordée, d'en vérifier le poids pour s'assurer que rien n'y manquait, d'appeler des amis éprouvés, auxquels il pût se fier, et de se procurer un lieu de sûreté pour placer son trésor.

Cependant les médecins et les ministres du roi qui gardaient le prince malade, et les grands qui venaient pour le visiter, implorèrent sa miséricorde en

[1] Ou Wuissan, sur la côte de Boulogne. Quelques savans considèrent ce port comme le *portus Iccius*, où s'embarqua Jules-César pour passer en Angleterre.

faveur des personnes qui étaient retenues dans les fers, et le supplièrent humblement d'avoir pitié d'elles et de leur rendre la liberté. Le roi leur répondit : « Il y a bien long-temps que j'ai retenu prisonnier, « et même injustement, Morcar, noble comte an-« glais ; mais j'en ai agi ainsi par la crainte que j'é-« prouvais qu'il ne troublât l'Angleterre, s'il con-« servait sa liberté. J'ai retenu dans les fers Roger « de Breteuil, parce qu'il a été animé d'une fureur « opiniâtre contre moi, et qu'il a provoqué à la ré-« volte Raoul de Guader, son beau-frère, ainsi que « plusieurs autres ; et j'ai juré qu'il ne sortirait pas « de prison tant que je vivrais. C'est ainsi que j'ai « fait arrêter beaucoup de personnes pour les punir « de leur propre perversité, et quelques autres parce « qu'elles donnaient lieu de craindre par la suite leur « rébellion. En effet, c'est ce qu'exige le maintien du « bon ordre ; et la divine loi prescrit par la bouche « de Moïse aux maîtres du monde de comprimer « les coupables, afin qu'ils ne fassent pas périr les « innocens. Placé maintenant à l'article de la mort, « comme je desire être sauvé et absous de mes pé-« chés par la miséricorde de Dieu, j'ordonne qu'à « l'instant même toutes les prisons soient ouvertes, « que tous les prisonniers, à l'exception de l'évêque « de Bayeux, mon frère, soient relâchés, et ren-« voyés en liberté pour l'amour de Dieu, afin qu'il « me fasse miséricorde. Toutefois que les prisonniers « ne sortent qu'à condition qu'ils jureront à mes mi-« nistres de ne pas troubler la sécurité de l'Etat, de « maintenir en toute manière la paix dans l'Angle-« terre et la Normandie, et de résister virilement et

« de tout leur pouvoir aux ennemis de la tranquillité « publique. »

Quand Robert, comte de Mortain, eut entendu que la détermination du roi condamnait son frère à une prison perpétuelle, il s'affligea beaucoup. Herluin de Conteville avait épousé Herlève, concubine du duc Robert, de laquelle il avait eu deux fils, Odon et Robert. Guillaume, duc d'abord, et ensuite roi, avait comblé son beau-père de grands biens tant en Normandie qu'en Angleterre, et il avait donné des dignités et des terres considérables au fils de Herluin, Raoul, qu'il avait eu d'une autre femme, et à ses frères utérins Odon et Robert. Après que le duc eut chassé de Normandie, pour des motifs de peu d'importance, Guillaume, surnommé Werlenge [1], comte de Mortain, et fils du comte Mauger, il avait donné son comté à son frère Robert, fils de Herluin. A la mort de Hugues, évêque de Bayeux, fils du comte Raoul, il avait pareillement élevé à cet évêché son frère Odon, auquel il confia ensuite en Angleterre le comté de Kent [2]. Enfin pour les excès qu'Odon avait commis et dont nous avons parlé plus haut, le roi Guillaume s'empara de lui dans l'île de Wight, le retint quatre ans en prison, et ne voulut pas même au moment de la mort le relâcher à cause de son insolence. C'est pourquoi le comte de Mortain, dont nous avons parlé plus haut, éprouvait une grande affliction, et par lui-même comme par ses amis, cherchait à fléchir à force de supplications le roi Guillaume en faveur de son frère, et fatiguait le malade par l'importunité de ses prières.

[1] Ou Galenge. — [2] *Regnum Canti v.*

Voyant que beaucoup de personnes s'intéressaient avec instances pour l'évêque de Bayeux, lassé de tant de supplications, le roi parla en ces termes : « Je suis « étonné que votre prudence ne vous découvre pas « quel est l'homme pour lequel vous m'implorez. Vos « demandes n'ont-elles pas pour objet cet homme « qui si long-temps s'est montré l'ennemi de la re- « ligion et le perfide auteur des séditions les plus « pernicieuses? Est-ce que celui que j'ai renfermé « pendant quatre ans n'est pas cet évêque qui, au « lieu d'être l'équitable gouverneur des Anglais, est « devenu le plus détestable oppresseur des peuples « et le destructeur des monastères ? En demandant « la liberté de ce séditieux, vous commettez une « mauvaise action, et vous vous préparez à vous- « mêmes de grands malheurs. Il est évident que mon « frère Odon est léger et ambitieux, attaché aux dé- « sirs de la chair et porté à d'excessives cruautés, « et qu'il ne quittera jamais les voluptés et les vanités « coupables. C'est ce que j'ai clairement éprouvé « dans plusieurs circonstances, et c'est pour cela « que j'ai mis dans les fers, non pas le prélat, mais « le tyran. Sans nul doute, s'il recouvre sa liberté, « il troublera tout le pays et sera la cause de la perte « de plusieurs milliers de personnes. Ce que je dis « là ne provient point de la haine d'un ennemi, « mais, comme père de la patrie, je prends les in- « térêts du peuple chrétien. En effet, s'il se com- « portait avec chasteté et modestie, comme il convient « toujours à un prêtre et à un ministre de Dieu, j'é- « prouverais dans mon cœur une joie plus grande « que je ne puis vous le dire. »

Comme tous les assistans promettaient que le prélat se corrigerait, le roi reprit : « Que je le veuille « ou que je ne le veuille pas, votre demande sera « accordée, parce que à ma mort il s'opérera tout « à coup une grande révolution. C'est malgré moi « que je permets de délivrer mon frère de sa pri- « son. Sachez toutefois qu'il causera à beaucoup de « personnes soit la mort, soit de graves calamités. « J'ai enlevé à Baudri, fils de Nicolas, toutes ses « terres pour le punir, parce qu'il a follement quitté « mon service, et, sans ma permission, passé en Es- « pagne. Je les lui rends maintenant pour l'amour « de Dieu; je ne crois pas qu'on puisse trouver sous « les armes un meilleur chevalier que lui, mais il est « inconstant et prodigue, et il court errant dans di- « verses contrées. »

C'est ainsi que le roi Guillaume, quoique gravement tourmenté par une excessive douleur d'entrailles, conservait néanmoins un esprit sain et une vive éloquence, et donnait sans hésiter d'utiles conseils à tous ceux qui s'adressaient à lui pour les affaires du royaume.

Enfin le jeudi 9 septembre, lorsque déjà Phébus lançait sur l'univers les traits éclatans de ses rayons, le roi, s'étant réveillé, entendit sonner la grande cloche dans la basilique métropolitaine. Comme il demandait la cause de ces sons, ses serviteurs répondirent : « Seigneur, c'est prime qui sonne à l'église de « madame Sainte-Marie. » Alors le roi éleva avec une grande dévotion les yeux vers le ciel, et ayant étendu les mains en haut, il dit : « Je me recom- « mande à sainte Marie, mère de Dieu, ma souve-

« raine, afin que par ses saintes prières elle me ré-
« concilie avec son très-cher fils notre Seigneur Jé-
« sus-Christ. » En proférant ces paroles il expira à l'instant même. Les médecins et les autres personnes présentes, qui avaient gardé toute la nuit le roi, dont le repos n'avait été troublé ni par des gémissemens, ni par des cris, le voyant alors mourir ainsi à l'improviste, furent profondément étonnés, et tombèrent dans un état voisin de la folie. Cependant les plus riches d'entre eux montèrent à cheval aussitôt, et allèrent en toute hâte pour mettre leurs biens en sûreté. Les domestiques d'un ordre inférieur remarquant que leurs maîtres avaient disparu, pillèrent les armes, les vases, les vêtemens, le linge et tout le mobilier du roi, et ayant laissé son cadavre presque nu sur le plancher, ils prirent la fuite.

Vous tous qui me lisez, contemplez, je vous prie, ce qu'est la fidélité mondaine. Chacun, pareil au milan, emporta ce qu'il put de la maison royale, et s'évada aussitôt avec sa proie. C'est ainsi que l'impiété se leva avec impudence à la chute du grand justicier, et que la rapacité exerça ses premiers ravages autour de celui-là même qui l'avait si long-temps réprimée.

La renommée dans son vol rapide annonça partout la mort du roi, et porta au loin dans les cœurs de ceux qui l'entendirent, la joie ou la tristesse. En effet, la mort du roi Guillaume, le jour même où elle arriva à Rouen, fut annoncée, dans la ville de Rome et en Calabre, à plusieurs exilés qu'il avait déshérités: c'est ce qui fut ensuite rapporté par eux-mêmes en Normandie avec véracité. Le malin esprit se livra à la joie en voyant affranchir, par la chute du

juge, ses serviteurs qui aspiraient avidement au vol et au brigandage.

O pompe du siècle, que tu es digne de mépris, parce que tu es trop vaine et périssable! C'est à bon droit qu'on te compare à ces bulles que fait naître la pluie, toi qui en un moment t'élèves et te gonfles, et aussitôt te réduis à rien. C'est ainsi que le plus puissant des héros, auquel récemment s'empressaient d'obéir plus de cent mille chevaliers, et que tant de nations redoutaient avec effroi, maintenant dans une maison étrangère [1], fut honteusement dépouillé par les siens, et laissé étendu sur la terre nue depuis prime jusqu'à tierce. Les citoyens de Rouen, ayant appris la mort de leur prince, furent profondément effrayés; presque tous, comme s'ils eussent été ivres, perdirent la raison, et ne furent pas moins troublés que s'ils eussent vu leur ville menacée par une multitude d'ennemis. Chacun quitta le lieu où il se trouvait, et demanda conseil sur ce qu'il devait faire à sa femme, aux compagnons qu'il rencontrait, et à ses amis. Tout le monde s'empressa ou au moins se proposa de déplacer ses effets, et les cacha dans la crainte qu'on ne les trouvât.

Enfin les hommes religieux, les clercs et les moines s'étant réunis, et ayant repris leurs sens, ordonnèrent une procession. Ayant pris les vêtemens convenables, ils se rendirent avec les croix et les encensoirs à Saint-Gervais [2], et, selon l'usage de la sainte chrétienté, recommandèrent à Dieu l'ame du roi. Alors l'arche-

[1] Le prieuré de Saint-Gervais, appartenant à l'abbaye de Fécamp.

[2] *S. Gervasius*: leçon du manuscrit que je crois autographe et de celui de la reine Christine; l'imprimé porte à tort *S. Georgius*.

vêque Guillaume ordonna de transporter le corps à Caen, et de l'y enterrer dans l'église de Saint-Etienne premier martyr, que ce monarque avait fondée. Les frères et les cousins du roi s'étaient déjà retirés, et tous ses serviteurs l'avaient indignement abandonné comme un barbare. On ne trouva pas même un seul de ses serviteurs pour prendre soin des obsèques de son corps. Alors Herluin, l'un des chevaliers du pays, excité par sa bonté naturelle, se chargea courageusement, pour l'amour de Dieu et l'honneur de sa nation, du soin des funérailles : il se procura à ses frais des embaumeurs [1], des garde-mort et une voiture; il fit conduire le corps du roi au port de la Seine, et, l'ayant fait embarquer, il le conduisit jusqu'à Caen par eau et ensuite par terre.

Alors l'abbé don Gislebert avec tous les moines vinrent respectueusement au devant du cercueil, suivis d'une multitude de clercs et de laïques qui pleuraient et priaient. Mais bientôt la mauvaise fortune répandit sur tous une égale terreur : car un immense incendie s'éleva tout à coup d'une maison, vomit d'énormes tourbillons de flammes, et envahit dangereusement une grande partie de l'intérieur de la ville de Caen. En conséquence tous les clercs et les laïques coururent pour étouffer le feu. Les moines restés seuls terminèrent l'office qu'ils avaient commencé, et, chantant des psaumes, conduisirent le corps du monarque à l'église de leur couvent.

Enfin tous les évêques et les abbés de la Normandie se réunirent pour donner la sépulture à ce duc illustre, qui était le père de la patrie. Je crois con-

[1] *Pollinctores*. toutefois le corps ne semble pas avoir été embaumé.

venable, pour l'instruction de la postérité, de faire connaître les noms de quelques-uns de ces prélats, et d'en faire ici une mention succincte. C'étaient Guillaume, archevêque de Rouen, Odon, évêque de Bayeux, Gislebert, évêque d'Evreux, Gislebert Maminot, évêque de Lisieux, Michel, évêque d'Avranches, Geoffroi, évêque de Coutances, et Girard, évêque de Seès. Les abbés furent Anselme du Bec, Guillaume de Ros de Fécamp, Gerbert de Fontenelle, Gontard de Jumiège, Mainier d'Ouche, Foulques de Saint-Pierre-sur-Dive, Durand de Troarn, Robert de Seès, Osbern de Bernai, Roger du Mont-Saint-Michel-en-Péril-de-Mer; les abbés de Rouen, Nicolas de Saint-Ouen, et Gaultier du Mont-de-la-Sainte-Trinité, ainsi que plusieurs autres qu'il serait trop long de faire connaître par leurs noms. Tous ces prélats s'assemblèrent pour célébrer les obsèques du grand baron, et l'ensevelirent dans l'église entre le chœur et l'autel.

Quand la messe fut terminée, comme on avait déjà descendu le cercueil dans la fosse, et que le cadavre était encore sur le brancard, le grand Gislebert, évêque d'Evreux, monta en chaire, et prononça éloquemment un discours étendu sur les grandes qualités du monarque défunt; il le loua surtout d'avoir vaillamment étendu la puissance normande, d'avoir élevé sa nation plus haut que n'avait fait aucun de ses prédécesseurs, d'avoir maintenu dans tous les Etats de sa dépendance la justice et la paix, d'avoir sagement châtié de la verge de l'équité les voleurs et les brigands, d'avoir fortement protégé avec le glaive de sa vertu les clercs, les moines et le peuple sans

défense. Quand il eut terminé sa harangue, il s'adressa à l'assistance, et comme tout le monde pleurait d'attendrissement, et confirmait ses assertions, il ajouta : « Puisque dans cette vie nul mortel ne peut vivre « sans péché, prions tous, dans la charité de Dieu, « pour le prince défunt; appliquez-vous à intercéder « pour lui auprès du Seigneur tout-puissant, et par- « donnez-lui de bon cœur s'il vous a manqué en « quelque chose. »

Alors Ascelin, fils d'Arthur, se leva du milieu de la foule, et fit entendre la plainte suivante d'une voix haute devant toute l'assistance : « Cette terre où vous « vous trouvez fut l'emplacement de la maison de « mon père ; cet homme pour lequel vous priez, n'é- « tant encore que duc de Normandie, la lui enleva « violemment, et, lui ayant refusé toute justice, y « fonda cette église dans l'abus de sa puissance. C'est « pourquoi je réclame ce terrain et le revendique « ouvertement. De la part de Dieu, je m'oppose à ce « que le corps du ravisseur soit couvert de ma terre « et enseveli dans mon héritage. » Dès que les évêques et les autres grands eurent entendu cette réclamation, qui fut confirmée par les voisins d'Ascelin, ils l'appelèrent, et loin de lui faire aucune violence, l'apaisèrent par de douces prières, et traitèrent avec lui. En conséquence, pour le seul emplacement du tombeau, on lui donna sur-le-champ soixante sous, et on lui promit de lui payer un prix égal à la valeur du reste de la terre qu'il revendiquait. Peu de temps après, ils accomplirent leur engagement pour le salut de leur maître[1] qu'ils aimaient.

[1] *Specialis heri.*

Cependant, comme on descendait le corps dans la bière, et qu'on s'efforçait de le plier, parce qu'elle se trouvait trop petite par la maladresse des ouvriers, le ventre, qui était très-gras, creva, et une intolérable odeur frappa les personnes qui l'environnaient ainsi que le reste du peuple. Vainement la fumée de l'encens et des autres aromates s'élevait copieusement des encensoirs : elle ne pouvait l'emporter sur l'horrible puanteur qui s'exhalait. C'est pourquoi les prêtres se hâtèrent de terminer la cérémonie, et de se retirer de suite tout effrayés dans leurs demeures.

C'est ainsi que j'ai soigneusement recherché et débrouillé avec véracité ce que la volonté de Dieu manifesta à la mort du duc. Je ne fais point à prix d'argent une tragédie fictive; je ne cherche point, dans une comédie verbeuse, à provoquer le rire des parasites : c'est avec sincérité que j'explique à mes lecteurs studieux les divers faits tels qu'ils sont. Parmi des événemens heureux il s'en manifesta de contraires, afin qu'une grande terreur fût imprimée au cœur des mortels.

Un monarque naguère puissant et belliqueux, redoutable aux peuples nombreux de tant de provinces, resta étendu nu sur le carreau, délaissé et par ceux qu'il avait mis au monde, et par ceux qu'il avait nourris. Il eut besoin de l'argent d'autrui pour ses funérailles; il fallut recourir au secours des gens du commun afin de pouvoir payer une bière et des garde-mort pour celui qui jusqu'alors avait joui si largement d'une opulence superflue. Il fut porté vers l'église à travers l'incendie par un cortége tremblant; et celui qui avait été le prince de tant de villes, de tant de

forts et de tant de places, n'eut pas même un terrain libre pour recevoir la sépulture. L'embonpoint de son ventre, nourri de tant de délices, se déchira ignoblement, et apprit aux hommes prudens comme aux insensés quelle est la gloire charnelle. A l'aspect de la corruption de cè cadavre fangeux, chacun est averti qu'il doit avec ferveur, par le travail d'une salutaire continence, essayer d'obtenir des biens supérieurs aux délices de la chair, qui est de la terre et qui retourne en poussière.

La condition du riche et du pauvre est la même : également ils deviennent la proie de la mort et de la pourriture. Ne placez donc pas, ô fils des hommes, votre confiance dans de faux princes; mais réservez la pour le Dieu vivant et véritable, qui est le créateur de toutes choses. Parcourez la suite de l'ancien et du nouveau Testament; prenez-y pour vous de nombreux exemples, afin de savoir ce que vous devez éviter ou desirer. N'espérez pas dans l'iniquité, et n'ayez jamais le desir du bien d'autrui. Si les richesses vous abondent, ne leur livrez pas votre cœur; car toute chair est comme l'herbe, et toute gloire comme une fleur. L'herbe se dessèche, et la fleur tombe; mais la parole de Dieu dure toute l'éternité.

Je trouve convenable de finir ici ce septième livre de l'histoire d'Ouche avec la mort du roi : dans le huitième je donnerai à la postérité quelques détails sur ce qui concerne les fils de ce monarque, et les troubles de toute espèce qui agitèrent long-temps et violemment la Normandie et l'Angleterre.

# LIVRE HUITIÈME.

L'AN de l'Incarnation du Seigneur 1087, Guillaume-le-Bâtard, roi des Anglais, mourut à Rouen, le 9 septembre, et son corps fut enseveli à Caen dans l'église de Saint-Etienne, premier martyr. Son fils Robert devint, du moins de nom, pendant plusieurs années, duc des Normands et prince des Manceaux; mais, enclin à l'engourdissement et à la paresse, il ne gouverna jamais, comme il convient, dans la vertu et la justice.

Guillaume-le-Roux porta à l'archevêque Lanfranc la lettre de son père. Aussitôt qu'il en eut pris lecture, le prélat avec le jeune prince se rendit à Londres, et le consacra roi le jour de la fête de saint Michel, dans la vieille église dédiée à saint Pierre apôtre, et que l'on appelle Westminster. Il régna douze ans et dix mois, et s'appliqua à imiter son père en diverses choses selon le siècle; car il se distingua par ses prouesses guerrières, par sa magnificence mondaine, et se laissa vaincre beaucoup trop par l'orgueil, la volupté et d'autres vices, tandis qu'il restait froid envers Dieu, et négligeait la fréquentation des églises et le culte.

Il remit à l'orfèvre Othon une grande quantité d'or, d'argent et de pierres précieuses, et lui ordonna de

faire sur le tombeau de son père un monument digne d'admiration. Fidèle aux ordres du roi, l'artiste fit un ouvrage remarquable, qui jusqu'à ce jour a dignement brillé de l'éclat de l'or, de l'argent et des pierreries. D'habiles poètes ont mis au jour beaucoup de poèmes élégans et pompeux sur le grand homme qui a fourni un si ample thême à leurs compositions ; mais on ne fit graver en or que ces vers de Thomas, archevêque d'York, à cause de sa dignité de métropolitain :

*Qui rexit rigidos Normannos, atque Britannos*
*Audacter vicit, fortiter obtinuit;*
*Et Cenomannenses virtute coercuit enses,*
*Imperiique sui legibus applicuit;*
*Rex magnus parva jacet hic Guillelmus in urna:*
*Sufficit et magno parva domus domino.*
*Ter septem gradibus se volverat atque duobus,*
*Virginis in gremio Phœbus, et hic obiit.*

« Guillaume qui gouverna les Normands indociles, « vainquit vaillamment les Bretons, régna avec fer- « meté, fit par sa valeur rentrer dans le fourreau le « glaive des Manceaux, et les soumit aux lois de son « empire, ce grand monarque repose ici dans une « bien petite urne; et cet étroit asile suffit à ce grand « seigneur. Déjà le soleil avait durant vingt-trois jours « parcouru le sein de la Vierge, quand ce prince « descendit au tombeau. »

Pendant la même année, beaucoup de nobles Normands accompagnèrent leur roi dans la nuit du trépas. En effet, pendant qu'il était encore malade, son parent Guilbert d'Aufoi, fils de Richard de Heugleville, homme bon et simple, mourut le 14 août, et fut enseveli dans l'église de Sainte-Marie, où il avait établi

six moines du monastère d'Ouche. Sa femme Béatrix, douée de beaucoup de religion, fut enterrée dans le même lieu quatre ans après, le 4 janvier. A la mort de leur duc, les Normands répandirent beaucoup de larmes, sinon pour lui, du moins pour leurs amis et leurs parens qui moururent alors. Simon de Montfort, gendre de Richard, comte d'Evreux, et Guillaume Painel[1], Hugues, jeune homme très-brave, fils de Hugues de Grandménil, et son cousin Robert de Rhuddlan[2], Guillaume d'Avranches, fils de Guitmond, et d'autres hommes illustres terminèrent leur carrière. Heureux ceux qui moururent à propos, et ne virent point les calamités de leur pays désolé et privé de défenseur!

Alors il s'opéra en Normandie une grande révolution; le peuple désarmé fut glacé d'effroi, et les grands se livrèrent impunément à leur ambition dévorante. Robert de Bellême se rendait à la cour du roi pour avoir avec lui un entretien sur des affaires importantes. Parvenu à l'entrée de Brionne, il apprit la mort du roi. Aussitôt tournant bride il regagna Alençon, et chassa sans retard du château les troupes royales qui n'étaient pas sur leurs gardes. Il en fit autant à Bellême et dans tous ses autres châteaux, et non seulement dans ses places, mais encore dans celles de ses voisins, qu'il dédaignait de considérer comme ses égaux: il se les soumit en y introduisant ses partisans ou en les détruisant entièrement, pour

[1] *Paganellus*.

[2] *Rodelentum;* bourg du pays de Galles, dans le comté de Denbigh, sur la Clyde. On y voit encore quelques restes du château de Robert de Rhuddlan dont il est ici question.

qu'elles ne pussent plus lui résister. Guillaume, comte d'Evreux, chassa de Dangu [1] la garnison royale; Guillaume de Breteuil, Raoul de Conches, et tous les autres élevèrent des forteresses dans leurs terres, afin que chacun d'eux pût librement faire sentir les effets de sa haine pernicieuse à ses voisins et aux seigneurs limitrophes. C'est ainsi que les grands de la Normandie expulsèrent de leurs places fortes toutes les garnisons que le roi y avait placées, et dépouillèrent à l'envi, et de leurs propres mains, leur patrie si puissante et si riche. En conséquence ils perdirent à bon droit, par le vol et le brigandage, toutes les richesses qu'ils avaient ravies violemment aux Anglais et aux autres nations.

Tout le monde savait que le duc Robert était plongé dans la mollesse et l'oisiveté. C'est ce qui le faisait mépriser par les hommes capables d'attentats, qui excitaient à leur gré de perfides séditions. Toutefois ce duc était hardi et vaillant, il n'était pas indigne d'éloges; il avait de l'éloquence, mais il était inconsidéré dans sa conduite et dans le gouvernement des siens. Prodigue quand il donnait, exagéré dans ses promesses, léger et mal avisé dans le mensonge, miséricordieux pour ceux qui le suppliaient, faible et doux quand il fallait faire justice du crime, prompt à changer de résolution, trop affable et complaisant dans ses rapports avec tout le monde, et à cause de ces défauts peu considéré des méchans et des insensés. Il était replet et de petite taille : c'est pour cela que son père l'avait surnommé Courte-Botte. Il cherchait à plaire à tout le monde, et il donnait, promettait

[1] *De Dangione.*

ou accordait tout ce qu'on lui demandait. Chaque jour par ses prodigalités il diminuait le domaine de ses pères, faisant aux premières demandes des dons sans mesure; et il s'appauvrissait d'autant plus qu'il fortifiait davantage les autres contre lui. Il donna à Guillaume de Breteuil, Ivri, qui possède un château très-fort, que sa bisaïeule Alberède avait fait bâtir; il fit don à Roger de Beaumont, qui avait coutume de garder Ivri par l'ordre du roi Guillaume, de Brionne, qui est une place très-fortifiée, et située dans le cœur du duché.

Odon, évêque de Bayeux, étant sorti libre de sa prison, recouvra en Normandie tous ses anciens biens, et devint conseiller du duc son neveu. Ce prélat était éloquent et magnanime, libéral et très-brave, selon le siècle. Il honorait beaucoup les religieux, et défendait vivement son clergé par ses discours et l'épée à la main. Il décorait amplement de précieux ornemens l'église en tout ce qu'elle avait besoin. C'est ce qu'attestent les édifices qu'il bâtit, les beaux vases et les beaux vêtemens, tant d'or que d'argent, dont il para la cathédrale et le clergé. Comme il était frère du duc Guillaume, il eut dès son adolescence l'évêché de Bayeux, où il ne resta pas oisif pendant plus de cinquante ans qu'il le gouverna. L'esprit le conduisait louablement en certaines choses; mais dans quelques autres la chair commandait misérablement à l'esprit. Ainsi stimulé par une ardeur charnelle, il eut un fils nommé Jean, que nous voyons maintenant à la cour du roi Henri se distinguer par son éloquence et par beaucoup de mérite. Quoiqu'en certaines choses Odon eût cédé à la légèreté du siècle,

il ne fit pas moins beaucoup de choses visiblement à l'avantage de l'Eglise. Il commença à bâtir depuis les fondemens l'église de Sainte-Marie, mère de Dieu; il la termina élégamment, et l'enrichit de beaucoup de trésors et d'ornemens. Il établit des moines dans l'église de saint Vigor, évêque de Bayeux, laquelle est située près des murs de la ville; et il leur donna pour père le religieux et sage Robert de Tombelène, qui, entre autres monumens de son habileté, laissa dans son église, sur le *Cantique des Cantiques*, une exposition claire, précise et d'un sens profond. Pendant que l'évêque Odon était, comme nous l'avons dit, renfermé en prison, l'abbé Robert abandonnant tout autre soin passa en pays étranger, se rendit à Rome, où il fut retenu honorablement par le pape Grégoire VII, et jusqu'à sa mort y servit fidèlement l'Eglise romaine. L'évêque fondateur ayant été jeté dans les fers, et l'abbé étant parti pour l'Italie, le troupeau naissant des moines se dispersa; et chacun s'étant établi où il put, personne ne retourna au couvent de Bayeux.

Enfin l'évêque Odon fit à Jarenton[1], abbé de Dijon, le don de ce monastère, où jusqu'à ce jour la colonie dijonaise n'a pas cessé de fleurir : c'est ce qui démontre évidemment qu'Odon aima beaucoup l'ordre monastique. Il envoyait aussi des clercs dociles à Liége[2], et dans d'autres villes où il savait que les études philosophiques étaient principalement en honneur. Il leur fournissait abondamment tout ce qui leur était nécessaire pour se fixer sans relâche

[1] On lit mal à propos *Grentoni* dans les manuscrits et l'imprimé.

[2] *Leodicum*.

et long-temps auprès des sources de la philosophie. Parmi les disciples qu'il fit élever ainsi, on remarqua Thomas, archevêque d'York, son frère Samson, évêque de Worcester, Guillaume de Ros, abbé de Fécamp, Turstein de Glaston, et beaucoup d'autres qui de notre temps ont fleuri dans l'église de Dieu, et ont rendu de grands services, par l'éclat rayonnant de leur vertu, aux troupeaux qu'ils étaient chargés de nourrir de leur doctrine. C'est ainsi que l'évêque Odon, quoique trop occupé de soins mondains, mêlait beaucoup de choses louables à des actions illicites, et donnait aux églises et aux pauvres ce qu'il avait amassé par des moyens criminels. Enfin, pa la permission de Dieu tout-puissant, l'an de l'Incarnation du Seigneur 1096, Odon abandonna toutes choses; il entreprit le pèlerinage de Jérusalem avec le duc Robert, son neveu, comme nous le dirons plus amplement par la suite, si Dieu le permet, et mourut dans la ville de Palerme en présence de Gislebert, évêque d'Evreux. Son corps fut inhumé dans l'église de Sainte-Marie, où Roger, comte de Sicile, lui fit faire un tombeau remarquable.

Robert, duc de Normandie, distribua largement les richesses qu'il avait à ses chevaliers, et s'attacha ainsi une multitude de jeunes hommes par l'espoir et le desir des faveurs. Quand son trésor vint à manquer, il demanda de l'argent à son frère Henri, qui ne voulut nullement lui en prêter. Alors le duc lui écrivit pour offrir de lui vendre une portion de son territoire. Dès que Henri eut reçu cette demande qu'il desirait, il accepta avec empressement les offres de son frère. En conséquence, tous deux firent un traité

en forme. Henri remit au duc trois mille livres d'argent, et reçut de lui tout le Cotentin, qui forme le tiers de la Normandie. C'est ainsi que Henri obtint d'abord Avranches, Coutances, le Mont-Saint-Michel-en-Péril-de-Mer, et tout le fief[1] que Hugues, comte de Chester, possédait en Normandie. Ce prince gouverna sagement la province de Cotentin, et employa convenablement sa jeunesse. Dès son enfance, il avait été par ses parens livré à l'étude des lettres, et noblement imbu des sciences, tant naturelles que morales. Lanfranc, archevêque de Cantorbéry, le voyant parvenu à la force de l'âge, lui fit prendre les armes pour qu'il pût défendre l'Etat, le revêtit de la cuirasse, lui posa le casque sur la tête, et au nom du Seigneur, lui attacha la ceinture de chevalier, comme à un fils de roi, et à un prince né dans les honneurs royaux. Pendant les douze années que Guillaume-le-Roux régna sur les Anglais, Henri mena une vie laborieuse au milieu des vicissitudes de la mobile fortune, et dans les alternatives de la tristesse et de la joie acquit une grande expérience. Enfin, son frère étant mort, il monta sur le trône, qu'il occupe depuis près de trente-trois ans. Je parlerai de sa conduite et de ses actions en leur lieu, si Dieu le permet et s'il me prête vie. Maintenant il me semble à propos de reprendre le fil de ma narration, et je dirai pour l'instruction de la postérité ce qui s'est passé de notre temps.

L'an premier du gouvernement des deux frères, les grands des deux Etats se réunirent et s'occupèrent des intérêts de l'une et de l'autre contrée, aujour-

[1] *Feudum*, et non pas *fundum* comme dans l'imprimé.

d'hui divisées, et qui récemment se trouvaient dans une même main. « Une grande épreuve, dirent-ils, nous est survenue tout à coup, et nous éprouvons une très-grande diminution dans notre puissance et nos richesses. En effet, nous avons joui honorablement de la Normandie sous des ducs illustres, et comme d'un héritage paternel, que nos aïeux venus de Danemarck avec Rollon, il y a deux cent douze ans, acquirent à force de bravoure; ensuite nous avons passé les mers avec le duc Guillaume; nous avons par notre puissance et nos armes renversé les Anglo-Saxons, et nous avons obtenu leurs biens avec toutes leurs richesses, non sans une grande effusion de notre propre sang. Quelles douleurs! Nous sommes témoins de la violente révolution qui s'opère, et de l'abaissement soudain de notre puissance. Que ferons nous à la mort de notre seigneur? Deux jeunes gens lui succèdent, et sans perdre de temps ont déjà séparé le gouvernement de l'Angleterre de celui de la Normandie. Comment pourrons-nous obéir convenablement à deux maîtres si différens et si éloignés l'un de l'autre? Si nous servons dignement Robert, duc des Normands, nous offenserons son frère Guillaume; il nous dépouillera des grands biens et des hautes dignités que nous possédons en Angleterre. Si nous nous soumettons convenablement au roi Guillaume, le duc Robert nous privera en Normandie de nos héritages paternels. Il faut prendre les plus grandes précautions pour qu'il ne nous arrive pas sous ces princes un démembrement pareil à celui qu'éprouvèrent les Israélites sous Roboam et Jéroboam. Alors un seul peuple se divisa lui-même sous deux

princes, et la loi, le temple et les cérémonies divines ayant été négligés, il tomba dans l'apostasie. C'est ainsi que les Hébreux par une détestable dissension tournèrent criminellement leurs armes contre eux-mêmes, et devenus serviteurs de Baal, égorgèrent plusieurs milliers de leurs compatriotes. A la fin une partie de ce peuple, qui depuis ne revit jamais ses foyers, fut sous les Assyriens conduite captive en Médie, et une autre partie sous les Chaldéens subit la captivité à Babylone. Qu'arriva-t-il aux Thébains sous Etéocle et Polynice? Ne vit-t-on pas périr plusieurs milliers des deux partis? Enfin les deux frères tombèrent sous leurs propres coups, et laissèrent à des successeurs étrangers leurs droits et leur héritage. Nous devons considérer avec soin ces choses, et beaucoup d'autres du même genre, et prendre prudemment toutes les précautions utiles, afin de ne pas périr par des conseils inconsidérés. Faisons donc un traité inviolable et solide; renversons ou faisons périr le roi Guillaume, qui est jeune et arrogant, et auquel nous ne devons rien. Plaçons sur le trône d'Angleterre et de Neustrie, pour conserver l'unité des deux Etats, le duc Robert, qui est l'aîné, dont les mœurs sont affables, et auquel dès long-temps, du vivant de son père, nous avons prêté serment de fidélité pour les deux contrées.» Telle fut la détermination que prirent en commun Odon, évêque de Bayeux, Eustache, comte de Boulogne, Robert de Bellême, ainsi que plusieurs autres; ils en firent part au duc Robert. Ce prince léger et inconsidéré se réjouit beaucoup de ces promesses toutes frivoles qu'elles étaient. Il promit à ses partisans de les se-

conder en tout s'ils commençaient, et de leur fournir bientôt un secours efficace pour conduire à fin une si brillante entreprise. En conséquence, après Noël, les seigneurs dont il s'agit passèrent en Angleterre, fortifièrent leurs châteaux avec un grand soin, et en peu de temps soulevèrent contre le roi une grande partie de l'Angleterre.

Odon, comme nous l'avons dit ci-dessus, était comte Palatin de Kent, et avait sous lui plusieurs comtes et plusieurs hommes puissans. Roger, comte de Shrewsbury, Hugues de Grandménil, qui gouvernait le comté de Leicester, Robert de Rhuddlan, son neveu, et plusieurs autres chevaliers très-braves favorisaient la sédition, et fortifiaient leurs châteaux de fossés et de garnisons; ils les remplissaient abondamment de provisions pour les hommes et les chevaux. Déjà d'avides brigands dépouillaient les campagnes, attendant avec joie l'arrivée du duc Robert, qui avait résolu de suivre ses précurseurs au retour du printemps avec des troupes nombreuses. Osbern, fils de Richard, surnommé Scrop, et Bernard de Neuf-Marché, son gendre, ainsi que leurs autres complices qui tenaient les frontières de la Mercie, commettaient déjà méchamment sur le territoire de Worcester beaucoup de meurtres et de brigandages, malgré les défenses et l'anathème de l'homme de Dieu, Wulfstan, évêque du pays. Dès que le roi Guillaume vit que ses officiers se livraient dans son propre pays à de criminelles entreprises contre lui, et que dans ces nouvelles calamités tout allait de mal en pis, il ne songea pas comme le timide renard à fuir dans les cavernes ténébreuses, mais,

comme le lion courageux et hardi, il s'occupa de mettre fin par un coup terrible aux entreprises des rebelles. En conséquence il convoqua l'archevêque Lanfranc avec les prélats ses suffragans, les comtes et les principaux seigneurs d'origine anglaise; il leur fit part de l'entreprise de ses ennemis et du desir qu'il avait de les combattre. Ils engagèrent le roi à comprimer les perturbateurs de la paix, et promirent de le seconder avec le plus grand empressement. Trente mille Anglais se réunirent spontanément pour servir le roi, qu'ils engagèrent à punir les perfides qui le trahissaient: ils lui dirent: « Agissez virile-
« ment comme fils de roi, et, légitimement appelé
« au trône, commandez avec sécurité à tout le monde
« dans ce royaume. Vous voyez en quel nombre
« nous nous trouvons avec vous, et combien nous
« vous obéissons de bon cœur: commandez dans tout
« Albion, et frappez de votre royale justice tous les
« rebelles jusqu'à la mort; nous combattrons pour
« vous, et jamais nous ne vous préférerons un autre
« prince. Il est trop insensé et trop impie de donner
« à un ennemi étranger la préférence sur un mo-
« narque que l'on connaît; on doit détester toute na-
« tion qui est infidèle à son prince. Que ces hommes
« soient voués à la mort, qui se réjouissent de la
« ruine de leur seigneur. Parcourez attentivement
« l'histoire des Anglais, et vous les trouverez tou-
« jours fidèles à leurs princes. »

En conséquence, le roi Guillaume-le-Roux [1] se mit en campagne avec plus de confiance, grâce aux exhortations des Anglais; il rassembla une

[1] Orderic Vital dit simplement *rex rufus*, le roi roux.

grande armée et marcha contre les rebelles pour les combattre. Alors Odon, évêque de Bayeux, se renferma dans la ville de Rochester, avec cinq cents chevaliers, et se proposa d'y attendre le duc Robert, avec ses auxiliaires, conformément au traité qu'ils avaient fait. Quoique les séditieux fussent en grand nombre, qu'ils eussent réuni beaucoup de trésors et d'armes et qu'ils eussent fait de grandes dispositions, ils n'osèrent jamais livrer bataille au roi dans ses propres Etats. Ils avaient prudemment fait choix de la ville de Rochester, afin que si le roi ne les assiégeait pas dans la place, établis sur ce point central, ils pussent sans difficulté dévaster le territoire de Londres et de Cantorbéry, et envoyer sans retard, par le moyen de la mer, qui est voisine, et par les îles des environs, des courriers pour obtenir des secours. Mais le roi, plein de courage, prévint leurs efforts, et dans le mois de mai assiégea vigoureusement la place avec une armée considérable; puis, ayant fait construire deux châteaux, il ôta aux assiégés tout moyen de communiquer au dehors. Ainsi que nous l'avons indiqué, la ville était occupée par l'évêque Odon, par le comte Eustache, par Robert de Bellême, et par beaucoup d'hommes tant nobles que d'une classe intermédiaire. Vainement ils attendaient le secours du duc Robert, qui était arrêté par sa nonchalance et sa mollesse. Roger, comte des Merciens, et plusieurs des Normands qui sous les ordres du roi formaient le siége au dehors, s'efforçaient en cachette, autant qu'ils le pouvaient, de secourir les assiégés. Toutefois ils n'osaient publiquement se soulever contre le roi. Tous les évê-

ques d'Angleterre ainsi que les Anglais d'origine servaient Guillaume avec loyauté et travaillaient franchement pour conserver à leur pays les douceurs de la paix, qui est toujours agréable aux gens de bien. Hugues, comte de Chester, Robert de Mowbrai, comte du Northumberland, Guillaume de Varenne, Robert fils d'Aimon, et plusieurs autres barons fidèles et prudens, restaient attachés au roi et le secondaient à propos de leurs armes et de leurs conseils contre les ennemis publics. Semblable à la plaie des Egyptiens, il parut dans la ville de Rochester une plaie, par laquelle Dieu, qui prend toujours soin des affaires humaines et dispose tout justement, renouvela de notre temps les anciens miracles. En effet, de même que les moucherons importunaient les Egyptiens et ne cessaient pas un seul moment de les incommoder, de même les mouches tourmentaient par leurs attaques continuelles les assiégés désolés. Ils ne pouvaient sortir de la place, et plusieurs mouraient des maladies que leur causaient diverses calamités. Ces insectes innombrables naissaient des excrémens des hommes et des chevaux; la chaleur occasionnée tant par l'été que par l'haleine des habitans favorisait leur développement; et ils pénétraient horriblement dans les yeux et les narines, ainsi que dans les alimens et la boisson des assiégés. L'orgueilleuse troupe des rebelles souffrait tellement de l'importunité des mouches, que jamais de jour ou de nuit ils ne pouvaient prendre leurs repas, si une grande partie d'entre eux ne défendait à tour de rôle avec des éventails la bouche des autres contre les attaques continuelles de ces in-

sectes. Il en résulta qu'Odon, évêque de Bayeux, et ses complices ne purent plus long-temps soutenir le siége. Aussi envoyèrent-ils au roi Guillaume des députés pour faire la paix et lui remettre la ville, sous la condition de tenir de lui leurs terres, leurs fiefs et tout ce qu'ils avaient possédé jusqu'alors, et de le servir désormais fidèlement comme leur maître naturel. Quand il eut entendu ces propositions, le roi entra dans une vive colère; sa rigueur s'en augmenta beaucoup, et ne cédant en rien, il rejeta les demandes des députés; il jura qu'il prendrait de vive force dans leur ville les perfides qui l'avaient trahi, et affirma qu'il les ferait aussitôt attacher à la potence ou tuer par divers autres genres de supplices. Ceux qui assiégeaient la ville, de concert avec le roi, le voyant enflammé d'une si violente fureur contre la vie de leurs parens et de leurs amis qui étaient dans la place, allèrent le trouver avec de grandes supplications, et tâchèrent de le calmer à forces de prières et de condescendances. Ils lui dirent: « Que Dieu « soit loué, lui qui secourt sans cesse ceux qui espè« rent en lui, et permet qu'aux bons pères succèdent « de bons enfans! Nous voyons que des jeunes gens « orgueilleux et des vieillards aveuglés par l'ambi« tion apprennent à leurs dépens que la puissance « royale n'a pas encore failli dans cette île. Effecti« vement ceux qui, semblables aux milans qui se « précipitent sur leur proie, sont venus de Normandie « nous assaillir avec impétuosité, et qui ont pensé « qu'en Angleterre la race royale était éteinte, éprou« vent que, grâces à Dieu, Guillaume-le-Jeune vaut « bien le vieux Guillaume. Déjà, presque vaincus,

« ils tombent sous vos coups, et sur le point d'être « anéantis implorent en suppliant votre grande puis- « sance. Et nous aussi qui, dans les plus grands pé- « rils, sommes restés avec vous comme avec votre « père, nous nous présentons maintenant humble- « ment devant vous, et nous vous prions de tout notre « cœur pour nos compatriotes. Il convient sans doute « que comme vous avez vaincu par votre valeur ces « hommes lâches et tremblans, de même vous leur « pardonniez avec bonté quand ils se repentent et « s'humilient. Que la clémence tempère la sévérité « du roi, et qu'une éclatante victoire suffise à la « gloire de votre vertu. Le grand roi David pardonna « à Semeï, qui le maudissait, et pria instamment, en « faveur d'Absalon révolté, Joab, Abésaï et d'autres « guerriers, pour qu'ils ne le fissent pas périr. Dans « les livres divins on trouve en abondance des exem- « ples de ce genre, auxquels se rapportent ces vers « d'un poète ingénieux, dans son livre des Merveilles « du monde :

*Parcere prostratis sit nobilis ira leonis ;*
*Tu quoque fac simile quisquis dominaris in orbe.*

« Comme le courroux du lion est assez noble pour « épargner celui qui se prosterne, vous qui com- « mandez sur la terre vous devez aussi vous montrer « miséricordieux. »

Voici quelle fut la réponse du roi Guillaume : « J'a- « voue que par votre secours j'ai vaincu mes enne- « mis, et qu'avec l'aide de Dieu je suis, par mes « travaux, près d'en triompher ; mais vous n'en devez « prendre que plus de soin pour ne pas me forcer

« par vos prières de dévier des rigueurs de la justice. « Quiconque épargne les parjures et les brigands, « les pillards et les traîtres exécrables, prive de la « paix et du repos les innocens, et fait naître pour les « bons et les faibles des malheurs et des meurtres sans « nombre. Quels sont mes torts envers ces scélérats? « Ai-je fait quelque chose pour leur nuire? Pourquoi « ont-ils déployé tous leurs efforts pour m'arracher « la vie, et soulever, autant qu'il était en eux, au « préjudice de tant de monde, et contre moi, tous « les peuples de ce royaume? Je leur ai laissé tous « leurs biens, je n'ai, par aucune faute, mérité « leur haine; et ces hommes se sont montrés mes « ennemis acharnés. Aussi je pense qu'il est tout-à-« fait juste que nous observions avec exactitude la « sentence du grand roi David que vous me proposez « pour exemple. Ainsi que, d'après son jugement, « Baana et Rechab, fils de Remmon-le-Bérotite qui « avaient tranché la tête au roi Isboseth dans son pa-« lais, furent pendus à Hébron, de même ces sédi-« tieux seront punis terriblement pour l'effroi du pré-« sent et de l'avenir, que le récit d'une telle vengeance « rendra sages. »

A ce discours les grands répondirent à Guillaume: « Seigneur roi, nous regardons comme vrai et juste « tout ce que vous dites, et ne pouvons opposer « une seule objection à vos raisons. Néanmoins, « dans les bons sentimens qui nous animent, nous « supplions humblement votre puissance de consi-« dérer quels sont ceux pour lesquels nous vous « implorons instamment. Odon de Bayeux est votre « oncle et il est pourvu de la sanctification pontifi-

« cale ; il aida votre père à soumettre les Anglais, et, « dans plusieurs conjonctures difficiles, il le secou« rut à ses propres périls. Que peut-on faire à un « homme d'un ordre aussi élevé ? Loin de vous l'idée « de porter les mains sur le prêtre du Seigneur, et « de verser son sang pour une telle cause ; rappelez« vous ce qu'a fait Saül à Nobé, et ce qu'il a souffert « sur la montagne de Gelboé. Quel serait l'homme « assez pervers pour vous conseiller de condamner le « prêtre de Dieu et votre oncle ? Personne. Nous vous « prions donc tous d'user envers lui de bonté, et de « permettre qu'il se rende sans dommage dans son « diocèse en Normandie. Le comte de Boulogne s'est « toujours montré fidèle envers votre père, et tou« jours courageusement il le seconda et l'accom« pagna dans les plus pénibles entreprises. Quant à « Robert de Bellême, que votre père aima toujours « beaucoup et qu'il éleva jadis aux plus grands hon« neurs, il possède maintenant une grande partie de « la Normandie, et, puissant par les châteaux les « mieux fortifiés, il tient le premier rang entre tous « ses voisins et les seigneurs neustriens. C'est pour« quoi, si l'indulgence remplace le ressentiment dans « votre cœur, si vous conservez auprès de vous avec « bonté les coupables, ou si du moins vous les lais« sez aller en paix, vous tirerez encore dans beau« coup de circonstances un parti avantageux de leur « amitié et de leurs services :

*Idem qui lædit, fors post ut amicus obedit.*

« Le même homme qui vous blessa peut, par la « suite, vous servir comme ami.

« Sous leurs ordres se trouvent des guerriers ac-
« complis qui vous offrent de passer à votre service,
« et dont vous ne devez pas, illustre monarque,
« mépriser les propositions. C'est pourquoi vous
« devez vous soumettre par la générosité et la clé-
« mence ceux que vous avez vaincus par la force,
« par la richesse et par vos éminentes qualités. »

En conséquence ce monarque magnanime, vaincu par les prières des seigneurs qui lui étaient fidèles, fit remise aux assiégés de la mort et de la mutilation, et leur accorda la permission de sortir de la place avec leurs chevaux et leurs armes. Toutefois il leur enleva entièrement toute espérance de posséder jamais, tant qu'il régnerait, aucun héritage ni aucune terre dans ses Etats. Alors l'évêque Odon essaya d'obtenir de Guillaume-le-Roux qu'il fût défendu aux musiciens de sonner de la trompette à la sortie des assiégés, comme il est d'usage lorsqu'on a vaincu l'ennemi ou que l'on s'est emparé d'une place à force ouverte [1]. Irrité d'une telle proposition, le roi refusa positivement, et déclara publiquement qu'il ne l'accorderait pas même pour mille marcs d'or. En conséquence les assiégés étant venus à sortir tristes et honteux, et les trompettes du roi sonnant en signe d'alégresse, la multitude des Anglais qui avaient suivi le roi criaient à haute voix devant toute l'assistance : « Des colliers, « des colliers [2] ! Apportez des colliers, et que l'on at- « tache à la potence ce traître d'évêque avec ses « complices. Grand roi des Anglais, pourquoi laissez-

[1] *Per vim*, et non pas *parvum*.

[2] Peut-être faudrait-il dire : « des cordes ! des cordes ! » mais le texte porte *torques !*

« vous aller sain et sauf cet instigateur de tous nos « maux? Le parjure homicide qui a fait périr tant de « milliers d'hommes par ses perfidies et ses cruautés, « ne doit pas continuer de vivre. » Le prélat confus entendit ainsi que les siens tous ces reproches; mais quoique son dépit s'exhalât encore en dures menaces, il n'était pas en son pouvoir de satisfaire à son indignation. C'est ainsi que cet évêque impie fut chassé de l'Angleterre et dépouillé de ses vastes possessions. Alors il perdit avec une grande honte, par l'équitable jugement de Dieu, les grandes richesses que le crime lui avait procurées; il retourna à Bayeux couvert de confusion, et ne reparut plus jamais en Angleterre.

Ce fut donc dans la première année du règne de Guillaume-le-Roux [1], au commencement de l'été, que la ville de Rochester capitula, et que la révolte criminelle de tous ceux qui avaient pris les armes pour troubler la paix fut entièrement comprimée; car les méchans et tous les malfaiteurs voyant la bravoure et la fermeté du roi furent réduits à trembler pour s'être rendus coupables, dans leur criminelle avidité, de brigandages, de meurtres et d'autres forfaits. Désormais, pendant les douze années qu'il régna, ils n'osèrent murmurer. Ce monarque se comporta habilement, et attendit pour la vengeance le moment favorable. Il punit par des lois sévères les entreprises factieuses de quelques séditieux, et dissimula à dessein les crimes de quelques autres. Quant aux anciens barons qui ne s'étaient pas montrés fidèles à son parti, il eut le bon esprit de leur par-

[1] En 1088.

donner pour l'amour de son père, auquel ils avaient été constamment attachés, et par respect pour leur vieillesse, sachant fort bien que les maladies et la mort naturelle ne devaient pas leur laisser une longue existence. Cependant quelques-uns d'eux le servirent constamment par la suite, avec d'autant plus de zèle qu'ils reconnaissaient avoir plus gravement offensé la majesté royale; et ils s'attachèrent à se rendre agréables à Guillaume, de toutes manières, tant par des présens que par leurs bons services et leurs adulations.

Comme l'Angleterre avait été violemment ébranlée de toutes parts par les tempêtes politiques dont nous venons de parler, et que les habitans du royaume se portaient journellement des coups mutuels, parce que les uns voulaient détrôner le roi, et que les autres défendaient virilement sa cause, Grithfrid, roi des Gallois, envahit avec son armée les frontières de l'Angleterre, et, dans les environs de Rhuddlan, versa beaucoup de sang, alluma beaucoup d'incendies, fit un butin considérable et emmena en captivité beaucoup d'hommes. Cependant Robert, seigneur de Rhuddlan, revenait du siége de Rochester quand il apprit des nouvelles si affreuses et si fâcheuses pour ses propres intérêts. Dans l'amertume de sa douleur, il fit éclater de grands gémissemens, et manifesta sa colère par les plus terribles menaces. Ce comte était un chevalier courageux et actif, éloquent et redoutable, libéral, et méritant beaucoup d'éloges pour ses nombreuses prouesses. Il avait été écuyer du roi Edouard, et avait reçu de lui le baudrier de chevalier. Umfrid, son père, était fils d'Um-

frid, de race danoise. Sa mère Adelise, sœur de Hugues de Grandménil, appartenait à l'illustre famille des Giroie. Ce vaillant champion ne négligeait pas l'Eglise au milieu de ses travaux guerriers; il honorait avec affection les clercs et les moines, et selon ses moyens il donnait de bon cœur des aumônes aux pauvres.

Il aima beaucoup surtout, et enrichit autant qu'il le put le couvent d'Ouche, où ses frères Ernauld et Roger étaient moines, et où son père, sa mère et quelques autres de ses parens reposaient enterrés. C'est ce qui le détermina à lui donner l'église du Tilleul et tout ce qu'il possédait dans l'église de Damblinville, ainsi que le presbytère. Il concéda aussi avec le presbytère ce qui lui appartenait dans l'église de Cornier [1]; il y joignit la dîme des moulins et de tous ses revenus, et la dîme de la dîme de sa table [2]. Ce même Robert donna en Angleterre, à Saint-Evroul et à ses moines, Cumbinell, terre de deux charrues, vingt villains, l'église avec son presbytère, toute la dîme et la terre que l'on appelle *churchby,* avec l'église et le presbytère, l'église de l'Ile, et, dans la ville de Chester, l'église de Saint-Pierre-du-Marché, et trois bourgeois. Afin que Saint-Evroul possédât d'une manière stable et sans trouble ces choses de même qu'il les avait données, Robert se rendit au chapitre d'Ouche, et confirma la concession de ces objets en présence de l'abbé Mainier et de l'assemblée des moines. Alors se trouvèrent là avec lui Razson doyen,

[1] *Cornerum;* probablement Saint-Cornier des Landes, près de Tinchebrai.

[2] *Redecimationem promptuariorum suorum.*

Hugues de Milli, Guillaume l'échanson, fils de Grimou, et Roger, fils de Giroie, Durand et Barnelle, Osbern d'Orgères et Gautier le prevôt. Ces personnes furent présentes lorsque Robert se rendit à l'église, et y déposa sur l'autel la donation des objets que nous venons de spécifier.

J'ai fait cette courte mention des dons que Robert fit à l'église d'Ouche, et je prie le lecteur prudent de ne pas rire inconsidérément de me voir me conformer, dans ma narration, quand l'occasion s'en présente, au titre que j'ai imposé à cet ouvrage.

Robert, fils d'Umfrid, étant encore fort jeune, passa en Angleterre avec son père, et servit le roi Edouard dans son palais et à la guerre, jusqu'à ce qu'il eût été fait chevalier par ce prince. Ensuite, revêtu d'une brillante armure, et enrichi honorablement des faveurs du roi, il desira revoir ses parens; et, avec la permission d'Edouard, il se rendit gaîment dans sa patrie. Après la bataille de Senlac, le roi Guillaume étant occupé à faire tête à ses nombreux ennemis, le jeune guerrier passa de nouveau en Angleterre avec son cousin Hugues, fils de Richard d'Avranches, surnommé Goz; il se fit toujours remarquer parmi les plus vaillans dans toutes les affaires de guerre. Après beaucoup d'exploits, Hugues reçut le comté de Chester, et Robert fut fait chef de son armée[1], et gouverneur de toute la province. Alors les Bretons, qui en étaient voisins, et que l'on appelle vulgairement Galles ou Gallois, se portaient à de grands excès contre le roi Guillaume et tous ses partisans. Le roi décida qu'il serait bâti à Rhuddlan

[1] *Princeps militiæ.*

une place forte pour tenir les Gallois en respect, et elle fut confiée à Robert, pour qu'il y défendît le royaume d'Angleterre contre les barbares. Ce marquis belliqueux eut souvent à combattre contre cette nation turbulente, et versa beaucoup de sang dans différentes rencontres. Il étendit ses frontières aux dépens des Bretons, repoussés de vive force, et bâtit une citadelle très-forte sur le mont d'Agaunoth, qui touche à la mer. Pendant quinze ans, il porta de rudes coups aux Bretons, et envahit le territoire de ces peuples, qui, fiers de leur antique liberté, ne voulaient être tenus à rien envers les Normands. Poursuivant l'ennemi à travers les forêts, les étangs et les monts escarpés, il le battit de toutes les manières. En effet, il tuait les uns comme des troupeaux quand ils tombaient dans ses mains; il jetait les autres pour long-temps dans les fers ou les soumettait cruellement à une injuste servitude. Il n'est pas permis à un chrétien d'opprimer ainsi ses frères qui, par le sacré baptême, ont acquis une nouvelle vie dans la foi du Christ. L'orgueil et la cupidité, qui par tout l'univers s'emparent du cœur des mortels, portaient sans mesure le marquis Robert à l'amour du butin et aux homicides, qui, par la suite, le plongèrent dans un horrible précipice; car le troisième jour de juillet, Grithfrid, roi des Gallois, aborda avec trois vaisseaux sous la montagne que l'on appelle Hormahève, et bientôt la troupe de ces pirates se répandit comme des loups ravissans dans le pays pour le ravager. Cependant la mer vint à se retirer au moment du reflux, et la flotte de ces corsaires resta à sec sur le rivage. Grithfrid pendant ce temps-là parcourait les côtes; il

enlevait les hommes et les bestiaux; puis il se rendit en hâte vers ses vaisseaux restés à sec. Dans cette circonstance, les cris du peuple arrachèrent au sommeil Robert, qui faisait la méridienne, et lui firent connaître l'incursion des ennemis sur ses terres. Sans balancer, il se leva aussitôt dans le costume où il se trouvait, et envoya à l'instant même dans tout le pays ses hérauts pour rassembler la troupe de ses soldats. Alors, sans avoir pris soin de se revêtir de ses armes, s'étant mis à la tête d'un petit nombre de guerriers, il s'attacha à la poursuite des Gallois, et vit, du sommet du mont Hermohève, qui est très-élevé, les pirates enchaîner leurs captifs et les jeter dans leurs navires avec les troupeaux qu'ils avaient enlevés. A cette vue, l'intrépide marquis frémit comme un noble lion, et engagea le petit nombre de soldats qu'il conduisait, et qui n'étaient pas mieux armés que lui-même, à charger les Gallois sur la grève encore sèche, avant que le flux ne vînt la recouvrir. Ces hommes lui représentèrent qu'ils étaient en petit nombre, et la difficulté de descendre le long du précipice de cette côte escarpée. Enfin Robert voyant que la troupe ennemie attendait avec son butin le retour de la mer pour s'enfuir, éprouva une vive douleur, et se détermina, impatient qu'il était de tout retard, à descendre sans cuirasse vers l'ennemi, et par une pente difficile, avec un seul chevalier nommé Osbern d'Orgères. Les ennemis le voyant couvert d'un simple bouclier, et accompagné d'un seul homme, lui décochent unanimement leurs flèches, chargent son écu d'un poids insupportable de traits, et blessent à mort le vaillant Osbern. Tant que Robert resta

debout et tint son bouclier, personne n'eut la hardiesse de l'approcher ni de l'attaquer avec l'épée. Enfin ce belliqueux héros, percé de flèches, fut forcé de fléchir le genou, et, épuisé de fatigues, laissa échapper le bouclier surchargé du poids qui l'accablait, puis recommanda son ame à Dieu et à sainte Marie, mère du Sauveur. Alors tous les pirates se précipitent sur lui, et, à la vue des siens, lui coupent la tête, et l'attachent au mât de leur vaisseau en signe de victoire. Du sommet de la montagne, plusieurs virent ce spectacle avec une grande douleur, et en répandant des larmes; mais ils ne pouvaient secourir leur maître. Enfin les hommes de toute la province se réunirent, mais inutilement, puisqu'ils ne purent sauver leur chef déjà mis à mort. Dans l'excès de leur tristesse, ayant enfin préparé des vaisseaux, ils se mirent à la poursuite des pirates, qui s'enfuyaient sur la mer, et au mât desquels ils voyaient avec une profonde affliction la tête de leur chef. Grithfrid et ses complices voyant qu'on les poursuivait, et considérant la fureur qu'éprouvaient les Normands de l'outrage fait à leur chef, détachèrent la tête, et la jetèrent dans les flots. A cette vue, les chevaliers de Robert cessèrent de poursuivre inutilement les assassins. On fit l'enlèvement du corps au milieu du grand deuil des Anglais et des Normands; il fut porté à Chester, où on l'ensevelit dans le couvent de la vierge Sainte-Valburge. Hugues, comte de Chester, avait depuis peu de temps bâti ce monastère, qui avait pour abbé Richard, moine du Bec. C'est là qu'il nourrissait pour le service de Dieu un troupeau de moines au milieu des troupes de loups ravissans.

Au bout de quelques années, le moine Ernauld, fils d'Umfrid, passa en Angleterre, enleva les restes de son frère Robert, avec la permission de Robert de Lyme, évêque des Merciens, et le transporta en Normandie au monastère d'Ouche: l'abbé Roger avec ses moines reçut honorablement ces restes, et les inhuma dans le cloître le long de l'église au midi. Ernauld, dont nous venons de parler, quitta les armes dès l'adolescence avec quatre nobles compagnons, Gui, Roger, Drogon et Odon; devenu moine, il l'emporta sur eux par sa ferveur monacale, et pendant près de cinquante ans vécut plein de zèle pour l'ordre. Il montra toujours beaucoup d'ardeur pour les intérêts de son église, pour lesquels il passa plusieurs fois en Angleterre, en Pouille, en Calabre et en Sicile, afin d'enrichir son église des dépouilles de ses parens. C'est alors qu'il alla trouver Guillaume, abbé de Sainte-Euphémie, son frère, Guillaume de Grandménil, son cousin, et plusieurs autres de ses parens qui avaient fait fortune en Italie. Il leur enleva avec une douce violence le plus qu'il put de secours pour son couvent. Ainsi chargé des dons de sa famille, il procura à son église beaucoup d'ornemens et d'autres avantages, et sacrifia sa propre famille aux intérêts du monastère. Il souffrit en beaucoup de lieux des injures et des rebuffades; mais rien ne put le détourner de son entreprise, quoiqu'il trouvât de fréquens obstacles et qu'il eût quelques contrariétés à supporter. Ernauld ne ralentit rien de son zèle, et tel fut le genre d'efforts auxquels il se voua constamment. C'est par ses soins que le tombeau de son frère fut décoré d'une arcade de pierre

qui existe encore aujourd'hui. Le peintre Rainauld surnommé Barthélemi peignit de diverses couleurs cette arcade et ce tombeau, et l'Anglais Vital, prié instamment par Ernauld, fit en vers élégiaques l'épitaphe suivante :

« Sous ce mausolée repose Robert de Rhuddlan, « enseveli suivant l'usage des humains dans le sein « de la terre. Fils d'Umfrid, qui naquit du sang des « Danois, ce jeune homme fut illustre et brave, gé- « néreux et vaillant, actif, beau et entreprenant. « Tel ce chevalier se montra dans l'univers, tant que « la vie lui fut accordée. Marquis libéral, fidèle ami « de ses compagnons, il obéit à l'Eglise comme à la « mère du Christ. Toujours il honora les prêtres, les « moines, les orphelins et les pélerins, et leur pro- « digua ses largesses. Il bâtit le château de Rhud- « dlan et l'occupa long-temps, tenant ferme contre « des voisins furieux. Supportant volontairement et « d'une ame intrépide mille périls qui s'offrirent à « lui, il porta les armes contre les nations barbares. « Il traversa plusieurs fois tout armé le mont Snow- « don, et le rapide fleuve de Colven; suivi de peu « de guerriers, il enleva dans une embuscade un « butin considérable, en mettant en fuite le beau roi « Bliden; il fit prisonnier et chargea de chaînes Hoël, « roi qui commandait alors les troupes galloises. « Il prit aussi le roi Grithfrid, et vainquit Tré- « hell. Tels sont les titres nombreux de sa gloire. « Toutefois, ayant imprudemment attaqué les Gal- « lois, il trouva la mort au commencement des cha- « leurs de juillet. Owen et le roi Hoël triomphèrent « de la vengeance qu'ils obtinrent sous le mont

« Hormahève. Grithfrid lui trancha la tête de son « glaive et la jeta dans la mer. Le reste de son corps « est conservé dans ce tombeau. Puisse-t-il, par les « mérites du saint père Evroul, dans le cloître du-« quel il repose, obtenir un salut complet ! Jadis « plein de vigueur, ici il repose inanimé. Quelles « douleurs, hélas, pour toute la patrie! Ici devenu « poussière, il est sans utilité. En conséquence, pieux « lecteur, souvenez-vous de lui; pour qu'il soit placé « dans le palais du Ciel priez dignement, les larmes « aux yeux, le Dieu qui gouverne toutes choses. O « Christ, splendeur de Dieu, créateur de la vie, « réparateur de l'univers, montrez-vous propice à « votre serviteur. Enlevez Robert aux foyers du « Tartare; effacez, je vous prie, les crimes dont il « est trop coupable. Epargnez le guerrier qui dans « ses cris invoqua la vierge Marie, et tomba criblé « de traits cruels. Pardonnez-lui ses fautes, ac-« cordez-lui de durables trésors, afin qu'il puisse « assister sans cesse aux célestes chœurs. Ainsi soit-il. »

Guillaume-le-Roux ayant établi sa domination sur toutes les contrées de son royaume, et ayant fortement comprimé par la vigueur de ses mesures ceux qui avaient pris les armes contre lui, l'orgueilleux Odon, chassé d'Angleterre, se rendit dans le diocèse de Bayeux, et trouvant le duc Robert livré à la mollesse, chercha à dominer sur toute la Normandie. La province entière tombait en dissolution, les brigands parcouraient en troupes les bourgs comme les campagnes, et des bandes de voleurs se livraient à toute sorte d'excès contre le peuple désarmé. Le duc

ne prenait aucune mesure contre ces malfaiteurs, qui, durant huit ans, sous ce prince faible, exercèrent leurs fureurs sur une population sans défense. Ils vexaient sans pitié la sainte Eglise, lui enlevaient violemment ou dévastaient les possessions qu'autrefois les gens de bien lui avaient libéralement données. Les monastères désolés gémissaient; les moines et les religieuses étaient dans une grande détresse. Au milieu de la contagion de tant de haines, les objets consacrés à Dieu n'étaient ni honorés ni respectés. Chaque jour était marqué par des incendies, des brigandages et des meurtres; et le peuple, tourmenté d'excessives calamités, était plongé dans le deuil. La Normandie donnait naissance à de méchans enfans, qui avec une avidité cruelle étaient disposés à toute sorte d'attentats, et dévoraient avec barbarie le sein de leur mère. S'animant au milieu de ces désordres, qui pour elle avaient des attraits, la Vénus sodomitique souillait honteusement des efféminés, qui auraient mérité le supplice du bûcher. L'adultère profanait publiquement la couche conjugale, et l'inobservance de la loi divine se présentait sous tous les aspects. En vertu de l'autorité de Dieu, les évêques lançaient l'anathème sur ceux qui enfreignaient ses lois. Dans leurs sermons, les théologiens donnaient aux coupables de salutaires avertissemens; mais l'orgueil et la cupidité sous les armes opposaient une insurmontable résistance. En divers lieux on bâtissait des forteresses illicites; et là les enfans des brigands, comme de jeunes louveteaux, étaient élevés pour déchirer les brebis. Les méchans ne cherchaient que des occasions de haine, afin que, dans les hostilités

réciproques, les endroits voisins des frontières [1] fussent souvent envahis, et que, dans la violence des démêlés, il ne fût plus question que de brigandages et d'incendies. C'est ce que sentirent cruellement et attestent encore le pays dépeuplé et la multitude gémissante des veuves et des gens sans défense que toutes sortes de maux accablaient. C'est ainsi que par la nonchalance d'un prince indolent dépérit en peu de temps et se tourna en indigence, en trouble et en déshonneur tout ce qui avait été fait de bien par l'activité et les soins d'un maître habile et de ses serviteurs, ainsi que tout ce qui, pendant si long-temps, avait été produit à l'avantage de la Neustrie.

Dans le courant de l'été, après qu'un bruit certain eut annoncé au delà des mers la reddition de Rochester, Henri Cliton, comte du Cotentin, passa en Angleterre, et réclama de Guillaume-le-Roux les possessions de leur mère. Le roi le reçut avec bonté, l'accueillit comme il convient à un frère, et lui accorda fraternellement tout ce qu'il demandait. Ayant obtenu l'objet de son voyage, Henri fit ses adieux à Guillaume pendant l'automne, et se disposa à retourner en Normandie avec Robert de Bellême, qui, par l'entremise de quelques amis puissans, avait fait sa paix avec le roi. Cependant quelques artisans de discorde prirent les devans, et, mêlant le mensonge à la vérité, annoncèrent au duc Robert que son frère Henri et Robert de Bellême avaient traité avec Guillaume-le-Roux, et, au préjudice du duc, s'étaient liés par

[1] *Finitimæ cædes* : probablement il faut lire : *finitimæ sedes*. C'est d'après cette hypothèse très-vraisemblable que nous avons traduit.

les obligations du serment. Robert sachant combien étaient puissans et braves les chevaliers auxquels il aurait affaire, et redoutant beaucoup leurs entreprises, prit conseil de l'évêque de Bayeux, et les fit arrêter. Avant qu'ils pussent rien faire, comme ils descendaient au rivage de la mer, il envoya une forte troupe de soldats qui les saisit et les jeta dans les fers; il les confia à la garde du tyran de Bayeux, l'un dans cette ville et l'autre à Neuilli[1]. Roger, comte de Shrewsbury, ayant appris que son fils Robert était prisonnier, passa en toute hâte en Normandie avec la permission du roi, et mit des garnisons dans tous ses châteaux pour résister au duc. Cependant l'évêque de Bayeux, Odon, comme un dragon abattu qui vomit des flammes, outré de ressentiment pour l'affront qu'il avait reçu du roi, excitait toutes sortes de troubles en Normandie afin de préparer, de quelque manière que ce fût, des embarras à son neveu qui l'avait honteusement chassé. Le duc, craignant beaucoup Odon, cédait à quelques-uns de ses avis, et dédaignait les autres. Pendant que de toutes parts les séditieux exerçaient leurs fureurs et cherchaient l'occasion d'augmenter encore le mal, le criminel prélat alla trouver le duc à Rouen, et examinant les affaires de la province, il lui dit : « Quiconque est « chargé de tenir les rênes du gouvernement et de « commander au peuple de Dieu, qui n'est pas le même « partout, doit se montrer doux ou sévère comme « la raison l'exige, plein de douceur comme un « agneau pour ceux qui sont bons, humbles et sou- « mis, sévère comme le lion pour les méchans, les

[1] Près d'Isigni.

« rebelles et les insolens. Réfléchissez attentivement, « seigneur duc, afin de bien gouverner le noble du« ché de Normandie, qui, par la faveur de Dieu, vous « est venu de la succession paternelle : prenez cou« rage, et agissez virilement. Vous voyez que des « hommes sans pudeur et sans lois se livrent à toutes « sortes d'excès sur toutes vos terres, imitent pour « ainsi dire les Païens par leurs forfaits continuels, « et les égalent, s'il est permis de le dire, par l'énor« mité de leurs attentats. Les moines et les veuves « élèvent leurs cris vers vous, et vous dormez ! Vous « entendez fréquemment parler de forfaits inouïs, et « vous ne vous en occupez pas ! Ce n'est pas ainsi qu'a« gissaient le saint roi David et Alexandre-le-Grand, « ni Jules-César, ni Septime Sevère, que vit naître « l'Afrique, ni Annibal le Carthaginois, ni Scipion « l'Africain, ni le Perse Cyrus, ni le Romain Marius. « Pourquoi m'arrêté-je à vous citer des Barbares dont « les noms obscurs vous sont inconnus ? Venons-en « à des princes que nous connaissons mieux, et qui « touchent de près à notre sang. Souvenez-vous de « vos pères et de vos aïeux dont la nation française, « toute belliqueuse qu'elle est, a tant redouté la « magnanimité et la valeur. Je veux parler de Rol« lon, Guillaume-Longue-Epée, les trois Richard, « Robert votre aïeul, et enfin Guillaume votre père, « le plus illustre de vos ancêtres. Imitez, je vous « prie, leur fermeté et leur sagesse de même qu'ils « ont pris pour modèle la vigueur et l'habileté de leurs « prédécesseurs, qui obtinrent l'empire du monde « pour prix de leurs travaux immenses, comprimè« rent les tyrans, et soumirent des nations cruelles.

« Réveillez-vous, rassemblez l'invincible armée de « Normandie, et partez pour la ville du Mans. Là « vos garnisons occupent la citadelle que bâtit votre « père; toute la ville vous obéit de bonne grâce ainsi « que Hoel son vénérable évêque. Appelez-y tous « les grands du Maine; donnez-leur avec bienveil- « lance, et dans de gracieux entretiens, les éloges « qu'ils méritent. Attaquez au contraire avec vigueur « ceux qui méprisent votre pouvoir. Assiégez sans « délai leurs places fortes s'ils ne se soumettent pas « à l'instant même. Après avoir subjugué les Man- « ceaux, attaquez le comte Roger, et chassez-le à « jamais ainsi que sa race loin du territoire normand. « N'ayez aucune crainte et fiez-vous dans la vertu de « Dieu; déployez les forces d'un homme, et employez « les avis des sages. Vous tenez déjà dans les fers « Robert, le fils aîné de Roger. Si vous vous compor- « tez avec une fermeté opiniâtre comme il convient « à un bon prince, vous pourrez chasser à jamais de « vos Etats ces Talvas toujours séditieux. Leur race « est maudite; elle entretient le crime et le prépare « comme par droit héréditaire. C'est ce que n'at- « teste que trop le trépas horrible de ces hommes « dont on ne voit aucun mourir d'une manière or- « dinaire et commune, comme le reste des mortels. « La race des Talvas, si vous ne l'extirpez pas, « vous deviendra, je pense, pernicieuse et indomp- « table. En effet, ils possèdent les châteaux les « plus forts, Bellême, l'Urson [1], Essai [2], Alençon,

[1] *Lubercio*; aujourd'hui Bois-Barrier.

[2] *Axeium*; Essai près d'Alençon, et non pas Assé comme on lit dans le *Recueil des historiens de France*.

« Domfront, Saint-Céneri, la Motte d'Igé [1], pour la-
« quelle Mabile tomba sous le glaive de Hugues,
« Mamers, Vignas [2], et plusieurs autres places qui
« doivent leur existence à l'orgueil de Guillaume de
« Bellême, de Robert d'Ives, de Guérin et de leurs
« successeurs, ou que ces princes ont ravies soit par
« violence, soit par ruse à leurs légitimes seigneurs
« ou à leurs voisins. Ils ont toujours aspiré à com-
« mettre des perfidies et des entreprises criminelles,
« et ils ne se sont jamais montrés fidèles à leurs en-
« gagemens envers aucun de leurs amis ou de leurs
« voisins. Leur puissance s'est élevée sur la mort ou
« la captivité de leurs voisins, victimes de trop de
« confiance; c'est au prix de la sueur prodiguée par
« les gens du pays qu'ils ont élevé tant de palais et
« de citadelles redoutables. Maintenant, généreux
« duc, vous pouvez enlever aux Talvas tous leurs
« biens, si vous voulez vous montrer digne imita-
« teur de votre magnanime père et de ses œuvres.
« En effet, votre père possédait de son vivant toutes
« ces places fortes, et en confiait la garde à qui bon
« lui semblait; mais Robert, que vous tenez prison-
« nier, ayant appris la mort du roi, chassa avec arro-
« gance vos garnisons du sein de vos forteresses, et
« les soumit à ses lois pour vous en déshériter. Con-
« sidérez sagement tout ce que je vous ai dit; levez-
« vous honorablement comme un bon prince pour
« rendre la paix à la sainte mère Eglise, et pour dé-

[1] Et non pas le Mont-Jallu, comme on a souvent traduit, *Rupes de Jalgeio*.

[2] *Junacium* ou plutôt *Vinacium*; aujourd'hui Vieux-Vignas et non pas Vivoing, comme l'ont cru les éditeurs du *Recueil des historiens de France*.

« fendre les pauvres ainsi que les faibles; écrasez « courageusement tout ce qui vous résiste; quand « vous aurez brisé les cornes de ceux qui les lèvent « contre vous, le reste, voyant la chute de ses com- « plices, tremblera devant vous, et, sans résistance, « s'empressera d'obéir à vos ordres. Alors le peuple « de Dieu, goûtant la sécurité sous l'abri de votre pro- « tection, pourra se réjouir en paix et priera pieuse- « ment le Dieu tout-puissant pour votre salut. Tous « les ordres dans vos Etats célébreront constamment « le culte divin, et dans la sécurité commune la loi « de Dieu sera salutairement observée. »

Toute l'assistance donna beaucoup d'éloges à l'allocution dans laquelle le prélat faisait ces exhortations, et s'offrit joyeusement à défendre la patrie pour le service du duc. En conséquence, le duc Robert ayant réuni son armée, partit pour le Mans, et fut accueilli avec une grande joie tant par le clergé que par les citoyens. Dès qu'ils eurent reçu ses messages, Geoffroi de Mayenne, Robert le Bourguignon, Hélie fils de Jean, et plusieurs autres seigneurs vinrent le trouver, préparés à le servir. L'armée des Normands était commandée par l'évêque de Bayeux, par Guillaume, comte d'Evreux, par Raoul de Conches, et par Guillaume de Breteuil, son neveu, ainsi que par plusieurs autres chevaliers d'un grand mérite. Païen de Mont-Doubleau avec quelques révoltés tenait le château de Balon, et résista vigoureusement au duc lorsqu'il se présenta avec ses troupes. Là, Osmand de Gâprée [1], chevalier très-beau et très-honorable, fut

[1] *Gaspreium*; Gâprée, arrond. d'Alençon, et non pas Guêprei, arrond. d'Argentan, ainsi que quelques auteurs ont traduit mal à propos.

tué le jour des calendes de septembre; son corps fut conduit à Ouche par le moine Ernault, et inhumé sous le porche devant les portes de l'église.

Après plusieurs pertes de part et d'autre, la garnison de Balon fit sa paix avec le duc; ensuite les Normands et les Manceaux réunis allèrent avec lui assiéger le château de Saint-Céneri. Là se trouvait la famille de Robert de Bellême, à la tête de laquelle était Robert Quarrel, très-brave chevalier et doué d'une force remarquable. Encouragé par le comte Roger, il tint bon contre les assiégeans : cependant le château fut pris faute de vivres, et le châtelain, dont nous venons de parler, fut, par l'ordre du duc irrité, condamné à avoir les yeux crevés. Plusieurs autres de ceux qui avaient fait une criminelle résistance furent mutilés en vertu d'une sentence de la cour du duc de Normandie.

Alors Geoffroi de Mayenne avec tous les seigneurs Manceaux alla trouver le duc, lui présenta Robert Giroie, fils de Robert du même nom, et lui parla en ces termes : « Seigneur duc, cet homme est votre « cousin, il a long-temps demeuré en Pouille avec « ses parens, qui jouissent d'un grand pouvoir. Main- « tenant il vient à vous avec confiance, comme à son « maître et à son cousin; il vous offre fidèlement ses « services; il vous demande à bon droit le château « que son père a possédé toute sa vie par droit héré- « ditaire, qu'il a défendu, et où il est mort. » Le duc Robert accorda facilement cette demande, et rendit à Robert Giroie le château de Saint-Céneri. Il l'occupa depuis pendant près de trente six ans, le fortifia de murailles, de retranchemens et de lieux d'habita-

tion, puis le laissa en mourant à ses fils Guillaume et Robert.

Les habitans de cette place n'ont presque jamais joui de la paix ni du repos, trop voisins qu'ils sont des Manceaux et des Normands. Ce rocher montueux est entouré de trois côtés par les détours de la rivière de Sarthe; là, saint Cérenic[1], vénérable confesseur, habita du temps de Milehard, évêque de Seès[2]; il y fonda un couvent de moines, dont la glorieuse troupe combattit pour le Seigneur; ayant saintement accompli le cours de sa vie, il se rendit pour son salut auprès de Dieu, le 7 mai. Enfin sous le règne de Charles-le-Simple, lorsque le Danois Hastings ravagea la Neustrie avec une troupe de Païens, le saint corps de Cérenic fut transporté par les fidèles à Château-Thierri, les moines furent dispersés et le couvent détruit. Dans la suite des temps le sort des habitans changea. De sanguinaires brigands établirent une horrible retraite sur ce rocher, où, sous la conduite de saint Céneri, des hommes qui méprisaient le monde avaient vécu modestement, et porté jusqu'à la mort le joug du Seigneur dans l'ordre monacal. On rapporte que cent quarante moines y avaient cultivé la vigne du Seigneur Sabaoth[3], sous cet archimandrite: leurs tombeaux de pierre, placés dans l'église et tout autour, attestent évidemment, à ceux qui les visitent, par quelles vertus se distinguèrent et quels respects méritent les hommes qui y reposent. Quant aux scélérats qui les remplacèrent, ils endurèrent à bon droit beaucoup de calamités : ils eurent souvent

[1] Ou Saint-Céneri. — [2] Vers 660.
[3] Le dieu des armées.

à souffrir du meurtre, de l'incendie, de plusieurs infortunes et de grandes misères.

Les hommes d'armes d'Alençon, de Bellême et des autres places fortes ayant appris le sort tragique de Robert Quarrel et de ses complices, vivement effrayés, prirent conseil entre eux pour remettre, comme il convenait, leurs forteresses au duc qui allait se présenter. Cependant Robert ne tarda pas à décheoir de la vigueur qu'il avait d'abord montrée; entraîné par sa mollesse, il revint avec empressement à son palais et au repos, et congédia son armée, dont chacun retourna chez soi.

Le comte Roger se réjouit beaucoup de voir dissoute l'armée des Normands et des Manceaux; et faisant demander au duc par des délégués éloquens la paix pour lui et le pardon pour son fils, il fit beaucoup de vaines promesses. Robert qui était imprévoyant et inconstant, facile à céder, faible dans l'administration de la justice, acquiesça, lorsqu'on s'y attendait le moins, à un vain traité avec ces hommes déloyaux. Il fit la paix avec le comte Roger, lui accorda ses demandes, et délivra de prison Robert de Bellême. Celui-ci, mis en liberté, reprit son orgueil, ne tint compte ni des ordres ni des menaces du duc, et gardant toujours la mémoire de l'affront qu'il avait reçu, s'en vengea long-temps et de toutes les manières. En effet, durant quinze ans, pendant lesquels le duc et lui restèrent ensemble en Normandie, Robert de Bellême ne cessa de manifester sa fureur, et troubla en cent façons le territoire de son maître. Par d'adroites machinations, il détourna beaucoup de seigneurs de l'obéissance et de l'assistance qu'ils devaient

au duc, et diminua le domaine que les prédécesseurs de celui-ci avaient possédé et considérablement accru. C'était un homme fin et rempli d'astuce ; il était grand et fort, courageux et puissant sous les armes, éloquent, mais très-cruel, insatiable dans son avarice et son libertinage, plein d'habileté pour les affaires épineuses et dans les exercices du monde, supportant les plus rudes fatigues, ingénieux ouvrier pour la construction des édifices et des machines, ainsi que des autres choses difficiles, inexorable bourreau lorsqu'il s'agissait de tourmenter les hommes. Il n'honora pas la sainte mère Eglise, comme doit faire un fils, il ne la nourrit pas, il ne l'habilla pas ; mais comme un fils d'un autre lit avec une marâtre, il la déshonora, l'opprima et la dépouilla. Enfin, après d'innombrables crimes et d'artificieuses conspirations, le roi Henri, comme un juge équitable, par un jugement divin, le fit jeter dans les fers, et spécialement inspiré en cela par la Divinité, vengea généreusement les malheureux. C'est ce dont nous parlerons ailleurs.

Ce seigneur protégé par le roi Guillaume, qui l'avait aimé beaucoup par suite de son attachement pour Roger et Mabile ses père et mère, prit pour femme Agnès, fille de Gui, comte de Ponthieu, de laquelle il eut un fils nommé Guillaume, qui dans la suite posséda en paix par droit héréditaire de vastes possessions en Normandie et dans le Ponthieu. Ce ne fut pas seulement par les richesses, ce fut aussi par la tyrannie qu'il l'emporta sur tous ses frères, dont il usurpa et posséda à lui seul pendant long-temps les héritages, envahissant tout le patrimoine de leurs prédécessseurs tant en Normandie que dans le ter-

ritoire du Maine. Il mit tous ses efforts à soumettre à sa puissance les nobles, ses égaux et ses compatriotes; et d'après les inspirations de son insatiable cupidité, il en courba sous son joug quelques-uns à force de perfidies, de guerres insupportables et d'insidieuses entreprises. C'est ce qu'éprouvèrent Hugues de Nonant, Painel et Robert de Saint-Céneri, Bernard de La Ferté et plusieurs autres, qu'il poursuivit souvent, qu'il effraya et tourmenta de toutes manières; il en humilia beaucoup après leur avoir ravi leurs biens et brûlé leurs châteaux; d'autres furent réduits à la plus grande misère par la dévastation de leurs possessions, ou, ce qui pis est, furent mutilés par la perte d'un bras ou d'une jambe ou rendus impropres à quoi que ce soit par la perte de leurs yeux. Par suite de tant de calamités, le pays était réduit à la désolation pendant que la tyrannie flagrante et sanguinaire de ce marquis [1] cherchait à fouler aux pieds tous ses voisins, qui, fiers d'une noblesse égale, essayaient de défendre contre lui et jusqu'à la mort leur ancienne liberté. Ainsi croissaient chaque jour d'immenses calamités, et, soit pour la défense, soit pour l'attaque, les crimes ajoutés aux crimes détruisaient les biens des gens du pays, et menaçaient de les réduire à l'indigence.

Geoffroi, fils de Rotrou, comte de Mortagne, prit les armes contre Robert, mit le feu à Echaufour et à plusieurs autres lieux du voisinage, et emmena avec lui beaucoup d'hommes et de butin. Ce comte était un homme magnanime, beau de corps, adroit, crai-

[1] Il était comte; mais il est désigné ici par le titre de marquis, parce qu'il occupait une partie des frontières (Marches) de la Normandie.

gnant Dieu, dévot, ami de l'Eglise, courageux défenseur des clercs et des pauvres du Seigneur, tranquille et aimable dans la paix; il était de bonnes mœurs, habile et heureux dans la guerre, redoutable aux princes voisins qu'il avait tous pour ennemis. Par la noblesse de ses parens et de sa femme Béatrix, il se faisait remarquer parmi les plus illustres; il comptait parmi ses sujets de courageux barons et des châtelains intrépides. Il maria ses filles à de nobles comtes, Marguerite à Henri, comte de Warwick, et Julienne à Gilbert de L'Aigle, desquelles sortit une brillante lignée d'enfans généreux. Le comte Geoffroi réunissait tant de titres brillans; il les soutenait de ses armes et de son courage avec l'assistance de ses richesses et de ses amis; et, ce qui l'emporte sur tout le reste, fortifié par la crainte de Dieu, il marchait comme un lion sans redouter personne. Il revendiquait avec raison le très-fort château de Domfront, et d'autres possessions, et voulait les retirer des mains de Robert son cousin. Il s'affligeait beaucoup d'être forcé de vexer des hommes faibles qui ne le méritaient pas, tandis qu'il ne pouvait rencontrer en pleine campagne l'ennemi public contre lequel il avait de légitimes vengeances à exercer. Robert de Bellême, qui faisait trembler presque tout le monde, tremblait à son tour devant tous. C'est pour cela qu'il n'osait en venir avec son ennemi à une guerre ouverte. Il se renfermait prudemment dans ses forteresses, laissait le plus souvent, quoique à regret, des brigands parcourir ses terres, et n'osait marcher à leur rencontre, quoiqu'il fût très-brave. Sa prudence ne lui permettait pas de sortir, parce qu'il craignait

que ses gens ne l'abandonnassent aux mains de ses ennemis. C'est ainsi que dura long-temps la discorde qui s'était élevée entre ces deux puissans marquis, occasionant à leurs vassaux beaucoup de dommages et de meurtres. A la vérité, un pareil foyer de malheurs s'étendait sur les autres seigneurs par toute la Normandie, et fournissait à la tragédie une ample matière.

Pendant que sous un prince amolli la Neustrie était en proie aux violentes séditions de ces seigneurs, et que les pacifiques enfans de l'Eglise gémissaient au milieu des incendies et des pillages continuels, le très-clément maître du genre humain eut pitié de ses serviteurs. Il tira du lac de misère et de la vallée de larmes, séjour des mortels, quelques-uns de ses vétérans, et, comme nous le pensons, il les associa avec bienveillance, dans les délices du Paradis, à leurs dignes frères en religion qui avaient combattu pour elle avec le même zèle.

C'est ainsi que Durand, abbé de Troarn, moine depuis son enfance, célèbre par sa piété et sa sagesse, très-habile docteur dans le chant ecclésiastique et dans les dogmes divins, dur bourreau de lui-même, mais plein de douceur dans ses rapports avec les autres, après beaucoup de travaux dans le culte de Dieu, parvenu à un grand âge, fut forcé de s'aliter, et, bien préparé à se rendre à la cour de son maître, comme il convient à un prudent et fidèle serviteur, quitta le siècle le 11 février. A sa mort il arriva un événement qu'on ne doit point passer sous silence. Pendant qu'il rendait l'ame, on remarqua sur son corps une teinte mi-partie; la portion gauche de son visage et de tout son corps jusqu'aux pieds était

blanche comme la neige, tandis qu'une couleur plombée couvrait la région droite de son corps, et y régnait complètement depuis la tête jusqu'aux pieds, comme la blancheur régnait dans toute la partie gauche. Cette différence extraordinaire de couleurs que l'on apercevait remplit de terreur toute l'assistance, et fournit à ceux qui recherchaient curieusement la cause de cet événement insolite une occasion de manifester la subtilité de leur esprit. Chacun en parla à sa manière; mais il ne nous convient pas de rapporter dans nos récits abrégés tout ce qu'on en dit dans les discussions multipliées auxquelles chacun se livrait dans l'abondance de ses sentimens. Cependant nous dirons que quelques personnes interprétaient par la gauche et la droite la vie active et la vie contemplative, ou bien la vie présente et la vie future; d'autres au contraire y voyaient un présage d'événemens à venir.

Les vénérables disciples de Durand ensevelirent respectueusement dans leur chapitre les restes de ce pieux docteur, et placèrent l'épitaphe suivante sur la pierre blanche qui les couvrit :

« Par cette tombe est couvert le bon et vénérable « abbé Durand, ce modèle de notre monastère. A la « gloire du Seigneur il bâtit cet édifice, qui, nous le « croyons, lui rendra Dieu propice. Le onzième jour « de février, se dégageant des liens de la chair, il se « rendit dans le séjour des anges. »

Ce pasteur ayant été inhumé, le troupeau de Troarn fit choix d'Arnoul, prieur du couvent de Seès, et le demanda pour chef aux prélats de l'Eglise et aux princes. Aux applaudissemens de ceux-ci, qui accor-

dèrent de bon cœur ce qu'on leur demandait, Arnoul prit le gouvernement des moines de Troarn, que pendant près de vingt-deux ans il conduisit habilement, en instruisant ses subordonnés tant par ses paroles que par ses écrits et ses exemples salutaires. De même que ces deux maisons tiraient leur origine d'un même prince, elles puisèrent à une même source les usages du service de Dieu et l'institution de l'ordre monastique. En effet, ces deux couvens avaient été donnés aux moines par le même fondateur, Roger de Mont-Gomeri, et avaient puisé l'un et l'autre les rites monastiques dans la règle de Fécamp. Aussi un même amour les unissait-il, et étaient-ils tous les deux placés sous la protection et la garde du puissant auteur de tant de miracles, Martin, archevêque de Tours. Les gens de Seès empruntèrent leur premier abbé à ceux de Troarn, et maintenant, ce chef vivant encore, ces derniers ont demandé à ses disciples de leur donner un chef à leur tour. L'ayant reçu, ils rendirent grâces à Dieu, et surent bien profiter des talens de ce bon pasteur.

Alors Robert, duc de Normandie, cédant aux prières de ses seigneurs, leur accorda la grâce de son frère Henri, et brisa les fers dont il avait été chargé avec Robert de Bellême.

Vers cette époque, le pape Grégoire mourut dans la ville de Bénévent, et Didier, abbé du Mont-Cassin, fut élu et intronisé pour pape romain sous le nom de Victor. Le corps du pape défunt fut inhumé dans l'église où reposent les reliques de l'apôtre saint Barthélemi, et où une grande abondance de miracles s'est divinement offerte par ses mérites à la foi de

ceux qui l'ont imploré. En effet, les lépreux demandèrent de l'eau qui avait servi à laver le corps du pontife, s'en lavèrent pieusement, et, avec l'aide de Dieu, furent soudainement purifiés.

Le pape Victor étant monté au trône pontifical, chanta solennellement sa première messe le jour de la Pentecôte; mais, par une permission secrète de Dieu, il tomba aussitôt gravement malade. Pressé par la diarrhée, il fut conduit trois fois de la messe aux latrines, et ne célébra ainsi qu'une messe pendant sa papauté. C'était un homme d'une grande noblesse, d'une sagesse profonde, et d'une religion fervente; il avait long-temps gouverné le couvent du saint père Benoît, lequel est bâti sur le Mont-Cassin. Tiré de là pour être élevé au pontificat suprême, il tomba tout à coup malade comme nous l'avons dit. Il continua de traîner une vie languissante dans les souffrances depuis la Pentecôte jusqu'au mois d'août, époque où il cessa de vivre. A sa mort le clergé romain s'assembla, et choisit pour pape Odon, qui de moine était devenu évêque d'Ostie, et prit le nom d'Urbain. Le dieu d'Israël l'établit prince contre les Mahométans, et lui confia la tour de David avec ses défenses contre la face de Damas. Il était Français de nation, célèbre par sa noblesse et sa douceur, citoyen de Rheims, moine de Cluni, d'un âge moyen, grand de corps, plus grand par sa religion, doué d'une grande modestie, et remarquable par sa sagesse et par son éloquence. Guibert, usurpateur du siége apostolique, troublait encore l'église de Dieu, et, par la flatterie ou les persécutions, poussait de l'unité de la paix à son schisme tous ceux qu'il pouvait. Odon, comte

de Sutri, était son neveu, et faisait endurer aux amis de la paix de l'Eglise beaucoup de vexations.

Le pape Urbain, se confiant au Maître des cieux, qui ne laisse pas long-temps la verge des pécheurs affliger la vie des justes, envoya des légats et des lettres de l'autorité romaine aux Français, aux Grecs et aux autres nations établies dans tout l'univers pour les engager à persister irrévocablement dans la foi catholique, et à éviter soigneusement toute scission avec la loi de Dieu, et le corps du Christ qui est l'église. Le seul Henri, prince des Teutons, et ses gens étaient attachés à Guibert, tandis que les Français, les Anglais et presque toutes les autres nations du globe obéissaient pieusement à Urbain.

Dans la Pouille tous les Normands favorisaient le pape catholique, mais ils étaient cruellement divisés entre eux, et les frères s'y faisaient une guerre plus que civile. En effet, Roger surnommé Crumena, c'est-à-dire la Bourse, possédait seul avec sa mère le duché de Calabre; ce que supportait impatiemment son frère Boémond, exilé chez Jourdain prince de Capoue. C'est de là que, secondé par ce Jourdain, qui était son beau-frère, et par plusieurs autres de ses parens et de ses amis, Boémond prit les armes contre son frère, et réclama de lui une partie des Etats que lui-même avait conquis avec son père. Le frère et la belle-mère ne purent résister à cette attaque, et furent forcés de demander à leurs amis de bons conseils. En conséquence, à la persuasion de Roger, comte de Sicile, et d'autres princes voisins, ils firent la paix, et remirent à Boémond Bari, Tarente, deux autres villes et plusieurs places fortes.

Les deux frères ayant ainsi traité, ils donnèrent en mariage leur sœur Mabile à Guillaume de Grand-ménil, et comme il était très-brave, ils mirent en son pouvoir plusieurs châteaux. Par les liens d'une telle union, les Normands se rattachèrent réciproquement, et avec prudence, les uns aux autres, et ils ont possédé jusqu'à ce jour une grande partie de l'Italie, qui avait été conquise par Drogon, Umfrid, Richard, et surtout par Robert Guiscard.

L'an de l'Incarnation du Seigneur 1089, Robert Ier, abbé du monastère de Seès, homme bon et simple, tomba malade au mois de janvier, et, ayant reçu les sacremens du Seigneur, quitta le siècle le 15 janvier. Il eut pour successeur dans le gouvernement de la maison un de ses moines nommé Raoul, fils de Seifred d'Escures. Il était profondément instruit dans les lettres, éloquent, enjoué et aimable pour tout le monde. Dans sa jeunesse il quitta une famille illustre pour entrer dans la vie monacale, et durant dix années il servit humblement le couvent en passant par les grades des divers emplois. Enfin la onzième année il prit le gouvernement de l'abbaye par l'ordre de Girard évêque de Seès qui le consacra; il la gouverna habilement pendant seize années, au milieu des cruelles tempêtes de la guerre, et, appuyé sur l'assistance de Dieu, il mit tous ses soins à améliorer les affaires de son église autant que les circonstances le permettaient. Ensuite se trouvant exposé aux cruautés de Robert de Bellême devenues intolérables, Raoul passa en Angleterre, où le roi Henri le retint honorablement auprès de lui, et, par l'entremise de l'évêque Gondulfe, le

mit à la tête de l'évêché de Rochester. Quelques années après, par une nouvelle promotion, il succéda à l'archevêque Anselme, et, pendant neuf années, gouverna la métropole de Cantorbéry.

La troisième année du règne de Guillaume-le-Roux, roi des Anglais, Lanfranc, archevêque de la métropole de Cantorbéry, mourut et fut enterré devant le crucifix dans l'église de la Sainte-Trinité, qu'il avait bâtie avec magnificence. Anselme, abbé du Bec, célébra dans un livre, d'une manière touchante, en vers héroïques, la mémoire de son compatriote, dont nous venons de parler, et par la permission de Dieu, après trois ans, promu par l'élection ecclésiastique, il monta sur le siége de Cantorbéry. Ensuite au bout de dix ans que régna encore Guillaume-le-Roux, Thomas, archevêque d'York, suivit au tombeau son coévêque, ainsi que plusieurs autres prélats. En effet, Vulstan, évêque de Worcester, Robert, évêque d'Hereford, Osmond, évêque de Salisbury, et Guatelin, évêque de Winchester, Baudouin, archidiacre et abbé de saint Edmond, roi et martyr, Turstein, abbé de Glastonbury, Rainauld, abbé d'Abingdon, et plusieurs autres, tant évêques qu'abbés, terminèrent alors leur carrière. Je ne crois pas devoir en parler plus en détail à cause de l'ennui que je causerais à mes lecteurs.

Dans ce temps-là un certain clerc nommé Ranulfe gagna l'amitié de Guillaume-le-Roux, et obtint auprès de lui un crédit supérieur à celui de tous les serviteurs du prince, à force d'insinuations adroites et de flatteries variées. C'était un homme d'un esprit vif, d'un bel extérieur, qui se livrait sans mesure aux entretiens et aux plaisirs de la table, et s'abandonnait sans ré-

serve à la débauche ; cruel et ambitieux, il était prodigue pour les siens, mais il était pour les étrangers le voleur le plus rapace. Il était sorti d'une famille assez obscure ; s'étant élevé au delà de ce que comportait sa naissance, il s'enfla d'orgueil au détriment de beaucoup de monde. Cet homme était fils d'un roturier nommé Turstin, prêtre du Bessin ; dans son enfance il avait été élevé avec de vils parasites de la cour dans les plus bas emplois, et s'était appliqué bien moins aux études littéraires qu'à d'adroites intrigues et à des paroles pleines de tours captieux. Comme dans son arrogance il brûlait du desir de s'élever au dessus des gens de distinction à la cour du grand roi Guillaume, il entreprenait beaucoup de choses, quoique le prince n'en sût rien, et sans avoir reçu d'ordres ; il accusait méchamment et avec audace beaucoup de personnes de la cour ; et comme s'il eût été soutenu par la puissance royale, il avait l'impertinence de donner des ordres aux plus grands seigneurs. C'est ce qui fit que Robert, maître d'hôtel du roi, le surnomma Flambart, sobriquet qui lui fut donné comme prophétiquement à cause de sa conduite et de ses inclinations. En effet, ardent comme la flamme, il fit par ses actions contracter de nouvelles habitudes à la nation, il opprima cruellement les réunions du peuple, et changea en plaintes les chants de l'église. Par ses insinuations perfides, il tourmenta le jeune roi, qu'il engagea à vérifier et à renouveler [1] le partage du territoire, et à retrancher aux sujets soit étrangers, soit indigènes et pauvres, tout ce qui dans leurs possessions serait trouvé dépasser une certaine

[1] Le Doomsday book.

mesure. Avec la permission du roi, il fit arpenter à la corde et décrire toutes les charruées[1] de labourage, que les Anglais appellent des hydes; ayant substitué de nouvelles mesures, il diminua ce que les Anglais généreux avaient largement distribué par l'ordre du roi Edouard, et retrancha une partie des terres des colons au profit du fisc royal. Ainsi par la diminution des champs qui leur avaient été donnés jadis, et par le poids exorbitant des redevances extraordinaires, il vexa outre mesure les peuples soumis au roi, leur enleva une grande partie de leurs biens, et les fit passer de l'opulence à une excessive pauvreté.

Par le conseil de Ranulfe, le jeune roi envahit à la mort des prélats, les églises et les propriétés qu'il avait autrefois données, et soumit au premier venu de ses satellites tant les religieux dans leurs abbayes que les doyens épiscopaux et les chanoines dans les évêchés. Il ne leur accordait pour leur nourriture qu'une faible portion de leurs revenus, et s'en appropriait le reste. C'est ainsi que l'avarice du roi dépassa toutes les bornes contre l'église de Dieu, et qu'un criminel usage, inouï jusqu'alors, et qui s'est maintenu jusqu'à ce jour, fut fatal à beaucoup d'ames. L'avare monarque différait de donner des pasteurs aux églises; de sorte que le peuple manquant de guides, le troupeau de pasteurs, tous étaient exposés à la dent des loups, et périssaient sous les traits empoisonnés de toutes sortes de péchés. Par suite de son excessive cupidité, le prince fit entrer dans son trésor de grandes richesses que les églises de Dieu avaient reçues de la bienveillance et de la dévotion des an-

[1] *Carrucatæ.*

ciens rois Anglais, tels qu'Edelbert et Edwin, Offa et Athulf, Alfred et Edgar, et plusieurs autres princes avec leurs seigneurs. Ces personnages, nouvellement convertis à la religion, adorèrent Dieu fidèlement, et tirèrent de leur opulence de grandes largesses en faveur des moines et des clercs, afin que les ministres de la sainte loi vécussent joyeusement au sein d'une nourriture abondante, célébrassent activement et sans chercher à s'en dispenser le service divin nuit et jour, et consacrassent sans relâche des veilles solennelles au Seigneur dans des endroits marqués. Là venaient en sûreté les pélerins et les voyageurs; là ils prenaient un peu de repos après les fatigues, et trouvaient, d'après les principes de l'institution, une abondante nourriture après l'abstinence. En conséquence, inopinément consolés, ils rendaient grâces à Dieu et priaient pieusement le Créateur de toutes choses pour les bienfaiteurs qui leur avaient dès long-temps préparé tant d'avantages. Avant que les Normands se fussent emparés de l'Angleterre, c'était l'usage qu'à la mort des recteurs[1] des églises, l'évêque dans le diocèse duquel se trouvait situé le couvent fît dresser un exact inventaire de ses biens, et les gardât sous sa main jusqu'à l'ordination légitime du nouvel abbé. L'archevêque aussi conservait les biens de l'évêché à la mort du titulaire, et de l'avis des officiers de l'église faisait une distraction des revenus, soit pour les pauvres, soit pour la réparation des églises, soit pour d'autres bonnes œuvres. Dès le commencement de son règne,

[1] *Rectores*, chefs des églises. Dans la Bretagne on n'avait pas cessé d'appeler recteurs les curés.

Guillaume-le-Roux abolit cet usage à la persuasion de Flambart; il laissa trois ans sans pontife le siége métropolitain de Cantorbéry, et en fit entrer les revenus dans son trésor. Certainement il paraît injuste et contraire à toute raison que ce qui a été donné à Dieu par la libéralité des princes fidèles, ce qui s'est heureusement accru par les soins de l'administration ecclésiastique, soit de nouveau replacé sous des mains laïques, et distrait pour le service criminel du siècle. On doit croire sans nul doute que, comme ceux qui ont donné pieusement une partie de leurs biens à Dieu ont déjà reçu de sa bienveillance la récompense de leur mérite, de même les sacriléges envahisseurs des biens sacrés seront punis par le Ciel vengeur, et seront dépouillés avec un déshonneur éternel des richesses qu'ils possèdent injustement. Telle est la loi immuable et vraie du Tout-Puissant. De gracieuses récompenses sont promises à ceux qui suivent la justice, en même temps que ceux qui la transgressent sont menacés de cruels supplices en punition de leurs forfaits. Dans toutes les pages de la divine Ecriture la miséricorde et la sévérité [1] sont annoncées, et se présentent plus claires que le jour aux yeux de tout homme instruit. Il est donc bien étonnant que le cœur humain penche si facilement vers le crime, et desire plus vivement les choses présentes et périssables que les choses futures et éternelles, quand on sait que tout est découvert aux regards de Dieu, et que rien n'échappe à son équitable examen.

Quand la métropole de Cantorbéry, veuve de son prélat, eut passé trois ans dans la crainte et le deuil,

[1] Le texte porte *veritas*; mais il faut lire *severitas*.

enfin le juste Arbitre, qui du haut des cieux jette ses regards sur les fils des hommes, et voit tout le monde embrasser les vanités des vanités, frappa d'un mal cruel le roi des Anglais, souillé de la lie de toutes sortes de crimes. Puni par la maladie, il appela les prêtres du Seigneur, montra à nu, par la confession, aux médecins spirituels les plaies de son ame, promit d'amender sa vie, et ordonna aux recteurs des églises de choisir un archevêque selon la volonté du Seigneur. Par hasard Anselme, abbé du Bec, avait alors passé en Angleterre pour les affaires de son église. En apprenant les ordres du roi pour l'élection d'un métropolitain, la sainte Eglise conçut beaucoup de joie; elle réunit en assemblée les vieillards et s'occupa de l'objet de leur convocation. Enfin considérant la sainteté et la sagesse du vénérable Anselme, tous l'élurent à l'unanimité au nom du Seigneur; et suivant les règles ecclésiastiques, ils placèrent après de longs refus de sa part cet illustre prélat sur le siége archiépiscopal de Cantorbéry. Cet habile pasteur, ayant été intronisé, eut fréquemment à gémir en considérant, dans sa prudence, combien était pesant et périlleux le fardeau dont il s'était chargé. Son élévation ne lui inspirait point d'orgueil, il était effrayé de la perte de plusieurs qu'il voyait sous son gouvernement s'écarter des lois divines. Il trouva dans son diocèse beaucoup de choses à réformer. Souvent il réprimanda un roi pécheur et des seigneurs arrogans. Aussi eut-il beaucoup à souffrir de leur part, et fut-il deux fois exilé à cause de son zèle pour la justice. Par ses paroles et ses exemples salutaires, il s'appliqua à corriger les mœurs perverties de son troupeau; mais,

il ne réussit pas comme il l'aurait voulu à l'égard de quelques-uns qui s'étaient endurcis dans l'iniquité; parce que, comme dit Salomon, « les pervers sont « difficiles à corriger, et que le nombre des fous est « infini. »

Dans ces jours, le flambeau de la vraie sainteté s'obscurcissait pour presque tous les ordres de l'Etat, et les princes du monde s'attachaient avec leurs nombreux sujets aux œuvres de ténèbres. Guillaume-le-Roux, roi d'Angleterre, était un jeune homme insolent et libertin, qu'imitaient avec trop d'avidité par leurs mœurs impudiques les peuples de ses Etats. Impérieux, audacieux et tout guerrier, il trouvait un grand plaisir à s'entourer pompeusement d'une multitude de chevaliers; il applaudissait aux titres qu'ils prenaient, et les favorisait beaucoup dans leur faste mondain. Il négligeait de protéger les paysans contre les chevaliers, et laissait impunément dévaster les propriétés par ses gens de guerre et par ses écuyers. Il était doué d'une grande mémoire, et se portait avec une égale ardeur vers le bien comme vers le mal. Il se montrait redoutable aux voleurs et aux brigands, et faisait de grands efforts pour maintenir la paix dans toute sa sérénité au sein des Etats qui lui étaient soumis. Il s'en attacha tous les peuples par ses largesses, ou les comprima par le courage et la terreur, à tel point que personne n'osait murmurer contre lui de quelque manière que ce fût.

Lorsqu'il fut affermi sur son trône, il convoqua tous les grands, et les ayant réunis à Winchester, il leur fit connaître de vive voix ce qu'il méditait intérieurement. « Vous connaissez, dit-il, illustres

« barons, quelle a été à mon égard la bonne foi « de mon frère Robert, et combien il m'a suscité « de peines. Il est inutile de vous exposer dans de « longs discours combien il a armé de mes hommes « contre moi dans mon propre royaume, et quels « soins il a employés pour m'enlever le trône et la « vie. Il est assez évident pour tout le monde que, « dès la première année de mon règne, il m'eût oc- « casioné des maux insupportables si dans sa bonté « la puissance divine ne les eût écartés de moi. « Voyez la sainte Eglise me transmettre d'outre-mer « ses plaintes douloureuses, toute baignée qu'elle « est chaque jour des larmes de la tristesse, parceque, « manquant d'un protecteur et d'un défenseur équi- « table, elle se trouve placée entre les méchans comme « les brebis parmi les loups. Celui-là qui néglige de « défendre son bien contre le brigandage des scé- « lérats a cherché à me ravir le mien par la fraude et « la violence. C'est pourquoi je vous avertis mainte- « nant, vous, qui fûtes les hommes de mon père et « qui avez tenu de lui vos fiefs tant en Normandie « qu'en Angleterre, afin que vous m'assistiez tous « virilement et avec loyauté dans mes justes entre- « prises. Nous ne devons pas souffrir que les voleurs « se concertent pour opprimer les fidèles et détruire « les monastères des saints que nos pères ont avec « tant d'efforts construits en Normandie. Toute cette « contrée est exposée au meurtre et au brigandage; « et trop souvent dans ces conjonctures elle se rap- « pelle Guillaume, ce grand prince qui l'avait sous- « traite aux guerres extérieures et intestines. Il con- « vient donc que, portant son nom et son diadême,

« j'hérite de son zèle pour la défense de la patrie. « Formez-vous, je vous prie, en conseil; que la « prudence préside à vos déterminations ; faites con« naître votre avis, afin que je sache ce que je dois « faire dans un tel embarras. Si c'est votre avis, je « ferai passer une armée en Normandie, et je puni« rai de la peine du talion les outrages que mon « frère m'a faits sans cause ; je secourrai l'Eglise de « Dieu ; je protégerai les veuves et les orphelins sans « défense ; je frapperai du glaive de la justice les vo« leurs et les assassins. »

A ces mots chacun donna son assentiment et loua la magnanimité du monarque. Alors le roi Guillaume établit comte de Surrey Guillaume de Varenne, que peu de temps après la mort, qui n'épargne personne, enleva du milieu des vivans. Les moines de Cluni, qu'il avait honorablement placés à Lewes [1], l'ensevelirent dans leur chapitre, et firent connaître par les vers suivans, gravés sur son tombeau en pierre blanche, les qualités de l'homme qui y était inhumé.

« Comte Guillaume, ce lieu est pour vous un foyer « de louanges : vous en fûtes le fondateur, et votre « amour lui prodigua les biens. Il décore votre tom« beau parce que les dons que vous avez faits aux « pauvres du Christ lui sont agréables. Pancrace qui, « dans les cieux, vous a réuni à la société des saints, « conserve ici vos cendres. O bon Pancrace, secourez « ceux qui vous glorifient, et donnez une place « dans le ciel à celui qui vous a bâti un tel édifice. »

Ce comte eut pour successeurs ses fils Guillaume et Renaud avec leur mère Gundrède ; ils se distin-

[1] *Laquæ.*

guèrent long-temps par leurs prouesses et leur puissance sous les rois anglais Guillaume et Henri.

Le roi Guillaume accorda de grandes faveurs à Robert, fils d'Aymon, et l'éleva au premier rang des seigneurs d'Angleterre. Il épousa Sibylle, fille du comte Roger, laquelle eut une fille nommée Mathilde, que par la suite Robert, fils du roi Henri, prit pour femme.

Le premier des Normands, Etienne d'Aumale, fils d'Eudes, comte de Champagne, s'attacha au roi, et, aux frais de ce prince, fortifia beaucoup un château qu'il possédait sur la rivière d'Eu [1], et dans lequel il plaça une puissante garnison pour le roi contre le duc Robert. Girard de Gournai ne tarda pas à l'imiter. Il livra à Guillaume la ville de Gournai, La Ferté [2], Gaille-Fontaine ainsi que ses autres places fortes, et s'appliqua à engager ses voisins dans le parti du roi. Ensuite Robert comte d'Eu, Gautier Giffard [3], Raoul de Mortemer, et presque tous les seigneurs qui habitaient au delà de la Seine jusqu'à la mer s'unirent aux Anglais, et reçurent du roi des sommes considérables pour fortifier leurs places d'armes et de soldats.

Alors le duc Robert se prépara à opposer une barrière à tant d'ennemis : il maria sa fille, qu'il avait eue d'une courtisane, à Hélie, fils de Lambert de Saint-Saens, et lui donna en dot [4] Arques, Bures et

[1] *Aucius*. C'est la Brêle, sur laquelle était situé le château dont il s'agit ici, le château d'Aumale.

[2] La Ferté-en-Brai, dont le château fut brûlé en 1151 par Henri II, roi d'Angleterre, qui s'en était rendu maître.

[3] Comte de Longueville.

[4] *Mariagium*.

tout le pays environnant, afin qu'il tînt bon contre l'ennemi et défendît le comté de Talou. Hélie s'occupa d'accomplir virilement ses ordres. Il fut en effet toujours fidèle au duc et à son fils Guillaume [1]; et sous les rois Guillaume et Henri [2], il eut à souffrir beaucoup de traverses, d'exhérédations, de dommages, d'exils et d'autres calamités.

Les Manceaux ayant eu connaissance de la division des Normands, songèrent à secouer leur joug orgueilleux, ce qu'ils avaient jadis tenté plusieurs fois sous Guillaume-le-Grand, roi des Anglais. Dès que le duc Robert eut découvert ce projet, il envoya des députés et des présens à Foulques, comte d'Anjou, en le priant instamment de réprimer l'entreprise téméraire des Manceaux, et de venir le trouver en Normandie où il était gravement malade. Foulques se rendit de bonne grâce à ces prières, et trouva le duc déjà convalescent. Après plusieurs entretiens de paix et d'amitié, le comte Foulques dit au duc Robert : « Si vous voulez faire pour moi une chose que « je desire beaucoup, je vous soumettrai les Man- « ceaux, et je vous servirai fidèlement en tout temps « comme un véritable ami. J'aime Bertrade, fille de « Simon de Montfort, par conséquent nièce de « Guillaume, comte d'Evreux, qui est élevée par la « comtesse Helvise, qui la garde sous sa tutelle. Don- « nez-la-moi pour femme, je vous prie, et j'exécu- « terai tout ce que je vous ai promis. » Aussitôt le duc fit parler de cette affaire au comte d'Evreux, qui prit conseil de ses amis les plus intimes, et chercha soigneusement avec eux comment il devait se

[1] Guillaume Cliton. — [2] Guillaume-le-Roux et Henri Ier.

conduire. Après avoir diligemment examiné la question, il se rendit à la cour du duc, et entre autres choses lui parla en ces termes : « Seigneur duc, vous « me demandez une chose qui me contrarie beaucoup en me priant de donner à un homme déjà « bigame ma nièce, qui est jeune encore [1], et que « mon beau-frère a confiée à mes soins. Vous cher- « chez prudemment vos avantages et faites peu de « cas des miens. Au moyen de ma nièce vous voulez « obtenir le comté du Maine et vous m'ôtez mon hé- « ritage. Ce que vous cherchez est-il juste ? Je ne « ferai pas ce que vous me demandez à moins que « vous ne me rendiez Bavent [2], Noyon [3], Gravençon [4], « Gacé, Ecouché [5], et les autres terres de Raoul, « mon oncle, que l'on surnomma plaisamment Tête- « d'Ane à cause de la grandeur de sa tête et de la « quantité de ses cheveux ; et que vous ne remettiez « à mon neveu Guillaume de Breteuil le Pont-Saint- « Pierre et les autres objets dont nous conviendrons « raisonnablement et légitimement, parce qu'ils doi- « vent être à nous par droit héréditaire. J'ai de bons « témoins, et qu'on ne peut récuser en rien, pour « prouver que Robert de Gacé, fils de mon oncle « Raoul, m'a fait l'héritier de tous ses biens. Le « roi Guillaume, notre cousin, parce qu'il était plus « puissant que nous, s'est approprié toutes les parties « de notre héritage, comme le lion dans le partage du « cerf. En considérant sagement ces choses, rendez-

[1] *Tenera virago.* Il faut lire évidemment *tenera virgo.*

[2] Arrondissement de Caen.

[3] Noyon-sur-Andelle, aujourd'hui Charleval.

[4] Gravençon est près de Lillebonne.

[5] *Scoceium*, arrondissement d'Argentan.

« nous justice, seigneur duc, et nous obéirons à vos « ordres. »

Après avoir entendu cette réponse, le duc résolut, d'après l'avis des hommes sages, de donner peu, de peur de perdre beaucoup. A cette époque, Edgar Adelin [1], Robert de Bellême et Guillaume d'Arques, moine de Molême, étaient les principaux conseillers de ce prince. En conséquence le duc accorda les demandes de Guillaume d'Evreux et de Guillaume de Breteuil son neveu ; il leur remit ces places, que nous venons de nommer, avec leur territoire, excepté Ecouché, que possédait Girard de Gournai, issu de la même famille. En effet, il était fils de Basilie, fille de Girard Fleitel, et si puissant que personne ne pouvait lui faire violence.

Le comte d'Anjou obtint avec joie Bertrade, qui était l'objet de ses desirs, et du vivant de ses deux autres femmes, il en fit sa troisième épouse : il en eut un fils nommé Foulques. Fidèle à ses engagemens, Foulques se rendit auprès des Manceaux, et s'appliqua à les apaiser beaucoup plus par les prières et par les promesses que par l'emploi de la force. Il retarda d'au moins une année la révolte qu'ils méditaient. Ce comte, répréhensible en beaucoup de choses et même infâme, était esclave de toutes sortes de vices. Comme il avait les pieds difformes, il se fit faire des souliers longs et pointus par le bout afin de couvrir ses pieds, et d'en cacher les bosses que l'on appelle ordinairement des ognons. C'est de là que s'étendit en Occident cette mode extraordinaire qui plut beaucoup aux personnes légères et aux amateurs de nouveautés.

[1] Edgar Adelin le Saxon.

C'est pourquoi les cordonniers font aux chaussures comme des queues de scorpion qu'ils appellent communément des pigaces, genre de souliers que presque tous les hommes tant riches que pauvres recherchent outre mesure. Jusqu'alors on avait de tout temps fait des souliers arrondis suivant la forme du pied, et les grands comme les petits, les prêtres comme les laïques, s'en servaient convenablement : mais bientôt les séculiers cherchèrent dans leur orgueil des parures qui fussent en rapport avec la perversité de leurs mœurs; et ce qu'autrefois les hommes les plus honorables avaient regardé comme le comble de la honte et de l'infamie, les modernes le trouvent doux comme du miel et en font parade comme d'une distinction toute particulière.

Un certain Robert, mauvais sujet, attaché à la cour de Guillaume-le-Roux, commença le premier à remplir d'étoupe ses longues pigaces, et à les faire contourner comme des cornes de belier. C'est pourquoi on le surnomma Cornard. La plus grande partie de la noblesse ne tarda pas à suivre cette frivole invention, comme si c'eût été une marque de mérite et une preuve de vertu. Alors les hommes efféminés avaient partout l'empire sur tout le globe. Ils se livraient à toutes sortes d'excès immoraux, et, sales libertins dignes du feu, ils s'abandonnaient aux ordures de Sodôme. Ils rejetaient les coutumes des guerriers, riaient des exhortations des prêtres, et, dans leurs vêtemens comme dans leur vie, suivaient des mœurs étrangères. En effet, ils séparaient leurs cheveux depuis le sommet de la tête jusqu'au front, ils les entrenaient longs à la manière des femmes, et en pre-

naient un grand soin; ils trouvaient du plaisir à se revêtir de chemises et de tuniques longues et serrées à l'excès. Quelques-uns perdaient tout leur temps et le passaient selon leur fantaisie en opposition avec la loi de Dieu et les habitudes de leurs pères. Leur nuit était employée à des banquets de débauche et d'ivrognerie, à des entretiens futiles, aux dés et aux autres jeux de hasard. Quant au jour, ils l'employaient à dormir. C'est ainsi qu'après la mort du pape Grégoire, de Guillaume-le-Bâtard et des autres princes religieux, les habitudes honnêtes de nos ancêtres furent presque entièrement abolies dans les contrées occidentales. Ceux-ci portaient des habillemens modestes tout-à-fait adaptés aux formes de leur corps; ils étaient habiles dans l'équitation et la course, ainsi que dans tous les ouvrages que la raison prescrit de faire; mais de nos jours les usages des anciens ont été presque tous changés par de nouvelles inventions. La jeunesse pétulante adopte la mollesse féminine; les hommes de cour s'étudient à plaire aux femmes par toutes sortes de lascivetés. Ils placent aux articulations des pieds, où se termine le corps, l'image de la queue des couleuvres qui, comme des scorpions, se présentent aux yeux. De l'extrémité superflue de leurs robes et de leurs manteaux ils balayent la poussière de la terre; ils se couvrent les mains, quelque chose qu'ils fassent, avec de longues et larges manches, et chargés de ces superfluités, ils ne peuvent marcher promptement ni rien faire d'utile. Comme les voleurs ils ont le front rasé, tandis que comme les courtisanes, ils entretiennent sur le derrière de la tête de longues chevelures.

Autrefois les pénitens, les prisonniers et les pélerins avaient l'habitude de garder tous leurs cheveux, et de porter la barbe longue : c'était la marque, aux yeux du public, de la pénitence, de la captivité ou des pélerinages. Maintenant presque tous les gens du peuple ont les cheveux frisés et la barbe courte, manisfestant ainsi aux regards de tout le monde que, comme des boucs fétides, ils se plaisent dans les ordures de la débauche. Ils frisent leurs cheveux avec le fer du coiffeur; au lieu de bonnet ils couvrent leurs têtes de bandelettes. A peine voit-on quelques chevaliers sortir en public la tête découverte et rasés comme il convient selon le précepte de l'apôtre. Ainsi ils montrent à l'extérieur, dans leurs vêtemens et leurs habitudes, quel est l'état intérieur de leur conscience, et quel est le culte qu'ils rendent à Dieu.

Aussi le Juge suprême, assis sur son siége sublime, voyant le cœur des hommes trop attaché au crime, frappe de mille fléaux le peuple sans instruction et la populace sans frein. Il laisse les mortels privés de santé par les maladies, et de tranquillité par les guerres. Il leur donne des magistrats hypocrites qu'il voit s'opposer à ses volontés et prévariquer contre sa loi. Les élus, qui étaient enflammés du zèle de Phinée, s'irritent fréquemment contre les réprouvés, et portent leurs plaintes au Seigneur en proférant ces paroles du Prophète : « J'ai vu les prévaricateurs « et je séchais de douleur de ce qu'ils ne gardaient « pas vos préceptes. » En conséquence les pieux docteurs emploient à l'égard des pécheurs toute leur patience et leur doctrine à les réfuter, à les solliciter et à les tancer. Mais tous ces soins rencontrent des

obstacles opiniâtres dans l'endurcissement coupable d'un cœur dépravé qui continue d'entretenir et de protéger la contagion du crime. Si Perse, Plaute et d'autres satiriques mordans se trouvaient parmi nous, et recherchaient curieusement combien nos compatriotes se livrent en cachette ou à découvert à leurs mauvais penchans, ils trouveraient d'innombrables sujets de reproches et de railleries.

En voyant dans le monde tant de péchés, Giroie Grossif écrivit entre autres choses dans une lettre à Gilbert Maminot, évêque de Lisieux :

« Le flambeau des vertus, qui fit tant briller les « âges anciens, a reporté tout son éclat aux astres. « De notre temps le monde se couvre de ténèbres, « et dans sa léthargie ne peut déjà plus relever la « tête. Aujourd'hui on ne trouve plus d'homme de « bien ; personne ne s'occupe du mérite ; les justes « récompenses, les honneurs, l'amour de la vertu, « tout a disparu. »

L'ardent scholastique a fait usage de l'hyperbole pour attaquer l'excès de méchanceté qu'il voyait s'étendre en tous lieux. Le Flamand Blitteron, dans un poème qu'il a nouvellement publié sur l'empereur Henri, a brillamment chanté en vers élégiaques les malheurs du monde et des mortels. Plusieurs autres philosophes lettrés ont fait entendre de grandes plaintes sur les crimes et les calamités de ce siècle, dont j'ai fait une courte mention dans ce présent ouvrage, à l'époque où commencèrent en deçà des Alpes la folie des pigaces, et la longueur superflue des cheveux, et celle des vêtemens qui ne servaient qu'à balayer vainement les ordures de la terre.

J'aimerais beauconp mieux parler dans mes écrits de la sainte vie et des miracles des bienheureux que des niaiseries des insensés, et de leurs frivoles déréglemens, si nos princes et nos prélats s'attachaient à la perfection des saintes grâces, et se signalaient par ces prodiges qui proclament la sainteté ; mais je ne peux leur faire violence pour les forcer à se sanctifier. Puisqu'il en est ainsi, je me borne à parler avec simplicité de ce qui se passe, et je retourne maintenant à la suite de ma narration.

L'an de l'Incarnation du Seigneur 1090, les Manceaux se révoltèrent contre les Normands, et, après avoir chassé les garnisons des places fortes, ils firent choix d'un nouveau prince. Ceux qui du vivant du roi Guillaume avaient souvent tenté de prendre les armes contre lui, recommencèrent leurs machinations rebelles aussitôt qu'il fut mort. En conséquence, ils envoyèrent une députation aux fils d'Azzon, marquis de Ligurie, et lui firent par ce moyen connaître ainsi leurs intentions : « Pourquoi êtes-vous assez « faible et assez poltron pour ne pas réclamer votre « héritage que nous vous gardons volontairement? « Tous les légitimes héritiers du comté du Maine « sont morts. Il n'existe pas de plus proche héritier « que vous. Guillaume même, qui envahit violem- « ment les biens de tant de gens, n'existe plus : il « nous a trop long-temps retenus sous son joug, au « moyen de Marguerite, fille de Herbert, qu'il vou- « lut unir à Robert son fils. Maintenant ses fils, dont « l'un occupe le trône d'Angleterre, et l'autre le du- « ché de Normandie, se font une guerre meurtrière, « sont armés les uns contre les autres, se causent de

« mutuels préjudices par le brigandage et l'incendie ;
« ils en sont dans leur fureur presque venus au point
« de s'entre-égorger. Quant à nous, nous possédons
« en paix la ville du Mans et les places fortes qui en
« dépendent ; nous vous mandons fidèlement de ve-
« nir ici sans retard, et de nous gouverner d'après
« vos droits héréditaires. » Telles furent les dépê-ches que les Manceaux envoyèrent aux Liguriens, non pas pour l'amour d'eux, mais pour avoir quelque prétexte raisonnable de secouer le joug des Normands, qui pendant près de trente ans avait pesé durement sur leurs fronts orgueilleux.

Les fils d'Azzon se réjouirent beaucoup en recevant ces dépêches, et dans un conseil tenu avec leurs amis les plus intimes s'occupèrent de ce qu'ils devaient entreprendre. Ils résolurent que Foulques, qui était l'aîné, posséderait en Italie les biens de son père ; et que Hugues son frère réclamerait, comme héritage de sa mère, le comté du Maine. Enfin, Geoffroi de Mayenne, Hélie, et quelques autres seigneurs des villes et des châteaux allèrent recevoir Hugues à son arrivée, et le secondèrent quelque temps pour le faire rentrer dans son héritage maternel.

Cependant le vénérable prélat Hoël, qui avait reçu l'évêché de la munificence du roi Guillaume, se montra toujours fidèle à ce prince et à ses fils : il s'opposa tant qu'il put à toute résistance sanguinaire ; il lança l'interdiction sur les rebelles, les anathématisa en usant de son droit d'évêque, et les séquestra des portes de la sainte mère Eglise. C'est ce qui anima violemment contre lui les fauteurs de la rébellion

qui le menacèrent des plus terribles outrages. Pendant qu'avec ses clercs, il parcourait à cheval son diocèse, et qu'il remplissait dignement les fonctions épiscopales, Hélie de La Flèche le saisit et le fit retenir enchaîné dans une prison, jusqu'à ce que Hugues eût été reçu dans la ville du Mans. L'Eglise compatit aux afflictions de son évêque; elle fit déposer en terre les saintes images du Seigneur, ainsi que les croix et les reliquaires qui contenaient des restes des saints; elle fit boucher d'épines les portes des églises, et, comme une veuve attristée, elle s'abandonna aux larmes en défendant de sonner les cloches, de chanter les offices et de célébrer les solennités religieuses.

Quand les Manceaux se furent aperçus que leur nouveau comte était sans argent, sans jugement et sans courage, ils se repentirent de leur imprudence, semblables aux Sichémites qui méprisèrent et détestèrent Abimelech. En effet, Hugues était imprudent, lâche et paresseux, et tout-à-fait incapable de tenir les rênes d'une dignité aussi élevée. Il avait épousé une fille de Robert Guiscard; mais cet homme sans cœur, ne pouvant souffrir la magnanimité de sa généreuse épouse, l'avait répudiée. C'est pourquoi le pape Urbain l'excommunia publiquement. Tous les Allobroges le détestaient; et ayant trouvé l'occasion de s'en débarrasser ils l'envoyèrent chez les farouches Cisalpins. Ignorant parmi les hommes instruits, lâche parmi les chevaliers courageux, Hugues établi comte se fit mépriser. Il trouvait partout des sujets d'effroi qui le faisaient pâlir sans cesse, et songeait à prendre la fuite qu'il regardait comme le meilleur remède à ses

maux. Les Manceaux voyant ces dispositions s'en réjouirent beaucoup, et firent encore augmenter ses craintes par ceux qui l'entouraient.

Enfin Hélie, son cousin, vint le trouver, et l'entretenant de l'imminent péril où il était, lui parla en ces termes : « Seigneur, j'entends vos sujets dire tout bas « que vous voulez retourner en Ligurie, et abandonner ce pays aux mœurs grossières et la souveraineté « de ce peuple indocile. Aucun de vos amis ne doit « certes vous détourner de ce projet. En effet, tandis « que vos mœurs sont douces et ne conviennent qu'à « la tranquillité de la paix, les gens du Maine se livrent continuellement à la guerre, et sont impatiens du repos. J'ajouterai que les Normands, qui « sont implacables, réclament cette contrée, et, dans « leur férocité excessive, menacent les Manceaux « de leur fureur. Les fils du roi Guillaume, qui « étaient naguère divisés entre eux, se sont réconciliés, et se réunissent en Normandie avec une « grande armée pour tomber tout à coup sur notre « territoire, nous attaquer sans ménagement, et nous « punir d'avoir secoué leur joug. Croyez sans nul « doute que telle est la cause principale pour laquelle le roi Guillaume vient en Normandie avec « une si grande pompe : je présume que cette arrivée doit nous inspirer de grandes craintes et nous « prépare une grande invasion. » En entendant ce discours d'Hélie, Hugues ne lui cacha nullement qu'il desirait vendre son comté, et retourner dans son pays natal. Hélie lui répondit : « Seigneur, je suis votre « cousin; c'est par mon influence que vous avez été « élevé aux honneurs de comte que vous ne pouvez

« ni donner ni vendre à d'autres qu'à moi. En effet,
« la fille du comte Herbert épousa Lancelin de Bau-
« quencei et lui donna pour fils Lancelin, père de
« Raoul, et Jean mon père. C'est ce que je vous
« explique clairement afin que vous sachiez comme
« moi que j'appartiens à la famille du comte Herbert;
« acceptez donc de moi ce qui sera convenu entre
« nous, et cédez-moi votre dignité de comte, qui doit
« m'appartenir par le droit du sang. Ce que je desire
« m'exposera à beaucoup de chagrins et de travaux,
« parce que je le posséderai à peine, et peut-être
« même n'en serai-je maître jamais, tant que les trois
« fils du roi Guillaume seront en vie. Il doit paraître
« outrageant pour de si grands princes, qui peuvent
« nous envelopper avec cent mille soldats, de souf-
« frir impunément quelque affront de la part de leurs
« voisins, ou de perdre sans en tirer une terrible
« vengeance quelque chose des droits que leur père
« a acquis par des traités quelconques. Néanmoins
« l'amour de la liberté m'anime, et les droits que j'ai
« à l'héritage de mon aïeule me donnent assez de
« confiance en Dieu pour que je ne craigne pas de
« combattre. »

Le lâche Allobroge consentit à cette proposition, et reçut pour le comté du Maine dix mille sous de la monnaie du pays. Ce Ligurien s'étant retiré, Hélie fut fait comte des Manceaux, et posséda vaillamment pendant vingt ans le comté qu'il avait acquis. Il hérita aussi de son beau-père, Gervais de Château du Loir, de la fille duquel il eut une fille nommée Eremburge, qu'il donna en mariage à Foulques comte des Angevins, fils de son seigneur. En montant au pou-

voir, Hélie amenda beaucoup sa vie, et se distingua par d'éminentes vertus. Il mérita de grands éloges pour les honneurs qu'il rendit au clergé et à l'Eglise : il assista avec ferveur tous les jours à la messe et au service de Dieu. Il fut équitable pour ses sujets, et protégea tant qu'il put la tranquillité des pauvres.

A cette époque la rage de l'iniquité s'accrut extraordinairement en Normandie; elle se propagea outremesure dans toutes les parties de cette contrée, et occasiona des maux affreux aux malheureux habitans du pays. Le cliquetis des armes retentissait souvent dans les querelles, et le sol fut baigné de torrens de sang.

Dans la seconde année qui suivit la mort du roi Guillaume, Ascelin, surnommé Goel, enleva frauduleusement à Guillaume de Breteuil son seigneur la forteresse d'Ivri, et la livra traîtreusement au duc Robert. Guillaume de Breteuil donna au duc quinze cents livres pour le rachat de cette place, qu'il ne voulait pas laisser échapper de ses mains. Quand elle lui eut été remise, il en enleva par vengeance le commandement à Goel, et le dépouilla de tout ce qui dépendait de lui. Ce fut la cause d'une longue guerre entre eux, et le voisinage fut affligé de rapines, d'incendies et de meurtres. Amauri de Montfort, que l'on surnommait Le Fort à cause de son courage, s'était rendu redoutable par son audace et sa fierté à tous ses voisins. S'étant jeté comme un lion furieux sur les terres de Guillaume de Breteuil, et combattant seul contre deux chevaliers, il fut frappé par l'un d'eux dans le flanc d'un coup de lance et mourut le jour même. A sa mort son frère Richard succéda aux biens de leur

père, et s'attacha vivement à venger sur le comte de Breteuil la mort de son frère Amauri.

Le duc Robert chargea fréquemment de services militaires Gislebert, fils d'Engenulfe de L'Aigle, parce qu'il était très-vaillant : il lui donna le château d'Exmes pour le récompenser et pour qu'il défendît le pays. Il en résulta que Robert de Bellême, aigri par le fiel de l'envie et de la colère, réunit une armée, et, dans la première semaine de janvier, assiégea pendant quatre jours cette place, à laquelle il livra de rudes assauts malgré les pluies et les gelées de l'hiver. Cependant Gislebert, avec une garnison peu nombreuse mais brave, résista courageusement, écrasa les ennemis de traits et de pierres, précipita les uns dans les fossés, blessa les autres, et en tua un certain nombre. Alors le jeune Gislebert, seigneur de L'Aigle, vint à son secours, pénétra de nuit dans le château avec quatre-vingts chevaliers, le ravitailla de vivres, d'armes et de défenseurs, et par un tel secours augmenta les forces de son oncle. Le tyran de Bellême voyant l'état respectable de la place et l'opiniâtre vigueur de la garnison, n'osa continuer plus long-temps le siége ; il se retira furieux et plein de tristesse, n'ayant rien gagné que les blessures dont ses soldats étaient couverts. L'année suivante le chevalier Gislebert revenant de Sainte-Scholasse, et s'étant détourné pour avoir un entretien à Moulins [1] avec Dude dame de ce château, par hasard, après l'entretien, il y laissa ses armes à Antoine surnommé Haren, et vers le soir partit précipitamment et désarmé avec ses écuyers. Aussitôt Gérard Chevreuil, Roger de La Fer-

[1] Moulins-la-Marche.

rière[1] et d'autres chevaliers du Corbonnais au nombre de près de treize se mirent sans retard à sa poursuite, et firent tous leurs efforts pour le prendre vivant. Pendant qu'il fuyait de toute la vitesse de son cheval et qu'il essayait d'échapper à ses ennemis, il fut frappé au flanc par un d'eux de la pointe d'une lance, et, au grand regret de ceux même qui avaient porté le coup, le noble guerrier mourut le jour même. Le lendemain, jour bissextile, son corps fut porté à Saint-Sulpice, et y fut inhumé au milieu du deuil général, parmi ses parens, par Gislebert évêque d'Evreux, et Serlon abbé d'Ouche.

Cependant Geoffroi, comte de Mortagne, sentant bien que ses hommes qui avaient commis ce grave forfait attireraient, par le meurtre d'un si brave baron, de grandes calamités sur ses terres, conclut la paix avec Gislebert de L'Aigle, neveu du défunt: il lui donna en mariage sa fille Julienne, dont il eut Richer, Geoffroi et Gislebert. C'est ainsi que ce comte plein de sagesse consulta les intérêts de ses sujets et de ses héritiers en étouffant le crime naissant dans la douceur des étreintes conjugales, de peur que des racines d'une mauvaise action il ne s'élevât beaucoup d'attentats, et que, renaissant continuellement dans la postérité, elles ne produisissent des fruits chaque jour plus funestes. C'est pourquoi un pacte indissoluble a jusqu'à ce jour maintenu l'union entre les descendans des deux maisons, et une paix pleine de douceur et de sérénité n'a pas cessé de les lier l'une à l'autre.

[1] La Ferrière-au-Doyen, arrondissement de Mortagne, canton de Moulins-la-Marche.

Dans la même semaine, où, comme nous l'avons dit, Gislebert fut tué entre Moulins et L'Aigle, Goël livra bataille en rase campagne à Guillaume de Breteuil son seigneur, et ayant avec lui Richard de Montfort et un grand nombre de Français, écrasa l'armée ennemie; il jeta dans les fers Guillaume, qu'il avait pris avec beaucoup d'autres, et pendant le carême suivant lui fit cruellement souffrir les horreurs de la prison; il le força ainsi de subir malgré lui pour ses péchés toute la rigueur des pénitences du carême. A cette occasion Richard de Montfort, Hugues de Mont-Gomeri, Gervais de Neufchâtel, et plusieurs autres, tant Français que Normands, se réunirent et firent la paix entre Guillaume et Goël, à Breval. Alors Guillaume, comme le traité l'exigeait, unit en mariage avec Goël sa fille Isabelle, et pour sa rançon donna mille livres de Dreux, des chevaux, des armes et beaucoup d'autres choses. Il y ajouta même la forteresse d'Ivri, ce qui lui occasiona beaucoup d'affliction et de douleur. Ce criminel ravisseur, ainsi comblé de richesses, conçut un excessif orgueil; pour le malheur général il entoura de fossés et de palissades épaisses son château, qui était véritablement une caverne de brigands, où il employa toute sa vie à désoler ses voisins par la rapine et le meurtre. Il eut de sa femme sept fils, dont la méchanceté fut portée au comble, et par de criminelles entreprises il fit abondamment couler les larmes des veuves et des pauvres.

Dans le même temps il s'éleva d'autres troubles en Normandie. Robert, comte de Meulan, tout fier des faveurs et des promesses de Guillaume-le-Roux, ar-

riva d'Angleterre, se rendit à Rouen auprès du duc, et lui demanda insolemment la remise du château d'Ivri. Le duc lui répondit : « J'ai donné à votre père, « comme échange équivalent, l'illustre château de « Brionne pour cette forteresse. » Le comte de Meulan lui répartit : « Je n'accepte point cet échange ; « je veux avoir ce que votre père a donné à mon « père, sinon, par saint Nicaise ! je vous ferai des « choses qui ne vous plairont pas. » Aussitôt le duc irrité le fit saisir et enchaîner dans une prison, et remit la garde de Brionne à Robert[1], fils de Baudouin. Roger de Beaumont, vieillard rusé, ayant appris l'arrestation de son fils, s'occupa pendant quelques jours, et seulement pour la forme, de choses étrangères à cet événement, comme s'il n'eût pas songé au malheur de son fils, et voila la tristesse de son ame sous les apparences d'un visage joyeux. Ensuite, quand il crut le duc calmé, il lui envoya des présens, alla le trouver et le salua respectueusement. Robert lui ayant rendu son salut, Roger lui dit : « Seigneur duc, je rends grâces à votre Sublimité « de ce qu'elle a châtié avec une juste sévérité l'or- « gueil de mon fils. C'est ce que j'aurais dû faire de- « puis long-temps, si ma vieillesse avancée m'eût « laissé la force nécessaire. Souvent son insolence « excessive m'a contristé, et trop souvent il a mé- « prisé mes avis. Il était donc bon de l'arrêter, et de « lui apprendre comment il doit parler à ses seigneurs « et à ses anciens. »

Roger dit ces choses et d'autres du même genre

[1] Dans quelques manuscrits, au lieu de Robert, fils de Baudouin, on lit Roger de Bienfaite.

avec beaucoup de douceur pour se concilier les faveurs du duc. Celui-ci ne prévoyant pas l'avenir traita fort bien l'homme qui le flattait. Roger fut bientôt admis familièrement à tous les conseils du duc, et l'on vit par la suite que toute cette conduite avait pour but de parvenir avec prudence à la délivrance de son fils. Ce seigneur était l'un des anciens et principaux seigneurs du duc Robert et du roi Guillaume; il était gendre de Galeran, comte de Meulan, et beau-frère de Hugues; il méritait beaucoup d'éloges pour la foi qu'il observait et pour l'attachement qu'il témoignait aux lois; il avait pour appui ses amis et ses parens, ses richesses et ses grands biens, ses places fortes et de vaillans vassaux, ainsi que ses fils puissans et élevés, dont l'un était comte de Meulan, en France, et l'autre comte de Warwick [1], en Angleterre. Ainsi, fort de sa prudence, de sa puissance et de ses amis, il alla trouver le duc, et lui dit: « Seigneur « duc, vous devez en agir à mon égard avec clé« mence, et vous rappeler souvent qu'en tous temps « j'ai été fidèle aux princes Normands. Je n'ai jamais « été perfide envers mon seigneur; j'ai au contraire « eu à souffrir pour lui de grands et périlleux tra« vaux. Vous en avez une preuve plus claire que le « jour dans la guerre que j'ai soutenue pour vos in« térêts contre les rebelles, sous les yeux de votre « père. C'est alors que tombèrent Roger d'Epagne [2], « et ses fils Elbret et Elurance, ainsi que plusieurs « autres. Depuis mon enfance j'ai toujours eu pour « principe de tenir à mes engagemens. Je l'ai reçu

[1] *Gauguericum*.

[2] *Hispania*; arrondissement de Pont-Audemer.

« comme un héritage de Turolf, mon aïeul, et d'Um-
« frid, mon père, et je l'ai conservé toute ma vie
« avec ardeur dans la prospérité comme dans l'infor-
« tune. Loin de moi, quand je touche au tombeau,
« l'idée de commencer à me montrer perfide, ce que
« j'ai toujours détesté, et constamment évité de tous
« mes efforts depuis le commencement de ma car-
« rière! Votre père ne m'a jamais vu disposé à m'é-
« loigner de sa personne; mais persistant fortement
« dans ma fidélité pour lui, et souffrant virilement
« de grandes adversités pour ses intérêts, il m'admit,
« de préférence aux autres grands, dans l'intimité de
« sa confiance. »

Le duc répondit ainsi au discours de Roger : « Sei-
« gneur Roger, je connais parfaitement, d'après le
« témoignage de beaucoup de personnes, la grande
« fidélité que vous avez fait éclater du temps de mes
« pères. C'est pourquoi, comme ils vous ont aimé,
« et ont tiré un grand avantage de vos excellens avis,
« j'applaudis de même à votre prudence, et je me
« livre à vos conseils. Quant à votre fils, que j'ai fait
« arrêter, j'en ai agi ainsi bien moins sans doute par
« mauvaise volonté pour vous qu'à cause de sa co-
« lère insensée, et de l'excessive insolence qu'il me
« témoignait avec menace et importunité. » Roger
reprit : « C'est avec plaisir que je vous ai rendu
« grâces, et que j'en réitère de plus grandes à votre
« Sublimité pour avoir châtié un jeune téméraire.
« Désormais, s'il plaît à votre Sérénité, il faut lui
« pardonner après l'avoir corrigé; relâchez-le, et il
« vous servira avec fidélité. »

Le duc, gagné par ces discours, brisa les fers du

comte de Meulan, et le laissa aller en liberté avec son père.

Peu après Roger, de concert avec son fils, réclama du duc la remise de Brionne, et lui promit pour cette restitution une grande somme d'argent. Le prince avide accorda facilement ce qu'on lui demandait, et ordonna au châtelain, dont nous avons parlé, de rendre la place à Roger. Celui-ci s'adressa de nouveau au duc, et lui dit : « Si vous voulez retenir pour vous-« même Brionne, comme votre père la garda en son « pouvoir, je ne ferai aucune difficulté de vous le « remettre ; autrement je garderai mon héritage, et « tant que je vivrai je ne le donnerai à personne. « Tous les habitans de ce pays savent parfaitement « que Richard-le-Vieux [1], duc des Normands, fit don « à son fils Godefroi de Brionne et de tout son comté, « qu'en mourant celui-ci laissa à son fils Gislebert. « Ensuite le comte Gislebert ayant été tué méchamment par des hommes criminels, et les gouverneurs de ses fils s'étant par crainte de leurs ennemis « réfugiés avec eux chez Baudouin, comte de Flandre, votre père attacha le comté de mon aïeul en « partie à son domaine, et fit à son gré distraction « du surplus en faveur d'étrangers. Long-temps « après, votre père ayant pris pour femme la fille de « ce Baudouin, et cédant aux prières de ce comte, « rendit à Baudouin, mon père, Meules [2] et le Sap [3], « et lui donna pour femme la fille de sa tante. Il restitua à Richard son frère, Bienfaite [4] et Orbec. « Enfin, seigneur, vous à qui je veux obéir en tout,

[1] Richard Ier. — [2] Arrondissement de Lisieux.

[3] Arrondissement d'Argentan. — [4] Près d'Orbec.

« vous m'avez par votre grâce rendu la possession de « Brionne, place principale du comte Gislebert mon « aïeul, et Dieu aidant ma loyauté, je la conser- « verai jusqu'à la fin. »

Quand il eut entendu un tel discours, Roger engagea vivement le duc à ne pas mollir dans cette circonstance, et à comprimer les rebelles en rassemblant soudain une armée, et en soumettant par la force ce château très-puissant, qui est situé au milieu des terres. Le duc Robert mit donc le siége devant Brionne dans la semaine de la Pentecôte; et Robert, fils de Baudouin, avec six chevaliers seulement essaya de le défendre contre toute une armée. Le sire de Beaumont et le comte de Meulan avaient réuni de grandes troupes : ils enveloppèrent aussitôt la place pour l'empêcher de recevoir aucuns secours en hommes et en vivres, et la pressant virilement ils l'attaquèrent avec vivacité vers la neuvième heure. On ressentait alors les grandes chaleurs du commencement de l'été, et il régnait une extrême sécheresse, qui était très-favorable aux assiégeans. Ceux-ci pleins d'habileté faisaient, dans un four de serrurier qui avait été construit exprès, chauffer la pointe de leurs traits, et les lançaient aussitôt sur le toit de la principale habitation du fort ; ils employaient ainsi tous leurs efforts pour enfoncer le fer tout rouge des flèches et des dards dans la mousse desséchée des vieilles tuiles : cela occasiona rapidement un grand incendie, qui, pendant que les assiégés combattaient vaillamment et ne se défiaient d'aucune ruse, redoubla et s'étendit au point la que flamme s'avança bientôt au dessus de leurs têtes. Dès qu'ils

virent tout l'édifice s'embraser au dessus d'eux, le courage les abandonna, et se trouvant partout enveloppés par les tourbillons furieux des flammes, ils se remirent à la clémence du duc. C'est ainsi que Robert prit Brionne avant le coucher du soleil, à la neuvième heure. Son père Guillaume, avec le secours de Henri, roi des Français, avait à peine pu soumettre cette place en trois ans, lorsque Gui, fils de Renaud de Bourgogne, s'y fortifia après la bataille du Val-des-Dunes.

Au siége de Brionne, Gilbert du Pin commandait l'armée et dirigeait avec sagesse les troupes assiégeantes composées d'habitans de Pont-Audemer et de Beaumont, et les encourageait intrépidement à donner un assaut irrésistible. Toutefois il fut frappé mortellement à la tête par un dard qui l'atteignit, et emporté soudain presque mort du milieu de la mêlée par ses compagnons d'armes affligés. Ensuite le blessé revenant de son évanouissement, pour un moment, se mit à crier terriblement à ceux qui l'environnaient : « Malheureux, ô malheureux que vous êtes, que « faites-vous ? Pourquoi perdez-vous le temps ? Pour« quoi vous attachez-vous aux vanités du monde, et « livrez-vous à l'oubli les choses qui sont véritable« ment salutaires et durables ? Si vous connaissiez « les misères et les tourmens que vous méritez en « vivant mal, si vous voyiez les horreurs dont en « moins d'une heure j'ai été le témoin, vous regar« deriez certainement comme sans valeur tous les « biens du siècle périssable. » Comme il disait ces mots, et qu'il voulait en ajouter plusieurs autres, la parole lui manqua ; et cet illustre chevalier mourut en parlant.

Les choses s'étant ainsi passées, le duc remit Brionne à Roger, et compatissant au sort de Robert[1] qui l'avait possédé il lui promit de lui rendre son fief paternel. Ce châtelain était fortement appuyé par ses amis et ses parens, et il était bien soutenu auprès du duc. Comme on l'a dit ci-dessus, le roi Guillaume chérissait beaucoup Richard et Baudouin, fils du comte Gislebert; et tant à cause de la parenté que par rapport à leur bravoure, il les avança tous deux, et les enrichit en Angleterre et en Normandie d'un grand nombre de terres, de fiefs et de domaines. Ses frères eurent de bonnes épouses et une honorable lignée. Richard épousa Roalde, fille de Gautier Giffard, qui lui donna des fils et des filles, Roger et Gislebert, Gautier et Robert, et Richard moine du Bec, auquel le roi Henri confia le monastère d'Ely. Baudouin eut pour fils Robert et Guillaume, Richard et un bâtard nommé Viger[2]. Du temps du roi Guillaume et de ses fils, ils se distinguèrent par leur mérite séculier et par leurs travaux; agités par le souffle divers de l'inconstante fortune, ils furent dangereusement ballottés par les flots de l'Océan de ce monde. Viger le plus jeune d'entre eux abandonna volontairement les dangers de la milice terrestre, déposa sa chevelure dans le couvent du Bec, et vécut dans la vie monastique pendant près de quarante ans sous les vénérables abbés Guillaume et Boson.

Au milieu des combats qui mettaient toute la Neustrie en tumulte, la province d'Evreux ne put jouir de la sécurité de la paix. En effet, il s'y éleva

[1] Dans quelques manuscrits on lit Roger.

[2] *Wigerius*, et plus bas *Guigerius*.

entre des frères puissans une guerre plus que civile; et l'animosité s'aigrit déplorablement par la rivalité de deux femmes orgueilleuses. La comtesse Helvise s'emporta de colère contre Isabelle de Conches pour quelques paroles outrageantes, et fit tous ses efforts pour faire partager son courroux et prendre les armes au comte Guillaume et à ses barons. C'est ainsi que par les soupçons et les débats des femmes, le cœur des hommes courageux fut enflammé de fureur, que par leurs mains il ne tarda pas à se faire de part et d'autre une grande effusion de sang humain, et qu'une infinité d'habitations furent livrées aux flammes dans les campagnes et les bourgades. Les deux femmes qui excitaient de telles guerres étaient indiscrètes et violentes; elles étaient fort belles, avaient beaucoup d'empire sur leurs maris, vexaient leurs subordonnés et les tourmentaient de toutes manières. Toutefois il y avait entre elles une grande différence de mœurs et de caractère. Helvise était adroite et éloquente, mais cruelle et avare; Isabelle était généreuse et entreprenante, gaie, et par conséquent aimable et gracieuse pour ceux qui l'approchaient. A la guerre elle montait à cheval, armée comme un chevalier, parmi les chevaliers, et non moins que la jeune Camille, l'honneur de l'Italie dans les troupes de Turnus, elle ne le cédait point en intrépidité aux chevaliers couverts de cuirasse, et aux soldats armés de javelots; elle égalait Lampédone et Marseppie, Hippolyte et Penthésilée, et les autres reines guerrières des Amazones, dont Trogue Pompée et Virgile, ainsi que d'autres historiens, rapportent les combats, auxquelles s'attachèrent les rois

d'Asie, et qui pendant quinze ans soumirent les Asiatiques au pouvoir de leurs armes.

Les gens d'Evreux avaient beaucoup d'auxiliaires, et faisaient quelquefois supporter aux habitans de Conches les ravages de l'incendie et du pillage. Ceux-ci n'usaient pas de moindres représailles envers leurs ennemis. Raoul alla trouver le duc Robert, lui fit connaître ses plaintes sur les dommages qu'il avait éprouvés de ses voisins, et lui demanda son assistance souveraine, mais inutilement, car il ne put rien obtenir. En conséquence il se retourna d'un autre côté, et fut forcé de chercher une assistance efficace. Il fit porter ses réclamations au roi d'Angleterre par des délégués, et lui exposa ses infortunes; il lui promit en cas d'assistance de se remettre à lui ainsi que ce qui était de sa dépendance. Le roi se réjouit beaucoup de ce message, et promit toute son assistance à celui qui en avait besoin. Ensuite il manda au comte Etienne [1], à Gérard de Gournai, à d'autres chefs et capitaines qui commandaient à ses adhérens en Normandie, de seconder Raoul de toutes leurs forces, et de munir ses places de tout ce qui leur était nécessaire. Ils obéirent avec empressement aux ordres du roi, et s'efforçant de lui plaire en tout ils secoururent Raoul. Au mois de novembre, le comte Guillaume rassembla une grande armée, et mit le siége devant Conches. Ses deux neveux, hommes puissans, Guillaume de Breteuil et Richard de Montfort [2] étaient avec lui, et employaient leurs troupes à faire la guerre aux habitans de Conches. Là Richard

[1] Etienne comte d'Aumale.

[2] Il s'agit ici de Montfort-l'Amauri, et non de Mont-sur-Aile.

de Montfort, attaquant le monastère de Saint-Pierre de Châtillon [1], et n'étant point arrêté dans son entreprise par le respect qu'il devait aux moines qui imploraient le Seigneur par leurs cris et leurs larmes, fut tout à coup atteint d'un trait lancé par l'ennemi, et mourut le jour même au grand regret des deux partis. Il était frère germain d'Isabelle, et, par une sœur, neveu du comte Guillaume : c'est ce qui fit que les deux partis pleurèrent ce redoutable marquis, qui périt en faisant opiniâtrement une mauvaise action dans l'excès de son orgueil et de son insolence. Le corps de ce chevalier fut porté par les siens au sol natal, et inhumé à Epernon [2] dans le cimetière de l'apôtre saint Thomas. Là des moines réguliers de Marmoutier font le service de Dieu, et le vieux Simon, fils d'Amauri, y est inhumé avec ses enfans.

Peu après les gens d'Evreux se réunirent de nouveau, et desirant se venger entreprirent de ravager le territoire de Conches. Alors Raoul avait avec lui une puissante armée des siens et des vassaux du roi; il dit à ses chevaliers empressés de sortir : « Armez-vous et tenez-vous prêts; mais ne sortez « pas de la place jusqu'à ce que je vous l'ordonne. « Laissez l'ennemi se charger de butin, et quand il « se retirera, poursuivez-le virilement avec moi. » Ils obéirent aux ordres de leur chef qui était très-brave et très-habile dans l'art de la guerre; puis ils s'attachèrent pied à pied à la poursuite des pillards, lorsqu'ils firent leur retraite ; chargés avec fureur les gens d'Evreux abandonnèrent leur proie et prirent la fuite. Alors Guillaume de Breteuil, et plu-

[1] *Castellio* : l'abbaye de Conches. — [2] *Asparlo*.

sieurs autres furent pris : la paix suivit cette victoire. Les gens d'Evreux rougissant d'avoir entrepris orgueilleusement la guerre, et d'avoir honteusement supporté le poids des plus grandes pertes, consentirent après trois années d'hostilités à conclure la paix, et dans une assemblée signèrent un traité aux conditions que voici.

Guillaume donna à son oncle Raoul trois mille livres pour sa rançon, et fit Roger son cousin, fils de Raoul, héritier de tous ses biens. Le comte d'Evreux établit aussi Roger, qui était son neveu, héritier de son comté ; mais la divine Providence, qui n'est point soumise aux volontés des hommes, en ordonna autrement. Le jeune Roger se distinguait par des mœurs excellentes ; il se faisait beaucoup aimer de tous ceux avec lesquels il vivait, de ses subordonnés et de ses voisins. Il chérissait les clercs et les moines, et les honorait convenablement ; il dédaignait les habillemens précieux, dont les orgueilleux ne se servent que pour accroître l'excès de leur insolence, et il s'efforçait de se conduire en tout avec la plus grande modestie. Un jour des chevaliers oisifs jouaient et causaient ensemble dans la salle du château de Conches, et s'entretenaient, comme c'est l'usage de telles personnes, sur différens sujets en présence de madame Elisabeth. Alors l'un d'entre eux parla ainsi : « J'ai vu dernièrement un songe dont j'ai été fort « effrayé ; je voyais le Seigneur attaché à la croix, « ayant le corps totalement livide, se tourmentant « beaucoup dans l'excès de ses angoisses, et me con« sidérant avec un regard terrible. » Comme il racontait ces choses, ceux qui étaient présens s'expri-

mèrent ainsi : « Ce songe est grave et fait pour effrayer; « il paraît vous menacer de la part de Dieu d'un juge- « ment horrible. » Cependant Baudouin, fils d'Eustache, comte de Boulogne, ajouta : « Et moi aussi « dernièrement je voyais en songe notre Seigneur « Jésus, pendant à la croix, mais brillant et beau, me « souriant agréablement, me bénissant de la main « droite, et faisant le signe de la croix avec bonté « sur ma tête. » Les assistans répondirent : « Une telle « vision paraît vous annoncer la douceur de grandes « grâces. »

Quand il eut entendu ces choses, le jeune Roger dit à sa mère : « Je connais un homme, et il n'est pas « loin d'ici, qui a observé les mêmes choses dans « une vision. » Sa mère ayant insisté pour en savoir davantage, et l'ayant vivement interrogé pour connaître qui avait eu cette vision, et ce qu'il avait vu, le jeune homme se mit à rougir, et ne voulut pas s'expliquer en public. Enfin, prié vivement par sa mère et par ceux de ses amis qui étaient présens, il répondit : « Un certain homme a vu dernièrement « dans une vision le Seigneur Jésus, qui lui imposait « les mains sur la tête, le bénissait avec clémence, « et l'appelait en ces mots : — Viens promptement à « moi, mon bien-aimé, et je te donnerai les joies de « la vie. — Assurément j'affirme avec hardiesse que « celui que je connais pour avoir été ainsi appelé « par le Seigneur n'a pas long-temps à vivre dans « cette vie. »

Peu après, les trois chevaliers dont nous venons de parler éprouvèrent des événemens divers comme leurs récits. En effet, le premier reçut une blessure

funeste dans une certaine expédition, et mourut sans confession et sans viatique. Quant à Baudouin, gendre de Raoul de Conches, il prit la croix du Seigneur sur l'épaule droite, et, par l'ordre du pape Urbain, fit partie du saint[1] pélérinage contre les Païens. Dans ce voyage il se distingua au dessus de tous ses compagnons, et reçut glorieusement l'assistance du divin porte-croix ainsi qu'il l'avait vu en songe. D'abord il fut fait duc de Ragès, c'est-à-dire, de la très-noble ville d'Edesse; et quelques années après, son frère Godefroi étant mort, il posséda long-temps le royaume de Jérusalem. Fréquemment il eut à combattre contre les Païens, et, avec l'aide de Dieu, il eut la gloire de plusieurs triomphes. Quant à Roger, la même année où ces visions eurent lieu, il tomba malade au lit; ayant dévotement accompli tout ce qu'il convient aux fidèles de faire, il quitta ce monde le 15 mai, et fut enseveli avec ses parens à Châtillon[2], au milieu de l'affliction d'un grand nombre de personnes.

Dans ce même temps, Henri Cliton gouvernait habilement les gens du Cotentin, et se tenait ferme contre ses frères. Il nourrissait une grande haine contre le duc Robert, dont il avait été récemment, comme nous l'avons dit, injustement le prisonnier. Il n'aimait pas davantage le roi Guillaume-le-Roux, à cause des biens de sa mère dont ce prince l'avait dessaisi en Angleterre pour les donner à Robert, fils d'Haimon. C'est pour ces motifs qu'il fortifiait constamment ses places, et qu'il attirait à lui adroitement

[1] *Sanctam*, et non pas *secundam peregrinationem*.

[2] L'abbaye de Conches.

plusieurs partisans parmi les grands qui avaient été attachés à son père. Il possédait Avranches, Cherbourg, Coutances, Gavrai [1], et quelques autres forts. Il avait avec lui le comte Hugues et Richard de Reviers, et quelques autres seigneurs du Cotentin, excepté Robert de Mowbrai; journellement il prenait de l'accroissement en rassemblant des forces de toutes parts à force de prières et d'argent. La Normandie était menacée des plus grandes calamités, et la furie infernale livrait au carnage et aux flammes les hommes, les villes et les simples habitations.

La puissance du roi d'Angleterre s'étendait sur presque toute la Normandie, et livrait cette province désolée par son maître aux seigneurs normands qui, pour son argent, favorisaient Guillaume. Les citoyens de Rouen, séduits par les présens et les promesses du roi, s'occupèrent même de changer de prince, et résolurent de livrer au roi la capitale de la Normandie avec son duc plongé dans l'engourdissement. L'auteur de cette conspiration était Conan, fils de Gislebert Pilet [2], qui, comme le plus riche de la ville, avait une grande influence. Il avait fait avec le roi un accord pour lui livrer la ville; fort d'immenses richesses, il y était puissant et plein de fierté; il entretenait constamment contre le duc une nombreuse troupe de soldats et de gens dévoués. La plus grande partie des habitans de la ville s'entendaient avec lui. Cependant quelques-uns, voulant conserver la foi qu'ils devaient au duc, résistaient, et, par des obstacles apportés à propos, empêchaient un détestable attentat. Au reste, Conan, sûr du consentement de

[1] *Guabreium.* — [2] *Pilatus.*

ses concitoyens, fixa un terme, et, le jour convenu, appela l'armée du roi de Gournai et des autres places fortes qui obéissaient à ce prince, et leur manda de se rendre aussitôt à Rouen. Quand le duc eut découvert la grande conspiration machinée contre lui, il appela auprès de sa personne les amis en qui il se confiait. Alors il fit même un traité d'amitié avec son frère Henri et avec quelques autres qui s'étaient éloignés de lui, et fit connaître promptement sa position fâcheuse à Guillaume, comte d'Evreux, à Robert de Bellême, à Guillaume de Breteuil, à Gislebert de L'Aigle et aux autres seigneurs qui lui étaient restés fidèles. En conséquence, Henri fut le premier à venir au secours de son frère ainsi qu'à lui amener du renfort, et ensuite il exerça une rigoureuse vengeance contre le traître.

Le troisième jour de novembre, Gislebert de L'Aigle conduisit une troupe de chevaliers au service du duc Robert, et arriva, par le pont de la Seine, à la porte méridionale de la ville de Rouen. D'un autre côté, Renaud de Varennes dirigea en toute hâte trois cents hommes vers la porte Cauchoise. Alors Conan dit aux siens : « Levez-vous promptement, armez-vous, « il n'est pas temps de tarder davantage. Vous voyez « que les ennemis viennent nous attaquer vers le « midi, et que de l'occident nos amis pleins d'ardeur « se hâtent de nous secourir. Ainsi marchez comme « il convient à la rencontre de nos amis et de nos « ennemis : ouvrez le passage aux premiers, et fermez-le vivement aux autres les armes à la main. »

En conséquence, une partie des citoyens courut pour repousser Gislebert avec sa troupe, et une autre

partie s'efforça d'ouvrir la porte occidentale afin d'introduire Renaud et les siens. En outre déjà, depuis un certain temps, quelques chevaliers du roi s'étaient introduits dans Rouen; bien préparés, attendant en silence le moment de la rébellion, ils supportaient avec peine le retard de cet événement.

Enfin, pendant que les troubles militaires et civils commençaient à naître, il s'éleva de toutes parts de grandes clameurs, toute la ville fut jetée dans une affreuse confusion, et exerça cruellement ses fureurs contre elle-même. En effet, plusieurs des citoyens combattaient à l'une et l'autre porte contre leurs parens et leurs voisins, attendu que les uns favorisaient le parti du duc, et les autres celui du roi. Robert ayant remarqué dans la ville les fureurs dont nous venons de parler, sortit du château avec son frère Henri et ses chevaliers, et s'empressa de marcher au secours de ses partisans; mais pendant que le grand tumulte de ces troubles mettait tout en confusion, et que chacun des citoyens ne savait quel parti prendre, le duc Robert, à la persuasion de ses amis, prenant la fuite avec un petit nombre des siens, sortit par la porte orientale, de peur de s'expôser follement à des dangers sans gloire, et de devenir pour tous les Normands un sujet d'éternel opprobre. Il fut bientôt accueilli fidèlement comme un maître légitime par les habitans du faubourg que l'on appelle Mal-Palu. Ayant ensuite fait préparer un bateau, il s'embarqua sur la Seine, et laissant derrière lui les combattans, il se rendit par eau, tout troublé, à Emendreville [1]. Il y fut reçu par Guillaume d'Arques,

[1] Faubourg Saint-Sever.

moine de Molême, et y attendit, dans l'église de Sainte-Marie-du-Pré, que la sédition fût apaisée.

Gislebert de L'Aigle s'étant emparé de la porte du midi, tant par son courage que par celui de ses troupes, et par l'assistance des citoyens qui n'avaient pas pris part à la trahison, réuni à Henri et aux autres partisans du duc, engagea dans la ville le combat contre les révoltés. Les criminels efforts des orgueilleux et des présomptueux rebelles n'ayant pas eu de succès, le parti du duc reprit de la force, et frappant fortement du glaive ses adversaires, il l'emporta. Alors on fit un grand carnage des bourgeois, et Conan, l'auteur de la trahison, fut pris avec plusieurs autres. La terreur et le deuil s'étendirent par toute la ville, et les femmes en pleurs jetaient de grands cris en voyant les hommes combattre, tomber ou prendre la fuite. Les innocens et les coupables étaient de toutes parts mis à mort, réduits à fuir ou faits prisonniers. A la vue des citoyens divisés entre eux, comme nous l'avons fait sentir, et des dangers dont ils étaient menacés par suite de cette triste infortune, les gens du roi s'enfuirent épouvantés, et se jetant précipitamment dans l'obscurité des forêts voisines, s'y tinrent cachés, et échappèrent avec peine, secourus par la nuit, aux chances de la mort ou de la prison. Quant à Conan, il fut, par les vainqueurs, traîné à la citadelle : Henri le conduisant sur la plate-forme de la tour, lui tint ce discours ironique pour l'insulter : « Vois d'ici, Conan, quel beau « pays tu as essayé de soumettre à ta puissance. Au « midi s'offre à tes regards un parc délicieux ; voici « une contrée couverte de bois qui abonde en bêtes

« sauvages ; voici la Seine, fleuve poissonneux, qui « mouille les murs de Rouen, et amène ici journel- « lement des vaisseaux chargés de toutes sortes de « marchandises. De cet autre côté, considère une « cité populeuse, remarquable par ses murailles, ses « temples sacrés et ses maisons : elle commande à « bon droit depuis les temps anciens à toute la Nor- « mandie. »

Conan, effrayé des insultes ironiques de Henri, se mit à gémir, et, en suppliant, implora sa clémence en ces termes : « Seigneur, je suis à la vérité condam- « nable pour mon propre crime, mais je vous de- « mande grâce au nom de Dieu créateur de toutes « choses. Pour ma rançon j'offre à mon maître tout « l'or et l'argent que je pourrai trouver dans mes tré- « sors, ainsi que les biens de mes parens, et, pour « racheter la faute de mon infidélité, je lui serai « fidèle jusqu'à la mort. » Henri lui répondit : « Par « l'ame de ma mère! il n'y aura aucune grâce pour le « traître ; il va recevoir promptement la mort qui lui « est due. » Alors Conan gémissant, cria à haute voix : « Pour l'amour de Dieu, permettez-moi de me « confesser. » Mais Henri, impatient de venger l'in- jure faite à son frère, frémit de courroux, et mépri- sant les supplications du malheureux, le poussa de ses deux mains, et le précipita à la renverse par une fenêtre de la tour. Brisé en un moment par cette chute affreuse, il mourut avant d'avoir touché la terre. On attacha ensuite le cadavre de Conan à la queue d'un cheval, et on le traîna honteusement par toutes les rues de la ville de Rouen pour épouvanter les rebelles. Le lieu où s'exécuta cet acte de ven-

geance, s'est, jusqu'à ce jour, appelé le saut de Conan.

Cependant le duc Robert étant revenu de Notre-Dame-du-Pré à la tour, et ayant appris ce qui s'était passé, touché de pitié, compatit beaucoup au malheur des Rouennais; mais, comme la sévérité des grands prévalut sur son propre sentiment, il lui fut impossible de faire grâce aux coupables. Alors se présentèrent Robert de Bellême et Guillaume de Breteuil, qui emmenèrent les Rouennais prisonniers, comme s'ils eussent été des brigands étrangers, et les jetèrent durement dans les horreurs de la prison. Guillaume, fils d'Ausger, le plus riche de ces malheureux, fut emmené prisonnier par Guillaume de Breteuil; après les longs tourmens de la captivité, il se racheta au moyen de trois mille livres. C'est ainsi que les gens de Bellême et de L'Aigle, et les autres auxiliaires du duc, exercèrent les plus grandes cruautés contre leurs propres compatriotes, emmenèrent, chargés de fers, les citoyens de la métropole de la Neustrie, et les accablèrent de mauvais traitemens comme des ennemis barbares, après les avoir dépouillés de tous leurs biens.

Voilà de quelles calamités était désolée cette superbe Normandie, qui s'était récemment glorifiée à l'excès d'avoir vaincu l'Angleterre, et qui, mettant à mort ou en fuite les enfans légitimes du royaume, usurpait leurs biens et leur empire. Toutes ces richesses qu'elle avait ravies aux autres pays, et dont elle ne s'est enflée insolemment que pour sa perte, voilà qu'elle les dissipe misérablement, non pas pour ses plaisirs, mais plutôt pour ses tourmens. Maintenant,

comme Babylone, elle s'abreuve au même calice de tribulations, dont elle avait coutume d'enivrer méchamment les autres. A la vue de tant de désastres, les pauvres clercs gémissent, les couvens de moines versent des larmes, et, partout désolé, le peuple sans défense est livré aux chagrins. Ceux qui peuvent sans frein commettre des vols et des brigandages se réjouissent seuls; mais leur joie sera sans durée et sans bonheur. Quelle douleur! le respect pour les prêtres est presque anéanti; on leur refuse presque toute obéissance au milieu de la violence furieuse de maux qui s'accroissent rapidement. Pourquoi cette rage d'Erynnis effrénée qui s'attache à la Neustrie, écrase les Normands dans leur propre pays et les ensevelit sous des ruines? Parce qu'en ces jours il n'y avait plus ni roi ni chef dans Jérusalem, et qu'un peuple rebelle sacrifiait, dans les villes de Dan et de Bethel, aux veaux d'or de Jéroboam. C'est pourquoi Joël plaignit et exhorta les trangresseurs de la loi que rongeaient les vers, les sauterelles, les chenilles et la lèpre. Par ces quatre plaies désignées par le prophète, il faut entendre les quatre passions de l'ame, la crainte et la cupidité, la douleur et la joie. La crainte et la cupidité agitent le cœur de l'homme et le rongent, et, le subjuguant, le frappent mortellement de joie ou de douleur. Les dispositions joyeuses poussent à la débauche; les dispositions tristes à la cruauté. Virgile en parle ainsi dans son poëme :

*Hinc metuunt cupiuntque, dolent gaudentque, neque auras*
*Respiciunt, clausæ tenebris et carcere cæco*[1].

[1] Æn., liv. VI, vers 733.

« C'est pourquoi les ames sont sujettes à la crainte, « au desir, à la douleur, à la joie. Elles ne contem- « plent point les cieux tant qu'elles sont renfermées « dans les ténèbres et la prison du corps. »

Ceux qui sont plongés dans les ténèbres des troubles de ce monde ne peuvent plus contempler l'éclatant flambeau de la sagesse ni se débarrasser des piéges du vice. Je vois dans les divines Ecritures beaucoup de choses qui, ingénieusement mises en parallèle, me paraissent avoir de grands rapports avec les événemens de notre temps. Au reste, j'abandonnerai aux personnes studieuses la recherche de ces citations allégoriques et de ces interprétations applicables aux mœurs humaines, et je m'appliquerai à conduire un peu plus loin l'histoire de Normandie dans toute sa simplicité.

Après avoir raconté les revers des gens d'Evreux, ainsi que la révolte et les malheurs de ceux de Rouen, je m'occuperai des combats et des calamités des Exmois. Robert de Bellême bâtit un château sur un point élevé que l'on appelle Fourches [1]; il y transporta les habitans de Vignas [2], et chercha à soumettre par sa tyrannie tous les habitans du voisinage : il bâtit une autre forteresse qu'il appela Château-Gontier, à la Courbe [3], sur la rivière d'Orne, et s'imagina par ce moyen soumettre entièrement, quoiqu'avec injustice, tout le pays d'Houlme. C'est ainsi que, s'étendant excessivement au-delà de son patrimoine et de celui de ses ancêtres, il attaqua ses égaux dans la

[1] Arrondissement de Falaise.

[2] Aujourd'hui Vieux-Vignas.

[3] Arrondissement d'Argentan, canton d'Econché.

Normandie presque entière, qui manquait de l'assistance d'un défenseur équitable, et qu'il commença à opprimer tous ses voisins. En voyant ces entreprises, les seigneurs normands éprouvèrent de grandes inquiétudes, et, plongés dans une profonde affliction, cherchèrent activement et long-temps les moyens de lui résister. D'abord, comme plus voisins des terres du tyran, et plus exposés à ses entreprises criminelles, Hugues de Grandménil et Richard de Courci prirent les armes les premiers : ils fortifièrent leurs places de munitions de guerre et de bouche, et y firent entrer des troupes. Ces chevaliers avaient déjà les cheveux blancs ; ils étaient pleins de courage ; leur noblesse était remarquable, et les secours qu'ils trouvaient dans leurs voisins et dans leur liaison intime doublaient leurs forces. Robert, fils de Richard, avait épousé la fille de Hugues, laquelle donna cinq fils à son mari. Le magnanime Hugues de Grandménil avait dans sa jeunesse montré beaucoup de vaillance ; il avait épousé Adelide très-belle femme, fille d'Yves, comte de Beaumont, de laquelle il eut Robert, Guillaume, Hugues et Albéric, Adéline, Hadevise, Rochésie, Mathilde et Agnès. Cette grande et belle lignée fut en proie à des destinées différentes, qui ne permirent qu'à Robert de vivre jusqu'à la vieillesse. Il était l'aîné ; et survivant à tous ses frères et à ses sœurs, il vieillit marié en troisièmes noces. D'abord il avait épousé Agnès, fille de Ranulfe de Bayeux, ensuite Emma, fille de Robert d'Estouteville, et enfin Lucie, fille de Savaric, fils de Canu [1]. Guillaume et Yves se marièrent : le premier épousa

[1] Ou Fitz-Cane.

dans la Pouille Mabile[1], fille de Robert Guiscard; le second prit, en Angleterre, pour femme une fille de Gislebert de Gand. Adeline épousa Roger d'Ivri; Rohès[2] fut mariée à Robert de Courci, Mathilde à Hugues de Mont-Pinçon, et Agnès à Guillaume de Saï[3]. Quant à Hadevise, elle mourut déjà nubile.

Le noble Hugues de Grandménil, secondé par ses fils, ses gendres et plusieurs amis, entreprit vivement la guerre contre Robert, et résista vaillamment à sa tyrannie, grâce au courage de ses illustres auxiliaires. De son côté, Robert, enorgueilli des forces de Roger et d'Arnoul ses frères, ainsi que de beaucoup de personnes qui dépendaient de lui, méprisa ses voisins, et chercha à les anéantir par beaucoup d'entreprises, ainsi qu'à dévaster leurs possessions. Dans ces débats se mêlèrent Matthieu, comte de Beaumont, Guillaume de Varennes et plusieurs autres, jaloux, dans une telle lice, de montrer leur bravoure. Là Thibaut, fils de Galeran de Breteuil, et Gui-le-Rouge furent tués : le premier était appelé le chevalier Blanc, parce que son cheval et tous ses vêtemens étaient blancs; le second était surnommé le Rouge, parce qu'il était vêtu de cette couleur. Robert de Bellême voyant que par lui-même il ne pouvait vaincre ses illustres voisins, parce que leur noblesse, leur valeur et leur force les rendaient capables de supporter comme d'entreprendre les choses les plus difficiles,

[1] C'est cette Mabile qui fut surnommée Courte-Louve (*Curta-Lupa*).

[2] Plus haut elle est appelée Rochesie.

[3] Courci-sur-Dive appartient à l'arrondissement de Falaise, Mont-Pinçon à celui de Lisieux, et Saï à celui d'Argentan.

se concilia, par ses supplications et ses promesses, les bonnes grâces du duc de Normandie, et obtint à force de prières qu'il vînt combattre ses ennemis.

L'an de l'Incarnation du Seigneur 1091, au mois de janvier, Robert, duc des Normands, mit le siége devant Courci; mais ne voulant pas pousser à bout des seigneurs distingués, il négligea de resserrer vivement les assiégés. Pendant trois semaines le comte de Bellême employa contre l'ennemi toutes sortes de ruses et de moyens de vigueur, et dirigea contre la place diverses attaques; mais les troupes des assiégés s'étant bien défendues, il fut repoussé avec honte. Il fit dresser contre le château une grande machine qu'on appelle beffroi, et la remplit abondamment de munitions de guerre. Il n'en parvint pas mieux à réduire l'ennemi. En effet, autant de fois il recommençait l'assaut contre Courci, autant de fois arrivaient des forces imposantes de Grandménil[1], qui repoussaient vivement les assiégeans. Sur ces entrefaites la garnison de Courci fit prisonniers Guillaume de Ferrières[2], Guillaume de Rupière[3], et plusieurs autres, dont la rançon fut d'un grand secours aux assiégés; mais le sort de la guerre est peu certain, et parfois le vainqueur est terrassé par celui qu'il avait vaincu. Ivon[4], fils de Hugues, et Richard, fils de Gislebert, furent pris par les assiégeans, ainsi que plusieurs autres, auxquels Robert fit éprouver un dur emprisonnement. Alors Hugues était trop vieux pour porter

[1] *Grentonis Mansio*, qu'Orderic Vital appelle communément *Grentemaisnilium*.

[2] Ferrières-Saint-Hilaire, arrondissement de Bernai.

[3] Arrondissement de Pont-l'Evêque.

[4] Ou Yves de Grandménil.

les armes; mais sa sagesse et ses habiles conseils l'élevaient au dessus de tous les autres; il s'affligea vivement du fardeau prolongé de cette guerre, envoya en conséquence le message suivant au duc qui l'assiégeait.

« J'ai long-temps servi votre père, et même votre « aïeul; j'ai souffert beaucoup de peines à leur ser- « vice; je vous ai aussi toujours été fidèle. Qu'ai-je « fait contre vous? En quoi vous ai-je manqué? Com- « ment ai-je pu mériter d'être attaqué par vous si « hostilement? Je vous ai publiquement reconnu « pour mon seigneur, et c'est pourquoi je ne pren- « drai pas les armes contre vous. Recevez de moi « maintenant deux cents livres; éloignez-vous seule- « ment pendant un seul jour pour aller où vous vou- « drez, afin que pendant votre absence je puisse me « battre avec Robert de Bellême. Il est évident qu'il « se fie beaucoup à la protection de son duc, et que « les assiégés sont beaucoup plus retenus par le res- « pect qu'ils ont pour la fidélité à leur souverain que « par la crainte de l'ennemi. »

Un four était établi en dehors des fortifications, entre la place et le beffroi, et là on cuisait le pain nécessaire aux assiégés, parce que la précipitation du siége ne leur avait pas permis d'en construire un dans les nouvelles fortifications. Il en résulta qu'aux environs de ce four on se battait fréquemment, et qu'au milieu d'une grande effusion de sang, des ames sortaient douloureusement de la prison de la chair. La garnison protégeait à main armée la confection de son pain, dans le four que ses ennemis faisaient tous leurs efforts pour lui enlever; c'est pourquoi un car-

nage cruel avait lieu sur ce point. Un certain jour, comme le pain était enfourné, et que dans leur fureur réciproque les partis ennemis étaient vivement irrités, les troupes de part et d'autre s'avancèrent, et le combat s'étant engagé, près de vingt hommes furent tués et un plus grand nombre blessés, lesquels ne goûtèrent pas du pain qu'ils avaient acheté au prix de leur sang. A la vue des assiégeans, les partisans des assiégés entraient journellement dans le château, et, profitant de l'imprévoyance du duc, amenaient à leurs amis, pour les ravitailler, des renforts d'armes et de vivres.

Un jour Robert ayant été repoussé avec les siens, ceux qui l'avaient repoussé firent monter sur le beffroi un écuyer qui y mit le feu du côté du nord. Par un équitable jugement de Dieu, le feu réduisit en cendres cette machine, qui par l'ordre du tyran avait été effrontément construite pendant les jours de la sainte Nativité du Seigneur.

Girard, habile évêque de Seès, se rendit au siége pour rétablir la paix parmi ses diocésains divisés, et prit sa demeure au couvent de Saint-Pierre-sur-Dive. Il proposa la paix aux deux partis ennemis; mais comme la discorde prévalait, il éprouva un refus dont il eut à gémir: Robert de Bellême surtout lui fit une grande injure, et le contrista par ses menaces. En effet, comme un page attaché au prélat s'amusait à la manière des enfans à courir à cheval dans le camp du comte de Bellême, il le fit enlever de dessus sa monture, le jeta en prison et retint le coursier. Ce page s'appelait Richard de Gâprée, fils de Sévold: sa famille s'était depuis long-temps opposée de toutes

ses forces aux entreprises de Robert. Dès que l'évêque sut qu'il avait fait arrêter son clerc, qui était innocent, il ordonna qu'on le lui remît sur-le-champ, et menaça, si on n'obéissait pas, de jeter l'interdit sur toute l'armée. En conséquence, quelques jours après, le jeune clerc fut mis en liberté, et le prélat fut reporté malade à son siége principal, à Seès, où, muni des sacremens du Seigneur, il mourut entre les mains de ses disciples, le 23 janvier. Son corps fut inhumé dans l'église de Saint-Gervais, martyr.

Dans le cours de la même semaine, Guillaume-le-Roux, roi des Anglais, passa en Normandie avec une grande flotte. Dès que l'on connut son arrivée, le duc épouvanté leva le siége de Courci, et se retira ainsi que Robert de Bellême et les autres assiégeans : chacun rentra chez soi. Bientôt presque tous les seigneurs Normands allèrent à l'envi trouver le roi, et lui présentèrent, avec beaucoup de démonstrations de dévouement, quelques présens pour en recevoir de plus considérables. Les Français, les Bretons et les Flamands, et plusieurs autres des provinces limitrophes, connaissant le séjour du roi à Eu, dans la Neustrie, ne mirent pas moins d'empressement à se rendre auprès de ce prince. Ils éprouvèrent avec une grande joie sa magnificence, et retournés chez eux le préférèrent à tous leurs princes à cause de ses richesses et de sa libéralité.

Les deux frères se réunirent pacifiquement à Rouen, et se réconciliant oublièrent leurs anciennes querelles. Alors le duc Robert reçut du roi de grands présens, et lui concéda les comtés d'Eu, d'Aumale et toutes les terres de Gérard de Gournai, ainsi que de

Raoul de Conches avec toutes leurs places, et celles de leurs vassaux. Le roi passa à Rouen, avec les siens et dans tout l'appareil d'un monarque, tout le temps qui s'écoula depuis le mois de janvier jusqu'aux calendes d'août.

Je ne crois pas devoir omettre, ni étouffer dans le silence ce qui arriva au commencement de janvier à un certain prêtre dans l'évêché de Lisieux. Il y avait dans un village que l'on appelle Bonneval[1] un prêtre nommé Gauchelin, qui desservait l'église consacrée à Saint-Aubin d'Angers, devenu, de moine qu'il était, évêque et confesseur. L'an de l'Incarnation du Seigneur 1091, au commencement de janvier, ce prêtre appelé, comme la raison l'exige, par un certain malade qui demeurait à l'extrémité de sa paroisse, alla de nuit le visiter. Comme il revenait seul, et que, loin de toute habitation, il marchait à l'écart, il entendit un grand bruit comme d'une armée considérable; il pensa que ce pouvaient être les gens de Robert de Bellême qui allaient en hâte assiéger Courci. La lune à son huitième jour jetait alors un vif éclat dans le signe du Bélier, et rendait à ceux qui marchaient le chemin facile. Ce prêtre était jeune, hardi, fort, agile et de grande taille. Au bruit de la marche qu'il entendait, il fut ému et se livra à diverses pensées, incertain s'il devait fuir pour n'être pas assailli par une vile soldatesque et dépouillé malhonnêtement, ou s'il devait pour sa défense déployer la vigueur de son bras dans le cas où quelqu'un l'attaquerait. Enfin il aperçut loin du chemin, dans un champ, quatre

[1] Saint-Aubin de Bonneval, arrondissement d'Argentan, à peu de distance de Saint-Evroul.

nefliers, vers lesquels il voulut se retirer promptement pour se cacher pendant que la cavalerie passerait. Mais un homme d'une énorme stature, armé d'une grande massue, devança le prêtre dans sa course, et levant son arme sur sa tête, lui dit : « Arrête-toi, « n'avance pas davantage. » Aussitôt le prêtre s'arrêta glacé d'effroi, et, appuyé sur le bâton qu'il portait, resta dans l'immobilité. L'homme armé de la massue se tint auprès de lui, et, sans lui faire de mal, attendit le passage de l'armée. Voilà qu'une grande troupe de fantassins se mit à passer, emportant sur leur cou et leurs épaules des moutons, des habillemens, des meubles et des ustensiles de toute espèce, comme ont coutume de faire les brigands. Cependant tous gémissaient et s'encourageaient à redoubler de vitesse. Le prêtre reconnut parmi eux plusieurs de ses voisins qui étaient morts récemment, et il les entendit se plaindre des supplices cruels dont à cause de leurs crimes ils éprouvaient les tourmens. Ensuite passa une troupe de porte-morts, auxquels se réunit à l'instant le géant dont nous avons parlé. Ils étaient chargés d'environ cinquante cercueils, dont chacun était soutenu par deux porteurs. Sur ces cercueils étaient assis des hommes petits comme des nains, mais dont la tête était grosse comme un tonneau. Deux Ethiopiens étaient chargés d'un tronc d'arbre énorme sur lequel un malheureux enchaîné était cruellement tourmenté, et dans ses angoisses poussait d'atroces hurlemens. L'horrible démon qui était assis sur le cadavre le frappait cruellement de ses éperons enflammés dans les reins et dans le dos qu'il avait tout sanglans. Gauchelin le reconnut sans difficulté

pour l'assassin du prêtre Etienne, et le vit souffrir d'une manière intolérable pour le sang innocent qu'il avait versé deux ans auparavant, et pour être mort sans avoir fait pénitence d'un aussi grand crime.

Ensuite vint à passer une troupe de femmes, dont la multitude parut innombrable au prêtre. Elles étaient montées à cheval sur des selles de femmes, dans lesquelles étaient enfoncés des clous enflammés. Le vent les soulevait fréquemment à la hauteur d'une coudée, et les faisait retomber aussitôt sur les clous. Comme ils étaient brûlans, ils leur blessaient les fesses : horriblement tourmentées par les piqûres et la brûlure, elles vociféraient des imprécations, et découvraient publiquement les péchés pour lesquels elles étaient punies. Ainsi elles souffraient cruellement le feu, la puanteur, et beaucoup plus de supplices qu'on n'en peut rapporter. Elles confessaient en gémissant d'une voix plaintive les peines qu'elles enduraient pour les délices et les plaisirs obscènes auxquels elles s'étaient livrées sans mesure pendant leur vie. Le prêtre dont nous avons parlé reconnut dans cette troupe quelques dames nobles, et vit les bidets et les mules avec les selles de plusieurs femmes qui vivaient encore.

Le prêtre immobile trembla en voyant ces choses, et fit en lui-même beaucoup de réflexions.

Peu après, il aperçut une nombreuse troupe de clercs et de moines, leurs juges et leurs supérieurs, des évêques et des abbés portant leur crosse pastorale. Les clercs et les évêques étaient vêtus de chapes noires; les moines et les abbés l'étaient de capuchons de la même couleur. Tous gémissaient et se

plaignaient; quelques-uns imploraient Gauchelin par son nom, et le priaient, à cause de leur ancienne amitié, de prier pour eux. Ce prêtre rapporta qu'il avait vu là beaucoup de personnages d'une grande considération, que l'opinion commune croyait placés dans le ciel au milieu des saints. Effectivement, il vit Hugues de Lisieux, Mainier, abbé d'Ouche, et Gerbert, abbé de Fontenelle, prélats illustres, et beaucoup d'autres personnes dont je ne saurais me rappeler tous les noms, et que je ne cherche pas à mettre par écrit. L'esprit des hommes est souvent sujet à l'erreur; mais l'œil de Dieu scrute tout à fond. L'homme voit sur la figure; mais Dieu pénètre au fond du cœur. Une perpétuelle lumière éclaire toutes choses dans le royaume de l'éternelle béatitude, où la sainteté parfaite, possédant toutes délices, triomphe de joie parmi les fils du ciel. Là rien de désordonné ne s'opère; là ne s'introduit aucune souillure; là ne se rencontre rien d'impur ni de contraire à l'honnêteté. Tout ce que la lie charnelle a conservé d'inconvenant est consumé par les feux du purgatoire, et, selon les dispositions de l'éternel censeur, se purge par diverses épurations. De même qu'un vase nettoyé de la rouille qu'on en détache, et soigneusement purifié dans toutes ses parties, est placé dans le trésor, ainsi l'ame nette de la contagion de tous les vices est admise dans le Paradis, où, dans la possession de toute félicité, elle se réjouit sans crainte comme sans travail.

A cet épouvantable aspect, le prêtre était tout tremblant, et, appuyé sur son bâton, s'attendait à des choses plus épouvantables encore. Il vit ensuite

s'avancer une grande armée : on n'y remarquait aucune couleur, si ce n'est le noir, et un feu scintillant. Tous ceux qui la composaient étaient montés sur des chevaux gigantesques; ils marchaient armés de toutes pièces comme s'ils avaient volé au combat, et portaient des enseignes noires. Il vit parmi eux Richard et Baudouin, fils du comte Gislebert, qui étaient morts depuis peu, ainsi que beaucoup d'autres dont je ne peux déterminer le nombre. Parmi eux, Landri d'Orbec, qui, cette année, avait été tué, s'adressa au prêtre, et le pria instamment, en jetant des cris horribles, de se charger de ses messages, et de porter ses ordres à sa femme. Mais les troupes qui suivaient et celles qui précédaient l'empêchaient de parler, en l'interrompant, et disaient à Gauchelin : « Ne croyez pas Landri, c'est un imposteur. » Il avait été vicomte d'Orbec et avocat : par son esprit et son mérite, il s'était élevé beaucoup au dessus de sa naissance. Dans les affaires et les plaidoieries, il jugeait tout au gré de son caprice; il prononçait d'iniques jugemens selon les présens qu'il recevait; il observait moins l'équité qu'il ne s'abandonnait à la cupidité et au mensonge. C'est pourquoi il était à bon droit dévoué honteusement aux supplices, et publiquement appelé menteur par ses complices. Dans cette troupe, personne ne le flattait, et nul n'était séduit par son ingénieuse éloquence. Comme il avait eu coutume de fermer, quand il l'avait pu, son oreille au cri du pauvre, maintenant il était plongé dans les tourmens comme un homme exécrable, tout-à-fait indigne d'être écouté. Gauchelin, après avoir vu passer cette nombreuse troupe de chevaliers, se mit à réfléchir en

lui-même, ainsi qu'il suit : « Voilà sans doute les gens « de Herlequin [1]. J'ai ouï dire que quelques per- « sonnes les avaient vus parfois ; mais, incrédule « que j'étais, je me moquais de ces rapports, parce « que je n'avais jamais eu d'indices certains de pa- « reille chose. Maintenant je vois réellement les mâ- « nes des morts. Toutefois personne ne me croira « quand je raconterai ce que j'ai vu, à moins que je « n'en donne aux hommes une preuve certaine. Je « vais donc me saisir d'un des chevaux libres qui sui- « vent la troupe, je vais le monter aussitôt; je le con- « duirai chez moi, et je le ferai voir à mes voisins « pour leur inspirer de la confiance dans mon rap- « port. »

Aussitôt il saisit la bride d'un cheval noir ; mais celui-ci se débarrassa vigoureusement de la main qui s'emparait de lui, et s'envola vers la troupe des noirs [2]. Le prêtre fut fâché de n'avoir pu remplir son dessein. C'était un homme jeune, d'un esprit hardi et léger, d'un corps agile et fort. Il se tint prêt au milieu du chemin, et se présentant devant un cheval qui venait à lui, tout disposé aussi, il étendit la main. Le cheval s'arrêta pour attendre le prêtre, et soufflant par ses naseaux, il jeta en avant un nuage grand comme un chêne très-élevé. Alors le prêtre mit le pied gauche à l'étrier, saisit les rênes, porta la main sur la selle, puis aussitôt sentit sous son pied une chaleur excessive comme un feu ardent, tandis que par la main qui tenait la bride un froid incroyable pénétra jusqu'à ses entrailles.

Pendant que ces choses se passent, quatre horri-

[1] *Herlechinus.* — [2] *Æthiopes.*

bles chevaliers surviennent, et jetant de terribles cris, profèrent ces paroles : « Pourquoi vous emparez-vous « de nos chevaux ? Vous viendrez avec nous. Aucun « d'entre nous ne vous a fait de mal, tandis que vous « entreprenez de nous enlever ce qui nous appar- « tient. » Le prêtre, excessivement effrayé, lâcha le cheval. Trois chevaliers ayant voulu le saisir, un quatrième leur dit : « Laissez-le, et laissez-moi m'entre- « tenir avec lui, parce que je veux me servir de cet « homme pour transmettre mes ordres à ma femme « et à mes enfans. » Il dit ensuite au prêtre, qui était glacé d'effroi : « Ecoutez-moi, je vous prie, et rap- « portez à ma femme ce que je lui mande. » Le prêtre répondit : « Je ne sais qui vous êtes, et je ne « connais pas votre épouse. » Le chevalier ajouta : « Je suis Guillaume de Glos[1], fils de Baron; autrefois « j'étais le fameux sénéchal de Guillaume de Bre- « teuil et de son père Guillaume, comte de Hertford. « J'ai commis parmi les mortels toutes sortes de cri- « mes et de rapines, et j'ai péché par des forfaits plus « nombreux que je ne peux les rapporter. Au sur- « plus, c'est pour l'usure que je suis principalement « tourmenté : car j'ai prêté de l'argent à un pauvre « homme; j'ai reçu de lui en gage un certain moulin, « et comme il ne pouvait me rendre mon prêt, j'ai « toute ma vie retenu le gage, et l'ai laissé à mes hé- « ritiers, en dépouillant celui à qui il aurait dû passer « par succession légitime. Vous voyez que je porte à « la bouche un fer rouge de ce moulin, qui, sans « aucun doute, me paraît plus pesant que la tour de

[1] Glos-la-Ferrière, près de L'Aigle et dans les environs de Saint-Evroul.

« Rouen. Dites donc à Béatrix ma femme et à mon fils « Roger qu'ils me secourent et qu'ils restituent promp- « tement à l'héritier légitime le gage au sujet duquel « ils ont beaucoup plus reçu que je n'ai prêté. » Le prêtre fit cette réponse : « Guillaume de Glos est mort « depuis long-temps, et le message dont vous voulez « me charger ne saurait être accepté par un fidèle. « Je ne sais qui vous êtes, ni qui sont vos héritiers. « Si je prenais sur moi de raconter de telles choses à « Roger de Glos ou à ses frères ou à leur mère, ils « riraient de moi comme d'un insensé. » Cependant Guillaume, insistant fortement, le priait, et avait soin de lui faire connaître beaucoup de signes de remarque. Mais le prêtre, quoiqu'il entendît très-bien ce qu'on lui disait, faisait semblant de l'ignorer. Enfin, vaincu par de grandes prières, il consentit à ce qu'on lui demandait, et, prié de nouveau, il promit de se charger du message. Alors Guillaume récapitula tout ce qu'il voulait mander, et le développa au prêtre dans un long récit. Cependant celui-ci réfléchit qu'il n'oserait raconter à personne les exécrables messages de ce trépassé. « Il n'est pas convenable, dit-il, de « faire connaître de pareilles choses. Je ne rappor- « terai à personne ce dont vous me chargez. » Aussitôt Guillaume, entrant en fureur, étendit la main, saisit le prêtre à la gorge, et, l'entraînant par terre avec lui, se mit à le menacer. Le captif sentit que la main qui le retenait était brûlante comme le feu. Dans une telle angoisse, il s'écria soudain : « Sainte « Marie, glorieuse mère du Christ, secourez-moi ! » Aussitôt qu'il eut invoqué la pieuse mère du Christ, le Seigneur manifesta son assistance, conformément aux

dispositions ordonnées par le Tout-Puissant. En conséquence, un chevalier survint aussitôt l'épée à la main, et la brandissant comme s'il eût voulu frapper, il dit : « Pourquoi tuez-vous mon frère, maudits que « vous êtes? Laissez-le, et partez. » Aussitôt les chevaliers reprirent leur course, et rejoignirent la phalange noire.

Toute la troupe étant partie, le chevalier resta dans le chemin avec Gauchelin, et lui fit cette question : « Me connaissez-vous ? » Le prêtre répondit : « Non. » Le chevalier ajouta : « Je suis Robert, fils de « Raoul, surnommé le Blond ; je suis votre frère. » Le prêtre, vivement étonné d'un événement si inattendu, était plongé dans une grande anxiété par tout ce qu'il venait de voir ou d'entendre, comme nous l'avons dit. Le chevalier se mit à lui raconter beaucoup de particularités de leur enfance, et à lui montrer des points de remarque qui lui étaient très-connus. Le prêtre se rappelait parfaitement ce qu'il entendait ; mais n'osant en convenir ouvertement, il niait le tout. Enfin le chevalier lui dit : « Je m'é-« tonne de votre dureté et de votre stupidité. Je vous « ai nourri après la mort de notre père et de notre « mère ; je vous ai aimé plus que qui que ce soit au « monde ; je vous ai envoyé aux écoles de France ; je « vous ai fourni abondamment des vêtemens et de « l'argent, et certes j'ai cherché à vous être utile de « bien d'autres manières. Maintenant vous faites « semblant de ne pas vous en souvenir, et vous ne « daignez pas seulement me reconnaître. » Alors le prêtre, après de si abondantes et si véridiques explications, fut convaincu par des faits positifs, et publi-

quement, les larmes aux yeux, convint de ce que disait son frère. Alors le chevalier continua en ces termes : « Vous auriez dû mourir à bon droit, et
« maintenant souffrir avec nous les peines que nous
« endurons, puisque vous avez osé, par une crimi-
« nelle témérité, porter la main sur des objets appar-
« tenant aux morts. Nul autre que vous n'avait eu
« l'audace de faire une pareille entreprise. Mais la
« messe que vous avez chantée aujourd'hui vous a
« sauvé de la mort. Il m'a été permis de vous appa-
« raître et de vous faire connaître ma misère. Après
« que j'eus eu avec vous un entretien en Normandie,
« je pris congé de vous et passai en Angleterre, où,
« par l'ordre du Créateur, j'ai terminé ma carrière et
« souffert d'affreux supplices, à cause des péchés
« dont je me suis trop chargé. Les armes que nous
« portons sont de feu, et nous font souffrir par leur
« insupportable puanteur; leur poids excessif nous
« accable, et nous sommes brûlés par leur chaleur,
« que rien ne peut éteindre. Jusqu'ici j'ai donc souf-
« fert des supplices que je ne saurais raconter; mais
« quand vous avez été ordonné prêtre en Angleterre,
« et que vous avez chanté votre première messe pour
« les fidèles défunts, votre père Raoul a été sous-
« trait aux peines qu'il endurait, et j'ai été délivré
« du bouclier dont j'étais accablé. Je porte cette épée
« comme vous le voyez; mais dans un an je m'attends
« avec confiance à être débarrassé de son poids. »

Pendant que le chevalier racontait ces choses et d'autres du même genre, et que le prêtre lui prêtait une grande attention, celui-ci remarqua au talon du damné vers ses éperons, une espèce de grumeau de

sang, de la forme d'une tête humaine; tout étonné, Gauchelin fit cette question : « Pourquoi paraît-il à « vos talons une si grande masse de sang coagulé? » Le chevalier répondit : « Ce n'est pas du sang, c'est « du feu; et il me paraît d'un poids plus grand que « si je portais sur moi le mont Saint-Michel. Comme « je me servais d'éperons précieux et fort pointus « pour arriver plus vite à répandre le sang, j'en porte « avec raison un énorme poids à mes talons. J'en suis « si intolérablement accablé, que je ne saurais ex- « primer à personne combien est grand mon sup- « plice. Les mortels devraient sans cesse réfléchir à « ces choses, et craindre, et se bien garder de s'ex- « poser par leurs fautes à de si affreux châtimens. Il « ne m'est pas permis, mon frère, de m'entretenir « plus long-temps avec vous, car je suis forcé de « suivre en toute hâte cette déplorable troupe. Sou- « venez-vous de moi, je vous prie; secourez-moi « par de pieuses prières et par des aumônes; car de « Pâques fleuries à un an j'espère être sauvé, et, par « la clémence du Créateur, être délivré de tous mes « tourmens. Quant à vous, vous devez vous occuper « de votre sort, corriger prudemment votre vie, qui « est souillée de plusieurs vices, et sachez qu'elle ne « sera pas longue. Présentement gardez le silence, « taisez-vous sur les choses que vous avez vues et « entendues d'une manière inespérée, et, d'ici à « trois jours, n'ayez pas l'audace d'en parler à per- « sonne. »

A ces mots le chevalier s'enfuit précipitamment. Toute la semaine, le prêtre resta gravement malade. Ensuite ayant commencé à se rétablir, il se rendit à

Lisieux, raconta de point en point à l'évêque Gislebert ce qu'il avait vu, et obtint de lui les remèdes qui lui étaient nécessaires. Ensuite il vécut près de quinze années bien portant. C'est de sa propre bouche que j'ai appris ce que je viens d'écrire, et beaucoup d'autres choses que j'ai mises en oubli; j'ai vu aussi sa figure meurtrie par l'attouchement de l'horrible chevalier. J'ai mis ces choses en écrit pour l'édification de mes lecteurs, afin que les justes s'affermissent dans la pratique du bien, et que les pervers viennent à résipiscence de leurs mauvaises actions. Maintenant je vais reprendre le récit que j'ai commencé.

L'an de l'Incarnation du Seigneur 1091, au mois de janvier, Guillaume-le-Roux, roi des Anglais, passa en Normandie avec une grande flotte, et le duc Robert ayant appris l'arrivée du roi, abandonna aussitôt le siége de Courci, d'où Robert de Bellême s'enfuit avec ses complices. Le roi resta en Neustrie jusqu'au mois d'août, et de son autorité royale rétablit la paix entre les rebelles qui voulurent se soumettre à lui. Henri qui avait de grands sujets de plainte contre chacun de ses frères, et réclamait une partie des amples possessions de son glorieux père, mais qui n'avait pu rien obtenir de leur ténacité opiniâtre, rassembla des Bretons et des Normands, fortifia Coutances, Avranches et d'autres places, et se prépara de tous ses moyens à la guerre. Cependant Hugues, comte de Chester, et quelques-uns des partisans de Henri mettant en parallèle sa pauvreté avec les grandes richesses et la puissance effrayante du roi Guillaume abandonnèrent cet illustre fils de roi [1] au milieu des

[1] *Egregius Clito.*

embarras de la guerre, et livrèrent au roi les places qu'ils tenaient. Au milieu du carême, le roi Guillaume et le duc Robert assiégèrent le Mont-Saint-Michel, y enfermèrent leur frère Henri, et pendant près de quinze jours le gênèrent beaucoup ainsi que les siens par le manque d'eau. Toutefois, pendant que le jeune prince, qui était fort habile, était ainsi resserré par ses frères, se trouvait de toutes parts abandonné par ses parens, ses amis et les voisins avec lesquels il avait fait alliance, et souffrait beaucoup de la disette de presque toutes les choses dont les hommes ont besoin, songeant en lui-même aux vicissitudes humaines, il usa prudemment de prévoyance, et étouffant tout mouvement insensé, il jugea qu'il fallait se réserver pour des temps meilleurs. Il demanda aux assiégeans, pour lui et ses compagnons d'armes, la libre sortie du Mont-Saint-Michel; les assiégeans s'en réjouirent vivement et lui permirent de sortir honorablement avec tout l'appareil convenable. En conséquence Henri ayant rendu ses places fortes passa par la Bretagne, remercia les Bretons, qui seuls l'avaient secouru, et gagna ensuite la France, dont il se trouvait voisin. Ce noble exilé resta près de deux ans dans le Vexin, où il changea plusieurs fois d'asile. Il vécut sans éclat, et se contentant d'un seul chevalier, d'un seul clerc et de trois écuyers. C'est ainsi que ce fils de roi apprit dans l'exil à supporter l'indigence, afin que devenant roi lui-même par la suite, il sût compatir aux malheureux et aux pauvres, secourir par sa royale puissance et ses largesses leur abaissement ou leur pauvreté, et connaissant la situation des faibles, avoir pieusement pitié d'eux.

Alors le duc Robert céda au roi Guillaume une grande partie de la Normandie : ainsi pendant près de deux ans cet état se reposa des calamités de la guerre. Après la solennité de la Pentecôte, l'archevêque Guillaume réunit à Rouen un synode d'évêques et d'abbés, et de concert avec le duc Robert et les évêques suffragans, s'occupa des affaires de l'évêché de Seès. Enfin, les délibérations étant terminées, on choisit Serlon, abbé d'Ouche, et on remit à ce personnage illustre, malgré sa résistance opiniâtre, le siége épiscopal de l'évêché de Seès. Enfin le 22 juin, l'archevêque appela à Rouen le cénobite dont nous venons de parler, et dans l'église de Sainte-Marie, mère de Dieu, le consacra canoniquement. Le vénérable Serlon porta dignement pendant trente-deux ans et quatre mois le fardeau de l'épiscopat qui lui avait été confié, et s'occupa avec un zèle habile à servir l'église de Dieu dans le bonheur comme dans l'adversité. Malheureusement il eut à gouverner des hommes durs et insolens, tels que Robert de Bellême, Rotrou de Mortagne, et leurs complices qui étaient cruellement divisés entre eux, violaient fréquemment la paix de l'église de Dieu, dispersaient, les armes à la main, les brebis du troupeau du Seigneur, que le Christ a rachetées de son propre sang, et les déchiraient au milieu des vexations de leurs continuelles entreprises. Serlon tira du fourreau courageusement contre eux le glaive de la parole de Dieu, et souvent excommunia ceux qui s'étaient endurcis dans l'iniquité; mais il ne put jamais instruire dans la sagesse, ou maintenir dans une paix durable ses disciples rebelles. Aussi tant qu'il oc-

cupa le pontificat, il mena une existence pénible au milieu du tumulte et du trouble; souvent la fureur excessive de Robert de Bellême le contraignit de passer comme un exilé, soit en Angleterre, soit en Italie, et le fit gémir dans les angoisses de la crainte.

Cependant l'abbaye d'Ouche, après que son chef eut reçu l'épiscopat, s'occupant du choix d'un abbé, envoya chercher son ancien pasteur le 21 juillet, et ayant pratiqué un jeûne de trois jours, s'occupa de l'élection du successeur de Serlon. Là se trouvèrent trois abbés, Foulques de Saint-Pierre-sur-Dive, Arnoul de Troarn, et Raoul de Seès. Après avoir fait lecture de la leçon sur l'ordination d'un abbé, selon la règle de Saint-Benoît, on élut dom Roger du Sap, moine d'Ouche, qui était distingué par sa simplicité, son instruction dans les lettres, sa bonne conduite et la douceur de ses manières. Alors le prieur Herman, Ernauld du Tilleul, et plusieurs autres le conduisirent à la cour du duc; mais ils ne trouvèrent pas celui-ci en Normandie. Ayant appris tout à coup que l'on tramait des séditions clandestines pour troubler outre mer la paix et la sécurité du royaume, les deux frères avaient passé tout à coup de Normandie en Angleterre, au grand étonnement de tout le monde. Alors Herman revint à Ouche pour gouverner la maison, tandis qu'Ernauld, avec l'abbé nouvellement élu, traversa la mer pour suivre les princes. Parvenu au séjour royal que l'on appelle Windsor, ils présentèrent au duc l'élection monastique faite par leur couvent sous l'autorité de l'évêque de Seès et de trois abbés. Robert leur donna volontiers son consentement, et confia à

Roger, en lui remettant le bâton pastoral, suivant l'usage de ce temps, le soin des affaires extérieures du couvent, et le renvoya avec des lettres à l'évêque de Lisieux, pour qu'il lui conférât complétement l'institution canonique. Le roi Guillaume accueillit aussi très-bien ce religieux. Il concéda tout ce que son père et ses vassaux avaient autrefois donné à l'église d'Ouche, et le confirma de sa royale autorité par une charte. Après avoir terminé les affaires qui étaient l'objet de son voyage, Roger retourna à Ouche le 18 décembre, et, reçu honorablement par ses frères, gouverna l'abbaye pendant trente-quatre ans. Il admit à la profession monacale cent quinze disciples, dont la vie fut diversement agitée par l'inconstante fortune. Quelques-uns en effet, dont les vertus brillèrent d'un vif éclat, parvinrent avec l'aide de Dieu à la récompense de la suprême vocation ; mais d'autres, pris dans les piéges de Satan, retombèrent dans le gouffre fangeux des vices, et reçurent du Juge équitable ce qu'ils avaient mérité.

Nous avons vu devenir abbés six d'entre eux, qui, comme nous l'avons dit, avaient été subordonnés au vénérable Roger, savoir, Guérin des Essarts, Godefroi d'Orléans, Gislebert de Glos, Robert de Pruniers[1], Guillaume-le-Bas, et Louis. Guérin succéda à son maître, et gouverna pendant plusieurs années l'église d'Ouche. Robert de Pruniers régit habilement le couvent de Thorney en Angleterre ; Godefroi d'Orléans resta pendant près de quinze ans à la tête du monas-

[1] *Pruneriensis* : de Pruniers ou de Prunières. C'est le nom d'une dizaine de communes de Bourgogne, de Languedoc, de Dauphiné, de la Touraine, de l'Orléanais et du Berri.

tère de Croyland; Guillaume-le-Bas fut long-temps abbé de l'abbaye de Saint-Benoît de Holm[1]; et Louis, lorsque par la décision des supérieurs on eut expulsé les chanoines de Bocherville[2], y introduisit l'ordre monastique avec dix religieux dans l'église de Saint-George martyr. Quant à Gislebert de Glos, homme noble et éloquent, il eut pendant près de dix ans le gouvernement de l'abbaye de Lire, où il fit beaucoup d'améliorations. C'est ainsi que plusieurs moines d'Ouche furent tirés régulièrement des retraites du monastère, et pour l'avantage de beaucoup de gens furent élevés au sommet de la prélature; de manière que, tandis qu'ils brillaient comme la lumière sur le chandelier, ils enseignaient par la voie de la justice le chemin du salut à ceux qui desiraient entrer dans la maison du Seigneur. Malheureusement les troubles des affaires extérieures, qu'entraînent la mollesse ou la perversité des princes séculiers, mettent de grands obstacles au maintien de l'ordre ecclésiastique et de la règle monacale. C'est ce que n'éprouvèrent que trop ceux qui en Normandie ou dans ses environs desirèrent servir la religion, du temps du duc Robert et de Philippe, roi des Français.

L'an de l'Incarnation du Seigneur 1092, Henri, fils du roi Guillaume, s'empara, avec l'aide de Dieu et le secours de ses amis, de la ville de Domfront, d'où il s'occupa de réclamer fortement ses droits héréditaires. En effet, pendant sa première jeunesse, il n'avait

[1] Dans le comté de Norfolk.

[2] *Balcherivilla* : Saint-Georges de Baucherville, ou, comme on écrit aujourd'hui, Bocherville. C'est de cette maison, située près de Rouen, que nous avons laissé en blanc le nom dans le tome II, page 96, où il en est question, ainsi que de Noyon-sur-Andelle, aujourd'hui Fleuri.

point été traité par ses frères comme étant le leur, mais plutôt comme un étranger; il avait été contraint de chercher l'assistance des étrangers, c'est-à-dire des Français et des Bretons, et pendant cinq années il avait eu beaucoup à souffrir des vicissitudes des événemens. Enfin les gens de Domfront, par la permission de Dieu, eurent compassion des peines de cet illustre exilé : après lui avoir dépêché Harecher [1], pour le faire venir de France, ils le reçurent avec de grands honneurs, et ayant secoué le joug de Robert de Bellême, qui les avait long-temps et durement opprimés, ils nommèrent Henri leur prince. Il prit vaillamment les armes contre Robert, duc de Normandie, vengea par l'incendie et le brigandage l'injure de son expulsion, s'empara de plusieurs personnes et les mit dans les fers. Sur ces entrefaites ayant pris un certain homme nommé Rualed de la terre de Saint-Evroul, il le déposa au château de Domfront. Cet homme étant assis auprès du feu, car on était en hiver, commença, les larmes aux yeux, à invoquer saint Evroul, et à dire : « Je vous prie, saint Evroul, « ami de Dieu, de me tirer de cette captivité; vous « savez que je vous ai toujours servi fidèlement. » Quand il eut dit ces mots, il s'endormit soudain. Aussitôt quelqu'un lui prenant la main se mit à le tirer à soi; le prisonnier s'étant éveillé sentit que son corps n'éprouvait plus de douleur, car il était si faible qu'il ne pouvait changer de place sans le secours d'autrui. En effet, pendant le chemin, il était tombé du cheval sur lequel il était attaché. Il réfléchit en lui-même sur ce qu'il devait faire, et comment il

[1] *Harecherius.*

pourrait sortir de cette maison. Il avait vu que le chevalier qui l'y avait déposé avait fortement fermé avec un verrou la porte qui donnait passage au jardin. Cependant, ayant repris les forces de la foi, il se rendit à cette porte et saisit la barre qui la fermait. Alors, chose étonnante à dire! le verrou qui avait été fortement attaché tomba à terre; et lui, ouvrant la porte, parvint jusqu'à la sortie du jardin. Il vit une multitude de soldats s'arrêter devant lui sur la place, il étendit la main, et l'on rapporte qu'il dit: « Saint « Evroul, conduisez-moi. » Dans l'état où il était, nu-pieds, et n'ayant sur lui que sa chemise et son manteau, il passa au milieu de la troupe comme si elle n'eût pas eu d'yeux, car personne ne lui demanda qui il était, ni où il allait. Je crois que par la vertu de ce grand saint ils n'avaient pu le voir. Cependant vers la sixième heure, comme il regardait derrière lui, il vit le chevalier qui l'avait pris accourir en grande hâte. Frappé d'une vive crainte, il se cacha parmi des buissons qui s'offrirent à ses yeux. Le chevalier étant arrivé au même lieu, demanda à des paysans qui labouraient s'ils avaient vu un homme qui fuyait, et promit de donner sans retard trois sous à celui qui le lui indiquerait. Mais ces hommes que la crainte mettait en garde, dirent qu'ils ne savaient pas où était le fugitif, quoiqu'ils le sussent très-bien. Quand le chevalier fut parti de l'endroit où le captif s'était caché, celui-ci se leva, et, fort de l'appui de Dieu et de saint Evroul, se rendit chez lui sain et sauf, et il a vécu jusqu'à nos temps. Ce que nous rapportons ici, nous l'avons appris de sa propre bouche, et nous le croyons sans hésiter, parce que c'était

un homme de bien et d'une conduite exemplaire.

Vers cette époque il s'éleva dans le royaume de France des troubles honteux. Bertrade, comtesse d'Anjou, craignait que son mari n'en agît avec elle comme il avait fait avec deux autres, et de se voir livrée au mépris comme une vile courtisane; confiante dans sa noblesse et dans sa beauté, elle envoya un homme affidé à Philippe, roi des Français, et lui fit connaître clairement ce qu'elle avait projeté. Elle aimait mieux abandonner la première son mari et en prendre un autre que d'être délaissée par lui, et de devenir pour tout le monde un objet de mépris. Le prince voluptueux ayant appris les desseins de cette femme lascive consentit au crime, et lorsqu'elle eut abandonné son mari pour aller gagner les terres de France, il l'y reçut avec joie. Alors il répudia sa généreuse et religieuse femme, fille de l'illustre Florent, duc des Frisons [1], qui l'avait rendu père de Louis et de Constance, et il s'unit avec Bertrade, qui avait demeuré près de quatre ans avec Foulques, comte d'Anjou. Odon, évêque de Bayeux, fit cet exécrable mariage, pour prix duquel il posséda quelque temps les églises de la ville de Mantes, comme un don du monarque adultère, qui récompensa ainsi son funeste service. Aucun prélat français n'avait daigné faire cette consécration détestable : se renfermant dans la rigueur des règles ecclésiastiques, les prélats aimèrent mieux plaire à Dieu qu'aux hommes, et tous à l'unanimité eurent, en la frappant d'un égal anathème, horreur de cette honteuse union. Ainsi la courtisane effrontée quitta le comte adultère pour

[1] Berthe, fille de Florent Ier, duc de Hollande.

s'attacher jusqu'à la mort au monarque adultère. Quelle douleur! l'abominable crime de l'adultère fut consommé sur le trône du royaume de France. C'est ce qui occasiona entre des rivaux puissans un grand trouble de menaces et beaucoup de préparatifs de batailles. Cette femme adroite calma le ressentiment des deux rivaux; par son esprit elle les concilia si bien qu'elle leur fit préparer un splendide banquet, qu'elle les fit asseoir tous deux à la même table, que la nuit suivante elle leur fit préparer des lits dans la même chambre [1], et qu'elle les servit l'un et l'autre avec beaucoup de grâce et de manière à leur plaire. Le pape Urbain envoya en France des légats du siége apostolique. Par ses lettres et par les prédications des prêtres, il reprit le roi égaré; il le pria, et le blâma d'avoir répudié son épouse légitime, et de s'être uni contre la loi de Dieu à une femme adultère. Au reste, endurci gravement dans le crime, et semblable à l'aspic qui ferme ses oreilles à la voix de l'enchanteur, le roi méprisa les exhortations des Pères qui le reprenaient, et resta long-temps honteusement plongé dans les impuretés de l'adultère, au point d'obtenir de sa concubine deux fils, Philippe et Florus. Pendant près de quinze ans ce prince fut interdit, du temps des pontifes romains Urbain et Pascal. Durant cette époque il ne porta jamais le diadème, il ne revêtit point la pourpre, et ne célébra aucune solennité royale. Dans quelque place ou ville de France que le roi arrivât, aussitôt, et dès que le clergé le savait, cessaient entièrement et le son des cloches et le

[1] Cette addition importante est fournie par le manuscrit de la reine Christine.

chant général des clercs. Ainsi le deuil était public, et le culte du Seigneur ne s'exerçait plus qu'en particulier, tant que le monarque transgresseur n'avait pas quitté le diocèse. Cependant, par la permission des prélats, dont il était le souverain, Philippe avait, selon sa dignité royale, un chapelain duquel il entendait en particulier la messe, ainsi que les gens de sa maison.

Alors la France florissait sous les lois de prélats religieux et savans. En effet, le vieux Leutère gouvernait la métropole de Bourges, et Daimbert celle de Sens. L'illustre Rainauld occupait le siége de Rheims; à sa mort Raoul, surnommé le Verd, lui succéda dans le même diocèse. L'église de Chartres avait pour chef le très-savant Yves, au mérite duquel sa juste renommée d'une bonne vie et d'une saine doctrine rend un éclatant témoignage. Walon était évêque de Paris, et plusieurs autres prélats brillaient dans leurs diocèses : la France se réjouissait grandement de leur piété et de la sainteté de leur foi. Cependant le roi Philippe résista effrontément aux avis qu'ils lui donnaient pour l'amender, et infecté par l'adultère il persista dans sa méchanceté. C'est pourquoi il fut exposé justement à la douleur des dents, à la gale, à beaucoup d'autres infirmités et d'ignominies. En conséquence, avec le consentement des Français, il donna à Louis, son fils, Pontoise, Mantes, et tout le comté de Vexin, et lui confia le soin de son royaume, quoiqu'il fût encore dans la première fleur de la jeunesse. Il maria d'abord sa fille Constance à Hugues, comte de Troyes, et l'unit ensuite dans la ville de Chartres à Boémond, célèbre duc d'Antioche. En

effet, ce duc vint en France l'an de l'Incarnation du Seigneur 1106, et se distingua partout, reçu par les peuples d'Occident comme le principal porte-enseigne de l'armée chrétienne. Il emmena avec lui en Orient la fille du roi, et conduisit contre les Païens plusieurs milliers d'Occidentaux; mais dans cette expédition tout ne réussit pas au gré des pélerins.

L'an de l'Incarnation du Seigneur 1108[1], l'archevêque Guillaume réunit à Rouen un concile d'évêques et d'abbés, et pendant quelques jours s'occupa avec ses suffragans des affaires les plus urgentes de l'Eglise. Alors Raoul, évêque de Coutances, se rendit au logement de Serlon, évêque de Seès, qui était très-sage, et s'étant entretenu avec lui de plusieurs objets, il en reçut d'abondantes explications. Enfin Raoul lui dit entre autres choses: « Il y a dans notre « ville une basilique anciennement construite en « l'honneur de l'apôtre saint Pierre, église où Dieu a « opéré jadis un grand nombre de miracles. Là beau« coup de malades ont recouvré la santé, et souvent « on a vu d'en-haut tomber des flambeaux ardens. « Une certaine religieuse, qui passe pour être d'une « grande piété, fréquente journellement cette église, « et raconte que souvent elle a vu plusieurs de ces « prodiges. Pour donner une preuve certaine de son « récit, un jour qu'elle était couchée seule dans son « oratoire et qu'elle vit tomber d'en-haut sans se« cours humain un flambeau allumé, elle s'approcha « respectueusement de l'autel, éteignit le flambeau, « l'enveloppa dans un linge propre et le renferma « dans son coffret. Comme elle racontait en temps

[1] Peut-être 1093.

« convenable ce qu'elle avait vu, et qu'elle ouvrait « le coffret pour montrer ce qu'elle y avait déposé, « elle ne trouva qu'un peu de cendre pour indice de « la combustion qui avait eu lieu, et vit que tout le « cierge avait complétement brûlé sans attaquer ni « le linge ni les autres objets qui se trouvaient au- « tour. Dernièrement, dans la même église, pendant « que le peuple de Dieu célébrait la fête du bien- « heureux apôtre Pierre, et que le clergé se trouvait « au chœur pour célébrer les offices du soir, tout le « monde vit trois cierges allumés arriver d'en-haut « jusque sur l'autel, événement extraordinaire qui « frappa d'étonnement les assistans. Ces cierges brû- « lèrent jusqu'à la fin de matines, et ne furent tota- « lement consumés qu'au lever de l'aurore. Ils étaient « régulièrement rangés en l'air au dessus de l'autel, « mais cependant sans toucher aux nappes. Celui du « milieu était très-grand et carré, les deux autres « étaient de grosseur médiocre et de forme ronde. « Le bruit de cet événement se répandit dans toute « la ville, et presque tous les clercs ainsi que les « laïques vinrent après vêpres pour jouir de ce spec- « tacle. Toutefois personne n'osa toucher les cierges; « mais sur celui qui était carré les clercs lurent les « mots suivans : sur le premier côté, *manda Petre* « *iram de cœlo;* sur le second, *populum tarisum* « *peccato*[1]*;* sur le troisième, *misererem ei;* sur le « quatrième, *lacrymas*. Ces lettres étaient si par- « faitement formées qu'on les lisait avec facilité, et « les hommes instruits qui les lurent cherchèrent

[1] *Tarisus* est un mot vide de sens. On ne le trouve dans aucun autre auteur qu'Orderic Vital, et seulement dans cette phrase.

« studieusement le sens de ces paroles. Après avoir « ajouté les mots nécessaires qui étaient sous-entendus, ils en exposèrent le sens selon leur capacité. « Il leur parut que Dieu parlait ainsi à Pierre, qui « est le chef du monde, le juge du siècle et le porte-« clefs du royaume des cieux : *Manda Petre iram « de cœlo, ut effundatur super populum tarisum, « id est totum aridum peccato. Misererem pro « miserer ei si lacrymas dignæ pœnitentiæ mihi « offerret*[1]. Les discours de Dieu ne sont point en « effet soumis aux règles de la grammaire, et on ne « peut les contraindre de suivre nécessairement l'i-« diome du langage humain. Nous fûmes effrayés « dans le Cotentin d'avoir vu ces choses; au milieu « des maladies et des guerres dont nous sommes af-« fligés, nous sentons que de grands périls nous me-« nacent, et nous craignons de plus grands maux « encore pour l'avenir. »

Pendant que Raoul, évêque de Coutances, faisait ce récit, les auditeurs furent frappés d'étonnement, et l'on vit peu après survenir en Normandie de grandes calamités de guerres, de tempêtes et de famine. Le prélat ne tarda pas à mourir, et dans tout son diocèse une épidémie mortelle exerça ses fureurs.

L'an de l'Incarnation du Seigneur 1089, le vénérable Lanfranc, archevêque de Cantorbéry, vint à mourir, et les biens ecclésiastiques qui appartenaient à cette métropole firent pendant trois ans partie du domaine du roi. Enfin le bienheureux Anselme, abbé

[1] Pierre, envoyez du ciel votre courroux afin qu'il se répande sur ce peuple *tari*, c'est-à-dire tout desséché par le péché. J'aurais pitié de lui s'il m'eût offert les pleurs d'une digne pénitence.

du Bec, lui succéda par une faveur du Ciel, et gouverna saintement l'Eglise pendant dix-sept ans, ayant beaucoup à souffrir de nombreux travaux et de graves adversités.

Dans ce même temps il s'éleva sur la terre une grande perversité qui bientôt redoubla de violence. Les hommes de guerre abandonnèrent les usages de leurs pères en ce qui concernait les vêtemens et la coupe des cheveux, mode qui fut bientôt imitée par les bourgeois, les paysans et presque tout le vulgaire. Comme les prévarications de la loi divine s'étendaient outre mesure, le jugement de la céleste colère frappa avec raison les coupables par des calamités diverses et nombreuses. A cette époque Melcom[1], roi des Ecossais, se révolta contre le roi des Anglais, et lui refusa le service qu'il lui devait. Mais le roi Guillaume-le-Roux, ayant, comme nous l'avons dit, fait la paix avec son frère Robert, et l'ayant emmené avec lui contre les traîtres infidèles qui avaient conspiré contre leur souverain, rassembla l'armée de toute l'Angleterre, et la conduisit jusqu'à un grand fleuve que l'on appelle en écossais Watra. Comme le passage en était inaccessible, il s'arrêta sur ses bords. Cependant le roi des Ecossais arriva de son pays prêt à faire la guerre avec ses troupes, et adressa au roi des Anglais le message suivant par des ambassadeurs : « Roi « Guillaume, je ne vous dois rien, excepté le combat « si vous me provoquez par des outrages ; mais si je « vois Robert, le fils aîné du roi Guillaume, je suis « prêt à lui rendre ce que je lui dois. » Quand on connut les dispositions du roi d'Ecosse, le duc Ro-

[1] Malcolm.

bert, d'après les conseils des hommes sages, passa avec un petit nombre de chevaliers sur l'autre bord. Le roi des Ecossais lui fit un bon accueil, et le retint auprès de lui amicalement pendant trois jours. Alors il conduisit le duc sur une montagne élevée, et de là lui fit voir dans la plaine une nombreuse armée. Il le mena ensuite d'un autre côté, entre deux montagnes, et lui montra dans un autre champ une armée plus considérable. « Accompagné de ces bataillons de « l'Ecosse, dit-il, je suis prêt à recevoir votre frère « s'il ose passer le fleuve pour venir à moi. Plût à Dieu « qu'il voulût nous attaquer, et éprouver la pointe « de nos dards! J'avoue que le roi Edouard, quand « il me donna en mariage son arrière petite-nièce « Marguerite, me fit la donation du comté de Lo- « thian[1]. Ensuite le roi Guillaume me concéda ce « que je tenais de son prédécesseur, et me recom- « manda à vous qui êtes son aîné. Aussi je vous con- « serverai ce que j'ai promis; mais je n'ai rien pro- « mis à votre frère, et je ne lui dois rien. Personne, « comme dit le Christ, ne peut servir deux maîtres. » Robert lui répondit : « La chose est comme vous « l'assurez; mais les événemens ont changé, et les « décrets de mon père ont en beaucoup de points per- « du de leur ancienne solidité. Maintenant, illustre « monarque, cédez donc, et venez avec moi trouver « mon frère. Vous rencontrerez en lui la douceur et « beaucoup de bonnes qualités : il est plus que moi « voisin de vous, puissant et riche. » Le monarque eut confiance dans ces promesses, et après quelques conférences fit la paix avec le roi Guillaume. Ensuite

[1] *Ladoniensis Comitatus*, le comté Lothian.

les deux rois congédièrent leurs armées et partirent ensemble pour l'Angleterre. Quelque temps après, comme le roi Melcom voulait retourner dans ses Etats, et qu'après avoir reçu de Guillaume de grands présens, il se mettait paisiblement en marche, Robert de Mowbrai et son neveu Morel, avec quelques hommes armés, vinrent à sa rencontre dans le voisinage de ses frontières, et tuèrent à l'improviste ce prince désarmé. Le roi des Anglais apprenant cet événement fut profondément attristé ainsi que les grands du royaume, et tous furent extrêmement honteux de cette action aussi odieuse que cruelle commise par des Normands. C'était un ancien forfait renouvelé par les modernes; car comme Abner, fils de Ner, revenant tranquillement du palais de David, avait été assassiné frauduleusement par Joab et Abisaï, de même le roi Melcom, quittant en paix la cour du roi Guillaume, fut massacré par les Mowbrai. Marguerite, reine des Ecossais, frappée par la triste nouvelle de la mort de son mari, fut saisie d'effroi, convoqua tous les grands de son royaume, leur recommanda ses fils, Edgar, Alexandre et David, et les pria de les honorer comme fils du roi. La cour des grands du royaume s'étant rendue à ses prières avec un grand empressement, cette princesse fit rassembler des troupes nombreuses de pauvres, et ordonna qu'on leur distribuât pour l'amour de Dieu tous ses trésors; puis elle les conjura de s'appliquer à prier le Seigneur pour elle, pour son mari et pour ses enfans. Cette princesse était fille d'Edouard, roi des Huns[1], qui était fils d'Edmond, surnommé Irnéside[2], et frère

[1] Roi de Hongrie. — [2] *Ironside*, Côte de-Fer.

d'Edouard, roi des Anglais. Pendant qu'il était exilé il reçut en mariage avec le trône la fille de Salomon, roi des Huns. Cette femme généreuse, issue d'une longue suite de rois, était fort distinguée par sa naissance; mais elle l'était encore davantage par l'excellence de ses mœurs et la sainteté de sa vie. Enfin, ayant mis à ses affaires un ordre convenable, ayant distribué ses trésors à tous les pauvres, elle entra dans l'église, pria les chapelains de lui célébrer une messe, assista dévotement aux solennités sacrées, et après avoir reçu la sainte Eucharistie, elle expira en proférant les paroles de l'oraison.

Entre autres bonnes actions que fit cette noble princesse, elle rebâtit, en reine fidèle, le couvent d'Iona[1], que Colombe, serviteur de Dieu, avait construit du temps de Brudée, roi des Pictes, fils de Melcom, mais qui avait été détruit par les tempêtes de la guerre et la vétusté des temps. Ayant fait les dépenses convenables, elle le livra tout réparé aux moines pour le service de Dieu.

Elle avait envoyé ses deux filles, Edith et Marie, à Christienne sa sœur, qui était religieuse de l'abbaye de Romsey[2], pour être instruites par elle, et pour se former aux saintes lettres. Ces princesses furent long-temps élevées parmi les religieuses; elles apprirent d'elles non seulement l'art de lire, mais encore l'observance des bonnes mœurs; et ces vierges dévotes, touchant à l'âge nubile, attendirent leur consolation de Dieu. Comme nous l'avons dit, elles étaient orphelines de père et de mère; elles étaient

[1] *Huense cœnobium.*

[2] *Rumesiensis abbatia.*

privées de la protection de leurs frères, de leurs parens et de leurs autres amis : elles n'en éprouvèrent pas moins le prompt secours de la clémence de Dieu, qui règle bien toutes choses. En effet, Alain-le-Roux, comte des Bretons, demanda en mariage à Guillaume-le-Roux, Mathilde, que l'on avait d'abord appelée Edith; mais, prévenu par la mort, il ne put l'obtenir. Ensuite Guillaume de Varenne, comte de Surrey, fit la demande de cette princesse; mais, réservée pour un autre par la permission de Dieu, elle contracta un plus illustre mariage. Henri étant monté sur le trône des Anglais épousa Mathilde, dont il eut Guillaume, Adelin et l'impératrice Mathilde. Quant à Marie, elle devint la femme d'Eustache, comte de Boulogne, et lui donna une fille unique, qu'Etienne, comte de Mortain, obtint avec l'héritage paternel. Melcom, roi des Ecossais, ayant été tué par des Normands, il s'éleva en Ecosse une grande sédition relativement à sa succession. En conséquence, Edgar, fils aîné du roi, prit à bon droit le diadême paternel; mais Duvanald, frère du roi Melcom, ayant usurpé le pouvoir, lui résista cruellement pendant quelque temps. Enfin le jeune prince, tout courageux qu'il était, fut assassiné par son oncle; mais Alexandre son frère, après avoir tué Duvanald, parvint au trône. Ainsi, vengeur et successeur de son frère, Alexandre régna quelques années, et prit pour femme une fille que Henri, roi des Anglais, avait eue d'une concubine. Mourant sans postérité, il laissa le trône à son frère David. C'est ainsi que ces trois frères régnèrent tour à tour en Ecosse, se firent remarquer par leurs bonnes mœurs et leur piété envers Dieu, et se-

lon leurs moyens, comme jeunes gens et hommes du siècle, ils vécurent louablement.

David, le plus jeune des frères, évitant sagement les attaques cruelles des Ecossais, se rendit à la cour de Henri, roi d'Angleterre. Pendant que les Ecossais étaient en proie à la guerre civile, qui les portait implacablement par une rage guerrière à se déchirer les entrailles, David resta constamment à la cour de son beau-frère, fut élevé parmi les jeunes gens du palais, et mérita l'amitié intime d'un monarque sage et puissant. Aussi reçut-il de lui avec éclat l'armure de chevalier, et, comblé de présens de toute espèce, il figura près de lui parmi les grands les plus distingués. Il épousa la fille du comte Guallève et de Judith, cousine du roi; il obtint les deux comtés de Northampton et de Huntingdon, que Simon, comte de Senlis, avait possédés avec la femme dont nous venons de parler. Elle lui donna un fils nommé Henri, et deux filles, Clarice et Hodierne. L'aîné de ces enfans fut cruellement éventré par les doigts de fer d'un misérable clerc, qui, pour un crime inouï commis en Norwège, avait été condamné à avoir les yeux crevés, et les pieds ainsi que les mains coupés. Ce clerc avait frappé fortement dans le ventre, avec un grand couteau, un prêtre qui célébrait la messe, au moment où, après avoir reçu les sacremens, le peuple se retirait : il l'avait immolé en répandant horriblement ses intéstins sur l'autel. Il avait été ensuite reçu en Angleterre pour l'amour de Dieu, par le comte David, qui lui fournit abondamment, ainsi qu'à sa fille encore enfant, le vêtement et la nourriture; il eut la cruauté d'éventrer avec des doigts de fer, dont

il se servait parce qu'il était manchot, le fils de son bienfaiteur, qui n'avait que deux ans, et qu'il fit semblant de caresser. C'est ainsi qu'à l'instigation du diable il ouvrit le ventre à l'enfant, et fit tomber ses entrailles dans les mains de sa nourrice. Telle fut la mort du premier enfant de David. En conséquence, le clerc fut attaché à la queue de quatre chevaux indomptés, qui, le tirant fortement de différens côtés, le déchirèrent, pour inspirer de la terreur aux scélérats.

L'an de l'Incarnation du Seigneur 1125, Alexandre, roi des Ecossais, quitta la vie, et son frère David prit les rênes du gouvernement. Cependant Melcof, fils bâtard d'Alexandre, essaya d'enlever le trône à son oncle, et lui fit deux guerres cruelles; mais David, qui le surpassait en jugement, en puissance et en richesses, le vainquit avec ses partisans.

L'an de l'Incarnation du Seigneur 1130, comme le roi David demandait un jugement à la cour du roi Henri, et discutait adroitement l'accusation de perfidie que Goifred de Clinton avait, dit-on, élevée devant le roi, Aragoïs, comte de Murray [1], entra en Ecosse avec Melcof et cinq mille soldats, et tenta de subjuguer tout le pays. Alors Edouard, fils de Siward, qui, sous le roi Edouard, avait été comte des Merciens, devenu commandant des troupes, et cousin du roi David, rassembla l'armée, et marcha sans retard au devant de l'ennemi. Le combat s'étant engagé, Edouard tua le comte Aragoïs, et mit en pièces, en prison ou en fuite toutes ses troupes. Ensuite, avec ses cohortes fières de leur triomphe, il

[1] *Morafia.*

poursuivit ardemment les fuyards, entra dans Murray, qui était privé de son défenseur et de son maître, et, avec l'aide de Dieu, s'empara de ce vaste pays. Ainsi David, augmentant sa puissance, s'éleva au dessus de ses prédécesseurs, et de plus il orna par son zèle le royaume d'Ecosse de personnages religieux et instruits. Voilà qu'en considération des Ecossais, qui depuis les temps anciens sont restés attachés à la foi catholique, et ont avec joie pratiqué la simplicité chrétienne, j'ai un peu étendu les détails où j'étais entré; maintenant je vais m'efforcer de retourner à l'ouvrage que je me suis proposé sur notre pays.

La plupart des Normands trop fiers de posséder les richesses que d'autres avaient acquises par leurs travaux en Angleterre, étaient animés par les mouvemens fâcheux de l'orgueil et d'une ardente cupidité. Ils étaient jaloux et s'affligeaient de ce que Guillaume-le-Roux se distinguait principalement par son courage et son mérite, et de ce que, sans craindre personne, il gouvernait avec une fermeté rigide tous ses sujets. Ils eurent l'arrogance de se réunir, de conspirer méchamment contre lui; oubliant la foi qu'ils avaient promise à leur maître, ils tombèrent honteusement dans le crime de la trahison.

Robert, fils de Roger de Mowbrai, jouissait d'une grande puissance et de richesses considérables: orgueilleux de son courage et de sa valeur guerrière, il méprisait ses égaux, et trouvait indigne, dans l'excès de sa vanité, d'obéir à ses supérieurs. C'était un homme de grande taille, fort, noir et velu, audacieux

et fourbe, ayant le visage triste et sévère. Il s'occupait plus à méditer qu'à parler, et riait à peine dans la conversation. Il possédait en Angleterre deux cent quatre-vingts terres que le roi Guillaume-le-Grand avait données à Geoffroi, évêque de Coutances. Ce prélat était d'une illustre noblesse, et se distinguait plus par ses talens militaires que par sa science cléricale. Aussi savait-il mieux disposer des hommes d'armes pour combattre, qu'instruire des clercs vêtus de soutanes à chanter des psaumes. C'est pourquoi il prit souvent part aux batailles contre les Danois et les Anglais, et il obtint, quand l'ennemi fut vaincu, de grandes possessions, qu'en mourant il laissa à Robert son neveu, comte de Northumberland.

Afin d'étendre de tous côtés son territoire et d'être plus en état de tenter de difficiles entreprises quand les plus riches de ses compatriotes seraient liés avec lui par la parenté, il épousa Mathilde, noble fille de Richer de L'Aigle, qui était nièce de Hugues, comte de Chester, par sa sœur Judith.

Il fut donc le premier qui forma une vaine conspiration avec ses complices, et se jeta ouvertement dans la rébellion.

Quatre grands navires, que l'on appelle des canards, venus de Norwège, abordèrent en Angleterre; Robert et Morel son neveu, avec leurs satellites, allèrent à eux, et enlevèrent violemment aux marchands pacifiques tout ce qu'ils avaient. Ceux-ci, dépouillés de leurs biens, se présentèrent au roi, et, les larmes aux yeux, se plaignirent de la perte qu'ils avaient éprouvée. Guillaume aussitôt prescrivit à Robert de restituer aux marchands ce qu'il leur avait

enlevé; mais cet ordre fut complètement méprisé. Alors le monarque magnanime se fit informer de la quantité d'objets qu'ils avaient perdus, et leur en fit remettre le prix des fonds de son trésor; puis il manda Robert à sa cour; mais il refusa de s'y présenter.

Le roi, voyant la méchanceté de cet homme arrogant, rassembla une armée et marcha contre lui avec des forces imposantes. Quand le roi approcha des terres de Robert, Gislebert de Tunbridge, chevalier puissant et riche, s'adressa au roi en particulier, se jeta à ses pieds, et en l'étonnant beaucoup, lui dit : « Seigneur mon roi, pardonnez-moi, je vous « prie, et je vous ferai part d'une chose dont vous « tirerez un grand avantage pour votre salut. » Cependant le roi témoignait un grand étonnement ainsi que de l'hésitation, et délibérait quelque peu en lui-même. Enfin il pardonna avec bonté à celui qui le suppliait, puis il attendit avec empressement l'exécution de sa promesse. Gislebert lui dit : « Noble roi, « arrêtez-vous, je vous prie, et n'entrez pas dans « cette forêt qui est devant nous. Les ennemis pré- « parés et sous les armes vous y attendent, et feront « leurs efforts pour vous égorger. Nous avons cons- « piré contre vous, et nous avons juré de vous don- « ner la mort. » Quand il eut appris ces choses, le roi s'arrêta dans sa marche, et d'après les indications du baron, il sut quels étaient les traîtres et quel était leur nombre.

Après avoir ainsi déçu les assassins qui avaient entrepris de tuer le roi, les troupes traversèrent heureusement le lieu des embûches, et assiégèrent

le château très-fort que l'on appelle Babbenburg [1]. Comme cette place était inexpugnable, parce qu'elle paraissait inaccessible à cause des eaux, des marais, et des autres obstacles qui arrêtaient la marche, le roi fit bâtir une nouvelle forteresse pour la défense du pays et pour contenir l'ennemi; il la pourvut abondamment de soldats, d'armes et de vivres. Les complices de la trahison et leurs fauteurs, craignant d'être découverts, gardèrent le silence, et, saisis de frayeur, parce qu'ils s'aperçurent de l'inutilité de leur entreprise, se mêlèrent aux troupes du roi, et s'empressèrent de s'acquitter de leur service envers celui dont ils avaient desiré la mort. Cependant, comme le roi restait sous les armes avec ses troupes, bien disposé à la guerre, et forçait ses généraux, ses officiers et les autres grands du royaume de continuer sans relâche avec leurs hommes les travaux de la nouvelle forteresse, Robert voyait avec tristesse du sein de son château le travail que l'on faisait contre lui; il appelait à haute voix, par leur nom, chacun de ses complices, et leur recommandait publiquement d'être fidèles à leur serment dans l'association de trahison qu'ils avaient faite. Mais le roi et ceux qui lui étaient fidèles, en entendant ces discours, ne faisaient qu'en rire, tandis que la conscience de la découverte de leur crime couvrait de honte et glaçait d'effroi les complices et les fauteurs de Robert. Le roi étant retourné heureusement à sa cour, et s'occupant habilement avec ses amis de l'administration de ses Etats, Robert de Mowbrai, excédé d'ennui de la longueur du siége, sortit de nuit, et voulant aller de château

[1] Banborough.

en château, tomba aux mains de ses ennemis. Ainsi fait prisonnier par les soldats de Guillaume, Robert par cet événement mit fin à la guerre; il passa près de trente ans dans les fers, et y vieillit en expiation de ses forfaits.

Mathilde, sa femme, qui n'eut presque jamais de joie avec lui, parce qu'elle l'avait épousé au moment de sa révolte, et que ce fut au milieu d'une guerre sanglante qu'elle occupa avec crainte le lit conjugal durant trois mois seulement, fut promptement privée des consolations du mariage, et gémit long-temps affligée de beaucoup de peines. Son mari, comme nous l'avons dit, était retenu en prison. De son vivant, suivant la loi de Dieu, elle ne pouvait légitimement contracter une autre union. Enfin, par la permission du pape Pascal, auquel la chose fut exposée et expliquée par des hommes instruits, Néel[1] d'Aubigni la prit pour femme long-temps après, et en faveur de ses nobles parens, la garda honorablement quelque temps; mais à la mort de Gislebert de L'Aigle, son frère, Néel chercha adroitement une cause de divorce, la répudia parce qu'elle avait été la femme de son parent[2], et prit en mariage Gondrée, sœur de Hugues de Gournai. Quant à Morel, voyant son seigneur jeté dans des fers indissolubles, il s'enfuit tristement d'Angleterre, erra dans beaucoup de contrées, et, pauvre autant qu'odieux, vieillit dans l'exil.

Joyeux de la victoire qu'il avait remportée sur les rebelles, le roi récompensa ses amis, poursuivit les

[1] *Nigellus de Albineio.*

[2] *Consanguineus.*

factieux, et punit de diverses manières ceux qu'il avait convaincus de trahison. Il chassa d'Angleterre, après l'avoir entièrement dépouillé, Roger de Lascy, et donna son héritage à Hugues son frère, qui était resté fidèle au pouvoir légitime. Ayant eu un entretien particulier avec Hugues, comte de Shrewsbury, il le fit saisir, et ensuite ayant reçu de ses mains trois mille livres, il se réconcilia adroitement avec lui. Il punit plusieurs autres rebelles en exigeant d'eux de grandes sommes d'argent, et par égard pour leurs nobles parens, qui pouvaient user de représailles en Normandie, il eut la prudence de dissimuler ses intentions. Alors Guillaume d'Eu fut publiquement convaincu d'avoir pris part à la conspiration: en punition de quoi le roi lui fit crever les yeux, et enlever les attributs de la virilité[1]. Cette punition lui fut infligée à l'instigation de Hugues, comte de Chester, dont il avait épousé la sœur, à laquelle il avait été infidèle, puisque depuis ce mariage il avait eu trois enfans d'une concubine.

Les comtes et la haute noblesse étaient instruits de cette infame conspiration, et l'avaient même excitée. Mais quand cette entreprise perverse eut été découverte, ils en rougirent en portant plus loin leurs réflexions; et lorsque le plus puissant d'entre eux eut été atterré, ils craignirent d'être également écrasés. Le roi découvrit adroitement ces choses, et, de l'avis des hommes prudens, il accorda le pardon aux coupables. Il ne les appela point à un jugement public, de peur que leur fureur ne s'en accrût, qu'ils ne fissent de nouvelles entreprises contre l'Etat, et

[1] *Amputatis testiculis eviravit.*

qu'il n'en résultât pour beaucoup de gens des malheurs, des pertes et du deuil.

L'an de l'Incarnation du Seigneur 1094, la révolte fut étouffée en Angleterre, et le puissant Guillaume, n'ayant plus de résistance à craindre, fut affermi sur le trône de son père; mais la Normandie était déplorablement troublée: ses habitans étaient partout en proie aux désordes et aux alarmes, et le duc Robert se rendait méprisable à cause de sa mollesse au milieu des ravages exercés par les séditions. Une guerre violente s'éleva entre Guillaume de Breteuil et Ascelin Goel: en voici la cause. Guillaume, frère de Goel, jeune chevalier, outragea une femme près de Paci: Guillaume de Breteuil, comme il convient à un prince équitable, rendit une légitime justice à la plaignante contre le jeune homme coupable: le courroux d'Ascelin se souleva contre son seigneur, parce qu'il forçait son frère de plaider en public. Peu après il surprit par une fraude habile la forteresse d'Ivri, et la livra à Robert, duc des Normands, duquel Guillaume de Breteuil la racheta au prix d'une grande somme d'argent. Par suite de cet attentat ils furent animés des fureurs d'une grande haine, et cherchèrent à se nuire mutuellement.

Au mois de février, Ascelin traita avec Richard de Montfort et les gens du roi Philippe. Il attendit audacieusement Guillaume de Breteuil son seigneur, qui venait lui livrer bataille; il le vainquit, le prit et mit en fuite son armée, après avoir fait prisonniers quelques chevaliers. Fier de cette victoire, il éprouva un orgueil excessif, et livra à de cruels tourmens son seigneur, et Roger de Glos, ainsi que plusieurs

autres prisonniers. En effet, pendant trois mois, il les tint renfermés dans une étroite prison au château de Bréval[1], et souvent pendant les plus grandes rigueurs de l'hiver, il les exposait au vent du nord ou à la bise, placés à la fenêtre d'une chambre élevée, et seulement vêtus de leurs chemises, largement humectées d'eau, jusqu'à ce que tout ce vêtement se roidît comme une seule pièce de glace autour de leur corps. Enfin, par l'entremise de quelques amis, la paix fut conclue, et telles furent les conditions auxquelles Guillaume de Breteuil eut la permission de sortir de prison : il donna Isabelle sa fille en mariage à Goel; il lui paya trois mille livres, lui donna des chevaux, des armes et beaucoup d'autres objets, et lui promit la forteresse d'Ivri. A ces conditions Guillaume fut mis en liberté; mais la paix qui venait d'être conclue entre eux dura peu de temps.

L'année suivante Guillaume, qui ne pouvait pas rester tranquille, recommença la guerre, et construisit un fort pour ses chevaliers, dans le couvent de moines que Roger d'Ivri avait bâti en l'honneur de sainte Marie. Cependant Goel, qui occupait la forteresse, conduisit une troupe de chevaliers au couvent qui était devenu, hélas! une caverne de brigands. Il fit les approches de la place, l'attaqua vers la Pentecôte, au milieu des chaleurs brûlantes de la saison[2]; il y mit le feu, et détruisit dans les flammes dévorantes l'église, le couvent et le mobilier qu'il contenait. Alors Guillaume Alis, Ernauld, fils de Papeline, et huit autres chevaliers pris et mis dans les fers, souf-

[1] *Brehervallum.*

[2] En 1095, la Pentecôte se trouvait le 12 du mois de mai.

frirent long-temps de la cruauté de Goel. Guillaume de Breteuil eut peine à se sauver par la fuite, et chercha de tous ses efforts à se venger de tant d'injures. Ce seigneur puissant éprouvait intérieurement les plus vifs transports de colère de ce que son vassal lui faisait éprouver tant d'affronts. Sa puissance eut beaucoup à souffrir pendant trois ans des rançons qu'il eut à payer pour ses captifs, et de la spoliation de ses paysans. Enfin, il s'engagea à payer sept cents livres à Philippe, roi des Français ; il promit de grandes sommes au duc Robert et à plusieurs autres seigneurs, s'ils voulaient le secourir fidèlement, et l'aider à vaincre les troupes de son ennemi.

En conséquence, pendant le carême, le roi de France et le duc de Normandie assiégèrent Bréval, et battirent cette place pendant près de deux mois. Les prêtres avec leurs paroissiens y apportèrent leurs bannières, et les abbés convoqués avec leurs vassaux se réunirent devant Bréval. Là Robert de Bellême conduisit un ingénieur habile, dont les grands talens servirent beaucoup aux Chrétiens pour prendre Jérusalem. Cet homme construisit des machines, il les conduisit sur des roulettes auprès des fortifications de l'ennemi ; il lança des pierres énormes sur la place et les assiégés ; il montra comment il fallait livrer les assauts pour détruire le retranchement et les palissades qui entouraient le fort ; il renversa les combles des maisons sur les habitans, et, par tant de calamités, força l'ennemi à se rendre.

Une ancienne haine fermentait depuis long-temps pour de vieux griefs entre Robert et Goel. Aussi,

dès que Robert trouva l'occasion favorable de se venger, il secourut Guillaume de Breteuil de ses avis et de ses troupes plus qu'aucun autre de ses égaux. Toutefois Goel était brave et habile, mais brigand pervers et violateur d'églises. Il avait des parens nobles et courageux, avec le secours desquels il avait fortifié le château de Bréval dans une contrée déserte et sauvage, et il supportait vaillamment, avec l'appui de leur courage, le poids énorme de tant de guerres. Enfin, lorsqu'il vit armés contre lui des princes aussi grands que braves, il demanda la paix à son seigneur, qui était son beau-père, et l'obtint de Guillaume de Breteuil, que cette demande combla de joie. Alors, après avoir long-temps vexé des rois et des ducs, Goel rendit honorablement la forteresse d'Ivri.

C'est là cette fameuse, grande et très-fortifiée tour, qu'Alberède, femme de Raoul, comte de Bayeux, avait bâtie, et que Hugues, évêque de la même ville, frère de Jean, archevêque de Rouen, défendit long-temps contre les ducs de Normandie. On rapporte qu'Alberède, après avoir terminé à force de travaux et de dépenses cette fortification difficile, fit trancher la tête à l'architecte Lanfred, dont le talent supérieur à celui de tous les ingénieurs qui étaient alors en France méritait de grands éloges, et qui, après la construction de la tour de Pithiviers [1], avait été considéré comme le maître de son art, portée à cet assassinat par le desir d'empêcher Lanfred de faire un pareil travail pour d'autres seigneurs. Enfin ce fut

[1] *Pedueriæ*; peut-être faut-il lire *Reduerice* ou *Redveriæ* : ce serait alors Reviers.

pour cette forteresse qu'Alberède fut tuée par son mari, parce qu'elle avait voulu l'en chasser. Nous voyons l'inconstante fortune changer tous les jours, et les Etats du monde agités par mille vicissitudes. Celui-là est un insensé frappé d'un excès d'aveuglement, qui voit sans cesse de telles choses et ne se corrige pas; il se confie en lui-même, et ne tarde pas à tomber dans le précipice. L'homme pousse l'homme au trépas[1], et suit d'une marche pareille celui qu'il a devant lui envoyé à la mort, et perd, hélas! justement ainsi le moyen de pouvoir être utile à lui-même et aux autres.

La paix ayant été conclue entre ces ennemis acharnés, Robert de Bellême conserva seul son courroux au milieu de la satisfaction générale, parce que de peur qu'il ne mît des obstacles à la paix, on ne l'avait point appelé aux conférences, quoiqu'il eût été l'un des premiers dans les entreprises belliqueuses, ardent à subjuguer un ennemi atroce et arrogant. L'adresse et les forces redoutables de Robert l'avaient élevé au dessus de tous les autres seigneurs; elles avaient beaucoup contribué à effrayer le brigand habile et vaillant[2], qui auparavant se moquait de ses ennemis, et dans sa retraite par toutes sortes de ruses se faisait un jeu de braver les rois et les ducs. Robert de Bellême voyant la paix rétablie parmi ceux qui avaient été divisés, rassembla ses troupes, et, sans découvrir à personne les perfidies qu'il méditait, re-

[1] Il y a là un jeu de mots : *Mortalis mortalem in mortem impellit.*

[2] Henri de Huntington (*Spicil.*, tome VIII) dit que Robert Talvas était Pluton, Mégère, Cerbère réunis, et même quelque chose de plus affreux encore.

tourna en hâte sur ses pas, et courut inopinément attaquer Robert Giroie à Saint-Céneri. La garnison, croyant que Robert se trouvait avec le duc de Normandie à l'expédition de Bréval, était sortie de la place, et dans sa sécurité s'était dispersée dans les champs de tous côtés selon la fantaisie de chacun. Comme cet homme adroit et insidieux accourait tout à coup avec ses troupes, et cherchait à pénétrer dans le château, et à soumettre ses habitans, Giroie, par une permission de Dieu, prévint l'attaque de son ennemi, et se jeta promptement dans la place avec les siens. Le comte de Bellême fut fort affligé de voir confondu le projet qu'il avait formé de s'emparer du château de Saint-Céneri. Il se vit réduit à piller, tua un seul chevalier, et commit beaucoup de dommages. C'est ainsi que furent mises à découvert sa méchanceté et sa perfidie, et que commença alors une guerre ouverte. Giroie eut pour alliés Geoffroi de Mayenne et Guillaume de Sillé [1], ainsi que plusieurs autres seigneurs; pendant trois mois il dévasta tout le pays autour d'Alençon. Henri, fils de Guillaume-le-Grand, roi des Anglais, était maître de Domfront, et faisait la guerre à Robert, auquel il avait enlevé cette place; bien plus, il la faisait aussi à ses frères, l'un roi et l'autre duc, par lesquels il avait été banni du sol paternel.

Au commencement du mois de juillet, Robert Giroie entreprit une expédition avec les gens de Henri et d'autres troupes, tandis que le sire de Bellême ayant enlevé un grand butin, commençait à poursuivre les ennemis avec son armée. Comme Giroie

[1] Sillé-le-Guillaume dans le département de la Sarthe.

reconduisait ses alliés vers leurs demeures, et qu'il s'éloignait de Saint-Céneri en causant gaîment avec ses amis et ses connaissances, le bruit se répandit qu'il avait été tué. Bientôt une grande douleur frappa tout le monde, et des cris de terreur se firent entendre dans la place. La garnison pâlit et perdit en même temps la résolution et la force. Païen du Mont-Doubleau, Rotrou de Montfort, et quelques autres qui étaient chargés de la défense, abandonnèrent la place, et sans que personne les y contraignît la laissèrent sans défenseurs, dans l'intention où ils étaient, selon quelques récits, de favoriser Robert de Bellême. Radegonde, femme de Giroie, pâlit d'effroi à ces cruelles nouvelles, et résolut d'attendre avec les siens dans le château ce qu'elle devait croire de ces bruits; mais une femme seule ne put se défendre contre des hommes entreprenans. Les gardiens de la place étant sortis, en jetant des vociférations imprudentes, Robert de Bellême ayant appris ces choses, se présenta sur-le-champ, trouva la forteresse sans défense, y entra facilement, la dépouilla entièrement et livra aux flammes ce qui restait. A son entrée dans l'intérieur du château, il trouva les chaudières pleines de viandes et bouillant sur le feu, les tables couvertes de nappes, et chargées de pain et de mêts. Alors les moines de Seès tirèrent de l'église le bras de Saint-Céneri, et le transportèrent respectueusement dans leur couvent de Saint-Martin. Le reste de son corps est conservé à Château-Thierri sur la Marne, et vénéré par les Français avec une grande dévotion.

Giroie ayant quitté ses amis revenait gaîment, et

s'occupait, mais en vain, du mal qu'il allait faire encore à ses ennemis : comme nulle puissance des hommes n'est durable, il fut inopinément atterré par les bruits fâcheux qu'il entendit. Ainsi ce noble chevalier se trouva tout à coup dépouillé, et fut forcé comme un exilé de demander encore une fois asile aux étrangers. La même année, sa femme Radegonde, dame honnête et sage, vint à mourir. Elle fut bientôt suivie de Guillaume son fils, encore enfant, que Robert de Bellême avait en otage, et qu'il fit empoisonner, à ce qu'on assure, par Robert de Pouilli.

Navré par tant d'infortunes, Giroie se retira auprès de ses amis, et leur demanda des secours : fort des consolations qu'il reçut de ses amis et de ses parens, il conçut l'espoir d'un meilleur avenir. L'année suivante, il éleva un château fort à Montaigu, et se livra à des vengeances violentes contre le sire de Bellême. Celui-ci, plein de fureur, eut recours au duc, et à force de plaintes et de promesses il le détermina, et le conduisit avec l'armée de Normandie au siége de Montaigu. Alors Geoffroi de Mayenne et d'autres seigneurs du Maine allèrent trouver le duc, et le supplièrent avec douceur en faveur de Giroie leur cousin. Comme ce prince était porté à la compassion, ils obtinrent de lui que le château qui venait d'être construit serait rasé, et que tous les biens de Giroie lui seraient rendus avec la paix. C'est ce qui eut lieu.

De même qu'après les grandes tempêtes la sérénité reparaît et rend aux hommes toute leur joie, de même la justice divine frappe ordinairement les coupables, la bonté pleine de clémence calme les affligés, ab-

sout ceux qui se repentent, et récompense tendrement ceux qui se sont justifiés.

C'est ainsi que Giroie, instruit par tant d'infortunes, rendit grâces à Dieu, par l'aide duquel, après beaucoup de traverses, il avait recouvré ses anciens biens, et pendant près de trente ans ensuite il poursuivit le cours de sa vie au milieu d'événemens tantôt heureux, tantôt contraires. Il prit pour femme Félicie, fille de Garnier de Conéri[1], dont il eut trois fils et autant de filles, savoir, Guillaume, Robert et Mathieu, Agathe, Damate et Aveline.

Le comte de Bellême s'employa de tous ses efforts à détruire le nouveau château de Montaigu. Il engagea les paysans de tous ses fiefs et de son voisinage à terminer par corvée cette destruction. Comme les vassaux de Saint-Evroul ne se rendirent pas à la corvée, parce qu'il ne dépendaient pas de Robert, il conçut une violente colère contre les moines, et pendant un an leur occasiona les plus grands dommages. Il contraignait violemment les hommes du saint père Evroul à travailler à ses châteaux. Il enlevait les biens de ceux qui manquaient à l'appel, et menaçait cruellement de détruire le couvent même si on ne lui obéissait pas en tout comme à un seigneur légitime. Enfin sa folie augmenta tellement qu'il eut l'insolence de ravager toutes les propriétés ecclésiastiques qui se trouvaient à sa portée. Cela occasiona aux moines une grande détresse. Alors l'abbé Roger se détermina à passer en Angleterre pour y réclamer l'assistance du roi Guillaume en faveur des pauvres, auxquels les ravages du tyran enlevaient

[1] *Coneraia*; Connérai ou Conéri, bourg du département de la Sarthe.

leurs alimens. Il n'était pas moins cruel pour les autres serviteurs de Dieu placés dans ses domaines ou dans son voisinage ; il les accablait sans pitié de toutes sortes de dommages et d'afflictions : c'est ce que peuvent attester les gens de Seès, de Troarn et du Mans, qui, par suite de sa cruauté et de ses injustes exactions, pâlissaient fréquemment de colère et de tristesse. Robert de Bellême, contre tout droit et toute équité, opprimait aussi l'évêché de Seès, et prétendait qu'il avait été donné à Guillaume de Bellême son aïeul par le duc Richard; il grevait de toute sorte de vexations et de dommages les biens des ecclésiastiques : c'est ce qui détermina le vénérable évêque Serlon à l'excommunier, et à interdire toutes ses terres, en usant de la juste sévérité épiscopale, afin qu'on n'y célébrât plus les offices divins, et qu'on cessât d'inhumer les cadavres des morts. Cependant Robert, qu'à cause de sa dureté on appelait justement Talvas [1], endurci comme Pharaon, ne se laissait fléchir ni par les plaies ni par les remèdes de l'évêque ; au contraire, chaque jour il augmentait détestablement la somme de ses attentats. Comme Ismaël, il avait l'atrocité de porter ses mains armées sur tous ses voisins; il épouvantait, par la cruauté de sa tyrannie, les moines, les clercs et le peuple sans défense ; il les affligeait déplorablement par les dommages et les outrages qu'il leur faisait fréquemment subir. Dans ces temps-là le jugement des princes n'avait aucun pouvoir sur celui que sa puis-

[1] Ce n'est pas à cause de sa dureté, c'est par rapport à une sorte de bouclier qu'il portait. Le surnom de Talvas devint aussi celui de plusieurs de ses descendans qui ne passaient pas pour durs.

sance élevait outre mesure au dessus de tout le monde, et la barbarie des mœurs de Robert le rendait insupportable aux gens de sa maison, à ses amis et à ses vassaux. Il regardait comme un jeu de faire arracher les yeux, de faire couper les pieds et les mains, et se plaisait, comme le Sicilien Phalaris, à recourir à des supplices inouïs pour torturer les malheureux. Ceux qu'il jetait dans ses prisons pour quelque faute souffraient des tourmens indicibles de la part de ce tyran, plus cruel que Néron, Dèce ou Dioclétien : il en faisait des plaisanteries et des sujets de jactance et de moquerie avec ses parasites; il tirait gloire du plaisir qu'il éprouvait à tourmenter ses prisonniers; le cruel se réjouissait des reproches qu'on lui faisait pour l'excès de ces supplices; il trouvait plus de satisfaction à torturer les malheureux qu'à grossir son trésor de la rançon de ses prisonniers. Souvent, avec l'aide de Dieu, quelques personnes s'échappèrent de ses cachots, et se vengèrent ensuite courageusement des outrages qu'elles avaient reçus de lui, tandis que, s'il eût voulu se laisser toucher par de bonnes raisons et par la clémence, il eût pu tirer d'elles de grandes sommes d'argent et d'honorables services. Terrible à tout le monde, tout le monde le faisait trembler; et comme les remords de sa conscience lui rendaient suspectes beaucoup de personnes, il passait les nuits et les jours dans les angoisses de l'effroi, et croyait à peine que quelqu'un lui fût fidèle. A la vérité, les armes en main, c'était un chevalier distingué et très-brave; il joignait à la force l'esprit et l'éloquence; mais il souillait ces bonnes qualités par l'excès de son orgueil et de sa cruauté; il obscurcissait les dons que

Dieu lui avait faits sous l'affreux amas de ses crimes. A cause de son insolence et de sa cupidité, il eut plusieurs guerres à soutenir contre ses voisins; et souvent vaincu il se retirait avec perte et honte. C'est ce que connurent bien les Corbonnais, les Manceaux, les Normands, ses voisins, les Exmois, ses proches, qui vainquirent le tyran et le mirent en fuite : c'est ce qu'éprouvèrent heureusement Geoffroi, comte de Mortagne, et Rotrou son fils. Hélie, comte du Mans, et quelques autres seigneurs voisins, que, dans sa haine continuelle, il accabla de maux fréquens, lui firent justement éprouver, avec le jugement de Dieu, de dures représailles. Il possédait trente-quatre châteaux très-forts, et commandait à plusieurs milliers d'hommes. Cependant Hugues de Nonant, pauvre châtelain, et l'un de ses voisins, lui résista plusieurs années, et lui fit ressentir fréquemment plusieurs affronts et de grands dommages.

Robert de Bellême avait épousé Agnès, fille de Gui, comte de Ponthieu, dont il eut Guillaume Talvas, héritier de tous ses biens. Ce cruel mari n'honora pas, comme il le devait à cause de sa postérité chérie, sa noble épouse. Il l'accabla d'afflictions comme si elle n'eût été qu'une servante odieuse, et la retint même long-temps en prison (comme on en use à l'égard des voleurs) dans le château de Bellême. Enfin, avec l'aide et l'adresse d'un chambellan fidèle, tirée de captivité, elle partit secrètement, s'enfuit auprès d'Adèle, comtesse de Chartres, et de là se retira dans le Ponthieu, pour ne revenir jamais auprès du tyran.

Par les cruelles entreprises et les perfidies de ce

bourreau, la Neustrie fut souvent troublée; le Maine et les pays circonvoisins endurèrent fréquemment tous les maux du pillage, du meurtre et de l'incendie. Evêques et moines élevaient contre lui leurs cris vers le Seigneur dieu des armées, car il bâtissait par violence des châteaux sur leurs terres. Par ses téméraires vexations, les biens des saints furent diminués ou pillés. Les moines d'Ouche, après de grands dommages, beaucoup de peines et de craintes, ne purent tenir contre lui. C'est ce qui les força à se soumettre à une rente pour tous leurs biens, qui jusqu'alors avaient été quittes de toute redevance onéreuse : ils donnèrent à Robert soixante livres mansois[1] sur la taille des paysans, pour préserver le couvent et ses fermiers de vexations ultérieures, et pour qu'il laissât en paix les serviteurs de Dieu se livrer avec joie à leurs pieux exercices. D'autres moines et clercs sans défense se rachetèrent au même prix, et calmèrent le tyran furieux en lui donnant beaucoup d'argent, car les rois ou les ducs refusaient de punir ses cruautés par leurs décisions souveraines, qui auraient rendu la paix à l'Eglise.

Dans ce temps-là les anciens seigneurs qui avaient porté les armes sous le duc Robert ou sous son fils Guillaume, suivant les lois de l'humaine condition, vinrent à quitter la vie. Roger de Mont-Gomeri prit dévotement l'habit monastique à Shrewsbury, et passa

[1] On lit dans une charte de 1315, à propos des Mansois : « Et avaient « cours pour vingt deniers de plus que la livre tournoise du roi, com- « posée de deux cent quarante deniers. Ladite livre de deniers man- « sois valait à cette raison, et était composée de deux cent soixante « deniers. »

trois jours en conférences dévotes et en prières avec les serviteurs de Dieu, dans l'église de l'apôtre saint Pierre, qu'il avait bâtie hors la ville, entre les deux rivières de Meole et de Saverne. Enfin il mourut le 27 juillet, et fut enseveli dans cette église. Ensuite Hugues de Mont-Gomeri, son fils, hérita de son comté en Angleterre, et Robert de Bellême obtint ses terres en Normandie. Roger le Poitevin, Arnoul, Philippe et Evrard n'eurent rien de l'héritage paternel, parce que leurs deux aînés, comme on l'a dit, Robert et Hugues, obtinrent outre mer et en deçà tous les biens de leur père. Cependant Roger et Arnoul, qui avaient beaucoup d'influence sur leurs compatriotes, à cause de leur mérite et de leurs exploits guerriers, firent des mariages avantageux, par les conseils de leur père, et grâces à ses soins : ces deux comtes se distinguèrent quelque temps par leur puissance et leurs richesses; mais avant leur mort ils perdirent par leur perfidie les biens qu'ils avaient obtenus. Quant à Philippe et à Evrard, ils s'occupèrent de l'étude des lettres et de diverses autres sciences [1], et éprouvèrent différentes vicissitudes dans le cours de leur vie. En effet, Philippe partit en pélerinage avec le duc Robert, et mourut à Antioche; Evrard, qui était né de la comtesse Adélaïde, eut un emploi de clerc dans un rang subalterne à la chapelle du roi Henri.

Roger de Beaumont, seigneur sage et modeste, qui s'était montré toujours fidèle aux ducs de Normandie ses seigneurs, courba la tête aussi sous le joug mo-

[1] Il y a dans l'imprimé *pueritia*. C'est sans doute *peritia* qu'il faut lire.

nacal dans le couvent de Préaux, après avoir terminé sa carrière militaire. Onfroi de Vieilles, son père, avait fondé cette maison sur ses propres terres; et lui-même après la mort d'Onfroi avait donné aux moines beaucoup de terres et d'ornemens. Là Robert de Beaumont, fils d'Onfroi, qui avait été tué par Roger de Clères, repose enseveli. Roger son frère, devenu vieux, y reposa aussi, ayant fait une bonne fin, quelques années après sa conversion. Il laissa pour héritiers, pourvus de ses dignités, ses fils Robert et Henri, que la grâce de Dieu éleva beaucoup en ce siècle. Ils furent honorés de l'amitié et de l'intimité de rois et de comtes très-puissans; ils obtinrent encore les avantages de beaucoup de richesses et de terres en épousant des femmes distinguées et fécondes [1], dont ils eurent une illustre lignée de l'un et l'autre sexe. En effet, Robert posséda le comté de Meulan, dans le Vexin, par droit héréditaire, après Hugues, frère de sa mère Adeline; il eut en outre heureusement, par un don du roi Henri, le comté de Leicester, en Angleterre, avec beaucoup d'autres faveurs. Son frère Henri mérita par sa bravoure et sa bonne conduite le comté de Warwick, et prit pour femme la belle Marguerite, fille de Geoffroi, comte de Mortagne, dont la réputation de religion et d'honnêteté devint célèbre, et, se répandant au loin dans les pays voisins, la plaça au rang des femmes les plus distinguées. Elle donna à son mari Roger et Robert de Newbridge, qui jetèrent un vif éclat en Angleterre et en Neustrie du temps du roi Henri. Ces comtes aimè-

[1] *Facundis* dans Duchesne; *fœcundis* dans le manuscrit de la reine de Suède : leçon bien préférable.

rent avec raison le monastère de Préaux, ils l'honorèrent beaucoup et enrichirent fort cette maison, que leurs ancêtres avaient bâtie dans un lieu favorable, près d'un port maritime [1] et de Pont-Audemer, où la Rille coule rapidement vers la mer [2]. Là des moines étaient réunis pieusement pour célébrer les louanges et le culte de Dieu, et formés saintement à la discipline régulière par des maîtres religieux et sages.

L'épitaphe suivante, qui se fait remarquer dans le cloître sur un tombeau près de la porte de l'église vers le midi, fait connaître à ceux qui la lisent quel fut le premier abbé de l'église de Préaux, et combien il fut distingué.

« L'abbé Anfrid, homme pieux et bon, véritable « colombe sans fiel, repose sous ce tombeau. Il ac« complissait avec activité tout ce que lui prescrivait « la loi divine, qui fut sa règle et l'objet de ses « études. Il était le conseil de l'irrésolu, le pied du « boiteux, l'asile du pélerin, le bâton du faible, et « l'œil de l'aveugle. Lorsque depuis trente jours le « soleil brûlait les poissons [3], la mort frappa Anfrid, « qui trouva son repos en Dieu. »

Richard de Fourneaux gouverna ce monastère à une époque plus rapprochée de nous; Robert de Tombelène le reçut moine à Bayeux, dans l'église de Saint-Vigor. L'évêque Odon, qui avait fondé le nouveau couvent, étant réduit à gémir dans les prisons du roi Guillaume, et le philosophe Robert étant re-

[1] Quillebœuf à l'embouchure de la Seine.

[2] Ce n'est pas dans la mer proprement dite que se jette la Rille : elle a son embouchure dans la Seine, sur sa rive gauche.

[3] Le 17 mars 1078.

tourné au Mont-Saint-Michel-en-Péril-de-Mer, dont il était moine, ou plutôt s'étant rendu en Italie, comme je l'ai dit ci-dessus, la nouvelle construction, restée imparfaite, fut promptement détruite, et le concours de fidèles qui s'y était rendu de différens lieux, se dissipa bientôt faute de chef. C'est pourquoi Richard, l'un d'eux, très-savant dans les lettres divines, voyant la dispersion de ce tendre troupeau, chercha des religieux sages, dans la société desquels, s'attachant aux dogmes sacrés, il se fixa avec respect.

Dans ce temps-là florissaient en Normandie Anselme, abbé du Bec, Gerbert de Fontenelle, Gontard de Jumiège, et plusieurs autres, flambeaux ardens au sein du temple de Dieu, et par lesquels, merveilleusement éclairé, Richard se nourrissait avec abondance de la doctrine salutaire. L'abbé Goisfred étant mort, Richard fut élu abbé de Préaux, qu'il gouverna près de vingt-quatre ans du temps du duc Robert et du roi Henri. Il s'instruisit à fond dans les livres divins; depuis son adolescence il marcha en chantant des psaumes dans la voie de Dieu et sur les traces des anciens pères; il rompit avec bonté dans la maison du Seigneur le pain emblématique aux enfans affamés, et le distribua avec joie et en abondance à ceux qui lui tendaient la main, et même il fit violence, pour le leur faire manger, aux engourdis et aux récalcitrans. Il publia un commentaire sur *la Genèse*, qu'il donna à Maurice, savant abbé de Saint-Lômer-de-Blois; il en écrivit un autre pour don Adelelme, prêtre érudit, moine de Saint-Germer, qui vieillit combattant respectueusement pour la Sainte-Trinité, avec les moines de Fécamp; il rédigea une excellente explication

sur *les Paraboles de Salomon*[1], pour Ponce, illustre abbé de Cluni; il commenta éloquemment pour d'autres personnes vénérables l'*Ecclésiaste, le Cantique des Cantiques* et le *Deutéronome;* il fit en outre plusieurs dissertations allégoriques ou tropologiques sur les passages obscurs des prophètes.

Nicolas, prêtre et abbé du monastère dédié à saint Ouen, évêque, était fils de Richard III, duc des Normands; il se distingua par beaucoup de bonté, de charité et d'autres vertus; il brilla d'une manière particulière dans l'église de Dieu jusqu'à la quatrième année après la mort du roi Guillaume son cousin. Forcé par le duc Robert son oncle d'embrasser la vie monastique, il avait fait profession dans le monastère de Fécamp sous l'abbé Jean; quelques années après, parvenu à l'adolescence, il en fut tiré par le duc Guillaume pour être mis à la tête de l'abbaye que je viens de nommer[2]. Dans cette administration, il s'appliqua beaucoup plus à rendre service qu'à commander à ses subordonnés tant de l'intérieur que de l'extérieur. Après avoir dans Jérusalem adoré le sépulcre du Seigneur, et être revenu de ce pélerinage, il mourut la cinquante-sixième année de son gouvernement, le 26 ou 27 février, dans l'église de l'apôtre Saint-Pierre, qu'il avait fondée : enseveli en avant de l'autel de sainte Marie, mère de Dieu, il attend une meilleure vie dans la résurrection. Sur son tombeau brille un beau monument de bois peint, sur le haut duquel le moine Maurice a gravé élégamment en lettres d'or l'épitaphe suivante :

[1] Les Proverbes.

[2] L'abbaye de Saint-Ouen.

« Ici a déposé son corps, pour vivre dans le Seigneur, Nicolas, qui fut l'amour, la tendresse, la fleur et l'ornement des moines. Il gouverna avec amour son troupeau ; il bâtit le temple que vous voyez. Cette lumière s'éteignit à l'époque où le soleil brûle les poissons. »

Helgot, prieur de Caen, distingué par son érudition et par l'exercice de toutes les vertus, succéda au vénérable Nicolas, et, pendant près de vingt ans, tint le gouvernail de l'abbaye de Saint-Ouen. De son temps ce monastère s'accrut louablement en nombre et en piété. Alors un certain laïque, nommé Gislebert, vint de Jérusalem à Rouen, fut reçu moine par Helgot, et rendit de grands services à sa maison ; car il se chargea du travail de l'église, qui avait été interrompu depuis long-temps à cause de la grandeur de l'entreprise. Il y consacra généreusement l'argent d'Alberade La Grosse, de laquelle il dépendait, et qui, mourant dans le saint pélerinage, lui avait confié ses trésors ; aidé d'ailleurs par d'autres fidèles, il s'appliqua à terminer ce bel ouvrage. L'abbé Helgot étant mort le 20 novembre, et ayant été enterré devant l'autel de saint Etienne premier martyr, lequel se trouve au nord dans le vestibule, Guillaume Balot [1], moine du même couvent depuis son enfance, en eut à son tour le gouvernement pendant près de quatorze années. Ce fut de son temps que la grande église, commencée autrefois par Nicolas, fut terminée au bout de soixante ans ; elle fut dédiée par l'archevêque Geoffroi, ainsi que par plusieurs au-

[1] *Balotensis* : les historiens de Saint-Ouen l'appellent Guillaume Balot.

tres prélats et prêtres subalternes, le 17 octobre [1].

La même année, l'abbé Guillaume mourut, et Ragemfred, moine du même monastère, en prit le gouvernement. De son temps le cloître et les autres bâtimens à l'usage des moines furent terminés avec une magnificence toute particulière. Alors Fulbert, archidiacre et doyen de Rouen, tomba malade et prit dévotement l'habit monastique. A sa mort il fut inhumé dans le cloître de Saint-Ouen, devant le chapitre, et couvert décemment d'une tombe en pierre blanche. L'inscription suivante fait voir quel fut ce personnage :

« Par ta mort, ô Fulbert, la gloire de la métropole, « l'honneur et le diadême du clergé succombe, en « même temps que se glace ta langue éloquente, « cette fontaine inépuisable de profonde sagesse. Il « fut d'abord archidiacre métropolitain, chanoine « d'abord, ensuite moine. On était parvenu au qua- « trième jour avant celui où brilla dans l'univers le « Christ, issu d'une vierge sacrée, quand vint à tom- « ber cette puissante colonne de l'Eglise, que per- « sonne ne surpassait en piété. »

L'heureux trépas des pères qui se rendaient auprès du Christ, affligea beaucoup sur la terre le tendre amour de leurs enfans. Quoiqu'ils espèrent sans nul doute qu'ils sont montés au royaume céleste, cependant ils pleurent affectueusement leur absence, redoutant l'excès de la désolation pour ceux qui restent exilés ici-bas. A la vérité, la divine bonté visite souvent son église, la console par les effets invisibles de sa tendresse, de peur qu'elle ne succombe dans

[1] Probablement en 1126.

son voyage, et la fortifie journellement dans la lutte qu'elle soutient, en lui envoyant de courageux personnages pour y présider. C'est ce qui fait dire au prophète : *Pro patribus tuis nati sunt tibi filii*[1]. « Vous aurez des enfans qui succéderont à vos pères. » En effet, aux apôtres prenant leur vol vers les cieux ont succédé des docteurs apostoliques qui, par leurs paroles et leurs œuvres, ont brillé sur les parvis de Jérusalem, et offrent encore aujourd'hui à Dieu les fruits agréables de leurs travaux. Pendant que l'iniquité abonde dans ce monde, la dévotion des fidèles croît plus largement, et les moissons se multiplient dans le champ du Seigneur. Çà et là dans les bois et les champs, on bâtit des monastères, et, suivant de nouveaux rites, et revêtus de divers habillemens, les troupes de moines parcourent l'univers sous l'abri du cuculle. Ils emploient principalement la couleur blanche dans leurs habits, afin de se distinguer des autres hommes et de se rendre remarquables. Le noir, dont en plusieurs lieux on se sert, désigne l'humilité dans plusieurs passages de la sainte Ecriture : c'est pourquoi dans leur ferveur les religieux ont jusqu'à présent porté cette couleur avec joie. Maintenant le noir, dont se servaient comme d'une marque d'humilité les anciens pères, soit clercs réguliers pour leurs chapes, soit moines pour leurs cuculles, est rejeté par les modernes comme par ostentation de vertus plus élevées. Ils desirent aussi se distinguer des autres par la coupe extraordinaire de leurs habits. C'est une pauvreté volontaire, le mépris du monde et une vraie piété, j'aime à le croire,

[1] Psaume XLIV, v. 17.

qui animent la plupart d'entre eux; mais il se mêle parmi eux des hypocrites qui dissimulent pour séduire, de même que l'ivraie s'introduit dans le froment. Païen, chanoine de Chartres, surnommé Bolotin, a publié depuis peu un beau poème en vers adoniques, dans lequel il a ingénieusement et amplement mis au jour leurs superstitions voilées d'hypocrisie.

Je vais m'efforcer, dans cette histoire, de faire connaître clairement comment et par qui le changement de l'ancien costume s'est récemment répandu, parce que je pense que ces détails seront agréables à mes lecteurs à venir.

Il existe en Bourgogne un lieu que l'on appelle Molème; c'est de ce lieu que parle dans ce vers Renaud, évêque de Langres :

*Est quasi baptismus, quibus est in amore Molismus.*

« Aimer Molème, c'est presque obtenir le bap-« tême. »

Du temps de Philippe, roi des Français, le vénérable abbé Robert fonda en ce lieu un couvent, et, par l'inspiration de la grâce du Saint-Esprit, il réunit plusieurs disciples d'une grande piété, et les instruisit avec bonté, par le zèle de ses vertus, dans la sainte pauvreté, selon l'usage des autres couvens. Quelques années après, il étudia diligemment la règle de saint Benoît, et s'étant pénétré des instructions des autres saints Pères, il convoqua ses frères, et leur parla ainsi : « Frères très-chers, nous avons fait pro-« fession selon la règle de saint Benoît; mais à ce « qu'il me paraît, nous ne l'observons pas dans son

« intégrité. Nous suivons plusieurs choses qu'il n'a « point admises, et nous omettons avec négligence « plusieurs choses qu'il a prescrites : nous ne tra- « vaillons pas des mains, comme nous lisons que « faisaient les saints Pères. Si vous ne m'en croyez « pas, mes amis, lisez les actes de saint Antoine, de « saint Macaire, de saint Pacôme, et avant tout de « l'apôtre Paul, docteur des nations. Nous avons am- « plement la nourriture et l'habillement au moyen « des dîmes et des oblations des églises, et nous « nous emparons par adresse et par violence de ce « qui appartient aux prêtres. Ainsi nous vivons du « sang des hommes, et nous participons aux pé- « chés. Aussi desiré-je que nous observions rigou- « reusement la règle de saint Benoît, en prenant la « précaution de n'en pas dévier, ni à droite ni à gau- « che. Obtenons par le travail de nos mains ce qu'il « nous faut pour vivre et nous vêtir. Suivant la règle, « rejetons l'usage des culottes, des étamines [1] et des « pelisses ; laissons les dîmes et les oblations aux « clercs qui desservent le diocèse. C'est ainsi qu'en « suivant les traces des Pères, nous nous attache- « rons avec ferveur à courir à la suite de Jésus- « Christ. » L'assemblée des moines n'acquiesça pas à ces propositions. Ils opposèrent à des innovations qui devaient modifier leur institut, les exemples et les préceptes de leurs prédécesseurs, dont des miracles évidens avaient manifestement illustré la vie, exemples et préceptes qui formaient une route frayée par les pas de ces personnages vénérables. Ils dirent : « Depuis long-temps nous avons suivi,

[1] Chemises de laine.

« selon les rites et les traditions, la manière de vivre
« qui fut celle des saints Pères, vivant religieuse-
« ment en France, et dont il a été prouvé que la
« sainteté avait été agréable à Dieu, tant pendant
« leur vie qu'après leur mort. Nous desirons con-
« server de tous nos efforts ces règles jusqu'à la
« fin de nos jours, père vénérable : quant à ce que
« vous nous reprochez de nous écarter de la rigueur
« de la règle monastique, et de ne pas suivre l'âpre
« sentier des moines d'Egypte, qui dans les temps
« anciens vivaient au milieu des barbares dans la
« Thébaïde et la Terre-Sainte, pénétrez-en les mo-
« tifs au moyen d'un examen attentif. Aucun docteur
« ne peut équitablement contraindre les fidèles à en-
« durer, en temps de paix, tous les maux que les
« saints martyrs furent obligés de souffrir dans les
« persécutions des Païens, puisque eux-mêmes n'a-
« vaient pas souffert volontairement, avant la tyran-
« nie des impies, les choses qu'ils soutinrent en-
« suite, forcés par la nécessité, lorsqu'ils combat-
« taient pour la foi. C'est ce que le Seigneur annonça
« manifestement à Pierre quand il lui dit : —Lorsque
« vous étiez jeune, vous preniez votre ceinture et
« vous alliez où vous vouliez; mais quand vous aurez
« vieilli, vous étendrez les mains, un autre vous
« ceindra, et vous conduira où vous ne voudriez pas
« aller.— Considérez prudemment quels sont les pré-
« ceptes de la divine loi, combien il convient que
« vous dirigiez avec discrétion dans la voie de Dieu
« ceux qui ayant volontairement quitté la déprava-
« tion mondaine, ont voulu sous votre commande-
« ment mener une vie plus parfaite. Par quelles raisons

« peut-on approuver que vous chassiez violemment « vers les cavernes de Paul ou d'Antoine, ceux qui « veulent de bon cœur changer leurs vices en ver- « tus? De peur d'être tués, ces ermites avaient fui « la maison paternelle pour échapper à la mort, ayant « à redouter jusqu'à leurs parens. Le sage médecin « ne procure à son malade que des médicamens mo- « dérés, afin de ne pas risquer, au lieu de le guérir, « de tuer celui dont il a entrepris la guérison, en le « fatiguant trop par les tourmens d'un remède donné « mal à propos. Nul homme prudent ne donne à un « invalide un fardeau supérieur à ses forces, de peur « que le porteur, fatigué ou même accablé par l'excès « de la charge, ne périsse en chemin. »

L'abbé Robert, voyant la résistance ouverte de ses moines, leur répondit : « Je fais mention, pour « une utile réforme, de l'inimitable vie des moines « d'Egypte; mais je ne vous impose pour cela au- « cune contrainte violente, je ne me propose que de « vous convaincre de ce qui vous est salutaire. Je « vous invite à observer en tout la règle de saint « Benoît, à laquelle je reconnais avec certitude que « vous avez manqué en plusieurs points, contre le « vœu de votre profession; c'est pourquoi je redoute « l'animadversion du Juge suprême, et tremble qu'il « ne porte sur nous dans sa rigueur un jugement re- « doutable pour les fautes que nous avons commises « en transgressant nos règles. »

Les moines lui répondirent : « Le bienheureux père « Benoît, ainsi qu'il nous paraît évident à tous, en- « voya en France le bienheureux Maur, prieur de « son monastère, qu'il avait élevé depuis son en-

« fance, et le chargea d'y porter le livre de sa règle, « qu'il avait écrit de sa propre main, et il accorda « par son entremise aux moines français la livre de « pain et l'hémine de vin. Maur, bien accueilli par « le roi Théodebert, resta en France jusqu'à sa mort. « Avec l'aide de Florus, conseiller du Roi, il bâtit « un couvent et instruisit dans les règles monastiques « cent quarante moines, au lieu que l'on appelle « Gland-Feuil. Ce père, rempli de discrétion, n'i« mita pas les règles des cénobites égyptiens, qui « sont continuellement brûlés par l'ardeur du soleil; « il prit avec bonté en considération, comme il en « avait été salutairement averti par son maître, les « usages des Français, qui, habitant l'Occident, trem« blent souvent par la rigueur de la gelée. En effet, « saint Benoît s'exprime ainsi : — Que l'on donne « aux frères des vêtemens selon la qualité des lieux « qu'ils habitent et la température de l'air : ceux qui « se trouvent dans des climats froids en auront da« vantage; ceux au contraire qui se trouvent dans « des pays chauds en ont moins besoin. — En con« séquence, cette considération est remise au ju« gement de l'abbé. Il règle et dispose avec pré« voyance ce qui concerne même la nourriture et la « boisson, ainsi que les autres besoins de l'huma« nité, afin que tout se fasse avec mesure pour ceux « qui manquent de courage, et puisse s'exécuter sans « murmure. Il a soin aussi d'avertir l'abbé de consi« dérer la faiblesse de chacun; il prescrit d'imposer « aux frères infirmes ou délicats des ouvrages ou un « métier tels qu'ils ne soient pas oisifs ni accablés et « brisés par l'excès de la peine. Paul et Antoine,

« ainsi que plusieurs autres qui se retirèrent primi-
« tivement dans un ermitage et bâtirent pour eux
« des monastères dans les lieux les plus sauvages du
« désert, forcés de s'y réfugier par la crainte des
« païens, comme nous l'avons dit, choisirent un
« genre de vie extrêmement rigoureux; et, secon-
« dés par la grâce de Dieu, ils firent de la nécessité
« un acte de volonté libre. Ensuite, à leur exemple
« digne d'éloge, s'accrut considérablement le nombre
« des hommes qui renonçaient au siècle : suivant la
« différence des lieux et des habitudes humaines, ils
« se soumirent à des institutions différentes. Comme
« dit le pape Grégoire, les usages divers de la sainte
« Église ne font rien tant que la foi est une. Dans les
« pays chauds, la plus grande partie des hommes
« n'usent pas de culottes, et se servent, comme les
« femmes, de tuniques longues et tombant jusqu'aux
« talons : la troupe nombreuse de moines qui tire son
« origine de l'Égypte et qui s'est établie dans les
« mêmes contrées, ne rejette pas cet usage; elle l'a
« au contraire embrassé : mais tous les peuples des
« climats occidentaux se servent de culottes et ne
« peuvent s'en passer, non seulement à cause du
« froid, mais plus encore par rapport à la décence.
« C'est pour les mêmes causes que cet usage s'est
« introduit dans notre ordre; et comme il est utile
« et honnête, nous ne voulons pas y renoncer.
« C'est ainsi que sur toutes les autres choses nous
« avons reçu des motifs raisonnables des docteurs
« savans qui nous ont précédés dans l'ordre monas-
« tique. En Italie, dans la Palestine et dans certaines
« autres contrées, les oliviers sont en abondance;

« et, riches de leur fruit, les hommes n'ont pas be-
« soin, pour assaisonner leurs mets, de se servir de
« graisse, tandis qu'ici elle nous a été accordée avec
« bonté, dans le dénûment où nous étions du suc
« onctueux de l'olive. Nous sommes durement blâ-
« més par plusieurs personnes parceque nous ne tra-
« vaillons pas journellement de nos mains; mais nous
« nous livrons courageusement à un travail sincère
« dans le culte de Dieu, et nous l'avons appris autre-
« fois de maîtres respectables qui ont fait leurs
« preuves dans l'observance continuelle de la loi
« divine. Les rois Dagobert, Théoderic, l'empereur
« Charlemagne et d'autres rois ont fondé dévotement
« d'augustes monastères; ils leur ont fait une large
« part de leurs biens, pour nourrir et habiller les
« serviteurs de Dieu; ils leur ont assujéti un grand
« nombre de vassaux pour remplir sans relâche tous
« les services extérieurs, et ils ont statué que les
« moines s'occuperaient de lectures, de saintes orai-
« sons pour tous leurs bienfaiteurs, et de la médita-
« tion des mystères célestes. Il s'ensuit que, par les
« institutions des princes et par des coutumes long-
« temps observées, il est d'usage en France que les
« paysans fassent comme il convient les travaux des
« champs, et que les serviteurs s'acquittent partout
« des services de leur état. Mais les moines qui, après
« avoir abandonné volontairement les vanités de ce
« monde, combattent pour le Roi des rois, doivent se
« renfermer en paix comme les filles des rois, dans la
« retraite du cloître, rechercher par la lecture le sens
« difficile de la loi sacrée, se plaire à en faire sans
« cesse l'objet de leurs méditations dans un silence

« rigoureux, interdire à leur bouche les discours « méchans et oiseux, chanter au Créateur pendant « la nuit et le jour les hymnes de David et les autres « chants mystiques, et s'appliquer autant que la rai- « son l'exige, selon les préceptes des anciens, aux « autres actes décens et convenables. Jusqu'à ce mo- « ment les moines ont eu coutume d'agir ainsi en « Occident, et chacun sait et rapporte sans nul doute « que tels doivent être leurs travaux. A Dieu ne « plaise que les paysans s'engourdissent dans l'oisi- « veté, ni que dans une lascive indolence ils puissent « occuper leurs loisirs de rires et de jeux frivoles, « quand leur véritable destination est un travail as- « sidu! A Dieu ne plaise au contraire que de vaillans « chevaliers, des philosophes subtils et d'éloquens « docteurs, parcequ'ils ont renoncé au siècle, soient « obligés, comme de vils esclaves, de s'occuper de « soins ou de travaux ignobles et peu convenables! « On a accordé aux clercs et aux ministres de Dieu, « par des lois générales, la dîme et les oblations « des fidèles pour leur entretien particulier, ainsi « que l'apôtre Paul le dit aux Corinthiens. Ceux « qui travaillent dans le sanctuaire doivent vivre de « ce qui s'y trouve; ceux qui desservent l'autel doi- « vent avoir part à ce qu'il produit. Ainsi le Seigneur « a prescrit à ceux qui annoncent l'Évangile de vivre « de l'Évangile. Quant à nous, qui sommes clercs, « par notre ordre et par notre emploi, nous offrons « notre service au suprême pontife qui est entré dans « les Cieux, afin d'obtenir avec son aide notre part « de l'héritage suprême. C'est à bon droit que nous « possédons des bénéfices ecclésiastiques et que nous

« sommes résolus à les conserver toujours, avec l'a-
« grément général. En conséquence, révérend père,
« Votre Sainteté doit savoir sans aucun doute quelles
« sont les règles que nous avons reçues, pour les
« observer, des anciens moines qui ont vécu religieu-
« sement, et que nous possédons comme héritiers
« de l'ordre et de la profession. Ce que les moines
« de Cluny et de Tours, ainsi que d'autres hommes
« réguliers ont acquis, nous n'y renoncerons pas,
« et nous ne voulons pas être condamnés en tous
« lieux par nos frères comme de téméraires inven-
« teurs d'innovations. »

Les moines ayant dit avec fermeté ces choses et beaucoup d'autres semblables, l'abbé, persistant opiniâtrément dans sa façon de penser, se sépara d'eux avec douze religieux qui partageaient son sentiment; il chercha long-temps un lieu convenable pour lui et ses compagnons, qui avaient résolu de suivre tout-à-fait à la lettre la règle de saint Benoît, comme les Juifs observent la loi de Moïse. Enfin Eudes, duc de Bourgogne, fils de Henri, eut pitié d'eux, et leur donna une ferme dans un lieu que l'on appelle Cisterce [1], dans l'évêché de Châlons. L'abbé Robert, avec ses frères choisis, habita quelque temps dans ce désert, commença à bâtir un monastère où régnaient une piété et une rigueur excessives, et par la grâce de Dieu, ne tarda pas à avoir plusieurs émules de sa sainteté. Comme les moines de Molême manquèrent quelque temps de pasteur, et que par la retraite de l'homme de Dieu, fameux par ses vertus, ils étaient moins estimés de leurs voisins et de leurs

[1] Depuis on a dit Cîteaux.

connaissances, ils allèrent supplier le pape Urbain, et lui demandèrent ses avis et son assistance, après lui avoir exposé la suite des faits que j'ai rapportés ci-dessus : il pourvut aux intérêts des deux partis avec une affection toute paternelle. En vertu de son autorité apostolique, il ordonna à l'abbé Robert de retourner d'abord à son couvent, de le gouverner suivant la règle, pour prévenir sa dissolution, et d'établir dans le couvent qu'il avait commencé depuis peu quelqu'un des siens qui pût convenir. Il établit ensuite, par un décret durable, que chacun pût soumettre sa vie aux règles qu'il voudrait, et qu'il les observât d'une manière irréfragable pendant toute sa vie.

C'est ainsi que cet habile pontife promulgua sur cette affaire un utile décret en disant : « Il faut bien « prendre garde qu'un horrible schisme ne soit nourri « dans la maison de Dieu, ne s'élève et ne se propage « au détriment général et que l'on n'étouffe crimi- « nellement le bien que le Seigneur inspire pour le « salut des ames. En conséquence, dit-il, nous de- « vons, comme un bon père et en vertu de notre « autorité apostolique, pourvoir salutairement à ce « que les religieux de Molême, qui préfèrent les rè- « gles générales des moines, les observent inviola- « blement, de peur qu'abandonnant leur maison ils « ne se permettent d'adopter d'autres règles. Quant « aux moines de Cîteaux, qui se vantent d'observer « en toutes choses la règle de saint Benoît, il faut « veiller à ce que, par une nouvelle chute, ils ne « reviennent jamais aux choses qu'ils ont volontaire- « ment abandonnées avec mépris. »

En effet, on doit toujours considérer la stabilité dans les congrégations, et la persévérance dans le bien; on y doit tenir avec fermeté, puisque cette constance est agréable au Créateur qui, dans le sacrifice, réclame la queue de la victime, et aux hommes, qui, ayant sous les yeux des modèles de sainteté, sont excités à s'élever au faîte des vertus.

C'est ainsi que l'abbé Robert fut contraint de retourner à Molême, et, jusqu'à la fin de sa vie, y combattit noblement pour Dieu. Il choisit pour le seconder dans l'œuvre de Cîteaux Albéric, homme d'une grande piété; il l'établit abbé de cette maison pour diriger Jean et Hilbod d'Arras, ainsi que vingt-deux autres religieux. Albéric y vécut dix ans dans une grande pauvreté; il combattit avec ses compagnons péniblement pour le service du Seigneur duquel il attendait avec confiance sa récompense inappréciable. A sa mort, Etienne, qui était Anglais, homme d'une religion et d'une sagesse supérieure, lui succéda, et, pendant plus de vingt-quatre ans, continua glorieusement de se distinguer par sa doctrine et ses saintes œuvres. De son temps le monastère reçut dans sa solitude de grands accroissemens. Pendant qu'il vivait encore, et par son ordre, Gui, abbé de Trois-Fontaines, fut élu, et peu de temps après son vénérable prédécesseur quitta la vie. Pendant quelque temps, Gui mérita beaucoup de blâme pour la manière dont il s'acquitta de l'emploi d'abbé, dont il s'était chargé, et il l'abandonna même follement au bout de deux ans. Ensuite le jeune Renaud, fils de Milon, comte de Bar-sur-Seine, fut élu abbé et consacré comme tel par Gautier, évêque de Châlons.

Il y a déjà près de trente-sept ans que, comme nous l'avons dit, l'abbé Robert commença à habiter Cîteaux; dans ce peu de temps il s'y réunit une si grande quantité d'hommes distingués qu'il s'éleva soixante-cinq abbayes qui, toutes avec leurs abbés, se soumirent à l'abbé de Cîteaux. Aucun ne porte ni culotte ni pelisse; ils s'abstiennent de l'usage de la graisse et des viandes, et, par beaucoup de vertus, ils jettent dans le monde un grand éclat, comme les flambeaux qui brillent dans un lieu ténébreux. En tout temps ils observent le silence, ne se servent jamais de vêtemens teints; ils travaillent de leurs propres mains, et se procurent ainsi la nourriture et l'habillement. Tous les jours, excepté le dimanche, ils jeûnent depuis les ides de septembre (13 septembre) jusqu'à Pâques; ils ferment exactement tout accès vers eux, et dérobent avec grand soin au public le secret de leur retraite. Ils n'y admettent point de religieux d'autres couvens, et ne les laissent point pénétrer dans leur église pour célébrer la messe ni pour d'autres offices. Beaucoup de nobles champions et de profonds philosophes se rendirent à Cîteaux à cause de la nouveauté de cette singularité, et, embrassant volontairement cette sévérité inusitée, chantèrent au Christ avec joie dans la voie d'équité des hymnes d'allégresse. Ils bâtirent de leurs propres mains, dans les déserts et les lieux sauvages, plusieurs monastères auxquels ils donnèrent avec une habile prévoyance des noms sacrés, tels que la Maison-Dieu, Clairvaux, Bon-Mont, L'Aumône, et plusieurs autres du même genre dont le nom seul est un nectar qui engage les auditeurs à aller éprouver combien est grand

le bonheur qu'indiquent de telles dénominations.

Beaucoup de personnes altérées allèrent boire à ces fontaines, d'où plusieurs ruisseaux prirent leur cours dans diverses provinces de la France. Les zélateurs du nouvel institut se dispersèrent en Aquitaine, en Bretagne, en Gascogne et en Irlande. Quelques hypocrites s'y sont mêlés aux gens de bien : couverts d'habits blancs ou bigarrés ils trompent les hommes, et présentent au peuple un spectacle extraordinaire. La plupart cherchent à ressembler aux vrais adorateurs de Dieu plutôt par l'habit que par les vertus; leur multitude fatigue ceux qui les considèrent, et ils rendent les plus saints cénobites en quelque sorte méprisables aux regards trompeurs des hommes.

Dans le même temps le vénérable André, moine de Vallombreuse[1], prospéra grandement dans le territoire de Bourges et bâtit un monastère que l'on appelle Chezal-Benoît : il y enseigna à ses disciples à servir Dieu dans une grande pauvreté et dans une exacte continence. Ce religieux était originaire d'Italie, il était pleinement instruit dans les lettres, et très-propre à gagner des ames à Dieu par le moyen de sa grâce.

Alors Hildebert[2], abbé de Dol, fut élevé à l'archevêché de Bourges : doué de grandes vertus, il donna par ses paroles et ses actions d'utiles instructions à ceux qui voulaient suivre le Christ. Garnier de Mont-Morillon, frère de ce prélat, fut un chevalier distingué; devenu ensuite moine de la Maison-Dieu, il y combattit pour le Seigneur pendant

[1] *Vallis Bruciorum.*

[2] Aldebert, selon le manuscrit de la reine Christine.

près de quarante ans. Pendant que, dans le monde, il portait encore les armes, un jour qu'il revenait du pélerinage de Saint-Jacques, il rencontra tout à coup, étant seul avec son écuyer, un mendiant souffrant à l'entrée d'une forêt : il ne trouva pas sous sa main d'argent à donner à cet homme qui lui demanda l'aumône, mais il lui offrit dévotement des gants précieux qui lui avaient été envoyés par son amie. Long-temps après une vision angélique apparut à un certain religieux, serviteur de Dieu, qui, après matines, était resté à prier dans l'église, et lui prescrivit de faire spécialement certaines choses. Le moine ayant demandé diligemment à l'ange en vertu de quelle autorité il lui prescrivait de telles choses, celui-ci lui répondit : « Celui que Martin a vêtu d'une partie de « son manteau et auquel Garnier a donné ses gants « m'envoie vers vous et vous donne ses ordres. »

Le frère rapporta ces choses à l'abbé : il parut évident, et les vieillards reconnurent facilement que c'était l'histoire de saint Martin, qui avait partagé son manteau, lorsque étant encore catéchumène à Amiens, il en employa une partie à couvrir le Christ, qui avait pris la forme d'un pauvre; mais l'affaire des gants de Garnier resta long-temps cachée. Enfin, il raconta lui-même simplement à quelques personnes, qui le lui demandaient, comment il avait, pour l'amour du Christ, secouru un pauvre. Il apprit d'eux la révélation dont nous venons de parler, et rendit grâces à Dieu, qui vient toujours au secours de ceux qui font le bien.

Vers le même temps, Bernard, abbé de Quincé [1],

[1] On écrit aussi Quinçai.

quitta le territoire de Poitiers, parce qu'il avait refusé de soumettre à Cluni ce monastère, qui jusqu'alors avait été indépendant. Comme il est écrit que « le juste se confie en lui-même comme le lion, » Bernard alla défendre sa liberté au concile de Rome contre le pape Pascal, et l'appela au jugement divin, parce-qu'il ne lui avait pas rendu une justice entière. Le pape respecta cette fierté redoutable et le pria de rester avec lui pour gouverner l'Église romaine. Il préféra quitter entièrement tous soins mondains, et parcourut plusieurs lieux avec quelques frères religieux qui le suivaient avec empressement. Enfin, après beaucoup de voyages, il se rendit auprès du vénérable évêque Yves. Bien accueilli par lui, il se fixa avec quelques frères dans le territoire de l'église de Chartres, et bâtit, en l'honneur du St.-Sauveur, un couvent dans un lieu sauvage, que l'on appelle Tiron. Là, une multitude de fidèles des deux ordres arrive en foule, Bernard reçoit dans de charitables embrassemens tous ceux qui accourent à lui pour se convertir, et fait à chacun exercer dans le monastère le métier qu'il connaît. Ainsi se rendirent volontairement auprès de lui des ouvriers tant en bois qu'en fer, des sculpteurs et des orfèvres, des peintres et des maçons, des vignerons et des laboureurs, et d'autres artisans habiles en tous genres. Ils faisaient avec empressement tout ce qui leur était enjoint par les ordres du vieillard, et appliquaient à l'utilité commune le produit de leur profession. C'est ainsi qu'aux lieux où peu auparavant des voleurs avaient coutume de se cacher dans un horrible bois d'où ils se jetaient inopinément sur les voyageurs imprudens

pour les tuer, il s'éleva en peu de temps, avec l'aide de Dieu, un illustre monastère. Thibaut, comte palatin, et Adèle, sa mère, Rotrou, comte de Mortagne, et sa mère Béatrix, plusieurs habitans illustres ou médiocres, de Chartres, de Dreux, de Corbon, et quelques autres fidèles du voisinage, ayant connu véridiquement quelle était la simplicité de ces moines innocens, les respectèrent pieusement et avec crainte du Seigneur, et les aidèrent puissamment, de leur bourse et de leurs conseils, à fortifier la citadelle de Dieu qu'ils avaient commencée.

Le vénérable Vital, qui avait été autrefois chapelain de Robert, comte de Mortain, et chanoine de Saint-Evroul dans cette ville, ayant déposé le fardeau des soins mondains et des richesses, résolut de porter le joug léger du Christ, en suivant les traces des apôtres, et se retira quelque temps dans un désert avec quelques religieux. Il y triompha des anciennes habitudes d'une vie plus délicate; il y apprit à suivre un observance rigide. Enfin il remarqua le bourg de Savigny, où l'on voit des ruines considérables d'anciens édifices. Il le choisit pour s'y fixer lui et les siens, et se mit à bâtir dans le bois voisin un monastère en l'honneur de la sainte et indivisible Trinité. Il n'imita point les réglemens de Cluni ou des autres maisons qui depuis long-temps s'étaient soumises aux observances monastiques : il embrassa les modernes institutions des néophytes ainsi qu'il lui plut. Il était profondément instruit dans la connaissance des lettres, doué de force et d'éloquence, et courageux à faire ce qu'il voulait; dans ses sermons il n'épargnait ni les faibles ni les puissans; il élevait sa voix comme

le son de la trompette, selon la prédiction d'Isaïe, annonçant au peuple chrétien ses forfaits, et à la maison de Jacob ses péchés. Aussi les rois et les princes le respectaient. La multitude se levait avant le jour pour aller écouter ses paroles. En entendant de lui le détail des fautes qu'ils avaient autrefois commises en cachette, tous revenaient de ses entretiens affligés et confus. Toutes les classes de la société étaient profondément atteintes par ses véridiques réprimandes : elles faisaient trembler tout le peuple en sa présence, et l'un et l'autre sexe, couvert de rougeur, était confondu de honte à ses reproches. Il réprimandait ouvertement les vices mis à nu, et accablait rudement de reproches honteux ceux qui recélaient leurs mauvaises actions. C'est ainsi que le plus souvent il mettait à la raison les champions les plus orgueilleux et les attroupemens désordonnés du peuple; qu'il faisait trembler les dames opulentes qui s'habillaient délicatement de vêtemens de soie et des pelleteries de Canosa, qu'il atteignait le vice avec le glaive de la parole de Dieu, frappait fortement les consciences souillées d'impureté, et les épouvantait par le tonnerre retentissant des divines réprimandes. Ainsi cet homme habile, qui semait les dons de la parole, rendit de grands services, réunit auprès de lui beaucoup de monde, combattit pour Dieu pendant sept ans dans le couvent qu'il avait fondé, et y demeura jusqu'à la bonne fin d'une bonne vie. Après une légère maladie, pendant laquelle il se confessa fidèlement, il reçut dévotement le viatique de la sainte communion, et donna sa bénédiction au lecteur qui la lui demandait aux matines de la sainte Vierge;

l'*amen* ayant été dit par tous ceux qui étaient présens, il rendit bientôt l'esprit à Dieu dans son oratoire. Quant il fut mort, Goisfred de Bayeux, moine de Cerisi, lui succéda; il se livra à des innovations exagérées, et imposa sur la tête de ses disciples un joug très-dur.

Pour l'instruction de la postérité, j'ai consigné ces détails sur les modernes instituteurs qui préfèrent de nouvelles règles aux usages de nos anciens pères, appellent séculiers les autres moines, et ont la témérité de les condamner comme manquant à la régularité. En considérant leur zèle et leur rigueur, je ne les blâme pas absolument; mais je ne les préfère pas à nos anciens et aux pères qui ont fait leurs preuves. Ils ignorent, je pense, que le bienheureux père Colomban, originaire d'Irlande, fut contemporain de saint Benoît; qu'il abandonna la maison paternelle et sa patrie, traversa la mer pour passer en France avec ses moines les plus distingués, fut reçu par Childebert, roi des Français, fils de Sigebert; qu'il bâtit un couvent à Luxeuil en Bourgogne; qu'ensuite, chassé par Brunehaut, reine extrêmement impie, il se retira en Italie; et qu'accueilli par Agilulfe, roi des Lombards, il fonda le monastère de Bobbio. Ce père, d'une sainteté admirable, travailla parmi les plus illustres, et brilla glorieusement entre les mortels par des miracles et des prodiges. Instruit par l'Esprit saint, il publia la règle monacale et la donna le premier aux Français. Il sortit de son école de nobles moines, qui par leurs vertus brillèrent dans le monde, comme les astres dans le firmament. Eustache de Luxeuil, Agit de Rebais, Faron de Meaux, Au-

demer de Boulogne, Philibert de Jumiège, et plusieurs autres, tant évêques qu'abbés, doués d'une grande religion, étaient issus de cette institution ; le Ciel permit que leur sainteté se manifestât par des miracles évidens ; et, grâce à leur zèle, l'Église se propagea brillamment dans ses fils. Ils connurent, je n'en doute pas, le bienheureux Maur, ses compagnons et ses disciples, puisqu'ils sont leurs voisins, et qu'ils ont reçu d'eux la règle de saint Benoît pour leur édification, comme ils tiennent d'autres personnes les écrits des docteurs, de manière cependant à ne pas rejeter les statuts de leur maître, qui n'est autre que saint Colomban. C'est de lui en effet qu'ils ont appris la manière de servir Dieu et les règles de leur ordre, la forme des oraisons pour chaque dignité de l'église de Dieu, leurs habillemens noirs et les autres observances qu'ils ont conservées par amour de la religion et de la vertu, et que leurs successeurs desirent garder avec respect.

Le livre de la vie de saint Colomban, plein de miracles et de perfections, montre quel et combien grand ce saint docteur fut devant Dieu et devant les hommes. Il est aussi parlé de lui fréquemment dans les actes d'Ouen, archevêque de Rouen, d'Eloi, évêque de Noyon, et d'autres personnages qui furent réunis auprès de lui, et, par ses instructions, parvinrent à la tranquillité que donnent les vertus.

J'ai entrepris récemment d'écrire l'histoire de l'église d'Ouche ; mais, ravi comme en extase, j'ai considéré les vastes royaumes de la terre ; je les ai parcourus en tous sens dans mes discours, et, m'occupant de plusieurs d'entre eux, j'ai développé d'amples ré-

cits. Maintenant, fatigué, je regagne mon asile qui est à Ouche, et à la fin de ce livre, je dirai rapidement quelque chose de ce qui nous concerne.

L'an de l'Incarnation 1098 [1], Hugues de Grandménil, illustre seigneur, tomba malade en Angleterre; accablé de vieillesse et d'infirmités il approchait de ses derniers momens. Alors il prit la robe monacale de la main de Goisfred d'Orléans, prieur d'Ouche, que l'abbé Roger avait depuis long-temps envoyé en Angleterre pour son avantage : six jours après, il mourut le 22 février. Bernard et David, moines d'Ouche, conduisirent en Normandie son corps, salé et cousu étroitement dans un cuir de bœuf. L'abbé Roger et les moines l'inhumèrent honorablement dans le chapitre vers le midi, auprès de l'abbé Mainier. Ernauld de Rhuddlan, son neveu, plaça sur le corps une dale de pierre, et Vital [2] fit ainsi son épitaphe en vers héroïques :

« Sous ce tombeau repose le courageux Hugues « qui se distingua par beaucoup de mérite pendant « un grand nombre d'années. Son château est connu « sous le nom de Grandménil, d'où il reçut son sur- « nom si bien connu. Du temps du valeureux Guil- « laume, roi des Anglais, ce héros se distingua « au premier rang des grands seigneurs. Vaillant « dans la guerre, fidèle à ses vertus, terrible à l'en- « nemi, protecteur généreux de ses amis, il enri- « chit beaucoup le couvent de Saint-Evroul en lui « prodiguant les dons, les services et des champs « fertiles. Pendant qu'un peuple pieux célébrait la

[1] Plus vraisemblablement 1093.

[2] Orderic Vital.

« la chaire de saint Pierre, ce guerrier, fameux par « ses vertus, quitta la vie, revêtu de l'habit monacal, « adorateur de l'Eglise, bienfaiteur libéral, et toujours « prêt à secourir avec bonté les indigens. Puisse-t-il « jouir d'une éternelle joie dans le palais des cieux ! « Ainsi soit-il. »

Sept ans avant cet événement, Adelise, femme de Hugues de Grandménil, était morte à Rouen le 11 juillet, et avait été inhumée dans le chapitre d'Ouche à la droite de l'abbé Mainier. Elle était fille d'Ivon, comte de Beaumont; sa mère se nommait Judée. Elle donna à son mari six fils et autant de filles, dont la destinée fut en proie aux continuelles vicissitudes de la condition humaine.

Robert, qui était l'aîné, vieillit après s'être marié trois fois. Le patrimoine assez considérable qu'il avait reçu de son père déchut entre ses mains. Vingt-huit ans après la mort de son père, il mourut le jour des calendes de juin, et fut enseveli dans le chapitre d'Ouche avec deux de ses femmes, Agnès et Emma.

Son frère Guillaume jouit d'une grande considération à la cour du roi Guillaume, et ce monarque l'aima tellement qu'il lui offrit pour femme sa nièce qui était fille de Robert, comte de Mortain, afin de s'attacher ainsi ce jeune homme par le grand honneur de sa parenté. Ce jeune orgueilleux n'eut point d'égard à la proposition du roi; guidé par sa légèreté il se rendit en Pouille avec Robert Giffard et plusieurs autres; il y reçut en mariage avec une dot de quinze châteaux, Mabile, fille de Robert Guiscard, que l'on appelait Courte-Louve [1]. Il y mourut après son retour

[1] *Curta Lupa.*

d'Antioche, et laissa pour héritiers de ses biens ses deux fils Guillaume et Robert.

Hugues, chevalier vaillant et vertueux, mourut pendant sa jeunesse et fut honorablement enseveli dans le chapitre du saint père Evroul.

Ivon posséda d'abord quelque temps les biens de son père en Angleterre; mais ensuite, du temps du roi Henri, il les engagea à Robert comte de Meulan, et fit deux fois le pélerinage de Jérusalem. Dans le premier il eut beaucoup à souffrir, ainsi que ses compagnons, à Antioche; il mourut dans le second.

Alberic, qui était le plus jeune, se livra dans son enfance à l'étude des lettres; mais, dans son adolescence ayant renoncé à la cléricature, il prit le parti des armes, dans lesquelles il s'appliqua à se signaler par de grands exploits. Il blessa Tancrède, fils d'Odon le Bon-Marquis, fameux par beaucoup d'actions distinguées: cet illustre chevalier par suite de sa blessure boita toute sa vie.

Tous ces fils de Hugues de Grandménil furent beaux, grands et braves; mais, poursuivis par l'infortune, ils ne jouirent pas long-temps, à l'exception de Robert, ni d'une longue vie, ni d'une félicité tranquille.

# LIVRE NEUVIÈME.

L'ÉTERNEL Créateur règle sagement et d'une manière salutaire les vicissitudes des temps et des choses; il ne dispose point et ne fait point varier les affaires humaines selon la fantaisie des insensés; mais il les surveille avec bonté; d'une main puissante et d'un bras étendu il pourvoit à tout, et dispense tout convenablement. C'est ce que nous voyons clairement dans l'hiver comme dans l'été; c'est aussi ce que nous sentons pendant la rigueur du froid ainsi que pendant l'excès de la chaleur; c'est ce que nous reconnaissons à la naissance et à la chute de toutes choses; c'est ce que nous pouvons fort bien découvrir dans la variété infinie des œuvres de Dieu. De là naissent une multitude d'histoires sur les événemens de toute espèce qui se passent journellement dans le monde, et fournissent aux historiens éloquens une ample matière de discours. Je médite profondément en moi-même toutes ces choses, et transmets par écrit le fruit de mes méditations. En effet, il s'opère de nos jours des révolutions inattendues, et un admirable texte de récits merveilleux s'offre tout construit à l'activité des écrivains. Ne voilà-t-il pas que l'expédition de Jérusalem est entreprise par l'inspiration de Dieu : un grand nombre de peuples de

l'Occident se réunit admirablement en un seul corps, et marche, ne formant qu'une seule armée, vers les contrées orientales pour y combattre les Païens. La sainte Sion, délivrée par ses enfans, qui sont volontairement sortis des contrées lointaines, est arrachée aux Sarrasins vaincus, qui naguère foulaient aux pieds la sainte cité, et souillaient criminellement le sanctuaire de Dieu. En effet, les exécrables Sarrasins, par la permission de la Providence, avaient autrefois franchi les limites du territoire chrétien, envahi les lieux saints, mis à mort les habitans fidèles, et profané abominablement de leurs ordures les temples et les choses sacrées : mais, après un long temps, ils trouvèrent dignement une punition méritée sous le glaive des Cisalpins. Je ne crois pas que jamais une plus glorieuse matière ait été offerte aux philosophes dans les expéditions guerrières, que celle qui est fournie par le Seigneur à nos poètes et à nos écrivains, quand il triomphe des Païens en Orient par le bras d'un petit nombre de Chrétiens qu'il a attirés de leur propre séjour par le desir si doux de voyager. Le Dieu d'Abraham vient de renouveler pour nous ses antiques miracles, quand il a charmé les fidèles d'Occident par la seule ardeur de visiter le sépulcre du Messie, quand il les a instruits de ses projets par la voix du pape Urbain, sans le concours des rois ni des contraintes séculières; quand il les a entraînés des extrémités de la terre et des îles de la mer, ainsi qu'il fit jadis pour les Hébreux, qu'il tira d'Égypte par la main de Moïse; quand il les a conduits jusqu'en Palestine à travers les peuples étrangers; quand il y a vaincu les rois et les princes réunis à la tête de nations nom-

breuses, et qu'il les a glorieusement domptés après avoir soumis les cités et les places les plus fortes.

Foulcher de Chartres, chapelain de Godefroi, duc de Lorraine, qui partagea les travaux et les périls de cette mémorable expédition, a publié un livre certain et véridique sur la louable entreprise de l'armée du Christ. Baudri [1], évêque de Dol, a écrit élégamment quatre livres dans lesquels il en raconte, avec autant de vérité que d'éloquence, tous les détails depuis le commencement du voyage jusqu'à la première bataille après la prise de Jérusalem. Beaucoup d'autres auteurs, tant latins que grecs, ont aussi parlé de cet événement mémorable, et, dans leurs écrits immortels, ont transmis à la postérité les brillans exploits des héros. Et moi aussi, le moindre de tous ceux qui suivent le Seigneur dans la vie religieuse, comme je chéris les courageux champions du Christ, et desire célébrer leurs actions généreuses, je vais raconter, plein de Notre Seigneur Jésus-Chrit, cette expédition des Chrétiens dans cet ouvrage que j'ai commencé sur les affaires ecclésiastiques. Je crains d'entreprendre un travail entier sur la sainte expédition : je n'ose promettre une chose si difficile; mais je ne sais comment passer sous silence un si noble sujet. Je suis arrêté par la vieillesse, car je suis sexagénaire, élevé dans la régularité du cloître, et moine dès l'enfance. Aussi je ne puis supporter la grande fatigue d'écrire, et je n'ai point d'écrivains qui puissent recueillir ma dictée : c'est pourquoi je me hâte de terminer cet ouvrage. En conséquence, je vais commencer mon neuvième livre, dans lequel je m'ef-

[1] Ou Balderic.

forcerai de raconter de suite et avec véracité quelque chose des affaires de Jérusalem, pourvu que Dieu m'accorde le secours nécessaire. Dans les déserts de l'Idumée, j'invoque, bon Jésus, roi de Nazareth, votre puissante assistance. Donnez-moi des forces pour faire dignement valoir votre pouvoir éclatant, par lequel vous avez élevé les vôtres et terrassé les rebelles. Vous êtes le guide et le directeur des fidèles, et vous les protégez dans l'adversité, vous les secourez, et vous récompensez les vainqueurs. Dieu puissant, je vous adore; j'implore maintenant votre secours. Louanges éternelles pendant l'éternité des siècles soient au Roi des rois! Ainsi soit-il!

L'an de l'Incarnation du Seigneur 1094, les séditions et le tumulte des guerres agitaient la presque totalité de l'univers: les mortels sans pitié se faisaient les uns aux autres les plus grands maux par le meurtre et la rapine. La méchanceté, sous toutes les formes, abondait à l'excès, et occasionait à ceux qu'elle animait d'innombrables calamités. Alors une extrême sécheresse brûla les gazons de la terre; elle attaqua les moissons et les légumes qui, en périssant, donnèrent lieu à une affreuse famine.

L'empereur Henri faisait la guerre à l'église romaine, et, par la permission de Dieu, succombait sous les attaques d'un grand nombre de personnes qui se soulevaient à bon droit contre lui. Le pape Urbain tint un concile à Plaisance, et s'y occupa avec soin de la paix et des autres choses nécessaires à la sainte Église.

L'an de l'Incarnation du Seigneur 1095, le mercredi 4 avril, le vingt-cinquième jour de la lune,

d'innombrables spectateurs virent un si vaste mouvement d'étoiles que, sans leur éclat, leur grand nombre les eût fait prendre pour de la grêle. Plusieurs personnes crurent même que ces étoiles étaient tombées pour accomplir les paroles de l'Écriture, qui dit : « Les étoiles tomberont du ciel. »

Gislebert, évêque de Lisieux, vieillard versé dans la médecine, très-habile dans beaucoup de sciences, avait coutume de contempler long-temps toutes les nuits le mouvement des astres; et comme il était plein de sagacité dans ses horoscopes, il notait habilement leur cours : c'est pourquoi ce physicien considéra avec sollicitude ce prodige céleste : il appela un garde qui, pendant que tout le monde dormait, veillait sur le palais. « Gautier, lui dit-il, « voyez-vous ces signes remarquables? — Seigneur, « répondit le garde, je les vois; mais j'ignore ce qu'ils « annoncent. » Le vieillard reprit : « Ils figurent, « comme je le pense, l'émigration de peuples d'un « royaume dans un autre. Beaucoup de personnes « partiront pour ne jamais revenir, jusqu'à ce que « les astres rentrent dans leur propre cercle, d'où « maintenant ils tombent, comme il nous le paraît « clairement. D'autres resteront dans une place émi« nente et sainte, comme les étoiles qui brillent au « firmament. » Ce Gautier, qui était de Cormeilles, me raconta, long-temps après, ce qu'il avait appris, sur l'aberration des étoiles, de la bouche du prudent médecin au moment même où le prodige s'était opéré.

Philippe, roi des Français, ravit Bertrade, comtesse des Angevins, et, ayant abandonné sa noble

épouse, se maria honteusement avec une adultère. Repris par les prélats de France de ce qu'il avait abandonné volontairement sa femme, comme Bertrade son mari, il refusa de venir à résipiscence d'un crime si odieux, et, accablé de vieillesse et de maladies, il pourrit déplorablement dans les ordures de l'adultère.

Le pape Urbain II vint en France sous le règne de Philippe; il dédia l'autel de saint Pierre dans le monastère de Cluni, ainsi que plusieurs églises de saints, et les éleva à la gloire du Christ, en usant des privilèges de l'autorité apostolique. Alors la Normandie et la France étaient affligées d'une grande mortalité, qui vidait d'habitans la plupart des maisons, tandis qu'une famine excessive mettait le comble à la misère.

La même année, au mois de novembre, ce Pape rassembla tous les évêques de la France et de l'Espagne, et tint un grand concile à Clermont, ville d'Auvergne, que l'on appelait anciennement Arvernes. Il réforma un grand nombre de choses qui se faisaient en deçà des Alpes, et fit beaucoup d'utiles statuts pour l'amélioration des mœurs. A ce concile se trouvèrent treize archevêques et deux cent vingt-cinq évêques, avec une multitude d'abbés et d'autres personnes auxquelles Dieu a délégué le soin des saintes églises.

Les décrets du concile de Clermont furent rendus en ces termes : « Que l'Église soit catholique, chaste « et libre : catholique dans la foi et la communion « des saints, chaste de toute contagion de malice, et « libre de toute puissance séculière; que les évêques,

« les abbés ou quelque membre du clergé que ce soit, « ne reçoivent aucune dignité ecclésiastique de la « main des princes ni d'aucun laïque; que les clercs « ne possèdent aucune prélature ou prébende dans « deux villes ou églises; que personne ne puisse être « à la fois évêque et abbé; qu'aucun prêtre, diacre, « sous-diacre ou chanoine, de quelque ordre que ce « soit, ne se livre à un commerce charnel; que le prê- « tre, le diacre ou le sous-diacre soit privé de fonctions « après sa chute; que personne ne vende ni n'achète « les dignités ecclésiastiques ou canoniques; que « toutefois il soit pardonné à ceux qui, ignorant l'au- « torité des canons ou l'existence des prohibitions, « auraient acheté des canonicats; mais qu'ils soient « enlevés à ceux qui les possèdent sciemment, après « en avoir fait l'achat eux-mêmes ou les avoir hé- « rités de leurs parens; qu'aucun laïque, après avoir « reçu les cendres, ne mange de viande, depuis le « commencement du jeûne jusqu'à Pâques; que, de- « puis la Quinquagésime jusqu'à Pâques, les clercs « s'abstiennent de viande; que toujours le premier « jeûne des Quatre-Temps soit célébré dans la pre- « mière semaine du carême; que les ordres soient « célébrés en tous temps ou à vêpres du samedi ou « le dimanche, avec continuation de jeûne; que le « samedi de Pâques l'office ne finisse qu'après le cou- « cher du soleil; que le second jeûne soit toujours « célébré dans la semaine de la Pentecôte; que la « trêve de Dieu soit gardée depuis l'avent du Sei- « gneur jusqu'à l'octave de l'Epiphanie, depuis la « Septuagésime jusquà l'octave de Pâques, depuis le « premier jour des Rogations jusqu'à l'octave de la

« Pentecôte, et en tous temps, depuis la quatrième « férie, soleil couchant, jusqu'à la seconde férie au « lever du soleil; que quiconque arrêtera un évêque « soit entièrement mis hors la loi; que quiconque « prendra ou dépouillera des moines, des clercs, des « religieuses ou leurs gens, soit anathême; que celui « qui ravira les biens des évêques mourans ou des « clers, soit anathême; que quiconque épousera son « parent jusqu'à la septième génération, soit ana- « thême; que personne ne soit choisi pour évêque, « s'il n'est prêtre, ou diacre, ou sous-diacre, et s'il « n'est d'une naissance honnête, à moins de très- « grande nécessité, et avec la permission du suprême « pontife; que l'on n'élève à la prêtrise aucun fils « de prêtre ou de concubine, s'ils n'ont auparavant « passé à la vie religieuse; que celui qui se sera ré- « fugié dans l'église ou au pied de la croix soit remis « à la justice, s'il est coupable, après avoir reçu « la garantie de sa vie et de ses membres; qu'il soit « mis en liberté s'il est innocent; que l'on reçoive à « part le corps du Seigneur et son sang; que chaque « église ait ses dîmes, et qu'au moyen de dons, quels « qu'ils soient, elle ne puisse obtenir les droits d'une « autre; qu'aucun laïque ne vende ni ne retienne les « dîmes; que, pour la sépulture des morts, il ne soit « exigé ni donné aucun prix; que nul des princes « laïques ne puisse avoir de chapelain s'il ne lui a été « donné par un évêque; que, si ce chapelain a man- « qué en quelque chose, il soit corrigé par l'évêque, « et qu'un autre lui soit subrogé. »

Le pape Urbain rendit publiquement ces décrets au concile de Clermont, et mit un grand zèle à exci-

ter les hommes de tous les ordres à l'observation des lois de Dieu. Ensuite il exposa, les larmes aux yeux, toute sa douleur sur l'état de désolation où la chrétienté se trouvait réduite en Orient; il fit connaître les calamités et les vexations cruelles que les Sarrasins faisaient souffrir aux Chrétiens. Orateur désolé, il répandit des larmes abondantes devant tout le monde, pendant sa sainte harangue, sur la profanation de Jérusalem et des lieux sacrés où le fils de Dieu habita corporellement avec ses saints collègues. C'est ainsi qu'il força à pleurer avec lui un grand nombre d'auditeurs profondément émus et touchés d'une pieuse compassion pour leurs frères opprimés. Ce pontife éloquent fit aux assistans un long et utile sermon; il engagea les grands, les sujets et les guerriers d'Occident à observer entre eux une paix durable, à prendre sur l'épaule droite le signe de la croix du salut, et à déployer toute leur valeur belliqueuse contre les Païens qui offriraient aux héros [1] assez d'occasions de la signaler. En effet, les Turcs, les Persans, les Arabes et les Agarins [2] avaient envahi Antioche, Nicée, Jérusalem même si ennoblie par le sépulcre du Christ, et plusieurs autres villes des Chrétiens. Déjà ils poussaient d'immenses forces vers l'Empire grec: possesseurs assurés de la Palestine et de la Syrie, qu'ils avaient soumises à leurs armes, ils détruisaient les églises, ils immolaient les Chrétiens comme des agneaux. Dans les temples où naguère les fidèles célébraient le divin sacrifice, les Païens établissaient

[1] *Famosi optiones.*

[2] *Agareni*: Orderic emploie généralement ce mot pour signifier les Sarrasins.

leurs animaux, introduisaient leurs superstitions et leur idolâtrie, et honteusement expulsaient la religion chrétienne des édifices consacrés à Dieu; la tyrannie payenne usurpait les biens affectés à des services sacrés, et ceux que les nobles avaient donnés pour la subsistance des pauvres, ces maîtres cruels en faisaient un indigne abus pour leur propre utilité. Ils avaient emmené en captivité au loin, dans leur pays barbare, un grand nombre de personnes qu'ils liaient au joug pour les employer aux travaux champêtres; ils leur faisaient traîner péniblement la charrue comme à des bœufs, pour labourer leurs champs; ils les soumettaient avec inhumanité aux travaux que font les animaux, et qui conviennent aux bêtes et non aux hommes. Accablés d'une fatigue continuelle, au milieu de tant de peines, nos frères étaient abominablement frappés du fouet, piqués de l'aiguillon, et en proie à d'innombrables tortures. Dans l'Afrique seule, quatre-vingt-seize évêchés avaient été détruits, ainsi que le rapportaient ceux qui venaient de ces contrées.

Dans cette circonstance, aussitôt que le pape Urbain eut avec éloquence offert ses sujets de plainte aux oreilles des Chrétiens, la grâce de Dieu permit qu'une incroyable ardeur de partir pour les pays étrangers enflammât une innombrable quantité de personnes: il leur persuada de vendre leurs biens et d'abandonner pour le Christ tout ce qu'elles possédaient. Un admirable desir d'aller à Jérusalem, ou d'aider ceux qui partaient, animait également les riches et les pauvres, les hommes et les femmes, les moines et les clercs, les citadins et les paysans. Les maris se dispo-

saient à laisser chez eux leurs femmes chéries, tandis que, gémissant et abandonnant leurs enfans avec toutes leurs richesses, elles desiraient ardemment suivre leurs époux dans l'expédition. Alors les biens, chers jusqu'à cette époque, se vendaient à vil prix, et l'on achetait des armes pour exercer la vengeance divine sur les Sarrasins. Les voleurs, les pirates et les autres scélérats, touchés de l'esprit de Dieu, s'élevaient des profondeurs de l'iniquité, renonçaient à leurs crimes qu'ils confessaient, et, satisfaisant à Dieu pour leurs fautes, partaient pour les pays étrangers. Le pape prudent excita à la guerre contre les ennemis de Dieu tous ceux qui convenablement pouvaient porter les armes, donna, en vertu de l'autorité divine, l'absolution de tous leurs péchés à tous les pénitens, à partir de l'heure où ils prendraient la croix du Seigneur, et les dispensa avec bonté de toutes les mortifications qui résultent des jeûnes et des autres macérations de la chair. Comme un médecin habile et bon, le pape considéra sagement que ceux qui partaient pour l'expédition auraient très-souvent, dans leur voyage, à souffrir de fréquentes et journalières traverses, et que tous les jours ils seraient exposés à toute sorte d'événemens, tant heureux que tristes, pour lesquels les dignes serviteurs du Christ avaient besoin d'être purifiés de toutes les ordures des crimes. Comme le pape prêchait solennellement au milieu du concile, et qu'il exhortait virilement les enfans de Jérusalem à la délivrance de leur sainte mère, un homme d'un grand nom, Naimar[1], évêque du Puy, se leva en présence de tous; il

[1] Adhémar.

s'approcha gracieusement de l'homme apostolique; ayant fléchi le genou, il lui demanda la liberté de partir, implora sa bénédiction, et obtint l'une et l'autre, à la satisfaction générale. Le pape ordonna positivement que tout le monde obéît à ce prélat, et l'établit son vicaire apostolique dans l'expédition de Dieu; car c'était une homme d'une grande naissance, d'un mérite distingué et d'une habileté singulière.

Les ambassadeurs de Raimond Bérenger, comte de Toulouse, se présentèrent aussitôt, et annoncèrent au pape qu'il partirait avec plusieurs milliers de soldats de ses États. Ils attestèrent même dans le concile que ce prince avait déjà pris la croix. Voilà que, grâces à Dieu, deux chefs volontaires se présentent avec joie aux Chrétiens prêts à partir. Voilà que le sacerdoce et l'empire, l'ordre du clergé et celui des laïques s'accordent pour conduire les phalanges de Dieu. L'évêque et le comte nous représentent Moïse et Aaron, qu'accompagne aussi la protection divine. Le dixième jour du mois de février, une éclipse de lune dura depuis le milieu de la nuit jusqu'à l'aurore, et cet astre fut obscurci dans sa partie boréale.

Odon, évêque de Bayeux, Gislebert d'Evreux, et Serlon de Seès, assistèrent au concile de Clermont, ainsi que des envoyés des autres prélats de Normandie, chargés de lettres d'excuse. Ces prélats s'en retournèrent avec la bénédiction apostolique, et portèrent des épîtres synodales à leurs co-évêques. En conséquence, l'archevêque Guillaume convoqua un concile à Rouen, et, de concert avec ses suffragans, s'occupa des affaires de l'Église. Tous s'y réunirent au mois de février; ils adoptèrent unanimement les chapitres

du concile qui avait eu lieu à Clermont. Ils confirmèrent aussi les décisions apostoliques, et laissèrent à la postérité l'écrit suivant :

« Le saint concile a décrété que la trève de Dieu « sera strictement observée depuis le dimanche avant « le commencement du jeûne jusqu'à la seconde férie, « au lever du soleil, après l'octave de la Pentecôte, « et depuis la quatrième férie avant l'avent du Sei- « gneur, au soleil couchant, jusqu'à l'octave de « l'Épiphanie, et pendant toutes les semaines de « l'année, depuis la quatrième férie, au soleil cou- « chant, jusqu'à la seconde férie, au soleil levant, « ainsi que pendant toutes les fêtes de sainte Marie « et leurs vigiles, et pendant toutes les fêtes des apô- « tres et leurs vigiles aussi; de manière qu'aucun « homme n'en puisse assaillir un autre, ni le blesser « ou le tuer, ni en lever du bétail ou du butin. Il a « été en outre décidé que toutes les églises et leurs « parvis, les moines et les clercs, les religieuses et « les femmes, les pélerins et les marchands, ainsi que « leurs domestiques, et les bœufs, les chevaux de « labourage, les hommes conduisant les charrues, « les herseurs et les chevaux avec lesquels ils her- « sent, les hommes se réfugiant auprès de leurs char- « rues, toutes les terres des saints et le revenu des « clercs jouiraient d'une paix perpétuelle, de manière « que, en aucun jour que ce fût, personne n'osât « les attaquer, les prendre, les dépouiller ou leur « causer aucun désagrément. Il a été résolu, de plus, « que tous les hommes de douze ans et au-dessus « jureraient, par le serment suivant, qu'ils observe- « raient dans son intégrité cet établissement de la

« trève de Dieu, comme elle est déterminée ici : en-
« tendez-vous ? N., je jure que dorénavant je garderai
« fidèlement cet établissement de la trève de Dieu,
« comme elle est ici spécifiée, et que je porterai as-
« sistance à mon évêque ou à mon archidiacre,
« contre tous ceux qui dédaigneraient de la jurer ou
« ne voudraient pas l'observer ; de manière que, si
« je suis averti par l'un ou par l'autre de marcher sur
« ces hommes, je ne fuirai pas ni ne me cacherai ; mais
« au contraire je l'accompagnerai avec mes armes,
« et l'aiderai, autant que je le pourrai, contre eux, de
« bonne foi, sans mauvais dessein et selon ma cons-
« cience. Qu'ainsi Dieu et les saints me soient en aide. »

« Le saint concile a décidé en outre que l'anathème
« frapperait tous ceux qui ne voudraient pas faire ce
« serment, ou qui violeraient cette constitution, ainsi
« que tous ceux qui communiqueraient avec eux, ou
« qui vendraient leurs biens, soit ouvriers, soit tous
« autres, soit les prêtres qui les recevraient à la
« communion ou célébreraient pour eux l'office di-
« vin. On a frappé du même anathème les faussaires,
« les ravisseurs, les recéleurs et ceux qui s'assem-
« blent dans des châteaux pour exercer le brigan-
« dage, et les seigneurs qui désormais leur donne-
« raient asile chez eux. En vertu de l'autorité apos-
« tolique et de la nôtre, nous défendons qu'il se
« fasse aucun service chrétien dans les terres de ces
« seigneurs. Le saint concile a arrêté en outre que
« toutes les églises fussent saisies de leurs biens
« comme elles l'étaient du temps du roi Guillaume,
« et, avec les mêmes droits ; qu'aucun laïque ne pût
« prétendre au tiers de la dîme, ni à des droits de

« sépulture, ni à l'offrande de l'autel, ni exiger au-
« cun service ou autre redevance, au delà de ce qui
« a eté établi du temps de ce monarque; qu'aucun
« laïque ne pût placer un prêtre dans son église ni
« l'en retirer sans le consentement de l'évêque, ni
« vendre une église, ni recevoir d'argent à ce titre;
« que nul ne pût conserver sa chevelure, et que tous
« la fissent couper comme il convient à un Chrétien;
« qu'autrement ils soient séquestrés des portes de la
« sainte mère Eglise, et qu'aucun prêtre ne puisse
« leur célébrer l'office divin ou assister à leur enter-
« rement; qu'aucun laïque n'ait les revenus épisco-
« paux, ou la juridiction qui tient au soin des ames;
« qu'aucun prêtre ne se fasse l'homme d'un laïque,
« parce qu'il ne convient pas que des mains consa-
« crées à Dieu, et sanctifiées par la sainte onction,
« se placent entre des mains non consacrées, et qui
« peuvent être homicides ou adultères ou coupables
« de quelque péché criminel. Toutefois si un prêtre
« tient d'un laïque un fief qui n'appartienne pas à
« l'Eglise, qu'il lui rende foi de telle manière qu'il
« soit en sûreté. »

En conséquence, Gislebert, évêque d'Evreux, qui, à cause de sa taille élevée, était surnommé la Grue, et Fulbert, archidiacre de Rouen, promulguèrent ces décisions, qui furent confirmées par l'autorité de Guillaume, archevêque de Rouen, et d'autres prélats. Odon évêque de Bayeux, Gislebert de Lisieux, Turgis d'Avranches, Serlon de Seès et Raoul de Coutances, donnèrent leur sanction à ce concile. Les abbés de toute la province, ainsi que le clergé et la partie des grands qui desirait la paix, y assistèrent. Les prélats, animés

de la meilleure volonté, prirent ainsi d'utiles déterminations; mais comme ils ne furent pas secondés par la justice supérieure, elles servirent peu à assurer la tranquillité des églises; car tout ce qu'ils avaient arrêté, ainsi que nous l'avons dit, devint à peu près inutile. En effet, à cette époque, les grands de la Normandie étaient singulièrement divisés, et les peuples indisciplinés faisaient par tout le pays des attaques et des violences pour exercer leurs brigandages; toute la patrie était dévastée par l'incendie et la rapine. Ils avaient forcé un grand nombre d'habitans de s'expatrier, et les prêtres, fuyant leurs églises détruites, avaient abandonné leurs paroisses désolées.

La nation des Normands est indomptée, et, si elle n'est contenue par un gouvernement ferme, elle se porte à de fréquens attentats; dans tous les lieux où ils se trouvent, sans respect pour les préceptes de la vérité et de la bonne foi, ils se laissent fréquemment emporter à la violence de l'ambition. C'est ce que les Français, les Bretons, les Flamands et leurs autres peuples voisins ont fréquemment pensé; c'est ce que les Italiens, les Lombards et les Anglo-Saxons ont souvent éprouvé, jusqu'à la perte de leur existence.

L'origine des Troyens vient, comme on le rapporte, de la nation féroce des Scythes. Après la destruction de Troie, le Phrygien Anténor pénétra dans l'Illyrie, et, avec ses compagnons d'exil, chercha long-temps et au loin un lieu pour habiter. Enfin il se fixa sur le rivage de l'Océan, du côté du nord; il y cultiva les bords de la mer pour lui, ses compagnons et ses descendans; et ce peuple, issu des Troyens, tira de Danus, fils d'Anténor, le nom de Danois. Cette nation

fut toujours cruelle et belliqueuse; elle eut des rois très-courageux, mais elle ne voulut recevoir que très-tard la foi chrétienne. Rollon, chef intrépide, tira de là son origine ainsi que les Normands : il subjugua le premier la Neustrie, qui, de ce peuple, a pris le nom de Normands : en anglais *north* signifie aquilon, et *man* veut dire un homme. Ainsi Normand doit s'entendre d'un homme du Nord, dont la dureté audacieuse n'est pas moins funeste à ses voisins délicats que l'aquilon glacial aux tendres fleurs. Une certaine férocité naturelle subsiste encore dans cette nation, ainsi qu'une ardeur innée de combattre, qui ne lui permet pas de laisser tranquillement chez eux les cultivateurs et les magistrats pacifiques. Depuis Rollon, de vaillans ducs commandèrent aux Normands belliqueux : savoir, Guillaume-Longue-Épée, Richard-le-Vieux, Richard II, fils de Gunnor, ses deux fils Richard-le-Jeune et Robert de Jérusalem, puis Guillaume-le-Bâtard. Celui-ci, qui est le dernier dans l'ordre des temps, surpassa tous ses prédécesseurs en bravoure et en élévation; en mourant, il laissa à Robert le duché de Normandie, et à Guillaume le royaume d'Angleterre. Le duc Robert, prince amolli, dégénéra de la vigueur de ses ancêtres, et s'engourdit dans la paresse et l'indolence, redoutant plus les sujets de ses Etats qu'il n'en était craint : aussi une perversité funeste ravageait partout la province. Henri, frère de ce duc, possédait Domfront place très-forte, et il s'était soumis une grande partie de la Normandie soit par la douceur, soit par les armes; il n'obéissait à son frère qu'autant que cela lui convenait, mais non autrement. Quant à l'autre frère qui portait la couronne

d'Angleterre, il était en Normandie, à ce que je crois, maître de plus de vingt places fortes, et il s'était attaché les grands et les citadins puissans, soit par des présens, soit par la crainte. En effet, Robert comte d'Eu, Etienne d'Aumale, Girard de Gournai, Raoul de Conches, Robert comte de Meulan, Gaultier Giffard, Philippe de Briouze, Richard de Courci et plusieurs autres seigneurs obéissaient au roi, ainsi que les places et les garnisons de leur dépendance; et comme il était redoutable, ils le secondaient de tous leurs efforts. Ainsi la Normandie était misérablement troublée par ses propres enfans, en proie à leurs fureurs, et le peuple désarmé était sans protecteur, livré à la désolation.

Dans de telles infortunes, le duc Robert, inquiet de ce qu'il voyait, et redoutant de plus grands malheurs encore, puisqu'il était abandonné de presque tout le monde, résolut, d'après l'avis de quelques personnes religieuses, de remettre ses Etats au roi son frère, de prendre la croix du Seigneur, et, satisfaisant à Dieu pour ses péchés, d'entreprendre le voyage de Jérusalem. Dès que le roi des Anglais connut ce projet, il l'approuva avec joie. Il reçut la Normandie pour la garder durant cinq ans, et paya à son frère dix mille marcs d'argent pour qu'il entreprît le pélerinage de Dieu.

Le pape Urbain tint un nouveau concile à Tours pendant le carême suivant, et confirma les décisions de celui de Clermont. Au milieu du carême, il dédia l'église de Saint-Nicolas d'Angers, et l'honora du privilége apostolique. Par ses exhortations et sa puissance, il tira de prison Geoffroi Martel, comte d'Anjou, que Foulques Rechin son frère avait fait prison-

nier par trahison; et que, pendant près de trente ans, il avait tenu dans les fers à Chinon, après l'avoir privé de ses Etats, quoiqu'il fût son seigneur.

L'an de l'Incarnation du Seigneur 1096, au mois de mars, le moine Pierre d'Achères [1], homme illustre par sa science et sa hardiesse, partit de France pour la Palestine, et conduisit avec lui Gaultier de Poix, avec ses neveux, Gaultier surnommé Sans-Avoir, Guillaume, Simon et Matthieu, et plusieurs autres Français illustres tant chevaliers que gens de pied, au nombre d'environ quinze mille. Ensuite, le samedi de Pâques, il arriva à Cologne; il s'y reposa une semaine, mais il ne cessa de s'y livrer à des œuvres pieuses. Il prononça un sermon devant les Allemands, et en emmena avec lui quinze mille pour le service du Seigneur. Deux illustres comtes, Bertauld et Hildebert, ainsi qu'un évêque, se joignirent à eux, et partirent avec Pierre à travers l'Allemagne et la Hongrie. Pendant qu'il restait à Cologne et qu'en prêchant la parole de Dieu, il voulait augmenter et fortifier ses troupes, les Français, pleins de fierté, ne voulurent pas l'attendre, et continuèrent à travers la Hongrie le voyage qu'ils avaient commencé. Colomban, roi des Huns, les favorisait alors, et leur fournit sur ses terres les secours qui leur étaient nécessaires. Ensuite, ayant passé le Danube, ils se rendirent par la Bulgarie jusque dans la Cappadoce: s'y étant arrêtés, ils se réunirent à Pierre et aux Allemands qui le suivaient.

Le bruit de l'expédition apostolique se répandit promptement par tout l'univers, et tira de toutes les nations ceux qui étaient prédestinés pour la milice du

[1] *De Acheris*, village près de Laon. C'est le fameux Pierre l'Ermite.

suprême Messie. Un si grand bruit ne put être dérobé à l'Angleterre et aux autres îles de la mer, quoique l'abîme des flots impétueux les sépare du continent. La renommée, s'accroissant rapidement, anima et arma les Bretons, les Gascons, et même les Galiciens, les plus éloignés des hommes. Les Vénitiens aussi, les Pisans, les Génois et tous ceux qui habitaient les rivages de l'Océan ou de la Méditerranée, couvrirent la mer de leurs vaisseaux chargés d'armes et d'hommes, de machines et de vivres. Ceux qui allaient par terre dérobaient à la vue l'aspect de sa surface, comme d'innombrables sauterelles. Au mois de juillet, Gaultier de Poix mourut à Finipolis[1] en Bulgarie, et l'on découvrit, après sa mort, sur sa chair même le signe de la sainte croix. Le duc et l'évêque de la ville, ayant eu connaissance de ce miracle, sortirent, et, réunis à tous les habitans, transportèrent le corps de Gaultier, pour l'inhumer dans la place, dont ils permirent aux autres pélerins l'entrée qu'ils leur avaient précédemment interdite, ainsi que la faculté de s'y approvisionner.

La même année, Hugues-le-Grand, comte de Crespi, remit ses terres à Raoul et à Henri ses fils; il donna en mariage sa fille Isabelle à Robert comte de Meulan; puis, partant pour Jérusalem, il emmena avec lui une noble armée de Français. Alors Etienne, comte de Blois, fils de Thibaut, comte de Chartres, et qui était gendre de Guillaume, roi des Anglais, prit la croix du Seigneur, et se rendit à la croisade. D'autres comtes et des hommes de distinction, Gui Troussel, neveu de Gui, comte de Châteaufort, Mi-

[1] Philippopolis; l'imprimé porte à tort *Simpolis*.

lon de Brai, Centorius de Brières, Raoul de Baugenci, Evrard du Puiset, Guillaume Charpentier, Dreux de Monci, ainsi que plusieurs autres grands seigneurs et chevaliers fameux se mirent en route par amour pour le Christ, avec plusieurs corps de Français. Pierre l'ermite, avec beaucoup de Français et d'Allemands, avait précédé l'armée et était arrivé à Constantinople [1]. Il y trouva beaucoup d'Allobroges [2], de Lombards et d'Allemands qui avaient pris les devants, et qui, d'après les ordres de l'empereur, devaient secourir l'armée à son arrivée. Cependant l'empereur ordonna qu'ils s'approvisionnassent dans la ville royale, comme il était juste. Il avait aussi prescrit qu'on ne passât pas le détroit que l'on appelle le Bras de Saint-George, jusqu'à ce que le gros de l'armée qui suivait fût arrivé. Si vous en agissez autrement, dit-il, les Païens, qui sont cruels, fondront sur vous et détruiront cette troupe peu propre à se défendre. C'est ce qui arriva par la suite : car ces gens sans roi, sans chef, rassemblés de divers lieux, n'observaient aucune discipline, se jetaient avec rapacité sur le bien d'autrui, enlevaient le plomb qui couvrait les églises et le vendaient; ils détruisaient les palais, et en toutes choses se comportaient avec iniquité. Quand il apprit ces choses, l'empereur éprouva un grand courroux, d'autant plus que, malgré ses bienfaits, il les avait déjà trouvés ingrats. C'est pourquoi il les fit chasser de la ville, et leur ordonna de passer au delà du détroit. Quand ils l'eu-

[1] *Ad urbem regiam.*

[2] Le texte porte *Lumbardos, Langobardos* et *Alemannos*. Je présume qu'au lieu de *Lumbardos*, il faut lire *Allobroges*, comme dans la page suivante du texte latin.

rent traversé, ils commirent encore beaucoup d'actes coupables contre les Chrétiens : ils ravagèrent leurs terres comme des ennemis, et livrèrent aux flammes leurs maisons et leurs églises. Enfin on parvint à Nicomédie : là les Liguriens et les autres nations se séparèrent des Français. Ceux-ci étaient très-fiers et intraitables, et, par suite de cette disposition, enclins à tout mal. Les autres se donnèrent pour chef un certain Rainauld, et, sous son commandement, entrèrent en Romanie. Ils dépassèrent Nicée de quatre jours de marche, entrèrent dans la place d'Exérogorgon [1], et s'y arrêtèrent pour séjourner. Elle était remplie de toutes sortes de vivres, mais on ne sait si c'est par crainte ou à dessein qu'elle avait été abandonnée par ses habitans. Là les Allemands furent enveloppés par les Turcs, et presque tous massacrés, comme nous l'expliquerons par la suite.

Au mois de septembre, Robert duc des Normands, remit la Neustrie au roi Guillaume : ayant reçu de lui dix mille marcs d'argent, il partit pour Jérusalem, et emmena avec lui une multitude de chevaliers et d'hommes de pied formidables à l'ennemi. En effet, il avait avec lui Odon son oncle, évêque de Bayeux, Philippe-le-Clerc, fils du comte Roger, Rotrou, fils de Geoffroi comte de Mortagne, Gaultier comte de Saint-Valeri sur Somme, petit-fils de Richard-le-Jeune duc des Normands, issu de sa fille nommée Papie, Girard de Gournai, le Breton Raoul de Guader, Hugues comte de Saint-Paul, Yves et Albéric fils de Hugues de Grandménil, et beaucoup d'autres chevaliers d'une valeur éprouvée.

[1] On lit dans d'autres auteurs Xérigorde.

Godefroi, duc de Lorraine, Baudouin et Eustache comte de Boulogne, ses frères, Baudouin comte de Mons, Robert marquis de Flandre, neveu de Mathilde reine des Anglais, et Rainard-le-Teuton, quittèrent, pour l'amour du Christ, leurs pays avec plusieurs milliers de soldats, et partirent volontairement pour les contrées étrangères, afin de réprimer les Païens et de rendre la force aux Chrétiens. Ils prirent avec leurs troupes leur chemin par la Hongrie. Naimar, évêque du Puy, et Raimond de Toulouse traversèrent heureusement le pays des Slaves, dont le roi nommé Bodin les traita amicalement. Robert, duc de Normandie, Etienne de Blois son beau-frère, Hugues-le-Grand, Robert comte de Flandre, et plusieurs autres princes, ayant franchi les Alpes, entrèrent en Italie, et, passant en paix dans la ville de Rome, allèrent hiverner dans la Pouille et la Calabre. Le duc Roger, surnommé la Bourse, accueillit honorablement comme son seigneur naturel le duc de Normandie, ainsi que ses compagnons, et leur fournit abondamment tout ce qui leur était nécessaire. Marc Boémond assiégeait une certaine place avec son oncle Roger comte de Sicile. Il apprit les mouvemens auxquels se livraient beaucoup de nations ainsi que leurs chefs. Il se fit soigneusement rapporter leurs exploits et expliquer leurs enseignes. Quand il en fut bien instruit, il se fit enfin apporter un manteau magnifique qu'il coupa par petites bandes : il distribua une croix à chacun des siens, et en retint une pour lui. En conséquence il se réunit aussitôt autour de lui un concours immense de chevaliers, et le vieux Roger, resté presque seul au siége qu'il avait entrepris,

affligé de se voir abandonné de ses troupes, retourna avec peu de monde en Sicile. Cependant le sage et habile Boémond fit prudemment, de concert avec les grands de ses Etats, les préparatifs de son voyage et de ses transports : il passa la mer avec les troupes nombreuses qui lui arrivaient de toutes parts, et enfin, après une traversée tranquille, il débarqua sur les côtes de la Bulgarie.

Les principaux compagnons de Boémond furent, Tancrède, fils d'Odon le bon Marquis, le comte de Rosinolo [1] avec ses frères, Richard de la Principauté [2] et Ranulphe son frère, Robert d'Anxa et Robert de Sourdeval, Robert fils de Turstin [3], Herman de Cagni et Onfroi fils de Radulphe, Richard fils du comte Ranulphe, et Barthélemi Boel de Chartres, Albered de Cagnan et Onfroi de Montaigu [4]. Tous s'attachèrent unanimement à Boémond avec leurs hommes et jurèrent que, sans se séparer de lui, ils lui obéiraient avec le plus grand dévouement dans la voie de Dieu.

Hugues-le-Grand et Guillaume, fils du marquis, entrèrent heureusement dans un port de la mer de Bari, et allèrent débarquer à Durazzo. Le commandant de la place, croyant qu'ils étaient des barons puissans, ordonna de les saisir et de les conduire avec précaution et sous une sûre garde à Constantinople, devant l'empereur. C'est ainsi que ce seigneur flatteur voulait, par un service perfide, se recommander au monarque, et, par de telles preuves, manifester son dévouement.

[1] *Rosinolum*, peut-être Rossano. — [2] Richard, prince de Salerne.
[3] Rostel. — [4] *De Monte-Scabioso.*

Soliman, prince des Turcs, ayant appris que les Chrétiens venaient attaquer les Païens, rassembla une grande armée et assiégea la place d'Exerogorgon, où se trouvaient renfermés les Allemands. Les Turcs se hâtèrent d'entourer la place d'une ligne de circonvallation, et après un combat, mirent en fuite Rainauld, qui était sorti avec les siens pour tendre des embûches aux assiégeans. Alors beaucoup de Chrétiens tombèrent sous le glaive. Ceux qui purent échapper par la fuite rentrèrent dans la place. Resserrée de tous côtés, elle fut aussitôt privée d'eau par l'ennemi. Il y avait au dehors une fontaine et un puits pour le service de cette forteresse, mais une légion de Turcs, les ayant soigneusement investis, les gardait sans cesse. Aussi les assiégés eurent-ils pendant huit jours à souffrir les plus grands tourmens de la soif; et à cause de l'excès de leurs crimes et de la dureté de leur cœur, ils furent réduits à toute extrémité, et ne méritèrent pas d'être secourus par Dieu. Enfin leur chef s'entendit avec les Turcs, et résolut de trahir ses frères. En conséquence, Rainauld feignant de marcher au combat, sortit avec beaucoup des siens, et passa comme transfuge à l'ennemi. Le reste des assiégés fut forcé de conclure une honteuse capitulation, et, dans son désespoir, commit envers Dieu une abominable apostasie. Quant à ceux qui rendirent témoignage de leur foi, ils subirent la peine capitale, ou placés pour point de mire ils furent percés de flèches, ou partagés entre les vainqueurs, on les vendit à vil prix, ou bien on les emmena en captivité avec le comte Bertauld.

Les Chrétiens souffrirent cette première persécution le 29 septembre, et c'est ainsi que les Allemands et d'autres peuples furent envoyés captifs dans le Khorasan ou à Alep; mais ceux qui persistèrent dans la foi du Christ trouvèrent le repos dans une glorieuse fin. Cependant les Français avaient pris les devans de fort loin : ils étaient entrés dans la ville de Chevetot[1], que l'empereur Alexis avait récemment fait construire, et qu'il avait voulu remettre à ceux des Anglais qui avaient fui la présence de Guillaume-le-Bâtard; mais il avait été forcé de la laisser imparfaite à cause de l'opposition des Turcs. Soliman, fier d'avoir vaincu les Allobroges et les Allemands, marcha sur Chevetot, qui est voisine de Nicée, se croyant sûr du triomphe avec ses troupes, qui n'étaient altérées que de sang, et fondit avec une grande impétuosité sur les Français. Cependant Pierre était retourné à Constantinople, parce que sa troupe refusait de l'écouter. Alors les Turcs effrénés accoururent tout-à-coup; ils marchèrent à la rencontre de Gaultier, chef du corps, chevalier distingué, et de ses compagnons d'armes; ils lui coupèrent facilement la tête, ainsi qu'à plusieurs de ses chevaliers, parce qu'ils les avaient surpris à l'improviste. Ils blessèrent son frère Guillaume et plusieurs autres, et décapitèrent un certain prêtre du Seigneur qui célébrait la messe d'une manière suppliante. Ceux qui restés vivans purent échapper s'enfuirent vers la ville, ou se cachèrent dans les marais, les bois ou les montagnes. Un petit nombre des autres, rentrés dans la place pour se défendre, tuèrent beaucoup d'assiégeans. Les Turcs

[1] Civitot.

apportèrent de toutes parts beaucoup de bois, et se préparèrent à brûler le château et les hommes qui y étaient remfermés; mais les Chrétiens réduits à l'extrémité du désespoir, animés d'une intrépide audace, lancèrent du feu sur ces bois, et évitèrent ainsi le sort qui leur était réservé. De part et d'autre il périt beaucoup de monde: cet événement eut lieu au mois d'octobre. Plusieurs des pélerins ayant pris la fuite s'en retournèrent et racontèrent leurs malheurs à ceux qui les suivaient, et qui étaient encore campés en deçà de Constantinople. L'empereur acheta les armes de ces gens, espérant qu'en étant dépouillés ils pourraient moins, dans cette contrée qui leur était étrangère, occasioner de désagrémens aux habitans. Les uns attendaient les autres, afin qu'ayant pris conseil en commun, et secondés par d'habiles chefs, ils pussent se rendre Dieu favorable par les prières et la confession, et pénétrer ainsi sur le territoire de l'ennemi.

Quand Soliman eut vaincu les Français, et qu'il en eut tué quelques-uns sur le champ de bataille, il en envoya un certain nombre en captivité, et assiégea dans la place le peu qui restait, et qui se défendait avec une grande vigueur. Toutefois le lendemain, ayant appris par des rapports certains que le duc Boémond avait enlevé la Macédoine à l'empereur, et que pour venger le sang des Chrétiens, il marchait contre les Turcs avec une nombreuse armée de Normands et d'Apuliens, saisi d'effroi, Soliman se retira de devant Chevetot, et emmena précipitamment ses troupes pour protéger ses propres Etats. Alors les Français trop impétueux dédaignèrent d'attendre le secours de

Boémond, et des autres fidèles; trop confians dans leur propre valeur, ils s'approchèrent du territoire des Turcs, et là, par la permission de Dieu, il furent, comme nous l'avons dit, entièrement détruits par le fer de l'ennemi.

Le duc Godefroi, le premier de tous les chefs, arriva à Constantinople, près de laquelle il établit son camp le 23 décembre. Cependant Boémond attendait ses troupes qui devaient le suivre : il s'avançait pas à pas et marchant lentement, il faisait habilement une halte tous les jours. L'empereur Alexis ordonna, peu de temps après, de donner un logement à Godefroi dans un faubourg de la ville. Les écuyers de la troupe du duc se procuraient tout ce qui leur était nécessaire, et parcouraient avec assurance les environs de la ville pour obtenir des pailles et d'autres approvisionnemens; mais chaque jour il en périssait beaucoup par les embûches, que, d'après les ordres de l'empereur, leur tendaient les Turcopoles et les Pincenates. On ne soupçonnait encore rien de sinistre de la part de ce prince, parce que c'était lui, qui de son propre mouvement, avait fourni le logement aux Chrétiens. Le duc fut profondément attristé de voir disparaître ses hommes, et des embûches inattendues dont les Turcs les rendaient victimes. En conséquence, Baudouin marcha pour protéger les siens, et rencontra l'ennemi qui les poursuivait. Il tomba sur lui à l'improviste, le battit et tua beaucoup d'hommes. Il fit soixante prisonniers qu'il présenta à son frère. Aussitôt que l'empereur apprit cet événement, il chercha, dans le courroux qui l'animait, les moyens de faire du mal aux Croisés. Le duc plein

de sagesse, voulant éviter la perfidie d'Alexis, sortit de la ville, et s'établit de nouveau au lieu où il avait d'abord planté ses tentes. La nuit étant survenue, le camp fut attaqué par l'ordre de l'empereur, et l'armée eut à souffrir beaucoup d'outrages. Godefroi, chef très-habile et guerrier très-vaillant, redoutait les surprises : il avait prudemment placé des sentinelles qui veillaient sur les tentes, et avait ordonné à chacun d'éviter le sommeil. Les assaillans furent repoussés au plus vite ; on en tua sept, et le duc poursuivit avec vigueur les fuyards jusque aux portes de la ville. De retour au camp, il y resta cinq jours. Cependant l'empereur méditait contre lui de fâcheuses entreprises, pendant que Godefroi s'occupait des moyens de pourvoir à sa sûreté, et à celle de son armée. Alexis voulait lui interdire le passage par sa capitale, tandis que Godefroi desirait attendre l'arrivée des chefs qui étaient en marche après lui. Enfin le monarque rusé et adroit, pour n'omettre aucune tentative, fit la paix avec le duc : il s'engagea, si ce seigneur passait le détroit, à lui envoyer exactement des approvisionnemens abondans, et à payer à tous ceux qui en avaient besoin la solde qui leur était nécessaire ; il prêta même serment pour donner toute sécurité. C'était l'effet des machinations entreprises par ce prince astucieux pour éloigner le duc du territoire de Constantinople, ainsi que ses troupes, afin qu'il ne pût profiter des conseils et de l'assistance des princes qui devaient arriver. En conséquence, Godefroi opéra son passage après avoir prêté serment à l'empereur, et avoir reçu de lui en échange l'assurance qu'il serait fidèle à sa promesse.

Boémond arriva d'Andrinople et s'arrêta dans une vallée; il y harangua habilement son armée : il l'avertit de se comporter avec précaution, de se souvenir que c'était pour Dieu qu'ils avaient entrepris leur voyage, qu'ils ne devaient pas porter des mains rapaces sur les biens des Chrétiens, qu'ils devaient toujours avoir le Seigneur devant les yeux ; que les riches devaient secourir les pauvres, et les forts protéger les faibles, et, pour l'amour de Dieu, les assister de leur puissance et de leur argent. De cette vallée on parvint enfin à Castorie, où on fêta solennellement la Nativité du Seigneur. On y resta quelques jours : malgré la demande qu'on en fit, on ne put se procurer d'approvisionnemens, parce que les habitans ne regardèrent pas les nôtres comme des pélerins, mais comme des gladiateurs et des oppresseurs. C'est pourquoi, forcés par la disette, ils furent obligés d'enlever des bœufs, des chevaux et des ânes, et tout ce que l'on pouvait trouver de plus propre à servir d'alimens. Sortie de Castorie, l'armée campa en Pélagonie. Là, elle attaqua un château très-fort qui appartenait aux hérétiques, et qui était abondamment pourvu de toutes sortes de provisions; mais elle perdit tout, ayant brûlé la place avec ses habitans. Tous ces pélerins à la vérité regardaient comme également odieux les juifs, les hérétiques et les Sarrasins, qu'ils considéraient tous comme ennemis de Dieu. De là ils parvinrent au fleuve Bardar, que Boémond passa avec une partie de son armée. Le comte de Rosinolo s'arrêta avec ses frères. Aussitôt les satellites de l'empereur, espionnant les routes qu'ils occupaient, et ayant vu l'armée divisée, chargèrent le comte et sa troupe. Mais Tancrède,

qui n'était pas encore éloigné, ayant eu connaissance du combat, donne de l'éperon à son coursier rapide, vole comme la foudre, et passant à gué ou plutôt à la nage le fleuve qui le séparait du lieu de l'engagement, accourt promptement au secours du comte. Bientôt deux mille chevaliers traversèrent la rivière, suivirent Tancrède, et, sans tarder, attaquèrent les Turcopoles, les mirent en fuite, et remportèrent ainsi un glorieux triomphe. On tua quelques ennemis, on chargea de fers ceux qu'on avait pris, et on les présenta à Boémond. Interrogés pourquoi ils se comportaient si méchamment, quand on n'était point en guerre avec leur empereur, ils répondirent : « A la « solde de l'empereur, nous ne pouvons faire que ce « qu'il nous commande. » Cet événement, qui eut lieu malgré les Croisés, se passa le jour de la quatrième férie, au commencement des jeûnes [1]. Boémond, indigné de la perversité de l'empereur, sut toutefois se contenir : il renvoya les prisonniers sans les punir ; mais il les arrêta dans leurs mauvais desseins en les menaçant de la mort s'ils continuaient de nuire à son armée. « Nous sommes, dit-il à ses officiers, sur « le point de passer devant l'empereur ; il faut ré- « primer notre courroux, et, autant que nous le « pourrons, éviter de l'exaspérer injustement. C'est « le comble de la sottise de s'abandonner entière- « ment à ses inspirations, quand le courroux ne « peut produire aucun effet, et il faut que l'homme « qui se possède sache dissimuler, lorsque sa puis- « sance ne lui permet pas de satisfaire ses desirs. « Il est donc prudent de différer pour un temps

[1] Le mercredi des Cendres.

« opportun ce qu'on ne peut aussitôt exécuter. Il « faut doublement accuser de bassesse et de lâcheté « celui qui se livre à l'éclat des menaces, quand il « ne peut rien de plus. Lorsqu'il lui devient pos- « sible de se venger, il doit oublier les injures qu'il « a reçues. Si nous le pouvons, surpassons l'empe- « reur en bonnes actions ; sinon dissimulons avec « sang-froid le mal qu'il nous a fait. » Tel fut son discours. Il réprima donc le courroux qui l'animait, et expédia vers l'empereur des envoyés qui lui demandèrent toute sûreté pour les pélerins de Jésus-Christ.

L'an de l'Incarnation du Seigneur 1097, Robert, duc des Normands, Hugues-le-Grand, Étienne de Blois, Robert de Flandre, et plusieurs autres princes qui venaient de diverses provinces, et qui, avec leurs troupes, avaient hiverné en Italie, le cœur gai et joyeux au retour du printemps, sillonnèrent les flots, passèrent l'Adriatique, et se réunirent en Macédoine à Marc Boémond. Pendant que tant de noblesse se rassemblait en un corps, et qu'une valeur incomparable s'offrait pour l'œuvre de Dieu, tous ceux qui craignaient Dieu et qui se trouvaient présens ressentirent une grande joie. Cependant l'empereur Alexis, qui avait déjà éprouvé tout le poids des armes des Cisalpins, ayant appris l'arrivée de tant de barons, fut saisi d'une vive terreur. Ayant recherché quels pouvaient être les moyens qui le tireraient du péril où il se trouvait, il s'efforça, sous l'apparence de la paix, de les tromper par la ruse. C'était en effet un prince cauteleux, beau parleur, prompt en démonstrations, et artisan ingénieux de fourberies.

Il envoya donc des députés vers les nobles pélerins ; il leur demanda humblement la paix, et promit avec serment un libre passage dans ses Etats, ainsi que les provisions et tous les secours qui seraient nécessaires. Mais Boémond, qui naguères avait eu trop à souffrir de ce prince fallacieux, et l'avait deux fois vaincu par les armes, n'accepta pas ses trompeuses promesses; il engagea hardiment ses frères d'armes à mettre le siége devant Constantiople; il leur fit voir clairement, par les argumens les plus probans, combien cette expédition leur serait avantageuse. Les Français lui répondirent : « Nous avons quitté nos « richesses, nous avons entrepris volontairement ce « voyage, pour venir, par amour pour le Christ, « confondre les Païens et délivrer les Chrétiens. Or, « les Grecs sont chrétiens aussi; faisons donc la « paix avec eux, et rendons-leur ce qui leur a été « enlevé par les Turcs. »

En conséquence l'habile Boémond fut contraint, d'après l'avis des Français, de conclure la paix avec l'empereur des Grecs, au grand détriment des Chrétiens, comme on le vit clairement par la suite. D'après les demandes qu'on lui fit, l'empereur mit beaucoup de soin, par des démonstrations feintes, à rendre service à nos compatriotes. Il envoya vers Boémond Corpalace, son favori intime, avec d'autres députés, pour les conduire en sûreté à travers ses Etats et leur fournir partout des provisions. Enfin, selon les circonstances, on campa de place en place, et après avoir passé par la ville de Serra, on parvint jusqu'à celle de Rusa. Là, les Grecs leur ayant procuré suffisamment tout ce qui leur était nécessaire, les Croisés tendirent leurs

pavillons le mercredi avant la cène du Seigneur. Cependant Boémond, ayant quitté son armée, se rendit avec peu de monde auprès de l'empereur, avec lequel il voulait avoir un entretien. Pendant ce temps-là, Tancrède prenant un autre chemin, conduisit les Chrétiens, épuisés par le voyage, dans une vallée fertile et abondante en toute sorte de vivres; on y célébra la pâque du Seigneur. Alexis apprenant l'arrivée de Boémond, qu'il redoutait beaucoup, et par lequel il avait été deux fois vaincu les armes à la main, l'accueillit honorablement, et, comme il était convenable pour l'un et l'autre, lui procura abondamment hors la ville tout ce qu'il desirait.

Cependant le duc Godefroi ayant laissé ses compagnons de l'autre côté du Bras de Saint-George était revenu à Constantinople, parce que l'empereur ne lui envoyait aucun des approvisionnemens qu'il lui avait promis. L'évêque du Puy et le comte de Toulouse, qui avaient laissé derrière eux la multitude qu'ils commandaient, se trouvaient là. Alors, de l'avis des Grecs, qui mettaient beaucoup de soin pour empêcher les Français de les attaquer et de leur ravir leurs biens, l'empereur fit parler à chacun des chefs par des délégués, et exigea d'eux foi et hommage. Il promit, s'ils y consentaient, de leur fournir des vivres et de l'argent, même de les suivre en personne, et de leur procurer l'assistance de toutes ses troupes. Les Français se trouvèrent fort embarrassés; ils ne voulaient pas jurer; mais c'était à ce prix seulement que les Grecs permettaient le passage. Les premiers ne voulaient pas en venir aux mains avec des chrétiens; mais, en observant la paix, ils ne pou-

vaient obtenir ce passage qu'ils demandaient. Laissant imparfait l'objet de leur voyage, ils regardaient comme une abomination de revenir sur leurs pas. Enfin, forcés par les circonstances les plus impérieuses, ils garantirent par serment à l'empereur Alexis la vie et l'honneur, et promirent qu'ils ne lui feraient aucun tort, tant que lui-même observerait de bonne foi ce qu'il avait juré. Toutefois le comte de Toulouse résistait plus que les autres, et cherchait les moyens de se venger de l'empereur. Cependant l'avis commun des autres princes prévalut, et ce ne fut pas sans peine que l'on détourna de ses projets le comte, qui était fort emporté. En conséquence il jura, mais on ne put jamais le déterminer à promettre l'hommage. Aussitôt on donna les ordres nécessaires pour l'embarquement. Sur ces entrefaites, Tancrède était arrivé avec l'armée qu'il commandait. Ayant appris qu'Alexis avait exigé le serment des princes qui étaient ses aînés, il se cacha dans la foule avec Richard de la Principauté, et, ayant aussitôt fait mettre à la voile, passa le détroit en toute hâte. Boémond et le comte de Toulouse restèrent jusqu'à ce que l'on eût fourni les approvisionnemens. Le duc Godefroi se rendit avec les autres chefs à Nicomédie, et y passa trois jours avec Tancrède. Enfin ce duc, ayant appris qu'il n'y avait aucune route ouverte pour le passage de tant de troupes, fit partir en avant trois mille hommes pour aplanir et combler les précipices des rochers et des montagnes. Ils préparèrent le passage de l'armée en se servant de haches, de pioches, de sacs et d'outils de toute espèce, avec lesquels ils coupèrent les buissons et les plantes nuisibles, et rendirent praticable l'accès

des montagnes ; puis, ayant placé des signaux sur les hauteurs pour empêcher ceux qui les suivaient de s'égarer, on arriva à Nicée en Bithynie le 6 mai. Les Occidentaux ayant formé leur camp et dressé leurs tentes, on assiégea Nicée, capitale de toute la Romanie, place très-forte, que ses murailles élevées jusqu'au ciel, et un lac qui entourait un côté de la ville, faisaient paraître inexpugnable. Ce fut là surtout qu'on éprouva une si calamiteuse disette de subsistances, jusqu'à ce que l'empereur eût fait parvenir ses convois, que l'on payait jusqu'à vingt ou trente deniers chaque pain que l'on pouvait trouver. Mais comme Dieu prend soin des siens, Boémond survint tout à coup, et amena par terre et par mer une nombreuse armée. En conséquence toute la milice du Christ éprouva soudainement une abondance inattendue de subsistances. On se disposa à attaquer la place le jour de l'Ascension du Seigneur, et à dresser des machines de bois contre les murailles. Pendant deux jours entiers, pressant vigoureusement l'attaque, on essaya de les saper. De leur côté, les Gentils qui étaient dans la place, résistaient courageusement. Ils défendaient de toutes leurs forces leurs murs et leurs pénates. Ils lançaient des pierres et des traits ; ils se couvraient de boucliers, et s'exposaient bravement à la grêle de flèches qui pleuvait de toutes parts. Les Français employèrent tous les moyens que la localité pouvait leur fournir ; ils se mirent à l'abri d'une tortue de boucliers entrelacés, évitèrent ainsi l'effet des javelots, et pressèrent fréquemment les assiégés épuisés. Cependant les habitans de la ville firent partir des envoyés pour solliciter des secours de leurs compatriotes

et de leurs voisins, auxquels ils firent dire : « Accou« rez au plus vite; entrez sans rien craindre par la « porte du midi qui n'est point encore assiégée. » Avec l'aide de Dieu, il survint toutefois des événemens bien différens de ceux qu'ils attendaient. En effet, le jour même, qui était le samedi d'après l'Ascension du Seigneur, l'évêque du Puy et le comte de Toulouse arrivèrent devant Nicée; le siége de la porte du midi leur fut confié par les autres princes. Le comte se présenta en armes à l'improviste devant les Sarrasins, qui accouraient avec sécurité, et toute son armée, dans le plus bel état, repoussa virilement ces barbares insensés. Après avoir perdu un grand nombre des leurs, les Sarrasins prirent honteusement la fuite, et furent facilement vaincus par les Français. Les citoyens de Nicée implorèrent de nouveau l'assistance de leurs voisins, en leur promettant par serment une victoire assurée. Aussi eurent-ils l'audace de venir avec des cordes pour lier les Chrétiens qu'ils se flattaient d'emmener captifs; mais les Français accoururent au devant des Païens en formant un seul corps : ils les chargèrent pour la seconde fois, les battirent, les mirent en déroute, et après en avoir tué un grand nombre, revinrent victorieux. Ensuite le comte Raimond et l'évêque Naimar se signalèrent par de nombreux exploits, ainsi que leurs armées, et livrèrent à la ville diverses attaques auxquelles les assiégés résistèrent de tous leurs efforts. Enfin les chefs chrétiens se réunirent, et réglèrent ainsi qu'il suit l'ordre du siége de Nicée : d'un côté furent placés Boémond et Tancrède, auprès desquels s'établit avec ses frères le duc Godefroi; ensuite, Robert comte de

Flandre, homme habile et chevalier intrépide; près de lui, Robert duc des Normands, Etienne comte de Chartres, le Breton Conan, fils du comte Geoffroi, Raoul de Guader et Roger de Barneville avec leurs troupes; à la porte du midi, le comte de Toulouse et l'évêque du Puy avaient pris position. C'est ainsi qu'ils enveloppèrent la ville de telle manière que personne ne pouvait entrer ni sortir, si ce n'est par le lac qui en défend une partie. A la vue des Chrétiens, les Gentils naviguaient en sûreté sur les eaux, et se procuraient par cette voie tout ce qui était nécessaire. Cependant l'armée du Christ avait louablement formé le siége de la ville de Nicée, et disposé prudemment, au nom du Seigneur, un camp et des tentes superbes. Les Chrétiens brillaient sous les armes, et se montraient remplis de décence et de gravité dans leurs mœurs. Purs dans leur conduite, forts de corps, le cœur enflammé d'ardeur, ils marchaient au combat; ils veillaient sur leur ame, ils interdisaient aux desirs et aux voluptés de la chair tout ce qui était illicite. Les chefs combattaient eux-mêmes comme de simples soldats; disposant tout convenablement, exhortant leurs compagnons d'armes, ils faisaient eux-mêmes sentinelle. Là toutes choses étaient en commun. Chaque jour les évêques prêchaient sur la continence, et repoussaient du milieu du camp, comme objets d'abomination, le libertinage et les abus. Les Turcs cependant ne cessaient de s'employer à la défense de leur ville, et, sous les yeux des Chrétiens, allaient et revenaient en sûreté sur le lac. Les Français, affligés à cette vue, cherchèrent par quel moyen ils pourraient s'en emparer. Ils ex-

pédièrent des envoyés à Constantinople, et firent connaître avec précision à l'empereur ce qu'ils croyaient à propos de faire contre l'ennemi. Aussitôt ce monarque consentit à ce qu'ils demandaient, et ordonna de faire ce qu'ils jugeraient à propos. D'après ses ordres, on conduisit en toute hâte des bœufs, et des vaisseaux à voiles se rendirent au port de Chevetot. Il s'y trouva aussi des Turcopoles. On chargea des bateaux sur des charrettes, que des bœufs employés à ce travail transportèrent avec beaucoup de peine jusque sur le bord du lac. Quand la nuit eut couvert la terre, on lança les barques que l'on confia aux Turcopoles. Aux premières lueurs du crépuscule, elles prirent avec ordre, en sillonnant les flots, la direction de la ville. Les assiégés furent fort étonnés en contemplant de loin leur lac couvert de bâtimens, et crurent que, peut-être, il leur était survenu du secours; mais quand ils connurent la chose avec certitude, ils furent glacés d'effroi, et de la terreur ils passèrent au désespoir. Par une circonstance soudaine, ils s'aperçurent dans leur trouble que les événemens avaient tourné contre leurs espérances. Il ne restait plus aucun espoir de salut à cette ville assiégée à la fois par terre et par eau. En conséquence ils envoyèrent des députés à l'empereur, et se trouvant déjà vaincus, le supplièrent instamment de les épargner, de recevoir la ville à composition, de la protéger comme sienne contre les ennemis, de peur que ces étrangers ne les dépouillassent de leurs biens. A la réception de ces dépêches, l'empereur, secrétement jaloux des avantages des Chrétiens, comme l'événement le prouva par la suite, et satisfaisant à la

demande des assiégés, ordonna à Tatan [1], prince de sa milice, qu'il avait envoyé à la suite des nôtres avec quarante mille hommes, ainsi qu'à quelques autres de ses satellites, de faire conduire sans dommage à Constantinople les gens de Nicée, qui se rendaient eux et leurs biens, et de veiller avec grand soin à la conservation de la place. Tout se passa conformément aux ordres de l'empereur : la ville se rendit, et les Païens furent conduits sans éprouver de dommage à la ville impériale. L'empereur accueillit les vaincus honorablement, et en leur laissant la liberté, les traita avec une grande magnificence, et fit beaucoup de dons aux pauvres Chrétiens. Après la reddition de la ville, les Croisés quittèrent la place. Là beaucoup d'eux périrent, soit par la faim, soit par le glaive, soit par tout autre mode d'extermination. Ils obtinrent, comme nous le croyons, les lauriers d'un heureux martyre, puisqu'ils firent le sacrifice de leur corps pour secourir leurs frères. Il mourut aussi beaucoup de Païens par divers événemens, et leurs cadavres furent inhumés çà et là. Pendant sept semaines et trois jours, les Chrétiens restèrent devant Nicée, et quand la ville se fut rendue, ils tournèrent ailleurs tristement leurs pas. En effet, ils se repentaient d'avoir entrepris un si long siége, puisqu'ils ne restaient pas maîtres de la place, ainsi qu'il doit arriver des villes subjuguées. Si du moins les richesses de l'ennemi avaient tourné à leur avantage, le sort des pauvres eût été adouci, et l'on se fût un peu dédommagé des dépenses que l'on avait faites. Les Chrétiens ne souffrirent pas sans se plaindre l'ordre que donnait

[1] Ou Tatice.

Alexis de ne pas s'emparer des biens de la ville de Nicée, où ils avaient en pure perte versé leur sang et consumé une partie des grandes richesses qu'ils avaient apportées. C'est ainsi qu'ils firent à leur détriment l'épreuve de la fourberie de l'empereur. Cependant, comme il n'y avait alors rien à gagner, ils dissimulèrent quelque temps leur ressentiment. Là se développa le premier germe des haines, là se découvrit un foyer d'inimitié, là commencèrent à pulluler les motifs de discorde, là on vit grandir les fantômes du ressentiment : car, comme Alexis n'avait pas agi équitablement à leur égard, ils songèrent à tirer vengeance de sa déloyauté.

Le jour que se termina le siége de Nicée, on parvint à un certain pont où les Chrétiens établirent leurs tentes. Ils y passèrent deux journées, et la troisième, avant le jour, ils se mirent en route en toute hâte; mais, comme la nuit était obscure, ils s'engagèrent incertains dans une route incertaine. Les corps s'étant séparés l'un de l'autre, on perdit deux jours dans le voyage. Boémond, Robert duc de Normandie, Étienne comte de Blois, Tancrède, Hugues de Saint-Paul, Girard de Gournay, Gaultier de Saint-Valeri, et Bernard son fils, Guillaume, fils du vicomte Ranulphe, Guillaume de Ferrières, Hervé, fils de Dodeman, Conan, fils du comte Geoffroi, Raoul de Guader et Alain, son fils, Riou de Lohéac[1], Alain, sénéchal de Dol, et plusieurs autres formaient un même corps. Dans l'autre se trouvaient le comte de Toulouse et l'évêque du Puy, le duc Godefroi et Baudouin, Hugues-le-Grand et

[1] *Lohoac.*

Robert de Flandre, avec de nombreuses troupes de pélerins.

Dans la même semaine, les Turcs se réunirent contre Boémond, aussi considérables en nombre que les sables de la mer. Confians dans leur grande multitude, ils chargèrent inopinément les Chrétiens; ils avaient pour chef Daliman[1]; ils étaient enflammés de fureur contre les étrangers qui avaient eu l'audace de prendre Nicée et de ravager leurs possessions. Là se trouvaient des Turcs, des Sarrasins, des Persans et des Agulans, dont on évalua le nombre à trois cent soixante mille, outre les Arabes, dont les forces restèrent indéterminées. Dès que le vaillant Boémond vit cette innombrable multitude d'ennemis, menaçant et insultant ses troupes avec des expressions de rage et le tranchant du glaive, intrépide, il s'arrêta, harangua les siens en peu de mots, mais sagement, et les excita louablement aux honneurs du combat. Il mande sur-le-champ à ses compagnons d'armes, qui étaient un peu en arrière, d'accourir à son secours dans cette grave conjoncture. Il prescrit aux gens de pied de planter leurs tentes avec célérité et prudence, et aux cavaliers de marcher avec lui au devant des Païens, pour leur livrer bataille et soutenir sans relâche le travail du combat. Cependant les Turcs étaient arrivés en poussant de grands cris; ils pressaient vivement les Chrétiens, soit en lançant des flèches ou des dards, soit en les frappant de près. Nul repos n'était donné aux Chrétiens épuisés, et vous eussiez vu tous leurs corps se fondre en sang ou en sueur, les Français soutenir sans cesse tout le poids du combat, quelquefois dif-

[1] Soliman.

férer prudemment de charger l'ennemi, quelquefois tenir ferme l'épée à la main, attendre l'arrivée de leurs frères, qu'ils avaient appelés, et ne pas reculer d'un seul pas. Ils soutinrent la violence de ce combat depuis la troisième heure du jour jusqu'à la neuvième. Dans cette journée, les femmes furent très-utiles aux combattans: elles portaient hardiment de l'eau à ceux que la soif tourmentait, et leurs exhortations fortifiaient les guerriers. Le champ de Mars était tout en feu. En effet, de part et d'autre on combattait de toutes ses forces. Les Chrétiens souffraient beaucoup, car souvent la lutte était engagée même dans leur camp. L'autre armée refusait de croire aux rapports des envoyés de Boémond, et doutait de la réalité du combat. Elle croyait qu'il n'existait aucune nation qui eût l'audace de songer à attaquer même la dixième partie de ses forces. Toutefois, quand ce bruit se fut répété dans toute l'armée, et qu'on vit arriver envoyés sur envoyés, le duc Godefroi, qui était un vaillant chevalier, le comte Étienne, homme prudent et modeste, Hugues-le-Grand, Baudouin et Eustache, également intrépides, accourent avec leurs compagnons d'armes. L'évêque du Puy et Raimond, comte de Toulouse, les suivaient de près. Les Chrétiens, épuisés, s'étonnaient que tant de monde se fût si inopinément réuni contre eux bien au delà de ce qu'ils attendaient. En effet, les monts et les vallées en étaient couverts, et partout où se trouvaient des plaines, elles étaient occupées par d'épais escadrons. Avec l'aide de Dieu, les Chrétiens combattaient vaillamment, et l'affaire ne se passait que le glaive à la main, portant partout la mort. Tout à coup apparais-

sent les compagnons qu'ils avaient appelés. L'évêque du Puy, avec sa grande armée, prend l'ennemi en queue. D'un autre côté, le comte de Saint-Gilles, Baudouin et Eustache, chargent l'ennemi au grand galop. A droite se précipitent le duc Godefroi et Hugues-le-Grand, chevalier toujours rapide dans l'action. Cependant Robert de Normandie, Étienne de Blois, Tancrède et Boémond continuaient le combat, et depuis long-temps en soutenaient tout le poids. Dans leur stupeur, les Païens, qui se voyaient attaqués vigoureusement en tête et en queue, cherchèrent leur salut dans la fuite, et tournèrent le dos à leurs ennemis. Le glaive des Chrétiens les frappa jusqu'à la mort, et un grand nombre périt de tous les genres de trépas. Ceux qui le purent se cachèrent. Là furent tués des milliers de Barbares, accourus en foule contre les nôtres, et qui les avaient tout le jour attaqués si cruellement.

Guillaume-le-Marquis, frère de Tancrède, et Geoffroi de Montaigu, hommes très-braves, illustres et vertueux, périrent dans cette affaire avec beaucoup d'autres personnages tant de la cavalerie que de l'infanterie : car les Turcs, qui excellent en ruse et en audace, portent avec leurs glaives des coups qu'on ne peut parer; ils donnent souvent de loin la mort à leurs ennemis, parce qu'ils emploient l'arc et beaucoup d'autres instrumens de guerre. Ces peuples se vantent de tirer leur origine des Français, et prétendent que leurs aïeux ont quitté le Christianisme. Ils assurent qu'eux seuls et les Français savent combattre naturellement.

Le combat eut lieu le 1er. juillet : ce jour solennel

fut célébré par de saintes prières en l'honneur de Dieu tout-puissant, qui dispose bien toutes choses.

Les Païens ayant été ainsi mis à mal et chassés fort loin, les Chrétiens revinrent sur leurs pas pour dépouiller les tentes de ces Barbares, dans lesquelles ils découvrirent beaucoup d'or et d'argent. Ils trouvèrent sous leurs pavillons beaucoup de harnois, de mules, de chevaux, de bœufs, de chameaux, de moutons et d'ânes, ainsi que des bagages de toute espèce. Chargés de ces trésors, ils retournèrent à leur camp en triomphe et comblés d'une indicible joie. Le bruit d'une si grande victoire commença à porter la terreur chez les nations lointaines et étrangères, et fit retentir la gloire de la Chrétienté aux oreilles des peuples éloignés : tous redoutaient les beaux exploits des Chrétiens, et craignaient qu'ils ne vinssent les attaquer.

Fugitif de Nicée, Soliman rencontra dix mille Arabes, et leur fit connaître en détail la grande bravoure et l'audace des Chrétiens, leur valeur invincible, leur grand nombre et leur riche tenue : par ce récit, il les engagea à partager sa fuite. Au reste, comme l'esprit humain travaille sur beaucoup de choses et s'occupe même de frivolités, les Turcs inventèrent une ruse pernicieuse pour la simplicité des Chrétiens. Soliman et les autres Gentils, lorsqu'ils parvenaient à des villes ou à des places fortes dans lesquelles demeuraient des Chrétiens de Syrie, leur disaient pour les tromper : « Nous avons « vaincu les Français ; on n'en voit plus du tout ; et « s'il en existe encore, ils sont cachés sous terre. » Ainsi les Païens parlaient à ces hommes qui n'étaient

pas sur leurs gardes, et leur faisaient ouvrir leurs portes : entrés dans les places de ces gens trompés, ils pillaient les maisons et les églises; ils enlevaient les jeunes gens et les jeunes filles, et tout ce qui était précieux et desirable. C'est ainsi que, semant partout le mensonge, ils prévenaient l'arrivée des Français. Quand les Chrétiens eurent appris ces choses, ils se mirent à la poursuite des Païens : ils pénétrèrent sur un territoire aride et inhabitable, dans lequel ils faillirent périr de faim et de soif. S'ils découvraient des grains qui n'étaient pas mûrs encore, ils arrachaient les épis, et, après les avoir frottés, ils les mâchaient et les avalaient. Beaucoup d'hommes et de bêtes de charge périrent en ce lieu; un grand nombre de glorieux chevaliers furent contraints de marcher à pied; ceux qui en eurent le moyen se procurèrent, au lieu de chariots, des bœufs pour les porter eux-mêmes ou leurs effets. Peu après on entra dans une contrée fertile, abondante en vivres et en toutes sortes de biens; mais les nôtres ne purent y réparer leurs moyens de transport. Arrivés à Iconium, et, d'après l'avis des gens du pays, ils remplirent leurs outres d'eau, et après une journée de marche, ils se trouvèrent sur le bord d'un fleuve où ils passèrent deux jours à se reposer. Les coureurs qui précédaient toujours l'armée pour lui préparer des provisions et lui procurer des fourrages et autres choses nécessaires, entrèrent dans la ville d'Héraclée, où s'étaient réunis beaucoup de Turcs attendant les Chrétiens pour tâcher de leur nuire. Ils avaient dressé des embûches aux coureurs; mais les Francais les attaquèrent hardi-

ment, et sans beaucoup de peine les mirent en fuite et les dispersèrent. En conséquence, après l'expulsion des Turcs, la ville fut promptement soumise au pouvoir des Chrétiens, qui y passèrent quatre jours. Là Tancrède et Baudouin se séparèrent des autres chefs et entrèrent avec leurs troupes dans la vallée de Botrentot. Cependant Tancrède s'étant de nouveau séparé de Baudouin, gagna Tarse avec sa troupe : mais les Turcs, étant sortis de la ville, marchèrent à sa rencontre bien disposés à combattre. Tancrède, homme d'une singulière bravoure, ayant été attaqué par l'ennemi, le tailla vigoureusement en pièces, et poursuivit les fuyards jusqu'à la ville, devant laquelle il mit le siége. La nuit survenue, les Turcs s'enfuirent ; et pendant cette nuit même les habitans crièrent à haute voix : « Français! triomphateurs et « dominateurs du monde, les Turcs se sont retirés; « la place vous est ouverte; arrivez, accourez, Fran- « çais invincibles, pour l'occuper; accourez sans dé- « lai. Pourquoi tardez-vous? » Les gardes du camp entendirent fort bien ce discours; mais comme il était nuit, on remit au jour à délibérer sur l'affaire. Dès que l'aurore vint à luire, les chefs de la ville se présentèrent, se soumettant aux Chrétiens, eux et leurs biens, et choisissant Tancrède pour leur prince. Il s'éleva là un grand débat entre les princes : car Baudouin, qui commandait la plus nombreuse armée, était disposé à piller la ville ou bien à en réclamer la moitié. Or Tancrède, dont le caractère était modéré, aima mieux renoncer au commandement de la ville que de laisser piller les biens des citoyens qui s'étaient confiés à lui de bonne grâce. En conséquence,

il donna le signal à ses troupes, et, au bruit des trompettes, il fit sa retraite avec quelque douleur, et Baudouin occupa seul toute la ville de Tarse. Sans aucun retard, deux villes importantes, Adena et Mamistra, se rendirent à Tancrède, ainsi que plusieurs places fortes. Cependant les autres princes avaient pénétré avec leurs troupes sur le territoire des Arméniens. A leur arrivée, la ville d'Alphia se rendit, et les habitans du pays confièrent leur défense à un guerrier nommé Siméon.

La grande armée arriva devant Césarée de Cappadoce, qui fut rasée de fond en comble; toutefois les ruines qui en subsistent attesteront quelle fut son importance. Plastence, ville belle et riche par le territoire qui l'entoure, que peu auparavant les Turcs avaient assiégée durant trois semaines, mais n'avaient pu prendre en aucune manière, ouvrit volontiers et sans retard ses portes aux Chrétiens. Pierre d'Aufi en fit la demande et l'obtint des princes sans difficulté, pour la défendre et la tenir, ainsi que le pays, sous la foi du saint sépulcre de la Chrétienté. Boémond, qui excellait dans l'art de la guerre, ayant rassemblé l'élite de ses chevaliers, s'attacha vivement à la poursuite des Turcs, qui avaient assiégé Plastence, et qui se tenaient à peu de distance de la tête de l'armée pour lui nuire; mais il les suivit inutilement, car il ne put les atteindre.

On arriva à Coxon, ville illustre et opulente, que ses habitans remirent volontairement entre les mains des Chrétiens leurs frères. L'armée fatiguée s'y reposa trois jours. On rapporta au comte de Toulouse que les Turcs, auxquels on avait confié la garde

d'Antioche, s'étaient retirés en prenant la fuite. En conséquence, et de l'avis des siens, il choisit quelques hommes pour les envoyer en avant, afin d'éclairer soigneusement la route, et de prendre toutes sortes d'informations utiles. Cette mission fut confiée à des hommes de distinction, habiles dans l'art militaire, le vicomte de Châtillon, Guillaume de Montpellier, Pierre de Roas, et Pierre Raimond, se rendirent avec beaucoup de chevaliers dans la vallée d'Antioche, et apprirent que le rapport n'était pas fondé, car les Turcs se préparaient à défendre vigoureusement la place.

Pierre de Roas, s'écartant des autres troupes, pénétra dans la vallée de Rugia : il y trouva beaucoup de Turcs qu'il tailla en pièces, vainquit et mit en fuite. Ayant appris le succès des entreprises des Chrétiens, et les fréquens désastres des Païens, les Arméniens rendirent à Pierre la ville de Rugia, ainsi que quelques châteaux. La grande armée avançait avec beaucoup de difficultés. On gravissait en rampant les montagnes escarpées et les rochers, où l'on éprouvait tristement des pertes extraordinaires. Marchant avec peine et tombant sur cette impraticable route, on se meurtrissait et se brisait. Les chevaux roulaient dans d'horribles précipices. Un grand nombre de guerriers furent ruinés par la perte de leurs chevaux ou des bêtes de somme qui portaient leurs bagages. Après avoir à peine échappé à ces affreuses angoisses, ils arrivèrent devant une ville que l'on appelle Marasie. Les habitans apportèrent à nos troupes d'abondantes provisions. Elles y séjournèrent quelque temps, jusqu'à ce qu'elles fus-

sent un peu rétablies. Ensuite elles entrèrent dans une vallée, belle, spacieuse et riche, dans laquelle est située la ville royale et fameuse d'Antioche, qui est la métropole et la capitale de toute la Syrie. C'est là que Pierre, prince des Apôtres, établit sa chaire pontificale. Depuis, par un jugement de Dieu secret mais juste, plusieurs églises d'Antioche ont été détruites et sans respect consacrées à des usages humains. Les coureurs de l'armée s'étant approchés du pont de fer [1], firent la rencontre d'une innombrable quantité de Turcs qui s'empressaient de fortifier la ville. En conséquence, les ayant chargés soudainement, car les Chrétiens marchaient toujours armés, ils les battirent dans cette rencontre imprévue. Beaucoup de Turcs ayant été tués, les coureurs ramenèrent à leur camp, qui était placé sur les bords du fleuve, des mulets que les Turcs conduisaient à la ville chargés de toutes sortes de vivres et de divers trésors. Le camp éprouva une joie extraordinaire, tant à cause de la victoire que par rapport aux riches dépouilles que leur rapportaient les coureurs. Aussi rendaient-ils à Dieu journellement et continuellement des actions de grâces, et chantaient-ils ses louanges pour l'éminente protection qu'il accordait contre les phalanges païennes à ceux qui, par amour pour lui, s'étaient tant éloignés de leur terre natale.

Boémond, ne cédant jamais à la paresse ni à la

[1] Ce pont est appelé aujourd'hui Geser-Hadid, selon Pococke. Il est construit sur le Baradi, que les anciens appelaient l'Oronte, et qui dans les historiens des Croisades est généralement désigné sous le nom de Farfar.

nonchalance (en effet cet homme était toujours en mouvement), gagna avec précaution et en secret, avec quatre mille chevaliers, les approches d'une porte d'Antioche. Il y attendait ceux qui par hasard auraient voulu secrètement entrer ou sortir. Dès la pointe du jour, il fit venir son armée du lieu où elle était sous la tente, se rapprocha d'Antioche, et le mercredi 21 octobre il dressa ses pavillons, et assiégea virilement la ville par trois de ses portes, jusqu'au 3 juin. La place ne fut point investie par d'autres points, parce qu'ils étaient hérissés de montagnes et de rochers élevés autant qu'inaccessibles, à tel point qu'il n'y avait pas moyen de s'y établir pour le siége. Une crainte excessive s'empara des habitans d'Antioche et de leurs voisins, de manière que personne n'osait attendre l'approche des coureurs. Aussi, pendant près de quinze jours, tout resta tranquille. Le territoire des environs de la ville forme une vallée fertile et abondante en vignobles, remplie de fruits, offrant l'aspect agréable des moissons, couverte d'une forêt d'arbres, riche en jardins et opulente en pâturages. Beaucoup d'Armémiens et de Chrétiens de Syrie, dévoués aux Turcs, feignant de fuir, sortaient hardiment de la ville pour entrer dans le camp, remplissaient en mendiant l'office d'espions, et, à leur retour, faisaient aux Turcs des rapports sur ce qu'ils avaient vu: ce qui nuisait considérablement aux assiégeans. En conséquence, la garnison d'Antioche, connaissant les projets des nôtres, commença peu à peu à se montrer plus entreprenante: elle inquiétait beaucoup les Croisés par ses attaques, tuait ceux qu'elle pouvait surprendre, et

causait un grand mal par le pillage et par d'autres entreprises. Elle interceptait toutes les routes des environs, et fermait aux Chrétiens toute communication avec la mer et les montagnes. Ainsi ceux qui étaient devant la place étaient plus resserrés que ceux qui étaient dedans. D'un château voisin assez fort, nommé Harenc, les Turcs fondaient sur les assiégeans, dont un grand nombre tombaient dans les embûches des gens du pays. Dans leur douleur, les princes chrétiens marchèrent aux Turcs, les provoquèrent au combat, puis, feignant de fuir, se replièrent à dessein vers un lieu où Boémond s'était mis en embuscade avec sa troupe. Deux mille Chrétiens y périrent, mais Boémond, valeureux combattant, sortit tout-à-coup de l'embuscade, attaqua les Turcs, en tua un grand nombre, et en prit quelques-uns vivans, auxquels il fit solennellement, et pour servir de spectacle, trancher la tête devant une porte de la ville. Ensuite, les assiégeans bâtirent sur le sommet d'un mont que l'on appelle Maregard, un château qu'à tour de rôle chacun des plus braves gardait pendant quelques jours. Cependant les vivres diminuaient, parce qu'on n'osait courir au loin et qu'on ne pouvait acheter de nouvelles provisions. On avait consumé avec prodigalité ce que l'on avait trouvé dans la vallée. Les subsistances par conséquent étaient fort chères, la famine se présentait avec toutes ses horreurs; les vivres manquaient de jour en jour, et dans la place l'ennemi en témoignait sa satisfaction par de grandes démonstrations de joie.

L'an de l'Incarnation du Seigneur 1097, après avoir célébré la Nativité du Christ, le duc Boémond et

Robert de Flandre se mirent en marche, non sans exciter la douleur de ceux qui restaient, et avec eux plus de vingt mille hommes, tant cavaliers que fantassins, se dispersèrent vers les lieux habités par les Sarrasins. Beaucoup d'Arabes et de Turcs venus de Jérusalem, de Damas, et d'autres villes de diverses contrées, s'étaient réunis pour secourir Antioche. Quand ils surent que les Chrétiens s'étaient dispersés sur leur territoire, ils éprouvèrent une grande joie, espérant qu'ils les vaincraient certainement, parce qu'ils les croyaient en petit nombre, et purs aventuriers. En conséquence, dans le silence de la nuit, ils disposèrent en embuscade deux corps de troupes, l'un en tête et l'autre en queue des Croisés. Au point du jour, le vaillant comte de Flandre et Boémond tombèrent de concert sur l'ennemi, puis invoquant le nom de Jésus, avec un signe de croix, ils combattirent vigoureusement et tuèrent beaucoup de Païens. Toutefois les Chrétiens tirèrent peu de parti de leurs dépouilles, parce qu'ils n'eurent pas le loisir de les poursuivre ni de faire de butin. Cependant les Turcs qui formaient la garnison d'Antioche, ayant appris que Boémond avait quitté le siége, sortaient sans crainte, et s'avançaient jusque dans le camp. En effet, ils avaient su, par leurs espions, qu'ils y trouveraient moins de résistance. Un certain jour, ils y pénétrèrent, et attaquèrent de près les Chrétiens, sans savoir encore que leurs compatriotes avaient été vaincus. Ce jour, les Arabes commirent de grands ravages dans le camp, et beaucoup de Chrétiens périrent. Parmi ceux-ci tomba le porte-enseigne de l'évêque du Puy : s'il ne se fût trouvé dans l'inter-

valle qui séparait le camp d'avec la ville, des terrains marécageux, et qui ne laissaient aucun passage si ce n'est à grand'peine, ces barbares s'élançant à toute bride auraient détruit les tentes et exercé leur rage sur les Chrétiens, qui avaient déjà assez souffert.

Boémond revenant sur ses pas après son expédition contre les Sarrasins, et n'ayant trouvé que peu de butin, gagna quelques autres points montueux; malheureusement le pays avait été tellement dévasté que beaucoup d'habitans sans occupation s'étaient retirés. Ainsi le fruit de son expédition se borna à déployer son triomphe sur les Turcs; mais aucune victoire n'apaise la faim là où l'on ne trouve rien à manger. Il y a peu de durée pour la joie que le défaut de pain vient contrister. Boémond rentra au camp, qui souffrait cruellement des horreurs de la famine. Les Arméniens et les Syriens, dont l'avidité était insatiable, voyant revenir les Chrétiens sans butin, parcouraient les lieux écartés qui offraient quelque avantage, apportaient au camp ce qu'ils avaient trouvé de vivres à acheter, et vendaient très-chèrement ce qu'ils avaient obtenu à vil prix. Le fléau des maladies affligeait les assiégeans : les plus riches faisaient beaucoup de dons aux pauvres, et à ceux qui mendiaient de porte en porte; mais ils ne purent long-temps soutenir tant de milliers de malheureux. Dans cet état, quelques personnes songèrent à s'évader du camp. Guillaume Charpentier et Pierre l'Ermite prirent la fuite en secret; mais Tancrède les ayant découverts, les fit saisir, les accabla d'injures, et les força de retourner à l'armée.

Ensuite Boémond les ayant fait conduire devant lui, leur fit de sévères réprimandes, et leur infligea la punition qu'ils méritaient. Les hommes et les chevaux avaient également à souffrir, et n'avaient aucun espoir d'échapper. Ces animaux manquaient tellement aux Chrétiens que, dans toute cette grande armée, on trouvait à peine mille chevaliers qui se servissent de chevaux. Le Grec Tatan, chef des gardes de l'empereur, pâlit d'effroi et redouta la mort au milieu de tant de désastres : il fit beaucoup de promesses à ses compagnons pour l'avenir, et se fit envoyer en députation auprès de ce monarque : il partit, mais on ne le revit plus. Il raconta magnifiquement à Alexis toutes les prouesses, la fidélité et les souffrances de tout genre des assiégeans ; il engagea Gui, fils du duc Guiscard, et d'illustres seigneurs français, qui marchaient avec beaucoup de compagnons, mais que l'empereur avait retenus honorablement à Constantinople, à se rendre en toute hâte auprès de leurs frères d'armes. Ayant appris ce qui se passait, ce prince rassembla une grande armée, et se mit en marche avec beaucoup de troupes pour secourir les Chrétiens ; mais de mauvais conseils, comme nous le dirons par la suite, l'empêchèrent de poursuivre sa bonne entreprise.

Cependant les Croisés, réduits à l'extrémité, s'évadaient furtivement, se portant où ils croyaient trouver de quoi vivre. Personne n'osait s'avancer vers la mer, parce que de ce côté les routes, et même les lieux les plus impraticables, étaient gardés. Voilà que de nouveau le bruit se propagea qu'une innombrable armée de Turcs approchait, et mena-

çait chacun d'une mort prochaine : ils étaient, dit-on, si nombreux, que l'étendue de plusieurs stades ne leur suffisait pas. Glacés d'effroi, les Chrétiens pâlissaient, et beaucoup d'entre eux tendaient leur cou languissant. La noblesse toutefois osait parler de batailles. Tous les grands s'étaient réunis et se donnaient de mutuelles exhortations : ce que voyant, l'habile Boémond les félicita grandement, et les engagea par de sages conseils et d'éloquens discours à combattre. Il donna ordre à l'infanterie de rester au camp et d'observer soigneusement les portes de la ville, de peur que les habitans ne les ouvrissent pour faire librement des sorties. Tous les chevaliers s'étant armés en invoquant le nom du Seigneur Jésus, et munis de la sainte communion, sortirent des lignes au milieu des lamentations universelles. Personne ne s'en fiait à soi-même, ni prêtres, ni femmes, ni gens du peuple, ni chevaliers : ni les uns ni les autres n'avaient l'espérance de se revoir. Ceux-ci et ceux-là se précipitaient dans les bras de ceux qui leur étaient chers, et tous versaient des torrens de larmes. Les chevaliers s'établirent sur le fleuve que l'on appelle de son ancien nom Daphné, et qui passe entre Antioche et un lac : ils apprirent que les Turcs s'étaient rassemblés au château de Harenc, au delà du pont de fer. Sans nul retard, les chefs chrétiens se réunirent avant le jour, et, dès que l'aurore commença à luire, ils envoyèrent en avant d'habiles gens à la découverte. Revenus en toute hâte, ceux-ci crièrent que les Turcs arrivaient, et qu'ils étaient formés en deux corps nombreux. En effet, ils avaient vu leur marche rapide de l'autre rive

du fleuve. Alors les chefs chrétiens s'entretinrent de l'ordonnance de la bataille, et en confièrent le soin à Boémond. En conséquence il forma six corps : cinq d'entre eux marchèrent pour soutenir le poids du combat et repousser les troupes ennemies en les chargeant efficacement. Boémond, avec le sixième corps, marchait au pas le dernier, prêt à se porter où il serait nécessaire, ainsi qu'à secourir au besoin tous les autres, et si les Turcs triomphaient des premiers, disposé à soutenir toutes leurs charges. Les clairons sonnaient, les trompettes se faisaient entendre avec éclat; on entendait les cris de l'une et l'autre armée, et de part et d'autre s'engageait un combat opiniâtre. On se touchait de près : déjà les armures heurtaient les armures; déjà le bouclier était repoussé par le bouclier, et les épées étaient rompues par les lances fracassées. Des troupes fraîches se joignirent aux Turcs et poussèrent vigoureusement les Chrétiens. Les Français ne pouvaient soutenir les vives attaques de tant de nations rassemblées; chancelans, ils étaient forcés de céder. Les clameurs et le bruit étaient excessifs, et il tombait une grêle de traits qui couvrait les airs comme d'un nuage. Boémond, qui voyait tout et qui semblait être tout yeux, s'écria : « O Christ! « soutiens tes Chrétiens. » Puis il ajouta : « Ro-« bert (car Robert, fils de Girard, portait son dra-« peau), cours rapidement à toute bride, et porte « avec intrépidité du secours aux Chrétiens chance-« lans : souviens-toi, je te prie, de nos parens, et « ne ternis pas le titre glorieux de Français. Sache « que nous allons recevoir soudain l'assistance du « ciel; mais Dieu veut que, comme de vaillans cham-

« pions, nous méritions et gagnions le prix du cou-
« rage. »

Robert s'étant muni du signe de la sainte croix, et entouré de quelques corps auxiliaires, se présenta en toute hâte et marcha, intrépide chevalier, au devant des Turcs féroces. Il attaqua de si près les Infidèles, qu'il faisait voler sur leur face les franges du drapeau de Boémond, et, poussant de grands cris, il jeta quelque effroi dans leurs cœurs. A cette charge et à ces clameurs de leur capitaine, les Français reprirent courage et fondirent sur les Turcs tous ensemble. Le fracas des armes était effrayant, et une vive flamme jaillissait de l'airain des casques; les blessures succédaient aux blessures, et les champs étaient empourprés par des flots de sang : partout s'offraient à la vue les entrailles arrachées, les têtes coupées, les corps réduits à leur tronc. Aussi les Turcs, saisis d'un excessif effroi, voyant leurs bataillons rompus, prirent soudain la fuite, et furent aussitôt poursuivis par les nôtres au delà du pont de fer. Les Turcs perdirent là beaucoup de cavalerie, car il ne se trouva pas d'infanterie à cette bataille. Les Chrétiens, ayant remporté un grand triomphe, retournèrent joyeux vers leurs frères, amenant avec eux beaucoup de chevaux, dont on manquait particulièrement, et chargés du grand butin qu'ils avaient fait dans le combat. Les Turcs, assez confus, se retirèrent au château d'Harenc, qu'ils brûlèrent après l'avoir dévasté; puis ils prirent la fuite. Les Arméniens et les Syriens, témoins de cet événement, s'empressèrent d'occuper les défilés, et tuèrent un certain nombre de Barbares; ils firent aussi quelques

prisonniers, et remirent entre les mains des Chrétiens le château d'Harenc. Les Français rapportèrent dans leur camp cent têtes des ennemis qui avaient été tués, pour consoler leurs frères d'armes et abattre le courage des assiégés. Les envoyés de l'émir de Babylone, qui avaient été expédiés de cette ville vers Antioche, et qui étaient restés sous leurs tentes, virent ce spectacle. Ceux des assiégeans qui n'avaient pas quitté le camp avaient combattu tout le jour contre la garnison de la ville, dont ils n'avaient cessé d'observer les trois portes, pour l'empêcher de faire des sorties.

Ce combat eut lieu le 13 février, le mardi qui précédait le commencement du jeûne de carême.

Quoique les habitans d'Antioche eussent toujours été vaincus dans les différens combats, et qu'il en manquât beaucoup, tant en tués qu'en blessés et en prisonniers, la population était si considérable encore dans la ville que les assiégés, de plus en plus irrités, attaquaient plus vivement les Chrétiens, répandaient incessamment la terreur jusque dans le camp, faisaient de fréquentes sorties, et portaient partout la mort. Outre ces calamités, les Chrétiens avaient beaucoup à souffrir, n'osant ni lever le siége ni s'écarter du camp. Les contrées voisines avaient été tellement dévastées qu'on n'y pouvait plus trouver aucune espèce de subsistance. Les Turcs, au contraire, qui connaissaient les ressources des localités, allaient de tous côtés au fourrage, et tendaient avec succès des embûches aux Chrétiens. D'ailleurs toutes les cités, les places fortes et les bourgades, les hommes comme les femmes, tout enfin était

leur ennemi. Il n'était pas de lieu dont le passage ne fût fermé, de peur qu'il ne leur vînt des marchands de subsistances. Aussi étaient-ils en danger de souffrir toutes les horreurs de la famine. En conséquence la noblesse, dans sa pitié, était fort inquiète sur les moyens de pourvoir aux besoins du peuple. On se détermina à fortifier une mosquée pour interdire aux Turcs le passage sur le pont. On décida en outre que le duc Boémond et Raimond, comte de Toulouse, se rendraient au port Saint-Siméon, et ameneraient au siége la troupe qui y avait été placée. En conséquence de ces décisions, ceux qui restèrent au camp se disposèrent tous, sans quitter le glaive, à commencer la fortification. De leur côté, les Turcs, non moins nombreux ni moins forts que les Français, marchèrent sur eux et les attaquèrent si vigoureusement qu'ils les mirent en fuite, et en tuèrent beaucoup. Ensuite ayant découvert que deux des principaux chefs s'étaient mis en marche pour le port Saint-Siméon, ils dressèrent adroitement de secrètes embûches, et lorsque les nôtres revinrent de ce port, ils les chargèrent vigoureusement. Les Sarrasins frappaient les Chrétiens à coups de flèches, d'épées, de lances et de traits de toute espèce; ils leur faisaient sans pitié voler la tête, et, grinçant des dents, ils poussaient de grandes clameurs. Cependant les deux chefs dont nous avons parlé ramenaient avec eux une troupe mal armée et peu guerrière. Peu de ces Chrétiens purent soutenir long-temps l'attaque cruelle de ces furieux; il en périt dans le combat plus de mille; le reste prit la fuite. Tel est le sort des batailles; telles sont les vicissitudes et des hommes et des temps.

Personne n'est toujours heureux; personne ne se réjouira ni ne s'est réjoui toujours dans une félicité continuelle. C'est pourquoi, dans la prospérité, il faut redouter le malheur, et se précautionner contre lui, tandis que, dans l'infortune, il faut espérer et desirer le bonheur. Le bruit de la défaite des Chrétiens contrista profondément ceux qui étaient restés au camp, d'autant plus qu'on ne dit pas le nombre des vivans et des morts. Plusieurs se sauvèrent en gravissant les montagnes et regagnèrent au plus vite le camp. Boémond, prenant le plus court chemin, y arriva avant le comte de Toulouse, et fit un rapport sincère de la défaite des siens. Plus irrités qu'effrayés, les Chrétiens attaquèrent de concert leurs ennemis, et, excités par la mort de leurs frères d'armes, chargèrent virilement les Païens. On combattit de part et d'autre avec acharnement. Les Turcs avaient traversé le pont et marché hardiment à la rencontre des Chrétiens, qui, contre toute espérance, les accueillirent avec fureur. Accablés, ils voulurent se sauver par la fuite, mais ils trouvèrent la mort dans leur déroute. Leur fuite trouvait des obstacles dans un pont étroit ainsi que dans un fleuve rapide et profond. Ils n'avaient pas d'autre passage, personne ne pouvait passer à gué aux environs du pont; à peine quelques-uns purent-ils se sauver à la nage. Une grande multitude de cavaliers allait gagner le haut du pont. Les Français, ardens à venger la mort de leurs frères et à remporter la victoire, s'appliquaient à tailler en pièces ces bêtes féroces. Dans leur fureur insatiable, ils portaient partout la mort avec leurs lances et frappaient de près avec leurs épées.

Ils précipitaient les uns dans les flots, et perçaient les autres mortellement à coups de glaive. Le fleuve était tout rouge de sang et couvert de cadavres. Le vaillant duc Godefroi atteignit de son épée, dans le dos, un guerrier de haute taille, couvert d'une cuirasse d'or, et d'un coup violent le coupa en deux comme un faible poireau. La tête avec les épaules et la partie supérieure du corps, depuis la ceinture, tombèrent dans le fleuve, tandis que la partie inférieure resta sur son rapide coursier. Le cheval, n'ayant plus de conducteur, était sans cesse piqué par les éperons, et prévenant à toute bride la marche des fuyards, entra dans la ville. Dès que tout le peuple qui était sur les murs et les fortifications aperçut ce spectacle, il trembla d'effroi et poussa de grandes lamentations sur l'exploit merveilleux du vaillant héros. Un jour de mille morts, ce jour luisait pour les Païens, et presqu'aucun des spectateurs ne pouvait échapper au trépas. Du haut des murs et des tours, où elles étaient en observation, les femmes contemplaient l'infortune des leurs et portaient envie aux prospérités des Français. Dans ce combat douze de ces princes qu'on appelle émirs, et quinze cents des principaux chevaliers trouvèrent la mort; les autres, glacés de terreur, n'eurent pas l'audace d'attaquer les Chrétiens. L'obscurité de la nuit sépara les combattans. Les Chrétiens, se réjouissant en Jésus-Christ, rentrèrent victorieux au camp, emmenant avec eux beaucoup de chevaux avec d'amples dépouilles. Le lendemain matin les Turcs enlevèrent leurs morts et les ensevelirent au delà du pont, auprès d'une mosquée, devant la porte de la

ville. Ils enterrèrent aussi leurs manteaux et leurs précieux vêtemens, et y joignirent, pour le service des défunts, leurs arcs, leurs flèches et plusieurs besans. Les Chrétiens s'en étant aperçus les exhumèrent, ravirent ce qui excitait leur avidité, et jetèrent outrageusement tous les corps dans une même fosse. Ils envoyèrent vers la porte de la ville quatre mulets chargés des têtes des Païens. Ce que voyant les habitans ainsi que les députés de Babylone éprouvèrent une vive douleur, et furent mortellement contristés. Trois jours après, les Chrétiens commencèrent à bâtir la forteresse dont nous avons parlé ci-dessus, et la revêtirent de pierres enlevées aux tombeaux. Quand ce travail fut suffisamment avancé, on serra l'ennemi de plus près. Alors les Français, avec plus de sécurité, faisaient des courses dans les montagnes, et s'occupaient plus librement à transporter de la paille et d'autres approvisionnemens. Mais ils n'avaient pas encore établi de tentes sur l'autre rive du fleuve, que les Turcs parcouraient sans danger.

Dans cette circonstance, d'après une délibération générale, on bâtit un fort au delà du fleuve, et le magnanime Tancrède se chargea de sa garde avec les plus braves chevaliers de France : car tous les autres avaient refusé cet emploi. En conséquence, s'étant mis à la tête de ses frères d'armes et de ses amis, il fortifia cette place, pressa vigoureusement la ville assiégée, et, sans prendre de repos, observa les routes et même les lieux impraticables. Un certain jour, il rencontra des Syriens et des Arméniens qui, comme à l'ordinaire, portaient abondamment à Antioche les

provisions qui lui étaient nécessaires ; les ayant attaqués aussitôt, il leur enleva ce dont ils étaient chargés, et glorieusement enrichi de dépouilles opimes et de vivres, il en secourut ses compagnons. Les habitans de la ville et tous leurs partisans furent vivement effrayés, et eurent beaucoup à souffrir d'infortunes et de calamités fréquentes. Les Français, doués d'un caractère fier, naturellement courageux, avaient l'habitude d'être expéditifs à la guerre. C'est pourquoi ils avaient entrepris ce voyage dans les contrées lointaines et parmi les nations étrangères. Pleins de courage, dans leur détresse, ils élevaient vers Dieu leurs gémissemens, invoquaient son assistance dans leurs besoins ; et pour les fautes auxquelles l'humanité est sujette, ils faisaient fréquemment pénitence avec dévotion. Un certain Pyrrus de Dacie [1], émir issu du sang des Turcs, occupait trois tours dans la ville assiégée : il avait fait un pacte d'amitié, par l'entremise de négociateurs fidèles, avec Boémond, qui avait entendu dire de lui beaucoup de bien. En conséquence, ils avaient fréquemment des communications au moyen d'interprètes sûrs et de signaux convenus. Quelquefois Boémond l'excitait à embrasser le christianisme ; quelquefois il le pressait, par diverses promesses, de rendre la ville, et, en homme habile, ne négligeait aucun moyen de réussir. Tantôt il l'effrayait, en lui montrant les calamités qui menaçaient Antioche ; tantôt il cherchait à l'attirer au christianisme en lui parlant des grandes récompenses que Dieu destine glorieusement aux siens. Enfin Pyrrus accepta les propositions de son illustre ami ; il offrit

[1] Phirous.

de lui livrer ses trois tours, promit de lui donner son fils en otage, et l'engagea fortement à se hâter de terminer cette opération. Le prudent Boémond cacha avec précaution la joie intérieure qu'il éprouvait, et, selon la circonstance, contint l'expression de son visage et de sa bouche. Ensuite, ayant entretenu les chefs chrétiens de la difficulté de prendre la ville, des ennuis excessifs d'un siége prolongé, de la louable constance de l'armée victorieuse, il les engagea tous à céder la principauté d'Antioche à celui des leurs qui pourrait s'en emparer à prix d'argent ou de vive force, par traité d'amitié ou par quelque stratagême. Les grands repoussèrent cette proposition, et déclarèrent que la ville devait appartenir à tous, puisque tous avaient contribué, par des efforts communs, aux fatigues de l'entreprise. Après avoir entendu divers discours, le prudent guerrier garda le silence, et attendit une occasion favorable pour faire réussir ses projets. Peu de temps après, la fortune, messagère de malheurs, annonça dans le camp que les Turcs, les Publicains, les Agulans, les Azimites et plusieurs autres peuples païens étaient en marche, et s'étaient unis pour faire la guerre aux Chrétiens. Déjà des rapports certains venaient confirmer la réalité du péril qui menaçait. En conséquence les chefs chrétiens eurent une entrevue, et spontanément dirent ce qui suit à Boémond : « Vous voyez « dans quelle position critique se trouvent nos af- « faires. Si vous pouvez vous emparer de la ville, « soit par prières, soit par argent, nous vous l'accor- « dons d'une commune voix, sauf en toutes choses « le serment que nous avons prêté à l'empereur avec

« votre approbation. Si ce prince arrive, comme il « nous l'a promis, à notre secours, et garde la foi « jurée, nous ne voulons pas être parjures : ainsi, « soit dit sans vous déplaire, nous lui remettrons la « place ; sinon elle sera mise en vos mains pour « toujours. »

Alors Boémond s'adressa à Pyrrus par des messages répétés, et celui-ci, sans nul retard, lui envoya son fils en otage. « Que vos hérauts, dit-il, publient à haute « voix dans votre camp que les Français, se prépa- « rant dès aujourd'hui, entreront demain sur le ter- « ritoire des Sarrasins pour le piller. Par ce moyen, « nous cacherons nos projets à l'une et à l'autre ar- « mée. Quand la garnison croira qu'une grande par- « tie des assiégeans se sera éloignée, moins inquiète « elle profitera du calme de la nuit pour se livrer au « repos. Pendant ce temps-là, marchez en hâte et sans « bruit : disposez les échelles : évitez toute espèce « d'éclat ; montez sur les murs promptement et avec « confiance, et emparez-vous de mes tours, comme « je vous l'ai promis. Ensuite occupez-vous de faire « réussir l'entreprise. Usez du glaive, et n'ayez pas le « tort de rien négliger de ce qu'il faut faire. Quant « à moi, sans m'endormir et fort attentif à tout, j'at- « tendrai votre arrivée. »

En conséquence Boémond ordonna à son héraut, qui était surnommé Male-Couronne, d'annoncer dans tout le camp que l'armée devait aller ravager le territoire ennemi. Toutefois il confia son secret au duc Godefroi, au comte de Flandre, au duc de Normandie, au comte de Toulouse, à l'évêque du Puy et à quelques autres princes. Quant à Tancrède et à ses

conseillers, ils avaient eu connaissance de cette affaire dès son origine. Etienne de Blois était absent; retenu par une grande maladie, à ce qu'il assurait, il s'en était allé à Alexandrette pour se rétablir jusqu'à sa convalescence. L'armée chrétienne, ignorant de quoi il s'agissait, sortit du camp vers le soir : ayant suivi quelques chemins écartés, elle se trouva avant l'aurore près de la ville, où elle arriva par les chemins les plus courts. Cependant Boémond ordonna à ceux en qui il avait le plus de confiance de placer avec précaution contre le mur une échelle qu'il avait préparée, d'y monter en confiance et sans bruit, et de faire prudemment, par la force des armes et les ressources du courage, tout ce qui serait convenable. Un certain Lombard nommé Payen monta le premier, non sans une grande crainte. Foulcher de Chartres, Roger de Barneville, Goisfred Parented de Champ-Segré [1], et près de soixante autres Croisés le suivirent. Pyrrus s'empressa de les accueillir et de les introduire dans ses tours. Ensuite, quand il vit qu'il n'en arrivait pas d'autres, plein de tristesse, il s'écria, dit-on, dans sa langue maternelle : « *Heu, heu, michro Francos ethome;* » c'est-à-dire, nous avons là peu de Français. En conséquence le Lombard se hâta de descendre par l'échelle, et dit de loin à Boémond qui attendait : « Que faites-vous? est-ce que vous dormez? Envoyez « promptement ceux qui doivent nous joindre, car « nous avons déjà trois tours sans avoir fait aucune « perte. Autrement vous nous perdez, nous, la ville « et votre ami, qui vous a confié toutes ses espérances « et même sa vie. » A ces mots, Boémond et ceux qui

[1] *De Castrosecred*, commune voisine de Domfront.

étaient près de lui prennent leur course plus prompts que la parole, montent en grand nombre, et, guidés par Pyrrus, s'emparent de sept autres tours. Ayant égorgé tous ceux qu'ils y trouvent, ils jettent de grands cris sur les murs et dans les places, se dispersent partout, et font main-basse sur tout ce qui se présente. Les citoyens fatigués par les travaux d'un long siége avaient peine à s'éveiller, et à demi endormis sortaient sans armes de leurs maisons; étourdis par le sommeil et par tant de clameurs, ils tombaient sans précaution dans les troupes de leurs ennemis en bon ordre, et ignorant ce qui s'était passé, s'adressaient à eux comme à leurs amis. Aussi partout où ces rencontres avaient lieu, ces gens tombaient comme des brebis sous le coup de la mort. Un frère utérin de Pyrrus fut tué. Cependant tant de gens s'étaient mis à monter par l'échelle qu'elle se rompit en éclats, de manière que ceux des assiégeans qui, du pied des murs, voulaient joindre leurs efforts à ceux des autres, ne pouvaient secourir ceux qui combattaient en haut. Dans un tel accident la bonté de Dieu vint au secours des affligés : car à peu de distance de l'échelle, par la permission divine, les Chrétiens, tâtant vers la gauche, rencontrèrent une porte qu'ils avaient vue en faisant des recherches les jours précédens, ils la brisèrent et entrèrent au plus vite. Alors s'éleva un horrible bruit; les Chrétiens trouvèrent une ample occasion de combats, et les Turcs, plongés dans le sommeil et le vin, furent livrés aux plus cruelles angoisses de la mort. Pendant que les Païens voulaient se soustraire à l'imminence d'un tel danger, ils tombaient au milieu des troupes chré-

tiennes, et ne pouvant éviter leur rencontre malgré leur empressement à la fuir, ils trouvaient un trépas soudain. Par l'ordre de Boémond, on arbora son étendard dans Antioche, et on le plaça près d'un point fortifié qui était dans la ville sur une haute colline.

Les Chrétiens s'emparèrent d'Antioche le mercredi 3 juin, et y mirent à mort une innombrable quantité de Païens. Dans cette nuit on n'épargna ni l'âge, ni le sexe, ni la condition de qui que ce fût. La nuit répandait son obscurité sur toutes choses : c'est pourquoi on ne pouvait distinguer les sexes. Le jour vint à luire, et ceux qui étaient restés au camp, réveillés par les clameurs du peuple en tumulte et par les sons de la trompette, aperçurent l'étendard de Boémond, le reconnurent et virent avec plaisir que la ville avait été prise. En conséquence, ils coururent aux portes, s'y introduisirent, et de tous leurs efforts secondèrent leurs compagnons. Ils tuèrent sans balancer tout ce qu'ils trouvèrent de Turcs cherchant à se soustraire par la fuite au sort qui les attendait. Toutefois quelques-uns d'eux s'enfuirent par les portes, parce qu'ils ne furent pas découverts par les Français toujours trop impétueux.

Cassien, seigneur des Turcs, émir d'Antioche, se cacha parmi les fuyards, et dans sa fuite parvint sur le territoire qu'occupait Tancrède. Là il fut contraint de s'arrêter à cause de l'extrême fatigue de ses chevaux et de ses compagnons, et il entra dans une chaumière. Dès que les Syriens et les Arméniens, habitans de cette contrée, qui avaient eu beaucoup à souffrir de la part de Cassien, connurent le lieu de sa retraite, près de vingt d'entre eux marchèrent

à lui, le prirent, lui tranchèrent la tête, et la présentèrent à Boémond. Ils s'attirèrent ainsi ses bonnes grâces, et jouirent de la liberté qu'ils desiraient. Ainsi périt Cassien trompé par l'adverse fortune. Il est incertain s'il s'était enfui dans la déroute générale ou s'il était allé demander du secours à ses compatriotes : cette dernière supposition semble probable, car s'il se fût retiré dans son fort, il eût trouvé plus d'avantages pour lui et pour les siens. Toutes les places de la ville étaient tellement occupées par des monceaux de cadavres que personne n'y pouvait trouver un libre accès. Les carrefours et les rues étaient encombrés d'ennemis égorgés : aussi tous ceux qui les traversaient éprouvaient-ils un excès d'horreur, et souffraient-ils une infection extrême.

Beaucoup de troupes qui, au bruit de la prise d'Antioche, étaient arrivées à son secours ou qui étaient en marche pour y venir, furent massacrées. Parmi ceux qui échappèrent, les uns se réfugièrent dans la citadelle, les autres se dérobèrent à la mort par la fuite. Samsadol [1], fils de Cassien, se rendit auprès de Curbaran [2], chef des troupes du Soudan roi des Perses, et les larmes aux yeux lui raconta les calamités de son père et de sa patrie. Pendant que la ville était assiégée par les Occidentaux, Cassien avait engagé Curbaran à venir avec beaucoup de troupes pour la délivrer. Trois jours après que la ville eut été prise par les Chrétiens, Samsadol se livra à Curbaran ainsi que tout ce qu'il possédait, avec la citadelle qui menaçait la ville, et l'anima

[1] Il est appelé par d'autres auteurs Samsadon. — [2] Kerbogha.

contre les ennemis à force de plaintes, de larmes et de promesses. Curbaran était entreprenant, belliqueux, prudent, riche et avide de louanges. Il avait obtenu du calife, chef religieux de sa nation, la liberté d'exercer toutes sortes de cruautés contre les Chrétiens; et il avait juré qu'il ne rentrerait pas dans ses foyers avant d'avoir soumis à ses armes la Syrie, la Romanie et même la Pouille. Il avait une grande confiance dans sa puissance, parce qu'il avait sous ses ordres d'innombrables nations. En effet, le roi de Damas et l'émir de Jérusalem, les Turcs et les Agarins, les Arabes et les Publicains, les Azimites, les Curdes [1], les Perses s'étaient joints à lui, ainsi que trois mille Agulans, qui étaient tout couverts de fer, ne craignaient ni les flèches ni les lances, et ne portaient à la guerre d'autres armes que des épées. Tous ces ennemis vinrent camper au pont du Fer; ils prirent aussitôt cette forteresse, et mirent à mort sans délai toute la garnison, à la réserve du commandant qu'ils chargèrent de chaînes de fer, et qui, après la guerre, fut trouvé vivant et enchaîné. Les Agarins enlevèrent à de pauvres gens quelques armes chétives, telles qu'une épée rouillée, une petite lance et un arc sans valeur: ils les offrirent avec dérision à Curbaran, pour se moquer des Français: celui-ci les envoya dans le Khorasan avec beaucoup de reproches et de moqueries, et, par ses vaines forfanteries, anima contre le Christ les idolâtres insensés.

Pendant que ces choses se passaient, la mère de Curbaran vint d'Alep trouver son fils, et se mit à le blâmer vivement de son entreprise. Elle lui prédit

[1] *Curti.*

positivement qu'il serait vaincu par les Chrétiens, et que dans la même année, il périrait de mort subite loin du champ de bataille. Cette femme était âgée, car elle était centenaire; elle prédisait l'avenir, connaissait bien les constellations, et possédait entre autres sciences celle des triangles [1]. Le héros fanfaron fit à sa mère de superbes promesses pour obtenir son silence; et le troisième jour, ayant pris les armes, il se rendit avec des forces considérables dans la forteresse qui lui était confiée. Les Chrétiens marchèrent à la rencontre des Infidèles; mais ils ne purent tenir contre une si grande et si puissante multitude. Ils furent bientôt forcés de se retirer dans la ville, et un grand nombre d'entre eux qui s'étaient précipités dans l'étroit passage des portes y périrent étouffés. En effet, les Turcs les avaient attaqués vigoureusement. Il en résulta pour les Chrétiens un grand désespoir. Cependant ils s'entreconsolaient et se préparaient à recommencer le lendemain le combat. Quelques-uns toutefois, tremblans outre mesure, eurent la bassesse de songer à fuir pendant la nuit. En effet, Guillaume de Grandménil, et Alberic son frère, Gui Troussel, Lambert-le-Pauvre et plusieurs autres étaient encore épouvantés de la bataille de la veille; et, se préparant à fuir le lendemain, ils avaient attaché des cordes aux murailles. C'est pourquoi, à leur éternelle honte, on les appela les furtifs funambules. Toute la nuit, ils marchèrent à travers des lieux hérissés de précipices, et parvinrent à pied, les mains et les pieds écorchés, avec beaucoup de compagnons, au port Saint-Siméon. Là, ils

[1] *Geniculi.*

trouvèrent un grand nombre de vaisseaux, et ne manquèrent pas d'effrayer, par les plus sinistres nouvelles, les nautoniers incertains dans le port, en leur disant que les Turcs avaient repris Antioche, et que les Chrétiens y avaient été détruits par les Païens. A ces mots, quelques-uns de ces marins coupèrent les câbles de leurs ancres, partirent aussitôt et déployèrent leurs voiles obliques au souffle des vents; d'autres plus nonchalans dissimulaient leurs projets, mais tous également étaient troublés et pâlissans. Pendant que ces choses se passent, voilà que les Turcs accourent tout à coup pour visiter le rivage; massacrent les matelots pris au dépourvu et tremblans, pillent les bâtimens restés dans le port, y mettent le feu, et taillent en pièces à leur gré tous les traîneurs. Les remparts de la ville tinrent bon tout le jour contre l'attaque des Turcs. D'après le conseil des gens sages, on éleva entre la ville et la citadelle un mur de pierres sèches et sans ciment. Cette simple construction fournit aux Chrétiens un moyen avantageux de défense, et présenta aux Turcs de grandes difficultés pour attaquer. Les Français se tenaient en armes près du mur avec un grand soin, sans se livrer au sommeil ni s'occuper de leurs autres besoins. Cependant la famine survint peu à peu, et força les assiégés à se nourrir de leurs chevaux, de leurs ânes, et de tout ce qu'ils pouvaient se procurer, même en objets immondes. Dans une si grande détresse, les fidèles invoquaient le Seigneur, et il les exauça.

Le Seigneur Jésus-Christ apparut au milieu d'un chœur de saints à un certain prêtre à demi endormi, qui passait la nuit dans l'église de Sainte-Marie, et

priait pour faire cesser l'affliction du peuple de Dieu. Il se plaignit de ce que les chevaliers chrétiens se livraient au libertinage avec des courtisanes étrangères, ou même de leur religion, et fit de grandes menaces à cette multitude débordée. Pendant qu'il parlait, on voyait briller sur sa tête une croix éclatante, à laquelle le prêtre reconnut le Rédempteur du monde, et devant laquelle il se prosterna dévotement pour l'adorer. Alors la bienheureuse Marie, mère de miséricorde, et saint Pierre, prince des apôtres, tombèrent aux pieds du Sauveur; et, par de pieuses supplications en faveur des Chrétiens affligés, cherchèrent à calmer son courroux, en se plaignant des Païens qui souillaient honteusement de leurs ordures la sainte maison de Dieu. Quand Marie et l'apôtre eurent terminé leurs prières, le Saint des Saints les exauça, et reprenant un front serein, il ordonna au prêtre de réprimander publiquement tout le peuple, d'employer tous les moyens pour le porter à la pénitence, et de promettre avec certitude, de la part de Dieu, à ceux qui se convertiraient fidèlement que, dans cinq jours, le ciel leur accorderait un secours favorable. Le prêtre attesta toutes ces choses, en jurant sur le saint Evangile et la croix, en présence de l'évêque du Puy et de toute la multitude. Aussitôt le peuple se répandit en lamentations, et tous s'entre-exhortaient à confesser leurs fautes. Le visage baigné de larmes, la tête couverte de cendres, les pieds nus, tous, dispersés dans les églises, priaient le Seigneur, imploraient son assistance, et demandaient conseil. Tous les chefs, d'après une délibération commune, jurèrent qu'aucun d'eux,

tant qu'il vivrait, ne quitterait cette armée, jusqu'à ce qu'ils fussent entrés dans Jérusalem, et qu'ils y eussent embrassé le sépulcre du Seigneur. Tancrède aussi jura que tant qu'il aurait avec lui quarante chevaliers, il ne renoncerait pas à l'expédition de Jérusalem. Cette protestation ranima les Chrétiens, leur donna des forces et leur rendit la joie.

Un certain clerc de Provence, nommé Pierre Abraham[1], raconta en ces termes à ses compagnons une vision qu'il avait eue. « Pendant le siége d'Antio-« che, dit-il, lorsqu'au dehors nous avions à souf-« frir de si graves angoisses et la disette de toutes « choses, l'apôtre saint André m'est apparu; sur ma « demande, il m'a fait connaître son nom, et m'a in-« troduit dans l'église de Saint-Pierre, qui est située « dans cette ville. Là, m'indiquant un certain lieu, « il m'a dit:—Je veux que vous sachiez qu'ici, lors-« vous serez entré dans Antioche, vous trouverez la « lance qui a percé le flanc du Sauveur sur la croix. « Cette arme est très-sainte, et les Chrétiens doi-« vent spécialement la révérer.— A ces mots l'apôtre « disparut, et je n'ai eu assez de confiance en per-« sonne pour lui faire part de ce que j'ai vu. Après « la prise de la ville, le même apôtre s'est encore « présenté à moi. —Pourquoi, m'a-t-il dit, n'avez-« vous pas fait l'enlèvement de la lance, homme sans « courage que vous êtes? — Je lui répartis : — Sei-« gneur, si je parlais de ces choses, qui me croirait? « — Ne désespérez de rien, dit l'apôtre, ne désespé-« rez de rien; tenez pour certain, comme je vous l'ai « dit et démontré, que tout ce que je vous dis est

[1] Il est appelé Pierre Barthélemi par quelques autres historiens.

« vrai. Cette révélation sera profitable aux Chrétiens « excédés de fatigue, en leur inspirant une confiance « salutaire dans cette lance. D'ici à cinq jours, le « Seigneur les visitera et les arrachera puissamment « aux mains de leurs persécuteurs. »

Pierre fit part à ses compagnons du conseil qui lui avait été donné par une voie divine; mais le peuple refusait de le croire, et se moquait de ses protestations. Pierre y persista, et les affirma par serment. Enfin le peuple le crut, et reprit ses anciennes forces pour supporter ses peines. Pendant ce temps les Turcs, qui occupaient la citadelle, faisaient fréquemment des sorties sur les Français, qui tenaient ferme autant qu'ils le pouvaient. Dans le premier engagement, Roger de Barneville trouva la mort, et fut enseveli par les Chrétiens, avec de grands regrets, dans l'église de Saint-Pierre. C'était un Normand de distinction, beau et vaillant chevalier. Un jour, les Turcs enfermèrent trois Chrétiens dans une tour, et les Français, excédés de douleur, n'osèrent secourir ces prisonniers. Deux d'entre eux, grièvement blessés, parvinrent à s'échapper. Le seul Hugues de Forsennat, guerrier intrépide, qui appartenait à la troupe de Godefroi de Montaigu, se défendit virilement tout un jour. Réduit à ses propres forces, non seulement il renversa deux Turcs, mais encore son bras suffit pour arrêter une troupe qui le poursuivait. C'était un homme entreprenant, magnanime et digne d'éloges au dessus de tous les guerriers. Tant de calamités abattirent le courage des nôtres, qui avaient vu l'un des leurs combattre tout un jour, et n'avaient pu le secourir, qui l'avaient même

entendu les appeler et ne lui avaient pas répondu.

Quand les chefs faisaient appel à leurs soldats, ceux-ci ne s'y rendaient pas. Quand la trompette sonnait, ils se cachaient dans les maisons. Ils étaient même devenus tellement faibles et découragés, qu'ils redoutaient la bataille, après l'avoir long-temps demandée; et déjà ils desiraient la mort, comme des hommes sans cœur, sans honneur et sans force.

Boémond et les autres chefs voyant que l'abattement de l'armée était trop grand pour qu'ils pussent la conduire jusqu'à la muraille qui séparait, par un léger intervalle, Antioche d'avec la citadelle, firent mettre le feu à la ville, et par ce moyen forcèrent les lâches à sortir du fond des maisons et des retraites où ils s'étaient cachés. On alluma le feu dans la partie de la ville où s'élevait le palais de Cassien, et depuis la troisième heure du jour jusqu'au milieu de la nuit l'incendie ne cessa point. Environ deux mille édifices, tant maisons qu'églises, furent la proie des flammes. Enfin le feu se ralentit, parce que la violence du vent se calma. Quand l'incendie en fureur fut parvenu jusque dans leurs retraites, les Chrétiens, ayant à peine le temps d'en enlever le butin, furent forcés de se réfugier auprès de leurs chefs, et prirent chacun leur poste aux portes de la ville pour y faire sentinelle. Le combat était continuel entre les Français et les Turcs assiégés. Déjà on ne se battait plus que du bras et de la main; déjà on s'attaquait de près, et il n'y avait pas un moment de relâche. Les Turcs, supérieurs en nombre et fortifiés par une abondante nourriture, se succédaient à tour de rôle, ne négligeaient aucune ten-

tative, attaquaient les Français avec intrépidité, venaient de bon cœur au combat, et s'encourageaient l'un l'autre. Les Français, au contraire, accablés d'une excessive détresse, pouvaient à peine se soutenir, et ne prenaient ni nourriture ni sommeil, parce que leurs ennemis ne leur donnaient aucun repos. Enfin ils entreprirent d'élever un mur de pierre bien cimenté avec de la chaux, parce que les Turcs avaient renversé sans peine la muraille de pierres sèches qu'ils avaient élevée.

Une certaine nuit on vit une masse de feu dans le ciel du côté de l'Occident, et qui semblait près de tomber sur le camp des Turcs pour y porter le ravage. Quoique cette flamme ne fît point de mal aux Païens, cependant elle leur inspira beaucoup d'effroi et de tristesse, tandis qu'elle fut pour les Chrétiens un sujet de consolation et d'allégresse : l'un et l'autre parti la prirent pour un signe du ciel qui se manifestait. Les assiégés attaquaient tout le jour à coups de lances et de traits, et faisaient blessures sur blessures. Du dehors, les assiégeans avaient tellement enveloppé la ville, que personne ne pouvait, de jour, ni entrer ni sortir. Quelquefois pendant la nuit on parvenait à s'échapper, mais c'était à la dérobée et avec une grande frayeur. La famine faisait journellement des progrès et tourmentait les Chrétiens au delà de ce qu'on peut croire ; plusieurs expirèrent de faim : si parfois on pouvait découvrir un chétif pain cuit sous la cendre, il fallait le payer un besan. On regardait comme un mets fait pour la table des rois et des empereurs la chair des chevaux et des ânes. Le prix d'une poule était de quinze sous ; on vendait

un œuf deux sous, et une noix un denier; les subsistances les plus viles valaient plusieurs statères. Il serait fastidieux de conter en détail les peines de toute espèce, toute la misère et les souffrances que les soldats chrétiens endurèrent dans la ville assiégée pendant trente-six jours. C'est ainsi que Dieu éprouva ses champions, et, pour qu'ils expiassent leurs propres crimes, les plongea dans une fournaise de tribulations, et les honora glorieusement ensuite après les y avoir purifiés.

Cependant Étienne, comte de Chartres, retenu par une maladie, comme il le disait, et suivant le rapport des autres, seulement par une indisposition, s'était retiré à Alexandrette pour se rétablir : tout le monde attendait son retour, parcequ'il avait été choisi pour chef et conseiller par les personnages les plus éminens : c'était un homme éloquent et singulièrement savant. Quand il apprit que les Turcs avaient investi la ville, aussitôt d'Alexandrette, qui n'est pas fort éloignée d'Antioche, il gravit en cachette les montagnes, et vit les tentes innombrables des Turcs, et eux-mêmes répandus comme le sable des mers sur une étendue de plusieurs stades; il reconnut que la ville était investie, et que la petite troupe des Chrétiens y était enfermée. En conséquence, frappé, ainsi que les siens, d'une terreur profonde, il s'enfuit rapidement, s'évada clandestinement et à la hâte, et à son retour dépouilla de toutes choses le fort qu'il occupait. Il arriva en fuyant jusqu'à la ville de Philomène, et rencontra l'empereur Alexis, qui, avec une grande armée, venait au secours des assiégés. L'ayant pris à part, il lui dit : « Vous saurez que les Chrétiens

« ont certainement pris la ville d'Antioche ; mais les « Turcs ont conservé la citadelle, qui est très-forte « et qui menace la ville. Maintenant voilà qu'ils as- « siégent les nôtres dans cette place et qu'ils vont les « vaincre, ou plutôt, comme je le pense, ils l'ont « déjà prise, et tous les nôtres ont péri. Ainsi il faut « pourvoir à votre sûreté et à celle de votre armée. »

Gui, frère de Boémond, et plusieurs autres, tant Français que Grecs, accouraient au secours des assiégés. L'empereur les ayant mandés leur ouvrit son avis ; ensuite il ordonna que tout le monde opérât sa retraite, que l'on dévastât entièrement tout le pays, et que les habitans en fussent transportés en Bulgarie, afin que si les Turcs venaient à leur poursuite, ils ne trouvassent aucune ressource dans cette contrée ravagée. Les fâcheuses nouvelles de l'indiscret comte de Chartres s'étant répandues, le peuple de Dieu fut en proie à une indicible affliction. Les évêques, les abbés et les prêtres cessèrent, pendant près de trois jours, de prier Dieu et de chanter ses louanges, et ils poussaient de profonds gémissemens. Trop confiant dans les paroles du comte de Chartres, l'empereur retourna à Constantinople. Ainsi la gloire de vaincre les Turcs et de triompher d'eux fut par le Ciel réservée à d'autres qui combattirent dignement. Les Français se retiraient malgré eux, et gémissaient amèrement ; un grand nombre même de ces pauvres pélerins mouraient çà et là.

Gui, fils de Robert Guiscard, pleura beaucoup la mort de son frère et de ses amis ; il fit partager sa douleur à plusieurs personnes de sa connaissance, et même aux étrangers. Pendant la route, il vomit

beaucoup d'injures contre le comte Etienne, et cependant il fut forcé de revenir tristement sur ses pas avec l'empereur et les autres troupes auxiliaires.

Les soldats de Dieu, qui dans la ville étaient réduits à toute extrémité, placèrent tout leur espoir dans le Ciel, et s'occupèrent avec confiance à faire la recherche de la lance du Seigneur. En conséquence on se rendit à l'église de Saint-Pierre, et l'on discuta longtemps pour découvrir le lieu désigné. Enfin l'avis du plus grand nombre ayant prévalu, on fit creuser soigneusement la terre par treize hommes laborieux et forts. Ils travaillèrent depuis le matin jusqu'au soir, et trouvèrent la lance en présence de ce même Pierre qui en avait eu la révélation. Quand elle fut tirée de terre avec respect, il s'éleva une acclamation générale; on vint la voir en grand concours, et on la baisa avec une profonde dévotion. Les Chrétiens éprouvèrent une si grande joie que, mettant de côté toute espèce d'aigreur, ils ne songèrent plus désormais à leurs sujets de tristesse; et, depuis ce moment, ils reprirent assez de courage pour s'occuper de la guerre.

D'après une délibération générale, Pierre l'Ermite et Herluin, qui savait la langue turque, hommes habiles, furent envoyés en mission près de Curbaran, et lui enjoignirent ainsi qu'aux siens, de la part de Dieu et de son peuple, de se retirer en paix avec toutes ses troupes de la ville que l'apôtre saint Pierre avait soumise au Christ. Ils ajoutèrent que, si les Turcs voulaient demander le sacrement du baptême, ils les accueilleraient comme de véritables frères, et feraient avec eux un pacte d'éternelle amitié ; sinon

qu'ils ressaisissent le glaive, s'ils l'osaient, et qu'ils songeassent à combattre. Alors Curbaran jeta sur les envoyés un regard sinistre; il rejeta avec mépris la proposition d'embrasser le christianisme, dédaigna le roi crucifié, traita l'apôtre Pierre de séducteur superstitieux, et assura qu'il regardait notre religion comme une secte imbécile. Il engagea les Chrétiens à embrasser le culte de Mahomet, et les prévint que, s'ils le dédaignaient, ils eussent à prendre la fuite. Les envoyés se retirèrent, revinrent promptement, et déclarèrent à l'armée chrétienne qu'il fallait s'attendre à combattre prochainement. Cependant la famine faisait des progrès, et la terreur qu'inspiraient les Turcs glaçait encore jusqu'à un certain point le cœur des soldats abattus. Enfin, d'après la décision des prêtres, on pratiqua un jeûne de trois jours, on fit des processions dans les églises en chantant des litanies, et chacun des Chrétiens s'étant muni du saint viatique, on fit des dispositions pour la bataille. En conséquence, dans la ville même, on forma sept corps d'armée.

Dans le premier corps fut placé Hugues-le-Grand, avec Robert, comte de Flandre, et trente mille hommes tant Français que Flamands.

Le duc Godefroi, avec Eustache son frère, et le comte Conon, se trouvaient dans le second corps, qui était composé de trente mille guerriers très-braves de l'Allemagne, de la Lorraine et de Boulogne.

Dans le troisième corps se trouvait Robert, duc des Normands, avec quinze mille hommes Manceaux, Angevins, Bretons et Anglais.

Le quatrième corps était composé de Naimar,

évêque du Puy, avec les autres évêques et ecclésiastiques, parmi lesquels se trouvait Pierre Abraham, qui portait la lance du Seigneur, que les Chrétiens avaient le desir d'avoir devant eux, et qu'ils regardaient dans cette position comme une sauve-garde et une grande défense.

On voyait dans le cinquième corps Rainard, comte vaillant, avec quatre mille Teutons et Bavarois.

Tancrède commandait le sixième, qui était formé de quatre mille Apuliens.

Boémond, duc de la Pouille, marchait à la tête du septième, où se trouvaient trente mille Lombards et Italiens. Ce corps sortit le dernier de la ville, afin de pourvoir à tout, et de se trouver disponible pour secourir chacun des autres.

Raimond, comte de Toulouse, resta avec vingt mille hommes pour la garde de la ville, afin d'empêcher qu'elle ne fût prise par les Païens, dont plusieurs milliers occupaient le camp de Saint-Pierre, en dehors des murs.

A mesure que les Chrétiens sortaient de la place, les évêques et les prêtres leur faisaient des sermons, adressaient au Ciel des prières; et, placés sur des points élevés, s'unissaient à eux pour faire le signe de la respectable croix.

Comme les troupes sortaient en ordre de la ville par la porte qui est en face de la mosquée, et qu'elles imploraient du fond du cœur l'assistance efficace du Dieu clément, il fit tomber une petite pluie semblable aux gouttes de la rosée, et qui, comme cette humidité du matin, réjouit les chevaux et les cavaliers qu'elle mouillait. Aussi les chevaux, pour té-

moigner leur joie, se mirent à hennir; les cavaliers, en éprouvant la douceur de la rosée, furent plus forts et plus gais, et tous se sentirent plus actifs et plus dispos. Cependant cette humidité était si fine et si faible, qu'on ne la regardait pas comme de la pluie, mais comme de petites gouttes de rosée que l'on sentait plutôt qu'on ne les voyait. C'est ce qui a été rapporté par un grand nombre de personnes dignes de foi qui en furent témoins.

Dès que Curbaran vit les Chrétiens marcher au combat, il dit : « Ces gens s'avancent plutôt pour « fuir que pour se battre : qu'on les laisse arriver jus« qu'ici, afin que nous puissions librement les dé« vorer et les prendre. Qu'ils sortent! qu'ils sor« tent! car nous allons les envelopper aussitôt, les « vaincre et les anéantir. » Cependant les Chrétiens marchaient en ordre au pas, et personne, en accélérant trop sa marche, ne mettait les rangs en désordre. Quand Curbaran les vit s'avancer en armes dans un ordre convenable, ne jamais se déranger comme font ceux qui ont peur, mais marcher d'un pas accéléré, il ne rougit pas d'ajouter : « Ces méprisables « chiens osent peut-être se flatter de remporter la « victoire. » Alors il fut saisi de crainte; et ayant perdu les forces de son corps, il se sentit le cœur glacé. En conséquence il fit dire secrètement à son lieutenant, qu'on appelle émir, de donner le signal de la retraite, et de se retirer avec ses bagages, s'il voyait en tête de l'armée la fumée d'un feu allumé et s'il apprenait sa défaite, afin d'éviter la destruction entière des troupes qui étaient avec lui ou sous les tentes. Ensuite, dès qu'il vit l'armée rangée en

bataille et plus de forces qu'on ne lui avait dit, il commença peu à peu à se retirer vers les montagnes, afin que, le croyant en fuite, les Français impétueux le poursuivissent, et qu'alors, rompant leurs lignes, ils fussent plus faciles à tailler en pièces. Comme cette ruse ne leur réussit pas, les Turcs se séparèrent en plusieurs corps. Une partie avança du côté de la mer, tandis que l'autre restait à sa place, espérant pouvoir envelopper les Chrétiens. Cependant les Français tirèrent quelques troupes des corps du duc Godefroi et de Robert de Normandie, pour en former un huitième, qu'ils mirent sous les ordres d'un certain Rainaud, et qu'ils opposèrent aux Païens qui venaient du côté de la mer. Les Turcs les combattirent vivement; ils en tuèrent beaucoup à coups de flèches ou d'autre façon. Les autres corps des Chrétiens se rangèrent en s'étendant de la mer vers les montagnes, et ils occupaient un espace de deux milles.

De ce double point, les Turcs chargèrent avec vigueur, cherchant à envelopper les Chrétiens, et leur faisant beaucoup de mal de tous côtés. Voilà que, grâce à Dieu, on vit sortir de ces hauteurs une innombrable armée, montée sur des chevaux blancs, et tenant à la main des drapeaux de même couleur. Beaucoup de Chrétiens et même de Païens, à ce qu'on croit, virent ce spectacle, et, dans l'hésitation de leur étonnement, ne savaient ce que c'était. Enfin, les uns et les autres reconnurent que c'était un signe venu du ciel, et que les chefs de cette armée étaient les saints martyrs George, Démétrius et Mercure, qui marchaient à la tête en tenant leurs drapeaux. En

conséquence les Sarrasins furent profondément saisis d'effroi, et les Chrétiens éprouvèrent un redoublement de bonne espérance. Tout le monde ne vit pas ce prodige, mais beaucoup de gens qui en furent témoins l'ont attesté. Le Ciel le fit paraître pour la confusion des uns, et pour annoncer aux autres leur prochain triomphe. Les Païens qui combattaient du côté de la mer, ne pouvant plus soutenir les efforts des assaillans, mirent, comme il était convenu avec Curbaran, le feu à des herbes sèches. Dès qu'ils eurent connaissance de ce signal, les Turcs qui étaient sous les tentes s'enfuirent en toute hâte et sans s'arrêter, emportant, tout effrayés, ce qu'ils avaient de plus précieux. Les Chrétiens qui combattaient de ce côté avaient déjà dirigé leurs efforts vers les tentes des Turcs, où ils savaient qu'était resté ce qu'il y avait de mieux parmi eux. Ces Païens tenaient bon encore avec toute l'opiniâtreté dont ils étaient capables, et tandis que les uns combattaient, les autres s'occupaient du butin. Cependant le duc Godefroi, Robert de Flandre et Hugues-le-Grand marchaient avec la cavalerie près du fleuve, où ils avaient su qu'il s'était de nouveau porté de grandes troupes d'ennemis. Ayant attaqué vigoureusement et de concert les Païens, ils les repoussèrent. Ceux-ci se défendaient opiniâtrément, et, de part et d'autre, on combattait avec un acharnement extrême. Les casques d'airain retentissaient comme des enclumes que l'on frappe; la flamme en étincelait par intervalles; les glaives étaient brisés; les hommes étaient étendus à terre au milieu de leurs cervelles dispersées; les cuirasses étaient mises en pièces; la terre

était jonchée d'entrailles; les chevaux épuisés étaient couverts d'écume : pour eux ni pour leurs cavaliers il n'y avait pas un moment de repos. Les bataillons mêlés étaient à peine éloignés de leurs ennemis de la longueur des armes. On se heurtait de près les uns les autres, et on se repoussait main à main, pied à pied, corps à corps. Cependant une terreur inspirée par Dieu même vint frapper les Turcs, et la constance invincible de leurs adversaires, ayant excité leur admiration et leur stupeur, les força à prendre la fuite. Toute leur armée commença à chanceler, et la trompette, le tambour, le clairon, ni les hérauts, ne purent les rappeler au combat. Les Turcs en déroute se retirèrent vers les tentes où ils croyaient trouver, pour les remplacer, une troupe des leurs qu'ils y avaient laissée, et qui, comme nous l'avons dit, avaient, pendant le combat, pris la fuite, après avoir vu les feux de signal allumés. Les Chrétiens poursuivirent les Païens jusqu'au pont du Fer, en faisant sur eux cruellement main-basse; et les mettant à mort pêle-mêle, ils les poussèrent jusqu'à la forteresse de Tancrède. Ensuite ils revinrent vers les tentes de l'ennemi, et y pillèrent tout ce qui leur convint. Ils emportèrent à la ville, avec une grande joie, des trésors de toute espèce, des moutons couverts de laine, d'innombrables bêtes de somme, des vivres en abondance, et tout ce qui était nécessaire à des gens qui manquaient de tout. C'était l'usage en effet chez les Païens de transporter avec soi, en allant à l'ennemi, une grande abondance de choses, de conduire, pour les transports, des chevaux, des ânes et des chameaux; d'avoir, pour subsister, des

moutons et des bœufs, et de ne pas oublier des grains, de la farine, des fèves, de l'huile et même du vin. Ainsi les Chrétiens, en remportant le triomphe qu'ils desiraient, s'enrichirent abondamment de ces choses, bénirent Dieu en chantant dignement ses louanges, reconnurent qu'il les avait protégés de sa présence, et élevèrent au ciel des hymnes de reconnaissance.

Les Syriens et les Arméniens, habitans du pays, voyant les Turcs vaincus définitivement dans cette bataille, fermaient les passages des montagnes qu'ils connaissaient, occupaient à l'avance les défilés, et, le glaive à la main, faisaient un grand carnage. Ils égorgeaient les Turcs comme des moutons égarés, auxquels l'excès de la frayeur faisait oublier tout moyen de défense. L'émir aussi, qui était resté dans le poste que Curbaran lui avait confié, voyant ses compatriotes honteusement mis en déroute, et atteint aussi par la terreur, s'occupa de sa sûreté, et avant que les Français fussent arrivés, il demanda et reçut l'étendard des Chrétiens, l'arbora sur le point le plus élevé de la citadelle, afin d'obtenir la vie pour lui et les siens, et pour qu'on ne doutât pas de la reddition de la place. Ensuite les Chrétiens étant revenus vainqueurs, et les Lombards ayant remarqué le drapeau du comte de Saint-Gilles, parce que lui seul s'était trouvé là, lorsque les assiégés en avaient demandé un, furent saisis d'une vive indignation, et se mirent à faire de cruelles menaces. Alors l'émir, pour calmer l'effervescence, remit au comte son étendard, et arbora sur une tour celui de Boémond, pour obtenir la paix et assurer

son salut, ainsi que celui de ses frères d'armes. Le traité que Boémond et l'émir conclurent entre eux fut ratifié par tout le monde, et la place remise aussitôt entre les mains des Chrétiens. Peu après l'émir fut baptisé comme il l'avait desiré depuis long-temps, ainsi qu'il l'assurait, et reçut de magnifiques présens de la munificence des Français. C'est ainsi que les Chrétiens, avec l'aide de Dieu, triomphèrent sur le champ de bataille, le 28 juin, et possédèrent Antioche libre et tranquille. Quant à la garnison turque qui avait rendu la citadelle et refusé d'embrasser la foi chrétienne, qui est la lumière de l'ame et le commencement du salut, ils retournèrent dans leur pays, comme on le leur avait promis, sous la garantie de Boémond.

Les Français qui, d'après les conventions, avaient escorté les Turcs, s'étant mis en marche pour leur retour, et ces Païens touchant sans crainte à leur territoire, voilà que tout à coup Baudouin vint de Ragès au devant d'eux, et les ayant chargés au nom du Seigneur, les mit en pièces et les détruisit presqu'entièrement. Ensuite, chargé de butin, il entra dans Antioche avec sa troupe, et annonça ces heureuses nouvelles à ses amis.

Comme l'occasion se présente maintenant de rapporter ce qui concerne Baudouin, nous allons, au nom du Seigneur, en présenter un récit succinct, car de si grands événemens ne doivent point être passés sous silence.

Quand Baudouin, comme nous l'avons rapporté ci-dessus, eut obtenu la ville de Tarse en Cilicie, après que Tancrède se fut retiré avec désagrément, il aban-

donna l'armée de son frère Godefroi et des autres chefs, et, avec trois cents chevaliers et leurs écuyers, il prit sa direction vers la ville d'Edesse. Il alla trouver le chef des Turcs qui gouvernait cette province, et lui offrit de bonne grâce l'assistance de ses troupes pour son service. Ce Païen, ainsi que ses concitoyens, fit un bon accueil aux chevaliers français, leur fit assigner dans la ville de riches logemens, leur fournit des vivres en abondance et une forte solde, et leur confia la défense de tout son pays. Le duc Godefroi et les autres chefs chrétiens, ayant appris que Baudouin gouvernait le duché d'Edesse, en conçurent une grande joie; et, par égard pour lui, évitèrent d'entrer sur le territoire de cette contrée. Baudouin était un chevalier d'une haute stature, beau, magnanime, instruit dans les lettres, distingué par ses mœurs ainsi que par de grandes prouesses, et fameux par sa noblesse illustre, puisqu'il descendait de la famille de l'empereur Charlemagne. A la tête des gens d'Edesse il faisait de fréquentes courses sur les Turcs du voisinage; il battait les Païens, ramenait beaucoup de butin et de prisonniers, et rendait ainsi le duc d'Edesse formidable à tous ses voisins.

La ville dont venons de parler s'appelait Ragès, d'après ce qu'on lit dans les anciens ouvrages; mais elle fut détruite au milieu des tempêtes de la guerre, sous les anciens tyrans des Assyriens et des Chaldéens. Dans la suite des temps, Seleucus Nicanor, qui fut un des quatre principaux généraux d'Alexandre-le-Grand, rebâtit cette ville après la mort du monarque et la nomma Edesse. Le Tigre et l'Euphrate arrosent cette contrée, et procurent aux habi-

tans toutes sortes de délices. Le roi Abgar gouverna Edesse : c'est à lui que le Seigneur Jésus adressa une sainte épître ainsi que le précieux linge avec lequel il avait essuyé la sueur de son visage, et sur lequel l'image du Sauveur brillait peinte si admirablement qu'on y voyait la ressemblance et la grandeur de son corps. Thaddée [1], l'un des disciples de Jésus-Christ, se rendit à Edesse, il y baptisa le roi Abgar avec tout son peuple, et, avec l'assistance divine, y établit le premier le culte de Dieu. Là habitent également des Grecs, des Arméniens et des Syriens qui, depuis l'origine du christianisme jusqu'à ce jour, ont servi le Roi des cieux; mais, en punition de leurs péchés, Dieu les avait frappés récemment de la verge de sa discipline, et permis que la fureur des Païens châtiât les fautes des Chrétiens. C'est pourquoi cette ville avec tout le pays environnant avait été soumise à la domination turque. Toutefois ils suivaient librement le culte divin, et ils n'avaient point été forcés d'abandonner la loi de Dieu par aucune rigueur des Païens. En conséquence, les citoyens d'Edesse se félicitaient de la douceur des Français, et, en toutes choses, les traitaient amicalement comme des frères.

Le gouverneur d'Edesse, orgueilleux et aveuglé par l'envie et la perfidie, voyant cette disposition des habitans, tendit des embûches aux Chrétiens : il ordonna à son écuyer, qui partait pour une expédition, d'attaquer à leur retour Baudouin et ses compagnons quand ils seraient désarmés, et de les mettre à mort sans pitié. Le perfide artisan de cette trame fit des dispositions criminelles pour la faire

[1] L'un des soixante-dix disciples, et non pas l'apôtre.

réussir. C'est ce qu'apprit Baudouin, qui était tendrement aimé par beaucoup de monde. Au retour de l'expédition, les Païens engagèrent les Chrétiens à déposer leurs armes et à se mettre à leur aise pour se délasser; mais comme ceux-ci soupçonnaient une perfidie, ils ne cédèrent pas à l'invitation. Comme on approchait de la ville et que les Français couraient à cheval avec précaution et bien armés, les Païens se jetèrent tout à coup sur eux à un signal donné, et mirent ainsi honteusement à nu, en frappant leurs compagnons, es machinations de leur perversité. Après avoir invoqué Dieu, les Chrétiens tinrent ferme, portèrent à leurs ennemis de rudes coups, tuèrent quelques fuyards, et, frappant toujours les autres, les poursuivirent jusqu'aux portes de la ville. Baudouin ordonna aussitôt à sa troupe de planter là les tentes, et d'assiéger la place. Il s'éleva bientôt un grand tumulte dans Edesse, et le peuple se réunit de toutes parts. Alors Tobie, le premier des principaux de la ville, parla en ces termes : « Bons citoyens, tranquillisez-vous un peu, je vous « prie, je vais me rendre avec trois de mes compa« triotes auprès des Français, et je saurai d'eux « pourquoi ils nous assiégent. » En conséquence ces quatre personnages sortirent de la ville et demandèrent la cause d'un siége si peu attendu. Baudouin fit cette réponse : « J'ai laissé en Cilicie mes frères, « mes amis et la noble armée des Chrétiens, et « je suis venu vous servir avec trois cents cheva« liers de distinction. En toutes circonstances, je « me suis montré le fidèle défenseur de vous et de « votre chef. C'est par amour pour moi que les Chré-

« tiens se sont gardés de toucher à votre pays, et
« qu'ils ne vous ont fait aucun dommage en nulle
« manière. J'ai combattu vaillamment avec mes com-
« pagnons d'armes vos ennemis du voisinage; je les
« ai vaincus fréquemment pour garantir votre paix
« et votre sécurité. Sans nul doute, vous avez vu
« vous-mêmes ces événemens, et vous en serez, je
« pense, pour nous de véridiques garans. En quoi
« donc aujourd'hui mes compagnons et moi avons-
« nous pu vous offenser? Lorsque nous regagnions
« avec sécurité votre ville, comme hier et le jour pré-
« cédent, les soldats qui nous accompagnaient ont
« voulu inopinément nous donner la mort en diri-
« geant contre nous leurs glaives et leurs traits. Dans
« cette urgente conjoncture, nous avons résisté, et,
« suivant l'usage des Chrétiens, nous avons invoqué
« Dieu : alors notre Seigneur Jésus-Christ, qui est
« toujours prêt à assister ses serviteurs, nous a promp-
« tement, du haut des cieux, prêté le secours que nous
« attendions. Nos compagnons d'armes, qui nous ont
« attaqués en ennemis, n'ont pas tardé à sentir le
« poids de nos armes, dont nous nous sommes ser-
« vis pour la défense de notre vie; ils ont tourné le
« dos et pris la fuite. Quelques-uns d'eux, comme
« vous pouvez le voir, abandonnés de leurs cama-
« rades, sont morts sur la place. Puisque les choses
« sont ainsi, nous restons sous nos tentes; nous at-
« tendons votre aide et vos avis, et nous vous regar-
« dons encore non comme des ennemis, mais comme
« des hôtes loyaux. »

Tobie, ayant entendu ces choses et d'autres semblables, prit à part ceux qui étaient auprès de lui, et,

après un court entretien, revint promptement auprès des Français. « Il n'est pas besoin, dit-il, de longs « discours, illustres chevaliers; attendez-nous ici « tranquillement, nous vous en prions. Nous allons « nous occuper utilement de vos affaires dans notre « ville. »

A ces mots, et d'après un commun accord, les envoyés retournèrent chez eux, et entretinrent leurs compatriotes de ce qu'ils avaient entendu et de ce qu'ils en pensaient. On s'accorda à donner des éloges à la conduite des quatre délégués; on les chargea de se rendre au palais du gouverneur, et on les suivit de près et en armes. Ils trouvèrent ce magistrat sévère, seul dans ses appartemens, et, après l'avoir salué suivant l'usage, les quatre citoyens lui parlèrent en ces termes : « Nous avons besoin maintenant de sages « conseils, parce que nous craignons vivement en ce « moment d'avoir pour ennemis ceux qui, jusqu'à ce « jour, se sont montrés nos protecteurs fidèles. Les « Français nous assiégent hardiment et veulent nous « combattre sans quartier; ils nous qualifient de traî« tres et nous appellent en jugement; ils disent que, « revenant du territoire étranger, ils ont été trahis « par leurs compagnons d'armes et traités par eux « plus cruellement que par l'ennemi. C'est pourquoi « si nous ne leur rendons pas justice, ils menacent « terriblement d'attirer sur nous toutes les forces « de l'armée chrétienne. Il faut donc s'occuper avec « prudence d'éloigner notre perte, et ne pas pro« voquer injustement contre nous l'invincible fu« reur des Chrétiens. C'est à notre insu que cette « trahison a eu lieu, et il faut se hâter de punir un

« si grand crime. Aussi tous les citoyens sont d'avis « que les traîtres sans foi soient châtiés sévèrement « selon nos anciennes lois, et qu'on se rapproche « honorablement de nos illustres amis qui sont nos « protecteurs. »

Pendant que Tobie tenait ce discours, une troupe de citoyens pénétra en silence et avec précaution dans le palais du gouverneur. Ce Païen méprisa avec arrogance ce que lui disaient les amis de la paix, et se montra à découvert le défenseur et le complice des traîtres. C'est pourquoi les citoyens irrités fondirent aussitôt sur lui, et, perdant tout respect, lui tranchèrent la tête. Tobie la prit, et dit à ceux de ses concitoyens qui étaient près de lui : « Conservez « intact ce palais avec tout ce qu'il contient. Quant « à moi, avec mes collègues, je vais vous amener « les Français en joie et en paix. » A ces mots, Tobie sortit, et ayant salué les Français, leur tint ce discours : « Les citoyens d'Edesse, vivement affligés de « l'outrage que vous avez reçu, ont demandé jus« tice à leur gouverneur. Comme il s'est montré l'au« teur de la trahison, ils lui ont tranché la tête. La « voici, cette tête de l'ennemi de Dieu et de vous, « qu'ils vous transmettent par nos mains. » A cet aspect, tout le monde étant comblé de joie, Tobie ajouta : « Venez, illustre chevalier, et recevez en « mariage la fille de notre gouverneur. Soyez notre « prince, et possédez à jamais le duché d'Edesse. » Baudouin, comblé de joie ainsi que les siens, entra dans la ville, et fut reçu dans le palais principal par tous les citoyens, qui en témoignaient vivement leur satisfaction. La très-belle fille du coupable gouver-

neur fut baptisée en temps convenable, et fut unie à l'aimable Baudouin, que, du fond de son cœur, elle avait desiré pendant la vie de son père, mais à son insu. En se voyant soumis à un prince de leur religion, les Chrétiens du pays rendirent grâces à Dieu, éprouvèrent une vive allégresse, et enlevèrent aux Turcs la puissance dont ils s'étaient jusqu'alors servis pour opprimer les fidèles. Dans les temps anciens, on avait bâti à Edesse une grande basilique en l'honneur de sainte Sophie : les fidèles étrangers, de concert avec les habitans, recommencèrent à y célébrer pendant le gouvernement de Baudouin le culte du Saint Sauveur, qui est la vertu et la sagesse de Dieu le père. On y reprit avec éclat le service divin, et la céleste bonté opéra intérieurement et extérieurement des miracles en faveur de son peuple, incomparablement au dessus de tout ce que notre plume pourrait écrire.

Baudouin, occupé d'affaires multipliées pour la plus grande gloire du Christ, ne put secourir les Chrétiens qui assiégeaient Antioche. Cependant ayant appris la détresse où ils se trouvaient après la prise de la ville, lui et ses compagnons compatirent vivement à leurs peines, et, ayant mis convenablement ordre à leurs affaires, ils se hâtèrent le plus qu'ils purent de voler à leur secours. Sur ces entrefaites, avec l'aide du Seigneur Jésus, les nôtres remportèrent une victoire sur Curbaran, et, comme nous l'avons dit, exterminèrent les Turcs à leur retour de la citadelle d'Antioche. Après les avoir tués et s'être chargés de leurs dépouilles, ils allèrent visiter leurs frères et leurs amis. Alors tous ensemble se réjouirent des événemens

heureux qui venaient de se passer, et rendirent de bouche et de cœur de grandes actions de grâces au Dieu triomphateur qui règle sagement toutes choses.

Après un mutuel entretien de ces frères et de ces amis, le duc Baudouin regagna Ragès, et, comme un chef plein de douceur, prit soin de l'église de Dieu et du peuple qui lui était confié. Il battit dans de fréquens combats les Turcs du voisinage, et, après avoir vaincu les mécréans, étendit le territoire des Chrétiens. Il augmenta noblement les biens du clergé, lui fournit ce qui lui était nécessaire, et le pria avec sollicitude de célébrer journellement le service divin pour le salut des croyans. Pendant près de cinq ans il gouverna dignement son duché; ensuite il succéda à son frère Godefroi sur le trône de Jérusalem, qu'il occupa habilement durant près de quinze années, se signalant par de nombreux exploits contre les Païens. Il n'eut aucune lignée; c'est ce qui le détermina à se donner pour successeur dans son duché et son royaume Baudouin du Bourg, son cousin. Ensuite Foulques, comte d'Anjou, entreprit le pélerinage de Jérusalem, et reçut en mariage avec le trône Mélisende, fille du second Baudouin.

Au mois de juillet, après avoir remporté la victoire et pris, grâces à Dieu, par leur valeur, la ville d'Antioche, les chefs chrétiens se réunirent, et, d'un commun avis, envoyèrent Hugues-le-Grand à Constantinople, auprès de l'empereur Alexis, afin que ce prince s'empressât de venir pour qu'on lui remît la ville qu'ils avaient conquise pour lui au prix de tant de souffrances, et pour que, de son côté, il observât fidèlement les traités jurés, c'est-à-dire pour

qu'il les accompagnât, sans s'éloigner, jusqu'à Jérusalem. Hugues-le-Grand s'acquitta de ce message; mais quoique dans l'expédition il eût fait habilement beaucoup de choses tant de son bras que de sa tête, il manqua toutefois beaucoup dans cette dernière circonstance, où, malgré ses promesses et ses devoirs, il ne revint pas vers ses frères, messager semblable au corbeau sorti de l'arche de Noé.

Au départ de Hugues, les chefs se réunirent en conseil et s'y occupèrent de la conduite du peuple de Dieu vers Jérusalem. En conséquence ils dirent: « Ce peuple, qui a souffert de grandes calamités pour « se mériter de voir le sépulcre du Seigneur son « Dieu, se plaint ouvertement, épuisé qu'il est par « de nombreuses infortunes, de ce qu'on n'accé- « lère pas son voyage : et nous aussi, accablés de « longs ennuis, nous joignons nos plaintes aux « siennes. Nous devons donc pourvoir à ce qui « convient. Nous pensons qu'il ne faut plus pren- « dre d'autres délais que ceux qu'une indispensa- « ble nécessité prescrit. Toutefois il faut exami- « ner chaque chose, non pas avec précipitation, « mais avec diligence et prudence. Le territoire que « nous devons parcourir est aride; l'été est excessi- « vement ardent : présentement il nous est impos- « sible de supporter l'inclémence de l'air ; nous « sommes épuisés d'argent et de forces par les lon- « gueurs du dernier siége. Restons donc tranquilles; « reposons-nous; rétablissons nos blessés et nos ma- « lades, et pendant ce temps-là ayons soin de nos « pauvres. Attendons les pluies du solstice; évitons « les funestes influences du Cancer et du Lion. Au

« mois de novembre, le temps se refroidira, et alors,
« tous réunis, entreprenons le voyage dont il s'agit.
« S'il en était autrement, nous ferions souffrir à toute
« l'armée le poids extraordinaire des chaleurs. Au
« surplus, que cet avis soit discuté avec plus de dé-
« veloppement par les troupes qui exigent le départ.
« Il est nécessaire que nous évitions cette saison in-
« supportable : ce parti nous semble préférable à
« tout autre. »

On annonça dans toute l'armée cette détermination; et enfin elle reçut l'approbation générale.

En conséquence, les chefs et leurs troupes se dispersèrent dans les contrées voisines pour passer l'été. Les pauvres les suivirent afin de trouver leur subsistance, car les chefs avaient dit : « Si quelqu'un est
« dans l'indigence, et s'il est dispos, qu'il se joigne
« à nous, nous secourrons tout le monde en donnant
« une solde à chacun. Les malades seront, aux frais
« publics, entretenus jusqu'à leur convalescence. »
Alors Raimond Pelet, l'un des amis du comte de Saint-Gilles, et qui était un chevalier courageux, rassembla une troupe de cavalerie et d'infanterie. Ce fut avec cette armée qu'il entra, autant qu'il put et avec courage, sur le territoire des Sarrasins, et parvint au delà de deux villes, à une place forte de la Syrie, dont le nom est Talamanie. Les Syriens, habitans de cette place, se soumirent volontairement aux Chrétiens, et les Français y passèrent près de huit jours.

Ensuite, ayant revêtu leurs armures, ils attaquèrent un château voisin des Agarins; ils l'investirent, s'en emparèrent, le livrèrent au pillage et mirent à mort ses habitans. Ils conservèrent toutefois,

sans leur faire de mal, ceux qui voulurent se convertir à la foi du Christ. Après cette expédition, ils furent comblés de joie, et retournèrent à Talamanie. Ils sortirent de nouveau le troisième jour, et se rendirent à Marrah, ville voisine. Beaucoup de Païens, qui s'y étaient réunis d'Alep et des autres places voisines, sortirent au devant d'eux pour les combattre. Les Français, s'imaginant qu'on allait en venir aux mains, s'y disposèrent en se retranchant; mais ils furent déçus par une vaine espérance, car les Turcs se retirèrent avec précaution vers la ville, sans fuir ni combattre de près; mais évitant adroitement un engagement, puis, provoquant de nouveau les Français par un mouvement rapide, ils les chargeaient, puis se retiraient aussitôt en se repliant avec agilité; puis, ramenant leurs chevaux, ils leur faisaient habilement faire de nouvelles voltes. Les Français soutenaient ces attaques fréquentes, mais ne pouvaient avec sûreté éviter les charges de l'ennemi. En effet, s'ils essayaient de faire retraite, les Païens les prenaient en queue, comme il arriva par la suite. Ils souffrirent donc jusqu'au soir ces fatigues et les ardeurs de la soif, car la chaleur de l'été était très-vive. Enfin, quand ils ne purent plus tenir contre la lassitude, ni calmer la soif qui les dévorait, puisqu'on ne pouvait se procurer d'eau pour se rafraîchir, ils redoublèrent d'efforts et s'accordèrent à faire leur retraite en ordre et pas à pas vers leur forteresse. Malheureusement la troupe faible et inexpérimentée qui était composée d'infanterie et de Syriens, s'étant débandée et négligeant d'obéir au commandement des chevaliers, se mit, saisie d'une terreur panique,

à se disperser en déroute. Alors les Païens la poussèrent sans relâche, poursuivirent les fuyards, les taillèrent en pièces, et, plus féroces que les loups, n'épargnèrent personne. Leurs forces s'accroissaient du desir de la victoire, et de l'avantage de la circonstance. Ainsi beaucoup de gens du commun et les poltrons périrent les uns par le glaive, les autres par l'excès de la soif. Ceux qui leur survécurent revinrent à Talamanie avec Raimond, et y passèrent quelques jours. Ce massacre eut lieu au mois de juillet, et l'insolence des orgueilleux fut ainsi punie par la main de Dieu. De même nous lisons dans les saintes Écritures que les enfans d'Israël éprouvaient de fréquentes afflictions, et que, dans les guerres, ils étaient vaincus par les Philistins, Edom, Madian et d'autres nations voisines, afin qu'ils fussent forcés de recourir souvent à Dieu, et de persévérer dans l'observation de ses commandemens.

Alors Naimar, évêque du Puy, était malade à Antioche; il consola comme un bon père ses enfans affligés; puis, entrant dans la voie de toute chair, il se rendit auprès du Seigneur, le jour des calendes d'août. Cet événement accabla d'une douleur profonde toute la milice du Christ, car ce prélat était le conseil des nobles, l'espoir des orphelins, le soutien des faibles et le compagnon d'armes des chevaliers. Il guidait et instruisait savamment les clercs; il se distinguait par sa prudence singulière; il était éloquent et agréable, et se donnant tout entier à l'intérêt général. Aussi toute l'armée célébra ses obsèques en gémissant, et l'on ensevelit son corps embaumé dans l'église de l'apôtre saint Pierre.

Le comte de Saint-Gilles, qu'aucune paresse ni aucune lenteur ne pouvaient arrêter tant qu'il s'agissait de poursuivre vivement lès Païens, pénétra aussitôt sur le territoire des Sarrasins, attaqua Albar, une de leurs plus grandes villes, et s'en empara de vive force. Il en massacra presque tous les habitans de l'un et l'autre sexe, et soumit la ville vaincue à sa domination. Les Chrétiens y établirent un évêque digne de telles fonctions, et y réglèrent tout ce qui appartenait au culte de la vraie foi. L'évêque d'Albar fut envoyé à Antioche, et y fut dignement consacré selon les rites de l'Eglise.

Comme le temps convenu de partir pour Jérusalem approchait, tous les chefs se réunirent à Antioche [1], tous s'y occupèrent à discuter cette importante affaire, afin de n'être plus détournés de leur entreprise. Malheureusement une implacable dispute s'était élevée sur la possession d'Antioche, entre le duc Boémond et le comte Raimond, et toute l'habileté des hommes les plus sages ne pouvait parvenir à la calmer par des avis prudens et réitérés. L'un réclamait la domination de toute la ville, comme on la lui avait accordée lorsqu'étant assiégée elle n'était pas encore prise; l'autre se prévalait du serment qu'ils avaient prêté entre les mains de l'empereur, et que Boémond lui-même avait approuvé : il ne pouvait désormais, disait Raimond, essayer de s'y soustraire par le parjure. En conséquence, Boémond fit entrer des vivres, des hommes, des armes, et une garni-

[1] Il y avait là dans l'imprimé une lacune qui n'y est pas indiquée, et que nous avons remplie d'après le manuscrit de l'abbaye de Saint-Evroul.

son dans la place qui s'était rendue à lui. De son côté, le comte de Toulouse s'occupait avec soin de la conservation du palais de l'émir Cassien, qu'il avait occupé le premier, et de la tour qui est sur le pont du côté du port Saint-Siméon. L'ambition et l'aigreur étaient portées si loin que l'un ne voulait point céder à l'autre, et que tous deux, déguisant leurs vues, voulaient s'emparer de la ville. Cette demande n'avait rien d'étonnant, car Antioche est une ville très-belle et très-forte, riche en produits considérables, et sa possession vaut de grands avantages. Elle renferme quatre collines assez élevées, sur l'une desquelles, qui est la plus haute, est construite la citadelle qui domine toute la place. La ville est bien bâtie et entourée d'un double mur. La muraille intérieure est épaisse, et s'élève beaucoup dans les airs. Elle est faite et liée par de grandes pierres carrées. Dans ce mur s'élèvent quatre cent cinquante tours, revêtues de belle maçonnerie et défendues par des parapets. Le mur extérieur n'est pas aussi haut, mais il est toutefois d'une grande beauté; il renferme trois cent quarante églises. Antioche, comme siége d'une grande primatie, possède un patriarche, qui a pour suffragans cent cinquante-trois évêques. La ville est fermée au levant par quatre montagnes; à l'occident, le fleuve Farfar baigne le pied de ses murs. Elle s'appelait dans l'antiquité Reblatha, comme le dit saint Jérôme dans son Explication des Psaumes; mais elle fut depuis agrandie par Séleucus Nicanor, et prit le nom du père de ce fondateur, Antiochus l'illustre. Comme elle avait tant d'importance et d'éclat, puisqu'elle était la capitale et la métropole de toute la

Syrie, les Français ne voulurent pas la quitter légèrement après s'en être emparés, parce qu'ils desiraient étendre au loin sa primatie, et soumettre au christianisme les contrées lointaines. Ils l'avaient assiégée pendant huit mois et un jour, et, après l'avoir prise, ils y avaient été assiégés eux-mêmes durant trois semaines. Pendant la durée de ce siége, il survint généralement un si grand concours de Païens, que personne ne se rappelait avoir vu ou entendu citer une si grande quantité de peuples. Les Chrétiens se reposèrent à Antioche cinq mois et neuf jours. Au milieu de tant d'événemens, ils voulaient ne pas l'abandonner inconsidérément, sans la remettre en des mains fidèles. Cependant le comte de Toulouse et Boémond avaient chacun des vues sur cette place. C'est pourquoi, comme on l'a dit, ils la fortifièrent, et au mois de novembre, partant pour une autre expédition, ils sortirent d'Antioche après avoir mis ordre à leurs affaires. Le comte Raimond partit avec son armée, traversa les deux villes de Rugia et d'Albar; et, le 27 novembre, il arriva devant Marrah, ville forte, riche et peuplée d'un grand nombre d'Agarins. Le lendemain il commença à attaquer la place avec ses troupes; mais la résistance opposée par les murailles et la garnison rendit pour le moment ses efforts inutiles. Boémond l'ayant suivi le dimanche, arriva aussi devant Marrah. Le jour suivant ces deux chefs attaquèrent vaillamment la ville, et portèrent de rudes coups à la garnison en livrant de fréquens assauts, qui toutefois ne furent pas couronnés d'un grand succès. Les échelles étaient dressées au pied des murs; mais les cris et la bonne contenance des

Turcs n'encourageaient personne à monter. En effet, les citoyens croyaient pouvoir résister à ces nouveaux ennemis, comme ils l'avaient fait auparavant à Raimond Pelet. Le comte Raimond fit construire une machine de bois, et, pour la rendre plus transportable, il la fit placer sur quatre roues. Elle était si élevée qu'elle dominait le haut des murailles, et qu'elle égalait le sommet des tours. On conduisit donc cette machine au pied des fortifications. Les clairons et les trompettes se faisaient entendre, et les corps en armes enveloppaient les murs. Les balistiers et les archers décochaient leurs traits, tandis que les soldats qui étaient dans la machine lançaient d'énormes rochers. Les prêtres et les clercs imploraient humblement le Seigneur en faveur de son peuple [1]. Guillaume de Montpellier et plusieurs autres combattaient sur la tour de bois, d'où ils accablaient les habitans de la ville, de pierres et d'autres projectiles, et tuaient facilement beaucoup de monde en atteignant les uns sur leurs boucliers, les autres sur leurs casques, et même à la tête. De part et d'autre on se blessait sans cesse avec des harpons de fer. Du haut de leurs tours, les Turcs faisaient tous leurs efforts pour atteindre les Chrétiens avec leurs flèches et leurs pierres. Ils lançaient sur la machine le feu qu'on appelle grégeois, et mettaient tout en œuvre. De leur côté, les Chrétiens versaient de l'huile qui est propre à éteindre ce feu, tentaient de monter à l'assaut, étaient forcés de rétrograder, avaient à redouter ceux qui étaient au haut des murs, et cependant ne perdaient point courage. Ainsi le combat se

[1] Cette phrase ne se trouve pas dans l'imprimé.

prolongea jusqu'au soir. La constance des Agarins était si infatigable qu'ils déjouaient hardiment tous les stratagêmes des Chrétiens. Enfin un Limousin, nommé Goulfier des Tours [1], homme d'une haute naissance et d'une valeur admirable, monta le premier à l'échelle, et gagna le haut des murailles. Quelques soldats en petit nombre le suivirent : l'échelle se brisa en éclats. Cependant Goulfier défendait vaillamment sa position, et tenant ferme contre les Païens, appelait ses compagnons du geste et de la voix. Pendant ce temps-là, on dressa à la hâte une autre échelle, par laquelle montèrent tant de chevaliers et de fantassins qu'ils occupèrent le mur en grande partie, et en repoussèrent les habitans. Les Païens toutefois redoublèrent d'efforts, chargèrent les Chrétiens, et les attaquèrent plusieurs fois avec tant de vivacité que quelques Français saisis d'effroi se laissèrent glisser du haut de la muraille. Néanmoins il y en resta un certain nombre qui soutint les charges répétées de l'ennemi assez long-temps pour que les assiégeans pussent la saper et s'y ouvrir un accès. Les Turcs, s'en étant aperçus, furent épouvantés jusqu'au désespoir, et prirent irrévocablement la fuite avec précipitation. Ainsi la ville opulente de Marrah fut prise le 13 décembre, le samedi au soir. La ville prise, les Chrétiens y entrèrent et pillèrent tous les trésors qu'ils découvrirent dans les habitations ou dans des fosses. Ils poursuivirent le massacre des Sarrasins avec tant d'activité qu'ils n'en laissèrent vivre qu'un petit nombre. Dans toute la ville il n'était aucun lieu qui ne fût encombré de cadavres. La marche des

[1] Ou Godefroi de Lastours.

passans était embarrassée par tant de corps entassés et privés de vie. Après la prise de la ville, une grande partie des habitans avec leurs femmes, leurs enfans, et leurs effets les plus précieux, se réunit dans le palais qui est au dessus de la porte, et là se soumit aux Chrétiens. Les uns furent tués, les autres par ordre de Boémond furent conduits à Antioche pour y être vendus, et tous furent dispersés après avoir été dépouillés de leurs richesses. Les Français passèrent dans cette ville un mois entier et trois jours.

L'évêque d'Orange, qui était malade, mourut dans cette ville et monta aux cieux. Alors une cruelle famine affligea l'armée et contraignit chacun de manger à belles dents des choses dégoûtantes, inusitées, détestables ou même défendues. Quelques-uns se permirent de dévorer de la chair des Turcs. Les vieillards et les hommes les plus considérés ayant appris ces désordres, en rougirent de honte et furent contristés; mais ils en ajournèrent la punition, à cause de l'excès du besoin. En effet, on ne regarda pas cette action comme un très-grand crime, parce que ceux qui la commirent souffraient de bon cœur une si affreuse famine pour l'amour de Dieu, et faisaient à ses ennemis la guerre avec leurs dents et leurs mains. A la vérité, ils commettaient une action illicite; mais la détresse de la nécessité les forçait de violer les lois. La faim des soldats s'assouvit de tout et ne repousse rien. Quelques-uns ouvraient le ventre des Turcs, parce qu'ils trouvaient dans leurs entrailles les besans et l'or qu'ils avaient avalés; puis ils s'en emparaient. La famine ayant fait des progrès, il mourut beaucoup de monde.

Les principaux de l'armée essayèrent de nouveau de rétablir la concorde entre le duc Boémond et le comte de Toulouse, mais ils ne purent y parvenir. Il en résulta que Boémond irrité retourna sur-le-champ à Antioche, et que le voyage de Jérusalem rencontra encore des obstacles, au grand chagrin des peuples. Les débats privés des princes, lorsqu'ils sont divisés, sont funestes à leurs sujets, et les affligent. En effet, pendant que chacun ne s'occupe que de ses intérêts, il éprouve de la tiédeur pour le bien général. Les peuples aussi sont en danger de ruine lorsque leurs chefs ne savent pas gouverner sagement leurs propres affaires. L'armée de Jérusalem éprouvait de grands embarras à cause des querelles particulières de ses chefs.

Le comte Raimond envoya des délégués auprès des princes qui étaient à Antioche, et les engagea à se rendre à Rugia, pour une conférence. En conséquence, le duc Godefroi, Robert de Normandie, Robert de Flandre et plusieurs autres princes convoqués allèrent à Rugia, et y conduisirent Boémond. Alors on parla beaucoup de la nécessité de mettre les grands d'accord entre eux; mais on ne trouva pas de moyens pour y parvenir. Boémond ne voulait pas marcher, si on ne lui remettait la totalité d'Antioche, ni le comte si Boémond ne les accompagnait. Raimond retourna à Marrah, où l'armée chrétienne était livrée aux périls de la famine. Enfin, dans la componction de son cœur, les sentimens généreux triomphèrent de l'esprit de Raimond; et, pour servir les soldats de Dieu, il entreprit le voyage de Jérusalem. Il préféra la cause de Dieu à sa volonté et à ses avan-

tages. C'est assurément une grande vertu dans les princes que de se commander à eux-mêmes. L'opiniâtreté des chefs met en danger leurs sujets. D'après ces motifs, le comte prit de l'empire sur lui-même, pour ne pas nuire à toute la chrétienté. Il ordonna à ses troupes de fortifier soigneusement le palais de Cassien. Le 13 janvier, il sortit nu-pieds de Marrah, et se réunit de son propre mouvement aux pélerins de Dieu. Telle fut la preuve que ce comte donna avec humilité de son desir de marcher. Le peuple de Dieu en éprouva une grande joie, et le duc de Normandie se joignit à ceux qui partaient, auprès de la ville de Capharda. On s'y reposa trois jours, et le roi de Césarée fit la paix avec les princes chrétiens. Il avait déjà plusieurs fois envoyé des ambassadeurs à Marrah, promettant avec assurance qu'il ne ferait pas la guerre aux Chrétiens, qu'il leur fournirait volontiers beaucoup de choses à ses frais, et qu'il leur procurerait dans tous ses États d'amples approvisionnemens, pourvu que les Français, naturellement insubordonnés, ne cherchassent pas à le dépouiller lui-même ou à ravager son royaume. En conséquence, ce monarque jura d'être fidèle aux Chrétiens. Ensuite toute l'armée sortit de Capharda, et alla camper le long du fleuve Farfar, près de Césarée. Quand le roi vit les Français établis près de sa ville, il fut profondément affligé, et se hâta de leur mander ce qui suit : « Si, au point du jour, vous n'avez pas décampé des « faubourgs de notre ville, vous violerez le traité que « nous avons conclu; nous ne vous accorderons pas « les approvisionnemens promis, et nous prendrons « nos précautions contre vous. » Dès qu'il fut jour,

le roi envoya deux des siens vers les Chrétiens, pour leur indiquer les moyens de passer le fleuve à gué, et de conduire l'armée dans une contrée fertile. Ils entrèrent dans une vallée féconde et riche, dominée par un château, qui devint aussitôt une place de sûreté pour les chefs de l'armée. On pilla du bétail jusqu'à la concurrence de près de cinq mille animaux. On y trouva aussi beaucoup de vivres de toute espèce, et toute l'armée du Christ s'y rétablit au sein d'une abondance gratuite. La garnison donna à l'armée des chevaux, de l'or très-pur et beaucoup d'argent; elle jura qu'elle ne nuirait désormais en rien aux pélerins, et qu'elle ne les empêcherait pas de s'approvisionner. On passa là cinq jours. Quand on eut quitté ce lieu, on parvint à une place forte occupée par les Arabes. Bientôt le gouverneur en sortit pour avoir un entretien avec les Chrétiens, et conclut une paix qui plut beaucoup aux deux partis. On parvint de là à la ville de Céphalie, entourée de murs superbes, riche de toutes sortes de biens, et située dans une vallée. Cependant les habitans, par crainte des Français, en étaient sortis effrayés; ils avaient abandonné leurs jardins couverts de légumes et leurs maisons remplies de vivres et de richesses; et ils s'étaient enfuis étourdiment. Les Chrétiens se félicitèrent de jouir de tant de biens, et, dans leur joie, ils rendirent grâces à Dieu, qui les leur procurait. Le troisième jour ils partirent de là, traversèrent des montagnes très-élevées avec précipitation, et descendirent dans une vallée fertile où ils se reposèrent douze jours. Ensuite ils attaquèrent vaillamment une place forte du voisinage occupée par les Sarrasins; ils l'eussent assurément emportée, si les

Païens n'eussent mis dehors des troupeaux de bestiaux et des bêtes de somme, que les Chrétiens enlevèrent, et que, chargés de butin, ils conduisirent à leur camp. Cependant les Païens, saisis d'une grande terreur, partirent durant la nuit, et au crépuscule les Français entrèrent dans la place évacuée. Ils y trouvèrent en abondance du blé, du vin, de la farine, de l'orge et de l'huile. Ils y célébrèrent, avec une grande dévotion, la Purification de la vierge Marie.

Le roi de la ville de Camela envoya, par des ambassadeurs, des présens considérables, et offrit de faire la paix avec les Chrétiens, promettant qu'il ne les offenserait jamais, et qu'il les aimerait et honorerait, pourvu que le peuple chrétien en usât de même avec lui.

Le roi de Tripoli fit, de son côté, parvenir aux Chrétiens dix chevaux, quatre mules et un poids immense d'or; il leur fit demander, par des ambassadeurs, la paix et leur amitié. Les chefs n'acceptèrent pas ses propositions ni ses présens : au contraire, ils lui répondirent avec confiance : « Nous « repoussons tout ce qui nous vient de vous, jusqu'à « ce que vous vous soyez fait chrétien ». Après être sortis de l'excellente vallée où ils avaient séjourné, ils parvinrent à une place nommée Archas.[1], près de laquelle ils campèrent, le 12 février. Cette place était forte d'une innombrable population de Païens, et fréquentée par une multitude d'Arabes et de Publicains qui se défendirent courageusement contre les attaques des chrétiens. Quatorze chevaliers de cette

[1] Mal à propos nommée *Arese* dans l'imprimé. Elle est appelée Archis par d'autres historiens.

religion marchèrent vers Tripoli, qui n'était pas éloignée de l'armée ; ils rencontrèrent soixante chevaliers ennemis qui conduisaient devant eux beaucoup de monde, des Sarrasins, des Arabes et des Turcs, au nombre d'environ quinze cents, et beaucoup de gros bétail. Les Chrétiens les attaquèrent vivement, tuèrent six hommes, enlevèrent autant de chevaux, mirent le reste de la troupe en fuite, et emmenèrent les bestiaux. Ainsi l'invincible intrépidité des Français effrayait tous les peuples voisins ou éloignés. Dieu, qui vient sans cesse au secours de ses champions, opérait en eux ces merveilles. Cet heureux événement arrivé aux Fidèles fut l'effet de la puissance de Dieu, qui permit que quatorze Chrétiens vainquissent soixante Turcs, missent en fuite le reste de la troupe, et enlevassent les bestiaux à leur voracité.

Raimond Pelet et le vicomte Raimond, avec quelques chevaliers, se détachèrent de l'armée du comte de Toulouse, et firent des courses devant la ville de Tortose, où il y avait une certaine quantité de Païens. Le soir étant venu, ces chevaliers se retirèrent à l'écart, passèrent la nuit dans un poste avantageux, et allumèrent plusieurs feux, comme si toute l'armée était là. Au lever du soleil, les Français se réunirent pour attaquer la ville qu'ils trouvèrent évacuée, et ils y restèrent pour assiéger la citadelle.

L'émir de la ville de Méraclée, qui n'était pas éloignée de là, fit la paix avec les Chrétiens, et arbora leurs drapeaux dans cette place. Cependant le duc Godefroi, le comte de Flandre et Boémond parvinrent jusqu'à Laodicée, que l'on appelle ordinairement Licée. Boémond s'étant de nouveau séparé de

cette armée revint à Antioche, qu'il desirait beaucoup s'approprier. Le duc et le comte assiégèrent la ville de Gibel. Le comte Raimond apprit que les Païens marchaient avec de grandes forces, et qu'ils préparaient aux Chrétiens une bataille cruelle. En conséquence il écrivit à ses compagnons, qui assiégeaient Gibel : « Une bataille certaine nous menace, « et les armées païennes sont en marche contre nous. « Il est donc à propos que vous fassiez la paix avec « la ville que vous assiégez, et que vous arriviez au « plus vite au secours de vos frères. Il vaut mieux « nous réunir et vaincre que nous séparer et être « vaincus. Les combats prennent peu de momens, et « le prix qui attend les vainqueurs est considérable. « Les siéges consument beaucoup de temps et l'on a « peine à réduire les places assiégées, tandis que les « batailles nous soumettent les nations et les Empires. Vaincus par nos armes, nos ennemis se dis« perseront comme la fumée. La guerre terminée « et l'ennemi vaincu, un vaste Empire nous est of« fert. Il est donc bon que nous nous réunissions, « puisque si nous pouvons mériter d'avoir Dieu « pour chef et précurseur, nous triompherons indu« bitablement et sans retard de tous nos ennemis. « Hâtez-vous donc, de peur qu'à leur arrivée, nos « adversaires ne nous prennent au dépourvu. »

Le duc et le comte entendirent avec plaisir ce message, car ils avaient une soif ardente de combats. Ils firent donc la paix avec l'émir de Gibel, et reçurent de lui de grands présens avec l'acceptation du traité. Ensuite ils allèrent au secours de leurs frères ; mais ils ne rencontrèrent point alors les Turcs

comme ils l'espéraient. Ils s'établirent au delà du fleuve, et sur ce point assiégèrent une place forte. Peu après, quelques chevaliers chrétiens marchèrent vers Tripoli, cherchant, s'ils le pouvaient, à occasioner quelques dommages aux Païens. Ils firent la rencontre de Turcs, d'Arabes et de Tripolitains même, qui s'étaient répandus hors la ville, attendant l'arrivée des Chrétiens et se tenant comme en embuscade. On ne tarda pas à se charger opiniâtrément de part et d'autre. Les Agarins soutinrent quelque peu les premières attaques, et résistèrent long-temps. Enfin ils tournèrent le dos aux coups, et dans cette retraite perdirent beaucoup des leurs. Un grand nombre même des principaux de la ville y périt. Les femmes, les mères et les filles, en observation au haut des tours, proféraient des imprécations contre les Chrétiens, et éprouvaient de grandes inquiétudes pour leurs parens. Elles gémissaient, et toutefois quelques-unes d'elles ne pouvaient s'empêcher d'admirer les prouesses des Français. Le fleuve qui baigne la ville parut tout rouge du massacre et de l'effusion du sang des Païens, et les citernes de la ville, qui étaient alimentées par ces eaux, furent souillées par ce carnage. Les Tripolitains ressentirent la plus vive douleur, tant à cause de leurs personnages les plus illustres qui avaient été tués, que par rapport à leurs citernes devenues dégoûtantes par le mélange de sang qui s'y était opéré. Ainsi, dans un même jour, ils éprouvèrent un double dommage, et eurent doublement sujet de verser des larmes : ils étaient désolés de ce que, contre leur espoir, les Français les avaient vaincus; ils étaient contristés de l'état de

leurs citernes, qui étaient pour eux d'une grande valeur. Aussi la terreur des Tripolitains allait jusqu'à l'abattement, et, assiégés avant d'être investis, ils n'osaient plus sortir des portes de la ville. Leurs voisins étaient atteints par les mêmes infortunes.

En se félicitant de leur victoire, et chantant des hymnes à Dieu, les Français regagnèrent leur armée. Un autre jour, des chevaliers chrétiens allèrent au delà de la vallée de Sem pour se livrer au pillage, et ayant trouvé des bœufs et des ânes, des moutons et des chameaux, au nombre de près de trois mille, ils retournèrent gaîment à leur camp avec cette riche proie. Pendant trois mois et un jour, ils restèrent devant le fort d'Archas, car il était extrêmement difficile à prendre. Ils y célébrèrent même la Pâque du Seigneur le 10 avril. Cependant des vaisseaux chrétiens avaient abordé à un port assez sûr et voisin du fort: ils avaient procuré aux assiégeans du blé et du vin, du fromage et de l'huile, des fèves et du lard, et d'autres provisions en abondance. On sortait souvent pour faire du butin dans cette contrée opulente, parce que jusqu'alors on n'avait jamais été trompé dans son espérance; aussi revenait-on gaîment et était-on vivement porté à recommencer les courses. Un grand nombre de Chrétiens y périrent, parce que le glaive des Sarrasins n'était pas toujours dans le fourreau, ni leur armée toujours oisive, ni leurs bras sans vigueur. C'est ainsi qu'ils tuèrent Anselme de Ribaumont [1], et Guillaume Picard, hommes d'une haute naissance, et habiles dans l'art de la guerre, qui s'étaient signalés par de brillans exploits dans la

[1] Ou Ribemont.

milice du Christ. Il en périt plusieurs autres, dont Dieu veuille conserver les noms dans le livre de la vie éternelle.

Le roi de Tripoli avait, par l'entremise de ses ambassadeurs, de fréquentes communications avec les chefs chrétiens : il employait tous les moyens pour séduire leurs esprits, afin que ses présens pussent lui donner la paix, que les Français levassent leur camp et reçussent l'argent convenu. Les Chrétiens lui proposaient d'embrasser leur religion, et c'était à cette seule condition qu'ils consentaient à se retirer. Ce prince repoussait de toutes ses forces le christianisme; et il craignait d'abandonner les lois de ses pères, ainsi que les coutumes de ses aïeux. Grâces à la marche du temps, les nouvelles moissons blanchissaient déjà, car cette contrée éprouve de plus grandes chaleurs que celle qui est en deçà des monts, et l'été plus précoce y mûrit plus vite les moissons. Au milieu du mois de mars on cueillait les fèves nouvelles; aux ides d'avril on coupait les blés, et à l'époque de l'automne les vendanges étaient terminées.

Le duc Godefroi, le comte de Normandie, celui de Flandre et celui de Toulouse, ainsi que Tancrède, parlèrent du départ, parce que le temps favorable pressait et même était en partie passé. On quitta donc le fort que l'on assiégeait depuis long-temps; on se rendit à Tripoli, et on traita avec les habitans. En conséquence le roi de cette ville donna quinze mille besans et quinze chevaux de grand prix, et il remit en liberté trois cents pélerins qu'il avait long-temps retenus captifs; enfin, en conséquence de la paix, il fournit des approvisionnemens. Il en résulta

que tous les Chrétiens se rétablirent parfaitement. Le roi s'engagea envers eux positivement à se faire chrétien, et à tenir d'eux ses terres comme leur vassal, s'ils pouvaient gagner la bataille à laquelle se préparait contre eux l'émir de Babylone. D'après ce traité, les Français quittèrent la ville au milieu de mai, et, pendant tout le jour, marchèrent par des contrées montueuses, par des défilés et des chemins impraticables; ils arrivèrent le soir devant le fort de Betheren; ensuite ils s'approchèrent de Zebari, qui est située sur le rivage de la mer. A cause de la rareté des eaux potables, ils souffrirent une soif excessive qui les abattit extraordinairement; puis ils se rendirent en toute hâte au fleuve Braïm, où les hommes et les animaux se désaltérèrent. Le jour même de l'Ascension du Seigneur, on fut obligé de marcher dans un défilé. Ils y redoutaient tout le jour d'être attaqués par les Païens, et ne s'arrêtaient pas dans leur marche. Les enseignes et les chevaliers armés marchaient en tête, et prenaient toutes les précautions pour préserver l'armée du danger des embûches. Venaient ensuite les gardiens des bagages et les conducteurs des bêtes de somme. Derrière eux s'avançait un corps de chevaliers disposés à se porter au secours de tout le monde. Ainsi tous les jours marchaient les valets attachés aux bagages, et le gros des gens sans défense se réunissait à eux. Le bruit des trompettes se faisait entendre, et l'on allait pas à pas de peur que les gens trop affaiblis ne restassent en chemin. On faisait tour à tour la garde pendant les nuits, et l'on plaçait les postes les plus vigilans aux lieux qui inspiraient le plus de crainte, car rien ne se faisait

inconsidérément ni sans ordre. Les fautes contre la discipline étaient punies; on instruisait les ignorans; on réprimandait les récalcitrans; on réprimait l'intempérance et l'on excitait tout le monde à faire l'aumône en commun. Chacun pratiquait la frugalité et la pudeur, et le camp offrait, pour ainsi dire, une école de discipline morale. Telles étaient la conduite et les dispositions des pélerins de Jérusalem. Tant que les Chrétiens observèrent cette rigueur de discipline, et déployèrent leurs charitables affections, Dieu habita évidemment parmi eux, et se servit de leurs bras pour faire sa propre guerre. Ce que nous en disons ici est pour blâmer par comparaison la vie et la conduite de ces hommes sans discipline qui, pleins d'orgueil, entreprirent plus tard ce glorieux pélerinage. En effet, il n'y a rien qui soit plus utile aux hommes réunis que la discipline.

Enfin ayant traversé, sans voir d'ennemis, les montagnes où ils craignaient d'en rencontrer, ils passèrent par quatre villes, le long de la mer, Barut et Sarepta, que l'on appelle vulgairement Sagitta, Tyr, que l'on nomme aussi Sor, Acharon, connue sous le nom d'Acre, et ensuite une place forte appelée Caïphe. De là on se rendit auprès de Césarée pour y séjourner, et on y passa le jour de la Pentecôte, le 10 juin. On parvint ensuite à Diospolis, que l'on nomme aussi Ramatha, ou Arimathie, ou Ramula. Là, fatiguée par la marche, l'armée s'arrêta, et les habitans, effrayés de la venue des étrangers, prirent la fuite. L'Eglise se réjouissait autrefois de posséder dans cette ville un siége épiscopal; mais maintenant elle gémit du veuvage où elle se trouve par la privation de cette

dignité, depuis que cette place est soumise sans gloire au joug si dur des Sarrasins. Les Chrétiens lui rendirent un évêque; ils offrirent à ce prélat la dîme de leurs biens, afin qu'il pût vivre convenablement du fruit de leurs largesses, et rétablir son église, si long-temps désolée. C'est dans ce lieu que l'heureux confesseur George avait combattu avec éclat, et avait noblement accompli son martyre. Sa basilique brille tout auprès, dans une petite bourgade où son précieux corps a été inhumé. Les Chrétiens voulaient se rendre dignes d'avoir toujours pour compagnon et pour défenseur ce saint que, dans la bataille d'Antioche, ils avaient vu marcher à leur tête, devancer leur marche, et les défendre vaillamment contre les nations infidèles. Ils honorèrent avec respect sa basilique, et, comme nous l'avons dit, établirent un évêque à Ramula.

Animés de l'esprit de Dieu, ils sortirent de la ville dès le matin; puis, le signal étant donné, ils prirent avec célérité la route de Jérusalem; et comme ils l'avaient long-temps desiré, ils parvinrent le même jour devant cette même ville, car Jérusalem est éloignée de Ramula d'environ vingt-quatre milles. Quand on fut arrivé à un lieu d'où l'on pût voir Jérusalem couronnée de ses tours, les Chrétiens s'arrêtèrent, pleurèrent dans l'excès de leur joie, adorèrent Dieu, et, ayant fléchi le genou, ils baisèrent cette terre sainte. Tous marchaient nu-pieds, excepté ceux que la crainte de l'ennemi forçait de se tenir armés. Ils allaient, versaient des larmes, et ceux qui s'étaient réunis pour prier, disposés à combattre d'abord, échangeaient leurs besaces contre des armes.

Le 6 juin, les Chrétiens mirent le siége devant Jérusalèm, s'en approchant non pas comme les enfans d'un autre lit traitent une marâtre, mais comme des fils qui chérissent leur mère. Elle fut entourée par ses amis et ses enfans, qui voulaient y resserrer les étrangers et les bâtards, non pour mettre en captivité une ville libre, mais pour mettre en liberté une ville captive. Robert, duc des Normands, s'établit du côté du nord, auprès de l'église de Saint-Étienne, où ce premier martyr, lapidé par les Juifs, s'endormit dans le sein du Seigneur. Près de Robert, le comte de Flandre dressa ses tentes. Du côté de l'occident, le siége fut entrepris par le duc Godefroi et par Tancrède. Le comte Raimond se fixa sur la montagne de Sion, aux environs de l'église de la bienheureuse Marie, mère de Dieu, où le Seigneur Jésus-Christ soupa avec ses disciples. C'est ainsi que Jérusalem assiégée fut entourée par ses enfans, tandis qu'au dedans elle était profanée par une population bâtarde.

Alors Hugues Buduel, fils de Robert d'Igé [1], chevalier très-habile dans les armes, alla trouver le duc des Normands, et lui offrit fidèlement son service comme à son seigneur suzerain. Accueilli par le prince avec bonté, il seconda puissamment, de son bras et de ses avis, ceux qui assiégeaient Jérusalem [2]. Ce seigneur avait, long-temps auparavant, assassiné en Normandie la comtesse Mabile, parce qu'elle lui

[1] *Ialgeium*; Igé près de Bellême, dans le département de l'Orne. *Voyez* le liv. V de cette traduction, tom. II, pag. 396.

[2] *Heliam, id est, Hierusalem*; *Helia* est ici pour *Ælia*, nom qu'elle reçut de l'empereur Adrien.

avait enlevé, par la violence, son héritage paternel. Après cet attentat criminel, le chevalier dont il s'agit s'était, avec ses frères Raoul, Ricard et Goislin, réfugié dans la Pouille et ensuite en Sicile, puis s'était retiré auprès de l'empereur Alexis; mais il n'avait pu nulle part rester long-temps en sûreté. En effet, Guillaume-le-Bâtard, roi des Anglais, ainsi que toute la famille de Mabile, l'avait fait rechercher par des espions sur toute la surface du globe, et avait promis des dignités et des présens à ceux qui tueraient cet assassin fugitif, en quelque lieu qu'ils le trouvassent. Comme le vaillant Hugues redoutait la puissance des mains d'un si grand monarque, et la longueur de ses bras, il quitta la Chrétienté; et comme il avait tout à craindre des peuples baptisés, il habita long-temps parmi les mécréans, dont il apprit, pendant vingt ans, les coutumes et le langage. Bien accueilli par le duc des Normands, il rendit de grands services aux Chrétiens, et leur fit connaître à fond les mœurs des Païens, leurs stratagèmes fallacieux, et toutes les fraudes dont ils se servent contre les Fidèles. Un noble et puissant guerrier nommé Cosam, d'origine turque, se présenta volontairement aux Chrétiens, et les seconda de toutes manières pour la prise de Jérusalem. Il croyait avec foi au Christ, et desirait beaucoup d'être régénéré par le saint baptême. C'est pourquoi il faisait tous ses efforts pour servir efficacement les nôtres, comme des amis et des frères, afin de leur faire obtenir la possession de la Palestine et la métropole du royaume de David.

Le troisième jour du siége, des chevaliers chrétiens

sortirent du camp, savoir, Raimond Pelet, Raimond de Turin, et plusieurs autres, soit pour éclairer le pays, soit pour piller. Ayant rencontré les Arabes au nombre de deux cents, ils les attaquèrent, les battirent et les mirent en fuite. Ils en tuèrent plusieurs et se saisirent de trente chevaux. Après ces exploits, ils revinrent gaîment au camp.

Le lundi, on attaqua vigoureusement la ville, et, comme on le croit, on l'eût prise alors si l'on eût préparé assez d'échelles. Toutefois on fit brèche au mur extérieur. Les chevaliers chrétiens y montaient chacun à son tour, et combattaient de près sur le mur les Sarrasins avec le glaive et la lance. Dans ce combat il y eut plusieurs hommes tués de part et d'autre, le plus grand nombre toutefois du côté des Païens. Ayant entendu sonner la retraite, les Chrétiens suspendirent leur attaque et rentrèrent au camp. Alors les vivres qu'ils avaient apportés avec eux commencèrent à leur manquer. On ne trouvait déjà plus de pain à acheter, et on ne pouvait aller se procurer de subsistances. Cette contrée est entièrement aride, même brûlée et inculte, par conséquent peu propre à nourrir des bêtes de somme et d'autres animaux, privée qu'elle est de pâturages. La terre est dégarnie d'arbres, aussi ne produit-elle point de fruits. Il n'y croît que des palmiers et des oliviers : on y trouve aussi quelques vignes. Le Jourdain est éloigné de Jérusalem de près de trente stades. On y trouve six lacs, mais assez loin. La ville possède des citernes pour ses besoins. Au pied de la montagne de Sion coule la fontaine de Siloé ; mais elle suffit à peine à désaltérer un petit nombre d'hommes. Toutefois elle n'é-

tait pas sans utilité, et le peu d'eau qu'elle fournissait se vendait très-chèrement. On avait six milles à parcourir, et non sans de grandes frayeurs, pour aller abreuver les chevaux.

Sur ces entrefaites, on annonça dans le camp que des vaisseaux de transport, montés par des Chrétiens, avaient abordé au port de Japhi, que nous croyons avoir été appelé autrefois Joppé. Cette nouvelle fit un grand plaisir à toute l'armée. Les princes délibérèrent pour aviser aux moyens d'assurer la marche et le retour de ceux qui transporteraient les choses nécessaires des vaisseaux au camp. Joppé est éloigné de Ramula d'environ huit milles. Or les Ascalonites, gens du pays qui errent dans les montagnes, ou se cachent dans des cavernes creusées au sein des lieux inaccessibles, attaquaient souvent dans leurs courses les voyageurs, et les mettaient à mort. La crainte qui en résultait et les bruits que l'on répandait gênaient beaucoup le transport des approvisionnemens. Pour parvenir à l'effectuer, Raimond Pelet, Achard de Montmerle, Guillaume de Sabran, et quelques autres chevaliers de l'armée du comte de Toulouse, ainsi qu'un certain nombre de gens de pied, se mirent de grand matin en marche vers la mer. Confians dans leur courage, ils se rendirent vers le port; mais ils se divisèrent dans leur marche : il est incertain si ce fut à dessein ou par ignorance de la route. Quoi qu'il en soit, trente chevaliers, qui s'avançaient séparés de leurs compagnons, rencontrèrent une troupe de cent hommes de l'armée de l'émir, tant Arabes que Turcs et Sarrasins. Ils les attaquèrent hardiment, et se réunirent pour les combattre. De leur côté, les Païens

tinrent ferme, et, se fiant sur leur multitude, ils enveloppèrent ce petit nombre de chevaliers, car c'est l'usage des Sarrasins d'en agir ainsi. Déjà ils avaient entouré les Chrétiens, et en se moquant ils comptaient sur leur mort, quand un messager allant au devant de Raimond Pelet, s'écria : « Si vous ne volez « pas au plus vite vers vos frères d'armes pour les se« courir, vous allez certainement les perdre tous. Ils « sont déjà investis par l'ennemi; cependant ils se « défendent encore comme ils peuvent. » A ces mots, ce chevalier et ses amis s'élancent à toute bride, pressent de l'éperon leurs chevaux, volent tous plus prompts que la parole, embrassent leurs boucliers, poussent à l'ennemi la lance en arrêt, renversent tout ce qui se présente, et chacun étend son adversaire sur la poussière. Ainsi, à l'improviste, et sans le savoir, ils surviennent, terminent l'affaire avec le glaive, et, avec l'aide de Dieu, remportent la victoire. Les Païens se reformèrent en deux corps, pensant qu'ils pourraient résister; ce fut en vain : les Français les chargèrent de nouveau avec ardeur, et débarrassèrent ainsi leurs compagnons de cette attaque imprévue, à l'exception d'Achard, chevalier intrépide, et de quelques hommes de pied, qu'ils perdirent dans cette rencontre. On poursuivit les Turcs sur un espace de quatre milles, et on en tua plusieurs à la pointe de l'épée. On prit cent trois chevaux, et un homme, qui fut contraint de raconter en détail quels étaient les préparatifs faits contre les Chrétiens.

Devant la place, l'armée éprouvait une soif ardente, qui la tourmentait cruellement. Les Païens tendaient des embûches à ceux qui menaient les chevaux boire

à six milles du camp, et, sortant des défilés du pays, leur causaient de grands dommages. L'excès de la chaleur avait desséché le Cédron et les autres torrens. Le pain d'orge même se vendait cher dans le camp. Les gens du pays, cachés dans des cavernes ou d'autres retraites, gênaient beaucoup les approvisionnemens.

Les chefs de l'armée se réunirent en conseil, et s'entretinrent des moyens de remédier à de si grandes calamités. Ils disaient : « Nous sommes entourés « d'embûches; on ne peut se procurer de pain; l'eau « manque entièrement. Tandis que nous croyons as- « siéger cette ville, c'est nous qui sommes cruelle- « ment assiégés. A peine osons-nous sortir du camp, « et nous y rentrons les mains vides. Nos longs re- « tards ont causé cette détresse, et si nous n'y re- « médions, nous la rendrons plus affreuse. Nous ne « pourrons prendre cette ville avec nos armes et nos « bras seuls sans le secours des machines. Nous « avons à surmonter des murs, des remparts et des « tours; nous avons devant nous, en foule dans la « place, une opiniâtre garnison. Que pensez-vous « donc de cette position? Cherchons quelque moyen « qui puisse nous être utile à tous, et funeste aux as- « siégés. Essayons de faire des machines de bois pour « attaquer les murailles et les tours. Puisque cette « terre ne produit pas d'arbres, prenons les poutres « des maisons, enlevons la charpente des églises, « construisons-en des machines, et attaquons cette « ville de toutes nos forces; sinon nous consumons « notre temps en pure perte. »

Enfin les fidèles champions trouvèrent des pièces

de bois à une grande distance du camp, où ils les transportèrent avec beaucoup de peine. On convoqua les charpentiers de toute l'armée, les uns pour dégrossir les pièces, les autres pour les doler, d'autres pour les percer, d'autres enfin pour en faire l'assemblage. Le duc Godefroi fit fabriquer une machine à ses frais, le comte de Toulouse en fit construire une autre aux siens. Néanmoins les Agarins s'occupaient de fortifier Jérusalem. La nuit ils s'appliquaient à élever des tours, et, sans prendre de repos, mettaient la ville en état de défense. Un certain samedi, pendant le calme de la nuit, on transporta la machine du duc Godefroi ; dès le lever du soleil on l'éleva vers l'orient, on la disposa avec un grand soin durant trois jours, et on la mit en état de servir. Le comte de Toulouse fit conduire au pied du mur vers le midi sa construction, que nous pouvons appeler un château de bois; mais un précipice profond empêchait de lui faire joindre le mur. Une telle machine ne peut être conduite sur les pentes ni dirigée vers les hauteurs ; elle a toujours besoin d'une plaine unie pour pouvoir être mise en mouvement. Dans cette circonstance, les hérauts publièrent dans l'armée qu'il fallait que chacun jetât trois pierres dans le fossé, qu'alors chacun recevrait un denier. Tous ceux donc auxquels les retards étaient pénibles se livrèrent avec ardeur à ce travail.

Les évêques et les prêtres haranguèrent le peuple : ils firent un excellent sermon sur la mort du Christ et sur le lieu de sa passion qu'ils montraient du doigt à tous ; ils parlèrent saintement et éloquemment de la Jérusalem céleste, dont la terrestre offre

la figure. Il en résulta que tous les laïques ayant pris les armes, marchèrent unanimement contre la ville, devant laquelle ils se tinrent pendant la quatrième et la cinquième férie durant la nuit et le jour. Enfin, ayant commencé par des prières et des jeûnes, par des gémissemens et des aumônes, fortifiés par la communion du saint viatique, le jour de vendredi 15 juillet, ils attaquèrent la ville de grand matin; mais ils ne purent alors s'en emparer, car ceux des assiégés qui étaient sur les tours ou sur les murailles se prêtaient une mutuelle assistance et lançaient continuellement des feux et des pierres. Le comte de Toulouse ayant fait combler le fossé (ce qui avait employé trois jours et trois nuits), fit conduire son château de bois au pied des murs, et accorda aux siens un délai jusqu'à la seconde férie, à cause de l'excès du travail qu'ils avaient eu à faire pendant toute une semaine.

Sur l'ordre de leur chef, après les fatigues du matin, les Français se reposèrent un peu de leur attaque, et les Païens de leur défense. Cependant l'émir Guinimond, et le Persan Frigolinde, son neveu, occupaient la tour de David : ils y avaient convoqué pour le conseil les magistrats et les premiers de la ville. Pendant ce temps-là les femmes des assiégés montèrent sur les plate-formes de leurs maisons, suivant l'usage du pays; elles se formèrent en chœur, et, dans leur langue, chantèrent à haute voix ce cantique : « Offrez de dignes louanges à notre dieu Ma-« homet. Immolez-lui des victimes au bruit joyeux « des instrumens de musique, afin que ces formida-« bles étrangers, qui s'avancent enflés d'un orgueil

« barbare, soient vaincus et mis à mort. Ils n'épar-
« gnent personne, ils attaquent au contraire les peu-
« ples de l'Orient, et aspirent à ravir les richesses que
« produit cette contrée. Poussés par la misère vers
« nos délices, ils sont venus dépouiller nos fertiles
« provinces. Ils condamnent tous nos compatriotes,
« et les considèrent comme des animaux. Lavés dans
« les eaux du baptême, ils adorent un dieu crucifié.
« Nos usages, notre culte, nos dieux, ils les mé-
« prisent avec outrage; mais bientôt ils vont trouver
« leur supplice et leur perte. Turcs intrépides, re-
« poussez d'ici les Français en les combattant. Rap-
« pelez-vous les grands exploits de vos aïeux. Vos
« ennemis seront mis en fuite ou périront aujour-
« d'hui. »

Les femmes turques chantaient sur leurs plate-formes ces choses et beaucoup d'autres semblables. Les Chrétiens stupéfaits les écoutaient attentivement, et se faisaient exactement expliquer par leurs interprètes ce que disaient ces païennes. Alors Conon, comte allemand, homme brave à la guerre et sage dans les conseils, et qui avait épousé une sœur de Godefroi, lui parla en ces termes : « Seigneur duc,
« entendez-vous ce que disent ces Turques? Savez-
« vous pourquoi elles agissent ainsi? Les félicitations
« et les exhortations des femmes annoncent l'abatte-
« ment pusillanime des hommes. Voilà que ceux-ci
« sont découragés par les travaux et par la crainte;
« voilà que leurs femmes se lèvent, et, comme pour
« faire honte à leurs guerriers, bavardent contre nous,
« et croient, mais non impunément, nous effrayer
« et nous tromper par leurs propos frivoles. Nous

« au contraire usons d'une résolution virile ou, pour « mieux dire, céleste. Au nom de notre Seigneur « Jésus-Christ, qui, la sixième férie, a souffert « ici, prenons les armes, et, attaquant courageuse- « ment la ville, marchons aujourd'hui au sépulcre du « Sauveur. »

En conséquence, à la troisième heure, qui est celle où les Juifs condamnèrent Jésus en présence de Pilate, les Chrétiens, se souvenant de sa Passion comme si elle eût été récente, recouvrèrent leurs forces, et, animés de la nouvelle intrépidité qui leur survint, recommencèrent à combattre comme s'ils n'eussent rien fait auparavant. Le duc Godefroi, Eustache, son frère, signalaient leur vaillance, et le reste des guerriers les suivait. Alors Létalde et Raimbault Créton, vaillans chevaliers, gagnèrent le haut des murs, et, combattant sans relâche, poussèrent de grands cris. Aussitôt ils furent suivis de plusieurs autres guerriers. Ceux qui jusqu'alors avaient défendu les murailles sur ce point, fuyaient en déroute et ne s'occupaient plus de la défense de la ville. Une multitude de Chrétiens y pénétra, poursuivit les fuyards et n'épargna personne.

Les Arméniens, les Grecs et les Syriens, qui autrefois s'étaient soumis aux Turcs dans Ælia, c'est-à-dire Jérusalem, et, durant les plus grandes calamités, avaient, comme ils l'avaient pu, suivi le culte du Christ, voyant les Chrétiens emporter la ville de vive force, se réfugièrent tous pêle-mêle dans la basilique du saint Sépulcre, et, chantant avec une grande dévotion le *Kyrie eleison* et d'autres prières, selon la circonstance, y attendirent le résultat de l'affaire.

Par la permission de Dieu, Tancrède, s'étant égaré avec sa troupe, arriva en ce lieu, et reconnut à leurs prières et à leurs actes religieux que ces gens étaient des serviteurs du Christ : « Ce sont, dit-il, des Chré« tiens. Que personne de vous ne leur nuise en au« cune manière : car nous ne sommes pas venus ici « pour faire du mal à ceux qui suivent le Christ, « mais pour les arracher à leurs cruels persécuteurs. « Ils sont nos frères et nos amis fidèles, depuis long« temps éprouvés par de nombreuses tribulations « comme l'or dans la fournaise. » Alors cet illustre héros laissa là Igé Bigod, capitaine de sa troupe, avec deux cents chevaliers, et lui confia la garde de ce lieu, de peur que les Païens n'y pénétrassent. Quant à lui, avec le reste de son corps, il alla prendre d'autres points fortifiés et seconder ses compagnons occupés à parcourir la ville et à massacrer les Païens. Cependant les fidèles de Jérusalem, qui étaient restés dans l'église avec Igé, lui parlèrent en secret, et, desirant vivement obtenir sa protection, le conduisirent, par grande faveur, lui et ses frères d'armes, vers les lieux saints, et leur montrèrent le sépulcre du Sauveur, d'autres objets sacrés, et certaines choses qu'eux et leurs prédécesseurs avaient depuis longtemps cachées pour les dérober aux Païens. Là, parmi d'autres reliques déposées sous l'autel dans un vase de marbre creusé en forme de reliquaire, Igé trouva un petit paquet de cheveux de sainte Marie, mère de Dieu, qu'ensuite il apporta en France, et partagea avec respect entre les sacristies de divers évêchés et couvens. La Vierge mère, toujours sans tache, s'était beaucoup affligée pendant la Passion du Christ son

fils et son Seigneur; selon l'antique usage de sa nation et du temps, elle avait déchiré ses vêtemens, arraché ses cheveux, et poussé avec respect de lugubres gémissemens à cause de la mort de son auguste ami. Cependant des femmes voisines qui se trouvaient là, véritablement religieuses, et qui avaient long-temps suivi le Sauveur, soutinrent pieusement dans sa douleur la mère du monarque Suprême, et l'embrassèrent tendrement, lui donnant les douces consolations que la circonstance exigeait. Elles recueillirent dévotement les cheveux arrachés, et les conservèrent soigneusement; puis saint Jean[1] et d'autres amis du Christ les cachèrent dans un lieu sûr, parce qu'ils savaient que ces reliques serviraient au salut de beaucoup de monde. Nous avons employé notre plume à parler de ces choses dans cet ouvrage, parce que Igé donna deux de ces cheveux précieux au moine Ernauld, son cousin, dans la ville de Chartres, et que celui-ci les déposa dans l'église de Maule, où ils ont opéré beaucoup de guérisons. Maintenant reprenons la continuation de notre récit.

L'émir qui commandait la tour de David, où il s'était retiré avec les premiers de la ville et beaucoup d'autres personnes, se rendit tout tremblant au comte Raimond, et lui ouvrit aussitôt la porte. C'était autrefois à prix d'argent que les pélerins s'en procuraient l'entrée, car ils avaient coutume d'y payer un tribut, sinon ils en étaient écartés sans pitié. Les habitans fugitifs se retirèrent au temple de Salomon, et eurent la présomption de croire qu'ils pourraient encore s'y défendre. Ils combattirent vivement de nouveau les

[1] *Theologus Joannes.*

Chrétiens; mais voyant que cette résistance était sans avantage, ils jetèrent leurs armes, et tendirent le cou à la mort. Le sang qui inondait le temple atteignait jusqu'aux jambes de ceux qui le parcouraient, et d'énormes monceaux de cadavres s'élevaient par toute la ville, parce que les vainqueurs avaient été sans pitié pour l'âge, pour le sexe, pour la noblesse et pour toutes les conditions. On poursuivait et on égorgeait les vaincus avec ce grand acharnement, parce qu'ils avaient profané le temple du Seigneur et la basilique du saint Sépulcre, consacré à d'indignes usages et souillé indécemment le temple de Salomon et les autres églises. Quelques personnes s'étaient sauvées sur la plate-forme de ce temple, et demandaient l'étendard de Tancrède pour se sauver; et l'ayant reçu, elles attendaient un meilleur sort. Elles n'en tirèrent que peu ou point d'avantage, parce que les Chrétiens ne les épargnèrent pas plus que les autres, excepté qu'ils en gardèrent momentanément quelques-unes en vie, pour emporter les morts hors la ville; mais ils les vendirent ensuite ou les massacrèrent. Tancrède en fut profondément affligé; cependant il ne s'emporta pas à ce sujet contre ses compagnons. Quant au comte de Toulouse, il fit conduire en sûreté à Ascalon, non seulement l'émir qui s'était confié à lui et lui avait remis la tour de David, mais encore tous ceux qui étaient avec ce prince. Tel avait été le traité conclu entre eux, et Raimond l'observa fidèlement. Les vainqueurs ne dépouillèrent ni ne brûlèrent Jérusalem, comme on en agit à l'égard des villes que l'on prend; mais comme ils trouvèrent les maisons remplies de toutes sortes de biens, ils se les

réservèrent toutes pourvues des choses nécessaires, et plusieurs même furent assez généreux pour faire part aux pauvres de ce qu'ils avaient découvert. Chacun posséda librement et tranquillement, avec tous les trésors qui pouvaient s'y trouver, et a conservé jusqu'à ce jour, par droit héréditaire, la maison quelle qu'elle fût, soit grande, soit petite, dont il s'était le premier emparé, et qu'il avait purgée de Païens.

Les Chrétiens triomphant enfin, au comble de leurs longs desirs, après avoir lavé leurs mains teintes de sang, la plupart marchant pieds nus avec satisfaction et pleurant de joie, s'empressèrent d'aller en troupes baiser le saint sépulcre du saint Sauveur, et lui offrir, en actions de grâces, des présens et de pacifiques holocaustes. Alors les fidèles furent au faîte du bonheur, en obtenant ce qu'ils avaient long-temps desiré et cherché au prix de beaucoup de fatigues et de dangers. Joyeux, ils trouvaient là la fin de leurs travaux, et, déjà remplis de sécurité pour le présent, ils s'imaginaient voir dans l'avenir la récompense de leur zèle. Ils s'occupèrent d'enlever les cadavres, parce que leur aspect était horrible et leur odeur insupportable. On fit amonceler tous ces corps massacrés sur des bûchers, de la main des Païens captifs, et en employant de pauvres chrétiens que l'on paya : les nôtres purgèrent ainsi par le feu la ville de Jérusalem.

Les fidèles soldats du Christ s'établirent avec sécurité dans la ville, et rendirent de dignes actions de grâces à Dieu, par le secours non mérité duquel ils avaient remporté la victoire sur les Païens. Ils restituèrent aux églises tous leurs biens, et disposèrent

chacune d'elles pour le service divin. Le quinzième jour de juillet, jour de la sixième férie, ils fondèrent une solennité pour fêter la délivrance de la ville. Ensuite ils s'occupèrent du choix d'un roi, et, huit jours après la prise de Jérusalem, ils élurent, d'un commun accord, le duc Godefroi. C'était un homme du sang royal, et dont les aïeux avaient fait profession de la religion chrétienne. En effet, Eustache, comte de Boulogne, qui s'était trouvé avec Guillaume en Angleterre à la bataille de Senlac, avait épousé Ita, sœur de Godefroi, duc de Lorraine, de laquelle il eut Godefroi, Baudouin et Eustache, que la grâce de Dieu combla, dans ce siècle, de toutes sortes de richesses et de bonnes qualités, et que, principalement dans l'expédition de Jérusalem, elle éprouva, fortifia et éleva puissamment. Godefroi, qui était l'aîné, fut élevé au trône du roi David, parce qu'il excellait glorieusement, à la manière des Français, dans l'art de la guerre, qu'il s'y distinguait par le cœur et par le bras, qu'il était généreux et calme, et se signalait par la clémence.

Alors aussi on fit choix d'Arnoul de Zocres, homme très-savant, pour remplir les fonctions d'évêque. Cependant Tancrède et le comte Eustache, avec leurs troupes et leurs vassaux, se rendirent à Naplouse, où ils étaient appelés par les habitans, qui leur remirent la ville en faisant la paix avec eux. Ils y restèrent quelques jours, et s'y reposèrent avec joie jusqu'à ce que le roi de Jérusalem leur eût dépêché en toute hâte des envoyés porteurs du message suivant : « Nous « avons appris, et le fait est certain, que l'émir de « Babylone est à Ascalon. Il s'y prépare à une grande

« bataille contre nous. Hâtez-vous donc, et venez, « afin que nous puissions hardiment marcher à sa « rencontre, avant qu'il ait pu nous enfermer dans la « ville. En effet, la sortie comme l'entrée est très-dif« ficile aux assiégés, et ils sont souvent exposés aux « attaques de la crainte. Combattons donc en liberté « en plein champ, et, par la faveur de Dieu, nous « obtiendrons un succès plus libre et plus facile. Plus « agiles par nos armes et nos mouvemens que ne le « sont nos ennemis, il faut marcher à eux pendant « qu'ils se flattent encore de n'avoir rien à craindre.» A ces mots, Tancrède et Eustache se rendirent à Ramula près de la mer; ils rencontrèrent beaucoup d'Arabes qui précédaient l'armée de l'émir : ils les attaquèrent avec confiance et les dispersèrent promptement. Ils en tuèrent un certain nombre, et ils en gardèrent en vie quelques-uns, desquels ils s'informèrent d'une manière positive de ce qui concernait l'émir et son armée. On sut donc en détail qui la composait, quel était le nombre des troupes, quels étaient ses projets, et dans quel lieu elle se disposait à combattre.

Tancrède fit, par un message, part au roi de ce qu'il avait appris des captifs : « Sachez, dit-il, que « d'Ascalon on nous prépare la guerre, que presque « tout l'univers y est réuni, et que nous y sommes « l'objet de la conspiration de ceux qui se flattent de « nous écraser violemment et de nous soumettre. « Venez donc, et réunissant toutes vos forces, em« parons-nous de la synagogue de Satan. En effet, « si, comme vous nous l'avez mandé, nous marchons « aux ennemis sans crainte et sans qu'ils nous atten-

« dent, nous en triompherons facilement avec l'aide « de Dieu, parce qu'ils sont embarrassés de leurs « armes et de nombreux bagages, et qu'ils portent « avec eux des machines pour le siége de Jérusalem.» C'est pourquoi le roi fit annoncer par un hérault que chacun eût à se disposer au combat, et à suivre sans retard l'étendard royal. En conséquence, le roi et le patriarche, le comte de Flandre et l'évêque de Martorano sortirent de la ville, le jour de la troisième férie. Le comte de Saint-Gilles et le duc de Normandie voulurent rester jusqu'à ce qu'ils fussent mieux informés de la marche de l'émir. Alors ayant vu les préparatifs de l'ennemi, le roi envoya à Jérusalem l'évêque de Martorano, pour faire connaître aux princes les dispositions de l'émir. Après que l'évêque se fut entretenu avec le comte de Toulouse et le duc de Normandie, il partit en toute hâte pour rapporter au roi et au patriarche ce qu'ils avaient dit; il tomba aux mains des Païens, et l'on ne sait s'il fut pris ou tué, mais on ne le revit plus.

Le Toulousain et le Normand partirent pour la guerre avec beaucoup de troupes, et quittèrent Jérusalem le jour de la quatrième férie. Les clercs célébraient des messes et faisaient des prières. Pierre l'Ermite, et un petit nombre d'hommes impropres au service des armes, restés dans la ville avec une multitude de femmes timides, se rendaient en procession d'église en église, se mettaient en oraison, et distribuaient dévotement des aumônes, afin que Dieu rendu propice secourût avec miséricorde son peuple, et renversât de sa main puissante les ennemis, au point qu'ils ne pussent plus se relever. Les princi-

paux chefs se réunirent avec leurs armées sur le fleuve qui est voisin d'Ascalon. Ils y trouvèrent de nombreux troupeaux, et firent un riche butin. Trois cents Arabes s'attachèrent à la poursuite des Français; mais ceux-ci les chargèrent aussitôt, et, en ayant pris deux, mirent le reste en déroute jusqu'au gros de l'armée païenne. A la suite de cette expédition, les Chrétiens revinrent à leur camp, et s'y reposèrent la nuit, après avoir posé des gardes et fait leurs prières. Le soir, le patriarche défendit publiquement à tout le monde de s'occuper de butin avant la bataille qu'on devait livrer le lendemain.

Au lever du soleil, le 12 août, la sainte armée du Christ entra dans une belle vallée formée par une plaine agréable le long de la mer, et s'y rangea en six corps. Le roi, le duc des Normands, le comte de Toulouse, celui de Flandre, Gaston, Eustache et Tancrède se mirent à la tête de la cavalerie, et chacun rangea habilement ses archers et ses fantassins. Après les avoir placés en avant, les chefs enseignaient à leurs hommes, quoiqu'ils l'eussent déjà appris dans toutes les guerres qu'ils avaient faites heureusement, comment ils devaient pousser des cris d'attaque, ou résister pour pénétrer les armes à la main dans les corps les plus impénétrables, ou regarder fréquemment et sans crainte leurs enseignes, ou tenir ferme pour soutenir les charges de l'ennemi.

Néanmoins les Païens, plus nombreux que les étoiles, présentaient de loin leurs épais bataillons, et leurs légions, formant des corps innombrables, se développaient d'un flanc à l'autre de notre armée. Ils envoyèrent en avant des Éthiopiens qu'ils mirent en

place, et à qui ils ordonnèrent de se tenir immobiles. Ces guerriers, le genou gauche à terre et le droit élevé, couvrant le haut de leurs corps avec le bouclier, se servaient de la flèche et de l'épée. On leur avait défendu de faire aucun pas en arrière, ni de quitter leur place, pour s'avancer même un peu. Ainsi ces corps, suivant leur instruction, gardaient le poste qu'on leur avait assigné. Comme ils avaient à craindre l'excès de la soif à cause de la chaleur, des nuages de poussière, de la fatigue et de la durée du combat, ils portaient à leur cou des vases pleins d'eau, au moyen desquels ils pouvaient résister plus long-temps, et poursuivre les fuyards avec plus de vigueur. On n'avait pas cru devoir s'attendre à leur fuite. En effet, on se confiait dans cette multitude innombrable, dans la fureur qui anime les nations barbares, et dans les décrets rendus par le prince pour interdire la fuite. Que les fuyards, disait leur empereur, soient punis par la décollation. Les dispositions de la bataille étant ainsi faites sagement de part et d'autre, dès que l'on fut arrivé au lieu convenable, les Chrétiens s'arrêtèrent un moment, élevèrent dévotement les yeux au Ciel, et s'étant agenouillés, firent leur prière. Ils attendaient de lui l'assistance dont ils avaient besoin, parce qu'ils l'avaient souvent et dès long-temps éprouvée dans leurs nécessités. Aussitôt qu'ils eurent terminé une courte prière, et fait avec respect sur le front le signe de la croix du salut, animés d'une plus grande confiance, ils montèrent à cheval, et, au nom du Seigneur Jésus, chargèrent virilement les Païens. Ceux-ci s'étaient déjà arrêtés et attendaient immobiles. Le comte de Toulouse manœuvrait avec

sa cavalerie du côté de la mer, sur la droite de l'armée; à l'aile gauche, le roi marchait avec ses légions; au centre, le duc de Normandie, le comte de Flandre, Tancrède et quelques autres faisaient leurs dispositions; mais, pour dix des nôtres, les Infidèles faisaient marcher mille des leurs. Au commencement du combat, Robert, duc des Normands, remarquant de loin l'étendard de l'émir, qui présentait une pomme d'or à la pointe d'une pique que blanchissait l'éclat de l'argent, dont elle était élégamment revêtue, présuma que ce prince en était voisin, se jeta sur lui hardiment à travers les bataillons et le blessa mortellement. Sa chute glaça d'effroi les Païens. Le comte de Flandre, de son côté, chargea vigoureusement l'ennemi, et l'intrépide Tancrède s'élança au milieu du camp. Bientôt la cavalerie païenne prit la fuite. Les Éthiopiens furent frappés de stupeur. Cependant le roi et quelques Français s'étant portés vers eux, et s'y étant arrêtés un moment, les abattaient à coups d'épée, en travers, comme on coupe une moisson, et séparaient leurs têtes de leurs troncs. Les champs étaient inondés de sang et couverts çà et là de cadavres païens. Les Chrétiens poursuivirent les fuyards. Grâces à Dieu, les Païens effrayés n'avaient pas le temps de respirer. Leur vue était tellement obscurcie, comme on l'apprit ensuite de ceux qui avaient échappé au carnage, que, quoiqu'ils eussent les yeux ouverts, ils pouvaient à peine voir les Chétiens, et se sentaient hors d'état de leur nuire en aucune manière. Quoique nombreux contre peu de soldats, ils n'osaient marcher contre eux et cherchaient de toutes manières à les éviter. Les nôtres, victorieux punissaient les Païens en masse,

et n'épargnaient personne. Ainsi le jour de mort s'était levé pour les Païens, et ne laissait à aucun d'eux les moyens d'échapper ; car sur les arbres, derrière les rochers, au fond des cavernes, la main du vainqueur les faisait, pêle-mêle, tomber sous ses armes.

Le comte Raimond, qui combattait du côté de la mer, tua un nombre considérable d'ennemis et les poursuivit vigoureusement jusqu'à la ville, qui était à peu de distance. Ils tombaient de fatigue, ou mouraient à l'instant même des blessures qu'ils recevaient, ou bien se précipitaient dans les flots, et là, voulant éviter la mort, ils ne la rencontraient pas moins. La flotte de l'émir couvrait la surface de la mer, et attendait la fin de la bataille. Voyant que la fortune offrait un résultat différent de celui qu'ils espéraient, les Païens montèrent sur leurs vaisseaux, mirent à la voile et retournèrent ainsi dans leur pays. On rapporte que l'émir, respirant à peine, avait poussé de profonds gémissemens, et s'était écrié douloureusement : « Créateur de toutes choses, qu'est-ce donc « qui m'arrive? Comment se fait-il qu'un sort funeste « nous accable? Hélas! pour moi quel affront ineffa« çable! Quels durables opprobres accablent mon « pays! Un peuple de mendians, un petit peuple « l'emporte sur notre nation. D'où provient cette « infortune? J'ai conduit ici deux cent mille cava« liers et une quantité innombrable de fantassins, « que je croyais en état de triompher de l'univers « entier. Maintenant, sans mentir, ils ont été indi« gnement vaincus par mille cavaliers et trente mille « fantassins tout au plus. Ou leur Dieu est tout puis« sant et combat pour eux, ou notre dieu est irrité

« contre nous, et, dans l'excès de sa fureur, nous « frappe et nous châtie. Quoi qu'il en soit, le ré- « sultat sera le même. Je ne m'armerai plus contre « les Chrétiens; je vais au contraire retourner dans « ma patrie, où la honte m'accompagnera toute ma « vie. » En proférant ces paroles, il mêlait les larmes aux plaintes, et gémissait du fond du cœur.

Quand les Ascalonites virent les Agarins, en fuite, se jeter pêle-mêle vers la ville, et le comte Raimond avec ses troupes les poursuivre sans relâche et les mettre à mort, ils fermèrent leurs portes et se défendirent ainsi de l'entrée de leurs ennemis comme de leurs défenseurs. Ils craignaient avec raison que leurs invincibles ennemis n'entrassent dans Ascalon avec leurs amis, et ne s'en emparassent entièrement, après avoir mis à mort les habitans. Cependant le comte de Toulouse, que rien n'effrayait, s'arrêta devant la ville avec ses troupes, et extermina comme un troupeau de moutons les Sarrasins [1] arrêtés devant leur asile. Alors les Ascalonites, voyant du haut de leurs tours l'acharnement des Chrétiens, et redoutant une destruction pareille à celle de leurs voisins, qu'ils avaient vue, ou dont ils avaient entendu parler, réclamèrent l'étendard du comte et lui promirent fidèlement de se rendre à lui sans faute. Ils se décidaient d'autant plus volontiers que Raimond était plus voisin, les menaçait d'une perte plus prochaine, et qu'il avait sauvé l'émir Guinimond, ainsi que les autres Sarrasins qui s'étaient confiés à lui. Le comte envoya son étendard aux habitans, qui en faisaient la demande, et, après avoir mis en fuite ou tué tous les ennemis

[1] *Philistei.*

qui étaient devant la ville, il se rendit auprès des chefs chrétiens. Les ayant rassemblés après qu'ils se furent reposés du carnage, il leur parla en ces termes : « Grâces à Dieu, voilà que la victoire nous a favo-« risés, et que la ville d'Ascalon est presque réduite « à nous ouvrir ses portes. Déjà les Ascalonites ont « reçu mon étendard; si vous y consentez, il nous « seront favorables dans leur soumission, et pour se « sauver, ils obéiront à mes ordres. » Le roi lui répondit : « Loin de moi la pensée de céder à qui que « ce soit la domination de cette ville; je la prendrai « et la soumettrai à mes lois. Ascalon est près de « Jérusalem, et il convient qu'il soit au pouvoir de « celui qui la gouverne. » Robert, duc de Normandie, le comte de Flandre et quelques autres seigneurs dirent au roi : « Nous savons parfaitement que le « comte de Saint-Gilles a quitté volontairement, pour « le service de Dieu, des terres fertiles et des places « très-fortes. Pendant notre expédition, il s'est si-« gnalé par de nombreux exploits, et nous a tous « surpassés par sa fermeté dans les plus graves cir-« constances. En conséquence, s'il veut avec persé-« vérance accomplir le pélerinage qu'il a entrepris, et « défendre la Cité sainte qu'il a vaillamment attaquée « pour en faire l'acquisition au Seigneur, vous devez « lui offrir de bon cœur cette ville que vous ne pos-« sédez pas encore et qu'il réclame. Quand nous se-« rons retournés à notre poste, il vous sera sans nul « doute très-nécessaire, tant par ses conseils que « par son bras. Ascalon se soumettra noblement et « utilement à la puissance royale. Ce vaillant héros « vous fera hommage et combattra pour vous. » Le

roi ayant refusé d'obtempérer à l'avis des seigneurs, le comte se retira en courroux, et manda aux Ascalonites de se défendre avec opiniâtreté. Le roi voulut assiéger la ville; mais, tous les chefs l'abandonnant par dépit et par fatigue, il ne put rien faire tout seul, et laissa avec tristesse la place sans plus l'attaquer. Quelle honte! ni lui ni les rois, qui pendant quarante ans lui ont succédé, n'ont pu jusqu'à ce jour s'emparer de cette métropole des Philistins; elle leur a de plus, outre des maux innombrables, occasioné la perte de plus de cent mille hommes. Tels sont les résultats d'une insatiable ambition. Si une véritable charité eût animé le roi, et qu'il eût, suivant la loi de Dieu, aimé son prochain comme lui-même, il eût pu, ce jour même, enlever à ses ennemis cette ville, par laquelle il eût ouvert aux Chrétiens un libre passage jusqu'à Babylone. Je loue beaucoup le roi Godefroi; mais comme l'apôtre Paul écrit aux Corinthiens, je ne le loue pas en cela.

On rapporte que l'émir avait en bataille deux cent mille cavaliers et d'innombrables troupes d'infanterie. Les Chrétiens lui opposèrent à peine mille cavaliers et trente mille fantassins, qui, avec l'aide de Dieu, se portèrent, après la défaite des Infidèles, à leur camp, afin d'en piller les tentes. Pour en parler en deux mots, on y trouva tout ce qu'on peut imaginer de choses précieuses, l'argent et l'or, le blé, la farine et l'huile, d'innombrables troupeaux, toute la pompe des décorations, des monceaux d'armes, et mieux encore s'il est possible. Chargés de ce riche butin, les Chrétiens rentrèrent dans la ville sainte

de Jérusalem, et rendirent dignement grâces à Dieu dans chaque église.

Robert, duc des Normands, acheta vingt marcs d'argent l'étendard de l'émir, dont ceux qui l'avaient blessé lui firent la vente : il le plaça sur le saint Sépulcre comme un monument de ce mémorable triomphe. Un autre acheta l'épée de cet émir pour le prix de soixante besans. Toute la Chrétienté éprouva une indicible joie en apprenant le gain de cette bataille.

C'est ainsi que les Chrétiens délivrèrent Jérusalem des mains du Turc impie, l'an de l'Incarnation du Seigneur 1099, et, sous la conduite du Christ, triomphèrent plusieurs fois de ces barbares. La grande bataille dont nous venons de parler fut livrée le 12 août, et toute la Chrétienté en rendit grâces à Dieu.

Jusqu'ici, j'ai suivi les traces du vénérable Baudri, et raconté avec vérité les exploits de l'illustre armée du Christ, qui, avec l'aide de Dieu, triompha avec éclat des armées païennes dans les contrées Orientales. Dans beaucoup de passages, j'ai fait pour mon travail usage des mêmes mots que ce philosophe a employés, n'osant pas me servir d'une autre expression, parce que je ne croyais pas pouvoir les corriger avec succès. Toutefois pour abréger, afin que la prolixité de notre rédaction n'accablât pas d'ennuis le lecteur, j'ai fait quelques retranchemens; j'ai ajouté, pour en instruire la postérité, quelques détails véridiques que Baudri avait omis, d'après ce que j'ai appris de ceux qui avaient partagé les travaux et les périls de l'expédition. Je dois honorer et res-

pecter le vieillard dont je viens de parler, et que j'ai connu particulièrement. Il était citoyen d'Orléans, moine et abbé de Bourgueil, instruit dans les études libérales, et digne de vénération pour les mérites de sa vie religieuse. Ce fut à cause de sa piété et de sa sagesse qu'il fut élevé au siége archiépiscopal [1] de Dol par une élection ecclésiastique. Il observa les règles monastiques pendant son épiscopat, et, autant qu'il le pouvait, il habitait au milieu de ses moines. Il dirigeait les Bretons intraitables, dont il ne pouvait supporter la perversité. Aussi abandonnait-il souvent ces hommes insolens et déloyaux, et se refugiait-il en Normandie, où l'évêché de Dol avait et possédait librement et en paix un territoire [2], sur la rivière de la Rille, depuis les temps de saint Samson, sous le règne de Childebert, roi des Français. C'est là que, non seulement par ses écrits, mais encore par ses instructions, il excitait ses auditeurs à servir Dieu; c'est de là qu'il visitait plusieurs monastères voisins, savoir, Fécamp, Fontenelle, Jumiège, et plusieurs autres qu'il affermissait dans la crainte du Seigneur par la sainteté de ses sermons. Enfin, il mourut dans une vieillesse heureuse, et fut inhumé à Préaux, dans l'église de l'apôtre saint Pierre, devant le crucifix.

J'aspire à me reposer ici, fatigué que je suis d'avoir écrit et recherché les événemens passés dans les climats lointains de l'Orient. Je me détermine à finir

[1] Orderic Vital se sert du mot *archiepiscopatus*, sans doute parce que Baudri avait eu la prétention de prouver le droit métropolitain de son siége, qu'il reportait jusqu'à saint Samson, évêque de Dol, au commencement du VI<sup>e</sup> siècle.

[2] Conteville, le Marais Vernier et Saint-Samson sur Rille, arrondissement de Pont-Audemer.

ici le sixième[1] livre de mon Histoire ecclésiastique.

Dans le septième[2], si je vis bien portant et libre, avec l'aide de notre Sauveur, dans lequel j'espère surtout, je parlerai avec vérité des divers événemens favorables ou contraires qui sont arrivés pendant le cours de trente années; et, suivant mon pouvoir, je les ferai connaître simplement à la postérité. Je pense qu'il existera dans l'avenir des hommes semblables à moi, qui rechercheront avidement dans les historiens les faits qui se sont passés dans cette génération, afin de raconter les événemens des siècles écoulés pour l'édification, ou le plaisir de leurs contemporains.

[1] Le neuvième d'aujourd'hui, d'après la nouvelle division adoptée par Orderic Vital lui-même.

[2] Le dixième.

FIN DU TROISIÈME VOLUME.

# TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES

## DANS CE VOLUME.

## ORDERIC VITAL.



### TROISIÈME PARTIE.



FIN DE LA TABLE.

## Date Due

| | | | |
|---|---|---|---|
| | | | |
| | | | |
| | | | |
| | | | |
| | | | |
| | | | |
| | | | |
| | | | |
| | | | |
| | | | |
| | | | |
| | | | |
| | | | |
| | | | |
| | | | |
| | | | |
| | | | |

Demco 38-297

